

LETTRES SPIRITUELLES

DE

SÉBASTIEN ZAMET

ÉVÊQUE-DUC DE LANGRES, PAIR DE FRANCE

Publiées d'après les copies authentiques, avec une Introduction et des notes

PAR

LOUIS N. PRUNEL

LICENCIÉ EN HISTOIRE ET EN PHILOSOPHIE

ET PRÉCÉDÉES DES

ADVIS SPIRITUELS

DU MÊME PRÉLAT

THÈSE

pour le Doctorat ès lettres

Présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris



LIBRAIRIE ALPHONSE PICARD ET FILS

82, RUE BONAPARTE, PARIS

1911

Paris

LETTRES SPIRITUELLES

ET

ADVIS SPIRITUELS

DE

SÉBASTIEN ZAMET



Digitized by the Internet Archive
in 2026



Messire Sebastien Zamet
Conseiller du Roy en Ses Conseils d'Etat et priuè
Evêque, Duc de Langres, et Pair de France décédé le 2.
Feurier. 1655. âgé de 72 ans. — Bouchet fecit

LETTRES SPIRITUELLES

46107

DE

SÉBASTIEN ZAMET

ÉVÊQUE-DUC DE LANGRES, PAIR DE FRANCE

Publiées d'après les copies authentiques, avec une Introduction et des notes

PAR

LOUIS N. PRUNEL

LICENCIÉ EN HISTOIRE ET EN PHILOSOPHIE

ET PRÉCÉDÉES DES

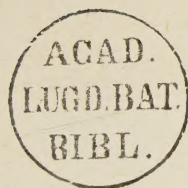
ADVIS SPIRITUELS

DU MÊME PRÉLAT

THÈSE

pour le Doctorat ès lettres

Présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris



LIBRAIRIE ALPHONSE PICARD ET FILS

82, RUE BONAPARTE, PARIS

1911

A MONSIEUR J. J. NAVATEL

EN TÉMOIGNAGE

D'AFFECTUEUSE GRATITUDE

INTRODUCTION

Cette publication de la correspondance spirituelle de Sébastien Zamet peut se justifier par plusieurs considérations.

Tout d'abord, l'évêque de Langres, bien qu'il ait été surtout — on pourrait presque dire uniquement — un homme d'action, préoccupé de régénérer son diocèse par la réforme du clergé et du peuple, et par la création d'une multitude d'œuvres, a joué un rôle important comme directeur spirituel. Bernardines de Port-Royal et de Tart, Ursulines de Langres, de Chaumont, de Dijon, de Châtillon-sur-Seine, etc., hommes et femmes du monde, ont été l'objet de sa sollicitude pastorale. Et si l'on a pu dire que les lettres de Saint François de Sales « représentaient une part de son ministère » (1), et qu'elles étaient « avant tout une œuvre d'action, une œuvre de zèle, plutôt que la réalisation d'une pensée d'art (2) », on peut tout aussi justement caractériser de la même manière les écrits de son disciple Zamet. Les faire connaître, c'est donc compléter en quelque sorte le tableau de son activité épiscopale.

D'autre part, un grand nombre de ces lettres spirituelles sont inédites, et dès lors leur publication devient une contribution à l'étude de la spiritualité catholique sous le règne de Louis XIII.

Enfin, à défaut des raisons précédentes, l'intérêt qui s'attache aux personnes et aux choses de Port-Royal suffirait à nous excuser de présenter au public la correspondance

(1) HENRY BORDEAUX, *Portraits de femmes et d'enfants, Madame de Charmois*, p. 43.

(2) J. NAVATEL, *Œuvres de Saint François de Sales*, Annecy, 1906. Avant-propos, p. XI.

d'un évêque qui fut pendant onze ans directeur du célèbre monastère.

Quels sont les écrits de Zamet que nous connaissons ?

1^o Le premier en date est un petit traité publié à Paris en 1622 sous ce titre : « *Advis spirituels aux âmes dévotes, par R. P. en Dieu Messire Sébastien Zamet, dédiés aux Religieuses de Sainte Ursule*, Paris, N. Touzard, MDCXXII.

2^o Le second est un recueil de Conférences spirituelles, faites aux Bernardines de Notre-Dame de Tart, à l'occasion de la réforme de cette abbaye en 1623. Ces discours, conservés par les religieuses, furent imprimés par leurs soins à Dijon en 1705 sous le titre suivant : *Conférences spirituelles sur divers sujets, par Monseigneur Zamet, Evêque et Duc de Langres, Réformateur de l'Abbaye de Notre-Dame de Tart en 1623*. A Dijon par J. Ressayre, Imprimeur et libraire ordinaire du Roi et de la Ville, à la Mânerve, MDCCV.

3^o Un recueil manuscrit, petit in-quarto, de soixante-cinq lettres datées de 1622 à 1625, provenant de l'ancien monastère de Tart, et toutes relatives à la réforme de cette abbaye. Ce recueil a été récemment découvert (juillet 1911) par M. Gazin-Gossel, dans une famille de Dijon, qui le possède depuis la Révolution.

L'impression du présent volume était presque terminée, lorsque cette découverte nous a été signalée. Cette famille, qui désire rester anonyme, nous ayant gracieusement autorisé à publier ces lettres, ainsi que M. Gazin-Gossel, à qui revenait ce droit, nous n'avons pas hésité à nous imposer un surcroît de travail pour les annoter, et les ajouter aux autres, au risque de grossir un peu notre volume ; leur importance, en effet, ne saurait échapper aux lecteurs qui voudront bien prendre la peine de les lire.

Ces lettres sont toutes adressées à Madame de la Tournelle, Coadjutrice de Tart, devenue après la réforme du monastère, Sœur Jeanne de la Trinité. Voici l'authentique, qui se lit à la première page du recueil :

« Ce livre doit être gardé bien précieusement ; ce sont des copies des lettres que nostre saint réformateur escrivoit à Madame la Coadjutrice, ma Sœur Jeanne de la Trinité, à Tart, quand il voulut commencer la réforme. Il est escrit de la propre main de nostre très sainte réformatrice (Madame de Pourlan) ; il y en a encore un tout pareil dans la maison, mais qui n'est escrit que de la main d'une de nos Sœurs. »

4° Un manuscrit de cent-dix-huit lettres, provenant des Ursulines de Châtillon-sur-Seine, et conservé à la bibliothèque de Chaumont, ms. 171, est intitulé : « *Espitres de Monseigneur de Langres, nostre supérieur, ce 12^e janvier 1642.* » Ce manuscrit, qui compte 314 pages chiffrées, a été publié par J. Carnandet, bibliothécaire de Chaumont, en 1858 (1).

5° Un volume manuscrit contenant quarante lettres, dont vingt-et-une inédites, se trouve à la bibliothèque de Troyes, ms. 1525 ; les dix-neuf autres existent en double, et peuvent également se lire dans le manuscrit de Chaumont. Le catalogue les mentionne en ces termes : N° 1525. In-quarto sur papier, *Lettres de Sébastien Zamet, évêque-duc de Langres et pair de France, aumônier de la Reine Anne d'Autriche.* XVII^e siècle. L'écriture de ce recueil est la même que celle du manuscrit Gazin-Gossel, et, par suite, de la main de Madame de Pourlan.

6° Les volumes 909 et 947 de la collection Dupuy de la Bibliothèque Nationale, jusqu'ici non identifiés, sont certainement des recueils de lettres de l'Evêque de Langres.

Le manuscrit 909 est inscrit au catalogue sous ce titre : *Lettres Spirituelles* (septembre 1626-janvier 1636) XVII^e siècle. In-4°. Reliure vélin blanc, 264 feuillets.

Le manuscrit 947 est ainsi mentionné : *Recueil de lettres adressées à des religieuses de divers ordres.* (1626-1633) Copies. XVII^e siècle. 228 feuillets in-4°.

Nous ne nous attacherons pas à démontrer longuement l'authenticité des lettres contenues dans ces deux derniers

(1) *Lettres spirituelles de Sébastien Zamet, Evêque et Duc de Langres, Pair de France*, publiées pour la première fois par J. CARNANDET, bibliothécaire de Chaumont, suivies des *Avis spirituels* du même Prélat. Dijon, Antoine Maître, éditeur, 1858. Une seconde édition eut lieu en 1862, Paris, Palmé, in-16, 352 pages.

manuscrits ; une simple lecture suffit à lever tous les doutes.

Disons seulement que le volume 909 contient 122 lettres numérotées, mais en réalité 121, car la première et la 111^e sont identiques. Sur ce nombre, 120 sont inédites ; une seule, la 84^e, se trouve également dans le manuscrit de Chaumont. Aucune indication ne désigne les destinataires ; mais l'examen des dates, la mention fréquente du monastère de Port-Royal, désigné par les lettres P. R., la concordance parfaite de certains détails avec ce que nous lisons dans les *Relations* de Port-Royal, nous ont révélé la véritable destinataire de ces lettres, Madame de Pontcarré. Toutes, sauf peut-être une ou deux, sont adressées à cette dame, et ont sans doute été copiées par elle.

Enfin, le volume 947 renferme soixante-quinze lettres ; vingt-cinq se retrouvent dans le recueil de Chaumont, cinquante sont inédites. On y distingue deux sortes d'écritures, toutes deux très belles et très soignées ; l'une d'elles est un véritable modèle de calligraphie, et il faut sans doute voir dans ces copies l'œuvre d'une religieuse de Port-Royal. On y désigne ainsi les destinataires : « A une Abbesse Bernardinè, à une Bernardine, à une Supérieure Ursuline, à une Dame de qualité, à une Princesse, à un Ecclésiastique de grande qualité, etc. Nous aimerions des indications plus précises, et à ces titres généraux l'historien préférerait évidemment les noms des personnes ; mais au XVII^e siècle, on ne copiait ces sortes de lettres que dans un but édifiant ; parfois même on supprimait les détails trop personnels, ceux qui précisément nous intéressent le plus aujourd'hui. Ces indications ont cependant leur prix, et nous nous sommes efforcé, grâce à elles, grâce aussi aux dates et aux faits précis contenus dans ces lettres, de retrouver les personnes à qui elles furent adressées.

Nous croyons y avoir réussi pour un certain nombre. Nous ne pensons pas qu'on puisse sérieusement contester que la mère Angélique Arnauld, la mère Agnès, Madame Le Maître, la duchesse de Longueville, etc., soient les vraies destinataires de telles et telles de ces lettres ; pour la mère Angélique en particulier, nous savons par ses *Mémoires*

qu'elle se mit en 1626 sous la direction de l'Evêque de Langres, et les lettres qui portent la date de 1626 paraissent bien être le commencement de leur correspondance spirituelle. Les allusions aux troubles d'Angélique, à ses désirs de quitter sa dignité d'abbesse pour entrer à la Visitation y sont si évidents, son caractère y est si bien saisi, sa noblesse d'âme, ses désirs d'une perfection extraordinaires, désirs aussi d'humiliations extraordinaires, et jusqu'à « ses colères et ses promptitudes » dont elle s'accusait elle-même, comme l'on sait, tout cela donne si bien l'impression d'un portrait pris sur le vif, que le doute ne semble guère possible.

Mais pour beaucoup d'autres lettres, malgré d'assez fortes probabilités que nous avons parfois signalées dans des notes, nous avons préféré nous abstenir, et renoncer, bien qu'à regret, à essayer d'éclaircir le mystère.



Quel choix convenait-il de faire parmi tous ces écrits ?

Les *Advis spirituels* de 1622 méritaient d'être connus. Par leur date, ils sont en effet les premiers écrits de l'Evêque de Langres qui nous soient parvenus ; ils sont, en outre, par l'exposé méthodique de la doctrine qu'ils contiennent, un véritable traité de spiritualité ; les lettres, au contraire, répondent à des consultations sur des états d'âme particuliers, et n'ont pas été écrites pour le public ; on y trouve dès lors plus d'abandon, mais aussi moins de suite logique.

C'est pourquoi nous avons résolu de publier in-extenso les *Advis spirituels* ; sous une forme condensée, ils nous livrent toute la doctrine des lettres.

Quant aux 191 lettres inédites de la Bibliothèque Nationale, on ne pouvait hésiter sur leur publication.

Restaient les 118 lettres de la Bibliothèque de Chaumont déjà publiées par Carnandet, mais d'une manière très incorrecte, par suite du mauvais état du manuscrit et des erreurs de lecture faites par l'éditeur. Nous avons pu relever jusqu'à

cinquante ou soixante fautes dans certaines lettres, en les collationnant avec les copies de Troyes et de la collection Dupuy, beaucoup plus parfaites que celles de Chaumont. Une nouvelle édition corrigée de ces lettres offrait dès lors un réel intérêt.

Donnons seulement quelques exemples pris dans la lettre XII^e de Chaumont (édition Carnandet, p. 37). On y compte cinquante-six fautes ; les unes proviennent du manuscrit, les autres de la mauvaise correction des épreuves. On lit p. 39 : « *Nous les laissons au dehors pour le prochain*, et nous sommes esteints au dedans pour nous mesmes », au lieu de : « *Souvent nous luisons au dehors pour le prochain*, et nous sommes esteints au dedans pour nous mesmes » ; p. 40, on lit : « Il luy faut (à la vie extérieure) son temps comme au vin pour jeter son escume et se rasseoir ; *il est plus délicieux dans le repas et dans le travail* » ; il faut lire : « *il est plus salulaire et délicieux dans le repos que dans le travail* » (ms. de Troyes) ; on sait en effet que lorsque le vin « travaille », il est trouble, et dès lors moins bon. Même page : « la vie extérieure porte en soy mesme *ses dispositions* » au lieu de : « *sa dissipation* ». P. 41 : « Vostre vie est escrite au ciel d'un style de fer... Elle sera telle que vous la ferez estre ; vous en devez craindre l'esvénement, et faire trembler vostre vie *intérieure* (au lieu de : vostre vie *terrienne*) sous les jugemens de celle que Dieu a escrite pour vous dans son livre. » Quelques lignes plus loin : « Le martyre de l'Eglise est au dedans ; aussy toute sa beauté est *changée* (au lieu de : *cachée*) et ne paraist plus aux *gens* du monde (pour : aux *yeux* du monde) commé elle faisoit anciennement... *Belle est cette heureuse vie... pour : Telle est à cette heure notre vie...* Tolérez vos faiblesses, mais *je ne vous abandonne pas* », au lieu de : *mais ne vous y abandonnez pas.* »

Ces citations extraites d'une seule lettre suffisent à donner une idée de l'imperfection de l'édition Carnandet ; pour les cent-dix-huit lettres qu'elle contient, on arriverait à un total de plusieurs milliers de fautes ou de variantes. Aussi avons-nous adopté d'une manière générale, pour les lettres

qui existent en double, le texte du manuscrit de la collection Dupuy, ou de la Bibliothèque de Troyes, incontestablement plus proches de l'original, et lorsque nous avons constaté des variantes intéressantes entre les différentes copies, nous les avons signalées en note.

Enfin pour les lettres de Chaumont dont nous ne possédons pas le double, nous avons revu de très près le manuscrit, et nous avons pu corriger dans beaucoup de cas l'édition de Carnandet.



Quel ordre fallait-il adopter dans la publication de cette correspondance spirituelle de l'Evêque de Langres ?

A vrai dire, nous inclinions à donner dans une première partie toutes les lettres adressées à des religieuses de Port-Royal et à Madame de Pontcarré ; puis, à la suite, celles qui avaient pour destinataires des Ursulines ; et enfin, en dernier lieu, celles qui ne portaient ni indication ni date. Il nous semblait en particulier que l'intérêt des cent-vingt lettres adressées à Madame de Pontcarré par exemple, serait diminué, et qu'il serait moins facile au lecteur de suivre la direction donnée par Zamet à cette dame, si l'on intercalait, au milieu de cette correspondance, des lettres adressées à des Ursulines ou à d'autres personnes. Mais cette considération devait disparaître devant une raison plus scientifique, et nous avons résolu de publier d'abord dans leur ordre chronologique toutes les lettres datées ; puis, à la suite, dans l'ordre des manuscrits, les lettres non datées.

Enfin une dernière question se posait, celle de l'orthographe. Fallait-il adopter l'orthographe moderne ou conserver celle des manuscrits ? Les deux opinions, nous le savons, ont leurs partisans. Réflexion faite, et pour garder à ces écrits du XVII^e siècle leur parfum tant soit peu archaïque, nous avons préféré maintenir l'orthographe de l'époque. S'il n'y a pas toujours, à ce point de vue, uniformité complète entre toutes les lettres, à cause des différentes sources manus-

crites d'où elles émanent, on voudra bien nous le pardonner, et ne nous en rendre pas responsable.



Il est sans doute superflu de présenter longuement au lecteur la plupart des correspondantes de Sébastien Zamet. La mère Angélique Arnauld et ses sœurs, la mère Agnès, Madame Le Maître, la Sœur Anne Eugénie et la Sœur Marie Claire font partie intégrante de l'histoire de Port-Royal ; la première duchesse de Longueville, Louise de Bourbon-Soissons, n'est pas moins connue. C'est pourquoi nous donnerons seulement ici une courte notice sur chacune d'elles ; nous y ajouterons quelques détails sur Madame de Courcelle de Pourlan, et Madame de la Tournelle, et nous nous étendrons davantage sur Madame de Pontcarré, à cause du grand nombre de lettres à elle adressées.

§ I

LA MÈRE ANGÉLIQUE ARNAULD

Jacqueline Marie Angélique Arnauld était le quatrième des vingt enfants d'Antoine Arnauld. Née le 8 septembre 1591, elle fut pourvue, à l'âge de huit ans, de l'abbaye de Port-Royal, fit profession à Maubuisson le 29 octobre 1600, sous le nom d'Angélique Marie de Sainte Magdelaine Arnauld, et fut bénie comme abbesse par M. de la Croix, abbé de Cîteaux, le 29 septembre 1602. Convertie à l'âge de dix-sept ans, en 1608, elle travailla dès lors à établir la réforme à Port-Royal, et dans la célèbre *journée du guichet*, refusa l'entrée du monastère à sa famille, qu'elle consentit seulement à recevoir à la grille du parloir. Sa réputation devint bientôt universelle, et elle fut employée par ses supérieurs à réformer plusieurs monastères de l'Ordre, et spécialement celui de Maubuisson, qu'elle gouverna pendant cinq ans, en qualité de commissaire.

Dirigée d'abord par les Frères Mineurs Capucins, le Père Archange de Pembrock en particulier (1), puis par saint François de Sales, elle transféra sa maison à Paris en 1625 et 1626. C'est alors qu'elle se mit sous la conduite de Zamet qui fut directeur de Port-Royal de Paris jusqu'en 1636. En 1630, elle se démit, sur le conseil de l'évêque de Langres, de sa charge d'abbesse, et établit pour cette fonction l'élection triennale. Devenue supérieure du nouveau monastère du Saint-Sacrement fondé par Zamet, elle remit sa conscience entre les mains de Duvergier de Hauranne, abbé de St-Cyran, et la division s'étant produite parmi les religieuses, elle fit prier l'Evêque de Langres, par sa sœur Agnès, de ne plus venir à Port-Royal (1636). L'ordre du Saint-Sacrement ayant été détruit en 1638, elle redevint abbesse de Port-Royal le 2 octobre 1642, et fut continuée dans cette charge jusqu'en 1654. Elle renvoya en 1648 une partie de ses religieuses à Port-Royal des Champs, et mourut à Paris le 6 août 1661, à l'âge de soixante-dix ans. Son cœur fut porté à la maison des Champs, et son corps inhumé à Port-Royal de Paris, aujourd'hui la Maternité.

§ II

LA MÈRE AGNÈS

Jeanne Catherine Agnès Arnauld, dont le nom est inséparable de celui d'Angélique, naquit deux ans après celle-ci, le 31 décembre 1593. Comme sa sœur, et en même temps qu'elle, elle fut pourvue d'une abbaye. L'aînée avait Port-Royal, la cadette eut Saint-Cyr ; elle était âgée de six ans. Sur les instances de sa sœur, elle quitta Saint-Cyr onze ans plus tard, pour devenir simple religieuse à Port-Royal, sous le nom de Sœur Catherine Agnès de Saint Paul ; la mère Angélique lui donna l'habit le 28 janvier 1641, avec la charge de maîtresse des novices. En 1620, elle fut faite coadjutrice de sa sœur, mais elle renonça comme elle à son

(1) Voir à ce sujet l'étude du P. Ubald d'Alençon : *Les Frères mineurs et les débuts de la réforme à Port-Royal des Champs*, Paris, Picard 1911.

droit en 1630, et fut envoyée par Zamet au monastère de Tart transféré à Dijon ; elle en fut abbesse pendant cinq ans. En 1635, elle revint à Port-Royal, et jusqu'en 1642, eut la direction du monastère. En 1658, elle fut élue de nouveau pour trois ans ; ce fut son dernier triennal (1658-1661). Elle mourut à Port-Royal des Champs le 19 février 1671.

§ III

MADAME LE MAÎTRE

Aînée d'Angélique et d'Agnès, Catherine Arnauld, appelée plus communément Madame Le Maître, était née le 9 juin 1590. A l'âge de quinze ans, en 1605, elle fut mariée à Isaac Le Maître, Conseiller du Roi et Maître des Requêtes, et en eut cinq fils. Elle souffrit longtemps en silence l'inconduite de son mari et les mauvais traitements dont il l'accablait ; mais son père Antoine Arnauld ayant appris la vérité, fit surveiller M. Le Maître, lui arracha l'aveu qu'il était protestant, se procura des preuves de ses infidélités conjugales, et obtint en 1615 une sentence de séparation. Le mari prétendit garder ses cinq enfants, mais grâce à l'habileté juridique de M. Arnauld, ils furent rendus à sa fille.

Madame Le Maître vécut dès lors comme si elle eut été veuve. Tout en se consacrant à l'éducation de ses fils, elle faisait à ses sœurs de longues visites à Port-Royal des Champs, puis, à partir de 1625, à Port-Royal de Paris, où elle se retira tout à fait en même temps que sa mère, après avoir mis ses fils au collège (1626). Très entendue aux affaires, elle surveilla la construction du nouveau monastère, qu'elle quitta ensuite pour aller à l'Hôtel de Longueville faire l'éducation de la petite duchesse de Nemours, fille de Madame de Longueville. (1631-1634) Après la mort de son mari, elle fit profession le 25 janvier 1644, sous le nom de Sœur Catherine de Saint Jean, et mourut à Port-Royal des Champs, le 22 janvier 1651, à l'âge de 60 ans.

Ses fils furent : Antoine Le Maître, le fameux avocat, et MM. de Séricourt, de Saint-Elme, de Saci et de Vallemont.

§ IV

ANNE EUGÉNIE ET MARIE CLAIRE ARNAULD

Anne Eugénie, en religion Sœur Eugénie de l'Incarnation, fut comme sa sœur Marie Claire, une collaboratrice zélée d'Angélique dans la réforme de plusieurs monastères de l'Ordre de Cîteaux. Née en 1594, elle fit profession à Port-Royal des Champs le 18 février 1618. Elle fut envoyée en 1623, à l'abbaye du Lys, au diocèse de Sens, à la demande de l'abbesse, Madame de la Trémoille, et y demeura trois ans en qualité de prieure, tandis que la mère Marie des Anges Suireau, venue avec elle de Port-Royal, était maîtresse des novices. Lorsque cette dernière devint abbesse de Maubuisson en 1627, la Sœur Eugénie de l'Incarnation fut envoyée dans ce monastère et travailla à former les novices. Elle y resta quatre ans, et fut en butte aux vexations des religieuses, et de Dom Louis, leur confesseur, ce qui l'obligea à revenir à Port-Royal en 1631. Elle y demeura jusqu'à sa mort, arrivée le 1^{er} janvier 1653.

Quant à la Sœur Marie Claire, née en l'an 1600, elle fut élevée à Port-Royal des Champs, où elle prit l'habit à quatorze ans, et fit profession à seize ; elle demeura cinq ans à Maubuisson, avec la mère Angélique, alla ensuite à l'abbaye des Isles, près d'Auxerre (1626), et après quelques années de séjour à Port-Royal, fut envoyée à Dijon (1630), où elle resta jusqu'en 1635. Admiratrice de Zamet, elle éprouva beaucoup de peine de la rupture qui se produisit alors entre l'évêque de Langres et la mère Angélique, et fut du nombre des « révoltées » qui ne voulaient pas accepter la direction de M. de Saint-Cyran. Enfin elle se soumit, et demanda au célèbre docteur la faveur d'être admise parmi ses pénitentes. Celui-ci la lui fit attendre six mois, et lui infligea de dures pénitences. Ces émotions, et ces mortifications, trop fortes pour sa complexion délicate, abrégèrent

sa vie. Elle mourut à Paris le 15 juin 1642, en criant :
« Victoire ! »

§ V

LA DUCHESSE DE LONGUEVILLE

Louise de Bourbon-Soissons, première duchesse de Longueville, appartenait par sa naissance à la branche cadette de la maison de Condé. Elle était fille de Charles de Bourbon-Soissons, et sœur du dernier comte de Soissons qui trouva la mort à la bataille de la Marfée. Elle épousa, le 30 avril 1617, Henri II d'Orléans, duc de Longueville, à qui elle donna une fille, la duchesse de Nemours, et un fils, le comte de Dunois qui mourut de la petite vérole dès sa naissance, après avoir été baptisé par Zamet. Très liée avec Port-Royal, tant que l'évêque de Langres en fut directeur, elle se déclara fondatrice de l'Institut du Saint-Sacrement et agit à Rome, avec Zamet et la mère Angélique, pour obtenir du Pape les bulles de fondation (1627). Lorsque Zamet eut quitté Port-Royal, elle n'y rentra jamais, et prit parti contre Saint-Cyran. Elle mourut le 9 septembre 1637.

En 1642, son mari épousa en secondes noces Anne Geneviève de Bourbon-Condé, sœur du grand Condé. Cette deuxième duchesse de Longueville est la célèbre héroïne de la Fronde.

§ VI

MADAME DE POURLAN

Jeanne de Courcelle de Pourlan, dont la vie a été écrite par l'oratorien Bourrée (Lyon, 1699), naquit en 1591, à Pourlan, ancienne baronnie située sur les frontières du duché de Bourgogne. Entrée en religion à l'âge de quinze ans, elle fut nommée, après dix années de vie religieuse, abbesse de Tart. Dès son arrivée, elle résolut de réformer son abbaye ; elle y réussit avec le concours de Zamet en 1622, et pour

assurer le succès de la réforme, transféra l'abbaye à Dijon en 1623. Elle obtint ensuite du Pape Urbain VIII une bulle qui eut pour effet de soustraire Notre-Dame de Tart à la juridiction des abbés de Cîteaux et de la remettre sous celle des évêques de Langres ; puis elle se démit de sa charge d'abbesse perpétuelle, prit le nom de sœur Jeanne de Saint Joseph, et institua la triennalité en 1629. La mère Angélique Arnauld l'imita en 1630, et l'union de Port-Royal et de Tart ayant été effectuée par Zamet, Madame de Pourlan alla à Paris avec cinq religieuses de Tart, tandis que la mère Agnès et cinq religieuses de Port-Royal se rendaient à Dijon.

La mère Jeanne de Saint Joseph demeura cinq ans à Port-Royal, où elle devint prieure et maîtresse des novices ; « pendant ce temps, écrit Bourrée (p. 344), elle fut toujours dirigée par le R. P. Charles de Condren, second général de l'Oratoire, et le P. Bourgoïn qui fut son successeur. Ces deux hommes d'un mérite universellement reconnu faisaient une estime particulière de celui de notre réformatrice. Pour le fameux M. de Renty, dont la vie est écrite par le R. P. de Saint-Jure, Jésuite, il faisait peu de choses sans les lui communiquer ; dans le temps qu'il était à Dijon, il la voyait presque tous les jours avec une admiration toujours nouvelle des trésors de grâce renfermés dans cette sainte âme. Madame de Chantal l'honorait beaucoup, et Mesdames de Maubuisson et des Hayes l'aimaient et la consultaient sans cesse sur les besoins de leur communauté, n'agissant presque que par ses conseils dont elles avaient tant de fois éprouvé l'utilité ».

Revenue à Dijon en 1635, elle y fut élue deux fois abbesse triennale, et y mourut en 1651.

§ VII

MADAME DE LA TOURNELLE

Jeanne de la Tournelle, à qui sont adressées les soixante-cinq lettres du manuscrit Gazin-Gossel, (1622-1625), joua dans la réforme de Tart un rôle considérable. Elle était fille

du baron de la Tournelle, dont la maison était alors florissante en Bourgogne. Née en 1602, elle fut portée presque aussitôt à l'abbaye de Tart pour y être élevée par sa grand'tante, Claude de la Tournelle qui en était abbesse. Celle-ci désirait lui transmettre son abbaye, mais étant tombée dangereusement malade en 1607, alors que sa petite nièce n'avait que cinq ans, elle la résigna à Madame de Boisselet, qui, elle-même, en 1617, choisit, pour lui succéder, Madame de Pourlan. Le baron de la Tournelle, dont les lettres de Zamet nous révèlent le caractère difficile, entra dans une violente colère, lorsqu'il se vit ainsi frustré dans ses espérances. Ne pouvant faire révoquer la nomination de l'abbesse, il parvint à obtenir du Roi la coadjutorerie pour sa fille, Jeanne, alors âgée de dix-sept ans.

La jeune coadjutrice ne songeait guère à la réforme, lorsqu'en 1622, la visite de Zamet à Tart, et surtout son discours, la remuèrent si profondément, que, depuis ce jour jusqu'à sa mort, elle ne cessa plus d'aspirer vers la perfection. « Ce fut, écrit Bourrée, la première conquête que M. Zamet fit à Jésus-Christ ». Et vraiment, elle eut quelque mérite à persister dans sa résolution, si l'on songe à tous les obstacles qu'elle rencontra de la part de son père ; mais aussi, il faut reconnaître qu'elle fut merveilleusement soutenue, et dirigée par Zamet, devenu son père spirituel.

Il est impossible de ne pas se laisser prendre au charme de cette correspondance, en même temps qu'il y apparaît manifestement que Zamet n'était pas un novice, lorsqu'il prit, en 1625, la direction de Port-Royal ; une Angélique Arnauld elle-même pouvait s'estimer heureuse de l'avoir rencontré sur sa route, et elle le reconnaissait d'ailleurs volontiers.

Devenue, après la réforme de Tart, Sœur Jeanne de la Trinité, Madame de la Tournelle remplit jusqu'à sa mort, sauf pendant un an qu'elle fut portière, la charge délicate de Maîtresse des Novices. Elle s'en acquitta à la satisfaction de Zamet, qui, à sa mort lui rendit ce témoignage « que de toutes les âmes qu'il avait conduites à la vie intérieure, tant par la confession que par la direction, il n'en avait pas connu une seule qui allât à Dieu avec plus de

droiture, de vérité, et de solidité ». (BOURRÉE, *Vie de Madame de Pourlan*, p. 247).

Elle mourut le 1^{er} février 1632, à l'âge de trente ans.

§ VIII

MADAME DE PONTCARRÉ

A bien des points de vue, les lettres de Zamet à Madame de Pontcarré offrent plus d'intérêt que celles qu'il adressa aux Bernardines ou aux Ursulines. Les religieuses ayant déjà en quelque sorte l'habitude de la vie contemplative, et n'ayant pour la plupart jamais connu les orages des passions, devaient seulement être encouragées à une perfection toujours plus grande ; une femme du monde qui voulait, à son tour, marcher dans cette « voie étroite », avait besoin d'être guidée davantage, et d'une autre manière. Aussi les lettres de l'évêque de Langres à Madame de Pontcarré diffèrent-elles des autres par le ton, sinon par la doctrine ; ce ton était commandé en quelque sorte par celui des lettres de sa correspondante.

Pour mieux juger des réponses de Zamet, il nous faudrait connaître ce que lui écrivait cette « convertie » admise à Port-Royal de Paris en qualité de fondatrice ; il faudrait aussi savoir ce qu'avait été sa vie antérieure, quelles circonstances l'avaient séparée de son mari, et lui avaient inspiré le dégoût du monde. Bien que notre curiosité ne soit que très insuffisamment satisfaite, les lettres de Zamet nous permettent dans beaucoup de cas d'entrevoir des lueurs de vérité, et de reconstituer par la pensée le sens des lettres qu'elle lui adressait.

C'était certainement une nature vive et ardente, et ses luttes intimes pour arriver à dompter, à subjuguier en elle le « vieil homme », comme l'écrit Zamet après Saint Paul, afin de faire place à une créature nouvelle, régénérée en Jésus-Christ, durent être très pénibles ; c'était aussi une femme d'esprit, et sa correspondance devait être plus libre que celle des religieuses ; pour n'être point en reste avec elle,

Zamet la raille finement, et l'humilie souvent, ce qui, au reste, ne l'empêche point de lui témoigner un dévouement absolu.

De plus, certaines phrases des *Relations* de Port-Royal, rapprochées d'une lettre de Laffemas au chancelier Séguier, font soupçonner qu'elle joua un rôle assez important, puisque ses lettres furent saisies en 1633 par cet agent de Richelieu, au moment même où il faisait surveiller le Père de Condren, général de l'Oratoire.

Ses relations avec le même Père de Condren, et son rôle dans une affaire qui touchait aux écrits de M. de Saint-Cyran, ne sont pas faits pour diminuer cette impression.

Enfin en 1636, lors de la fâcheuse division qui se produisit dans le monastère, elle demeura fidèle au « parti de M. de Langres », et en 1638, après l'arrestation de M. de Saint-Cyran, elle quitta définitivement Port-Royal. Aussi a-t-elle été traitée dans les *Relations* comme une adversaire de Port-Royal, tandis que, par une étrange contradiction, le *Nécrologe* fait d'elle le plus grand éloge.

Tout cela concourt à rendre sa physionomie plus intéressante ; c'est pourquoi nous allons essayer de donner sur elle quelques notes biographiques.

Marie Le Prévost de Saint Germain, dame de Pontcarré, était fille de Jean Le Prévost, seigneur de Saint Germain-Laxis et de Vanves près Paris, conseiller-secrétaire du Roi et grand audiencier de France jusqu'en 1597, puis de 1597 à 1623 conseiller-secrétaire du Roi, Maison et Couronne de France, et de Madeleine de Baugy, fille de Jacques de Baugy et de Marie Le Maistre (1). Les Prévost reconnaissaient pour aïeul Jean Le Prévost, seigneur de Villemair, sous le règne de Charles VII, et portaient : « Echiqueté d'or et d'azur, au franc quartier d'or chargé d'un griffon de sable et une bordure de gueules chargée de douze besans d'or ». Ils étaient alliés aux Le Fèvre d'Ormesson, aux Sublet, aux Le

(1) Bib. Nat. Dossiers bleus, 544, f° 19. Les *dossiers bleus* contiennent des notes généalogiques manuscrites sur la plupart des familles françaises, qui ont laissé un nom dans l'histoire.

Clerc, aux Le Maistre, aux Bochart, aux Vivien, aux Camus de Pontcarré, toutes familles parlementaires. Le frère aîné de Marie, Jean Le Prévost, était conseiller au Parlement et fut introducteur des ambassadeurs en 1629, tandis qu'un autre de ses frères, Charles, conseiller-clerc au Parlement, était chanoine de Notre-Dame de Paris ; enfin sa sœur, Antoinette, dont il est question dans les lettres de Zamet, était mariée à Hugues Picardet, procureur général du Parlement de Bourgogne et habitait Dijon.

Nous ignorons la date de naissance de Marie Le Prévost. Si nous interprétons bien un mot du généalogiste des *Dossiers Bleus*, qui nous transmet ces détails, elle serait entrée dans un couvent en 1610, sans doute vers l'âge de dix-huit ou vingt ans ; on lit en effet, à la suite de son nom, la mention suivante : « *fille de 1610 à 1612*, puis épouse sans enfants de Nicolas Le Camus de Pontcarré, secrétaire des Reynes d'Espagne et d'Angleterre, conseiller du Roy en ses conseils d'Estat et privé, et secrétaire de Mesdames, sœurs de Sa Majesté, mort en 1628. » Ce qui semblerait confirmer cette hypothèse, c'est qu'elle n' « assujettit sa liberté » par le mariage que « par déférence à ses parens. » C'est Zamet qui nous l'apprend dans une lettre de février 1628. Il est vrai qu'au XVII^e siècle le cas était fréquent, et cela explique que ce mariage comme tant d'autres, n'ait pas été très heureux ; la séparation fut prononcée entre les époux, et Madame de Pontcarré, comme Madame Le Maistre, également séparée de son mari, demanda aux murailles de Port-Royal un abri, pour y oublier ses infortunes, et prier Dieu dans la retraite.

C'était d'ailleurs à cette époque un bel engouement pour la vie monastique parmi les dames de qualité, à qui le monde n'avait pas donné ce qu'il promettait ; une sorte de pieuse émulation les portait à entrer en religion ou à se déclarer fondatrices d'un couvent. Madame de Sainte-Beuve, *la Sainte Veuve*, comme on l'appelait, avait attaché son nom à la fondation des Ursulines, Madame de Pontcarré rêva d'attacher le sien à la fondation de Port-Royal de Paris. En 1626, « elle fit prier la mère Angélique par des per-

sonnes que l'on honorait fort à Port-Royal, nous dit Guilbert (1), de la recevoir en qualité de fondatrice », et — notons ce trait — cette mère « habituée à ne rien faire qu'avec dé-
« pendance, n'avait point cependant demandé conseil à l'E-
« vêque de Langres, avant de conclure cette affaire, qui
« fut visiblement une source de maux que Dieu permit en
« punition ».

Oublions pour le moment cette dernière réflexion, et disons que Madame de Pontcarré fut reçue à bras ouverts. Elle apportait 24.000 livres ; on eut pour elle, comme il convenait, les plus grands égards, et « la mère Angélique qui a toujours été fort sensible à la reconnaissance, *fit beaucoup plus qu'elle n'avait demandé*. On lui donna une chambre et deux sœurs du chœur pour la servir, qui sont ma sœur Antoinette de Saint-Augustin Le Gros et ma sœur Suzanne Julienne de Saint Paul des Moulins, qui l'entretenait aussi. La mère Angélique qui était encore abbesse en titre la voyait fort souvent, Madame sa sœur (Le Maître) ne bougeait d'avec elle ; et tout le monde contribuait par l'ordre de la mère Angélique à la satisfaire, c'est-à-dire à la bien servir et à la divertir (2). »

C'est donc par la mère Angélique que Zamet connut Madame de Pontcarré, et sans doute par ses conseils qu'il se chargea de la diriger en 1627 ; du moins les premières lettres que Zamet lui adressa portent cette date. « Il vit cette dame et en prit soin », continue la *Relation*. Et comme elle jouait parfaitement bien du luth », la mère Angélique et les religieuses, moins austères alors qu'elles ne le furent plus tard, « lui faisaient porter son luth au parloir, afin qu'elle jouât devant le Prélat, qui lui dit un jour qu'il fallait qu'elle fît un sacrifice à Dieu de cette satisfaction ; ce qu'elle fit aussitôt, donnant tout à l'heure ses luths et tous ses livres de musique, dont on ne lui entendit plus parler depuis ».

Ce trait qui nous montre Zamet appliqué à mortifier Ma-

(1) GUILBERT, *Mémoires historiques et chronologiques*, II, p. 316.

(2) *Mémoires pour servir à l'histoire de Port-Royal*, Utrecht, 1742, IX^e Relation, I, p. 496. C'est nous qui soulignons.

dame de Pontcarré, et à la détacher d'elle-même, n'étonne pas, quand on lit les lettres qu'il lui adressa. Bien qu'enveloppées de formules aimables et de louanges destinées à rendre la « médecine » moins amère, elles sont parfois, — il l'avoue — « dures et rigoureuses », et plus d'une fit verser des larmes à celle que Sainte-Beuve caractérise sommairement en deux mots dédaigneux : « Une certaine Madame de Pontcarré, dévote de bel air... » (1) Zamet n'était pas dans la conduite des âmes aussi « doux » qu'on l'a représenté plus tard, au moment de la rupture avec Port-Royal (2). Il était le disciple de Saint François de Sales, qui était, au dire de M. Olier, « le plus mortifiant de tous les saints » (3).

Tout alla donc bien pendant quelques années, et la mère Angélique trouvait même, — une lettre de Zamet nous l'apprend, — que « ce bon M. de Langres », comme elle l'appelait, était trop sévère pour la fondatrice de Port-Royal de Paris. A cette époque, on avait mille attentions pour elle, et on la jugeait favorablement ; on lui trouvait seulement « l'humeur libre et hardie », ce qui paraît juste, à en juger par les lettres de Zamet ; mais ce n'est pas là un trop gros défaut, c'est parfois même une qualité. On reconnaît encore qu'« elle était assez réglée, et aimait à s'occuper », qu'« elle aimait le bien et s'y portait volontiers ». « C'est une justice que lui rendait la mère Angélique ; elle avouait même que si cette dame eût été bien conduite, on en eût fait quelque chose de bon » (4).

Cette dernière restriction s'explique, comme les autres, par la rupture qui survint plus tard, et parce que Madame de Pontcarré « n'entra pas dans la conduite de M. de Saint-

(1) SAINTE-BEUVE : *Port-Royal*, 6^e édition, I, p. 324.

(2) La mère Agnès lui écrivit en 1636, qu'il avait une conduite « *trop douce*. » Ce fut le prétexte de la rupture.

(3) Le « véritable esprit » de S. François de Sales est, d'après M. Olier, « assez mal pris par le commun, comme s'il eût usé d'une lâche condescendance au monde et à la chair. *Il est pourtant, dans le fond de sa conduite, le plus mortifiant de tous les saints* (car il n'y a point de sainteté sans mortification) ». (*Discours sur Saint François de Sales*). *Œuvres de M. Olier*, Paris, Migne, 1856, p. 1269.

(4) GUILBERT, *op. cit.* II, p. 317, et *Mémoires pour servir...* I, p. 496.

Cyran » ; mais nous sommes assez loin, semble-t-il, de la « dévote de bel air ».

Madame de Pontcarré trouva donc à Port-Royal un charmant accueil. Elle eut la satisfaction, en qualité de fondatrice, de poser la première pierre du grand dortoir de Port-Royal, le 21 janvier 1628. L'activité qu'il fallut déployer pendant la construction occupa utilement son veuvage, volontaire d'abord si l'on peut dire, puis bientôt réel à partir de février 1628. Elle se rendit auprès de son mari, dès qu'il fut gravement malade, et l'assista jusqu'à la fin, soutenue dans cette tâche par les lettres de Zamet qui l'engageait à rendre au malade avec un amour vrai et non déguisé « ces derniers devoirs de charité ». Le moribond lui fit le meilleur accueil ; elle lui parla de son âme, reçut son pardon, lui accorda le sien, bref fut remplie, — et son directeur par surcroît — d'une « grande consolation ». Elle s'était d'ailleurs rencontrée au chevet du mourant avec le frère de celui-ci, Messire Jacques Camus de Pontcarré, évêque de Séz depuis 1614, c'est-à-dire de la même promotion que l'évêque de Langres, et il n'est pas douteux que la présence de « ce pontife, son beau-frère », pour parler comme Zamet, ne lui ait facilité sa tâche.

Rentrée à Port-Royal avec une joie discrète, mais non dissimulée de sa liberté reconquise, le silence impressionnant de « ces grands murs » la ravit davantage encore ; elle songea un instant à se faire pour tout de bon religieuse, et à partager complètement la vie des sœurs. Zamet, de qui les lettres révèlent une grande connaissance du cœur humain et de la psychologie féminine en particulier, la retint, craignant sans doute qu'il n'y eût là qu'un feu de paille. Etre d'abord une bonne chrétienne, voilà l'essentiel, lui dit-il ; or, « le voile ni l'habit n'y sont pas nécessaires. » Ce n'est pas qu'il fût hostile à cette idée pour l'avenir, et qu'il refusât de « l'ensevelir dans la prison qu'elle bâtissait pour les autres » ; il voulait attendre et l'éprouver, se défendant de la vouloir « engager ni à la religion ni au veuvage », et lui demandant seulement de vivre vraiment de la vie de Jésus-Christ. C'est toujours

là qu'il en revient, aussi bien que dans ses lettres aux religieuses : mourir à soi-même, et combattre l'amour-propre, afin de vivre pour Dieu et pour le prochain. Au fond, n'est-ce pas là tout le christianisme ?

Nous n'analyserons pas ces lettres ; les sommaires que nous avons mis en tête de chacune d'elles les résument, autant qu'il est possible de résumer des lettres. Notons seulement, d'après elles, les principaux événements de la vie de Madame de Pontcarré.

En novembre 1629, ce fut elle qui conduisit à Dijon la mère Agnès Arnauld et la mère Geneviève Le Tardif ; la première fut élue aussitôt abbesse triennale de Notre-Dame de Tart, et la seconde, après dix mois passés à Dijon, devint abbesse de Port-Royal.

Pendant le séjour de trois mois qu'elle fit à Dijon, Madame de Pontcarré eut avec Zamet, qu'elle n'avait pas vu depuis près de deux ans, des entretiens importants pour son âme. Le prélat lui fit faire un pèlerinage à Fontaines-Dijon, au berceau de Saint Bernard, où elle renouvela un vœu déjà fait auparavant, sans doute le vœu temporaire ou perpétuel de chasteté, et peut-être aussi le vœu d'obéissance. Ce séjour, si l'on se reporte aux lettres, fut marqué par des progrès sérieux dans la vie spirituelle, et son directeur la traita avec moins de rigueur ; elle quitta la voie purgative, toujours très douloureuse, au témoignage des auteurs spirituels, pour entrer dans les douceurs de la vie unitive.

En janvier 1630, elle dit adieu à Dijon, et revint à Port-Royal avec la mère Jeanne de Saint-Joseph de Pourlan et la sœur Marguerite de la Croix. Il est probable qu'elle visita, au passage, les Ursulines de Châtillon-sur-Seine, très liées avec Tart et Port-Royal ; il suffit pour s'en convaincre de lire les deux lettres de la mère Agnès à leur supérieure, publiées dans l'édition Faugère (1), t. I, pp. 27 et 48. Ces Ursulines, à qui sont adressées un certain nombre de lettres de Zamet, avaient eu pour supérieure, pendant

(1) En réalité cette édition est l'œuvre de Mlle Rachel Gillet.

neuf ans, de 1619 à 1628, la mère Françoise de Xaintonge, sœur de la célèbre Anne de Xaintonge, fondatrice des Ursulines de Dôle. Elles consentirent en 1633 à servir d'intermédiaires entre Madame de Pontcarré et le Père Mahault, confident du Père de Chantelouve, prêtre de l'Oratoire, tout dévoué à la Reine-Mère et à Gaston d'Orléans.

Quelle était cette correspondance mystérieuse, où l'on parlait, paraît-il, « de choses qui importaient au Roi et à l'Etat ? » Nous n'en connaissons que ce qu'en écrit Laffemas au chancelier Séguier. La lettre est datée de Troyes le 7 décembre 1633, et il y est question du chevalier de Jars, alors prisonnier à Troyes pour avoir pris part aux intrigues de la Reine contre Richelieu. C'est pourquoi il est facile de conjecturer que Madame de Pontcarré, comme le Père de Condren dont parle Laffemas dans la même lettre, était hostile au Cardinal.

« J'ay surpris, écrit Laffemas, une lettre du Père Mahault, autrement dit Champagne, grand confident du Père Chantelouve (*sic*), adressante à la dame de Pontcarré au Port-Royal, par la voye des Ursulines de Chastillon, qui m'apprend que ces deux personnes ont une estreite intelligence, et qu'ils s'escrivent des choses qui importent au Roy et à l'Estat ; car par cette lettre Mahault confesse estre bien hardy d'avoir escrit à la Pontcarré par la voye de son homme, plusieurs choses qui, estant descouvertes, méritoient une bonne réprimande du sieur de Laffemas (ce sont les propres termes). Si vous envoyez en la chambre secrettement, vous y pourrez trouver encore quelques papiers. De mon costé, vous pouvez croire que je veilleray si bien que j'arrestteray les paquets que je trouveray sur les mesmes cachets et enveloppes, puis qu'à présent je suis adverty que les lettres passent par les Ursulines de Chastillon. Je vòus ay cy-devant mandé les peines que j'ay eues à rompre les cabales et les mauvaises volontés que tesmoignoient certaines gens qui estoient posés par le président et lieutenant général de ce bailliage ; mais je ne vous avois pas dit que le Père Gondran, gé-

« néral des prestres de l'Oratoire, estoit venu en cette ville
« exprès, car il s'estoit tenu si couvert que je ne l'avois
« point veu ; mais ayant depuis seu qu'il estoit icy et tes-
« moigné à quelqu'un qui fréquente en la maison de l'Ora-
« toire, que je trouvois estrange qu'il eust esté si longtemps
« en ceste ville sans me voir, il m'a envoyé faire des
« excuses par le Père de Lafon, et m'a mandé que depuis
« trois semaines qu'il estoit en ceste ville, il avoit toujours
« esté indisposé (quoyqu'en effect il n'ayt point tenu le
« lict) ; je l'ay remercié de ses civilités, et ne luy ay
« point fait cognoistre que j'eusse aucun soupçon de luy ;
« mais pourtant son voyage en ceste ville avec les choses qui
« s'y sont passées, m'ont donné une grande défiance... » (1)

Cette dernière phrase est sans doute une allusion à la grâce du chevalier de Jars qui lui fut apportée au moment même où il montait à l'échafaud.

Si Madame de Pontcarré se mêla de politique, elle s'occupa aussi de théologie ; c'était d'ailleurs la mode à Port-Royal, dès cette époque. Lorsque se formèrent à Port-Royal et au Saint-Sacrement le parti de M. de Saint-Cyran et le parti de M. de Langres, Madame de Pontcarré demeura fidèle à son directeur, et l'on peut penser qu'avec « son humeur libre et hardie », elle dut discuter vivement les questions de doctrine, aussi bien que les questions de personnes. La mère Angélique, pour ramener à son parti sa sœur Marie-Claire et les autres religieuses « révoltées », trancha dans le vif ; elle leur défendit de parler à Madame de Pontcarré », qui en fut blessée, comme on peut croire ». (2) L'horizon s'assombrissait.

Après l'exclusion de Zamet et le départ de Duvergier de Hauranne qui furent presque simultanés, Madame de Pontcarré resta dans la place, et ses relations au dehors avec la duchesse de Longueville et Mademoiselle de Foissy, — sans parler de celles qu'elle entretenait avec les Pères de l'Ora-

(1) TALLEMANT DES RÉAUX, *Historiettes*, 3^e édit. Paris, 1865, t. V, p. 528, appendice : Quinze lettres de Laflémas au chancelier Séguier, publiées par MM. de Monmerqué et Paulin Paris.

(2) *Mémoires pour servir...* I, p. 503.

toire — durent déplaire à la mère Angélique. L'orage d'ailleurs commençait, et il n'était plus au pouvoir de personne de maîtriser les événements. Bientôt un oratorien déclarait à la supérieure, la mère Geneviève Le Tardif, qu'elle et ses religieuses étaient hérétiques, et que c'était le sentiment de ses confrères. Là-dessus, cette supérieure et la mère Angélique écrivirent au Père de Condren pour se plaindre. Celui-ci n'intervint pas directement ; il chargea le Père Vignier de répondre qu'il avait reçu d'un Prélat un certain écrit qu'on disait être de M. de Saint-Cyran, qui contenait des opinions contraires à la doctrine de l'Eglise ». (1) Le Père Vignier, soit sur l'ordre du Père de Condren, soit de son propre chef, adressa cette lettre « sans cachet » à Madame de Pontcarré, qui la remit à la mère Angélique en lui disant que si elle désirait connaître le Prélat dont il était question dans cette lettre, c'était Mgr Donadieu de Griet, évêque de Comminges. Ce petit détail raconté dans les *Relations* montre que Madame de Pontcarré était en rapports étroits avec le parti hostile à M. de Saint-Cyran.

C'était dès lors pour les religieuses de Port-Royal « une personne qui n'était plus dans la maison que de corps et qui en était entièrement éloignée d'esprit, de cœur et de sentiment ». (2) Elle sortit de Port-Royal en 1638, peu après l'arrestation du 14 mai. Elle vécut encore six ans à Issy, où elle s'était retirée, y mourut le 15 août 1644, et fut enterrée aux Incurables.

La relation de la Sœur de l'Incarnation Le Conte, qui nous fournit ces intéressants détails sur Madame de Pontcarré, contient sur elle, — on n'en saurait être surpris, — des appréciations peu aimables ; on y trouve aussi, ce qui est plus grave, quelques insinuations assez perfides sur les rapports de Zamet et de Madame de Pontcarré. L'évêque de Langres serait allé souvent avec elle chez Madame de Villarceaux, abbesse de Gif, « et ils sortaient hors la ville

(1) *Mémoires pour servir...* I, p. 451.

(2) *Ibid.* I, p. 506.

pour se promener ». (1) Et la religieuse qui, ne sortant jamais de son couvent, n'avait sans doute pas l'esprit très large, ajoute : « Ce commerce alla si loin que Madame de Pontcarré prenait le soin de faire meubler la maison qu'il avait achetée au faubourg Saint-Germain, où il avait fait bien des ajustemens, etc. » (2)

Sans doute la sœur Le Conte en écrivant ces lignes, et cet : *etc.* ne pensait pas à mal ; on doit charitablement le supposer. Ce dernier détail d'une maison au faubourg Saint-Germain nous semble d'ailleurs douteux, l'hôtel de Langres étant situé « rue du Grenier Saint-Lazare, paroisse Saint-Nicolas des Champs », ainsi que nous l'apprennent deux actes officiels de 1627. (3) Mais en supposant que ces faits soient exacts, est-il permis d'en tirer des conclusions fâcheuses pour Zamet ? Nous ne le croyons pas. Serait-il étonnant que, ne venant à Paris que rarement, (il n'y vint pas du tout de 1627 à 1630) il ait chargé Madame de Pontcarré du soin de meubler son hôtel ? Quant à ces « ajustemens », ils devaient être bien insignifiants, car nous savons qu'il vivait simplement, presque pauvrement. Il avait une telle horreur du luxe et de l'étiquette, qu'à Langres, pour cette raison et aussi pour donner davantage aux œuvres, il avait considérablement réduit son train épiscopal, « au point de mécontenter fort les officiers de sa maison ».

Si un vif sentiment de surnaturelle amitié exista entre ces deux âmes, il demeura certainement contenu dans les limites du devoir et de la dignité, et l'évêque de Langres avait trop conscience de sa responsabilité de directeur pour l'oublier jamais. Ses lettres plaident pour lui plus éloquemment que nous ne saurions le faire. » Les âmes qui veulent

(1) Remarquons ici que les *Relations* font le plus grand éloge de Madame de Villarceaux, qui était venue à Port-Royal en 1626 « pour s'instruire de la réforme, et y passa quelques mois ». (*Mémoires*, I, p. 220). L'éditeur des *Mémoires* a mis en note qu'après avoir été coadjutrice de Gif, elle en fut abbesse depuis 1629 jusqu'à 1637, et il ajoute : « Elle fut toujours fort liée avec la mère Angélique, aussi bien que Madame sa sœur et Madame sa nièce qui lui succédèrent. »

(2) *Ibid.* I, p. 500.

(3) Arch. de la Haute Marne, G. 104, et Arch. de la Côte d'Or, H. 1118, liasse.

estre à Dieu et à elles-mesmes, écrivait-il à sa correspondante en juillet 1630, se sçavent garder de l'engagement, je ne dis pas de celuy qui est sy connu, et sy commun au monde ; il y a longtemps que je ne le connois plus, et qu'il ne m'approche plus ; mais je veux parler de celuy qui a des objets plus saints, et qui n'aime et ne se nourrit que de la vertu ».

Oublions donc les légers nuages que laissent dans l'esprit les petites médisances des *Mémoires* de Port-Royal, pour admirer l'éloge que, par une heureuse inconséquence, le *Nécrologe* du même Port-Royal décerne à Madame de Pontcarré :

« Le 15^e jour d'août 1644 mourut à Paris Dame Marie Le Prévost, veuve de M. de Pontcarré, conseiller du Roi en ses conseils, insigne Bienfaitrice de ce Monastère. C'est en cette qualité qu'elle demeura dix ans dans notre Maison de Paris, où elle vivoit dans les exercices de la piété chrétienne, comme une veuve détachée du monde et uniquement éprise de l'amour de son Epoux céleste. Elle combla les marques de son affection pour nous par le legs qu'elle nous fit de vingt-quatre mille livres d'aumône » (1).



Si les lettres de Sébastien Zamet présentent un intérêt historique, à cause de ce Port-Royal qui domine pour ainsi dire toute l'histoire religieuse du XVII^e siècle, leur intérêt spirituel n'est pas moindre. Affectueux disciple de saint François de Sales dont il parle toujours avec des accents attendris, intimement lié avec le Père de Bérulle, le Père de Condren, les premiers prêtres de l'Oratoire, directeur d'Angélique et d'Agnès Arnauld, ami, puis, hélas, ennemi de l'austère abbé de Saint-Cyran, il n'est pas possible que Sébastien Zamet n'ait pas subi l'influence de ces grandes âmes, et que sa spiritualité n'en porte pas la marque. Elle a cependant un cachet personnel, quelque chose de tendre et

(1) *Nécrologe de l'Abbaye de Notre-Dame de Port-Royal*. Amsterdam, 1723, in-4^e, p. 336.

de fort, de calme et de serein, qui nous montre l'évêque de Langres tellement dominé par la pensée de Dieu, et le désir d'accomplir « le vouloir de Dieu », que tous les événements humains lui paraissent de nulle valeur, s'ils n'ont Dieu pour objet et pour but. « J'estime aussy peu devant Dieu, écrit-il en mars 1630, la guerre d'Allemagne et d'Italie, qui comprend tant de desseins et qui regarde tant de grandes puissances, que les actions les plus communes de nos jours. Tout est néant devant Dieu qui, en la grandeur de sa majesté, offusque toutes choses, et ne nous fait trouver rien de solide ny de véritable que ce qui se fait pour l'éternité ».

Indépendamment de ce caractère particulier, de cette hauteur constante de vues, qui révèlent une âme habituée à dominer les contingences, on trouve en même temps, dans ces lettres, — et le contraste n'en est que plus saisissant — une psychologie très profonde. Telles réflexions sur l'amour-propre qui se glisse partout, jusque « dans les choses les plus saintes », qui fait qu'en autrui et en Dieu même c'est encore nous que nous aimons, qui nous fait « vouloir un Dieu qui s'accommode à nous », font songer aux spirituelles boutades de La Rochefoucauld ; telle page sur la défiance de soi-même et sur le danger de prendre les mouvements de la nature pour ceux de la grâce, (lettre du 24 décembre 1629), est une magistrale leçon d'humilité à l'adresse des personnes spirituelles.

Mais notre dessein, nous l'avons dit, n'est pas de faire ici une étude de ces lettres. Le lecteur qui s'intéresse à l'histoire du sentiment religieux au XVII^e siècle, et qui voudra bien ne pas se contenter de les parcourir, car elles sont trop sérieuses pour n'être pas lues sérieusement, fera lui-même cette étude. Il y trouvera, croyons-nous, plaisir et profit.

ADVIS SPIRITUELS

AUX AMES DÉVOTES

PAR

RÉVÉREND PÈRE EN DIEU

Messire Sébastien ZAMET

ÈVESQUE ET DUC DE LANGRES

PAIR DE FRANCE

MDCXXII

DÉDICACE

AUX DÉVOTES RELIGIEUSES

Du Monastère de Sainte-Ursule de Dijon

Estant obligées, comme vous estes, par vostre institut, à l'instruction des jeunes filles, il est malaisé que la nourriture spirituelle que vous prendrez pour vous-mêmes, ne se communique à celles qui sont sous vostre direction, puisqu'en cela les âmes ressemblent aux petits enfants, qui sucent ordinairement avec le lait, les qualités et la complexion de leurs nourrices. Les tendres esprits que vous enseignez recevront infailliblement avec vos préceptes le fruit de vos exemples, tellement que s'ils ne voyent en leurs maîtresses qu'une piété commune et ordinaire, difficilement en pratiqueront-ils une plus excellente, là où s'ils reconnoissent en vous une rare vertu jointe à une grande sainteté de vie, sans doute l'esclat et l'odeur qui en sortiront leur donneront envie de vous imiter.

Or je croy que ce petit livre ne nuira point à un tel dessein, car il contient des vérités propres à vous conduire à cette perfection où vous aspirez, et des advis capables d'acheminer toute sorte de personnes à une vraie et solide vertu. Il ne vous doit point estre suspect, ny en sa doc-

trine, ny en sa méthode, puisqu'il est presque tout près d'un auteur dont la réputation est grande, non seulement pour avoir bien entendu la science des saints, mais encore pour l'avoir heureusement pratiquée dans sa vie, ayant esté un des plus vertueux et plus saints personnages de son temps. Vous n'y trouverez rien de mauvais que ce qui vient de moy ; mais je veux croire que comme la nature se plaist aucune fois à imprimer quelques petites taches sur les grandes beautés, plustost pour en augmenter le lustre que pour le diminuer, de même, il se pourra faire que quelques miennes pensées, quoy que basses et défectueuses en soy, meslées parmy les rares conceptions de cet esprit pieux et dévot, relèveront le mérite, et feront paroistre davantage la valeur de ce petit ouvrage.

CHAPITRE I

Il faut garder la pureté du cœur et ne jamais désespérer de la divine miséricorde.

Craignez Dieu et l'aimez : en cela consiste toute la sagesse. Gardez votre cœur avec toute diligence, et en tous lieux conservez-le en pureté. Ayez soin de n'offenser jamais Dieu par le péché ; mais quand vous l'aurez commis, ne désespérez pas de sa miséricorde.

Estes-vous tombé ? relevez-vous, et vous tournez vers le médecin de votre âme, il vous ouvrira les entrailles de sa miséricorde. Estes-vous tombé une seconde fois ? relevez-vous de rechef, gémissiez et criez. Celui qui a répandu son sang pour vous, vous recevra dans sa grâce. Estes-vous tombé une troisième et quatrième fois ? relevez-vous encore, pleurez, soupirez, humiliez-vous et Dieu ne vous abandonnera point : car il ne rejette point les cœurs humiliés, ni ceux qui retournent à lui par la pénitence. Autant de fois que vous vous releverez, autant de fois il vous recevra. La malice ny l'infirmité de l'homme ne sauroit estre si grande, qu'elle surpasse la divine miséricorde, qui n'a ny bornes ny limites ; et partant, que vos péchés ne vous rendent pas pusillanime, mais humble.

CHAPITRE II

Dieu procure nostre salut avec un amour infiny : mais il ne faut pas pour cela différer la pénitence jusques à la fin de la vie.

Dieu vous régarde et vous considère avec autant d'amour et de soin, comme s'il n'y avoit que vous sur la terre. On ne peut comprendre avec combien de charité et d'affection paternelle il désire et procure en tous temps et en tous lieux

notre salut. Jamais une mère n'aima son fils si tendrement qu'il nous aime. L'estoupe jettée dans un grand feu ne s'enflamme pas si soudainement, que Dieu est prompt à pardonner nos péchés, lorsque par un véritable repentir de notre vie passée, nous retournons à lui. Il ne veut point la mort du pécheur, mais sa conversion et sa vie.

C'est une ruse du malin esprit, ordinaire et accoutumée, de proposer la bonté et la miséricorde infinie de notre Seigneur, à celui qu'il tente de pécher : mais après que le péché est commis et que l'on en veut faire la pénitence, il représente ce même Seigneur, comme juge impitoyable et extraordinairement rigoureux. Mais prenez garde aussi qu'une trop grande opinion de sa miséricorde ne vous fasse persévérer dans le vice et différer la pénitence jusqu'à la fin de la vie : car telle pénitence est fort douteuse, dangereuse, et ordinairement feinte et peu véritable. Sy vous cessez d'offenser Dieu lorsque vous n'en pouvez plus, vous ne quittez pas le péché, c'est le péché qui vous quitte.

CHAPITRE III

Plusieurs remèdes contre les péchés véniels. Il faut attendre patiemment la guérison de ses imperfections.

Ne perdez point courage pour les péchés que vous commettez tous les jours comme malgré vous, car sy nous péchons véniellement plusieurs fois le jour, nous avons aussi des expiations journalières en notre puissance, par lesquelles nous pouvons effacer ces péchés. Vous avez la sainte Confession, le gémissement, les larmes, la lecture sacrée, la parole de Dieu, l'aumône, l'hospitalité, l'Oraison Dominicale, par laquelle nous demandons à Dieu qu'il nous pardonne nos offenses, comme nous pardonnons à nos ennemis. Il y a encore d'autres prières, d'autres œuvres de piété, de miséricorde et de charité, pour toutes lesquelles nous pouvons avoir la rémission des offenses légères qui se commettent en la journée.

Attendez patiemment et d'un esprit tranquille la guérison de vos imperfections ; après que vous aurez fait ce que

vous pouvez, laissez le reste à la divine Providence, laquelle par des conseils et des desseins de son infinie sagesse, souffre parfois quelques taches dans les âmes, afin qu'elles s'en humilient, que vivant dans une continuelle défiance d'elles-mêmes, elles aient toute leur espérance en Dieu, et que combattant généreusement contre leurs défauts, elles soient exercées en cette vie et heureusement couronnées en l'autre.

C'est chose bien différente de tomber en quelques fautes légères par occasion ou par fragilité, ou bien de pécher par une négligence affectée. Car quand celui qui pèche par infirmité est maître de soy-mesme, il hait le vice et en fuit les occasions : que sy dans les occasions il se laisse emporter à quelque faute légère, sitôt qu'il revient à soy, il s'en afflige, et déteste jusques à la moindre souillure du péché ; et pour cela aussy il en obtient incontinent le pardon. Mais celui qui pèche d'une négligence affectée, lorsqu'il a retranché toutes les occasions du péché, et s'est rendu libre à soy-mesme par mille inventions nouvelles, il en recherche d'autres, dans lesquelles il s'aime et se plaît infiniment, non pour retomber dans l'offense, mais pour s'entretenir dans je ne sais quelle vaine délectation qu'elles apportent.

Il y en a beaucoup que Dieu laisse tomber lourdement, afin qu'estant instruits par leur propre chute, ils en deviennent meilleurs. Nul toutefois après estre tombé ne se relève meilleur qu'il eût été, si faisant le mesme bien, il se fût exempté de la chute.

Les fautes légères sont plus efficacement pardonnées, quand après y estre tombé, on retourne à Dieu avec amour et humilité, que lorsqu'on s'arrête à les considérer avec chagrin et pusillanimité. Il vaut mieux les jeter dans l'abîme de la divine Miséricorde, afin qu'elles y soient totalement consumées .« Il n'y a point de condamnation, comme dit l'Apôtre, contre ceux qui vivent en Jésus-Christ, Nostre Seigneur, et qui ne marchent point selon la chair : mais plustôt estant justifiés en son sang, ils seront par luy garantis du courroux de la justice divine (1). »

(1) Rom. VIII, 1.

CHAPITRE IV

C'est assez d'offrir à Dieu une douleur raisonnable de ses péchés.

Ne vous attristez pas de ne pouvoir offrir à Dieu une douleur sensible de vos péchés. C'est assez qu'elle soit en la raison et en la volonté, pour estre agréable à Dieu. Et bien que vostre cœur soit aride et que vous ne puissiez tirer une larme de vos yeux, cette douleur ne laissera pas d'opérer la rémission de vos péchés.

L'humilité qui nous fait connoître nostre propre misère et juger imparfaites et viles toutes les bonnes œuvres que nous faisons, et la pieuse confiance que nous avons en Dieu, par laquelle nous espérons miséricorde, fondés sur les mérites de la vie et de la mort de Jésus-Christ, son fils, surpassent toutes les actions pénibles que nous pouvons faire pour la satisfaction de nos péchés. Nous ne devons pourtant pas omettre ce que nous pouvons faire commodément ; et quand nous l'aurons fait, il le faut référer à Celui par qui nous pouvons tout, et sans qui nous ne pouvons rien.

CHAPITRE V

Ce ne sont pas les tentations du péché, mais le seul péché qui déplaît à Dieu.

Sy le malin esprit vous persécute, sy par ses saletés il afflige votre esprit, sy vous estes contraint de souffrir malgré vous les choses que vous avez autrefois volontairement accomplies, ne vous en troublez point ; ce que vous endurez contre vostre gré ne vous perdra pas et ne vous fera pas ennemy de Dieu. Il faut que le péché soit volontaire, et là où il n'y a point de volonté, il n'y a point d'offense. Tenez bon seulement et ne vous mettez point en peine des furies du diable et de la chair. Bien que les prospérités ou les adversités fassent parfois naître quelque joie défectueuse ou quelque tristesse désordonnée en la partie animale, bien que vous ressentiez en vous des mouvemens de vaine gloire

d'impatience ou de quelque autre vice, et que vous ne soyez pas toujours esgalement porté à faire les actions de l'obéissance, cela ne nuit point à votre avancement spirituel, ny ne diminue l'intégrité et innocence de votre vie, pourvu qu'en la partie supérieure vous demeuriez quiet et tranquille, et que votre volonté soit unie à la volonté de Dieu.

Méprisez les suggestions déshonnêtes de Satan, opposez-luy le signe salulaire de la Croix, et en déroband votre esprit à la persuasion pestilente, appliquez-le à quelque pieuse considération, estimant indigne de répartie celui qui vous attaque. Sy ce mauvais esprit vous sollicite de vaine gloire, souvenez-vous de la multitude et de l'esnormité de vos péchés. S'il vous pousse au désespoir, représentez-vous l'abîme de la divine Miséricorde, et le singulier amour de Dieu envers vous. S'il vous suggère quelques inepties sur le mystère de la prédestination, ou sur celui des jugemens et desseins de la Très Sainte Trinité, qui ne doivent point estre curieusement recherchés de vous : fermez les oreilles aux sifflements de ce serpent infernal et tournez-vous vers Dieu, à l'ordonnance et dispensation duquel vous devez vous abandonner, en vous persuadant qu'il est très désireux de votre salut. C'est se précipiter dans des pièges dangereux que de vouloir examiner les secrets jugemens de Dieu : il suffit de croire que ce qu'il ordonne et ce qu'il permet est juste. Il se faut arrêter là, et ne point passer plus outre.

CHAPITRE VI

Il faut plus veiller contre les tentations au commencement qu'à la fin.

Le malin esprit est plus importun à l'entrée d'une meilleure vie qu'il n'est à la suite ny à la fin, parce qu'au commencement les passions et les affections vicieuses sont plus violentes.

Aucune fois il commence la guerre par les choses extérieures, aucune fois par les intérieures ; tantôt par la prospérité, puis par l'adversité ; parfois par une vaine joie et par après par une tristesse démesurée ; quelquefois par trop

d'assurance, d'autres fois par trop de timidité : il donne trêve pour quelque temps, et puis il reprend les armes pour donner le coup par surprise ; aucune fois secrètement et quasy sous prétexte de piété, d'autres fois ouvertement il tâche de faire la plaie : après qu'il a esté plusieurs fois repoussé, il revient au combat avec plus de furie et d'importunité qu'au-paravant, afin de surmonter ou par force ou par une longueur ennuyeuse celuy qu'il n'a pu vaincre par fraude ny par surprise. L'âme se trouve aucune fois dans une sy grande perplexité et l'entendement sy remply de ténèbres, que vous ne savez à quoy vous résoudre, ny que penser de vous-mesme : d'où vient que dans les contrariétés dont vous estes combattu vous ne savez quel party prendre ; le cœur, les esprits et les sens sont tellement resserrés, abattus et dissipés, que vous ne pouvez estre attentif à vos prières, ny mesme ouvrir la bouche pour dire quelque bonne parole à Dieu. Enfin les afflictions et les peines pressent et battent aucune fois l'âme sy rudement, que comme abandonné du secours divin, et désespéré en vous-mesme, vous estes contraint de dire avec l'Apôtre : « Nous sommes affligés et surchargés d'angoisses outre mesure, de sorte que la vie nous est importune et ennuyeuse (1). »

Il faut veiller contre toutes ces tentations, et comme sy vous estiez en un lieu esminent, haut et eslevé, regarder d'où vient l'orage, car aucune fois une chose légère et frivole, d'autres fois une chose bonne et sainte peut exciter en nous une dangereuse guerre, lorsque nous n'avons pas l'œil sur nous. C'est pourquoy les choses mesmes qui de soy ne sont pas mauvaises, nous doivent être suspectes.

En tout temps, mais surtout au commencement des tentations, l'âme a besoin d'une soigneuse garde, et d'une diligente circonspection : car le malin esprit a coutume de garder presque toujours cette règle de donner, à l'entrée de la tentation, une simple pensée du mal, puis d'augmenter la force et la véhémence de sa suggestion, s'il reconnoit que la pensée qu'il a mise en nostre esprit ait été reçue avec quelque complaisance ou délectation, faisant comme une chaîne

(1) II. Cor. I. 8.

et un lien de cette pensée pour engager nostre âme. Sy nous ne résistons quand nous sommes encore maîtres de nous-mêmes, nous résisterons encore moins lorsqu'il nous aura liés par le sentiment de quelque vaine délectation. Il faut donc s'opposer courageusement au commencement de la violence, non par nos propres forces, ny par nostre industrie, mais appuyés sur la Miséricorde de Dieu : car s'il ne garde la ville, en vain veille celui qui la garde (1) ; s'il ne vous soutient continuellement, vous ne subsisterez pas ; s'il retire sa main, infailliblement vous tomberez dans l'abîme du péché. Mais afin qu'il vous assiste par sa grâce, ne manquez pas à vous-mesme par vostre négligence ; joignez vostre franc arbitre à cette grâce, et travaillez avec elle à vostre perfection.

Sitôt que vous aurez failly, relevez vous, sans croupir plus longtemps dans le vice : car tout ainsy que les remèdes promptement appliqués à la blessure nouvellement faite, la guérissent plus facilement que lorsqu'ils y sont employés plus tard, et que la chair commence à se corrompre, de mesme, sy, incontinent après le péché commis, vous revenez à vous, et en faites la pénitence, vous recouvrez sans beaucoup de peine la grâce perdue : que sy vous persévérez dans le mal, le rétablissement au bien n'en sera pas sy facile, parce que la pesanteur du péché, et la coutumé de pécher violenteront vostre homme intérieur, et l'abattront de telle sorte qu'il ne se pourra relever qu'avec beaucoup de difficulté.

Sy vostre âme se trouve exempte des grandes tentations, rendez en grâces à la Miséricorde du Père Eternel, qui vous protège avec tant d'amour. Pensez qu'il vous en délivre, afin que dans vostre foiblesse vous ne périissiez.

CHAPITRE VII

Remèdes contre la colère, et avertissemens sur l'humilité.

L'âme chrétienne ne doit avoir ny paix ny trêve avec le diable et le péché. Il faut qu'elle combatte l'un d'un cou-

(1) Ps. CXXVI 4.

rage invincible et qu'elle persécute l'autre d'une haine irréconciliable. Vous ne sçauriez bien aimer Dieu, sy vous n'êtes en cette continuelle guerre ; et cet amour veut encore que vous haïssiez et détestiez tout le mal que vous faites par inconsidération, et par fragilité.

Réprimez promptement les sentimens intérieurs de colère et d'indignation, et tâchez non seulement de les réprimer, mais de les estouffer totalement, s'il est possible. C'est chose pardonnable à la foiblesse humaine d'estre touché de quelque mouvement de colère, mais c'est chose diabolique d'y persévérer.

Un des plus puissans moyens de modérer facilement le courroux, c'est de méditer souvent la patience et la mansuétude de Jésus-Christ : et le moyen de remédier aux mouvements de la superbe, c'est la considération de son humilité. C'est chose honteuse au disciple d'estre orgueilleux, voyant son maître sy humilié. Et ce n'est pas moins de honte à la créature d'estre colère, turbulente et rebelle, voyant le Créateur doux, obéissant et paisible.

Plus vous serez humble, d'autant plus serez-vous voisin de la divinité, et de la perfection esvangélique. Bienheureux les hommes qui sont du nombre de ceux que Dieu tient pour sages, et le monde pour insensés.

Ecoutez patiemment tous ceux qui parleront à vous, et souffrez que mesme de plus jeunes que vous vous parlent librement, vous enseignent, et vous disent vos imperfections.

Ne rebutez, ny ne méprisez personne ; mais en vostre âme préférez tout le monde à vous, et vous assujettissez à tous, pour l'amour de Celuy qui pour vostre salut s'est anéanti dans ses grandeurs : car bien qu'il y en ait qui soient maintenant mauvais, sy est-ce qu'en un instant ils peuvent changer et devenir non seulement bons, mais très bons par la Miséricorde de Dieu : et bien souvent ceux qui paroissent imparfaits, ont des vertus singulières cachées en eux, par lesquelles ils sont très agréables à Dieu. Et puis vous devez croire certainement qu'il n'y a point d'homme, pour méchant et détestable qu'il puisse estre, qui ne vive plus

sainctement que vous, quand Dieu luy aura faict autant de graces que vous en avez reçu.

Toutes ces raisons vous porteront à faire peu d'estime de vous-mesme, et à priser beaucoup les autres.

Pleust à Dieu que vous fussiez parvenu jusques à un si grand avilissement de vous-mesme, que vous fussiez soubmis non seulement à tout homme, mais à toute créature, vous jugeant indigne de la lumière que vous voyez, et de la terre qui vous porte, et digne d'estre persécuté de toutes les autres créatures, pour venger en vous les injures faites au Créateur !

CHAPITRE VIII

Advis contre la vaine gloire.

Méprisez la faveur et la louange des hommes : n'affectez pas trop de plaire à autrui, et ne craignez pas beaucoup aussy de luy déplaire. Mais vivez en sorte que vous plaisiez à tous les bons qui aiment et servent Dieu en vérité.

Sy la nature vous a dénié les avantages de la beauté, la dextérité de l'esprit et la douceur de la grâce, n'en soyez pas honteux, non plus que de vous tenir dans les termes de l'humilité extérieure que la condition de vostre estat demande de vous. Ayez honte du péché seulement. Que les choses qui sont contraires à l'honneur de Dieu et au salut des âmes, vous confondent et vous affligent.

Quand vous avez à faire quelque action signalée, sy le désir de louange et d'estime vous touche le cœur, ne poursuivez pas l'œuvre avec cette intention, mais changez-la, en cherchant de plaire à Dieu, et de le servir, afin que sy le commencement de l'action est corrompu, la fin au moins ne le soit pas.

Après que vous aurez fait quelque bien, pensez que c'est un autre qui l'a fait et non pas vous ; donnez-en toute la gloire à Dieu ; par ce moyen vous surmonterez facilement toute vanité, voire mesme vous n'en aurez aucun sentiment. Escoutez patiemment ceux qui vous corrigent de vos défauts,

estimant qu'ils ont plus de raison de vous reprendre, que vous de vous excuser ; et ce sera encore mieux fait, si vous recevez leurs avertissemens avec joie, témoignant leur en avoir de l'obligation.

Tâchez de ne vous esmouvoir non plus de la louange, ny de la calomnie, que sy l'on ne parloit pas à vous : et sy vous aimiez mieux le blâme et le mépris que l'honneur et l'estime, il vous seroit encore plus utile et plus sûr.

Celuy qui est vraiment humble, souhaite de paroître vil et abject plustôt que bon et humble : car comme il se reconnoît, devant la Majesté divine, pécheur, ingrat, indigne des grâces, et inutile au service de Dieu, aussi désire-t-il d'estre reconnu pour tel devant les hommes.

Quand on vous blâme justement, humiliez-vous, et ayez la volonté préparée à corriger le vice, dont vous estes repris, demeurant au surplus tranquille, et laissant le remède de vostre mal à la Providence de Dieu.

N'establissez point la paix, ny le repos de vostre âme sur le jugement des hommes, mais sur le témoignage de vostre conscience, autrement vous serez facilement troublé. Que les hommes pensent de vous ce qu'ils voudront, c'est assez que vous plaisiez à Celuy qui sonde les cœurs. Ne laissez pas toutefois, à l'exemple de l'Apôtre, d'être soigneux de bien faire devant Dieu et devant les hommes (1).

CHAPITRE IX

Comme il se faut gouverner aux afflictions.

Sitôt que la tribulation se sera eslevée contre vous, tournez vostre âme vers Dieu, vous abandonnant entre ses mains, sans murmurer ny rechercher la vengeance des injures reçues. Que s'il vous prend ennuy de vous plaindre, plaignez-vous en la présence de Dieu, et non des hommes, traitant avec luy de toutes les affaires qui vous touchent et vous affligent, comme avec un Père très pitoyable, et souffrez cependant toutes ces choses constamment.

(1) Rom. XII, 17.

Que la patience reluise en toutes vos adversités, soit qu'elles viennent des démons, soit qu'elles procèdent d'ailleurs. En cette vie les afflictions doivent estre reçues comme de précieux gages de l'amour de Dieu envers nous. Et nous devons croire que toutes ces choses nous arrivent par la Providence divine ; de sorte que sy Dieu ne permettoit le mal, jamais il n'arriveroit. Job ayant perdu ses enfants et ses biens, ne dit pas : « Le Seigneur les a donnés, et le diable les a ravis. » Mais il dit : « Le Seigneur les a donnés, et le mesme Seigneur les a ôtés » (1), d'autant que tout vient de sa main et de son ordonnance.

Ne cherchez pas les remèdes à vos maux dans les choses injustes et contraires à la loy de Dieu ; recourez à Dieu mesme, vostre Créateur et vostre Rédempteur : faire autrement, c'est laisser Dieu et suivre le diable. Sy la santé ou les richesses vous sont nécessaires, indubitablement Dieu les vous enverra ; et s'il ne les vous octroie, croyez fermement qu'il n'est ny expédient ny utile à vostre âme que vous les possédiez.

Ne vous aigrissez point contre ceux qui vous offensent : mais reconnoissez-les en qualité de ministres de la justice divine, et comme tels aimez-les, jettant plustôt les yeux sur Dieu qui nous afflige que sur l'homme, dont il se sert pour cet effet, et luy rendant grâce de ce qu'il daigne vous châtier en ce monde, pour n'estre pas obligé de vous punir en l'autre.

Bien qu'il semble que Dieu vous ait esloigné de luy, et livré entre les mains de Satan, en sorte que dedans et dehors vous soyez environné de malheurs, persécuté d'imaginacions horribles, tourmenté de diverses afflictions, n'entrez pas pourtant en défiance de la bonté divine, ne vous éloignez point de luy, et ne cherchez point d'éviter la peine, ny de l'adoucir par quelque remède ou consolation illicite : mais demeurant uny avec luy par la foy et la charité, souffrez l'affliction telle et sy longue qu'il luy plaira. Attendez en espérance et en silence l'esvènement de la persécution, selon que Dieu en a ordonné et résolu en sa divine Providence. Vous ne savez pas

(1) Job, I, 21.

durant cette vie pourquoy il vous afflige, et vous croyez que c'est une marque de sa haine ; mais quand vous serez arrivé au Ciel, vous connoîtrez que ce sont des témoignages de son amour. Il n'y a point d'affliction pour petite qu'elle soit qui n'apporte une très grande utilité à celui qui l'endure patiemment. L'humble et patiente tolérance des peines intérieures est beaucoup plus agréable à Dieu, qu'une dévotion savoureuse et douce. Il ne permettra pas que la tentation surpasse vos forces, pourvu que vous ayez confiance en luy, et non en vous, et que vous attendiez son secours avec assurance et longanimité.

CHAPITRE X

Il se faut soumettre en toutes choses à la volonté de Dieu. L'amour-propre source de tous nos maux.

Ne dites jamais : « ces peines et ces afflictions cy, ou celles-là, ne me conviennent pas, ou ne me plaisent pas ; il y en a d'autres que je souffrirois plus facilement et avec plus de fruit. » Mais portez patiemment et sans murmure, la Croix que nostre Seigneur aura chargée sur vos espauls, estimant qu'elle est très convenable, et très utile à vostre âme.

Ce doit estre vostre occupation ordinaire de vous efforcer de soumettre en toutes choses vostre volonté à la volonté de Dieu et à sa divine ordonnance, et renonçant toujours à la vostre, suivre la sienne ainsi que l'ombre suit le corps.

Sy vous renoncez ainsi à vos passions et à vos sentimens pour l'amour de Dieu, il ne se peut dire quelle sera la paix et la tranquillité dont vous jouirez : vous serez en ce monde comme en un Paradis.

L'amour désordonné qui vous détourne de Dieu pour vous faire chercher, considérer, et aimer tout ce qui est vostre, est la seule cause du trouble et de l'inquiétude de vostre ame, c'est ce qui la souille de péché, et luy empêche la jouissance des doux embrassemens de son époux. De cette source corrompue de l'amour de vous-mesme dérive toute passion et affection vicieuse, toute confusion et dérèglement, et en

un môt toute sorte de maux. Autant que cet amour diminuera en vous, autant diminueront les vices et les péchés, et autant augmentera la vraie liberté et le vray amour de Dieu.

Ne vous troublez point de vous voir arriver des adversités pour vos péchés. Mais soit qu'ils en soient la cause, soit qu'elle viennent purement de la main de Dieu, demeurez tranquille, référez tout à vos péchés et vous en humiliez : mais que vostre courage n'en soit point abattu, ny la sérénité de vostre esprit troublée. Que les douleurs du Fils de Dieu, paient et satisfassent pour vous, et quant à vous, endurez patiemment pour l'amour de luy. Ayez en haine la source vicieuse et corrompue de vos imperfections et de vos péchés : mais supportez généreusement les angoisses que vous en ressentez, et les offrez à Nostre Seigneur en sacrifice. Elles vous serviront d'un nouveau baptême pour laver vos offenses, et voire mesme ce sera comme un glorieux martyre que vous souffrirez.

CHAPITRE XI

Il se faut garantir des scrupules, et recourir à Dieu en choses douteuses et difficiles.

Bannissez de vostre esprit toute tristesse immodérée : que les scrupules de conscience inutiles et superflus ne vous fassent point la guerre. Que vostre âme ne soit point abattue de courage, et ne recommencez point sans raison des confessions déjà faites, parce que tout cela empêche beaucoup l'avancement spirituel de l'âme.

Quand nous avons commis quelque faute légère, Dieu n'aime pas de nous en voir troublés intérieurement, comme sy c'estoit fait de nous, et que nostre salut fût désespéré. Il ne cherche pas à embarrasser ny à perdre les âmes, bien qu'en disant nos péchés au confesseur nous oublions par mégarde à en marquer quelque circonstance. Il veut toutefois que nous ayons un soin raisonnable de confesser nos fautes sincèrement et sans aucune dissimulation.

L'esprit mâlin tâche avec une grande industrie de jeter dans l'âme des spirituels, et particulièrement de ceux qui commencent, des sentimens de pusillanimité, de tristesse, de défiance, et de paresse, lesquels ne peuvent estre surmontés sinon par la gaieté et la promptitude, et par une généreuse confiance en Dieu.

Il n'y a rien de plus pernicieux, ny qui produise tant de maux, qu'une trop grande pusillanimité, et une crainte excessive de faillir. Celui qui en est touché se trouve enveloppé de mille erreurs, estimant que tout ce qu'il fait est péché ; d'où il arrive que vivant en continuelle angoisse, et troublé d'esprit, il se tourmente et consume misérablement. La compassion de telles âmes doit estre grande, et sy elles se veulent arrêter au jugement d'autrui plus qu'au leur propre, elles guériront facilement. Mais quand par la violence des scrupules elles se persuadent que ceux à qui elles représentent leurs fautes imaginaires ne les entendent pas, ou ne veulent pas dire librement ce qu'ils en jugent, de peur de les désespérer, alors j'estime que le mal est incurable à toute industrie humaine et qu'il en faut laisser la guérison à la grâce de Dieu. Que les âmes se donnent bien garde d'une sy insupportable captivité, parce que tous les effets en sont très pernicieux. Telles personnes ne sont bonnes à rien, qu'à faire beaucoup de peine à soy-mesme et à autrui.

Es affaires pénibles, difficiles et douteuses, quand vous ne savez quel party prendre, recourez à Dieu, demandez luy, avec amour et confiance, lumière pour vous conduire, et recevez avec résignation ce qu'il en ordonnera. Ainsi toutes choses vous réussiront heureusement : car Dieu n'a point accoutumé de négliger le soin des affaires que l'on commet à sa Providence, ains les conduit toujours à la fin la plus utile et avantageuse pour vostre salut.

CHAPITRE XII

Le bien qu'apporte le dégagement de toutes choses.

Vous devez grandement désirer que Dieu seul occupe votre intérieur : car tant que votre cœur ne sera point dégagé des choses créées, et qu'il demeurera attaché à quelqu'une, l'aimant plus que ce qui est de la volonté divine, vous ne pouvez espérer d'estre parfaitement uny avec luy.

Bien heureux est celuy qui est intérieurement dépouillé de toutes choses, qui ne se trouble point des dommages ny des pertes qu'il souffre, qui ne s'eslève point follement des honneurs ny des biens qui luy arrivent, qui reçoit les inégalités de la vie d'un esprit égal et constant, qui renonce à ses propres intérêts, et qui s'oublie par une saillie qu'il fait hors de soy-mesme pour entrer en Dieu : car celuy-là est parvenu à une parfaite charité, et peut dire avec l'Apostre : « qu'il ne vit plus, mais que Jésus-Christ vit en luy(1). »

Quelle pensez-vous que soient la paix et la joye d'une telle personne ? quelles ses consolations ? Elles sont quelquefois sy grandes, que l'âme n'estant pas capable de les soutenir, est contrainte de s'écrier : C'est assez, c'est assez. Ce corps mesme, par une inondation de tant de joies, ressentant la douceur des visites divines, reçoit des changements merveilleux ; s'il est infirme il devient robuste ; en somme il change heureusement sa condition et sa nature, et de terrestre qu'il estoit, il devient comme céleste et divin.

C'est alors que les passions meurent, ou du moins qu'elles sont tellement affoiblies, que sans plus de résistance elles obéissent à la raison ; c'est alors que l'homme extérieur ne murmure plus, quoy qu'on luy face, d'autant que l'intérieur par la grâce s'est rendu maître de la maison ; c'est alors, en un mot, que tout est en paix.

O heureuse paix qui surpasse tout sens et tout entendement humain ! O abîme de tranquillité qui ne peut estre troublée d'aucune contrariété ! O royaume de gloire qui eslève

(1) Galat. II, 20.

l'âme par dessus toutes choses créées, la porte jusques dans le sein de Dieu mesme, l'unissant avec luy, et la faisant participante de ses doux embrassemens !

Mais, ô misère de la vie humaine ! tant que nous portons ce corps corruptible, nous ne pouvons jouir longtemps d'un état sy heureux. L'époux va et vient ; tantôt il s'approche puis il s'esloigne ; tantôt il se monstre, puis il se cache. O que le dégoût de toutes choses est grand alors ! que de larmes et de soupirs sortent de l'âme ainsy délaissée, avec quelle douleur ne retourne-t-elle point à soy-mesme, se voyant réduite après un comble de délices, à une extrême misère et pauvreté, sortie d'une si profonde tranquillité d'esprit, pour rentrer en des distractions importunes et mal plaisantes ! Il est bien vray toutefois, que ces soupirs et ces gémisssemens ne sont point inutiles, par ce qu'outre la consolation qu'ils donnent à l'âme, ils sollicitent l'Espoux à revenir bientôt.

CHAPITRE XIII

Dieu seul capable de rassasier le cœur humain.

Plus vous serez libre et dégagé de l'empêchement des choses passagères, plus vostre amour sera simple, et plus vous jouirez de la présence de Dieu.

Tout ce que vous cherchez hors Dieu occupera vostre âme, mais ne la remplira pas. Dieu seul est capable de cela, et de rassasier vos désirs ; en luy seul vous trouverez le véritable repos. Il est cet un nécessaire, et ce bien unique et souverain, dans lequel se trouve la plénitude et la perfection de tout ce qui est beau et délectable. C'est donc luy seul qu'il faut chercher et suivre, et négliger, mépriser et abandonner tout le reste, s'il ne sert à son honneur et à sa gloire.

Malheur à celui qui n'aime point Dieu ; car il n'y a point de sûreté, ny de tranquillité pour luy. Il sert à ses passions, il suit la vanité, il n'est pas vivant, il est mort, il n'est rien.

Apprenez à vous défaire des vains désirs, à rejeter loin

de vous les soins et soucis inutiles. Rompez de bonne heure les liens d'une amitié dérégulée envers les hommes, et particulièrement envers les parens. Bannissez soudainement de votre cœur tout ce qui le peut engager à la terre. Surtout ne cherchez jamais d'estre singulièrement aimé de personne : mais aimez tout le monde d'un amour général, et faites, autant que vous pourrez, que tous aiment Dieu.

Ne cherchez la compagnie de personne que pour en tirer quelque utilité spirituelle, ou pour vous ou pour elle, bien que de cette manière mesme, la compagnie n'en doit estre désirée avec inquiétude ou impatience. Si vous aimez les âmes vertueuses et saintes, vous en souffrirez facilement l'absence : car vous aurez toujours présents en Dieu ceux que vous aimerez selon Dieu.

CHAPITRE XIV

Les exercices spirituels doivent estre diversifiés.

Adonnez-vous à la lecture, à l'oraison, et aux exercices spirituels. Que la lecture empêche le dégoût de l'oraison, que l'oraison assaisonne la lecture, et que l'une et l'autre soient aidées par quelque honneste exercice du corps. La variété des occupations est utile à tous, principalement à ceux qui n'ont pas encore reçu les dons plus parfaits du Saint Esprit.

Avant que d'estre ennuyé de l'oraison, mettez-vous à la lecture ; semblablement avant que d'estre las de la lecture, reprenez l'oraison, et interrompez parfois l'un et l'autre de quelque œuvre extérieure. Ainsy vous conserverez vostre esprit et vos forces, et vostre âme se portera avec contentement et vigueur en ses exercices spirituels.

Que sy, oubliant vostre faiblesse et vostre infirmité, vous continuez en l'oraison ou en la lecture jusques à vous en dégoûter, vous demeurerez par après inutile et paresseux, et reprendrez avec répugnance l'exercice que vous aurez laissé avec dégoût.

Occupez-vous volontiers à la lecture des livres qui peuvent servir à vostre avancement spirituel, travaillant par eux à connoistre et aimer Dieu, et à vous establir en une sainte manière de vivre. Car toute lecture qui n'est point utile à la piété, ou à quelque nécessité honnête, est vaine, superflue et dangereuse.

Quand vous lisez les livres sacrés, ayez l'intention droite, c'est-à-dire, un simple désir de plaire à Dieu en humilité. Que sy vous lisez avec un esprit curieux et superbe, le fruit de vostre lecture sera pernicieux ; d'autant que le miel savoureux, que vous sucez pour vostre salut, des fleurs de la sainte Ecriture, se convertira pour vous en poison, soit en excoGITANT de vous-mesme des interprétations extravagantes des choses que vous aurez lues, soit en approuvant celles que d'autres auront données.

Ne méprisez point les choses que vous y lirez, lesquelles bien que saintes et vertueuses sont néanmoins souvent rapportées en termes rudes et grossiers : tel mépris est une marque très évidente d'un esprit arrogant et vain. Mais recevez avec révérence ce que vous y apprendrez, soit que les termes en soient communs et ordinaires, soit que la politesse et l'es-légance y soit observée.

Que les Payens, à qui l'humilité chrétienne est inconnue, louent et magnifient l'éloquence tant qu'ils voudront, et que les Chrétiens recommandent et embrassent la sainteté de la vie. Quiconque n'a pas un humble sentiment de soy-mesme, et n'aime point Dieu, celui-là est comme un enfant sans parole, fût-il le plus savant et le plus éloquent homme du monde.

Encore que tout ce que vous lisez ou entendez ne demeure pas imprimé en vostre mémoire, ne vous en affligez pas : car tout ainsy qu'un vaisseau qui est souvent rempli d'eau demeure net, encore que l'eau en soit jetée dehors, de mesme l'esprit qui est souvent appliqué à la méditation des choses saintes se conserve pur et net, nonobstant que ce qu'il aura médité ne fasse que passer sans s'y arrêter.

La consolation de l'âme, la tranquillité de l'esprit, le désir d'accomplir promptement et fidèlement les commandements

de Dieu, sont les principaux fruits de la lecture spirituelle.

Ce que vous lirez ou entendrez dire des vices, ne le rejetez point sur autrui, appliquez-le à vous-mesme sy vous en estes coupable, et sy vous ne l'estes pas, rendez grâces à Dieu. Par ce moyen vous esviterez beaucoup de soupçons et de jugemens téméraires.

CHAPITRE XV

De l'oraison et des fruits qu'elle produit en l'âme.

L'assiduité à l'oraison avant toutes choses est nécessaire ; c'est elle qui purge l'âme, qui efface la peine due aux péchés, qui répare les négligences commises, qui obtient la grâce de Dieu, qui esteint le feu de la convoitise, qui dompte la violence des passions, qui renverse les ennemis, qui surmonte les tentations, adoucit les afflictions, bannit la tristesse, donne la joie, apporte la paix, réconcilie l'homme avec Dieu, et le conduit à la vie esternelle. En un mot, c'est elle qui chasse de l'âme toutes sortes de maux, et qui la remplit de toutes sortes de biens.

Par l'oraison vous obtiendrez tout ce qui vous est utile ; sy ce n'est pas sy promptement que vous le désireriez, ne vous en troublez point. Car Dieu, par un effet de sa miséricorde, diffère aucune fois d'accorder les choses qui luy sont saintement demandées, non qu'il veuille refuser, mais afin qu'il ait sujet de donner plus libéralement, en récompensant et la foy, et la longanimité, et la persévérance de celui qui a longtemps et fidèlement demandé.

Bien que vous soyez pécheur, ne méprisez pas pour cela vos prières, lesquelles Dieu ne méprise point, mais les reçoit et les a pour agréables, et les conserve escrites dedans son livre de vie.

Ne vous estonnez point non plus sy pendant que vous priez, Dieu ou quelque Ange ne vous apparait pas en forme visible pour vous dire que vos oraisons ont été exaucées : car cela n'est point nécessaire, et mesme ne convient pas, d'autant

que sy cela estoit, quel pourroit être à vostre avis le mérite de la foy ?

Priez avec humilité sans hésiter ny douter de la bonté divine. Croyez certainement que Dieu exauce toujours les bonnes oraisons. Persévérez seulement avec force et vigueur d'esprit, et vous connoîtrez par expérience, combien cette parole du Fils de Dieu est véritable qui dit : « Demandez et vous recevrez. » (1) Car il donnera infailliblement ce que vous demanderez, pourvu qu'il soit expédient que vous l'ayez ; que s'il ne l'est pas, il vous accordera quelque autre chose qui vous conviendra mieux.

Quand vous demandez par infirmité humaine ce que Dieu connoît ne vous être pas utile, comme la santé, les biens, des enfants, et choses semblables : à Dieu ne plaise que vous l'obteniez. Que sy vous ignorez que vostre demande luy soit agréable, mettez à la fin de vostre prière : que sa volonté soit faite et non la vostre.

Durant l'oraison, ayez l'esprit présent à ce que vous priez, faites la avec ferveur et révérence, et ne consentez jamais aux impertinentes divagations de vostre cœur.

Que sy vostre esprit est sy vagabond que vous ne le puissiez arrêter à ce que vous priez, ne perdez pas courage pour cela mais demeurant avec l'âme paisible et tranquille, au milieu de cette inquiétude, offrez vostre bonne volonté à Dieu ; faites, en somme, ce qui est en vous, tâchant de mériter par vostre patience ce que vous mériteriez par l'attention de vostre esprit.

Il faut éviter en l'oraison toute perplexité et impétuosité intérieure, toute angoisseuse sollicitude, tout effort et cogitation véhémence, et ne pas rechercher exactement diversité de raisons pour conserver l'attention à la prière. Car tout cela ne sert qu'à engendrer de la confusion en l'âme, et à faire perdre le goût et la saveur de la grâce divine.

Recevez avec simplicité et suavité, l'intelligence et la lumière que le Saint-Esprit vous donnera des paroles sacrées que vous lirez ou peserez intérieurement, sans vous astreindre à rechercher laborieusement avec l'imagination des formes

(1) Jean. XVI. 24.

et des représentations qui eslèvent vostre esprit à Dieu.

Que si le Saint-Esprit vous attire à choses plus sublimes, suivez son mouvement sans résistance : mais ne faites point aussy d'effort, ou pour vous eslever à un estat si sublime, ou pour vous y conserver quand le Saint-Esprit vous y aura mis, parce que telles grâces dépendent absolument de la divine bonté, et comme elles sont beaucoup au-dessus de vos forces, vous ne pouvez rien faire de vostre part pour vous y élever ou conserver ; au contraire vostre travail et vostre industrie servira plus tôt à détruire, ou du moins à empêcher l'opération de Dieu, qu'à l'establir ou avancer en vostre âme.

Au commencement de l'oraison, recueillez vostre esprit en vous-mesme, afin que la suite ne soit point troublée de distractions. Cela vous sera plus facile, si hors le temps de l'oraison vous conservez vostre esprit libre de toutes pensées inutiles, et de la véhémence de vos passions. Pour ce qui surviendra par après, il le faut laisser à la divine miséricorde, et demeurer en soy-mesme joyeux et content. Car ces distractions ne vous seront point imputées, et le mérite de l'oraison ne laissera pas de demeurer en son entier. L'humilité, la patience, la tranquillité de l'esprit surmonteront tous ces petits manquemens. C'est en cela que Dieu reçoit la bonne volonté, et la sainte violence que l'âme se fait à soy-mesme, aussi agréablement que l'œuvre. Les boutades et les divagations de l'esprit sont bien souvent les moyens par lesquels il guérit nostre orgueil et l'amour de nous-mesme.

CHAPITRE XVI

De la dévotion envers la glorieuse Vierge Marie, Mère de Dieu.

Ayez souvent recours à la glorieuse Vierge Marie Mère de Dieu : invoquez-la, aimez-la, louez-la, car elle est digne de l'amour et de la louange de toutes les créatures. Et quelques éloges d'honneur qu'on luy donne, elle en mérite toujours de plus grands. Son fils est le Fils du Père éternel, et ce Fils est Dieu qu'elle a conçu en ses entrailles vir-

ginales, qu'elle a enfanté et allaité de ses propres mamelles. Qu'y a-t-il de plus sublime, de plus grand, de plus honorable que cela ? il n'y a rien, sans doute, de plus divin après Dieu, que la Mère de Dieu. Malheur aux hérétiques qui s'efforcent par leurs blasphèmes et leurs impiétés, d'en détruire la grandeur et la gloire ! Malheur à ceux qui en cette vie ne recourent point à elle ; à elle, dis-je, qui est la Mère de miséricorde, la vie, l'espérance, l'avocate, le salut, et le refuge des pécheurs et des affligés ! Aimons-la, honorons-la, révérons-la. Elle est Reine du Ciel très puissante, dispensatrice des grâces de Dieu très libérale, Mère très miséricordieuse de tous les fidèles. Nul homme pour abominable qu'il soit en sa vie ne sauroit périr étant fidèle et dévot serviteur de Marie .

CHAPITRE XVII

Nous devons souvent méditer sur la vie et la mort de Nostre Seigneur Jésus Christ.

Je vous recommande sur toutes choses de vous exercer souvent et fidèlement en la vie de nostre Seigneur, considérant ce qu'il a fait, ce qu'il a dit, et ce qu'il a enduré pour nous. Là vous trouverez le remède de vos maux, l'humilité contre l'orgueil et la vanité, le frein des passions, la force contre les tentations, la constance aux adversités, le courage et la joie dans la tristesse et la pusillanimité. Il n'y a point de meilleur abrégé de la perfection de toutes les vertus que la vie de Nostre Seigneur et Maistre, par la fréquente considération de laquelle l'âme est très efficacement purgée de la rouille des vices et des péchés, et saintement eslevée à une intime confiance et familiarité avec Dieu. Nostre-Seigneur Jésus-Christ est un feu consumant, qui opère, comme dit l'Apostre, la purgation des péchés (1), et qui est la lumière qui éclairerá vraiment tout homme venant en ce monde (2).

Arrêtez-vous donc à cette contemplation selon la grâce

(1) Hebr. I. 3.

(2) Jean, I. 9.

qui vous en sera donnée. Qu'elle vous serve de repos en vos labeurs, de consolation en vos angoisses, de protection parmy les tentations, et de joie dans les opprobres et les contumélies.

N'entrez pas en cette considération négligemment, ou par manière d'acquit. Apportez-y un esprit présent, comme sy vous voyiez devant vos yeux les choses que vous méditez. Jamais Dieu ne vous fit une si grande grâce, que lorsqu'il daigna se revêtir de nostre humanité pour nostre salut, et voulut souffrir en sa chair une mort sy pleine d'ignominie et de douleur. C'est pourquoy il est juste que nous pensions souvent à ce grand bienfait, pour en remercier aussi souvent la Divine bonté.

CHAPITRE XVIII

Diverses manières de méditer sur la personne de Nostre Seigneur Jésus Christ.

Vous pouvez entrer en la méditation de la vie de Nostre Seigneur par l'Annonciation de l'Ange, qui est la fête de la sainte Conception dans les entrailles virginales par l'opération du Saint-Esprit, et finir par sa mort et sa sépulture. Si vous voulez encore, l'ayant pris en la terre, vous le pourrez conduire dans le Ciel, jusques à la droite du Père, et prendre là sa sainte bénédiction.

Les méditations peuvent estre distinguées suivant les mystères, mais sans aucune subjection. Car durant la stérilité, on est aucune fois contrainct de joindre plusieurs mystères ensemble, et en faire une méditation, pour fournir matière à l'esprit incapable par son indisposition d'en fournir de soy-mesme. Durant l'abondance au contraire, un mystère servira de sujet à plusieurs méditations, et toujours avec nouveau goût et nouvelles lumières et affections. C'est pourquoy il faut en tout suivre son inclination, sa portée, et les mouvements du saint Esprit, qui donne aux âmes diverses affections suivant le besoin et l'indigence qu'elles en ont, pour surmonter leurs mauvaises habitudes, et acquérir les vertus qui leur sont convenables.

En ces méditations vous pouvez suivre les règles communes et ordinaires, considérant les lieux, les temps, les paroles et les actions des personnes intervenantes aux mystères que vous méditez.

Quand Nostre Seigneur le connoistra expédient, pour sa gloire et pour vostre perfection, il vous eslevera plus haut, dépouillant vostre esprit de toutes formes et représentations imaginaires, et l'attirant à soy par de simples vues de ses divines vérités. Alors toute action cessera de vostre part ; alors défailant heureusement à vous-mesme, vous passerez en Dieu par une transformation en luy toute céleste et divine.

Ne cherchez pas avec anxiété la représentation de l'image visible et extérieure de Nostre Seigneur, quand elle ne se forme pas facilement en vostre imagination. Ainsy laissant plus tôt une si vive représentation des linéamens et de la figure extérieure de son corps, portez vostre âme sur sa divinité qui vous est intérieurement présentée. Concevez en luy une douceur incomparable, une souveraine bonté, une mansuétude et charité inestimable. Considérez-le en tant que Dieu présent en tous lieux, avec une Majesté indicible, voyant tout, pénétrant tout, vivifiant tout, portant toutes choses sans peine, renfermant toutes les créatures dans son immensité sans limites, disposant de toutes sans inquiétude, et les gouvernant sans ennuy.

Voilà ce que vous pouvez méditer, mais sans peine ny travail. Car à l'âme fidèle qui contemple le Fils de Dieu, comme le Rédempteur du monde, il faut de nécessité que quelqu'une de ces considérations tombe en la pensée.

Il ne faut pas seulement contempler l'humanité de Jésus-Christ ; mais il est bon encore de jeter les yeux sur la Divinité. Le Verbe s'est fait chair, mais sans cesser d'être Verbe. Il faut que l'âme fidèle aime l'un et l'autre : qu'elle adore et la chair et le Verbe, Dieu et l'homme en un seul Jésus-Christ nostre Seigneur et nostre Maître.

CHAPITRE XIX

Des aspirations de l'âme envers Dieu, et de leurs effects.

Réveillez souvent vos désirs par quelques courtes prières que l'on appelle communément aspirations ou esclancemens de l'âme vers Dieu. Vous les pourrez tirer de la Sainte Escri-ture, ou de vos propres sentimens, suivant les dispositions dans lesquelles vous serez.

Cet exercice augmentera les flammes de l'amour divin en vous sy elles y sont vives, et les rallumera sy elles sont mortes. Mais prenez garde de n'estre point imprudent en vos colloques avec Dieu. Car toute âme qui parle à luy doit toujours demeurer dans l'humilité et la révérence, beaucoup plus sy elle commence à le servir, que sy elle est déjà bien avancée au chemin de la perfection. Il faut au commencement qu'elle demeure comme Marie-Magdeleine pleurante et pénitente aux pieds du Fils de Dieu ; et puis avec une sainte liberté elle pourra s'eslever aux doux embrassemens de l'Espoux.

CHAPITRE XX

De la présence de Dieu en tous lieux, et de la sainte discrétion en toutes choses.

Quand pour quelque cause légitime vous ne pouvez commodément penser à Dieu, tâchez au moins de ne point occuper vostre esprit à des pensées indignes de vous. Dieu ne commande pas que nous soyons continuellement eslevés aux choses célestes par la contemplation ; c'est une grâce qui n'est pas donnée à tous les eslus ; mais il veut que nous conservions en tout temps nostre âme pure de toutes sortes de vices, et de pensées deshonnêtes et impertinentes. Et sy quelque chose d'indécent se présente à vous, il vous ordonne d'y résister à l'heure mesme, et d'opposer la raison à ce qui est contre la raison.

Ceux à qui la grâce d'une parfaite contemplation est concédée, sont comme les yeux du corps mystique de Jésus-

Christ ; les autres en sont les mains et les pieds. Et lorsque le Fils de Dieu ramassera tous ses membres, non seulement les yeux, mais les mains et les pieds seront sauvés.

Que vos pensées soient donc innocentes et saintes, ou du moins qu'elles ne soient point mauvaises. Dieu vous contemple en tous lieux, il n'y a point de pensée ny d'affection pour petite et cachée qu'elle soit, que ses yeux divins ne découvrent. Il vous est tellement présent, il est sy intimement en vous, que sans luy un poil ne peut tomber de vostre teste ; sans luy vous ne pouvez remuer le bout du doigt, ny respirer l'air qui vous environne. Persuadez-vous cela certainement, croyez fermement cette vérité ; sans doute vous aimerez et révèrerez sa présence en tous lieux, ayant honte de faire ce qui peut offenser les yeux d'un sy sublime et sy exact spectateur.

Gardez une sainte discrétion en toutes choses. Il n'est pas expédient que sans avoir esgard à vostre foiblesse vous fassiez tout le bien que vous lisez, ou entendez que d'autres ont fait. Contentez-vous de faire valoir vostre talent, et de suivre avec humilité les mouvemens de la grâce qui vous est donnée, sans les vouloir devancer, ou par orgueil, ou par précipitation et impatience. Ne faites point de violence à vostre esprit pour le porter là où vous ne pouvez encore atteindre, et ne vous sollicitez point importunément à faire les choses qui surpassent en vous les forces de l'esprit et du corps. S'il est à propos que vous parveniez à la sublimité de la science des Saints, l'esprit de Dieu vous y conduira mieux que la continuité de vos efforts et de vos labeurs.

Vous voulez devenir grand en un instant, et voler à la perfection plus tôt que vous y avancer par degrés. Mais cela n'est donné qu'à peu de personnes, et il n'est pas expédient de l'octroyer à tous.

Soyez donc humble, mettez-vous au dernier lieu, afin que le père de famille vous dise : « Mon amy, montez plus haut (1). »

Pourquoy vous tourmentez-vous la cervelle ? Pourquoy vous

(1) Luc, XIV, 10.

affligez-vous l'esprit ? Dieu ne veut pas que pour luy rendre le service qu'il demande de vous, vostre esprit et vostre corps soient cruellement bourrelés et déchirés : il veut au contraire que l'un et l'autre soient sains et vigoureux, sy ce n'est qu'il en ordonne autrement pour vostre utilité. Pourquoy vous troublez-vous de ne pouvoir continuer les exercices que d'autres continuent ? Il n'importe pas où vous alliez, pourvu que vous parveniez à la Charité ; il est certain qu'on y arrive par divers chemins. Ce qui est bon à l'un, n'est pas toujours propre à l'autre. Les mesmes exercices ne conviennent pas à tous. C'est pourquoy il vous faut embrasser ce qui se rapporte le plus à vos forces, et ne pas tant regarder ce que les autres font, que ce que vous pouvez faire.

CHAPITRE XXI

Divers avis sur les mouvemens intérieurs que le Sainct Esprit donne à l'âme ; et de l'abstinence.

Donnez-vous garde de charger sur vos espauls de sy pesans fardeaux, que vous soyez contraint de succomber.

Il faut mesme apporter quelque modération aux larmes que la grâce de Dieu tire saintement des yeux, afin que le cerveau n'en soit point affoibli, principalement quand elles coulent avec violence et impétuosité. Si vous connoissez que vostre esprit soit lassé ou abattu d'une simple componction de douleur, divertissez-vous à l'heure mesme.

Quand vous ressentez la grâce de la dévotion présente à vostre âme, n'incitez pas immodérément vostre cœur à quelque plus grande ferveur ; mais entretenez ce doux feu d'amour avec tranquillité, plus en pâtissant qu'en agissant.

Ne vous astreignez pas tous les jours à un certain nombre de prières : augmentez où diminuez selon les dispositions intérieures de la grâce, sy ce n'est que vous y soyez obligé par quelque vœu ou par la sainte obéissance.

Que sy la multitude des affaires vous contraint pour quelques jours d'intermettre vos exercices ordinaires, ne vous en affligez pas outre mesure : mais conservez en tout et

partout une sainte liberté en Nostre Seigneur. Pourquoi porterez-vous impatiemment de ne pouvoir continuellement vaquer à la prière ? Sy vous vivez bien, sy vous préservez soigneusement vostre âme du péché, sy vous employez bien le temps, sy vous vous humiliez en la présence de Dieu, sy vostre cœur soupire après vostre vraie patrie ; tout cela c'est prier sans cesse. Une sainte vie accompagnée de bons désirs est une continuelle oraison devant Dieu.

Il est bon toutefois d'estre adonné à la prière, et que l'âme ne s'y pouvant occuper continuellement, s'y employe au moins le plus fréquemment que faire se pourra.

Ne refusez point à vostre corps ce qui luy est nécessaire pour sa nourriture et pour son repos, sy vous ne connoissez par inspiration divine, et par le conseil de vos confesseurs, que Dieu veut en cela quelque particulière austérité de vous.

Toute abstinence immodérée, soit en la nourriture, soit au repos du sommeil, comme aussy un travail véhément d'esprit aux cerveaux foibles et imbéciles, et une trop forte occupation de l'imaginative, nuit grandement au corps et à l'entendement, et porte bien souvent à la folie.

Les jeûnes, les veilles, les travaux extérieurs sont bien agréables à Dieu, quand ils sont faits pour l'amour de luy, et qu'ils sont accompagnés d'une sainte discrétion : mais il aime encore mieux la pureté du cœur, l'humilité et la charité : les mortifications et les pénitences sont pour les vertus, mais les vertus ne sont pas pour les pénitences et les mortifications.

Disposez donc et ordonnez toutes choses en vous de telle sorte que vous ne perdiez jamais la liberté intérieure, que vostre esprit ne soit jamais troublé ny confus, et que les forces ne vous manquent jamais. Mais aussy ne quittez pas facilement les exercices auxquels vous estes par vœu ou par obéissance.

CHAPITRE XXII

Diverses manières de méditer, et de la gourmandise spirituelle.

Observez règlement et constamment la manière de vie que vous vous serez prescrite par l'avis de vos confesseurs, ou

directeurs spirituels. N'en relâchez rien que pour de bonnes et justes raisons. Mais ne vous y attachez pas aussy avec tant d'opiniâtreté, que vous n'usiez en cela d'abnégation de vous-mesmes, quand il en sera besoin. Remarquez diligemment les inspirations du Saint-Esprit en vous, et les atteintes qu'il donne à vostre cœur. Obéissez promptement à ce qu'il ordonne, vous disposant à continuer, changer, laisser, et reprendre vos exercices par sa sainte ordonnance, et non par inconstance ou légèreté.

Parfois il vous sera utile en vos oraisons privées de préférer de la bouche ce que vous dites du cœur à Dieu ; parfois aussi il vous sera plus avantageux de le dire du cœur seulement.

Aucune fois vous ne serez point marry de passer légèrement par dessus quelques considérations, et de vous arrêter plus profondément sur d'autres.

Quelques fois vous serez plus aise de passer vostre oraison en ferventes affections, que de vous y entretenir par de longs discours. Peut estre aussy que vous aimerez mieux y employer beaucoup de paroles, et moins de mouvemens intérieurs.

D'autres fois encore la lecture de quelque bon livre, ou la psalmodie vous sera plus utile et plus agréable que toute autre occupation d'esprit. En somme, par divers moyens, nostre homme intérieur est animé de la chaleur vivifiante du Saint-Esprit, lequel par voies différentes appelle les âmes au lit nuptial de ses divines amours.

De nostre part nous devons estre toujours prompts et préparés à suivre sa voix et ses impulsions divines, nous soumettant à sa sainte ordonnance, sans avoir esgard à nos eslections ny à nos coutumes. Car s'il est vray que la charité veut que nous quittions Dieu pour courir aux hommes, c'est-à-dire que nous interrompions nos dévotions toutes fois et quantes que l'amour bien réglé envers le prochain nous appelle ailleurs : combien plus nous sommes obligés de nous laisser nous-mesmes, je veux dire nos exercices volontaires pour suivre l'instinct de l'esprit de Dieu, quand il demande quelque autre service de nous !

Que l'on prenne garde en cecy seulement de ne se pas gouverner par inconstance ou légèreté, ou bien par les goûts et les consolations sensibles : mais que toutes nos actions soient soumises à la direction d'une personne prudente et expérimentée, et que nous n'adhérions pas à ces mutations, par je ne sais quelle gloutonnerie et gourmandise spirituelle, qui nous fait courir après les douceurs et les suavités, et non après Dieu, qui en est l'unique auteur et dispensateur.

Il n'y a rien de sy dangereux que cette avidité de posséder des joies, et des consolations sensibles en ses exercices spirituels. Toute âme qui est abîmée en cette volupté ne sauroit estre appelée pudique ny fidèle servante de Dieu, parce qu'elle aime mieux le don que le donateur, mieux le contentement et la joie que celui dont elle dérive. C'est une servante mercenaire, et non une fille libérale qui ne regarde que le bien et la gloire de son Père, et non son intérêt ni son utilité. Aussi quand la douceur et la suavité se retirent, elle s'en esmeut au mesme temps, et pleine d'impatience et d'indignation, elle renonce aux exercices de piété, et au service de Dieu, et secouant le frein de la crainte et de la pudeur, elle s'abandonne aux plaisirs extérieurs, et aux consolations sensuelles. En un mot, elle ne sert Dieu qu'autant qu'il la paie, et qu'elle trouve plus de contentement à le suivre qu'à aimer les créatures.

Mais l'âme pudique et fidèle se repose en Dieu mesme, et non en ses dons et en ses faveurs. Elle demeure toujours tranquille, toujours loyale, toujours contente au service de son Espoux, soit qu'elle y trouve de la suavité, soit qu'elle n'y en trouve point. Elle aime mieux que la volonté de Dieu soit faite que la sienne propre.

Ayez donc soin que vos intentions soient toujours pures, chastes et sincères, et sy vous demandez quelque joie, demandez la joie du saint salulaire de Dieu qui est Jésus-Christ Nostre Seigneur, afin qu'en luy et par luy vostre âme se réjouisse, et par cette joie elle opère plus facilement, et accomplisse plus diligemment ce qui est de la volonté du Père esternel.

CHAPITRE XXIII

De la stérilité spirituelle, et de la dévotion raisonnable.

Bien qu'en vos exercices de piété vous ne ressentiez pas le goût amoureux de la dévotion, ne laissez pas pour cela de poursuivre l'œuvre commencée. Offrez à Dieu la stérilité de votre cœur avec le saint désir que vous avez de faire chose qui luy soit agréable. En cette sorte la stérilité que vous souffrez ne sera pas moins bien reçue de Dieu, que l'abondance de la suavité intérieure ; voire mesme, j'ose dire qu'elle sera plus prisee : car il n'y a nul doute que comme une dévotion raisonnable est plus assurée et plus stable que celle qui est sensible, de mesme aussy est-elle plus agréable à Dieu.

La dévotion raisonnable est celle qui se conduit par les maximes de la raison et par les vérités esternelles, qui consiste à parfaitement haïr le péché, à embrasser ardemment la vertu, à suivre avec promptitude les mouvemens de Dieu, à y obéir avec fidélité : en somme à faire ce que nous connoissons que sa divine Majesté demande de nous, et pour sa gloire et pour nostre salut. Avec cette dévotion vous ne perdrez rien de vostre récompense, encore que l'autre vous manque. C'est principalement par la soustraction de la dévotion sensible que Dieu guérit nos plaies, remédiant à nostre orgueil, fortifiant nostre foiblesse, animant nostre courage, eschauffant nostre trépidité, augmentant nostre confiance. C'est alors que l'âme toute estonnée de ce délaissement divin, et comme perdue en la perte qu'elle pense avoir faite de ce qu'elle aime le mieux au monde, cherche Dieu au ciel et en la terre, demande de ses nouvelles à toutes les créatures, et pleine d'une sainte inquiétude, ne peut s'arrêter en aucun lieu ni à chose quelconque, jusques à ce qu'elle ait retrouvé son souverain bien. O que cette perte est salubre, que cette privation est fructueuse à l'âme qui la souffre dans son impatience. avec une sainte résignation au vouloir de Dieu !

C'est alors que comme les pêcheurs experts font les belles prises durant la nuit, ou quand l'eau est trouble, de mesme

Nostre Seigneur, souverain pêcheur des âmes, les attire à soy plus puissamment, et fait les grands coups de leur perfection. C'est alors qu'il retranche de nostre cœur le reste des liens, qui le tenoient attaché à la terre. C'est alors qu'il jette en nous les semences dont les fruits nous seront présentés en la vie esternelle. C'est alors enfin qu'il opère nostre salut, mais sy secrètement que nous ne le connoissons, ny ne l'entendons pas.

C'est chose ordinaire à Dieu de produire des effets, par des causes qui leur sont toutes contraires. Ainsy par les choses foibles il confond les fortes ; par la honte et la folie de la Croix, il détruit la gloire, et la sagesse mondaine. Et cela est très convenable à la grandeur de sa puissance. Ainsy bien souvent dans l'obscurité de l'âme il communique ses lumières, et lorsqu'elle semble plus esloignée de Dieu, c'est alors bien souvent qu'elle en est plus voisine, et n'est jamais sy assurée contre les tentations, que quand elle pense y estre plus abandonnée. Marie Magdeleine en cette obscurité cherche le Fils de Dieu dans le tombeau : l'excès de la douleur troublant et la foy et la raison de cette femme luy fait chercher Jésus Christ entre les morts, et il est vivant, il est auprès d'elle, voire mesme il parle à elle. Les disciples d'Emmaüs le croyent perdu, ensevely parmy les trépassés pour ne revenir qu'au jugement final ; et voilà, dans leur aveuglement, dans leur obscurité, la lumière de sa parole divine qui éclate ; ils sont instruits, il parle à eux, il est au milieu d'eux.

Ainsy l'âme fidèle et qui aime Dieu n'est jamais sy proche de Dieu, jamais mieux protégée de sa main toute puissante, que lorsqu'elle pense en estre bien esloignée, lorsqu'elle estime en estre totalement abandonnée. « Je suis avec luy en la tribulation, dit-il par le Prophète, je le délivreray et le glorifieray. » (1) O grandeurs du Seigneur éternel ! ô bontés divines, ô amour de Dieu envers les hommes ! quand ils croient vous avoir perdu, c'est alors qu'ils vous tiennent le mieux ; quand toutes choses leur semblent désespérées, c'est alors qu'elles sont plus assurées pour eux. En somme vous opérez leur salut et visiblement et invisiblement, toujours avec

(1) Ps. XC, 15.

l'amour, et avec un sy grand amour, qu'il n'y a langue humaine ny angélique qui le puisse exprimer, ny entendement qui soit capable de le comprendre.

Ne vous arrêtez point aux révélations quoique divines, beaucoup moins les devez-vous rechercher ou désirer. C'est une voie pleine de danger, toute semée de lacets du diable, dans lesquels facilement on se laisse prendre, d'autant que le malin Esprit se transforme souvent en Ange de lumière.

Ce n'est pas offenser Dieu de douter des visions ou des révélations qu'il donne, parce qu'en telles choses il y a toujours à craindre. C'est humilité de n'y pas croire de léger, et sans beaucoup de raison, et par conséquent le doute, ou du moins la suspension du jugement en cela ne sauroit estre que très agréable à Dieu.

Les révélations divines consolent l'âme à qui elles sont faites, la rendent humble et tranquille. Les visions diaboliques au contraire la troublent, l'inquiètent, l'endurcissent, et la rendent opiniâtre en son sens.

Quand vous estes visité de Dieu, quand tout est serein et tranquille en vous, reconnoissez cette grâce de sa seule bonté, et non de vostre mérite ou de vos labeurs.

N'ayez jamais de vaine complaisance de vous-mesme, et ne vous abandonnez point à des folles joies, ny à une dange-reuse confiance : contentez-vous à une sainte vigilance et en une sainte crainte, vous préparant à la tribulation intérieure, et à la pauvreté spirituelle quand il plaira à Dieu de la vous envoyer, afin que vous ne soyez point du nombre de ces insensés que la prospérité tue (1), comme dit Salomon.

Ne publiez point sans sujet les grâces reçues. Et quand vous estimerez y estre obligé par nécessité, ou par l'utilité du prochain, parlez en avec pudeur et humilité, détournant les yeux de dessus la grâce, comme sy vous ne l'aviez point reçue, et les arrêtant sur celui qui vous l'a conférée.

Que sy vous voulez considérer le bienfait en soy-mesme faites-le en sorte que ce soit pour mieux connoître la miséricorde de Dieu envers vous, et vostre ingratitude envers luy, Donnez à Dieu ce qui est à luy, soyez reconnoissant, et ne

(1) Prov. I. 32.

vous attribuez rien que le péché. Dites que vous estes serviteur inutile, indigne de toute grâce et consolation. Et tant plus vous connoissez que vous profitez, d'autant plus humiliez-vous ; puisque la seule humilité est celle qui conserve en leur entier les biens que Dieu a mis en vous.

Bien que les bons mouvemens pleins d'amour et de suavité sensible soient sans doute presque toujours de grandes marques de la prédestination de l'âme, s'y n'en sont-elles pas des signes indubitables, sy le Saint-Esprit n'en fait une spéciale révélation. Ce sont aucune fois des sentiments purement naturels, et qui peuvent estre mesme dans les cœurs très éloignés de Dieu.

Il faut donc avoir toujours une basse estime de soy-mesme, et marcher entre une chaste crainte et une sainte espérance, tandis que nous sommes en ce monde.

CHAPITRE XXIV

Du mérite de l'obéissance

Préférez toujours à vos exercices particuliers les actions communes et ordinaires de la vie ; faites le mesme de tout ce qui appartient à l'obéissance et à la nécessité du prochain, en sorte que vous cessiez d'estre à vous, lorsque vous estes obligé d'estre à autrui.

C'est une vertu sublime que la sainte obéissance. Par elle vous pouvez aucune fois mériter davantage, et plus profiter pour vostre perfection particulière, en faisant une action commune et ordinaire, que sy vous vous employez à quelque chose de grand et de relevé par vostre propre eslection.

Tout ce que vous ferez avec désobéissance sera rejeté de Dieu comme mauvais, quand mesme vous auriez converty tout le monde ; tout vous sera non seulement inutile, mais se convertira en vostre propre dommage.

Obéissez à Dieu, obéissez à l'Eglise, obéissez aux supérieurs ; et quoy que ceux-cy ne vivent pas comme ils doivent, ne laissez pas de les honorer et respecter, puisque Notre Seigneur a dit d'eux : « Qui les escoute m'escoute et

qui les méprise me méprise ; » (1) et partant vous ne sauriez leur désobéir sans désobéir à Dieu.

Ne préférez donc rien à la sainte obéissance, mais soumettez-vous humblement en toutes choses, excepté en celles où le péché est manifeste et apparent.

On ne sauroit estre sans humilité, tant que l'on demeure dans l'obéissance : mais en la résistance que l'on apporte en soutenant une bonne cause il n'est pas impossible qu'il n'y ait quelquefois de l'orgueil, de la présomption et de la vanité.

D'où naissent les hérésies sinon de l'orgueil et de la désobéissance ? Faites que chacun demeure dans le devoir de l'obéissance, et vous ferez cesser tous les maux du monde.

Suivez le conseil des personnes pieuses et spirituelles, préférez leur jugement au vostre. Malaisément faudrez-vous quand vous serez humble, et quand vous suivrez le sens d'autrui plus que le vostre. Que s'il arrive quelque inconvenient de cette démission de jugement, il ne vous sera pas imputé. Fuyez toute singularité vicieuse ; et quant à celle qui est apparente, ne vous y laissez jamais aller que de l'avis de vostre directeur et sur des témoignages bien approuvés que Dieu la demande de vous.

Ne scandalisez personne. Mais sy quelque esprit de Pharisien s'offense des choses que vous ne pouvez omettre sans manquer à vostre devoir, ne laissez pas de poursuivre vostre entreprise. Conduisez vos actions, et gouvernez vos sens avec bienséance et modestie.

Soyez grave et rassis en vos mœurs, d'une face riante et gaie ; chaste et pudique en vos regards ; innocent et pur en la pensée ; fidèle et courageux en vos entreprises ; doux et affable en la conversation, de telle sorte néanmoins que cette affabilité n'engendre point de sottise et ne vous rende point mol et efféminé, ny en vos actions, ny en vos paroles.

Abstenez-vous de niaiser vainement, de rire immodérément, et de vous jouer et folastrer indécemment : d'autant que par ces libertés inciviles et peu honnestes, la pureté du cœur est lésée, et les limites de la sainte pudeur violées.

(1) Luc, X, 16.

Que vos récréations et vos passe-temps soient licites et honnestes, et toujours avec ce dessein de donner quelque relâche à l'esprit et au corps, pour servir Dieu par après avec plus de vigueur et de facilité.

Dieu ne défend pas l'usage des créatures qu'il a mises au monde pour sa gloire, il en défend seulement l'abus. Il ne commande pas de nous en séparer, mais il ne veut pas aussi que par un amour immodéré elles nous séparent de luy. Au contraire il les a créées, afin que par elles, comme par certains degrés, nous puissions plus facilement parvenir à le connoître, honorer, et respecter.

CHAPITRE XXV

Il faut tout faire pour l'amour de Dieu. — De la gourmandise.

Tout ce que vous avez à faire, mesme au boire, au manger, au dormir, et les autres choses que vous accordez au soulagement du corps, faites-les, comme dit l'Apostre, pour la gloire de Dieu, et au nom de Jésus-Christ son fils(1), car comme toute œuvre, pour grande et signalée qu'elle puisse estre, déplaît à Dieu, quand l'intention de l'ouvrier est impure et dressée à quelque mauvaise fin, ainsy au contraire toute action, quoyque de nulle conséquence en soy, sera très agréable à Dieu, estant faite avec une attention droite et sincère.

Quand vous ne feriez que baisser la tête devant un crucifix en signe de révérence, ou répandre des fleurs sur l'autel de la Vierge, voire mesme remuer le pied ou la main par esprit de charité, vous ne serez point frustré de l'espérance d'un juste loyer.

Suivant la doctrine de l'Apostre, n'accomplissez pas les désirs de la chair. Détestez la gourmandise, prenez vos repas avec loisir et modestie, sans vous y porter avidement. Ne vous soulez pas plus que de raison, pour ne vous pas rendre inepte à vos exercices intérieurs. Surtout que l'usage excessif du vin vous soit suspect. C'est en vain que vous aspirez à la vie spirituelle, si comme les bêtes vous regorgez de

(1) Cor. X. 31.

bonne chair, sans vouloir rien dénier à vos appétits. Fuyez également et la trop grande indulgence du corps, et la trop grande parcimonie.

Sy estant peu sur vos gardes vous excédez en quelque chose les limites de la sobriété, le péché sera léger, mais il ne sera point pourtant à négliger ; reconnoissez la faute, soupirez, renouvelez vostre propos de mieux faire à l'avenir. Et après cela mettant à part toute crainte servile, et toute pusillanimité, ayez confiance en la miséricorde de Dieu.

Ne cherchez pas curieusement les friandises ny les bons morceaux d'une table. Prenez ce qui vous sera présenté, et s'il y a quelques viandes délicates, usez-en avec la mesme indifférence que sy elles estoient grossières.

Que la manière et la qualité de vivre ne vous provoquent jamais à indignation, ny à faire des plaintes puériles. Mais recevez tout patiemment. Nostre Seigneur se contentoit aussy bien d'un pain d'orge que des meilleures viandes ; et au milieu de ses tourmens, lors qu'il avoit le plus de besoin de rafraîchissement, il reçut le fiel et le vinaigre sans mot dire.

Fuyez les occasions du mal le plus soigneusement que vous pourrez ; et quand vous serez contraint de vous trouver dans le péril, fortifiez vostre infirmité par vos prières, et dites à Dieu : « Faites, Seigneur, que mon cœur et mon corps soient sans tache devant vous. » Vous pourrez aussy convertir en quelque considération spirituelle tout ce que vous verrez et entendrez.

Aimez le repos et le silence, cherchez la solitude innocente et tranquille de l'âme, et occupez-vous intérieurement avec Dieu.

Ne soyez point curieux de savoir ce qui ne vous touche point, ou ce qui est entièrement inutile. Ne vous informez point des affaires d'autrui, mais employez-vous à la recherche de vos propres défauts. Et sy vostre charge vous oblige à la perquisition des actions du prochain, encore vous en devez-vous acquitter avec modération, et seulement pour satisfaire à vostre devoir, et non pas à vostre curiosité.

Donnez-vous de garde, en la négociation des affaires, d'a-

voir l'esprit inquiet, turbulent et impétueux, afin de ne pas troubler la liberté intérieure. Traitez de toutes choses avec un sentiment clair, judicieux, et dégagé. Par ce moyen vous demeurerez maître des affaires, vous les manierez sans agitation, sans trouble ny attachement.

Fuyez l'oisiveté mère de tous maux, la perte des âmes. Tenez votre esprit toujours éveillé par quelque honnête occupation, afin qu'il ne tombe point dans la fétardise. Et quoy que le corps soit aucune fois languissant et lâche par quelque indisposition, faites que l'esprit demeure dans la vigueur, autant qu'il sera possible. Comme il n'est pas raisonnable de se laisser toujours vaincre au sommeil qui vient hors de temps, aussy n'est-il pas défendu d'accorder par fois en cela quelque chose à la nature, afin que le corps et l'âme estant recréés par quelque léger repos, se remettent plus facilement et plus gaïement au travail.

CHAPITRE XXVI

De la manière de parler, et de la correction fraternelle.

Contenez votre langue et l'exemptez de toute parole indécente, et tant soit peu contraire à l'honnesteté ; et quant aux choses utiles et véritables dont il convient parler, dites-les en temps et lieu avec prudence et sagesse, sans fard, sans dol, et sans aucune dissimulation vicieuse.

La langue est une des plus petites parties du corps humain, mais la plus pernicieuse quand elle n'est pas bien gouvernée. Evitez toutes paroles piquantes, toutes contentions inutiles. Sy vous assurez ou niez quelque chose, ne le faites jamais avec obstination, sy ce n'est en ce qui concerne l'honneur de Dieu, ou le salut du prochain. En cela ce n'est pas opiniâtreté de tenir bon, mais constance et fermeté de courage.

Quand vous dites une vérité qui n'est pas bien reçue dans les esprits des auditeurs, n'insistez pas davantage, laissez à chacun la liberté d'en juger comme il luy plaira, et com-mettant le tout à la divine Providence, tenez-vous en paix. Il vaut mieux en cédant avec humilité conserver la tran-

quillité de vostre âme, qu'en disputant plus longtems vous donner du trouble et de la confusion.

Ne dites point avec affectation, et n'escoutez point avec plaisir ce qui regarde vostre louange, ou le blâme du prochain. Que s'il est nécessaire d'en ouyr parler, ou d'en dire quelque chose, que ce soit avec une intention pure et innocente.

C'est estre dangereusement malade que de dire et découvrir volontiers les imperfections d'autrui. Et le pis est qu'il y a des personnes qui souventes fois emploient faususement le zèle de la piété et de la justice aux choses dont ils ne parlent qu'avec passion et légèreté d'esprit.

Quand vous estes obligé à la correction fraternelle, commencez par la douceur, en exhortant plustôt qu'en reprenant celui qui aura failli. Et s'il faut venir à la rigueur, qu'elle soit accompagnée de justice, et non pas de vengeance. Il faut que le zèle de l'honneur de Dieu, et du salut des âmes vous porte au châtiment, et non pas la colère, ou le propre intérêt. La raison cependant doit toujours demeurer tranquille.

Modérez l'aigreur des remontrances par une sainte discrétion. Faites la guerre au péché, et non à la personne qui l'a commis. Encore que la parole et l'action soient pleines d'un juste courroux au dehors, faites que le sentiment au dedans soit plein de compassion et de miséricorde. Préférez intérieurement à vous-mesme celui que vous corrigez, considérant que vous estes capable de la mesme faute qu'il a faite, voire de plus grande sy Dieu ne vous assistoit de sa grâce.

Sy vous estes beaucoup esmu, différez la correction, jusques à ce que l'esmotion soit passée. Et sy dans l'émotion mesme, la nécessité vous oblige à parler, faites le en peu de mots, et avec le plus de douceur et de tranquillité que vous pourrez. Ne favorisez jamais le péché d'autrui. Ne haïssez personne. Et quand bien vous seriez offensé, ne donnez jamais aucun signe d'aversion, ny de mauvaise volonté contre celui de qui vous auriez reçu l'injure.

Sy vous ressentez quelque aliénation d'esprit pour le pro-

chain, à l'heure mesme estouffez-là ; et sy vous ne le pouvez, opposez y la raison.

Quand il est question de l'offense de Dieu, c'est alors qu'il est permis d'en témoigner quelque juste ressentiment, afin que celui qui l'a commise, voyant quelque changement en vous, rentre en luy-mesme, et se corrige de son péché. Mais bien qu'en vostre extérieur il y ait de l'altération, l'intérieur toutefois doit toujours demeurer dans la charité, et dans la mesme bienveillance qu'auparavant.

S'il arrive quelque différend entre vous et vostre prochain, tachez de réparer sans délai les défauts procédés du premier mouvement ; parlez aussitôt de réconciliation, et ne souffrez point qu'il reste aucune impression de haine en vostre cœur ; car il n'y a point de mal comparable à celui-là. Tandis qu'il demeure en l'âme, on ne peut rien faire d'agréable à Dieu. Jeûnez tant que vous voudrez, soyez libéral en aumosnes, tenez-vous continuellement dans les églises, priez sans cesse, tuez-vous le corps de mortifications et de pénitences : tout cela ne vous servira de rien, sy vous haïssez vostre frère. Vous ne sauriez estre du nombre des enfans de Dieu, sy vous n'estes dans la charité.

« En cela on connoitra que vous estes mes disciples, dit le Fils de Dieu, sy vous vous aimez d'un amour réciproque. » (1)

Aimez donc tous les hommes d'une amitié pure et sincère, honorez-les tous, et faites bien à tous sy vous pouvez. Ils sont tous vos frères, ce sont toutes créatures excellentes, capables de la vie esternelle, et dignes d'estre aimées pour l'amour du Père céleste qui les a mises au monde.

CHAPITRE XXVII

Des jugemens téméraires ; de l'envie spirituelle, et de l'examen de conscience.

Rejetez les jugemens téméraires, et les soupçons mal fondés. Accoutumez-vous à bien juger de tous. Nous sommes

(1) Jean, XIII, 35.

hommes, et par conséquent faciles à estre déçus. Dieu seul connoît les cœurs. Ne croyez pas de léger ceux qui parlent au désavantage d'autrui. Il vaut mieux estre trompé en n'ajoutant pas foy au mal qui se dit véritablement de vostre prochain, que de pécher contre la charité par une trop soudaine croyance.

Veillez sur ceux qui vous ont été donnés en charge ; et encore que vous craigniez qu'il y ait quelque mal caché là où vous n'en voyez point, ne le croyez pourtant jamais certainement. Que l'opinion et l'incertitude du mal ne vous en fassent point concevoir une croyance assurée. Et sy la force du soupçon s'augmente, ne consentez pas, mais résistez. Celuy qui croit facilement du mal d'autrui est très misérable ; rarement est-il en repos.

C'est pourquoy il faut toujours juger bonnes les choses dont nous sommes incertains, et qui ne sont point manifestement contre la volonté de Dieu.

Sy quelqu'un a failly, ayez-en compassion, excusez le fait en vous-mesme charitablement. Considérez combien est grande la fragilité humaine. Estimez que le péché a été commis par négligence, ou par quelque tentation violente, et dites en vostre intérieur : sy une semblable rencontre me fût arrivée, je fusse tombé plus lourdement. Pensez que les péchés de vostre frère sont des pailles, et les vostres des poutres, vu vostre extresme ingratitude envers le Créateur. Priez humblement Dieu, qu'il pardonne les péchés de vostre prochain et les vostres.

Ce n'est pas que nous entendions condamner la correction ou le châtiment des fautes ; l'une et l'autre sont nécessaires, quand la justice et l'honneur de Dieu y obligent ; et c'est lâcheté et non pas miséricorde de dissimuler les péchés mal à propos, et hors de saison : mais nous condamnons une intention peu sincère, et une affection plus portée à la vengeance qu'à l'équité.

Celuy qui chastie par esprit de charité, fait paroître le chastiment au dehors, le fait sentir au délinquant ; mais en soy-mesme il aime la personne châtiée, il l'excuse, il compatit à sa misère, voire mesme il la préfère à soy.

Laissez à Dieu le soin de ceux que vous ne pouvez punir, et cependant gémissiez pour eux. Ne désespérez du salut de personne ; car celui qui est maintenant très scélérat, peut devenir très saint en un moment.

Apprenez à souffrir les imperfections d'autrui, soit de l'esprit, soit du corps. Nous avons tous un même Père, nous sommes tous rachetés d'un même sang, et sommes tous membres d'un même corps. Que la charité et l'amour du prochain vous fassent estimer ses biens et ses maux comme vôtres ; pleurez les uns, et réjouissez-vous des autres, quoy que ce soit pour vos ennemis.

Que le feu de l'envie n'approche jamais de votre cœur. Les envieux n'aiment point ; et ceux qui n'aiment point ne sont point de Dieu. Encore que vous voyiez quelques personnes posséder des biens que vous ne possédez pas, ou recevoir des grâces qui ne vous sont point données, n'ayez pourtant pas moins d'affection pour eux ; au contraire aimez-les davantage, et recevez le Saint Esprit qui repose en eux, réjouissez-vous en rendant grâces à Dieu des richesses spirituelles qu'ils possèdent. Par ce moyen, leurs mérites vous seront attribués, comme s'ils estoient vôtres, et vous serez couronné des victoires étrangères aussi bien que des vôtres propres, sy vous estes affligé que ce ne soit pas pour ce qu'ils sont bons et parfaits, mais parce que vous estes imparfait et méchant.

Examinez souvent votre conscience, mais avec modération et sans inquiétude. Que cet examen soit d'ordinaire la dernière des actions du jour avant le repos. Repassez sérieusement en vous-mesme ce que vous aurez commis de répréhensible durant la journée, et après vous en être humilié devant Dieu et luy en avoir demandé pardon, faites un ferme propos de vous amender.

Recommandez-vous à Nostre Seigneur Jésus Christ, à sa très sainte Mère, et à votre Ange gardien ; puis ayant fait le signe de la croix, mettez-vous au lit, en composant votre corps de telle sorte que les anges y voient de la bienséance et de la pudeur. Ayez quelque pensée pieuse et sainte en l'esprit, et attendez ainsi paisiblement le sommeil.

Le matin, en vous levant, faites pareillement sur vous le signe salutaire de la croix, levez les yeux et les mains au ciel, demandez pardon de vos péchés ; puis entrez en la considération de quelque dévote pensée. Louez le Créateur : c'est ce que toutes les créatures font : remerciez-le des bienfaits, offrez luy l'âme et le corps qu'il vous a donnés, et demandez la grâce de faire le long du jour sa sainte volonté, et de ne l'offenser jamais. Ainsi devez-vous instituer vostre vie ; ainsi estes-vous obligé de vous avancer à la vie éternelle.

CHAPITRE XXVIII

De la bonne volonté et de ses effets.

Peut-estre me direz-vous : quelle espérance de salut ou de perfection puis-je avoir ? Moy qui suis continuellement battu de la diversité de mes passions, qui ne puis atteindre aux choses plus parfaites, qui ne saurois souffrir la moindre austérité, ny le moindre travail en ma vie ?

Je veux qu'il soit ainsy ; que vous ne puissiez eslever vostre âme à une conversation céleste et divine, ny souffrir choses dures et malaisées : Mais pouvez-vous pas avoir la volonté bonne ? Pouvez-vous pas aimer Dieu et le prochain ? Qu'y a-t-il de plus facile et de plus doux que d'aimer ? Qu'y a-t-il au contraire de plus fâcheux et de plus déplaisant que de haïr ? L'amour est plein de roses, et la haine toute épineuse et poignante. Y a-t-il chose au monde plus agréable que de bien vivre ? Y a-t-il au contraire rien de plus amer et de plus laborieux que de servir à ses passions ? Il faut donc nécessairement conclure que sans doute l'acquisition du Paradis nous est beaucoup plus aisée que celle de l'enfer.

Sy vous aimez Dieu, sy vous estes homme de bonne volonté, vous estes du nombre des enfans de Dieu. Et sy vous estes son enfant, quoy que des plus petits, vous aurez part à son héritage. Et quoy, pensez-vous que Dieu veuille re-

cevoir les grands seulement dans son royaume, et en exclure les petits ? Non, non, il y admettra tous les siens, c'est-à-dire, qui partiront de ce monde revêtus de la charité ; et bien que cette vertu ne soit pas en degré éminent en plusieurs, ils ne laisseront pourtant pas d'estre tous sauvés.

La bonne volonté est un sy grand trésor, que tout le monde ne luy peut estre comparé. Quand vous désirez accomplir quelque bonne œuvre, et que vous ne pouvez, ce désir est tellement précieux devant Dieu, qu'il est réputé pour l'effet. Mais il ne s'y faut pas tromper : car quand vous avez le pouvoir de faire une bonne action, et que vous ne la faites pas, vous ne pouvez dire avec vérité d'en avoir eu le désir.

Ne perdez donc pas courage, pour ne pouvoir effectuer vos bons désirs ; vous estes maintenant infirme et imparfait, vous ne le serez pas toujours. Et quand vous ne le serez plus, alors vos saintes volontés seront accomplies.

Humiliez-vous quand vous ne pouvez faire le bien que vous désirez, et réjouissez-vous du bonheur de ceux qui sont meilleurs que vous.

Dieu pour bénir vos petits travaux, et augmenter ses grâces en vous, donne bien souvent plus que vous n'osiez espérer. S'il est expédient à vostre salut, et convenable à son honneur, il vous donnera la force de rompre avec facilité les chaînes de vos péchés, et de vos mauvaises habitudes, que vous n'aviez pu briser auparavant avec beaucoup de peine et de travail.

Mais s'il veut que vos combats continuent, et que le vice et les mouvemens impétueux de vos passions durent jusques à la fin de vostre vie, ne perdez point courage pour cela ; mais plein de foy et de confiance en luy, attendez patiemment le secours de sa main pitoyable, et embrassez avec joie sa sainte volonté.

Car bien que celui qui est naturellement porté à la tristesse, à la haine, au courroux, et à d'autres passions semblables, ait plus à souffrir que celui qui est d'un naturel doux, facile, et gracieux : toutefois s'il résiste fortement à ces agitations, et qu'il les endure généreusement pour l'amour de

Dieu, sans doute il sera mieux purgé de ses péchés, et sa couronne en sera plus glorieuse dans le ciel. Les aiguillons de la chair, l'impétuosité des vices auxquels nous résistons quand nous en sommes attaqués, ne diminuent pas la vertu, mais l'augmentent.

Il n'est pas malaisé de vivre en paix quand on n'est point inquiété, et d'estre joyeux et content, lorsqu'on n'est point combattu de la tristesse. Facilement celui-là surmontera la gourmandise qui n'en est point sollicité, et aussi facilement domptera-t-il les mouvements déréglés de l'amour impudique, s'il n'en ressent point les atteintes.

Faites ce que vous pouvez, cherchez, demandez, frappez à la porte, afin que Dieu vous ouvre les trésors de sa grâce, et qu'il guérisse vos maux. Et croyez que le soin que nous apportons à nous rendre vertueux, est bien souvent plus agréable à la Divine Majesté, que la suavité et la douceur que nous recevons de la vertu acquise. C'est chose plus précieuse devant luy de reconnoître humblement ses fautes, que de faire des miracles ou quelque autre chose de grand.

CHAPITRE XXIX

Que la mort ne doit point estre redoutée, mais aimée.

Il n'y a rien qui réjouisse tant l'âme fidèle et aimante, que l'espérance de parvenir au port du salut esternel, après avoir passé la carrière de cette vie. Ce sera là, où elle ne sera plus souillée de péchés ; où la crainte, ny le danger, ny l'angoisse, ny le changement des choses ne l'affligeront plus ; où dans la plénitude de la charité elle louera Dieu sans aucun empeschement ; où elle l'aimera parfaitement ; où elle le possèdera et sera possédée de luy.

Mais sy tant de biens ne se peuvent avoir en ce monde terrestre, qui peut douter que la mort ne soit agréable, ou du moins grandement tolérable aux justes ? puisque c'est la porte par laquelle ils doivent passer, pour entrer en possession des trésors qu'ils ont si longtemps souhaités.

Heureux le temps et l'heure qui, après le rigoureux hiver

de cette vie mortelle, nous amènent un printemps éternel ; heureux le jour auquel l'âme sortant de la prison du corps rencontre Jésus Christ son espoux, qui venant au devant d'elle, lui dit amoureusement ces paroles : « sus, levez-vous ma bien aimée, l'hiver est passé, les pluies sont cessées, les fleurs commencent à paroître sur la terre, la vigne fleurissante remplit l'air de son odeur et la voie plaintive de la tourterelle résonne doucement en nostre contrée (1). Sortez joyeusement, ma fille bien aimée ; ne craignez rien, voicy la fin de vostre exil, vous eschappez du naufrage, vous laissez les misères du siècle calamiteux, il n'y a plus de larmes ni de gémissemens pour vous ; ceste masse corporelle et corruptible n'appesantira plus vostre âme, d'autant que dans la joie du Seigneur on jouit sans fin de la grâce de l'immortalité. »

O vie éternelle ! heureuse patrie, Jérusalem céleste, que dit-on de vous ? qu'écrit-on de vous ? que croit-on de vous ? ce que l'œil n'a point vu, ce que l'oreille n'a point ouï, et ce que le cœur de l'homme n'a jamais compris (2). Vos portes sont éclatantes de pierres précieuses, vos rues pavées de fin or, vos murs bâtis de pierres choisies (3). En vous toutes choses belles et délectables se trouvent sans défaut, elles y demeurent sans vieillir, elles y subsistent sans corruption, et y sont éternelles sans mutabilité. Vous estes un amas de toutes sortes de biens, de joies, de contentemens et de félicités, il n'y a que ce qui est privé de l'estre qui ne soit point en vous.

Et puis la vue de la très sainte et ineffable Trinité, la contemplation des grandeurs de la Vierge Mère, de la compagnie des chœurs Angéliques, l'assistance des Patriarches et des Prophètes, la présence des Apôtres et des Martyrs, et la sainte société des Confesseurs et des Vierges sont autant de sujets, qui apportent des joies inestimables.

Aimez tous ces biens ou plutôt n'aimez que le souverain bien qui les comprend tous : soupirez souvent après. Vous ne les voyez pas maintenant des yeux corporels ; mais vous en

(1) Cant. II, 10-13.

(2) I Cor. II, 9.

(3) Office de la Dédicace.

pouvez avoir quelque connoissance par la foy. Croyez durant cette vie ce que vous ne voyez pas, afin que vous méritiez de voir en l'autre ce que vous croyez maintenant.

CHAPITRE XXX

Des préparations nécessaires à bien mourir.

Cessez d'aimer tout ce qui est du monde, et vous n'aurez pas grand regret d'en sortir. Peut-estre que vostre amour n'y est plus, mais qu'il vous reste encore je ne sais quelle frayeur de la mort, d'autant que vous ne saurez pas quel sera ce passage, ny comment Nostre Seigneur recevra vostre âme après le trépas.

Mais il n'est pas nécessaire que vous sachiez rien de cela. C'est assez que vous soyez assuré d'avoir un Seigneur pitoyable, qui efface miséricordieusement les péchés, qui a le pouvoir et la volonté de vous sauver, sy en vous humiliant vous avez confiance en luy, et non en vous. De la considération de son infinie bonté, concevez l'espérance de vostre salut.

Veillez toujours, et autant qu'il est en vostre puissance ceignez vos reins, ayez vos lampes ardentes, afin que vous luy puissiez ouvrir la porte aussitôt qu'il y aura frappé. Sur-tout à l'heure de la mort préparez-vous à un heureux passage. Délivrez vostre âme des soucis de la terre, recevez les saints sacrements avec amour et révérence, et pour le reste laissez vostre âme entre les mains de Dieu. Remettez-vous en mémoire la passion de nostre Rédempteur, embrassez sa Croix en esprit, baisez ses divines plaies, et vous ensevelissez tout en elles.

Priez nostre Seigneur Jésus-Christ qu'il efface vos péchés par son sang précieux. Recommandez-vous à sa sainte Mère la glorieuse Vierge Marie, à tous les citoyens du Ciel, et spécialement à ceux à qui, pendant vostre vie, vous aurez porté une particulière révérence.

Sy vous réclamez le secours de la Vierge, sy vous vous tournez vers elle avec humilité et confiance, sans doute elle vous ouvrira les portes du Paradis, qui auroient peut estre été

fermées à vos péchés ; parce qu'elle est la mère de miséricorde, et la porte du Ciel.

Bien que l'imbécilité de la nature vous tienne entre l'espérance et la crainte, que l'horreur de la mort se présente à vos yeux, que les pointes de la douleur soient véhémentes, patientez et espérez toujours, renoncez à vous-mesme, jetez vous entre les bras de Dieu, et dites avec Jésus-Christ, craignant et frémissant : « Père, votre volonté soit faite. » (1) Ainsy vous trouverez du repos et du soulagement.

Quelle raison y a-t-il que la mort vous semble dure, puisque le Fils de Dieu vous en a donné l'exemple ? en vous précédant il a frayé le chemin, et l'a rendu plus facile, afin que vous ne fussiez point paresseux à le suivre. Que sa mort donc vous prépare, et vous console en la vostre.

Le corps que vous laissez n'est qu'une vile couverture ; que vous importe qu'il pourrisse, qu'il soit réduit en cendres, quand vous l'aurez abandonné ? Laissez hardiment la robe que Dieu vous redonnera un jour entière, éclatante et incorruptible.

Tandis que vous avez l'usage de la raison et des sens, faites un ferme propos, et protestez de cœur ou de bouche de ne vouloir consentir aux impatiences que les pointes de la douleur causeront en la nature, ny aux importunes suggestions de l'esprit malin. Après cela, méprisez tout ce qui arrivera, et n'y arrêtez pas mesme vostre pensée, sy vous pouvez. Ayez seulement confiance en Dieu, et abandonnez-vous humblement à sa divine protection. Cela luy est sy agréable, qu'il dit par le Prophète : « D'autant qu'il a espéré en moi, je le délivreray. » (2) Celui qui par un amour extrême envers vous, ne dédaigne point d'estre appelé vostre Père, ne vous manquera pas, il ne vous rebutera pas, mais il vous protégera. Et s'il est pour vous, qui sera contre vous ?

CHAPITRÈ XXXI

Il faut bien vivre pour bien mourir.

« En quelque temps que ce soit que le pécheur se con-

(1) Luc, XXII, 42.

(2) Ps. XC, 14.

vertisse à moy, son impiété ne luy nuira point. » (1), dit Dieu par son Prophète. Quelle promesse libérale, quelle consolation pour les âmes pécheresses, mais pénitentes de leurs péchés ! Il ne dit point : sy deux ans, sy deux mois, sy deux jours avant la mort elles se convertissent à moy, mais en quelque temps que ce soit, je les recevray, pourvu que le repentir soit véritable, que les larmes ne soient point feintes, mais sincères, et qu'elles partent d'un cœur vraiment contrit et humilié.

Quel sujet de désespoir avons-nous, puisque mesme jusques au dernier soupir de la vie il y a lieu de pénitence, de pardon et de miséricorde ? Il ne faut donc point appréhender ce passage ; soit que nous mourions en la maison ou aux champs, doucement ou violemment, de chaud ou de froid, par le fer ou par les bêtes ; cela importe peu, puis qu'en tous temps et en tous lieux nous pouvons bien mourir.

Mais n'attendons pas à l'extrémité de nos jours à nous repentir de nos fautes. Qui veut avoir une heureuse mort, il faut que la vie soit bonne. On allègue l'exemple d'un larron, mais il est un : et cependant les âmes, par une confiance téméraire en la miséricorde de Dieu, se perdent à milliers. « C'est un châtiment, dit saint Augustin, dont le pécheur est puny, qui est qu'en sa mort il s'oublie ordinairement soy-mesme, comme il a oublié Dieu durant sa vie. » (2)

Que nostre vie soit donc sainte et vertueuse ; et quant à la mort, espérons qu'elle sera bonne comme la vie. Le surplus, laissons-le à la divine Providence.

Lisez souvent ces instructions, contemplez y vostre vie, comme dans une glace très pure : le plomb fait connoître si les choses sont de niveau, et la règle nous fait voir si elles sont droites. Ainsi ces enseignemens vous apprendront le bien et le mal qui est en vous ; l'un pour le corriger, et l'autre pour en rendre grâces à Dieu, auquel soit gloire à jamais.

(1) Ezech. XXXIII, 12.

(2) Enarratio in Ps. XLVIII, Sermo I, 11.

LETTRES SPIRITUELLES

DE

Sébastien ZAMET

ANNÉE 1622

I

A MADAME DE LA TOURNELLE, COADJUTRICE DE TART (1)

Le Prélat commence à diriger Madame de la Tournelle. — Conseils spirituels, et encouragements à la réforme.

A Fauverney, (2) ce 5 juillet 1622.

MADAME,

Vous ne me pouviez mander de meilleures nouvelles que celles que vous prenez la peine de m'escire. Vous savez avec combien d'affection je vous ay parlé de la personne que vous aymez ; et tant s'en faut que mon sentiment soit que cela diminue. qu'au contraire je le sens augmenter en mon âme, si bien que l'une de mes plus grandes joyes sera de la voir et de l'entretenir à loisir. Vous pouvez procurer ce contentement à l'un et à l'autre ; il fault, s'il vous plaist, que

(1) Zamet était venu pour la première fois à Tart le 2 juillet 1622. Il faisait alors la visite de son diocèse, et se trouvait à Saint-Jean-de-Losne, lorsque Mme de Longueval, religieuse de Tart, l'y était venue trouver, et l'avait supplié de faire, en passant, une visite à l'abbaye, afin qu'il pût constater les dérèglements de cette maison, et en entreprendre la réforme. Bien que Tart fût exempt de sa juridiction, et dépendît de l'abbé de Cîteaux, au spirituel et au temporel, l'Evêque de Langres crut devoir déferer à ce désir. Par un discours éloquent et habile, il avait gagné à la réforme la coadjutrice, Jeanne de la Tournelle, alors âgée de vingt ans, et avait ébranlé une autre religieuse, Mme de Grantrye, dont il sera question plus loin. La coadjutrice l'ayant prié de la diriger, Zamet, malgré les fatigues de la visite du diocèse, commença aussitôt avec elle, dès le 5 juillet, c'est-à-dire trois jours après l'avoir vue pour la première fois, une correspondance très suivie.

Il importe d'ajouter que l'abbesse de Tart, Mme de Courcelle de Pourlan, était alors à Auvillars, au chevet de son père mourant. Ce détail explique que Zamet ait correspondu tout d'abord avec Mme de la Tournelle, qu'il connut la première.

(2) Aujourd'hui village de 423 habitants, dans le canton de Genlis (Côte-d'Or).

vous y travailliez, puisque vous jugez, qu'il en peut arriver quelque bien pour vous (1).

Je vous supplie de vous souvenir de mes dernières paroles. Je ne suis rien, et par conséquent je ne puis rien ou fort peu à l'avancement des âmes, mais je suis beaucoup en la volonté que j'ay de seconder la vostre, et de servir à vos louables desseins. Servez-vous de moy en la manière qu'il vous plaira ; car, en cecy, je suis à vous sans limitation. Si vous venez à Dijon, on aura l'honneur de vous y voir ; sinon, ce sera après ma visite chez vous, où, au moindre de vos commandemens, je me rendray pour vous servir, et celle de qui vous m'escrivez.

Cependant, je vous recommande la lecture, mais avec une âme tranquille, et qui veult tirer du fruit de son travail. Dieu parle à nostre cœur aussy bien par les livres que par les hommes, et bien souvent mieux, parce que rien ne divertit nostre pensée ; rien ne l'empesche de peser et de gouter tout ce que nous lisons ; si fait bien quand on parle à nous.

Songez à un bon directeur à qui vous commettiez sincèrement tout ce qu'il y a de plus secret en vostre cœur ; l'esprit de Dieu ayme les âmes franches et sincères, et qui, avec beaucoup de candeur et de vérité, disent le bien et le mal qui est en elles. Quand cela sera, vous pourrez vivre en repos et beaucoup attendre de la grâce de Dieu ; car, et vostre condition, et la solitude de vostre demeure, et les bonnes qualités que la nature vous a données, et enfin la bonne volonté qui est en vous, que je prise plus que tout le reste, peuvent obtenir de Dieu tout ce que vous luy demanderez.

Je le supplie de bénir vos saintes intentions, et de me rendre digne de vous témoigner par quelque service utile

(1) Cette « personne » nous paraît être Mme de Grantrye, religieuse peu édifiante, que le discours de Zamet à Tart avait décidée à changer de conduite. Dans une seconde visite, le Prélat lui donna le sacrement de confirmation, puis elle alla le voir à Abuy, afin de « l'entretenir à loisir », et entra « aux Sainte-Marie » de Dijon, pour y faire pénitence quelque temps sous la conduite de Mme de Chantal.

à sa gloire et à vostre salut, que je suis véritablement, Madame, vostre très humble et très affectionné serviteur.

† SÉBASTIEN, *Evesque de Langres.*

II

A LA MÊME

Un rendez-vous spirituel.

A Magny-sur-Tille, (1) ce 7 juillet 1622.

MADAME,

Vous m'ordonnez de vous donner un lieu pour nostre entrevue. Satisfaisant à vostre commandement, je vous dis que ce soir je m'en vas à Cessey coucher, pour y estre demain toute la matinée. L'après disnée, je me rendray à Longchamp qui appartient à MM. les Chartreux de Dijon. J'y diray samedy la sainte messe, Dieu aydant, et y passeray pareillement la matinée.

Je pense que ce lieu là ne sera point mal propre pour effectuer le désir que vous avez. Il n'y a qu'une bonne lieue de chez vous, à ce que l'on vient de me dire. Là, Madame, je ne vous donneray point la loy, mais je la recevray de vous, pour faire ce que vous commanderez.

Si vous y venez, je vous supplie que ce soit un peu matin, afin que j'aye le loisir de vous parler, et à la personne qui a pris la peine de m'escire, à laquelle je m'en vas faire response. Je suis vostre, etc.

(1) Aujourd'hui village de 252 habitants, canton de Genlis (Côte-d'Or); Cessey et Longchamp, dont il est question dans cette lettre, sont situés dans le même canton, et comptent, le premier 356 habitants, le second 632.

III

A LA MÊME

Ne pas s'étonner des difficultés que rencontre la réforme. — Opposition des parents de Madame de la Tournelle. — « Offrir à Dieu ces premières atteintes de douleur reçues pour sa gloire. » — Conseils de prudence et de fermeté. Espérer en Dieu.

D'Orgeux, (1) ce 13 juillet 1622.

MADAME,

Parmy le desplaisir que je ressens de vos troubles, et de vos inquiétudes, je reçois beaucoup de consolation de la fermeté de courage que Dieu vous donne en vos bonnes et saintes résolutions. Je n'ay point veu d'âmes touchées vivement de son esprit qui n'ayent reçu la mesme grâce, et dont la force et le courage n'ayt augmenté par la résistance.

Je ne vous demande pour ceste heure, sinon que vous offriez à Dieu ces premières atteintes de douleur receües pour sa gloire, et que vous luy présentiez vos larmes, comme un témoignage de l'amour que vous luy portez, et du service que vous luy voulez rendre le reste de vostre vie. Il commandera à la mer et aux vens, et vous ordonnera la tranquillité ; quand il esprouve les âmes, c'est toujours avec gain pour elles. Cette première tentation vous rendra pure devant Dieu, sy vous luy estes fidelle. Jamais les vaisseaux ne sont plus voisins du ciel que lorsque la tempeste est violente ; les choses qui nous arrivent avec facilité, s'en retournent de mesme. Salomon n'eust pas beaucoup de peine à devenir sage ; aussy sa sagesse ne luy servit pas beaucoup. La vertu ne sauroit jeter de profondes racines en vous, si elle n'est combattue ; et puis l'Apostre ne sauroit mentir : *il faut donc souffrir, si l'on veut vivre saintement en Jésus-Christ* (2), et comme le bien que vous pouvez faire en la condition que Dieu vous a donnée ne doit

(1) Village de 224 habitants, au nord-est de Dijon.

(2) II, Timoth., III, 12.

point estre commun, il fault aussy que vous croyiez que les traverses que vous y recevrez ne seront point communes ; mais *vous pouvez tout en Celuy qui vous fortifie* (1) ; avec la grâce, vous surmonterez toutes choses, parce qu'elle est du Tout-Puissant qui, pour manifester sa grandeur et sa gloire, *se sert des choses infirmes et foibles pour confondre les fortes* (2). Conservez-vous en la grâce de Dieu ; aydez de vostre costé, et laissez faire les démons ; qu'ils se deschainent tous contre vous, je ne les crains point ; le mal qu'ils vous feront augmentera vostre confiance et vos forces.

Vous aymez vos parens d'un amour tendre et sensible. Il y a peut-être de l'excès ; Dieu le veult guérir. Il ne veult d'amour en vostre cœur, sinon celuy que vous luy devez. Vous savez ce que je vous ay dit sur ce sujet. Il rompt vos chaisnes par les efforts que vous souffrez de ceux à qui vous estes trop attachée. Il fault de la discrétion et de la prudence aux desseings que nous prenons pour nostre salut, afin que nous ne fassions rien avec inconsideration ny légèreté ; mais il y fault aussy beaucoup de courage, pour surmonter les empeschemens et les difficultés que nous y trouvons. Plus elles sont grandes, plus grand est le mérite et la gloire ; je vous la propose ; c'est à vous maintenant de choisir les moyens propres à y parvenir, et à moy d'attendre en silence et patience les occasions de vous servir.

Cependant espérez en Dieu ; attendez beaucoup de sa miséricorde, car elle est infinie. Faites estat qu'il est plus désireux de vostre salut que vous mesme. Si vous luy estes fidelle en ces premières bourrasques, il vous le témoignera par des preuves sy apparentes, que vous ne douterez jamais.

A Dieu, Madame, priez pour moy, qui suis vostre, etc.

Faittes entendre que vostre dessein ny le mien ne sont point de toucher à vostre réforme extérieure, mais seule-

(1) Philipp. IV, 13.

(2) I, Cor. I, 27.

ment à vous donner quelque assistance au désir que vous avez de servir Dieu en vostre profession le plus parfaitement possible.

Pour tout ce que vous me mandez, je n'en ay aucun ressentiment. Je me contente de vous ayder ; voilà ma passion et mon dessein ; hors cela, je n'en ay point d'autre. Si on me parle, je répondray avec toute la douceur que je dois ; si vous me permettez davantage, et que je le juge nécessaire, je parleray plus fortement, et néanmoins toujours en sorte que toute la raison sera de mon costé.

IV

A LA MÊME

Envoi d'un Oratorien à Tart. — « Donner courage » à Mme de Grantrye.
— Langage à tenir à M. de la Tournelle. — Préférer le salut à tout.

A Ruffey, (1) ce 13 juillet 1622.

MADAME,

Dieu m'a envoyé ce bon Père, à mon avis, à dessein de vous donner de mes nouvelles par luy. Il est de la congrégation de l'Oratoire, et venu pour m'ayder en mes visites. Je l'ay prié de vous aller voir sous d'autres apparences ; vous pouvez prendre confiance en luy, parce qu'estant du nombre des bons, et particulièrement zélé au salut des âmes, il ne fault point douter qu'il ne voulust servir à nostre dessein.

Sur la bonne disposition en laquelle Madame de Grantrye continue, j'ay pensé que je devois luy faire une recharge ; je luy écris pour la prier d'attendre le jour de nostre entrevue avec patience, qui sera, Dieu aydant, plus tost qu'elle ne pense. Cependant je vous supplie de luy donner courage. Sa condition est autre que n'est pas la vostre ; elle est libre, vous ne l'estes pas.

Il me semble pour vostre particulier que vous pouvez dis-

(1) Ruffey-lez-Echirey, bourg de 623 habitants, au nord de Dijon.

poser Monsieur votre père à trouver bon que je vous voye aucune fois, vous servant des raisons capables de le persuader sur ce sujet, lesquelles vous saurez mieux déduire que je ne vous les puis représenter. Vous luy pouvez dire que, quand bien vous ne me verriez pas, je vous ay témoigné de désirer de vous visiter aucune fois chez vous ; et de fermer la porte à vostre évesque, l'ouvrant aux gentils-hommes du pays, que c'est chose que vous ne pouvez honnestement ; que je vous ay assez fait conoistre que j'estois sensible aux derèglements que je voyois dans les maisons religieuses de mon diocèse, et qu'encore que la réforme de la vostre ne m'appartienne pas directement, j'ay néanmoins très grand intérêt qu'elle soit bien réglée, puisqu'elle est dans le diocèse. Vous pouvez adjouster comme de vous-mesme que si je viens à descouvrir qu'il apporte de l'opposition aux bons désirs de Madame de Grantrye, je suis homme à ne le pas souffrir, et à m'en plaindre avec tant de ressentiment, et à M. de B. et à M. de C [îteaux], que je convieray l'un et l'autre d'employer leur autorité à me donner quelque contentement (1).

Si Monsieur votre père vous trouve ferme en vostre courage, et en la résolution de mettre vostre âme en une voye de perfection plus grande, vous le verrez fleschir, et changer de langage mesme, quand vous luy représenterez que l'amour et l'obéissance vous ont réduite à la condition où vous estes maintenant, privée de la liberté et des plaisirs qu'une personne de vostre condition peut honnestement prendre dans le monde ; qu'il ne peut moins que de vous permettre de rechercher en vostre solitude les moyens d'y passer doucement vostre vie.

Voilà, ma fille, ce que je croy que vous luy devez remontrer ; en un mot, il fault, s'il est possible, que, de son consentement, vous recherchiez les moyens de vostre salut, et de vostre perfection. Que s'il n'y veult point enten-

(1) L'Abbé de Cîteaux était alors Nicolas Boucherat ; ce prélat était favorable à la réforme de l'Ordre, mais il mourut en 1625, et son successeur, Pierre Nivelles, y fut hostile.

Quant à M. de B. il s'agit très probablement de M. de Bellegarde, gouverneur de Bourgogne, comme on le verra plus loin, lettre XXIII, p. 87.

tendre, ce que je ne croy pas, alors vous tenterez d'autres voyes, car enfin, Madame, nous ne sommes en ce monde que pour nous sauver, et la vie que les parens nous ont donnée ne doit tendre qu'à ceste fin de servir Dieu, et de le glorifier en toute éternité.

Ecrivez quand il vous plaira, et taschez d'en trouver les occasions par quelque personne qui fasse tenir sûrement vos lettres, et qui vous rende de mesme les miennes, et surtout assurez vous que je ne vous manqueray jamais, tant que vous demeurerez en vos saintes résolutions, parce que je suis, Madame, etc.

V

A LA MÊME

Le Prélat envoie son carrosse, pour « prendre » à Tart Madame de Grantrye. — Prier pour cette « pauvre pénitente ».

A Ahuy, (1) le 14 juillet 1622.

MADAME,

Suivant le désir de M. de G. (2) j'envoye mon carrosse et mes gens pour la prendre et la conduire icy. Je désire ardemment que son voyage soit fructueux ; je l'espère ainsy, puisqu'elle est si bien disposée ; vous verrez un homme demain au matin qui vous portera de mes lettres.

Voilà comme je ne perds aucune occasion de vous consoler et fortifier en vos résolutions, et ne doutez point que je ne continue, tant que vous me témoignerez de l'avoir agréable. Ecrivez moy librement vos afflictions ; cela soulage beaucoup. Cependant Dieu disposera les personnes qui vous sont contraires, et les rendra favorables à vostre dessein.

(1) Village de 400 habitants, au nord de Dijon.

(2) Mme de Grantrye, qui avait exprimé à Zamet son désir de sortir de Tart et de faire pénitence dans une maison régulière. Voir, dans la *Vie de Sébastien Zamet*, le chapitre relatif à la réforme de Tart.

Je me rendray sur la fin du mois à Dijon, après mes visites accomplies. Je feray ce que vous voudrez.

Conservez moy entre cy et là l'honneur de vos bonnes grâces, et la créance que je suis, Madame, etc.

Priez pour la pauvre pénitente, et si vous pouvez, communiquez demain à son intention.

VI

A LA MÊME

La « douce prison » de Mme de Grantrye. — Approbation de M. de Cîteaux. — Le Fils de Dieu « attirera » Mme de la Tournelle « comme les autres. »

De Talant, (1) ce 17 juillet 1622.

MADAME,

Je vous écris par le retour de Madame de Longueval. Elle vous dira ce que nous avons fait de Madame de Grantrye, et comme elle est maintenant en une douce prison (2). Voilà comme le Fils de Dieu favorise les âmes qui sont entre ses mains, et qui s'abandonnent à sa divine Providence.

J'ay envoyé M. le Doyen de St Jehan vers Monsieur de Cîteaux, lequel approuve infiniment ce qui est arrivé. Voilà, Dieu mercy, uné âme en repos ; je n'ay plus d'inquiétude que pour vous, ma fille ; mais souffrez un peu, et le Fils de Dieu vous attirera comme les autres. Conservez la grâce qu'il vous donne, et attendez avec soumission d'esprit et de volonté, ce qu'il luy plaira d'ordonner de vous. Écrivez moy en quel estat vous estes, et ce que l'on vous dit de cette sortie.

A Dieu, Madame, je suis vostre très humble et très affectionné serviteur,

(1) Aujourd'hui village de 586 habitants, à quelques kilomètres de Dijon.

(2) On lit en surcharge : « Aux Sainte Marie », c'est-à-dire à la Visitation de Dijon.

VII

A LA MÊME

Projet de voyage à Tart et à Cîteaux. — Encore la « pénitente ». — Avoir confiance et ne pas s'émouvoir de certaines « mines ». Abandon à la Providence.

De Dijon, ce 23 juillet 1622.

MADAME,

Nous estions en mesme temps en un mesme désir, car je pensois à vous envoyer quelqu'un pour apprendre de vos nouvelles, lorsque vos lettres m'ont esté rendues.

Me voicy de retour à Dijon, et en bonne santé, Dieu mercy ; les visites sont finies, au moins pour tout le mois qui vient. Si tost que j'auray satisfait à quelques obligations que j'ay ici, je me résouds d'aller voir M. de C[îteaux], et ce voyage ne s'accomplira point que je n'aye l'honneur de vous voir ; car je désire ce bien avec autant d'affection que vous.

Je me suis tousjours bien douté que M[onsieur] v[ostre] p[ère] escouterait les raisons du ciel, après avoir donné lieu aux sentimens de la terre ; puisqu'il se résigne maintenant entre les mains de Dieu, il est bien ; il ne fault sinon prier qu'il y demeure toute sa vie.

Mon maistre d'hostel m'a dit que M[adame] v[ostre] M[ère] luy tesmoigna une grande joye de la sortie de vostre chère sœur (1) ; je m'en vas la voir ceste après disnée ; je m'assure que je la trouveray bien contente, et sy quelque chose est capable de l'affliger, ce ne peut estre que son esloignement de vous. Je croy qu'elle auroit une parfaite joye, sy vous estiez où elle est ; cela ne se peut, parce que Dieu qui conduit les âmes à leur salut par les voyes admirables de sa miséricorde connoist que ceste cy ne vous est pas nécessaire, au moins pour le présent ; je ne

(1) Mme de Grantrye.

say pas ce qui en pourra estre à l'advenir, mais vous ne sauriez faillir, ma fille, de vous abandonner à la sainte Providence, car vous ne devez point douter que Celuy qui a mis son sang et sa vie pour vous ne soit plus désireux que vous mesme de vous en appliquer le mérite et la vertu.

Vivez en ceste confiance, et cependant pratiquez les exercices que vous jugez propres à vous entretenir aux bons désirs que le Saint Esprit vous a inspirés. Vous faites sagement de ne vous point esmouvoir des mines que vous voyez (1); tout cela passera, et vostre constance au bien sera reconnue et confessée par ceux mesmes qui la combattent.

A Dieu, Madame, je supplie l'esprit saint de Jésus d'estre la conduite et la lumière du vostre. En luy je suis, et sans changement, vostre très humble etc.

VIII

A LA MÊME

Les « discours » de M. de la Tournelle. — « Il ne le fault point escouter. » — Préparer la prochaine entrevue, afin de « faire beaucoup en peu d'heures. »

Ce 2 aoust 1622.

MADAME,

La messagère vous dira des nouvelles de vos amys, et particulièrement des miennes qui sont telles que vous les sauriez désirer; car je demeure pour vostre salut dans la mesme ferveur d'affection que vous m'avez veü, et vous le connoistrez, sy vous me commandez quelque chose en ce sujet pour vostre service.

N'apprehendez point les discours de M[onsieur] v[ostre] p[ère]. Je l'excuse en tout ce qu'il faict; c'est la passion qui parle, non la raison; ainsy il ne le fault point escouter. Continuez seulement à bien faire, et pour tout le reste, vivez en repos.

J'ay dit à ceste dame qui vous rendra ceste lettre en

(1) Allusion aux religieuses hostiles à la réforme.

quelle résolution je suis pour vous voir ; mais d'autant que je désire m'acquitter de cette visite en faisant celle de C[îteaux], je ne sçay comment faire pour vous donner beaucoup de temps de me parler. Toutefois en peu d'heures, on faict beaucoup. Préparez maintenant ce qui vous est nécessaire, afin que nous soyons moins empeschés sur les lieux.

Je prie Dieu, ma fille, qu'il vous bénisse de ses plus saintes et souhaitables bénédictions. Que c'est une grande joye à l'âme de les prendre ! car elles ne sont jamais infructueuses. Priez pour moy qui suis pour jamais vostre, etc.

Lisez peu maintenant, mais lisez plus souvent, et goustez ce que vous lisez ; ne perdez point le temps, retranchez des occupations inutiles ce que vous pourrez, et faictes le afin que Dieu vous donne en eschange quelque chose de meilleur.

IX

A LA MÊME

Dieu « conduira » sa correspondante « là où elle désire ».

A Dijon, ce 6 aoust 1622.

MADAME,

Je vous escrivis incontinent après avoir receu vostre dernière lettre, estimant que Madame de Longueval s'en retourneroit dès le lendemain ; mais elle est encore en ceste ville, et ce matin je l'ay veue qui m'a dit devoir partir aujourd'huy, sans plus de remise, tellement que vous aurez deux de mes lettres tout à la fois, qui vous fera connoistre que je ne manque point d'affection pour vostre contentement ; ainsy fust-il en ma puissance de vous la tesmoigner en de meilleures occasions.

Je vous verray bientôt, s'il plaist à Dieu, et la presse qu'on me fait maintenant m'entpesche de vous en dire davantage. Continuez à bien faire, et laissez à Dieu le soing de vostre âme et de tout ce que vous estes, car il vous conduira là où vous désirez.

Je suis, Madame, vostre, etc.

X

A LA MÊME

Le Prélat annonce sa prochaine arrivée à Tart

A Dijon, ce 11 aoust 1622.

MADAME,

Je vous écris bien à la haste, et seulement pour vous dire que demain au soir je m'en vas coucher à Chevigny (1) pour de là le lendemain passer chez vous, si je puis, en m'en allant à C[îteaux]; sinon, ce sera au retour, car de toutes façons, je ne feray point ce voyage que je n'aye l'honneur de vous voir.

En ceste entreveüe nous résoudrons ensemble tout ce qu'il vous plaira. Pardonnez moy, ma fille, si je ne vous en dis pas davantage. Je supplie l'esprit saint de J. C. vouloir estre le guide du vostre. En luy je suis, Madame, vostre très humble, etc.

XI

A LA MÊME

Refuser de sortir de l'abbaye. — « Suivre toujours le parti le plus sûr pour l'âme, quand il devrait couster la vie ». — Le Prélat enverra à Mme de la Tournelle des « exercices journaliers » qu'il a « dressés » pour elle.

Ce 24 aoust 1622.

MADAME,

Je vous écris avec tant de presse et avec si peu de loisir de songer à ce que je vous dois mander que je ne vous puis bien dire tout ce que je pense sur le sujet dont vous m'crivez ; néanmoins je ne puis faillir en vous disant les paroles de saint Paul : « *La volonté de Dieu, c'est votre sanctification* (2) ; » tellement que tout ce qui s'oppose à votre sanctification s'oppose à la volonté de Dieu.

Priez M. de C[îteaux] par celui qui doit aller chez vous

(1) Chevigny-Saint-Sauveur, aujourd'hui village de 300 habitants, aux environs de Dijon.

(2) I Thess, IV, 3.

de sa part, qu'il ne vous permette point de sortir de l'abbaye ; vous luy pourrez découvrir quelque chose des raisons que vous en avez, et à vos parens ; vous leur direz que selon Dieu vous ne pouvez disposer de vous sans le congé de M. de C[îteaux] et celui de M[adame] v[ostre] A[bbesse], laquelle j'ay priée par la lettre que je luy escrivis de ne le vous point accorder (1).

Si on vous presse après tout cela, vous ferez ce que le Fils de Dieu vous inspirera ; suivez tousjours le plus sûr party pour vostre âme, quand il vous devroit couster la vie, car à la fin le Fils de Dieu parlera, et fera taire ceux qui s'opposent à vostre salut.

Pour vostre lecture, prenez les œuvres de Grenade (2) et Dupont (3) ; vous les trouverez en ceste ville, et n'estoit qu'une nouvelle qui m'est arrivée depuis une heure m'oblige d'aller à Langres pour quelques jours, je vous les enverrois. Par la première commodité je vous feray tenir ce que j'ay dressé pour les exercices journaliers que vous voulez pratiquer ; vous me manderez si vous l'aurez trouvé à vostre gré. Demandez cependant au Fils de Dieu qu'il vous conserve en vos bons désirs, car ils auront un jour leur effet.

Pour le prédicateur, je tascheray de vous en envoyer quelqu'un.

Je laisse la plume à regret, car j'ay encore beaucoup à vous dire, mais le messenger et les affaires me pressent. Vivez respectueusement et doucement avec vostre A[bbesse]. Elle m'a escrit une lettre qui témoigne beaucoup de bonne volonté au service de Dieu.

(1) Le père de Mme de la Tournelle, très hostile à la réforme, voulut sans doute faire sortir sa fille de l'abbaye pendant quelque temps, afin de la distraire et d'opérer en elle une diversion.

(2) LOUIS DE GRENADÉ, appelé ainsi du nom de sa ville natale, dominicain célèbre par ses prédications, et l'un des plus grands écrivains ascétiques de l'Espagne. Né en 1505, il mourut le 31 décembre 1588, à l'âge de 84 ans. Il publia des sermons et des œuvres dogmatiques et morales. Parmi celles-ci, le *Guide des pécheurs*, était la plus célèbre. Zamet, comme Saint François de Sales, en recommandait beaucoup la lecture.

(3) LOUIS DE LA PUENTE, plus connu en France sous les noms de Dupont, ou du Pont, né le 11 novembre 1554, entra en 1574 dans la Compagnie de Jésus et mourut à Valladolid, sa patrie, le 16 février 1624. Il publia des *Méditations* qui eurent une grande vogue et sont encore aujourd'hui en faveur auprès des âmes pieuses. R. Gaultier en donna une traduction française, qui parut dès 1614, à Douai, chez Bellere.

A Dieu, ma fille, N. S. J. C. soit en vous par son saint Esprit !

XII

A LA MÊME

Envoi d' « un exercice quotidien ». — Aller à la dévotion « pas à pas ».
— Etudier les « grandeurs » du Fils de Dieu.

De Langres, ce 2 septembre 1622.

MADAME,

Je vous envoie un exercice quotidien, suivant le désir que vous m'en fistes paroistre à nostre dernière entreveüe. S'il y a trop pour vous, je vous supplie de n'en prendre que ce qu'il vous plaira, car, en le dressant, j'ay plus pensé à ce que vous pourriez dans quelque temps qu'à ce que vous pouvez présentement, encore qu'en vostre ferveur vous pouvez tout.

On ne va pas à la dévotion par saults, mais par degrés, et pas à pas. Le Fils de Dieu n'est pas tyran des âmes, mais père, et père très amoureux ; ainsy il conduit ses enfans, et les gouverne d'une manière proportionnée à leurs forces, ne désirant d'eux que ce qu'ils peuvent. Establissez fortement vostre âme en la connoissance de ses grandeurs, de ce qu'il a faict pour vous, afin que vous soyez excitée de faire quelque chose pour sa gloire, qui ne consiste qu'en vostre salut ; car, plus son sang sauvera d'âmes, pour lesquelles il a esté versé, et plus il sera glorifié au ciel et en la terre.

Lisez ces petits exercices, que je vous envoie, le plus souvent que vous pourrez ; je les ay fait escrire, en sorte que vous les pouvez tousjours porter sur vous.

A Dieu, ma fille, donnez moy de vos nouvelles le plus souvent que vous pourrez. Lundy, je pars d'icy, pour commencer ma visite ; je pense que je ne la finiray point que je ne vous approche encore de trois ou quatre lieues.

Je suis vostre etc...

Mes recommandations très humbles à Madame l'Abbesse (1).

(1) Mme de Poulan.

XIII

A LA MÊME

Joie du Prélat d'apprendre « les bons sentimens » de la coadjutrice et de « Madame l'Abbesse ». — Il recommence la visite du diocèse, et promet d'envoyer des prédicateurs à Tart, et de remplir lui-même cet office, dès qu'il le pourra.

De Langres, ce 2 septembre 1622.

MA FILLE,

Nous nous sommes rencontrés en nos pensées ; car, ce matin, touché du même désir que vous, je vous ay escrit pour savoir de vos nouvelles, et vous ay envoyé les petits exercices que vous m'avez demandés. J'ay adressé le paquet à M. D. G. (1) afin qu'elle vous le fasse tenir sûrement, mais je donneray charge à ce porteur de savoir, en passant, s'il n'est point encore party, afin qu'il l'emporte.

Je me réjouys de vous savoir à Tart ; vous êtes mieux là pour le présent qu'en aucun lieu. Dieu fera plus pour vous avec le temps, et plus que vous ne pensez et n'espérez : c'est le Fils de Dieu qui moyenne toutes ces grâces pour vostre âme auprès du Père éternel ; il les demande en vertu de ses mérites, de ses travaux, de son sang, et de sa vie, donnés par obéissance envers son Père, et par amour envers nous. Comment ne l'aymeriez vous point, avec tant de biens que ce très excellent médiateur vous procure ? Il le faut aymer et beaucoup aymer. Ce que je vous ay envoyé, bien pratiqué, vous y disposera puissamment.

M[adame] l'A[bbesse] m'escrit, et me^e mande qu'elle n'a point ouy parler de vostre voyage à Rouvres (2). Vous ne le ferez pas, tandis que je seray hors de Dijon. Je sortiray d'icy lundy qui vient, pour commencer ma visite aux environs de Bèze, qui est une abbaye entre cy et Dijon (3).

(1) Mme de Grantrye.

(2) Rouvres-en-Plaine, aujourd'hui village de 460 habitants, situé près de Fauverney, dans le canton de Genlis.

(3) Bèze était une abbaye bénédictine d'hommes, Charles d'Escars, prédécesseur de Zamet sur le siège de Langres, en était abbé, et y mourut en 1614. Aujourd'hui, bourg de 942 habitants, canton de Mirebeau.

Là, vous saurez toujours de mes nouvelles, et je vous prie de m'en donner, quand vous le pourrez commodément, car ce m'est consolation de savoir les bons sentimens que le Fils de Dieu communique à vostre âme. Il soit éternellement bény de tant d'amour qu'il vous porte !

M[adame] v[ostre] A[bbesse] me mande qu'elle est en confidence avec vous. Le reste de sa lettre est plein de bonne volonté de servir Dieu en la meilleure manière qui se pourra. Traitez sincèrement et respectueusement avec elle, luy disant ce qu'honnêtement vous luy pouvez dire. Le reste demeurera entre Dieu et vous. Vostre lecture est bonne ; dans quelque temps je vous en pourray envoyer quelqu'autre. Faites que M[adame] l'A[bbesse] escrive à Dijon pour avoir des prédicateurs de temps en temps. J'espère que, durant ma visite, je vous en pourray envoyer quelqu'un, et que moy mesme je vous en serviray, sitost que je seray de retour à Dijon, qui sera sur la fin de ce mois, ou au commencement de l'autre.

Priez pour moy, ma fille, et me traitez avec aussy peu de cérémonie que vous voulez que je fasse, et comme je fais en ceste lettre, vous témoignant, par ceste obéissance, le respect que je vous porte (1).

L'Esprit-Saint du Fils de Dieu repose pleinement en vostre âme, afin que vous soyez toute à luy, et plus au monde ! Je suis en luy vostre très humble, etc.

XIV

A LA MÊME

Une mauvaise nouvelle oblige Zamet à partir pour Paris. — Envoi d'un Oratorien de Dijon à Tart.

De Fontaine (2), le 11 septembre 1622.

MA FILLE,

Sur la nouvelle qui m'est arrivée deux heures devant la

(1) Jusque-là, le Prélat avait appelé sa correspondante : Madame ; dans cette lettre il commence à lui dire : ma fille, parce qu'elle lui avait reproché de la traiter avec trop de cérémonie.

(2) Fontaine-Française, célèbre par la victoire d'Henri IV sur les Espagnols (1595) ; aujourd'hui chef-lieu de canton de 842 habitants.

venue de votre homme, je faisois estat de vous escrire, afin de ne me point esloigner de ces quartiers, sans me recommander, et l'âme de mon frère à vos saintes prières (1).

Je vous supplie de croire que, partout où je seray, je conserveray le désir que je vous ay jusqu'icy témoigné de vouloir contribuer à votre salut, et au contentement de votre âme, tout ce qui sera en mon pouvoir.

J'ay prié les Pères de l'Oratoire de Dijon de vous visiter, et de vous prescher, quand vous l'aurez agréable. Ils le feront volontiers ; servez vous en donc avec confiance. Le Père G. (2), qui vous va prescher le jour de la Sainte Croix (3) est un fort honneste homme.

Je m'en vas à Paris, où je désire, s'il vous plaist, que vous m'escriviez. Lesdits Pères de l'Oratoire me feront tenir seurement vos lettres. Je ne say si vous avez receû ce que j'ay dressé pour vous. J'avois donné charge à ce porteur en passant de la prendre chez Mme de Chantal (4), et de le porter.

A Dieu, ma fille, je supplie le Fils de Dieu d'augmenter ses saintes grâces en vous, car c'est la plus grande consolation que je puisse avoir de vous voir persévérer en vos bonnes et saintes résolutions.

Je rendray mon voyage de Paris le plus court que je pourray, pour m'en revenir bientost en ces quartiers. Je suis tout à vous, et de tout mon cœur, en Jésus-Christ, auquel je suis vostre très humble, etc.

(1) L'évêque de Langres venait d'apprendre, lorsqu'il écrivit cette lettre, la blessure de son frère, Jean Zamet, maréchal de camp aux armées du Roi. Blessé mortellement le 3 septembre devant Montpellier, il avait expiré le 8 ; le prélat n'apprit cette mort que plus tard, à Paris, où il s'était rendu « pour consoler les affligés », comme il le dit lui-même dans la lettre suivante.

(2) Le Père Jean-Baptiste Gault, qui avait établi l'Oratoire à Dijon en décembre 1621, et travailla avec le Père Le Jeune et le Père Bence, à la réforme de Tart. Il mourut évêque de Marseille en 1643.

(3) C'est-à-dire le jour de l'Exaltation de la Sainte Croix, le 14 septembre.

(4) Mme de Chantal était à Dijon, depuis le 8 mai précédent, date de la fondation de la Visitation de cette ville. Elle y demeura jusqu'en octobre, ainsi qu'on le verra plus loin.

XV

A LA MÊME

Départ pour Paris afin de « consoler les affligés, s'il en est besoin. » — Le Prélat ignore encore la mort de son frère. — Conseils pour l'Oraison. — Au commencement d'une conversion, « il faut donner quelque chose à nos anciennes habitudes, afin de ployer, et non pas rompre ». — « Faire amitié avec les serviteurs et les servantes de Dieu. »

De Mussy, (1) ce 17 septembre 1622.

MA FILLE,

J'ay receü vos lettres avec beaucoup de ressentiment de savoir vos bonnes dispositions. Je m'en vas à Paris pour y consoler les affligés, s'il en sera besoin ; car on me mande que mon frère n'est pas encore mort, mais très dangereusement blessé (2).

Si Dieu luy conserve la vie, j'en auray l'obligation aux saintes communions que vous avez faites à son intention, et m'en reviendray aussy tost que nous aurons nouvelle certaine de son amendement. Si Dieu en ordonne autrement, mon voyage sera plus long. Je recommande le tout à vos prières, et vous supplie, ma fille, de croire que partout j'auray un soin devant Dieu très particulier de ce qui vous touche, ne vous pouvant oublier quand je le voudrois, d'autant que je désire ardemment l'accomplissement de l'œuvre que Jésus-Christ a commencé en vous par sa bonté et miséricorde.

Je vous enverray quelques livres de Paris, et cependant vous pourrez pratiquer vos petits exercices. Si vous avez assez de force pour faire une heure d'oraison le matin, je le veux bien. Si vous en estes incommodée, réservez en une demie pour le soir.

J'approuve fort que vous soyez seule en vostre chambre,

(1) Mussy-l'Evêque, aujourd'hui Mussy-sur-Seine, petite ville où les évêques de Langres avaient leur maison de campagne ; aujourd'hui chef-lieu de canton de l'arrondissement de Bar-sur-Seine (Aube) ; patrie de Boursault.

(2) Voir la note (1) de la page 74.

plutost que de dissiper vostre esprit en des discours inutiles, mais ne vous y ennuyez pas. Il faut, au commencement d'une nouvelle vie, donner quelque chose à nos anciennes habitudes, afin de ployer, et non pas rompre ; je veux dire que l'âme doit guérir peu à peu, non quant à la volonté, car elle doit être changée du péché à la grâce en un moment, mais quant aux inclinations naturelles que nous avons nourries et entretenues si longtemps, auxquelles il fault remédier peu à peu, et avec douceur et suavité. C'est la voye du Saint-Esprit ; et jugez par là, ma fille, combien grand est l'amour que Dieu nous porte, puisque non seulement il nous attend patiemment à la pénitence, mais que, dans la pénitence mesme, il veut que nous allions sans violence et avec facilité, douceur et tranquillité d'esprit. Il n'est pas du fardeau de nos imperfections comme d'un poids ordinaire, où le plus fort l'emporte en moins de temps. Nos efforts sont peu, au regard des misères de nostre âme, s'ils ne sont accompagnés de la grâce de Jésus-Christ, qui est nostre véritable force. Recourez à luy, ma fille, et prenez, dans la considération de ses héroïques vertus, la force qui vous est nécessaire pour saintement instituer vostre vie.

Priez les Pères de l'Oratoire ou d'autres religieux, en un mot ceux qui vous seront les plus agréables, de vous visiter souvent. Faites amitié avec les serviteurs et servantes de Dieu, car ce que vous ne pourrez obtenir par vous-mesme, Dieu vous le donnera bien souvent par leurs prières. Je feray tenir vostre lettre à Mademoiselle vostre bonne amie à Paris. Si elle prend la peine de me voir, je luy témoigneray ce que je vous suis en Jésus-Christ, et combien je la voudrois servir pour l'amour de vous.

A Dieu, ma fille, si vous ne me tenez pour vostre père, vous ne serez plus ma fille ; je veux dire que vos cérémonies me contraindront de reprendre celles que j'ay quittées pour vous obéir.

Quant à Monsieur de la Tournelle, rendez luy tous les devoirs que vous luy devez ; mais, parmy tout cela, faites luy connoistre que vous êtes fort éloignée de ses désirs,

et que vous mourrez plustost que de servir à une chose contraire à la gloire de Dieu, et au salut de vostre âme.

Je suis tout à vous.

Je n'écris point à M[adame] l'A[bbesse], parce que sur sa lettre je n'ay rien à lui mander, sinon qu'elle me trouvera toujours disposé de la servir en ce qu'elle me commandera. Vous l'en assurerez, s'il vous plaist.

XVI

A LA MÊME

Nouveaux conseils pour l'oraison ; « douceur et suavité » nécessaires. — Une abbesse « entrée aux Capuchines ». — Réflexions du Prélat sur la mort de son frère.

De Paris, ce 10 octobre 1622.

MA FILLE,

J'ay receü ce matin vostre lettre du 29^e du mois passé, par les mains d'un bon Père de l'Oratoire. Je me réjouys que ces bonnes gens vous soient agréables, car je say qu'ils ont un grand plaisir de vous servir. Je le recommanderay encore particulièrement au Père Supérieur de la maison de Dijon, afin que luy ou quelqu'autre vous aille voir, quand vous le commanderez ; mais ce n'est qu'en attendant mon retour, car estant auprès de vous, il me seroit bien difficile de permettre qu'un autre vous rendist ce que je pense devoir à vostre salut, par l'obligation particulière que le Fils de Dieu m'en donne.

Je reçois vos lettres avec une incroyable joye, les voyant toutes pleines de sincérité et de bons mouvemens. Prenez garde, à ce commencement, de vous conduire en l'oraison avec douceur et suavité ; je veux dire sans violence, ny contrainte d'esprit ; c'est un exercice sy délicat et si éminent, que le meilleur en doit estre réservé à l'esprit de Dieu, car la nostre, avec tout son travail et son industrie, n'y peut pas beaucoup, et j'ose dire quasy rien. Laissez aller

vostre âme aux mouvemens de la grâce ; que vostre esprit s'abandonne à la direction de l'esprit saint, animant et vivifiant de Jésus. Priez le qu'il soit luy mesmé vostre maître et vostre directeur, comme il l'a été de Marie Magdelaine. Tenez vostre cœur pur et net de tout ce qui luy peut desplaire. Travaillez à vaincre ce que vous connoissez qui vous fait une plus forte guerre. Mais faites tout cela avec douceur, tranquillité intérieure et patience, sans vous fâcher ny attrister quand vous n'en viendrez pas tousjours à bout ; car, voyez-vous, ma fille, il est de nous comme d'un édifice ; on ne le ruine pas tout en un instant, mais peu à peu ; ainsy la grâce de Dieu ne détruit pas tout en un coup l'édifice du péché que nostre mauvaise volonté a basti en nous en une longue suite de temps ; tout cela se fait peu à peu. Et tout ainsy que l'ouvrier ne s'afflige pas pour ne pouvoir venir à la fin de sa besogne en peu d'heures, mais travaille tousjours avec patience, jusqu'à ce qu'il soit parvenu à son but, ainsy devez-vous faire ; en secondant la grâce de Dieu, coopérez suavement et patiemment, mais fidèlement et sans discontinuation, à la rüine du péché et de ses habitudes, et à l'establisement des vertus.

Je voy, Dieu mercy, vostre âme en bon chemin. L'amour de Jésus-Christ Homme-Dieu la perfectionnera, car, comme par luy nous sommes faits enfans de Dieu, et restablis dans le droict duquel nous estions décheüs par le péché, de mesme nous devons attendre de sa miséricorde les moyens de parvenir à la possession de cest héritage, et de sa main toute puissante la réparation de l'image de Dieu que nous avons si malheureusement défigurée par le péché.

O ma fille, que l'âme est heureuse, en laquelle une si excellente et divine main daigne opérer quelque chose ! O que ces opérations sont grandes, précieuses, utiles et salutaires à nostre perfection ! Rendez-vous digne sujet de ceste opération et laissez le faire, car tout ainsy qu'un bon artisan n'abandonne point son ouvrage qu'il ne soit en sa perfection, ainsy le Fils de Dieu ne laissera point d'opérer en vous, que vostre âme, vostre cœur, et tout ce que vous estes, ne soient en l'estat qu'il demande pour sa gloire,

et pour vostre plus grand bien. Portez pour l'amour de luy les exercices et les troubles qu'il permet que vous ayez de vos parens, car ils vous sont donnés afin que, par eux, vostre âme se purifie, en mourant tous les jours de plus en plus aux véhémentes affections que vous aviez pour eux. Donnez tousjours quelque chose à Dieu, en vous l'ostant ou refusant à vous mesme ; vous ferez en cela un sacrifice très agréable, et qui vous méritera beaucoup.

Je m'informeray de ce que vous m'escrivez de l'abbesse de votre ordre qui est entrée dans les Capuchines, et sauray par mesme moyen quelle voye je tiendray pour vous mettre en une pleine liberté de servir Dieu.

Mon pauvre frère à la fin est mort, n'ayant vescu que cinq jours après sa blessure. Vos prières ne luy ont pas servy pour luy conserver la vie temporelle, mais pour luy en mériter plustost une éternelle. Je pense qu'il est en lieu où il prie pour nous ; il est mort saintement, et avec un courage et une résolution d'esprit indicible. La gloire en soit à celui qui est l'auteur des grâces ! (1)

Je vous ay escrit il n'y a pas longtemps, c'est pourquoy il se faut arrester, après vous avoir supplié, ma fille, de me donner part en vos saintes occupations, et de croire que je ne puis estre autre à Paris que je ne l'ay esté auprès de vous, tousjours désireux de vous servir en Jésus-Christ Nostre Seigneur auquel je vous recommande de tout mon cœur, le suppliant de vous remplir de ses grâces et de ses bénédictions.

Je vous envoie un livre ; lisez le peu à la fois, et considérez bien ce que vous aurez leü.

A Dieu, ma fille, je suis vostre très humble, etc., en Nostre Seigneur.

(1) Sur la mort de Jean Zamet devant Montpellier, cf. la *Vie de Sébastien Zamet*, chap. 1^{er}.

XVII

A LA MÈRE DE CHANTAL

Le Prélat s'afflige de son départ. — « Monseigneur de Sales grand aymanant aux âmes. » — Protestation de sainte amitié.

[Paris], le 17 Octobre 1622.

Vous me donnez bien de la joie, ma chère Mère, de me mander que la mère Favre est arrivée (1); à la bonne heure soit-elle venue en ce diocèse, et certes je le dis de tout mon cœur; mais ce mesme cœur se trouble et s'afflige de vostre esloignement. Je vois bien, ma chère Mère, que vous fuyez, comme les saints, les parents et la patrie, pour vous rendre en vostre solitude. Il n'est pas impossible que je vous aille chercher jusque-là; pour voir ma chère Mère, je pense que j'irois bien plus loin. Et puis le grand prélat, Monseigneur de Sales, auprès de qui vous allez, est un grand aymanant aux âmes. Or sus, allez-vous-en, ma chère Mère, puisque vous le voulez, avec les bénédictions de Nostre-Seigneur, pour qui vous nous laissez. Mon cœur est saintement à vous, et si absolument, que je m'oblige à ne l'en tirer jamais, quoy que vous me fassiez. Je sens vivement les obligations que je vous ay; je voudrois vous l'escrire de mon sang. Priez pour moy, ma chère Mère, et m'aymez, s'il vous plaist, comme vostre fils et très obéissant serviteur.

† SÉBASTIEN, Evesque de Langres (2).

(1) La Mère Favre était arrivée à Dijon, pour remplacer comme Supérieure la Mère de Chantal, qui avait fait la fondation le 8 mai 1622; cette dernière quitta Dijon le 28 octobre de la même année.

(2) Cette lettre a été publiée au t. II des *Lettres de Sainte Jeanne de Chantal*, Paris, Plon, 1877, p. 71.

XVIII

A MADAME DE LA TOURNELLE,

COADJUTRICE DE TART

A propos de l' « absence » de Mme de Chantal. — La profession d'une sœur de Mme de la Tournelle. — Sévères réflexions sur les parents qui engagent leurs filles à la religion sans vocation.

De Paris, ce 17 octobre 1622.

MA FILLE,

Depuis que je suis icy, je pense vous avoir escryt deux fois, et voicy la troisieme qui est la réponse à votre dernière du 12^e de ce mois, que j'ay receüe ce matin par les mains de M. de Bérulle, général des Pères de l'Oratoire.

Je bénis Jésus-Christ Nostre Seigneur de la continuation de ses grâces et bénédictions sur vostre âme, qui m'est si chère et si précieuse devant luy, que je ne pense pas avoir une plus sensible joye que quand je connois par vos lettres son avancement en la voye de la perfection. O, ma fille, que ce chemin est bien meilleur et plus salutaire que celuy que nous enseigne le monde, plein de péchés, de tristesses, de langueurs, qui, à la fin, aboutissent à la mort éternelle !...

Je regrette beaucoup avec vous l'absence de Madame de Chantal, car c'est une très sainte âme ; mais, encore que Dieu nous ordonne aucune fois de despendre des créatures aux choses de nostre salut, c'est tousjours en sorte qu'il peut opérer par luy seul tout ce qui luy plaist, et tout ce qu'il veut estre en nous pour sa gloire, tellement qu'encore que la créature nous manque, sa Providence sainte et divine ne défaut pas pour cela. Tenez-vous tousjours plus à elle, et à la souveraine bonté de Jésus-Christ, qu'à toute autre chose créée, car c'est de ces deux sources, ma fille, que vous viendra tout vostre bien.

Je suis marry que vostre jeune sœur n'est un peu instruite, avant que de faire sa profession (1) ; puisque Dieu

(1) Jeanne de la Tournelle avait trois sœurs à Tart ; l'une mourut peu de temps avant la réforme de l'abbaye ; une autre, encore novice, fut retirée par son père, lorsqu'il vit que la réforme se faisait malgré lui ; la troisième, du

ne le permet pas, priez cest esprit saint de Jésus, duquel vous parlez en vostre lettre, qu'il en prenne la direction, et qu'il se rende ceste âme subiette par la force de sa grâce en elle.

Combien rigoureux est l'amour des parens, ou pour mieux dire, combien est-il préjudiciable, puisque les âmes sont engagées avec les corps à une manière de vie, qu'ils ne permettent pas à ceux qui la doivent embrasser de considérer. Pénétrez un peu, des yeux de l'âme, dans la misère de cest amour, et remerciez le Fils de Dieu de vous en avoir si fortement tirée par le dégagement que vous en sentez maintenant en vostre cœur.

Je seray incontinant après la Toussaincts dans le diocèse, Dieu aydant, et je faisois estat de partir ceste semaine, mais quelques affaires m'ont arresté.

Persévérez dans la grâce qui vous a esté donnée, et souvenez-vous, ma fille, que, comme la Fortune donne un temps aux mondains pour bien faire leurs affaires, et amasser beaucoup de moyens, ainsy Jésus-Christ a ses temps, et ses momens, auxquels il donne force et grâce aux âmes, pour se beaucoup enrichir des biens spirituels. O que ce temps et ces momens doivent estre précieux à la créature qui ayme Dieu, et qui le veut servir !

Le P[ère] B[ence] est un bon homme, et saint personnage (1) ; je suis très ayse que Mad[ame] v[otre] A[bbesse] se soit adressée à luy. Quand vous le demanderez, il vous ira trouver, et vous servira volontiers, car il est charitable. Je n'ay point receü la lettre que vous dittes que M[adame] l'A[bbesse] m'a escrite de Dijon. Je suis

même âge que la coadjutrice, « ayant pris l'habit ensemble et nourries toute leur vie l'une avec l'autre, lui fut toujours extrêmement opposée, ne voulant point de réforme ; elle demeura à Tart, quand celles qui voulaient se réformer, se transférèrent à Dijon. » Cependant, neuf mois après, elle demanda à être reçue à Dijon, accepta la réforme et recommença son noviciat, sous la conduite de sa sœur la coadjutrice, devenue Sœur Jeanne de la Trinité.

Il est probable qu'il s'agit ici de la première. Cf. BOURNÉE, *Vie de Mme de Courcelle de Pourlan*, Lyon, 1699, p. 242.

(1) Jean Bence, né en 1568, entra à l'Oratoire, en 1611, au moment de la fondation. Il alla fréquemment à Tart, avec le P. Le Jeune, d'octobre 1622 au 5 mai 1623. (Cf. BATTEREL, *Mémoires domestiques pour servir à l'histoire de la Congrégation de l'Oratoire*, I, 88). Il mourut en 1642.

son très humble serviteur et je vous supplie de l'en assurer. Je songe icy à vos affaires plus que vous ne pensez, et croyez, s'il vous plaist, que je ne vous saurois oublier.

A Dieu, ma fille, écrivez quand et tant qu'il vous plaira, sans nulle crainte d'importunité. Je vous ay envoyé un bon livre il n'y a pas longtemps. Je supplie Nostre Seigneur Jésus-Christ qu'il vous donne grâce pour en faire vostre profit. Je suis en luy, ma fille, vostre, etc.

M. A. est maintenant en ceste ville, où je croy qu'il s'arrestera.

XIX

A LA MÊME

Zamet a pu « s'eschapper de Paris ». — Espoir qu'il fonde sur Mme de Pourlan. — L'abbesse « entrée aux Capuchines ». Le Fils de Dieu « demande autre chose » de sa correspondante.

A Mussy, ce 11 novembre 1622.

MA FILLE,

Me voicy de retour en ces quartiers, Dieu mercy ; je pense que j'y séjourneray le reste du mois, mes affaires ne me permettant pas d'en sortir plus tost, mais je pense avoir beaucoup fait d'estre eschappé de Paris.

Au partir de ceste ville, je me rendray à Dijon, avec la grâce de Dieu, d'où, incontinant après mon arrivée, je vous escriray pour savoir ce que vous aurez à m'y commander pour vostre service. Je vous supplie cependant de me faire part de vos nouvelles ; vous savez combien je les désire. M[adame] v[ostre] A[bbesse] témoigne beaucoup de bonne volonté par ses lettres. Sa confession générale faitte, comme vous m'avez escrit, au b[on] P[ère] B[ence] m'en fait espérer quelque chose. Je vous diray à la première veüe les pensées que j'ay eues pour vostre âme à Paris.

Celle de vostre Ordre qui est entrée aux Capuchines, estoit coadjutrice d'une Abbaye comme vous, et pour y entrer, elle n'a eu besoin d'autre dispense que de celle de M[on-

sieur] de C[iteaux], v[ostre] 'G[énéral]; mais je vous supplie que ce que je vous dis ne vous fasse rien résoudre. J'estime, si vous persévérez, comme je l'espère de la divine bonté, que le Fils de Dieu demande de vous autre chose, et qu'avec le salut de votre âme, il veut que vous fassiez celui de votre prochain. La gloire de la créature consiste à procurer l'estendue de celle du Créateur, et que plusieurs le louent, l'honorent et le bénissent par ses soins et travaux. Vous voyez que vos commencemens sont parsemés d'épines, et qu'au lieu de recevoir des douceurs, Dieu vous envoie de rudes atteintes; c'est un témoignage qu'il vous demande non seulement pour vous même, mais encore, pour les autres, et ne tiendra qu'à vous que par vous il ne convertisse les cœurs, et ne gagne les âmes à son service. Offrez-vous, ma fille, à tout ce qu'il veut de vous, et sans regarder à ce qui est plus doux ou plus amer à votre goût, abandonnez vous généreusement à ses desseins; vous ne sauriez être riche de ses grâces que par ce moyen là; votre perfection y est attachée, et quoy qu'il nous en coûte, il faut tascher d'y parvenir.

Je ne vous en dis pas davantage pour ce coup. Je supplie l'esprit de Jésus de conduire pleinement le vostre.

Je suis en luy vostre très humble, etc.

XX

A LA MÊME

Un pèlerinage à Notre-Dame de Gray, afin de mettre la réforme sous la protection de la Vierge. — Dispositions intérieures requises en ce voyage; donation à faire à la Mère et au Fils.

De Chastillon, (1) ce 3 décembre 1622.

MA FILLE,

Je viens de recevoir maintenant la lettre du 21^{me} du mois passé. Je vous ay escrit il n'y a pas longtemps, et ce mot

(1) Châtillon-sur-Seine, aujourd'hui sous-préfecture de la Côte-d'Or, 4.812 habitants.

n'est que pour vous dire que je loue le voyage que vous avez résolu de faire avec M[adame] v[ostre] A[bbesse]. Vous y trouverez de la dévotion, et j'espère que, si vous offrez vos pensées et vos bons desseins à la Sainte Vierge, elle les bénira.

Faittes ce voyage avec préparation intérieure, recueillant vostre âme en vous mesme et vous proposant de faire une donation absolue de vostre estre, et de toutes ses dépendances à la Mère et au Fils. Aussi bien, estes vous déjà à eux, et comme créature, et comme chrestienne, et comme fille de saint Bernard ; et vous estes tellement à eux par tous ces respects que, quand vous ne voudriez pas, vous ne laisseriez pas de leur appartenir. Mais maintenant que vostre âme est éclairée de la grâce, et favorisée de plus particulières bénédictions qu'elle n'a esté jusqu'icy, il faut aussi que par élection, et par la disposition de vostre propre volonté, vous soyez à eux.

Ne regardez que ces deux objects. Il n'y a rien de plus saint au ciel, ny en la terre : le Fils, comme vostre maître et vostre souverain Seigneur ; la Mère comme vostre médiatrice, par qui vos prières et vos vœux doivent estre présentés au Fils, et par qui les grâces et les bénéfices du Fils vous doivent estre conférés.

Distribuez les heures de vostre voyage en sorte que ce soit un voyage de dévotion, et non de divertissement. Accompagnez vous de l'humilité, et de la confiance. Vous allez, en qualité de suppliante, vers une grande Reyne ; il faut donc estre humble. Vous allez vers une mère de miséricorde ; il faut donc y aller avec confiance qu'elle accordera ce que vous demanderez.

Je pense que vous ne ferez point mal d'y aller pendant le saint temps de l'Avent. Les gelées rendront les chemins plus faciles.

Je ne vous saurois voir de ceste année ; les affaires m'arrestent icy ; mais au commencement de la nouvelle, j'espère de me rendre à Dijon, où estant arrivé, je ne manqueray pas de vous donner de mes nouvelles ; cependant, je supplie Jésus-Christ Nostre Seigneur, et sa très sainte Mère d'es-

tre vostre protection et vostre force en toutes vos actions.

Je suis en l'un et en l'autre, ma fille; vostre très humble, etc.

ANNÉE 1623

XXI

A LA MÊME

Joie de l' « heureux voyage » accompli. — Promesse d'aller bientôt à Tart.

[Dijon], ce 13 janvier 1623.

MA FILLE,

Je me trouve en ceste ville avec plus de joye sans comparaison qu'à Paris, parce que je suis plus près de vous, et par conséquent, des occasions de vous rendre le très humble service que je vous doibs. Je me promets de vous le dire bientost chez vous, ne pouvant estre plus longtemps sans me donner ceste consolation. Cependant je me réjouys de l'heureux voyage que vous avez fait ; je l'appelle heureux, principalement pour vostre âme, car je m'assure que la Sainte Mère de Dieu l'aura enrichie de nouvelles grâces. Mandez moy, s'il vous plaist, comment je doibs faire pour aller chez vous, si M[onsieur] et M[adame] d[e] l[a] T[ournelle] ne l'auront point désagréable, et s'ils me laisseront la liberté de conférer avec vous des affaires de vostre âme.

Bonjour, ma fille, je ne vous saurois faire long discours, parce qu'on me presse de tous costés ; donnez moi part en vos saintes prières.

XXII

A LA MÊME

Le « party » de Dieu, et celui du monde. — Prier pour le succès de l'œuvre entreprise.

[Dijon], janvier 1623.

MA TRÈS CHÈRE ET BIEN AYMÉE FILLE EN N. S.

Il faut fuir le péché et tout ce qui luy appartient, et plustost mourir que d'y tomber jamais. Vos résolutions sont selon Dieu, et quoy qu'il arrive, mettez vous tousjours de ce party là ; car, pour celuy du monde, vous savez qu'il est infirme, trompeur, changeant, et conduisant à une misère éternelle. Je verray M[onsieur] de C[îteaux], et bientost, à mon retour, vous aurez de mes nouvelles. Cependant priez ; pressez Jésus-Christ de vous estre favorable, et de vous témoigner en ceste occasion qu'il est pour vous ; car, sans luy, vous ne pouvez rien ; avec luy, ny les hommes, ny les démons ne peuvent rien.

J'ay envoyé vos lettres à Sainte-Marie.

A Dieu, ma fille, je ne saurois dire davantage, sinon que je suis vostre très humble, etc.

XXIII

A LA MÊME

Etat des négociations avec M. de la Tournelle. — L'intervention du duc de Bellegarde.

Dijon, ce 17 janvier 1622,

MA FILLE,

Je pense que M[onsieur] v[ostre] P[ère] vous a dit vray, car M. de B. (1) me parla de vous dernièrement, à sa prière.

(1) Sans doute M. de Bellegarde, car, dans les lignes qui suivent, le même personnage est désigné par ces trois lettres : M. L. G. Or, Bellegarde était Gouverneur de Bourgogne et Grand Ecuyer. On peut donc ainsi interpréter ces initiales : M. le Gouverneur, ou mieux : M. le Grand, expression alors très fréquente pour désigner Bellegarde.

Nous savons d'ailleurs que le duc de Bellegarde était lié avec Zamet, et avec

Je croy qu'il appréhende autant la diminution de s[on] r[evenu] que l'éloignement de vostre personne ; mais j'ay assuré M. L. G. que je ne songe point à celà, mais seulement à vous servir et assister en la résolution que vous avez de bien vivre, ce qu'il a beaucoup approuvé ; et ensuite de cela je l'ay supplié de disposer M[onsieur] v[ostre] P[ère] à le trouver bon, et ne vous point donner d'empeschement.

J'ay dit encore à M. de B. que je ne savois pas bien ce que Dieu vouloit de vous : ou le rétablissement de vostre maison, ou vostre entrée en une autre religion. M. L. G. me dit que M[onsieur] v[ostre] P[ère] consentiroit très volontiers au premier, avec telle austérité de réforme que vous voudriez ; pour le second, qu'ayant nombre d'enfans, il luy seroit bien malaysé de trouver l'argent qu'il faudroit pour vous donner entrée en un autre monastère ; mais j'ay répondu que vous ne demeureriez pas, faute de moyens, et que je trouverois quelque maison si charitable que vous y seriez receüe, sans qu'il lui en coutast rien, et plustost que cela ne fust, que j'en ferois moy mesme volontiers la despense.

Voilà tous les discours que nous avons eüs ensemble. Je vous reverray, Dieu aydant, dans fort peu de jours ; si ce n'est cette semaine, ce sera celle qui vient, et nous résoudrons alors toutes choses, avec la grâce de Dieu. Cependant priez le qu'il vous inspire ce qui est de sa sainte volonté sur vostre âme, afin que vous la fassiez, et non celle des créatures.

Bonjour, ma fille, vous me traitez avec tant de cérémonie, que vous me contraindrez, à la fin, de reprendre mes premières honnestetés. Je suis tout à vous en Jésus-Christ et vostre très humble, etc.

M. L. G. m'a dit encore que M[onsieur] v[ostre] P[ère]

l'Oratoire ; c'est grâce à son intervention, que l'Oratoire avait pu s'établir à Dijon, au Petit-Val-des-Chaux. en 1621, malgré l'opposition du conseil de ville et du Parlement.

estoit bien changé, et qu'il ne songeoit plus à A. S. F. P. (1). Vous pouvez persister en vostre première responce. Si M[onsieur] v[ostre] P[ère] vous presse, vous luy direz que vous ne songez point ny aux honneurs, ny aux biens de la terre, mais seulement à faire vostre salut, et que vous le suppliez très humblement, puisque Dieu vous a donné par luy la vie temporelle, que par luy il vous donne encore l'éternelle, en vous aydant à embrasser les moyens de l'acquérir.

Mes recommandations très humbles à Madame l'Abbesse.

XXIV

A LA MÊME

Voyage à Tart empêché par un « grand rheume ». — Suite des négociations.

[Dijon], ce 26 janvier 1623

MA FILLE,

Je vous ay manqué, parce que le jour mesme que je croyois sortir pour vous aller voir, je me suis trouvé surpris d'un si grand rheume, que depuis j'ay esté contraint de demeurer à la chambre ou au lit. Ce porteur vous en dira des nouvelles, car il m'a veü. Je vous remercie très humblement du soing que vous avez de moy, qui désire ardemment les occasions de vous rendre très humble service.

Samèdy dernier, M. L[e] G[rand] prist la peine de me voir, et de me dire que M[onsieur] v[ostre] P[ère] se résolvoit de faire tout ce que vous désireriez, et mesme de faire les frais nécessaires, au cas que vous eussiez envie d'entrer en une autre maison. Ce discours se rapporte à ce que vous m'escrivez qu'il vous a dit, et je le jugeay bien, la première fois que M. L[e] G[rand] m'en parla : que ce n'estoit qu'un sujet imaginaire qu'il prenoist, pour empescher ceste résolution. Il demande maintenant une

(1) Sans doute ; à se faire poursuivre, c'est-à-dire à ne céder que contraint.

seule chose : que si vous sortez, vous remettrez votre C[oadjutorerie] entre les mains de M[ademoiselle] v[ostre] S[œur] ; à quoy j'ay respondu que je ne l'empescherois pas, si vous en aviez envie.

Nous parlerons de tout cecy à nostre première veüe, moyennant la grâce de Dieu. Si tost que je pourray sortir, j'auray ce bonheur là, que je souhaite, ma fille, avec la mesme impatience que vous, afin que votre âme prenne une résolution pour le reste de ses jours. Je ne vous en diray pas davantage. Je suis vostre très humble, etc., en Nostre Seigneur Jésus-Christ, et de M[adame] v[ostre] A[besse].

XXV

A LA MÊME

Le Prélat se dispose à aller à Tart, avec le Père Bence.

[Dijon], ce 30 janvier 1623.

MA FILLE,

Je ne vous feray pas long discours, parce que j'espère que la semaine ne passera point sans avoir l'honneur de vous voir. Vous m'obligez trop d'avoir tant soing de moy ; je commence maintenant à me mieux porter, Dieu mercy, et si la feste ne m'arreste (1), dès demain je me pourray mettre aux champs, pour avoir le bonheur de vostre présence, laquelle je désire il y a longtemps, et avec non moins d'affection que vous.

Le b[on] P[ère] B[ence], et moy venons de consulter ensemble, quand nous pourrons faire ce petit voyage, et nous avons trouvé que nous ne le pouvons faire que jeudy après disner, ou, pour le plus tard, d'aujourd'huy en huict jours ; tellement que, l'un de ces deux jours là, nous serons chez vous, ma fille, si Dieu le permet ainsy, et pour vous y servir très humblement.

Je suis vostre, etc.

(1) La fête de la Purification de la sainte Vierge, 2 février. — Voir la note de la page suivante.

XXVI

A LA MÊME

Envoi de livres. — Il peut y avoir une tristesse « bonne et sainte ». — Nouvelles de Mme de Grantrye: — Le Père Bence retournera seul à Tart (1).

A Dijon, ce 11 febvrier 1623.

Vostre obéissance en vos lettres n'a guère duré, ma fille ; je vous fais ce reproche en passant, et pour vous faire rire, comme vous me donnez la mesme disposition par ce que vous m'escrivez du bon ordre que vous donnez à vos affaires.

Le b[on] P[ère] B[ence] vous ira voir demain ; cela avoit esté résolu avant que nous eüssions eü de vos nouvelles. Je vous envoie tout plein de livres ; c'est de quoy descennuyer vos filles, et les entretenir à la vertu. Je bénis Nostre Seigneur, de tout mon cœur, de la continuation de leur bonne volonté. J'ay bien de la peine de savoir M[a] S[œur] M[arguerite] d[u] S[aint] S[acrement] (2) si triste ; il se peut faire que ceste tristesse soit bonne et sainte, car au commencement, les combats sont grands entre la grâce et la nature, et par conséquent, il y a toujours de l'ennuy et des larmes ; mais quand une âme se rend entre les mains du Fils de Dieu, et qu'elle lui donne la victoire, ô que les larmes sont bientost essuyées, et que la joye est grande ! Mais quoy, pour parvenir à ce bonheur, il faut un peu souffrir, attendre la miséricorde de Dieu qui est un peu différée, pour nous donner plus de moyen de mériter. Je la recommande continuellement à Dieu, et celles qui con-

(1) Zamet était allé à Tart le 2 février, comme il le promettait dans la lettre précédente. Ce jour-là, la réforme avait été effectivement commencée, et la communauté séparée en deux parties ; d'un côté les réformées, de l'autre les non réformées. Les premières avaient quitté leur nom de famille, pour prendre un nom de religion, et c'est sous ce nom que désormais, le prélat les désignera. Cf. dans la *Vie de Sébastien Zamet*, le chapitre relatif à Tart.

(2) Elle se nommait dans le monde Marguerite de Boisselet, et était nièce d'Anne de Boisselet, l'ancienne abbesse, qui avait résigné son abbaye entre les mains de Mme de Pourlan.

tinuent au bien. Vous me réjouissez beaucoup, ma fille, de me mander les bonnes dispositions de vos deux novices. Je supplie Jésus-Christ Nostre Seigneur de les augmenter pour sa gloire, et pour leur perfection.

Pour la pauvre malade, voilà de quoy exercer vostre charité, il faut prier pour elle. Sa T. D. G. (1) s'avance tous les jours davantage en la vertu. Je la vis hier ; vous auriez bien du plaisir à la voir, avec sa coiffure réformée, et sa mine mortifiée ; son visage et ses mains commencent à se ressentir de la pénitence, mais c'est nostre souverain bien de nous sacrifier et nous détruire pour le service de Dieu.

Le P[ère] B[ence] vous dira demain toutes nouvelles. J'attends aujourd'hui ce que M. de B[ellegarde] me dira de la part de M[onsieur] v[ostre] P[ère], auquel il a promis de parler pour le disposer à me confier entièrement vos affaires, sur l'assurance que j'ay donnée qu'il n'en seroit point trompé. Si je ne puis rien avancer de ce costé là, nous continuerons nos poursuites à Paris.

Le P[ère] B[ence] vous portera la requeste, en laquelle je vous supplie de vous nommer par vos noms ordinaires, parce que ceux que vous avez pris vous feroient mesconnoistre et donneroient sujet à M[onsieur] de C[îteaux] de s'offenser de ce changement, sans en avoir esté averty.

Voilà tout ce que j'ay à vous dire, ma fille, et que je suis vostre en Jésus-Christ.

La bonne mémoire du P[ère] B[ence] et la diligence de la messagère, est cause que celui-cy vous va trouver.

XXVII

A LA MÊME

Départ du Père Bence. — Suite des négociations. — Par prudence, le Prélat s'abstient d'aller à Tart.

[Dijon], ce 12 febvrier 1623.

MA FILLE,

Je vous envoie le b[on] P[ère] B[ence] pour vous ab-

(1) Sa tante de Grantrye.

soudre de toutes vos voleries, que vous avez faittes depuis huict jours dans vostre maison (1) C'est un bon augure que vous ayez esté plus habile que ces statues de neige (2) qui, par leur glace, veulent glacer celles qui sont toutes de feu ; vous l'emporterez sur elles en toutes choses, avec la grâce de Dieu.

Vous aurez la requeste que j'ay dressée à ma mode, c'est-à-dire mal, mais M[adame] l'A[bbesse] et vous, la pouvez faire meilleure. Je ne vous l'envoie que pour donner preuve de mon obéissance. Pour la lettre qu'il faut escrire à M[onsieur] de C[îteaux], vous la ferez, s'il vous plaist, avec toutes les raisons qui vous meuvent à changer d'air, et vous retirer à la ville.

Le b[on] P[ère] B[ence] a je ne say quel présent à vous faire, qu'il ne m'a point voulu dire, et moy, qui ne suis point curieux, ne m'en soucie pas ; mais, à peu près je m'imagine que c'est chose conforme à l'austérité et à la pénitence de sa vie (3). Il vous dira les longs discours que j'ay eus avec M[adame] v[ostre] M[ère], et la prière que je fis avant hyer à M. de B. de voir M[onsieur] v[ostre] P[ère] pour essayer de luy faire connoistre qu'il n'a point d'intérêt en ce changement. Je n'en ay point encore de responce. Ne laissez pas de me renvoyer vostre requeste, et vos lettres, car entre cy et là, j'en sauray des nouvelles. Ce seroit bien abrégér que d'avoir son consentement.

Je vous prie, ma Sœur, d'embraser M[a] S[œur] M[arguerite] D[e] L[a] † [Croix] de la charité de Jésus-Christ et de luy dire qu'elle est ma fille bien aymée ; mais n'oubliez pas nostre petite Lucrèce de Jésus, qui veut battre les personnes (4).

(1) Allusion à la séparation de la Communauté en réformées, et non réformées, opérée le 2 février. Les premières avaient dû prendre dans le mobilier de l'abbaye ce qui leur était nécessaire.

(2) Allusion aux non réformées.

(3) Sans doute un sermon ou une retraite que l'oratorien allait prêcher aux religieuses.

(4) Ces deux religieuses se nommaient : la première, Marguerite de Coraille, la seconde, Lucrèce de Mélitin de Lagot. Cette dernière, enthousiasmée pour la réforme, avait dit, sans doute, en plaisantant, qu'elle voudrait « battre les personnes » qui y faisaient opposition.

Or sus, il faut finir en vous disant que je porte envie au b[on] P[ère] B[ence], et que pour lui faire compagnie en ce voyage, je me suis souhoitté invisible, mais quoy, ma fille, Dieu veut que le monde soit contenté, et le prochain bien édifié de nous. Ainsy c'est assez, pour ce coup, de vous voir de la pensée, et vous avoir présente devant le Fils de Dieu, nostre bon et charitable Maistre, auquel je demande tous les jours pour vostre âme la grâce de la sanctification, et l'accomplissement de ses saintes volontés sur vous.

A Dieu, M[adame] ma très bonne fille, je suis vostre très humble, etc., en Nostre Seigneur.

XXVIII

A LA MÊME

Une « après disnée » chez Mme de Chantal. — Les exigences de M. de la Tournelle. — Zamet estimera ses filles « bienheureuses, si elles en peuvent estre quittes pour de l'argent. »

Ce dimanche au soir.

Il faut que je vous die que, quand j'ay veü que le b[on] P[ère] B[ence] s'en estoit allé sans prendre ces lettres que je vous envoie, j'en ay pensé esclatter de rire. Dieu l'a ainsy permis, afin que j'eusse moyen de vous dire que, toute cestre après disnée, j'ay esté chez Madame de Chantal (1), où M. de B[ellegarde] m'est venu dire les intentions de M[onsieur] v[ostre] P[ère], qui vont à consentir tout ce que vous voudrez, pourveu qu'il soit remboursé des deniers qu'il a employés, ce dit-il, en l'amélioration de vostre maison, dont il fait monter la somme bien haut. Ses amis s'employent à le mettre à la raison. Je vous estimeray toutes bien heureuses, si vous en pouvez estre quittes pour de l'argent, pour le remboursement duquel il dit qu'il se contentera de la jouissance de quelque bien qu'on luy baillera ; et ceste jouissance, seulement pour quelques années, lesquelles expirées, ledit bien reviendra à la maison.

(1) C'est-à-dire à la Visitation, car il y a lieu de croire qu'à cette date, Madame de Chantal n'était pas à Dijon.

Voilà toute sa pensée, ne se soucyant point du surplus. Il faudra voir ce que vous luy pourrez accorder, sans incommoder le revenu de la maison, et sortir d'affaires avec luy. C'est l'advis des personnes qui vous aymënt, avec qui j'en ay conféré. Demain, il me doit faire savoir sa dernière résolution, et si nous tombons d'accord, il se laisse entendre que nous nous verrons (1).

Pour moy, j'escouteray ses demandes, vous les feray savoir, et vous en diray mon advis ; après quoy, M[adame] l'A[bbesse] et vous, en ordonnerez comme il vous plaira.

A Dieu, M[adame] ma bonne fille, je suis vostre en N. S. J. C.

XXIX

A LA MÊME

Commentaire d'une béatitude de l'Evangile. — La « résolution » de Mme de Pourlan. — Dévouement du Prélat envers les réformées ; ce qu'il pense des deux « refroidies ».

[Dijon], ce 15 febvrier 1623.

« Vous estes bienheureux, quand les hommes vous maudissent. et qu'ils parlent indignement de vous à mon occasion, car vostre récompense en est très grande dans les cieux (2) ».

Voilà, ma Fille, les paroles avec lesquelles le Fils de Dieu encourage ses disciples, lorsqu'il les veut respendre par tout l'univers, pour y prescher son saint nom. Pensez qu'il ne les adresse pas seulement à eux, mais encore à vous, et que du haut des cieux, d'où il voit et contemple vos peines et vos combats pour sa gloire, il vous tient ce mesme langage. Vous ne sauriez avoir une meilleure marque que vous luy appartenez, que le mespris du monde ; je veux dire le mes-

(1) Jusque-là, en effet, comme on l'a vu par les lettres précédentes, M. de la Tournelle n'avait pas consenti à « voir » Zamet, et toutes les négociations avaient eu lieu par des intermédiaires.

(2) Matth. V, 11.

pris et les attaques, que les hommes du monde vous donnent. Ils cherchent leurs intérêts ; et vous, comme fille vouée à J.-C., cherchez les intérêts et la gloire de vostre Seigneur et de vostre espoux.

Bénissez-le de la grâce qu'il vous fait de vous rendre insensible à tant d'efforts, et demandez-luy, avec amour et confiance, que cette grâce ne demeure point inutile, mais que, par elle, vous accomplissiez tout ce que Celuy qui vous la donne demande de vous pour sa gloire.

J'ay une très grande joye de voir avec quelle résolution M[adame] v[ostre] A[bbesse] m'escrit. J'espère qu'elle continuera, et qu'à la fin elle s'estimera très heureuse d'avoir servy à une si sainte et si généreuse entreprise.

Quant à vos filles, vous faittes bien de les entretenir, et, puisque vous leur dittes plus que vous ne pensiez pouvoir faire, c'est un témoignage que Dieu parle par vostre bouche, et qu'il vous donne des pensées et des discours pour les entretenir en la vertu.

Assurez m[a] S[œur] M[arguerite] d[e] l[a] † [Croix] que non seulement je m'oblige à ce qu'elle désire de moy, mais à tout ce qu'elle en pourra désirer ; cest âme m'est chère devant Dieu, et je ne manqueray pas de la luy offrir souvent, aussy bien que la petite novice, et particulièrement ma sœur N. que j'ayme, je vous assure, comme ma propre sœur ; aussy l'est-elle en J. C., et il n'y a rien que je ne voulusse faire pour son avancement au service de Dieu.

Quant aux deux refroidies, il les faut abandonner à la miséricorde de Dieu, car l'industrie humaine n'y sauroit rien gagner. J'estime néanmoins la violence qu'elles se font de se confesser ; ce sont jeunes esprits qui n'ont point connu Dieu jusqu'icy ; il n'en faut pas désespérer.

Je vous envoyray les livres, et le surplus de ce que j'ay promis. Je ne vous mande rien de vos affaires, car j'en escris à M[adame] l'A[bbesse].

A Dieu, ma très chère fille, vostre messagère me presse. Je me porte toujours de mesme.

XXX

A LA MÊME

M. de la Tournelle demande huit mille livres. — Une plainte de M. de Bellegarde. — La « défiance » de M. de la Tournelle.

[Dijon], le 16 febvrier 1623.

MA TRÈS BONNE ET TRÈS CHÈRE FILLE,

Je veux laisser pour ceste fois le discours des filles déso-béissantes, pour entretenir celle qui ne l'est.

La dernière résolution de M[onsieur] v[ostre] P[ère] est d'avoir huict mille livres pour une fois, pour laquelle somme il demande bonne et suffisante caution en ceste ville, afin qu'il n'ait rien plus à contester avec vous ; moyennant quoy, il donnera son consentement par escrit pour vostre establissement en ceste ville. Et luy et moy demeurerons bons amys.

J'ay promis de vous faire ceste proposition ; je m'acquitte maintenant de ma promesse et prends en outre la liberté de vous dire que si c'est chose que vous puissiez faire sans détruire entièrement vostre maison, je suis d'avis que vous ne le refusiez pas. Il est bien vray que j'ay fort insisté que l'on vous donnast terme de deux ans pour payer, à commencer du jour que vous serez establies en ceste ville, afin que le ménage que vous pourrez faire pendant ce temps là vous ayde à vous rédimier de ceste charge. Je pense que l'on me les accordera. J'avois esté si hardy que d'offrir deux mille escus ; mais on n'en n'a point voulu.

Ceste négociation a fait que je n'ay point envoyé vos papiers à Paris, et bien à propos, car il n'y a pas deux heures que M[onsieur] de B[ellegarde] m'est venu voir, pour se plaindre à moy, de la part de M[onsieur] v[ostre] p[ère], que pëndant le traité, il estoit allé un homme de céans vous solliciter de signer la requeste, qui lui donnoit occasion de croire que je n'avois ouvert la négociation que pour le surprendre. J'ay respondu que le P[ère] qui estoit

allé vers vous avoit à la vérité sollicité vos lettres et la signature de la requeste, parce que, lorsqu'il partit d'icy, nous n'estions pas encore en voye d'accommodement ; mais, depuis que j'avois receü les dernières intentions de M[onsieur] v[ostre] p[ère], je n'avois rien fait qui le pust désobliger ; et, en effet, que je n'avois pas expressément voulu envoyer ce matin par le coche vos papiers à Paris.

Il s'est retiré satisfait de ceste response, et m'a promis d'en donner avis à M[onsieur] v[ostre] p[ère].

Voilà où nous en sommes de vos affaires, pour la résolution desquelles j'avois fait prier M[onsieur] d[e] l[a] T[ournelle] de trouver bon que M[adame] l'A[bbesse] et vous, vinssiez en ceste ville pour vingt quatre heures. Sa défiance n'a pas agréé ceste pensée, tellement qu'il a mieux aymé que j'eusse l'honneur de vous voir chez vous ; à quoi je me fusse disposé sans la contention qui s'est depuis élevée, laquelle ne m'empeschera point d'avoir le bien de vous voir la semaine qui vient, si vous le jugez à propos. J'ai receü par vostre moyen, une lettre de Madame de Charron, qui m'oblige à une response ; mais il est si tard que j'en fais conscience de retenir ce porteur davantage.

Si j'ay le bien de vous voir, vous luy en pourrez donner advis, afin qu'elle se serve de l'occasion, si son âme en a quelque besoin, ce que je ne puis croire de moy, tant je me connois inutile aux bonnes œuvres.

A Dieu, ma bonne et chère fille. Vous direz, s'il vous plaist, à M[adame] l'A[bbesse] ce que je vous mande, et ferez mes recommandations à vos bonnes filles.

Je suis vostre très humble, etc. en N. S. J. C.

XXXI

A LA MÈRE ANNE-CATHERINE DE BEAUMONT
 SUPÉRIEURE DU PREMIER MONASTÈRE DE LA VISITATION
 DE PARIS

Une guérison attribuée à saint François de Sales. — À peine est-il mort que « chacun luy court après » pour invoquer son crédit auprès de Dieu. — Enthousiasme du Prélat.

Dijon, 17 Février 1623.

MA TRÈS CHÈRE MÈRE,

O Dieu ! Qui n'auroit une extresme consolation de voir une âme délivrée de la captivité de Satan, quant au tourment et non pas à la coulpe, et estre rendue libre pour suivre son Seigneur ! O Dieu ! ma chère Mère, que de joie ! Que la mienne est grande de voir éclater les puissantes merveilles de votre bienheureux Père, qui dans le ciel va donner double bénédiction à ses filles et les rendre florissantes, non seulement par la multiplicité de leurs maisons, mais par leurs éminentes vertus ! S'étonne qui voudra ; pour moy, je ne m'étonne point que cet homme de Dieu ayt puissance sur les esprits de ténèbres, luy qui a toujours marché en la lumière de vérité. Dès que je sus la guérison de cette fille (1), j'en bénis Dieu dans mon cœur, et le lendemain, je dis la messe des saints Anges en actions de grâces d'un tel bénéfice, et, depuis, je n'ay point cessé de publier cette nouvelle, laquelle est reçue avec un contentement inexprimable, et d'autant plus grand que, partout où estoit parvenu le nom de feu nostre saint Evesque, on avoit

(1) Cette Sœur, nommée Claire-Marie Amaury était éprouvée depuis sept mois par de grandes peines intérieures et un violent dégoût des choses de Dieu. Saint Vincent de Paul, le Père de Bérulle et Sébastien Zamet la visitèrent, ce dernier sur le conseil de la Mère de Chantal. La Mère de Beaumont eut l'idée d'invoquer pour elle Saint François de Sales qui venait de mourir, et de lui faire baiser à plusieurs reprises des reliques du Bienheureux. Elle retrouva le 30 janvier 1623 une parfaite sérénité d'âme, et son père envoya en *ex-voto* à Annecy « une très belle lampe d'argent de trois ou quatre cents livres ; c'est le premier présent qui ait été fait au saint tombeau. » (*Année Sainte des Religieuses de la Visitation*, Lyon, Jossierand, 1870, t. X, p. 225 et 226.)

déjà ouï raconter ses miracles. A peine nous est-il échappé des mains pour aller dans l'autre vie, que chacun luy court après pour invoquer son secours et son crédit auprès de Dieu.

Mais je reviens encore à notre petite fille. Il me semble que je vois maintenant son cœur louant Dieu sans intermission de ses miséricordes. Avec quel soin, quelle fidélité, quel amour va-t-elle s'employer à réparer les pertes que le tentateur luy a fait faire ! Ah ! que cette bouche dira hautement avec celle de son bienheureux Père : Vive Jésus ! Vive Marie ! De combien de consolations et de grâces célestes cette petite âme va-t-elle estre favorisée en récompense de ses peines passées ! Car comme dit le Prophète : *« Telles ont été les ténèbres, telle la lumière a abondé. (1) »* En un mot, les peines que Dieu envoie à ces âmes esluës et choisies sont toujours avec fruit et utilité.

Priez pour moy, ma chère Mère ; faites aussy que nostre petite fille invoque son bienheureux Père à mon intention, et me croyez, plus que je ne saurois dire, etc.

† SÉBASTIEN, Evesque de Langres.

XXXII

A MADAME DE LA TOURNELLE,
COADJUTRICE DE TART

Un carrosse suspect. — Avancement de l'affaire. — Le Prélat plaisante « sa fille » sur la pauvreté, où va la réduire la conclusion des négociations.

A Dijon, ce 20 febvrier 1623.

MA TRÈS CHÈRE ET BONNE FILLE,

Il est vray que le carrosse que vous eustes avant hyer me fit de la peine aussy bien qu'à vous, non que je creusse que l'on eust dessein de vous faire aucune violence, mais parce que je m'imaginois que l'on estoit sur le chemin, pour espier si on n'avoit rien entrepris de nouveau.

M[onsieur] v[ostre] p[ère] doit estre aujourd'hui en ceste ville, pour prendre les dernières résolutions de l'affaire, et

(1) Ps. CXXXVIII, 42.

quoy qu'on vous rapporte de luy, vous ne devez rien craindre, parce que sa parole est solennellement donnée à ces Messieurs qui se sont jusqu'icy interposés pour l'accommodement. Mettez vostre esprit en repos ; j'espère que Dieu, de qui vous poursuivez la gloire, vous assistera si puissamment que vous verrez vos desseins heureusement accomplis dans peu de temps.

Je suis bien ayse que vous ayez esté consolée de la présence du bon Père M. (1). Vous l'aurez quand il vous plaira, et des autres maisons religieuses aussy, quand vous en voudrez.

Je prendrois un grand plaisir de vous voir demander l'aumosne à ma porte ; je vous y ferois bien attendre, avant que de la vous donner. Mais je croy que Nostre Seigneur ne vous fera pas la grâce de participer si avantageusement à sa sainte pauvreté, ny à moy d'exercer une telle charité à vostre endroit.

Je vous écris de la maison de Sainte Ursule, où je disne pour ce matin. Voilà comme nostre guerre est bien douce (2).

Bonjour, ma chère fille, je suis en Jésus-Christ et Marie vostre très humble, etc.

XXXIII

A LA MÊME

Chercher de l'argent, et tenir secret le traité conclu. — Réflexion sur le Carnaval. — « Un bon Carnaval » pour l'âme.

Dijon, ce 22 febvrier 1623.

MA FILLE,

Je n'ay pas grand discours à vous faire, ayant tout dit à

(1) Il est impossible de désigner avec certitude ce religieux. Si, comme il est probable, il s'agit d'un Oratorien, ce Père M. peut-être le Père Métezeau, qui prêcha alors dans le diocèse, ou le Père Morin, très lié avec Zamet ; s'il s'agit d'un Jésuite, le Père Maignet et le Père Mareschal, évangélisèrent également le diocèse de Langres, à la même date. De là, l'impossibilité de se prononcer.

Cette expression : « et des autres maisons religieuses aussy » indiquerait peut-être qu'il ne s'agit pas d'un Oratorien, et dans ce cas, nous inclinerions à croire que le P. Mareschal aurait été envoyé à Tart par Zamet.

(2) Allusion aux difficultés qui existaient alors entre l'Evêque et les Ursulines de Dijon ; on voit qu'il en prenait spirituellement son parti. (Voir dans la *Vie de Sébastien Zamet*, le chapitre relatif aux Ursulines)

M[adame] v[ostre] A[bbesse]. Songez avec elle promptement au moyen de trouver l'argent, car de là dépend l'exécution de vostre dessein ; tenez secret, s'il vous plaist, le traitté fait avec M[onsieur] v[ostre] P[ère], et ne permettez pas qu'une de vos dames en sache rien.

Nous approchons de la grande feste du monde, qui est le Carnaval. Comme les âmes mondaines, en ces jours, se portent à la licence de leurs appétits déréglés, ainsy faut-il que celles qui se sont données à Jésus-Christ embrassent une manière de vie toute contraire, et que, par l'oraison et la pénitence, elles demandent miséricorde pour tous ceux qui si éhontément se prostituent au péché et à l'offense de Dieu.

Rendez donc à Jésus-Christ, ma fille, quelque hommage de vostre servitude envers luy, pendant que les mondains insensés donnent tant de témoignages de leur affection au prince du monde et des ténèbres.

C'est le propre d'une âme religieuse de prier, pleurer et faire pénitence, non seulement pour ses péchés, mais encore pour ceux d'autrui. Criez donc au Fils de Dieu, pendant que vos frères et vos sœurs vivent licencieusement suivant leurs passions, et demandez la grâce qui est nécessaire à leur salut.

O que ce sera un bon Carnaval pour vostre âme ! O que les saints anges en seront consolés ! Et que le Roy et la Reyne de l'Univers auront une grande joie de recueillir les larmes que vous répandrez, pour divertir la justice de Dieu de dessus la teste des pécheurs !

Or sus, c'est assez parlé ; il vous faut laisser faire.

A Dieu, ma très bonne fille, Jésus-Christ Nostre Seigneur soit avec vous pour jamais ! Je suis en luy vostre très humble, etc.

XXXIV

A LA MÊME

Conduite à tenir à l'égard des « anciennes » non réformées. — La coadjudrice reçoit « licence » de couper ses cheveux.

Dijon, 25 febvrier 1623.

MA BONNE FILLE,

J'ay à respondre à vos deux dernières lettres. Quant à la première, je louë grandement le dessein que vous avez de converser avec vos anciennes ; et pour cela, il se faut contraindre, et par ce moyen, s'accoustumer à suivre les inclinations d'autrui plus que les siennes propres. Je say que c'est une rude pénitence de se trouver avec des esprits dont les mouvemens et les pensées sont si différentes des vostres ; mais regardez-les d'un œil de compassion et de charité ; puis, rentrant en vous-mesme, considérez que, n'estoit la grâce que Jésus-Christ a si miséricordieusement versée en vostre âme, vous seriez semblable à elles, peut estre pire qu'elles ; enfin ce sont des âmes pour lesquelles nostre bon Seigneur et maistre a donné son sang et sa vie. Vous pourrez donc bien leur donner quelques heures de la vostre tous les jours.

Proposez à M.[adame] l'A[bbesse] d'aller manger avec elles pendant quelques jours de la semaine. Et quand cela sera, offrez vous de servir à table, ou de faire la lecture ; en un mot, taschez de faire ce que l'Esprit saint de Jésus vous inspirera pour luy gagner ces âmes. Vous demandez, ma chère Fille, des pénitences ; en voicy une bonne que je vous propose.

Quant aux autres, je vous donne licence toute entière de les pratiquer, quand et comment il vous plaira, voire mesme de couper ces cheveux, si Nostre Seigneur vous en donne le désir.

Je me fonde sur la constante résolution que vous témoignez de vouloir estre à Jésus-Christ. Et vous avez raison, car quand nous aurons retranché nos vanités, et destruit ce

misérable corps pour son service, nous ne luy aurons donné, au partir de là, que des vanités et une puante carcasse. Et qu'est-ce que cela, au regard de sa grâce et de sa gloire ? Rien sans doute ; mais ce rien est pourtant le tout que nous luy pouvons donner en ceste misérable vie.

Je ne vous mande rien de vos affaires. M[adame] l'A[bbesse] vous dira ce que je luy en écris. Je ne vous demande que la persévérance, et je vous responds de l'accomplissement de vos desseins.

J'auray l'honneur de vous voir bientôt, et cependant je demeure, ma très bonne fille, vostre, etc. en J. C. N. S.

XXXV

A LA MÊME

Réflexions sur le « sacrifice » de la chevelure. — Ce qu'il signifie chez les hommes, et chez les femmes.

Dijon, ce 1^{er} Mars 1623.

MA BONNE ET CHÈRE FILLE,

M[adame] l'A[bbesse] vous dira que j'envoyay lundy dernier vos lettres à Paris, mais si on n'en sayt rien, il n'en faut rien dire, s'il vous plaist. J'espère que nous en aurons bientôt la response, parce que j'ay fort prié un de mes amys de la solliciter. Quant à mon voyage vers vous, M[adame] l'A[bbesse] vous dira pareillement ce que je luy en écris.

Je me réjouys du sacrifice fait en despit du monde, parce que ces résolutions sont agréables à Dieu. Ce matin je l'ay mandé à M[a] S[œur] de G[rantrye] ; peut-estre que cet exemple la touchera. Vostre invention d'y avoir employé nostre bonne fille S[œur] M[arguerite] de la † [Croix] est très bonne ; en quelque façon qu'elle le prenne, cela luy servira, si ce n'est qu'elle ayt horreur de se donner à Celuy qui demande choses si rudes aux sens et à la nature.

Ceste despouille, ma chère Sœur, consacrée au Fils de Dieu, méritera une couronne de gloire inestimable, dont la parure enrichira vostre chef, beaucoup plus que ne sauroient

faire de misérables cheveux, pour l'ordinaire pièges et lassets de Sathan.

Vous estes maintenant à Jésus-Christ, soit en qualité d'esclave, soit en qualité de personne libre. Les esclaves coupent leurs cheveux pour marque de servitude ; les hommes selon l'Apostre les couppent pareillement, pour marque de leur liberté et l'indépendance qu'ils ont de toute créature, ce qui n'est pas aux femmes, lesquelles par la condition du sexe et de la naissance, se réfèrent aux hommes, auxquels aussy elles sont sujettes. Mais quand elles mesprisent généreusement l'alliance des créatures, pour prendre, par la religion, celle du Créateur, alors elles couppent leurs cheveux, pour témoigner que la condition de l'estat religieux les rend libres de la servitude et de la sujétion des hommes, pour les mettre entièrement sous la dépendance de Dieu, auquel servir c'est régner, et l'esclavage duquel est pour l'âme une parfaite liberté.

J'ay fait rendre toutes vos lettres aux bonnes Carmélites ; elles vous escrivront par la première commodité.

A Dieu, ma bonne Fille. Jésus-Christ soit en vous par son Saint-Esprit pour jamais !

XXXVI

A LA MÊME

Le nouveau costume de la Sœur de Grantrye ; un « manchon » original.
— La soumission de cette bonne fille.

Dijon, ce 3 Mars 1623.

MA CHÈRE ET BIEN-AIMÉE FILLE,

Vous m'annoncez bien des nouveautés tout à la fois. Je m'en réjouys infiniment.

Il n'y a nul doute que les changemens extérieurs apporteront de l'avantage à l'accomplissement de vos bons désirs. C'est une retraite apparente que vous faites du monde, qui fera que le monde aussy se retirera de vous ; et c'est ce que vous demandez.

On a grand tort de vous deffendre les pénitences. C'est

faute de vous bien connoistre ; mais néanmoins il faut obéir, et mériter par là ce que vous gagneriez en la pratique de la vertu, dont l'exercice vous est défendu.

J'ay veü ce matin nostre S[œur] de G[rantrye], qui m'a fait rire à bon escient, avec sa réformation nouvelle. Elle s'est fait certaines manches qui luy couvrent les mains, et qui sont si larges qu'elles luy servent de manchon ; tout le mal qu'il y a, c'est qu'elle s'en est avisée sûr la fin de l'hiver. Elle a coupé ses cheveux à votre exemple. Nous sommes maintenant à luy faire prendre une nouvelle robe, parce que la sienne est encore du monde ; après, il faut confesser qu'il n'y aura plus rien à désirer en son extérieur.

J'admire la soubmission de ceste bonne fille, qui est telle que rien ne luy est impossible pour obéir. C'est assez qu'on luy commande ; ce commandement luy donne force d'accomplir ce que l'on veut d'elle, de sorte que la bonne Mère de Sainte-Marie en est fort contente. Dieu soit béni de toutes ses miséricordes à jamais !

Vous me consolez beaucoup de me dire l'occupation du bon père M. Sa présence vous fera beaucoup de bien.

Je ne vous saurois aller voir de toute la semaine qui vient. Ne laissez pas pour cela d'estre bonne, et d'employer saintement votre temps.

À Dieu, ma bonne fille, je suis tout à vous en Jésus et Marie. Je vous escrivis hier au matin.

XXXVII

À LA MÊME

Consolation des bonnes nouvelles reçues, au sujet de la réforme déjà opérée. — Une personne « racourcie de corps, mais accreüe de l'esprit de Dieu et de sa grâce. » — Une commission pour Madame de Chantal.

[Mars 1623].

MA FILLE,

Vous me réjouissez infiniment de tant de bonnes nouvelles que vous m'apprenez. Jésus-Christ, qui est l'auteur de tant de grâces, en soit bény à jamais ! J'en voy de grands

effets en vos bonnes sœurs, et j'espère qu'ils augmenteront tous les jours, quoyque tout l'enfer s'y oppose. O Dieu, ma fille, qu'une âme est forte qui se sent assistée de Dieu, et qui n'a point de dessein qui ne soit à sa gloire ! Cela vous doit mettre en assurance.

Je ris, dès à présent, de ce que je ne voy qu'en imagination, mais que j'espère de voir en effet, quand j'auray le bien de vous voir, qui sera, avec la grâce de Dieu, la semaine qui vient. Nous verrons alors ceste personne raccourcie de corps, mais accreüe de l'esprit de Dieu et de sa grâce ; c'est en quoy nous devons chercher de devenir grands, car toute autre grandeur que celle-là est bassesse, vilité, misère et abjection. Les mondains ne le croient pas, mais ils le verront un jour clairement, pour leur malheur.

Si vous escrivez à Madame de Chantal, faites moy l'honneur de luy mander que je suis son très humble serviteur, désireux de la servir en ce qu'elle commandera pour l'accomplissement de ses bons et vertueux désirs.

Je vous écris fort à la haste, car les affaires me pressent, et ne me permettent pas de vous dire beaucoup. Quant à l'avis que vous me demandez, je ne puis que je ne loue tout ce qui est de la perfection.

Bonsoir, ma bonne et chère fille, Jésus-Christ soit à vous pour jamais !

XXXVIII

A LA MÊME

M. de Cîteaux renvoie la question de la réforme au Chapitre Général de l'Ordre ; « délai dur et pénible », mais prendre patience. — Conduite à tenir vis-à-vis de M. Cîteaux.

A Chastillon, ce 25 mars 1623.

MA FILLE,

Je mande à M[adame] v[ostre] b[onne] A[bbesse] tout ce que j'ay appris de M[onsieur] de C[îteaux] en passant en ceste ville. Il nous renvoie au prochain C[ha-

pitre] G[énéral] (1). Ce délai vous sera dur et pénible, mais patience ; c'est ainsy que Jésus-Christ et ses apostres se sont rendus maistres de l'univers. Cette souffrance servira à la grandeur de vostre gloire au ciel, et à vous obtenir de nouvelles grâces en la terre.

Soubmettez volontairement et gayement vostre esprit aux traverses que le Fils de Dieu permet que vous ayez, en l'œuvre que vous avez entreprise pour sa gloire. Par ceste soubmission et démission volontaire, vous fléchirez Dieu à vous prester secours, et à gagner les cœurs de ceux qui s'opposent à vous ; et quand cela ne seroit pas, vous ne sauriez en cela faillir ; au contraire, vous y mériterez beaucoup.

Si M[onsieur] de C[îteaux] vous voit, parlez luy respectueusement, et luy témoignez un grand désir de demeurer dans son obéissance. Vous le devez, puisque Dieu vous y a établie, mais avec cela représentez luy fortement les raisons pour lesquelles vous ne pouvez embrasser la réforme dans l'abbaye, et le pressez vivement de vous y assister, comme il y est obligé. Il ne vous sauroit refuser, car il est bon, amy du bien et de la piété. Je lui ay fait quelques petites plaintes du religieux qui vous fut voir, pendant que j'étois chez vous ; vous en pouvez encore toucher un mot, mais doucement et sans aigreur. Persévérez en vos exercices de piété,

(1) Le Chapitre Général devait se tenir au mois de mai suivant. Nicolas Boucherat préféra dégager sa responsabilité, en soumettant la question de la translation à Dijon, au jugement de cette assemblée. Les anciennes religieuses, hostiles à la réforme, présentèrent une requête tendant au rejet de cette translation, que les réformées demandoient instamment. L'issue, jusqu'au dernier moment, demeura douteuse. « L'Evêque, écrit BOURRÉE, ordonna des prières publiques dans toutes les églises de Dijon, et en quantité d'autres endroits, où il avoit pouvoir ou habitude ; il fit de grandes aumônes, s'accabloit de pénitences, passant une partie de la nuit devant le Très Saint-Sacrement, dans l'église des Prêtres de l'Oratoire, chez qui il étoit logé. L'Abbesse, de son côté, redoubloit ses dévotions plus que jamais, faisant exposer le Saint-Sacrement dans son église, où elle et ses filles passoient toute la journée, et une partie de la nuit, à solliciter le ciel en faveur de la réforme. » (BOURRÉE, *Vie de Madame de Courcelle de Pourlan*, Lyon 1699, p. 144).

Le Chapitre Général permit la translation, et députa Dom Barthélemy Joly, abbé de la Charité, pour en porter la nouvelle à Zamet. Celui-ci, dès le lendemain, 24 mai 1623, veille de l'Ascension, envoya quérir les religieuses à Tart, et la translation de l'Abbaye Notre-Dame de Tart à Dijon fut un fait accompli.

et pour le surplus, abandonnez-le entre les mains de Jésus-Christ, le suppliant d'en estre le protecteur, et la Sainte Vierge, sa Mère.

A Dieu, ma fille, je suis en l'un et en l'autre vostre très humble, etc.

XXXIX

A LA MÊME

Ne point s'inquiéter « ny du goust ny de la sécheresse » dans les exercices de piété. — Les faire « par mouvement de raison et désir de perfection. »

Ce Vendredy Saint [Mars 1623].

MA BONNE FILLE EN N. S.,

Il me faut respondre en peu de paroles, parce que les affaires me pressent. Je vous envoie une lettre que M[onsieur] de C[îteaux] me vient d'escrire présentement. Je vous prie de la faire voir à M[adame] v[ostre] b[onne] A[bbesse], et de me la renvoyer sûrement par la première commodité.

Quant à ce qui vous touche, ne vous inquiétez point, ny du goust ny de la sécheresse que vous sentirez en vos exercices. Faites-les par mouvement de raison et désir de perfection, rendant à Dieu en cela ce que vous lui devez, parce que ce n'est pas le plaisir ny la suavité que vous cherchez, — vous ne seriez pas espouse fidelle, — mais c'est l'accomplissement de sa volonté, de sorte que ceste mesme volonté, par vous accomplie, doit estre vostre véritable joye ; et hors de là, vous n'en devez point chercher, et les gousts et facilités que Dieu donne, il les donne pour l'accomplissement de ceste mesme volonté, et pour vous donner courage de vous vaincre en vos sentimens avec plus de facilité.

Je mande à M[adame] l'A[bbesse] qu'elle permette au Père M. de s'en venir demain, afin que, le jour mesme, il puisse retourner ; il n'est pas temps de quitter la partie.

A Dieu, ma très chère fille. Du surplus de vos affaires,

j'en écris à M[adame] l'A[bbesse]. Je suis vostre etc. en N. S.

XL

A LA MÊME

Attitude à prendre, lorsqu'on est calomnié. — Garder l'humilité, et ne pas se juger meilleur que les autres. — Estime de Zamet pour M. de Cîteaux.

A Mussy, ce 1^{er} avril 1623.

MA TRÈS CHÈRE FILLE EN JÉSUS-CHRIST,

Je me réjouys avec vous de tant de faveurs que vous recevez du monde, car il ne vous sauroit faire, maintenant que vous avez renoncé à ses vanités, une plus grande grâce que de vous donner sujet de mériter devant Dieu. La perfection consiste à demeurer en silence, quand nous sommes calomniés, ou au moins à dire peu de paroles, car la vérité doit estre faite connoistre, non par vous, qui n'estes pas assez puissante pour cela, mais par Celuy qui est la vérité éternelle, et le protecteur des innocents.

D'ailleurs, il ne faut pas que l'âme, en s'humiliant et cédant extérieurement, s'élève en l'intérieur, et qu'elle se glorifie de ceste mesme innocence, mesprisant ceux qui se laissent si désordonnément vaincre à leurs passions, comme si nous étions meilleurs et plus vertueux qu'ils ne sont ; mais il se faut confesser intérieurement, et devant la majesté divine, coupable de tous les maux dont nous sommes accusés, encore que nous ne les voyions pas en nous ; car il est certain que nous en commettons plusieurs, que nostre amour propre ne permet pas que nous descouvrions. De plus, nous devons croire que, si nous ne sommes pas dignes de blâme et de mespris pour une chose, nous le pouvons estre pour une autre, tellement qu'en telles rencontres, il y a toujours de quoy se véritablement humilier, et penser bassement de soy mesme.

Voyez, ma fille, avec quelle liberté je vous parle, vous donnant des avis que je ne pratique pas moy mesme ; mais

vous estes aussy beaucoup meilleure, et J. C. vous demande à choses plus hautes.

Quant à vostre oraison, il faut souffrir le trouble que vous y avez. C'est assez que votre âme soit pure, et votre intention droite, quand vous vous y employez ; ne laissez pas de la continuer à l'accoustumée, et ce que vous ne pouvez faire en une heure, faites le en une autre. Maintenant que nous entrons en une plus douce saison, visitez Jésus-Christ souvent. Parlez-luy, plaignez-vous à luy, mais approchez-le avec humilité, sans toutefois perdre ny l'amour, ny la confiance ; ce sont les traits qui luy navrent le cœur, et qui le sollicitent de nous accorder ce que nous demandons.

Aux plaintes que vous ferez à M[onsieur] de C[îteaux], faites esclatter la modestie, l'humilité, et la patience. Voilà comme vous dissiperez ce que vos ennemys auront voulu entreprendre contre vous. Il ne m'a rien dit de vous et je ne pense qu'il ayt pour vous d'autres sentimens que pour les autres. Je pense qu'il se portera au bien. Il le faut honorer ; Dieu vous l'a donné pour supérieur.

A Dieu, ma très chère et bonne fille, je supplie la sainte âme de Jésus de se donner à la vostre, et de la remplir de ses grâces à jamais.

Je seray à Tart au temps que je vous ay promis, avec l'ayde de Dieu ; mais il n'en faut rien dire qu'à M[adame] l'A[bbesse]. Je me recommande à la petite communauté, et la supplie de me donner part à ses saints exercices. Ce que vous dîtes des Pères de l'Oratoire est bien plaisant. Ce sont des petits lits faits à leur mode, qui sont cause de ce discours. Il faut tout souffrir pour Dieu.

XLI

A LA MÊME

M. de Cîteaux agit « prudemment ». — Conseils pour l'oraison. — Considérations sur la passion de Jésus-Christ.

Ce vendredy, 7 avril 1623.

MA TRÈS CHÈRE ET BIEN-AYMÉE FILLE,

J'ai reçu vos lettres et celle que M[onsieur] de C[îteaux] vous escrit, qui ne me semble point mauvaise. Il n'improuve point ce que vous avez fait jusqu'icy, et, pour votre translation, il dit en vouloir consulter avec les personnes capables de l'en résoudre. Il fait prudemment, et quand il suivra ses pensées, il n'y aura rien de préjudiciable à vos desseins.

Je me promets de vous voir dimanche au soir ; cependant je vous supplie de ne vous point inquiéter des appréhensions que l'on vous donne sur votre oraison. Nostre Seigneur les permet pour vous tenir dans l'humilité, et pour vous rendre secrette aux faveurs qu'il vous y communique, qui ne doivent estre déclarées que pour quelque bonne fin, et non pour en tirer quelque louange des hommes ou complaisance en soy-mesme. N'en parlez donc plus, mais escoutez avec révérence ce que l'on vous en dira, quand bien vous n'auriez pas envie de vous en servir.

Pour ce que la S[œur] de G[rantyre] vous a envoyé, il en faut user discrètement (1). Je vous en parleray plus librement à nostre première veüe.

Préparez cependant vostre cœur à la compassion que vous devez aux douleurs de Jésus-Christ. Faites tous les jours une station avec luy, et commencez dimanche par l'institution du très haut mystère de l'Eucharistie. Suivez-le en son agonie au jardin ; recueillez là ses souspirs, son sang, et ses larmes ; et représentéz vous, comme il est vray, que vous luy estiez présente au milieu de ses efforts, alors qu'il commençoit à opérer le mystère de nostre rédemption, et

(1) Sans doute une discipline ou des instruments de pénitence,

à vous appliquer le mérite et le prix de son sang. Demandez, à l'entrée d'un mystère si douloureux, que vostre chef soit converty en une source de larmes, (1) comme dit le Prophète, et que vos yeux soyent les canaux qui les distillent, afin que vous pleuriez abondamment avec vostre Maistre ; en un mot, que vos larmes soyent les siennes, et vos soupirs ceux qui sortirent alors de sa poitrine, enflammée d'amour pour nous. Priez pour vos sœurs. En somme, demandez que Jésus-Christ fasse ressentir à toutes les créatures de la terre, la vertu et la puissance de sa croix. Adorez-le pour tout le monde, et luy rendez tous les honneurs possibles, pendant qu'Il est ainsy avily et humilié pour vous.

O ma fille, que ce mystère est grand et adorable ! O Jésus, que vous estes vénérable en ce trosne de honte et d'ignominie ! Et que tous les hommes, s'ils ne sont aveugles et meschants, sont obligés de vous exalter en cest abyeme d'abaissement, dans lequel l'amour estrange que vous leur portez, vous a volontairement précipité !

Je vous envoyois un homme exprès, comme celui-cy s'est présenté.

Bonjour, ma fille ; Jésus-Christ pâtissant en la croix soit l'objet de vostre âme !

Je suis en luy vostre très humble, etc.

XLII

A LA MÊME

Règlement au sujet de l'heure de l'oraison mentale. — Conseils de déférence envers M. de Cîteaux.

Ce 41 avril 1623.

MA TRÈS CHÈRE FILLE EN N. S.,

Nous aviserons ce matin avec le P. M. ce que vous aurez à faire à l'arrivée de M[onsieur] de C[îteaux] chez vous, et ce que vous aurez à luy demander. Il faut beaucoup prier Dieu pour cette œuvre, très importante à sa

(1) Jerem. IX, 4,

gloire, et au repos non seulement temporel, mais éternel de vos âmes.

M[onsieur] v[ostre] p[ère] n'est point malade, car vendredy mesme, il estoit en cette ville pour se confesser, tellement que M. vous peut avoir dit une menterie ; et prenez garde que le voyage qu'il dit devoir estre fait aujourd'hui n'en soyt un autre. Il n'est pas homme à quitter la partie si tost.

Quant à vostre office, nous en avons conféré, le Père M. et moy, et j'ay jugé avec luy que le soir il était bon de faire l'oraison mentale ensuite de vespres, afin qu'elle soit finie à cinq heures, et que vous puissiez soupper à la mesme heure, pour dire vos complies précisément à sept, et vous retirer de bonne heure. Mais je ne suis pas d'avis que vous fassiez rien de cela, que vous n'ayez veü M[onsieur] de C[îteaux], et receü son consentement sur ce sujet, afin qu'il connoisse que vous luy déférez en toutes choses.

Si tost qu'il vous aura veü, et que vous m'aurez mandé ce que vous aurez traité avec luy, je l'iray voir. Mais souvenez-vous de tirer sa response par escrit, au bas de vostre requeste, quelle qu'elle soit, bonne ou mauvaise, insistant tousjours sur vostre translation à Dijon. Ne luy proposez pas, s'il vous plaist, la séparation du bien de l'abbaye, de quoy je vous ay parlé, parce qu'il n'est pas encore temps d'en parler, cela devant estre reservé pour l'extrémité.

A Dieu, ma chère fille, Jésus-Christ soit avec vous pour jamais !

XLIII

A LA MÊME

Actives démarches pour le succès de la réforme. — On travaille à obtenir l'assentiment du Parlement de Dijon.

[Avril 1623].

MA BIEN AYMÉE FILLE EN J. C. N. S.,

Je mande toutes choses à M[adame] v[ostre] b[onne] A[bbesse] ; d'elle vous l'apprendrez, s'il vous plaist. Faites

que j'aye dès demain, s'il est possible, les papiers que M. L. D. V. demande, ensemble la lettre que M[adame] l'A[bbesse] luy doit escrire, et les deux escus qu'il luy faut envoyer. Je pense qu'il sera bon de laisser le buffet avec les tiltres dans la maison de Sainte Marie. Ils seront seurement, et nous nous en servirons quand il en sera besoing. J'ay oublié de mander à M[adame] l'A[bbesse] que M. B. (1) vit hier M[onsieur] le P[résident] (2), exprès pour lui donner de bonnes impressions de la réforme que vous avez embrassée. Il en parle partout fort dignement, et m'a promis d'en entretenir la Cour, aussy tost qu'elle entrera. Cela mérite qu'on l'en remercie par escrit. Il faut que M[adame] l'A[bbesse] le fasse, s'il luy plaist, et au premier jour.

Donnez courage au P. M. et dittes luy que j'espère plus que jamais de voir sa prophétie accomplie : que dans le mois d'août au plus tard, vous serez en ceste ville (3). Priez Dieu pour cela, et faites quelques dévotions particulières à la très Sainte Vierge, afin qu'elle vous favorise de son pouvoir, qui est bien grand, puisque Dieu mesme luy obéit.

Vous avez bien fait d'escrire à M. de L. C. (4). Sachez moy dire, je vous prie, la response qu'il aura faite. Dittes à M[adame] l'A[bbesse] qu'elle m'envoie toutes les lettres qu'elle a de M[onsieur] de C[îteaux] concernant la réforme de sa maison, parce que nous en avons affaire icy.

A Dieu, ma très chère fille, je me recommande de tout mon cœur à nostre très chère S[œur] M[arguerite] D[u] S[aint] S[acrement] (5).

(1) Sans doute M. Bossuet ou M. Bretagne, conseillers au Parlement, avec lesquels Zamet était très lié.

(2) Bien qu'on puisse donner à ces initiales un double sens : M. le Prince de Condé, ou Monsieur le premier Président du Parlement, nous croyons plus probable qu'il s'agit de ce dernier personnage, M. de la Berchère, et que « la Cour » dont il est question plus loin, est « la Cour de Parlement. »

(3) En effet, la translation à Dijon eut lieu dès le mois de mai.

(4) Nous pensons qu'il s'agit de l'Abbé de la Charmoye, Etienne Maugier, très zélé pour la réforme, ou de l'Abbé de la Charité, Barthélemy Joly, celui-là même qui alla annoncer à Zamet, le 23 mai 1623, la décision du Chapitre Général de l'Ordre de Cîteaux.

(5) Dans le monde, Marguerite de Boisselet, nièce de l'ancienne abbesse,

XLIV

A LA MÊME

« Tout va bien, Dieu mercy. » — L'heureuse issue approche. — Envoyer secrètement à Dijon les titres de l'abbaye, « avec les meubles, ou par quelqu'autre voye. »

Ce 13 may, lundy au matin.

MA TRÈS CHÈRE FILLE EN J. C.,

Je ne vous diray pas beaucoup pour ceste heure, n'en ayant ny le sujet, ny le loisir.

Tout va bien, Dieu mercy, et dans peu de temps, j'espère que vous aurez une partie de ce que vous désirez. Continuez vos prières, et rendez vous tous les jours meilleure ; car c'est par là que vous acquerrez force, pour vaincre ce qui s'oppose à vostre bien. Si Dieu n'est pour nous, nous ne sommes rien, et trop peu de chose pour résister à tant de violence. Je sens augmenter ma confiance en Dieu, et par conséquent mon courage.

Trouvez moyen d'avoir icy vos tiltres ; faictes en passer quelque partie avec les meubles que vous envoyerez, et le reste par quelqu'autre voye. Il me semble que vous ne devez rien craindre maintenant que M[onsieur] v[ostre] p[ère] n'est point icy. Si j'étois à vostre place, je les mettrois sur une charrette avec vos meubles, et sans autre cérémonie, les envoyerois à la pointe du jour (1).

A Dieu, ma très chère fille, j'ay distribué vos présents et vos lettres. Je suis vostre très humble, etc. en N. S.

Voicy une lettre escrite de vendredy dernier, demeurée icy par mégarde, encore qu'elle dust aller avec celle que j'escrivis à M[adame] l'A[bbesse]. Je demande l'assistance de vos juments pour me rendre chez vous demain au soir.

(1) Ces papiers furent renfermés dans un tonneau qui, lui-même, fut caché dans une voiture de foin. Le stratagème fut éventé par les non réformées, qui firent arrêter la voiture par des gentilshommes de leurs amis, et ce n'est que plus tard, à la suite d'un procès, qu'elles consentirent à faire remettre à l'abbesse, Mme de Poulan, les papiers de l'abbaye.

Bonjour, ma très chère fille ; mes recommandations très humbles à M [adame] l'A [bbesse].

XLV

A LA SŒUR JEANNE DE LA TRINITÉ (1)

Ne point s'étonner des révoltes de la nature. — C'est Dieu qui « trame cette fusée », et non les créatures. — Pour suivre Jésus-Christ, il faut aimer les humiliations ; « cette leçon est dure à digérer aux sens, mais il n'y a remède. »

Ce 5 Juin 1623.

MA SŒUR,

J'ai receü vos deux lettres qui m'ont esté bien chères. Ne vous estonnez point des sentimens qui vous arrivent. Dieu vous les fait avoir, pour réveiller vostre courage, et vous donner occasion d'acquérir de nouvelles couronnes. Quand les sentimens de la grâce sont grands, les nostres sont plustost cachés, qu'ils ne sont détruits ; c'est pourquoy ils paroissent de nouveau, quand la grâce est moins sensible. Nous ne pouvons ny ne devons espérer de les vaincre entièrement et de les faire mourir, sinon lorsque nous y travaillons comme par nous mesmes et par nos propres forces ; je dis : comme pour nous mesmes, car, encore qu'il semble que nous fassions tout, si est-ce que la grâce y opère bien davantage, encore qu'il ne le semble pas ; tant y a qu'il faut aymer et révéler tout ce que Dieu ordonne de nous, soit qu'il nous veuille rendre les maistres par la seule puissance de sa grâce, soit qu'il y veuille, avec elle, nostre soing et nostre industrie.

Je vous supplie, ma Fille, ne vous arrêtez point aux niaiseries, particulièrement à celles qui appuyent vostre aversion. Vous demandez le mespris, et dans les petites occa-

(1) Nous donnerons désormais ce nom à Mme de la Tournelle. A cette date, la translation à Dijon était faite, et la réforme opérée, avec le consentement de l'Abbé de Cîteaux ; aussi l'Evêque de Langres, dans les lettres qui suivent, donne-t-il presque toujours à sa correspondante ce nouveau titre plus monacal : « *Ma Sœur*. » Le lecteur a pu suivre la progression ; au début, il l'appelait : Madame ; puis bientôt : ma Fille ; et enfin : ma Sœur. Les lettres qui suivent sont, comme il convient, plus austères que les précédentes.

sions que Dieu vous en donne, vous y estes foible. Voyez comme nous nous connoissons peu ; pensez qu'il n'y a un seul sujet d'humiliation, pour petit qu'il soit, qui ne vous eslève beaucoup en la grâce, si vous le portez bien, et si vous vous y rendez avec amour.

Ce ne sont point les créatures qui vous trament ceste fusée ; c'est le Créateur mesme, et Jésus-Christ qui vous veut conduire par ses voyes, et vous faire porter ses livrées. Attendez que vous soyez crucifiée avec luy, comme meschante et criminelle, entre deux brigands, que l'on vous jette hors du monastère, comme une carcasse puante ; alors vous vous plaindrez. Ceste leçon est dure à digérer aux sens, principalement à vostre esprit de suffisance, qui a aymé jusqu'icy une voye toute contraire, mais il n'y a remède ; Jésus-Christ l'enseigne à tous ceux qui le veulent suivre, Magdelaine l'a souverainement pratiquée.

Je suis bien ayse que vous ayez veü celle à qui vous donnez ce nom ; (1) telles âmes nous font rougir de honte qui, dans les occasions du mal, sont si vertueuses.

A Dieu, ma Sœur, je suis vostre très humble, etc., en N. S.

XLVI

A LA MÊME

Zamet entend conserver à sa correspondante son droit d'ainesse. — Ce qu'il comprend par là ; les privilèges et les charges des aînés : il insiste sur les charges. — Exemples de Saint Pierre et de Sainte Madeleine.

Juillet 1623.

Voicy pour réparer la faute commise ce matin, ma Sœur, et pour vous témoigner que je n'entens pas vous priver de vostre droit d'ainesse qui vous sera tousjours soigneusement conservé, si vous ne le perdez par vostre faute. Les aînés ont de grands privilèges, mais ils ont aussy de grandes charges ; car ils sont obligés de servir de pères aux autres

(1) De Madeleine.

enfans, non seulement en soing et vigilance, mais encore en exemple et en vertu.

Voyez si vous estes en ceste disposition ; car, d'avoir les avantages sans les charges, cela ne se peut. Saint Pierre, étant aymé plus que les autres, se trouva engagé par cest amour à rendre des preuves du sien très éminentes ; Sainte Magdelaine, privilégiée de ce mesme amour, entre les femmes qui suivoient Jésus-Christ, demeure attachée aux pieds de son maistre crucifié, lorsqu'il estoit *le scandale des Juifs et la folie des Gentils* (1), et lorsqu'en cest estat si avily, et si indigne de sa grandeur et de son mérite, ses plus particuliers amys souffrent scandale en sa personne, et se retirèrent honteusement de luy.

O ma fille ! Que ceste primogéniture vous oblige à beaucoup, non à murmurer, ny à nourrir des aversions, et entretenir des jalousies, mais à vous humilier sous la conduite de ceux à qui Dieu a donné autorité et puissance sur vostre âme ! Il ne faut estre attachée qu'à Dieu, ne regarder que luy, et mourir à soy mesme par une continuelle privation des choses qui entretiennent la vie du péché et de l'imperfection en nous.

Je prieray Jésus-Christ, en mon absence, qu'il vous en fasse la grâce. Et le P[ère] B[ence] vous y aydera par ses bons conseils.

A Dieu, ma Sœur ; l'esprit de Jésus soit le vostre à jamais !

XLVII

A LA MÊME

A propos d'un prêtre qui devait « s'employer au service de la maison. »

1623.

MA SŒUR,

Jésus soit vostre vie à jamais ! Je suis estonné de la réponse de M. D. C. ; car ce bon prestre ayant esté porter

(1) I Cor. I, 23.

la lettre de vostre Mère à M. S. D. C., il luy a dit qu'il estoit bien content qu'il s'employast au service de la maison, de sorte que, sur ceste parole, je l'ay arresté (1). Il est malaysé de trouver des personnes de ceste condition telles qu'on les désire. Si je le voy avant qu'il s'en aille, je l'envoyray chez vous, afin que vous preniez avec luy une dernière résolution.

Bonjour, ma Sœur.

XLVIII

A LA MÊME

Ne pas se plaindre de l'abandon des créatures ; c'est Dieu qui veut épurer l'âme, et la rendre « souple à sa grâce et à ses volontés ». — Le Prélat ne traite plus sa correspondante « en enfant ». — Il désire la voir devenir « une très grande servante de Dieu. »

1623.

Me voicy, ma très chère Fille, la plume à la main, pour vous entretenir selon que Jésus-Christ, nostre bon Seigneur et Maistre, m'en donnera la grâce.

Quand je voy que vos lettres se plaignent de l'abandonnement que vous recevez des créatures, il me semble que cela me console ; car je trouve que la grâce alors commence à opérer en l'âme, et que Dieu attire la créature, pour cesser d'estre à toutes choses, et n'estre plus qu'à luy ; et, à dire vray, ce sont des plaintes plus de la nature que de l'esprit ; car l'esprit par soy mesme ne cherche que Dieu, duquel il est sorty, et auquel il tend continuellement, par un retour intime et secret, comme à sa dernière fin et à son seul et unique bonheur.

Je ne voy autre chose que cela en vos plaintes. Vous avez esté jusqu'icy attachée à certains sentimens, auxquels l'humanité trouvoit sa nourriture, aussy bien que l'esprit ; ainsy, il y avoit je ne say quoy de grossier et d'impur. Dieu veut

(1) Peut-être comme confesseur du monastère. Il s'agit probablement de Melchior Gauthier, que Zamet donna, à cette date, pour confesseur ordinaire aux religieuses de Tart.

rompre ce meslange, et rendre vostre âme pure, non seulement en la réception de ses divines opérations, mais encore en celles qui partiront d'elle, comme meüe de l'esprit divin. En cela consiste la mort de l'amour-propre et la vie de l'amour de Dieu qui, par ceste pureté, règne en nous, et y commande absolument. Jésus-Christ vous veut conduire par la voye dont il fait part à ceux qu'il ayme, c'est-à-dire vous tourner de tous costés, vous mettre haut et bas, à droite et à gauche, en un mot, vous rendre souple à sa grâce et à ses volontés.

Qu'avez-vous à faire là-dessus ?... Regarder ceux qui vous aiment ou ne vous aiment pas, ceux qui vous flattent ou vous rebuttent, ceux qui vous abandonnent ou vous assistent ?... Ce n'est pas ce que Dieu demande, mais il demande une âme qui ne regarde que luy, qui ne désire et ne veuille que l'accomplissement de ses saintes volontés. A quoi est bon tout le reste, s'il ne nous ayde à parvenir à ce but ? Il n'en faut point faire de cas autrement. Je ne comprends point comme vous estes abandonnée, pourveu que l'esprit de Jésus soit avec vous.

Pour vos sœurs, elles ne vous sauroient que bien faire. Si elles vous exercent, tant mieux ; vous aurez de quoy mériter. Et puis, en vous retirant avec elles, ce n'a pas esté à dessein d'y passer le temps agréablement, mais de vous mortifier et de vous porter à la perfection.

Pour moy je ne vous traite plus en enfant ; et c'est à mon avis avoir bonne opinion de vous. De vous escrire ce que vous m'estes, et ce que je vous suis, cela ne se peut, et ne se doit point. Je vous en diray quelque jour la raison. C'est assez que vous sachiez que vous estes la fille aînée, et que le partage des aînés est tousjours le meilleur, bien qu'à vous dire vray, ma fille, ceste qualité d'aisnesse n'est pas grand chose, si elle n'est accompagnée de vertu.

Je vous verray bientost, s'il plaist à Dieu, et vous en diray davantage. Je vous supplie cependant de ne douter jamais de moy, qui suis plein d'envie de vous voir une très grande servante de Dieu, et de vous témoigner que je suis tout à vous en Jésus-Christ et vostre très humble, etc.

Ne soyez point en peine de vos dispositions. En tous estats faites ce que vous pouvez, et laissez le reste à la bonté de Dieu. Modérez vos désagrémens, surtout les petites mines qui en paroissent sur vostre visage. Parlez peu, mais que ce ne soit point ny par m'espri, ny par chagrin, bien par humilité et par modestie. Ayez une grande douceur en vostre visage et en vos paroles ; cela vous est nécessaire. Mettez vous sous les pieds de tout le monde, et quand on vous avilira, croyez que cela vient de Dieu, et non de la créature.

XLIX

A LA MÊME

La voie de douceur qui a existé jusqu'ici est devenue « une voye de rigueur » ; c'est cependant « une voye de miséricorde. » — Imiter Jésus-Christ humilié et souffrant. Perdre en lui ses propres peines, répugnances, et contradictions. Vivre de sa vie, et se donner à autrui. — Apostolat à exercer auprès des autres.

[1623]

MA SŒUR,

Je ne puis recevoir à importunité ce qui vient de vous. Vous savez ce que je vous en ay dit ; c'est pourquoy je vous supplie d'en user librement et sans nulle crainte. Ce me sera tousjours très grande consolation d'apprendre l'estat de votre âme, quand vous aurez agréable de me le mander. Ecrivez donc, quand et si souvent qu'il vous plaira.

J'estime que dans la rigueur dont vous vous plaignez, vous avez sujet de bénir Dieu, et de vous consoler. Ceste voye est pleine de miséricorde sur vous. Le Fils de Dieu n'a pas mené, en la terre, une vie pleine de satisfactions, mais de peines, de souffrances, et d'effets opérés par la justice de son Père. Il n'a point eu esgard aux sentimens que sa très sainte humanité en a eü, mais il a regardé l'ordonnance et les desseins de son Père sur luy ; et à cela il s'est abandonné, nous enseignant par cest exemple de fidélité, de courage et d'abnégation de soy mesme, que nous ne devons faire nul cas de nos sentimens, ny de nos respu-

gnances, quand il est question d'embrasser et de suivre la voye que Dieu tient sur nous. Vous avez esté en celle de la douceur, et il étoit convenable que cela fust ainsy. Maintenant elle est de force et de rigueur ; cela est encore très juste, parce que maintenant que vous estes liée à Dieu, vous devez commencer à porter la peine deüe à vos péchés, et quand et quand (1) entrer dans l'imitation des voyes de Jésus-Christ Nostre Seigneur, qui ont esté pénibles, humiliantes, et douloureuses. Aymez vous donc en vos répugnances et en vostre abjection, non pour y céder ou faillir de courage, mais pour en augmenter vostre mérite d'un costé, et mieux connoistre de l'autre, ce que vous estes par vous mesme.

Il faut que ceste veüe vous humilie ; mais il faut encore, avec cela, que vous adoriez la souveraine bonté de Dieu qui verse continuellement ses grâces parmy tant de pauvretés et de misères que vous connoissez en vous, et qui sont véritablement en vous, car le soing que vous avez, dans vostre délaissement, de servir la divine Majesté, et de satisfaire à vos devoirs, est une marque infailible de son assistance et non de vostre vertu, ny de vostre courage. La peine que vous avez à vous souffrir en vos répugnances et aux sentimens du péché, procède non de la contrariété de la nature qui, de soy, s'esloigne tousjours de Dieu, et s'approche du péché ; mais elle naist des affections saintes et divines, que Dieu par sa bonté a excitées en vostre cœur. Ainsy vous devez beaucoup adorer et remercier Dieu de tant de signalés services, luy offrir souvent, en contréchange, vostre volonté et tout ce que vous estes, afin qu'il vous purifie, qu'il vous sanctifie, qu'il vous possède, voire qu'il vous transforme en luy. Cela estant, vos peines, vos respugnances, vos contradictions, seront saintement et heureusement perduës, et abysmées en luy. Vous cesserez alors de vivre de vostre vie, et vous commencerez à vivre de la vie de Dieu, car il sera le principe et la cause de toutes vos opérations. Bienheureux estat, et bienheureuse l'âme qui

(1) En même temps.

tasche d'y arriver par les moyens que Dieu luy présente ; mais il y faut travailler doucement, ma Fille ; cela ne s'acquiert pas à force de bras, ny par violence. Attendons que Dieu nous tende la main, et qu'il nous attire à luy. Surmontez puissamment vos humeurs et vos volontés. Mettez-vous, comme vous me dittes, en l'estat de l'enfance, vous conduisant simplement et candidement en toutes choses, obéissant avec humilité à ce qui vous est commandé, et surtout gardant très exactement vos règles, car de là despend le bon exemple de vos sœurs, et la perfection de vostre maison et de vous mesme.

Vous m'avez fait grand plaisir de me mander ce qu'il vous semble des deux bonnes sœurs que vous conduisez. Vous ne devez jamais entrer en cest exercice, que vous ne fassiez deux choses : la première, vous humilier devant Dieu, vous reconnaissant très indigne de donner instruction aux autres, vous qui profitez si mal de celles qu'il vous donne intérieurement par son esprit et extérieurement par ses créatures ; l'autre, que vous luy demandiez ayde et lumière, pour establir ces âmes dans une voye en laquelle, luy et sa très sainte Mère, soient beaucoup glorifiés d'elles. Si vous voulez que vos paroles leur profitent, donnez leur exemple de bonté, de charité, de pénitence, et de mortification. Parlez à elles, non par vostre esprit, mais par l'esprit de Dieu, ou pour mieux dire, mettez vous en tel estat, que le Saint Esprit leur parle par vostre bouche.

Pour S[œur] A. (1) je ne voudrois pas en elle une si forte attention d'esprit ; cela luy peut nuire. Elle ne doit point faire d'oraison réglée, et vous devez avoir soing de rendre cet esprit humble, et moins occupé intérieurement à tant de diverses pensées. Il n'en faut qu'une bonne comme

(1) Madame Belrien, ancienne religieuse de Tart, qui, lors de la translation à Dijon, s'était retirée dans sa famille, et demanda le 5 novembre 1623, à être reçue dans la communauté réformée. M. de Langres la nomma Sœur Anne de Sainte Madeleine. C'est d'elle sans doute qu'il parle avec tant d'éloges, à la fin de la lettre précédente.

BOURRÉE nomme cette religieuse ; Madame *Bellerin*. Mais dans l'acte d'élection de la Sœur Marie de Thoulorge, comme abbesse triennale en 1629, sa signature autographe est ainsi orthographiée : Sœur Guillemette *Belrien*. (Arch. de la Côte-d'Or, H. 1042, liasse.)

vous dittes ; de la multiplicité, il se faut réduire à l'unité, c'est-à-dire, peu d'occupation et d'attention d'esprit, mais beaucoup d'affection et de fidélité vers Dieu dans les occasions.

Quant à S. C. D. J. (1), je ne la connois pas encore ; vous luy devez donner beaucoup d'amour envers Nostre Seigneur Jésus-Christ, et luy proposer de sa vie ce qui luy peut fortifier l'esprit contre la tentation qu'elle a, lui faisant voir comme ce bon Maistre a si généreusement méprisé le monde et ses plaisirs, ce qu'il a souffert pour nous ouvrir le paradis et les trésors de sa grâce ; que nous n'en devons point estre ingrats, ny estre paresseux à user de ses grâces ; que le monde et les plaisirs passent en un moment, que la gloire est éternelle.

Pour ce qui est de la liberté de parler, qui engendre des murmures, il la faut empescher, s'il est possible. Parlez en à la Mère, afin qu'elle y remédie doucement.

A Dieu, ma bonne Fille, Nostre Seigneur Jésus-Christ soit par son esprit en vous pour jamais !

L

A LA MÊME

Zanet humilie sa correspondante. — Il lui propose pour modèle Jésus-Christ acceptant humblement l'ordonnance de la justice divine sur lui. — Consentir à « ignorer les secrets de Dieu », et prêcher sa gloire partout. — Modération à garder vis-à-vis des novices.

Ce dimanche au matin.

MA SŒUR,

Je n'ay peu écrire plus tost ; je vous supplie de ne le point trouver mauvais.

Vous dittes que vous n'avez point connu que par moy vostre esprit de suffisance. D'où vient donc que vous blasmez si facilement les imperfections d'autrui ? Que vous donnez si librement vostre avis ? Que vous souffrez mal aisément les

(1) Cette Sœur Catherine de Jésus était très probablement une jeune sœur de la coadjutrice ; il en sera question dans les lettres LVII et LVIII, p. 136 et 137.

corrections, et que vous vous louez vous mesme, quand d'autres ne le font pas?... Tout cela témoigne assez ce qui est au dedans. Il s'en faut défaire, et couper toutes ces mauvaises racines avec l'humilité et le mépris de vous mesme.

Vous désirez savoir si vous serez longtemps dans les exercices que vous pratiquez. Une âme bien dépendante de Dieu, et anéantie en soy mesme, ne feroit pas ceste question, mais elle demeureroit dans l'obéissance, attendant en silence que Dieu en ordonnast autrement.

On dit que Nostre Seigneur Jésus-Christ venant au monde, le Père éternel lui montra dès le premier instant de sa vie, les peines, les travaux et les confusions qu'il y devoit souffrir. Mais je n'ay point ouy dire que le mesme Seigneur demandast à son Père combien cela dureroit. Il accepta ceste ordonnance de la justice divine, et se contenta de cela.

Voyez, par cet exemple, ce que vous devez faire pour l'imiter. Je pense que le Fils de Dieu n'aymoit pas moins que vous la solitude, et je croy qu'il l'employoit mieux que vous ne ferez jamais, et néanmoins il s'en privoit, pour satisfaire à l'obéissance qu'il avoit eüe de son Père, de converser avec les hommes, et de leur enseigner le chemin du Ciel. Je veux que vous ne voyiez ny passé, ny présent, ny futur, mais qu'en tous les momens de vostre vie, vous regardiez la conduite de Dieu sur vostre âme, et que vous vous y soumettiez humblement, sans en vouloir savoir davantage.

Pesez ces paroles du Fils de Dieu à ses Apostres : « *Il ne vous appartient pas de connoître les momens, ny les temps que mon Père a mis en sa puissance, mais le Saint Esprit descendant sur vous, vous serez témoins de ma divinité en Jérusalem, en Judée, en Samarie et par tout l'univers* ». (1) ; comme si Nostre Seigneur vouloit dire : « Je ne vous ay pas établis en la terre, pour pénétrer dans les secrets de Dieu, mais bien pour prescher ma gloire partout. »

Il faut donc ignorer l'un, et satisfaire à l'autre. C'est, ma Sœur, ce que vous devez faire pour vos novices. Il n'est pas à propos d'exagérer tousjours leurs fautes ; sy elles ny tomboient souvent, et par négligence, vous ne les devez pas

(1) Act. I, 7.

mortifier, en sorte qu'elles ayent de l'aversion de vous. Faites qu'en vos mortifications, elles voyent tousjours beaucoup d'amour en vous pour elles ; ainsy elles leur seront très utiles, et ne diminueront point la confiance, qui doit estre très parfaite.

A Dieu, ma Sœur, Nostre Seigneur Jésus-Christ soit avec vous pour jamais !

LI

A LA MÊME

Austères conseils pour essayer de parvenir à la vraie vertu chrétienne.

— Dieu est en nous, aussi bien dans la tempête que dans le calme de notre âme. — Dans l'oraison, « se contenter d'estre présente à Jésus-Christ Nostre-Seigneur ». — N'avoir de conférences qu'avec peu de personnes.

Ce 6 décembre 1623.

MA SŒUR,

J'ay bien considéré ce que vous m'escrivez de vos dispositions. Vous avez à souffrir en elles, et Dieu les permet en vous pour cela. Puisque c'est là son dessein, il s'y faut rendre, et unir vostre volonté à la sienne, pour porter non seulement l'exercice, et la respugnance que vous sentez au bien, mais de plus grandes encore, *si sa gloire et ses conseils sur vostre âme le demandent ainsy. Ne regardez vos estats que le moins que vous pourrez ; si le sentiment de la peine y attire vostre attention, divertissez-vous, et si vous ne le pouvez, que vostre volonté, au moins, n'y adhère point. Il importe infiniment de passer légèrement sur tout ce qui se fait en nous, et bien et mal ; la veüe du bien nous donne vanité et complaisance, celle du mal, descouragement et tiédeur en l'exercice de nos fonctions* (1). Quelque tempeste qui s'élève en vous, tenez bon à ne vous point laisser aller aux imperfections apparentes. *Taschez de demeurer dans l'humilité, douceur, modestie ; que vostre visage ne partage point la peine avec vostre âme ; qu'elle souffre, elle seule ; l'extérieur doit estre tousjours esgal, et*

(1) Les passages en italique sont soulignés dans le manuscrit.

la charité veut que vos sœurs ne ressentent point les effets de vos mauvaises humeurs ; c'est assez que vous les ayez, et que Dieu les connoisse. Hors cela, il en faut oster la connoissance à toute personne, sinon à ceux qui nous y peuvent donner force ou soulagement.

Quand vous en userez ainsy, je ne me soucieray guère de vos inutilités intérieures, ny de vos distractions, ny de tous les autres sentiments qui vous affligent, car pour avoir tant d'ennemys, vous n'estes pas vaincue ; l'esprit de Dieu ne laisse d'habiter en vous, et d'y faire son œuvre, et de travailler puissamment à vostre perfection. Je say bien qu'il est malaysé de croire ceste vérité ; mais c'est pourtant une vérité, et il suffit que vous soubmettiez simplement vostre esprit à la Croix, sans vouloir clairement connoistre vostre estat ; estant un estat de ténèbres, il n'est capable d'aucune lumière qui vous regarde. Soyez vertueuse, et pour le reste, n'en soyez nullement en peine, car il n'y a pas sujet d'en avoir.

Quoy ? Dieu n'est-il pas aussy puissant au milieu de cest orage, que lorsque vostre âme est toute perdue dans les consolations ? Ouy, sans doute, et si les effets n'en paroissent maintenant à vos yeux, ils y paroîtront un jour, et vous les y verrez avec action de grâces à la divine bonté. En un mot, ma fille, vostre estat est pénible, mais c'est pour vous qu'il est tel, et non pour Dieu, auquel la créature ne peut jamais faire peine, sinon lorsque la volonté est corrompue par le péché, et que non seulement elle s'y laisse aller, mais qu'elle s'y plaist, et s'y entretient.

Cela n'est point en vous, par la grâce de Jésus-Christ. C'est de quoy vous le devez beaucoup remercier, et attendre avec patience et humilité d'esprit, qu'il fasse paroistre sa lumière, afin que vos ténèbres soient dissipées, et que vous preniez force de le mieux servir *dans la connoissance, qu'il vous donnera de sa sainte présence en vous.*

En vostre oraison, contentez vous d'estre présente à Jésus-Christ Nostre Seigneur. Aymez ceste présence en vous, sinon de l'esprit, au moins du corps. Attendez ainsy qu'il

tombe sur vous quelque miette de sa table. Aimez votre pauvreté, puisqu'il veut que vous y soyez, et honorez en elle tous les délaissemens intérieurs, que sa très sainte humanité a portés en la terre, pour nous donner force dans les nostres.

Voilà ce que vous devez faire, et en demeurer là, sans inquiétude. Au surplus, je n'improove pas quelques pénitences de surcroist, durant cet avent, mais il y faut la sainte obéissance.

Quant à vos conférences, il est bon qu'elles soient avec peu de personnes ; aussy bien toutes ne vous ayderoient pas. Pour celle qui dit avoir tout pouvoir de M[onsieur] de C[îteaux], je ne pense pas que ny vous, ny d'autres de la maison, en puissent recevoir beaucoup de satisfaction ; d'autant qu'il me semble que leur voye est différente de celle par où Dieu vous veut conduire.

Quant à la veüe de mespris, et d'abaissement de vous mesme, vous vous en devez servir pour empescher les défauts de support, de charité, et de mansuétude ; car toute âme qui se voit digne du rebut et du mespris des créatures, ne doit jamais estre ny rude, ny mal plaisante, ny peu serviable au prochain.

Pour l'occupation intérieure que vous considérez aux saints, il n'y a rien de mauvais ; au contraire, ceste pensée vous aydera à faire ce qu'ils ont fait.

La grâce de Jésus soit en vous à jamais, ma Sœur !

LII

A LA MÊME

Zamet interdit comme « peu nécessaires » des conférences, avec une dame. — La « conduite » de la Sœur Marie de Saint Bernard. — Ne contraindre personne à rendre compte de ses dispositions ; laisser une grande liberté aux âmes.

Ce 25 décembre 1629.

MA SŒUR,

Je vous supplie de ne point songer à envoyer vers la dame

dont vous me parlez en vostre dernière lettre. Il n'est nullement raisonnable de luy donner la peine de venir, et il est aussy peu nécessaire de remplir vostre mémoire des discours que vous en pouvez apprendre, qui me regardent. Vous n'êtes pas en religion pour cela, mais pour estre toute à Dieu, et sans réserve. Je vous estimeray beaucoup en ceste condition.

Si M[a] S[œur] M[arie] d[e] S[aint] B[ernard] (1) vous est donnée, après le partement de M[a] S[œur] l'A[bbesse], je vous supplie de la laisser dans sa conduite ordinaire, et de ne luy point donner d'autres pensées que celles qu'elle prendra par elle mesme. Je vous donne cet avis, afin que vous soyez plus libre avec elle qu'avec les autres. Ne contraignez personne à vous rendre compte. Laissez cela à la liberté de qui le voudra faire, mais cela ne vous doit point empescher de parler, ny de soulager les âmes en leurs besoins. Souffrez beaucoup, et soyez gracieuse envers tous. Vous ne devez pas regarder ce que font les autres, mais vous devez songer à vous, et à vostre perfection.

Je ne vous en puis dire davantage pour ceste fois.

Je suis tout à vous en N. S. J. C.

Dites à M[a] S[œur] l'A[bbesse] ce que je vous recomande touchant la conduite de M[a] S[œur] M[arie] d[e] S[aint] B[ernard].

(1) Cette religieuse s'appelait dans le monde : Marie de Thoulorge. Bourrée écrit ce nom sans *h* ; nous donnons l'orthographe d'une signature autographe de cette religieuse. (Arch. de la Côte-d'Or, 1042, liasse).

En 1629, lorsque Madame de Pourlan renonça à sa dignité d'abbesse perpétuelle, pour établir la triennialité, ce fut cette Sœur Marie de Saint Bernard qui fut élue à sa place.

ANNÉE 1624

LIII

A LA MÊME

Exhortation à l'obéissance ; « c'est à Dieu, et non à la créature, à qui nous nous soubmettons ». — Le Prélat recommande à sa fille « une extresme douceur ». — « Une glace », où elle connaîtra ses défauts.

A Montmoyen (1), ce 5 may 1624.

MA SŒUR,

Je me réjouys des bonnes nouvelles que vous m'apprenez. Je prie Dieu de vouloir continuer ses grâces à vostre petite maison. Je pense que vous devez faire ce que vostre bonnè Mère (2) vous 'dit, sans en attendre mon avis ; l'obéissance et la charité veulent cela de vous. Elle est si humble, et si retenue, qu'elle ne dispose de rien sans m'en avoir escrit, et sans en avoir ma pensée ; et vous savez, ma Sœur, que quand elle ne le feroit pas, Dieu l'ayant établie supérieure, il y a grande raison de croire qu'il luy donne une assistance toute particulière pour conduire saintement ses filles. Je vous supplie, ne vous rendez jamais difficile à l'obéissance ; et surtout, ne cherchez point de prétexte, pour ne pas faire ce que vous ne pouvez sans répugnance. Nous devons obéir, et avec grande démission d'esprit, car enfin c'est à Dieu, et non à la créature, à qui nous nous soubmettons. Unissez vous étroitement avec la Mère, et puis avec les sœurs. Vous devez aymer l'une, comme celle par qui vous apprenez les desseins de Jésus-Christ sur vous, et les autres, comme estant regardées de Jésus avec amour, pour leur donner sa grâce et sa gloire.

Je vous supplie, faites que vos malades soient bien trait-

(1) Aujourd'hui village de 235 habitants, canton de Recey-sur-Ource (Côte-d'Or.)

(2) Madame de Pourlan.

tées ; cela donne courage de bien faire, quand on se porte bien, et puis la charité y est beaucoup exercée.

Je vous recomande une extresme douceur ; qu'il n'y ait jamais rien d'aigre en vostre mine, ny en vos paroles. Cela vous sera très utile, et servira à autrui. Les esprits pleins de boutades et d'inégalités sont de très mauvaise édification, et font toujours peine en une communauté ; d'ailleurs c'est une marque d'immortification, et en dernier lieu, l'esprit de Jésus ny habite pas avec plénitude. Cest esprit est si doux, si patient, si humble, si déferent ! O ma Sœur, quel modèle ! regardez le souvent ; dans ceste très pure glace vous connoistrez vos défauts.

A Dieu. Je le supplie de demeurer en vous à jamais.

LIV

A LA MÊME

Protestation de dévouement surnaturel. — Voyage à Paris, au sujet d'un procès relatif à la régale.

A Mussy, ce 10 juillet 1624.

MA FILLE,

Je me réjouys beaucoup de vostre meilleure disposition, et de ce que vous ne voulez plus douter de moy. Quand cela vous arrivera, vous aurez tort, car je ne vous en donneray jamais de sujet, et n'en auray de ma vie seulement la pensée. Vous savez qui m'a donné à vous. Il m'y tiendra engagé, tant qu'il luy plaira, et ne veut pas qu'il soit en mon pouvoir de m'en dégager jamais.

Voyez comme vos soubçons sont mal fondés ; de toutes parts, quelles preuves de charité vous avez receües ! Il se faut, une autre fois, moins entretenir en ces sentimens, les laisser là pour aller à Dieu en qui nous trouverons toute une autre leçon que celle que nous lisons dans une nature déréglée.

Je m'en vas à Paris ; la Providence qui meut, et emporte toutes choses, m'y conduit. Ce ne sera que pour un mois ;

c'est pour un procès important aux droits de cet esvesché (1).
J'en recommande l'issue à vos prières.

A Dieu, ma fille bien aymée.

LV

A LA MÊME

Une sévère monition. — Ne pas s'occuper des autres, mais « aller à la perfection. »

A Paris, ce 17 juillet 1624.

MA SŒUR,

Moins de pensées et de veües sur les actions d'autrui. Tout cela doit mourir en vostre esprit, afin qu'il soit plus capable de l'esprit de Dieu, et plus simple en ses opérations. Ce que vous me mandez ne devoit point, à mon avis, estre pensé ny escrit, car il y a peu de fruit à l'un et à l'autre. Il vaut mieux se priver de toutes choses que de les procurer et les vouloir, avec tant d'application d'esprit. Nous devons nous occuper en Dieu, et non en la satisfaction de nos volontés, prendre ce qui s'offre à nous, mais faire peu de diligence pour l'obtenir. Vous devez apprendre à vous passer de tout, et si vous en prenez la coustume de bonne heure, vous en serez meilleure devant Dieu, et plus tost disposée à posséder Dieu. Je voys un esprit bas dans vostre maison ; ne l'y entretenez pas. Fassent les autres ce qu'elles voudront ; pour vous, ma Sœur, je vous conseille d'aller à la perfection, et de ne vous point contenter à

(1) Il s'agit d'un procès relatif au droit de régle. Le chapitre de Langres possédait depuis longtemps ce droit, qui commença à lui être contesté par la Sainte-Chapelle de Paris, à la mort de Charles d'Escars. (1614). Les officiers royaux apposèrent en effet les scellés « dans la maison épiscopale, et dans le lieu de Bèze » où il était mort. Le Chapitre interjeta appel, et le 4 mai 1615, la Cour rendit un arrêt infirmant tout ce qu'avaient fait les officiers royaux.

La Sainte-Chapelle n'abandonna pas ses prétentions, et à la suite d'un long procès, celui dont parle Zamet, un arrêt de la Cour intervint le 8 mars 1625 ; cet arrêt, « sans s'arrêter à l'exemption et prétendue possession d'icelle (la régle), déclare l'Evêché de Langres sujet au droit de régle, et condamne M. Zamet à rendre et restituer au Chapitre de la Sainte-Chapelle, les fruits de l'Evêché de Langres, depuis la mort de son prédécesseur jusqu'au jour qu'il a fait le serment de fidélité au Roi. » (*Factums judiciaires*, Langres, B. N. F^o F 3, 8.601-8.635 ; Dupuy, 37, f^o 130.)

moins. Voilà ce que j'ay à vous escrire sincèrement, et selon mon sens, comme vous voulez que je vous parle. Notre Seigneur Jésus-Christ vous fasse bien connoistre ce que je veux dire, et vous donne la grâce de l'accomplir fidèlement !

Je ne vous puis rien mander sur vostre charge, que vos tours et vos parloirs ne soient achevés. Cependant, escoutez patiemment, parlez peu et avec grande douceur. Portez tout à la Mère, et avec tant de discrétion et de retenüe, que vous ne fassiez point de peine aux sœurs. Fermez bien vos portes et ne vous laissez voir que fort peu.

LVI

A LA MÊME

Prendre soin de sa santé, « afin de servir les sœurs, au lieu de les incommoder ». — N'avoir pas un esprit si sévère. — Eloge de la douceur.

A Mussy, ce 1^{er} septembre 1624.

MA SŒUR,

Me voicy de retour, en bonne santé Dieu mercy. A mon arrivée, j'ay receü toutes vos lettres ; sur quoy je vous diray que quand à vostre personne, je persiste à vous dire que vous en devez prendre quelque soing, non pour la conserver plus longtemps, mais pour vous rendre capable des exercices de la religion, et de servir vos Sœurs, au lieu de les incommoder. Faites maintenant oraison avec plus de liberté d'esprit, j'entends moins d'attention et d'assujettissement à l'occupation que vous luy voulez donner en Dieu.

La charge que vous avez (1) servira à vostre santé. Quand vous la ferez fidèlement, ce sera faire chose bien agréable à Dieu, et qui vaudra une bonne oraison.

Pour ce qui est des tumultes arrivés, je vous supplie d'y considérer beaucoup les manquemens que vous y pouvez avoir commis, afin que vous les évitiez à l'avenir en semblables occasions. Vous avez un esprit un peu sévère qui,

(1) La charge de maîtresse des novices.

dans sa rigueur, est capable de blesser la douceur de la charité, laquelle est bénigne, patiente, et supportante à l'extrémité. Etablissez-vous en ceste vertu ; vostre naturel en a besoing ; regardez les fautes d'autrui avec compassion, et dans les violences que désormais le monde excitera contre vostre petite maison, armez-vous de douceur, de patience et de bonté si grandes que le m[alin] es[prit] en demeure confus. Sa guerre n'est pas maintenant, comme elle a esté autrefois ; les moyens luy en sont retranchés. Il en tente de nouveaux, il vous faut aussy d'autres deffenses ; que la première de toutes soit la charité, et la patience, en ce qui vous viendra de sa part, par l'entremise des créatures. Vous le confondrez par là et sortirez du combat avec avantage.

Quand nous serons sur les lieux, on conoistra mieux ce qui est à faire, Cependant augmentez vostre confiance en Dieu, et plus vous estes pressée, plus ouvrez vostre cœur, et regardez Dieu comme vostre père. Pour moy, j'essayeray de faire sa volonté en toutes choses, et si elle est en ce que vous désirez de moy, dès maintenant je m'y soubmets.

A Dieu, ma Sœur. La paix de Jésus-Christ soit en vous à jamais, etc.

Je ne vous écris rien de l'affaire que nous avons traittée à Paris ; il y a peu à dire là-dessus, car elle n'est guère avancée (1).

LVII

A LA MÊME

Zamet approuve la pensée d'une retraite. — Il n'« ordonne » pas de pénitences corporelles, mais il en veut des spirituelles.

Ce 8 septembre 1624.

MA SŒUR,

Il n'est point mal à propos que vous fassiez une retraite, puisque Dieu vous l'a conseillé, mais à condition que vous ne la ferez que de huict jours au plus, et qu'il n'y aura

(1) Voir la note de la p. 133.

point de pénitences corporelles ; ce n'est pas ce qui vous est nécessaire. Adoucissez votre esprit, humiliez-le, rendez-le charitable et supportant, sans froncer le sourcil, les manquement d'autrui. Voilà les pénitences que je vous ordonne.

Je vous supplie, priez pour la bonne S[œur] C[atherine] de J[ésus]. Compâtes aux peines que ceste âme souffre. Ne l'aigrissez point par opposition et contrariété à ce qu'elle dit ; cédez à sa tentation puisque vous jugez qu'elle y est. Vous ferez un bien que Dieu saura reconnoître en son temps. Souvenez-vous que vous devez quelque chose de particulier à ceste âme, car Dieu vous l'a donnée, et s'est servy de vous pour luy donner les premiers conseils, et les premières assistances de son salut. Comment a-t-elle perdu ceste confiance ? Comment vous estes vous séparée d'elle ? Il la faut renouer, ma fille, et l'aymer plus que jamais ; car maintenant vous devez avoir plus de charité, et elle doit avoir plus de vertu. Adressez-vous au Saint-Esprit pour cela ; il est le lien du Père et du Fils en la Sainte Trinité, et le lien de Dieu avec les créatures en la Sainte Incarnation.

Bonjour, ma Sœur.

LVIII

A LA MÊME

Le Prélat estime sa correspondante « trop sévère » à l'égard de sa sœur.
— Une leçon d'humilité.

Ce 13 [1624].

MA SŒUR,

Je croy que les peines que vous avez contre votre vocation sont tentation ; car Dieu vous veut, à mon avis, où vous estes, et non ailleurs, et vous y devez vouloir estre, pour l'honorer et le servir, selon l'esprit et la grâce qu'il vous en donne.

Je vous supplie de ne point rendre votre esprit difficile, mais de l'accoustumer à tout, autant qu'il le pourra porter. C'est la règle de la charité, l'observance de laquelle vous

apportera un grand repos. Vous estes trop sévère ; il faut estre plus douce, et plus patiente aux manquemens d'autrui. Votre leçon est maintenant de beaucoup souffrir et non de reprendre ; cela ne convient pas à vostre humeur, naturellement altière et mal endurente ; croyez-moy, s'il vous plaist, en cecy, et vous vous en trouverez bien.

Vous et vostre sœur estes sorties d'un mesme centre ; pourquoi faut-il que vous soyez meilleure qu'elle, et que vous ayez des dispositions à la grâce et à la vertu qu'elle n'a pas, sinon parce que Dieu vous tient par là, et qu'il vous fait des miséricordes qu'elle n'a pas ? Remerciez-le de ceste différence, et croyez certainement, au reste, qu'il n'y en a point entre vous et elle. Vous estes d'une mesme chair sortie d'Adam, sujette au péché, et peut-estre plus capable du mal qu'elle, si Dieu vous abandonnoit (1). Priez pour les âmes ; rendez-les ainsy meilleures, et par vos exemples.

Quant à l'affaire, je m'y employe autant que je puis. On nous en promet bonne issue. Elle ne sauroit estre terminée avant mon retour, qui sera, Dieu aydant, dans trois ou quatre jours. C'est pourquoy je n'attends plus de vos lettres.

Ma Sœur, je supplie Nostre Seigneur Jésus-Christ vous donner sa paix.

Je croy que vos tremblemens viennent de ce que vous vous affoiblissez trop ; vous devez mieux manger, et vous conserver davantage.

(1) Nicolle de la Tournelle, sœur de la Mère Jeanne de la Trinité, après neuf mois d'hostilité à la réforme, avait fini par venir à Dijon, et demandé à être reçue au monastère, au commencement de 1624. » On lui fit recommencer son noviciat, sous la conduite de sa sœur, qui trouvant qu'elle ne prenoit pas assez tost l'esprit de religion, apporta grande opposition à ce qu'elle fût reçue à profession ; mais M. de Langres et la Mère Jeanne de Saint Joseph qui étoit encore abbesse titulaire, jugèrent qu'il fallait user d'un peu plus d'indulgence et de condescendance à son égard. Il en arriva justement comme de Jean Marc, cousin de saint Barnabé, auquel la douceur de cet homme apostolique et la fermeté de saint Paul furent très utiles : de même la douceur compatissante de Madame de Poulan, et la *sévérité inflexible* de Madame de la Tournelle lui servirent beaucoup, et en firent une très bonne religieuse, ce qu'elle a été jusqu'à sa mort. » (BOURRÉE, *Vie de Madame de Poulan*, p. 242.)

LIX

A LA MÊME

Dieu conduit maintenant cette Âme par une voie différente de celle qu'il a tenue sur elle au début de sa conversion. — Il y avait alors « beaucoup de sentimens, et de choses grossières et palpables » ; aujourd'hui, il faut adhérer simplement à la volonté divine, dans la force et le dénuement. — Ce que doit être l'obéissance.

[1624.]

MA SŒUR,

Si vous avez tousjours esté fidelle à Dieu, vous ne devez pas vous estonner que vous changiez d'estat et de disposition. Les âmes qui, dans une manière de conduite, font leur profit des grâces que Dieu leur confère, il ne faut pas trouver estrange si elles s'avancent et s'élèvent à une plus grande perfection, dans laquelle, comme dans une nouvelle voye, ce n'est point merveille si elles trouvent nouvelles choses, et des sentimens qu'elles n'ont point encore esprouvées. Autre doit estre la conduite de Dieu sur vous présentement, autre celle que vous avez eüe au commencement de vostre retour vers Dieu. En celle-cy, il y a eu beaucoup de sentimens et de choses grossières et palpables, lesquelles devoient alors estre présentées à vostre esprit, comme non encore développé de ses obscurités, et non accoustumé aux choses délicates de la vie spirituelle. Vostre âme occupée et plongée dans la terre avoit besoing de quelque forte veüe, de la représentation d'objets massifs et puissans pour l'attirer à Dieu. C'est ce qu'il a fait par sa miséricorde vers vous, Maintenant cela n'est plus bon ; c'est pourquoy Nostre Seigneur se retire de ceste manière d'opération sensible, et vous lie à soy par la seule et simple veüe de sa volonté divine, laquelle ne sauroit estre rude, ny pénible à suivre, puisqu'elle est volonté de Jésus-Christ sur vous, qui estes sa créature, obligée, par conséquent, d'adorer la volonté de vostre Créateur, et d'admirer, en ceste volonté, sa souveraine bonté qui daigne vous regarder ; et non seulement vous

regarder, mais avoir encore quelque volonté, et quelque dessein pour vous.

Arrestez vous donc à ceste marque de la bonté de Nostre Seigneur, et la recevez avec amour, vous obligeant et vous efforçant d'accomplir la volonté de Dieu en toutes choses ; veü mesme que, par ceste voye seulement, vous pouvez et devez devenir heureuse et consommée en la perfection.

C'est assez que vous ayez la veüe du vouloir de Dieu ; il ne vous faut point d'autre lumière, ny d'autre assistance ; car la volonté de Dieu vous doit estre l'une et l'autre, et lumière et force pour vous. Après cela vous devez ignorer et extérieur et intérieur en vous, ne savoir pas mesme si vous avez vie en la grâce. Si vous désirez le Saint-Esprit, ce ne doit point estre comme consolateur, mais comme auteur et principe de vos vertueuses opérations. C'est avec ceste force, c'est avec ce desnüement, que vous devez marcher dans vos voyes ; ce qui sera adjousté à cela, sera superfluité, et une multiplicité qui vous séparera de l'unité et simplicité, en laquelle vous devez aller à Dieu, qui est la supresme unité.

Si quelque chose de plus vous arrive, qui vous donne quelque ayde aux choses de vertu, recevez-le ; car tout don de Dieu est précieux ; mais n'en faites pas vostre capital ; car sans cela, aussy bien qu'avec cela, vous devez toujours aller à Dieu et accomplir pleinement ses volontés et ses desseins sur vous. Prenez garde d'attribuer [à une opération] émanée de la vertu de l'enfance de Jésus-Christ ce qui vous arrive peut estre par négligence ou par le mauvais usage de la grâce. Nous ne devons pas nous persuader aysement que Notre-Seigneur Jésus-Christ opère en nous, selon la diversité des estats de sa vie ; c'est ce qu'il fait dans les âmes privilégiées, du nombre desquelles nous ne devons pas croire que nous soyons. Il ne se faut pas estonner, si après avoir bien laissé courir son esprit, si après avoir entretenu bonne compagnie tout le jour, nous sentons impuissance aux choses spirituelles. Ce n'est pas que vous ne deviez faire ce que l'obéissance vous commandera ; mais, ma Sœur, vous devez savoir qu'il y a grande différence en-

tre faire simplement ce que l'obéissance ordonne, et faire ce que nostre propre satisfaction nous suggère en l'accomplissement de l'obéissance. Il faut faire l'un et non pas l'autre : obéir précisément, et rien plus ; autrement le mérite de l'obéissance n'y sera pas.

Quant à vostre aversion, il ne la faut ny avoir ny tesmoigner ; mais il se faut modérer dans les sentimens d'inclination et de bonne volonté que nous avons pour le salut du prochain. Celuy de qui vous entendez parler n'est pas digne d'un si mauvais traitement. Il a obligé vostre maison, et l'a servie ; ainsy vous en devez estre reconnoissante, mais d'une manière sainte et vrayment convenable à la charité.

Nostre Seigneur Jésus-Christ soit avec vous à jamais !

ANNÉE 1625

LX

A LA MÊME

Maladie et convalescence du Prêlat. — Parmi les lettres reçues, « les sérieuses lui ont semblé les meilleures. » — « L'Esprit de Dieu veut une âme gaye, mais ce doit estre avec mesure. »

Ce 6 janvier 1625.

MA SŒUR,

Je vous escriis seulement pour vous donner un témoignage de la santé que la Sainte Vierge m'a rendue par vos bonnes prières. Je vous en remercie de toute mon affection, et vos bonnes sœurs.

Depuis ma convalescence, j'ay veü diverses lettres que vous avez escrites, et vous diray sincèrement que les sérieuses m'ont semblé les meilleures. Je ne comprends point comme il se peut faire qu'une âme qui voit tout en Dieu, et qui ayme le prochain dans la charité de Jésus-Christ réussisse si bien à dire des paroles de récréation. L'Esprit de Dieu veut bien

une âme gaye, mais ce doit estre avec mesure, et en sorte que dans ceste (*sic*) il n'y ait ny pensée, ny parole qui se ressent de l'esprit du monde.

J'escriis librement ce que je pense, et ce n'est point mon mal qui me fait censurer les actions d'autrui, mais le désir de vostre perfection, qui me fait parler sans déguisement. Il est bon de se rendre aux volontés d'autrui, mais cela s'entend : quand elles sont raisonnables et qu'elles ne s'opposent pas à nostre bien.

Nostre Seigneur soit avec vous et vous fasse connoistre ce qu'il désire de vous pour sa gloire et pour vostre bien..

LXI

A LA MÊME

Lorsque nous aimons les créatures avec excès, Dieu nous en sépare, soit par la mort, soit par le dégoût qu'il nous en donne. — « Il n'y a que Dieu que nous puissions aymer dans l'excès ». — Les « inégalités » de l'amour humain.

[Janvier 1625.]

MA SŒUR,

Si nous étions bons, et bien mortifiés, nullé chose ne nous seroit ennuyeuse ; car, en toutes, nous verrions quelques vestiges de la Divinité, et connoistrions que toutes choses sont dans l'ordonnance de Celuy qui les a créées. Nous ne croirions pas non plus estre à charge, ny à peine à personne ; car nous penserions que les âmes qui vivent avec nous supportent facilement nos défauts par leur très grande charité. Que si Nostre Seigneur Jésus-Christ est obligé de nous donner ennuy et peine des choses qui nous environnent, pour nous en séparer, et nous détacher d'affection avec elle, en cela nous avons sujet de nous humilier, d'autant qu'il est bien assuré que si nous usions des créatures par raison, et non par passion déréglée, Nostre Seigneur nous en laisseroit librement l'usage, et ne nous en priveroit pas. Il oste les enfans aux pères qui les aiment avec excès ; il vous oste ce que vous aymez de mesme,

non par la mort, mais par le dégoust qu'il vous en donne.

Voyez à quoy nous obligeons la bonté divine qui, ne pouvant nous séparer de nos imperfections par des voyes nobles, excellentes et divines, est contrainte de nous en séparer par des moyens bas, et s'il faut ainsy parler, contraires à son amour, et à la dignité de nostre âme. Combien de fois Dieu nous fait-il connoistre sa volonté, par les inspirations qu'il nous donne, par les reproches intérieurs que nous ressentons en nos consciences, quand nous avons failly, et par les avertissemens extérieurs des prédicateurs, et autres personnes qui, en leurs communications spirituelles, parlent à nos cœurs, et nous disent ce que nous avons à faire ! Et cependant tout cela ne sert de rien ; nous persévérons en nos satisfactions, nous suivons nos dérèglemens, jusqu'à ce que Nostre Seigneur mette la main au glaive, et par la séparation véritable, ou le dégoust qu'il opère en nous des choses qui nous tenoient trop engagés à autrui ou à nous mesmes, nous dégage et nous délivre de nos misères, et nous fasse rentrer en nostre devoir. Pensez-vous, ma Sœur, à quoy vous oblige la grâce que Dieu vous fait de vous faire voir sa volonté en toutes choses ? C'est à la suivre exactement et à continuellement vous faire la guerre à vous mesme, plustost qu'à y manquer. Nostre Seigneur Jésus-Christ, qui vous donne ceste veüe là, ne vous fait-il point voir quand et quand la fidélité qu'il a rendue à accomplir la volonté de son Père ? Il a esté fidelle en des voyes bien estranges et bien pénibles, voire insupportables à la nature, si elle n'eust esté soustenue de la Divinité qui la rendoit capable des souffrances extresmes qui luy arrivoient, pour se rendre à la volonté du Père. Je voys bien que ceste volonté divine vous attire avec douceur, et qu'elle ne se decouvre à vous, qu'à mesure que Dieu vous dispose à vous y rendre ; mais si elle paroisoit à decouvert, et si Dieu vous faisoit voir ce qu'il veut de vous pour vostre perfection, et pour le servir en la pureté que vous devez à son service, ô que ceste volonté seroit pénible, et espouvantable à la nature qui, en ceste veüe, verroit sa ruine entière, et la destruction de tous ses sentimens !

Je vous supplie, songez à vous, et faites que vostre soing principal soit de travailler à vostre salut. Vous trouverez enfin que toute autre chose est curiosité inutile et vanité. Demeurons tousjours et avec toutes personnes dans les termes de la raison. Regardons ce que nous devons pour satisfaire à Dieu et à la charité que nous devons au prochain, et ne cherchons point en cela nos divertissemens, ny nos consolations ou satisfactions particulières. Croyez-moy, la créature n'est pas capable de porter nostre amour, quand il n'est pas modéré. Il n'y a que Dieu que nous puissions aymer dans l'excès. Quand nous aymons la créature plus pour nous que pour Dieu, il faut que cela finisse ; tout enfin aboutit au dégoust, et sans doute que la créature aymée pour elle mesme ne peut faire autre chose, ny donner autre sentiment à l'âme.

De là viennent nos inégalités ; nous aymons, et puis nous n'aymons plus ; ce qui nous plaist en un temps, nous desplaist en un autre. Ce n'est pas estre dans l'imitation de Jésus-Christ qui ayme les âmes tant qu'elles sont dignes d'estre aymées, et qui ne change point si nous ne changeons les premiers.

A Dieu, m'a Sœur ; voilà parler comme une personne qui vous ayme, et qui vous ayme sans changement ; car nous aymons dans la charité de Jésus-Christ, auquel nous sommes tellement à vous, que nous ne sommes pas plus à nous mesme.

Comme se porte M[onsieur] vostre père ?

LXII

A LA MÊME

Nouvelles précisions sur le même sujet. — Ne pas « s'émanciper », surtout dans les écrits. — Le Prélat refuse de répondre à des questions subtiles de spiritualité, en particulier sur la *vision en Dieu*. — Prendre garde au « Malin », qui abuse beaucoup d'âmes. — Faire simplement son devoir, et pratiquer la charité.

A Langres, ce 14 janvier 1625,

MA BONNE SŒUR,

Je n'ay jamais pensé à vous obliger de traiter avec les

personnes autrement que vous ne devez. Tant s'en faut que j'aye ce dessein là, que je l'aurois plustost de vous en divertir, sy vous y estiez engagée. Mais j'ay bien désiré que vous ne fussiez point inégale en vostre conduite envers le prochain, et qu'en demeurant avec luy dans la charité et la confiance que vous luy devez, vous demeurassiez quand et quand dans la pureté et fidélité que vous devez à Dieu, et dans l'obligation de vostre règle.

Voilà quelle a esté ma pensée. Il faut savoir vivre franchement avec les personnes, mais il faut aussy y vivre saintement, et ne point tant accorder aux sens en ceste franchise que, pressé de la conscience, on soit obligé d'y apporter du retranchement. Si nous regardons Jésus-Christ Nostre Seigneur en toutes nos actions, nous n'aurons garde de tomber en semblables fautes ; mais en la conversation que nous avons avec le prochain, le mal est que nous y contemplons peu l'honneur et la gloire de Jésus, et y recherchons beaucoup nostre propre satisfaction, et celle de la créature ; et de là viennent les dérèglemens, lesquels sont comme les meurtriers des amitiés qui ont esté bonnes et saintes en leurs commencemens.

Je vous supplie très humblement, ma Sœur, ne vous émancipez jamais, beaucoup moins en vos escrits qu'en vos paroles ; que l'honnesteté et la modestie soient la conduite de vostre langue et de vostre plume. A faire autrement, non seulement il y a de la faute devant Dieu, mais encore de la messéance devant le monde. La trop grande familiarité engendre enfin le mespris. Nous sommes en la terre pour plaire à Dieu, et nous en devons demeurer là, quoyque le monde et la nature en murmurent.

En cela consistent nos combats ; en cela Dieu veut voir la générosité de nostre courage, et l'amour que nous luy portons. Si la grâce ne nous est pas donnée de témoigner cest amour en choses grandes, comme l'ont fait autrefois les saints martyrs, qui, aux despens du sang et de la vie, ont méprisé les sentimens et les affections du monde, ne refusons point, au moins, de le faire paroistre aux petites occasions, puisqu'elles nous sont présentées, nous souvenans que,

comme le présent des deux deniers de la pauvre femme fust préféré aux riches oblations des grands, de mesme, les petites marques que vous donnerez de vostre amour seront estimées et prisées de Dieu selon leur valeur, autant ou plus que si vous le témoigniez en de plus grandes occasions.

Je ne responds point à ce que vous demandez sur la fin de vostre lettre, parce que je ne puis imaginer que vous soyez en un estat si élevé que vous ayez besoin de distinctions si subtiles. Ne regardez pas tant vos sentimens ny vos élévations intérieures, comme vous devez faire vos œuvres. Les âmes qui sont attirées à voir toutes choses en Dieu sont saintes et tellement mortes à leurs sentimens, qu'elles ne se sentent et ne se connoissent plus ; à peine savent-elles si elles vivent. Vous n'estes rien de tout cela ; établissez vous puissamment dans les vertus, supportant, avec grand amour, ce qui vous sera fait qui ne vous plaira pas. Désirez de souffrir de vostre prochain, comme vous voulez qu'il souffre de vous. Recherchez et punissez rigoureusement vos fautes, et excusez celles d'autrui, particulièrement quand vous y serez intéressée. Si vous faites cela, alors nous demanderons à Nostre Seigneur la grâce de vous dire quelque chose sur vos demandes.

Ma fille, ne nous abusons pas, croyez-moy. Le Malin (1) est subtil, il nous amuse par des pensées élevées, et par des sentimens qui nous semblent tout divins ; et cependant, il fait son œuvre en nous, nostre âme repüe d'une viande si délicate, devient orgueilleuse et superbe, entre en opinion d'estre quelque chose, et quoy qu'elle se veuille humilier intérieurement, et qu'elle en fasse mesme quelques actes, ce n'est pourtant qu'en la superficie, et ceste sorte d'humilité ne va pas jusqu'au fond du cœur, où l'orgueil est si fortement enraciné qu'il n'en peut sortir par après, si Dieu n'y met la main et ne l'en arrache, par des voyes fort pénibles et rigoureuses. Pensez à cecy, et, je vous en supplie, ayez tousjours plus les yeux sur vos œuvres, que sur

(1) Le démon.

vos dispositions intérieures, et ne vous fiez jamais à vos sentimens. Ce n'est pas ce à quoy Dieu a promis la récompense, mais bien à ceux qui le serviront en effet et en vérité, et non en imagination et en désir. Je supplie le divin Jésus vous donner lumière pour vous bien connoistre, afin que vous soyez vrayment humble devant sa divine Majesté.

Je suis en luy, et en sa Sainte Mère, vostre très humble, etc.

LXIII

A LA MÊME

La mort de M. de la Tournelle. — Consolation à sa fille. — Le monde la considère « comme la cause de cette mort. » Réponse tirée de l'Evangile. — « Ce bon gentilhomme » avait, avant de mourir, demandé la bénédiction de l'Evêque. — Protestation d'absolu dévouement.

Ce 2 febvrier 1625.

MA SŒUR,

Vous m'apprenez une nouvelle qui me donne de la douleur à l'égal de ce que vous en recevez ; car, ce que le sentiment de la nature opère en vous, je le souffre en moy par celui de l'obligation que j'ay de participer, autant que vous mesme, à tout ce qui vous arrive.

Ce bon père est mort, il est vray, ma fille ; mais c'est en la terre seulement qu'il est mort, car il est vivant maintenant en Dieu, et à Dieu seul dans le Ciel. O ! quelle mort qui conduit à une si sainte et si heureuse vie ! Mourons ainsy tous, ma chère Sœur, et mourons dès ce moment, afin que nous vivions avec luy d'une telle vie, je veux dire de la vie des saints, qui est la mesme vie, de laquelle nous croyons que ce bon père, que nous pleurons mort, est vivant dans le sein de la Divinité. Ne le pleurez plus, il n'en est plus temps. Ces larmes estoient bonnes, quand elles luy pouvoient estre utiles, et que, vivant encore en la terre, il pouvoit estre attaché à la terre, et séparé du Créateur de la terre. Maintenant que ces attachemens ne sont plus à craindre, qu'ils sont convertis aux liens très heureux et très

sacrés de l'amour divin, pourquoy vous affligez-vous ? — Mais on vous considère comme la cause de sa mort. — Qui est-ce qui a ceste pensée de vous ? — Le monde ? — Cela n'est rien. Vous n'en valez pas moins devant Dieu. Les jugemens du monde sont trompeurs et pervers. Pourquoy vous y arrestez vous ?... Comment regardez-vous encore *celuy à qui vous estes crucifiée, et qui est crucifié pour vous* (1), comme dit l'Apostre ? Si c'est Dieu qui a ceste pensée, dittes luy que vous avez pour justification de vostre faute le commandement de son Fils, qui veut que l'on haïsse et père, et mère, et frères, et sœurs pour estre digne de luy. C'est une sainte haine que celle qui nous acquiert l'amour de Jésus-Christ ; c'est un saint esloignement que celui qui nous rend digne de le suivre et de luy appartenir. Regardez donc ceste cause de la mort de M[onsieur] v[ostre] p[ère], non comme un sujet de blasme et de péché pour vous, mais plustost comme un sujet de bénédiction et de sanctification pour vostre âme. Ma chère Sœur, si le défunt a esté mal satisfait de vous en ceste vie, il en sera très satisfait en celle où il est pour jamais, car il voit dans l'ordonnance de Dieu maintenant ce qu'il a creü autrefois procéder de son malheur, et tient maintenant pour très grande miséricorde ce qu'il a estimé estre un rigoureux chastiment. Laissez le jouir pleinement de la paix qu'il possède en ceste vision de paix, la céleste et divine Jérusalem, et ne le troublez pas davantage par vos larmes. Prions Dieu pour luy ; c'est ce que nous luy devons, et c'est ce qu'il veut de nous. De ma part, je feray ce que je dois à sa mémoire, et aux soins que vostre bonté envers moy m'oblige d'avoir pour luy. Consolez vous, cependant, en l'attente d'une vie pareille à celle que nous luy désirons, voire que nous croyons qu'il possède. Ce bon gentilhomme me fit prier dernièrement par le Père Recteur (2) de luy donner la bénédiction, et se recommanda à nos prières ; je dis cecy, pour vous faire connoistre que la miséricorde de Dieu a esté pleine et parfaite sur son âme,

(1) Celui à qui... c'est-à-dire le monde. Galat. VI, 14.

(2) Sans doute le recteur du collège des Jésuites de Dijon, dit collège des Godrans, du nom des fondateurs.

et que rien n'a manqué aux sentimens qu'il devoit avoir pour rendre son esprit entre les mains de Celui qui le luy avoit donné. Quant à ce que vous désirez de moy, hélas ! comment me pourrois-je séparer de vous, Jésus-Christ nous ayant unis pour son service, et m'ayant donné à vous ? Ouy, ma Sœur, j'y suis si parfaitement qu'il n'y a que Celui qui m'a donné, qui m'en puisse retirer. Je vous supplie, n'en doutez point. Mon déplaisir est que ce don vous soit si inutile, et que vostre âme en tire si peu d'avantage. Tel que je suis par ma misère, je suis à vous en la terre et au ciel, si Dieu me fait miséricorde.

J'avois escrit à vostre bonne sœur, il y a déjà quelques jours. La lettre est demeurée par mégarde. Je l'envoie ; vous verrez si elle luy servira.

LXIV

A LA MÊME

Nouvelle lettre de consolation pour la sœur de sa correspondante. — Le Prélat a donné les ordres « avec beaucoup de consolation » au bon Père de Coligny.

Ce 24 febvrier 1625.

MA SŒUR,

J'escris encore à vostre bonne sœur, non que je croye que ma lettre luy puisse servir, mais pour ne point manquer à la charité que je luy dois.

Je vous assure que ceste pauvre fille me fait tant de pitié, et me donne, en son besoin, tant de désir de la servir, que si je pensois la pouvoir soulager, je quitterois tout de bon cœur pour l'aller voir ; mais dans l'incertitude que cela arrive, et que Dieu me donne ceste bénédiction, il ne seroit pas à propos, en l'estat où je suis encore, et au temps où nous sommes, de sortir d'icy, où il me semble que toutes choses m'obligent à demeurer jusqu'à Pasques. Mais je supplieray la Sainte Vierge de luy donner ce que ceste bonne fille pourroit accorder à ma présence et à mes paroles ; ce que j'espère qu'elle fera, et plus efficacement que si je m'en meslois.

Faittes, s'il est possible, qu'il y ait tousjours quelque sœur qui parle à elle, afin que l'on sache ce qu'elle desseigne de faire (1), et aussy que, par la conversation; elle ayt quelque soulagement en ses peines.

Le bon Père de C (2) est party, il y a deux heures, pour son voyage de Paris. Nous luy donnasmes samedy dernier les ordres; de quoy je receüs beaucoup de consolation. Nous en ferons, si Dieu plaist, un bon prestre à Pasques, qui aura soin de vos âmes, et vous assistera plus utilement et plus efficacement.

Ma Sœur, je vous donne le bonsoir et suis tout à vous en Nostre Seigneur.

LXV

A LA MÊME

Attitude à observer à l'égard de la « maison » de la Tournelle, et, à l'intérieur du monastère, à l'égard des sœurs.

Ce Vendredy-Saint, 1625.

MA SŒUR,

Tout ce que vous me mandez est fort sensible et pénible à la nature; mais c'est en la peine, et non en la joye, que se témoigne l'âme fidelle en son amour; et la meilleure espreuve de l'amour est la souffrance. Jésus-Christ nous montre le sien par ses divines faveurs; le nostre ne luy peust estre témoigné qu'en pâtissant pour luy.

(1) Ce qu'elle a dessein de faire.

(2) Il est à peu près certain que ce Père de C. est François de Coligny d'Andelot, petit-fils de l'Amiral. Il entra, en effet, à l'Oratoire en 1623, et fut ordonné prêtre en 1625. (Cf. BATTEREL, *Mémoires domestiques*, t. I, notice de François de Coligny.) Son père, Charles de Coligny, lieutenant-général en Champagne, avait établi en 1622 les Carmélites à Châtillon-sur-Seine, et en 1623 à Chaumont. Le père et le fils firent partie dès l'origine, de la fameuse Compagnie du Saint-Sacrement.

Les rapports de l'Evêque de Langres avec cette famille, qui habitait son diocèse (les d'Andelot étaient seigneurs de Lanty et de Dinteville) ne permettent pas de douter que François de Coligny n'ait tenu, comme plus tard Bossuet, à recevoir de Zamet, son Ordinaire, les ordres sacrés. Il fut ensuite, confesseur et prédicateur des religieuses à Port-Royal, après l'avoir été sans doute à Dijon, comme le désirait l'Evêque de Langres. (Voir la *Vie de Sébastien Zamet*, livre I, chap. II.)

Ceste maison (1), pour laquelle vous souffrez, est à Dieu, et non à vous ; vous n'en faites qu'un membre, et séparé encore, mais séparé d'une sainte séparation. Laissez en le soin à qui il appartient principalement, à savoir, à Dieu. Etablissez vostre repos en sa sainte ordonnance, et ne regardez que cela. Servez messieurs vos frères, et vos sœurs, en tout ce que vous pouvez, mais sans empressement d'esprit, dans les sentimens de la sainte charité qui fera tout ce que vous devez faire pour eux, et le fera saintement.

Pour vostre confession, vous devez surtout prendre garde aux fautes qui vont au préjudice de la communauté, comme les lettres et messages ; car quelque familiarité et bonne opinion que vous ayez de vos sœurs, cela ne vous doit point induire à faire contre vos réglemens. Vous ne sauriez prendre un vray esprit de religion, qu'en vous accoutumant à ceste observance, par laquelle vous ruinerez toutes les petites licences et libertés, qui entretiennent l'esprit du monde chez vous.

Bonsoir, ma fille ; Nostre Seigneur Jésus-Christ crucifié soit vostre paradis en la terre !

LXVI

A LA MÊME

Etre « solidement vertueuse, « c'est-à-dire d'une vertu qui ne soit pas fondée sur des impressions, mais sur la foi et la raison.

Mussy, ce 3 may 1625.

MA SŒUR,

Je mande à la Mère ce que je pense sur la résolution que vous voulez prendre. Je croy que vous ne devez point douter de moy, mais vous devez douster, si telle est la volonté divine, sans laquelle consulter, il ne faut rien entreprendre. Priez pour cela, et puis je feray ce que vous voudrez.

Quant à la disposition présente de vostre esprit, pourquoy dans vostre ignorance, ne serez vous pas à Dieu ? Ne le

(1) La maison, ou famille de la Tournelle,

voulez vous aymer, qu'autant que vos estats vous sont connus ? Les mouvemens imparfaits qui vous arrivent doivent, estre réglés et réprimés par force de raison. Appuyée sur la grâce, peu importe d'estre seiche ou abondante, savante ou ignorante, consolée ou abattüe, pourveu que vous garantissiez vostre âme de ce qui peut desplaire à Dieu. Soyez solidement vertueuse ; cela veut dire, que la vertu ne soit point fondée sur des estats agréables, et qui donnent facilité au service de Dieu. C'est assez que la foy et la raison nous enseignent que Dieu est un maistre qui mérite d'estre parfaitement aymé et obéy.

Je le supplie de posséder vostre esprit à jamais.

LXVII

A LA MÊME

Faire son devoir, sans chercher la satisfaction personnelle. — « Deux filles qui vont ailleurs ». — Avoir plus de confiance en la Providence.

A Fontainebleau, ce 21 juin 1625.

MA SŒUR,

Le Père de C[oligny] me vient d'envoyer vos lettres du 20^e de ce mois.

Quant à vos dispositions, vous devez recevoir les effets malins du diable et de la nature comme deüs au péché régnant en vous, et comme satisfactions que Dieu exige de vous pour contenter sa justice. Souffrez cest estat en patience, et regardez Dieu opérant en vous par rigueur, mais de telle sorte que ceste rigueur est miséricorde, puisqu'elle expie vostre péché, et vous purifie dans l'impureté de la nature et de ses sentimens. Pensez-vous que vous deviez, à ceste heure, chercher quelque satisfaction en vos voyes et en vos œuvres ? Souvenez vous de ces trois paroles de l'Apostre : « *Il ne s'est point satisfait en la terre* » (1). C'est vostre modèle, sur lequel vous devez prendre la règle et la conduite de vostre vie et de vos actions. Quoy donc ?

(1) Rom. XV, 3.

nous ne serons au monde que pour faire les œuvres qui nous donnent quelque satisfaction, et là où il n'y en aura point, nous cesserons d'opérer le bien et nous nous séparerons de la volonté de Dieu qui le demande de nous, et de nos propres obligations ! O ma fille, qu'il faut bien apprendre une autre leçon, et entrer dans un chemin plus épineux, si nous voulons régner avec Jésus-Christ au Ciel, et vivre crucifiés avec lui en ceste vie ! Démeslez vostre âme de la presse, et de l'empeschement que vous donnent, et vos dispositions, et vos sentimens ; dégagez vostre âme de ceste servitude ; élevez la par dessus les images, pour accomplir ce que vous devez ; qu'il vous suffise de connoître ce que vous devez faire ; en ce devoir établissez vostre force, sans en attendre, ny de vos satisfactions, ny de vostre facilité.

Pour ce qui regarde les discours des C., (1) vous eussiez esté plus sages, vostre Mère et vous, si vous n'en eussiez point parlé aux Sœurs. Que tout cela est bien peu de chose pour occuper une âme religieuse ! Pensez-vous que S[œur] M[a-rie] de S[aint] B[ernard] s'en met bien en peine ? Eh quoy ? Pour ces deux filles qui vont ailleurs, la divine Providence vous manquera ! Peut estre que ses richesses et ses dons sont épuisés, et qu'il ne reste plus rien pour vous ?... Allez, filles de peu de confiance et d'amour envers Jésus, et ne remplissez jamais plus vos esprits de semblables bagatelles !...

Je supplie ce mesme Jésus de vous donner un cœur noble,

(1) Probablement les Carmélites. L'épisode « des deux filles qui vont ailleurs » est raconté tout au long dans BOURRÉE (*Vie de Madame de Pourlan*, p. 161-163). En voici l'essentiel : Deux filles de très bonne famille, étaient disposées à prendre l'habit au monastère de Tart ; le jour de leur entrée était fixé. Mais elles allèrent dire adieu à des parentes, qui étaient religieuses dans un autre couvent (sans doute les Carmélites), et celles-ci firent si bien, qu'elles changèrent la vocation des deux postulantes, « lesquelles au lieu d'entrer dans la communauté de N.-D. de Tart où elles sembloient être appelées, entrèrent dans celle de leurs parentes. » De là, grand émoi à Tart, et, pour calmer cet émoi, la lettre si sensée de Zamet.

BOURRÉE ajoute que ces « deux filles » eurent dans la suite de continuelles tentations contre leur vocation ; que le tonnerre tomba sur l'une d'elles, et que « l'autre fut sujette à de grandes faiblesses d'esprit qui lui durèrent jusqu'à la mort. » Il termine l'épisode, en disant que Madame de Pourlan, pour remplacer à Tart ces deux filles riches, qui n'y entrèrent pas, accepta deux filles pauvres, qui furent d'excellentes religieuses.

plein de charité pour luy et pour le prochain, afin que vous sachiez souffrir ce qu'il permet, et ce que le prochain fait contre vostre sentiment.

Jésus soit avec vous pour jamais !

LXVIII

A UNE RELIGIEUSE (1)

Craindre « les voyes qui nous semblent eslevées et hautes », et garder l'humilité, en même temps que la soumission au jugement d'autrui. — Dans les voyes extraordinaires, l'illusion est fréquente. — L'obéissance et la soumission valent mieux que toutes les grandeurs du ciel.

Ce 18 Septembre 1625.

MA SŒUR,

Je supplie Jésus-Christ vous tirer dans ses voyes et anéantir celles de la créature en vous. Vous me mandez beaucoup de pensées fort véritables, et qui doivent estre d'une bonne et solide conduite sur vous, car il est certain que nous devons aimer le rejettement des créatures et trouver bon qu'elles condamnent et réprouvent nos œuvres et nos conduites, lesquelles, quoyque bonnes et saintes en elles-mêmes, se trouvent toujours défectueuses en nous par nos manquemens. Plus les voyes nous semblent élevés et hautes, plus nous avons sujet d'en craindre le déchet, parce qu'elles demandent beaucoup de nous, et facilement nous tombons de la pureté à quoy elles nous obligent. C'est pourquoy, ma Sœur, il faut une grande soumission d'esprit pour les soutenir, une grande humilité pour n'y pas prendre tenue et assurance, et plus elles semblent nous assurer, plus elles nous doivent tenir dans la défiance et la crainte, parce que cette vie est un estat d'incertitude perpétuelle, d'appréhension, de chute et d'erreur. Cela est très utilement ordonné pour nous, afin que les grandeurs ne nous eslèvent pas, que les assurances ne soient point assurances pour nous,

(1) Cette lettre, la XIX^e du recueil de Chaumont, pourrait bien avoir été adressée à la Mère Angélique Arnauld ; ce qui nous porterait à le croire, ce sont les réflexions de la seconde partie de cette lettre, et aussi le voisinage de cette lettre avec la lettre XX^e du même recueil, qui lui est adressée.

et que la certitude ne nous donne point un faux repos, mais que nous soyons toujours humbles devant Dieu, assujettis à sa puissance et bonté, et que nous ne sortions pas un seul moment de sa très sainte et salutaire dépendance.

Vous devez remarquer, à mon avis, qu'il n'y a sorte de conduite en laquelle la nature et le malin esprit ne puissent brouiller tantost d'une manière, tantost d'une autre ; la plus dangereuse de toutes est celle qui nous est la plus imperceptible et qui couvre davantage des apparences de vertu et de sainteté. Car c'est dessous celle-là que le malin esprit se rend plus puissant et nous lie plus fortement à luy. Nous pensons aller à Dieu, et nous allons à son contraire ; nous croyons faire des actes de vertu, et nous en faisons d'imperfection très grande. C'est pourquoi il vaut mieux estre dans les défauts visibles que dans ceux qui ont de sy spécieuses couvertures, car le manquement visible se fait reconnoître et découvre quand et quand (1) à l'âme ce qu'elle est, et luy donne sujet de s'en séparer et de se jeter dans les vertus contraires, ce qui n'arrive pas, quand la faute a apparence de vertu et de droiture et que le mal est caché du bien (2). Vous devez donc, ma Sœur, dans vos certitudes beaucoup craindre, et je dois vous dire qu'il n'y a rien en l'estat de vostre âme qui vous doive donner une plus grande défiance d'elles, ny vous convier davantage à laisser vos pensées et vos jugemens, et entrer en la parfaite soumission du jugement d'autrui. Cela redressera vos voies, vous séparera de l'appuy que vous y pouvez prendre et vous y donnera direction plus pure, et désintéressée de tout amour propre.

Je ne saurois approuver de sy exactes observations que vous faites des rebuts des créatures, et de l'application que vous avez à tout ce qui se passe en vous. Il faut mort à toutes ces diversités, je veux dire délaissement et séparation de toutes choses, pour vous tenir simplement à vos devoirs envers Dieu et le prochain. Cette conduite seule est certaine, elle est humble, simple, sainte, édifiante, exempte d'orgueil et de propre estime. Je désire qu'il plaise à Jésus-Christ

(1) En même temps.

(2) Caché par le bien.

vous réduire là, vous oster vos multiplicités et vos vues et vous assujettir à la direction des âmes qu'il a appelées pour avoir puissance sur vous en la terre. J'aime mieux l'obéissance et la soumission que toutes les grandeurs du ciel ; tant que vous y serez, l'esprit de vérité sera en vous et celui d'erreur ne vous possèdera pas. Invoquez pour cela l'esprit de Dieu sur le vostre. Je veux qu'il vous possède, qu'il entre en vous et vous environne, que sa vérité infailible et incorruptible se tienne en vous, qu'elle y soit vostre conduite, vous préservant de l'esprit d'erreur et de mensonge, détruisant toute fausseté et illusion en vous. Je demande la grâce et la miséricorde de Jésus-Christ sur vous, qu'elle vous prévienne, vous accompagnant et vous suivant, afin qu'il n'y ayt ny perversion, ny interruption dans ses voies, que vostre estre ny celui du malin esprit ne s'y joigne point, qu'il perde toute puissance de vertu en vous, qu'il soit confondu, détruit et anéanti dans la vertu de Jésus-Christ, à laquelle seule nous devons nostre adhérence, laquelle seule doit subsister en nous.

Je me contente de vous mander ces choses pour ce coup, et ne vous en veux pas dire davantage, quoyque je l'aye fortement en la pensée. Je crois, ma Sœur, vous devoir dire encore une fois que vous devez estre beaucoup retirée de vos pensées et jugemens sur vous, et beaucoup révéler celles d'autrui.

 ANNÉE 1626

LXIX

A LA MÈRE ANGÉLIQUE ARNAULD (1)

Troubles d'Angélique qui « ne connoist pas sa voie », et croit que « sy elle estoit sans employ, l'amour-propre mourroit en elle. » Le Prélat « n'en demeure pas d'accord », car l'amour-propre se glisse partout.

[Janvier ?] 1626.

MA MÈRE,

J'ay reçu la lettre que vous avez pris la peine de m'es-

(1) B. N. Dupuy, 947, f° 8. — Bib. de Chaumont, ms 171, Lettre XLIV.

crire, en laquelle je trouve une âme en peine sans sujet, ce me semble. Elle ne connoist pas sa voie ; et je dis que cela est, parce que sa voie est dans son ignorance et non dans son intelligence, et que cette mesme voie est d'estre sans aucune voie, car une voie porte limitation et privation des autres ; et ce que Dieu demande d'elle n'est point cela, mais que sa voie soit sans estendue, sans bornes ny limites ; et c'est pourquoy elle trouve un abisme en elle où tout se perd et s'évanouit, outre qu'elle ne pourroit estre dans une conduite particulière que, par la condition naturelle de son esprit, elle ne s'y attachast aussytost, et Dieu qui la veut parfaite, veut aussy rompre en elle tout attachement et ne souffrir que celui qui doit estre pour luy, à qui toute créature doit appartenir et avoir liaison et référence comme à son principe et à son centre. Je dis donc qu'elle doit fermer les yeux à tout cela et ignorer toutes choses qui la concernent et s'ignorer elle-mesme, non seulement dans son ignorance, mais aussy dans sa science, s'il luy en restoit quelque-une, et aller ainsy à Dieu dans la simplicité d'une âme qui luy est soumise et qui n'agit que par ses divines motions. Elle me dit que sy elle estoit sans employ, l'amour-propre mourroit en elle. Je n'en demeure pas d'accord, car il se nourrit de solitude et de repos aussy bien que de son contraire, et prend part à tout et entre dans les choses les plus saintes ; et plus il est dans les actions de nostre vie, moins nous le connaissons. C'est un mal que la main de l'homme ne sauroit guérir ; il n'y a que le ciel et la gloire d'un Dieu manifestée à la créature qui l'emporte. C'est un des maux des enfans d'Adam qu'il faut souffrir comme beaucoup d'autres, en patience et humilité. Qu'elle se laisse conduire à Dieu, et sy ses colères et ses promptitudes lui déplaisent, qu'elle les agrée au moins en ce qu'elles sont très excellentes à ruiner son amour-propre. Il vaut mieux estre abaissé en nos imperfections et avoir un cœur humble et reconnaissant sa misère que, dans une perfection accomplie, porter un esprit suffisant, plein d'estime et de présomption de soy-mesme (1).

(1) On sait que la Mère Angélique, dans ses lettres à Saint François de Sales et à Sainte Chantal, s'accusait sans cesse de ses colères. « Je fais souvent une

Nous vous offrons à Jésus-Christ dans la puissance que vous dites qu'il nous donne sur vostre âme (1), afin qu'il vous fasse entrer dans la sainteté de ses voies, non pour la sainteté, mais pour l'infirmité et la faiblesse de la créature, laquelle il a sanctifiée, en la portant soy-mesme très divinement ; que vous portiez les vostres dans la sainteté, pureté, droiture et perfection de sa grâce ; que vous marchiez dans sa science et non dans la vostre, qui n'est qu'ignorance et confusion au regard de la sienne ; que vos imperfections soient redressées par ses très saintes perfections et en un mot, que vous soyez sa parfaite image en la terre, comme vous la serez au ciel, moyennant ses miséricordes, lesquelles je demande pour vous et pour moy.

LXX

A LA MÊME (2)

Pour voir clair dans sa « voie » spirituelle, l'âme ne doit pas se guider d'après les lumières de l'esprit humain. — Elle doit « ne se plus croire », et « mourir » même à « l'attachement qu'elle conserve à ses pensées et affections particulières. » Alors seulement, l'esprit de Dieu agira en elle.

8 Febvrier 1626.

MA MÈRE,

J'ay trouvé une disposition d'aveuglement et d'obscurité en vostre esprit, laquelle ne procède que d'une trop grande application à vous-mesme et de ce que vous renfermez par

mine bien chagrine, écrivait-elle en 1621 à cette dernière, et depuis que je ne vous ai écrit, je me suis souvent impatientée contre mes Sœurs et les ai reprises *aigrement*... Je reprends la lectrice avec moquerie ou impatience... » Elle se défend, dit-elle, lorsqu'elle est en faute « avec son indiscretion et son arrogance ordinaire. » Et elle termine ainsi : « Ma chère Mère, tout en vous écrivant, *je viens de me mettre en colère*, et de parler avec bien du mépris de quelqu'un, et j'ai dit quelque chose, afin qu'on fit ma volonté. » (Œuvres de Sainte Chantal, éd. Migne, t. V., p. 1.327 et 29.) Ses lettres à Zamet, en 1626, contenaient sans doute des confessions analogues.

(1) Cette phrase semblerait indiquer que cette lettre est une des premières adressées par Zamet à la Mère Angélique. Il faudrait alors la dater de janvier, puisque les suivantes sont de février 1626.

(2) B. N. Dupuy 947, f° 12. — Chaumont, Lettre XLVI.

trop vostre esprit dans la propre science et dans la conduite de la sagesse humaine. Or, tout ainsy que cette sagesse est folie au regard de la sagesse de Dieu, il semble aussy que la science et la connoissance par laquelle cette sagesse est employée par nous en la conduite et direction de nostre vie, est pure ignorance et obscurité, en comparaison de l'intelligence de Dieu. C'est pourquoy sy vous voulez sortir de vos ténèbres et entrer dans la splendeur de la sagesse divine, il faut que vous sortiez hors de vos pensées et que vous vous esleviez par dessus toutes bornes et toutes lois que vostre esprit humain vous peut prescrire, considérant que, comme ce n'est point à nous d'ordonner la voie par laquelle nous devons tendre à la perfection, ce n'est point non plus à nous de nous establir des règles et des maximes pour y parvenir. Mais comme l'un dépend de Dieu qui doit choisir pour nous la manière de nostre sanctification, il est juste que nous laissions encore l'autre en sa dépendance, afin que dans la lumière et dans la science et sapience divine et non dans la nostre, nous soyons acheminés au degré de perfection et de sainteté qu'il a ordonné pour nous. C'est pourquoy, ma Mère, je vous supplie de laisser là dorénavant toutes les pensées, affections et desseins que vous avez eus jusques icy pour vostre avancement, afin que de meilleurs vous soient donnés, qui ne soient plus de l'industrie et connoissance de la créature, mais de celle mesme du créateur ; pour à quoy parvenir, je vous diray que vous ne sauriez prendre une meilleure ny plus sûre voie que de ne vous plus croire. [vous assurant que tout ce qui sera plus conforme à vostre raison, sera, pour l'ordinaire, ce qui sera plus répugnant et esloigné de la raison de Dieu] (1).

Or, sy vous avez à vous establir dans la vertu, non par actes, ny habitudes, mais par un simple contraire à vous-mesme qui fasse un effet de mort en vous, vous devez semblablement vous establir dans là conduite de vostre âme, non par pensées ou sentimens ni lumières ou connaissances qui viennent de vous, mais plustost par un renoncement de

(1) Cette phrase manque dans le manuscrit de Chaumont.

toutes ces choses ; au moyen de quoy la sapience de Dieu habitera en vous, parce qu'alors elle s'y trouvera, comme dans sa grandeur et majesté, n'estant ny avilie, ny resserrée par la petitesse de la science et connoissance des hommes.

J'estime que cette manière de mort ne vous est pas moins nécessaire que la précédente, parce que l'une ne va qu'aux mœurs, mais l'autre entre dans la source et l'origine de tous nos maux, qui est je ne sais quel attachement que nous conservons volontiers à nos pensées et à nos affections, et c'est à quoy nous avons principalement à mourir, afin que l'esprit de Dieu repose en nous, lequel y estant libre et puissant, conduira nostre vie à des vertus beaucoup plus excellentes et accomplies que celles que nous sommes capables d'acquérir par nos pensées et affections particulières.

Je suis, ma Révérende Mère,

Vostre très humble et affectionné serviteur.

LXXI

A LA MÊME (1)

Deux obstacles à son avancement spirituel : 1^o Sentiment trop vif de son indignité ; 2^o crainte de tomber en illusion et dans les voies du malin esprit. — Remède : ne point s'arrêter à sa propre misère, mais considérer plutôt la miséricorde de Dieu et la grandeur de ses dons, et allier ainsi en soi l'humilité et la grandeur.

12 Febvrier 1626.

MA RÉVÉRENDE MÈRE,

J'ay reconnu deux choses principales qui servent comme d'obstacles à vostre âme. L'une est je ne sais quelle opinion que sous prétexte d'humilité vous avez establee en vous, que vostre indignité ne mérite que choses communes, ordinaires et basses en la conduite de Dieu sur vous ; l'autre obstacle est la crainte de tomber en illusion et par conséquent dans les voies du malin esprit, au lieu d'entrer en celles de Dieu et de vostre salut. Or, je vous diray en général que toute disposition que nous prenons par nous-mesmes, pour bonne

(1) Bib. de Troyes, ms. 1525. Lettre XXIX. — Chaumont, 171. Lettre LI.

qu'elle soit, est une contrainte et une gêne que nous donnons à l'esprit de Dieu, au moyen de quoy, il est empesché d'agir dans la liberté de ses conseils et de ses desseins sur la créature ; car sy un léger attachement à une chose de nulle conséquence et mesme aux exercices de piété est, selon tous les docteurs spirituels, un retardement à la grâce, combien plus le sera un engagement à une opinion estable et formée de longue main par laquelle l'âme, non seulement s'entretient dans ses propres voies et dans ses sentimens, mais y convertit et assujettit tout ce que Dieu luy confère de grâce et de lumière, de sentiment et d'affection ! Car sy, tandis que l'âme se tient attachée et assujettie à sa propre indignité, Dieu la veut eslever par dessus son attachement et son démerite, et luy donner des pensées et des lumières plus hautes et plus sublimes, sans doute qu'elle les rejettera comme contraires à son indignité, et au lieu de les recevoir comme dons de Dieu, elle les refusera et condamnera comme présens et illusions du malin esprit, et ainsi elle demeurera dans l'erreur et continuellement opposée à Dieu, luy la voulant eslever, et elle se voulant abaisser, sous prétexte de son indignité et de l'attachement qu'elle y a. Que sy elle en admet quelque chose, ce sera avec crainte d'estre trompée et de se perdre, ou du moins ce sera dans la petitesse et le resserrement de son indignité à laquelle elle mesurera et assujettira les pensées et les grâces qu'elle aura reçues. Mais d'autant que Dieu, après avoir présenté ses dons à la créature, les retire et renferme dans ses trésors, sy elle ne les accepte, il arrive aussi que cette âme ainsi liée et engagée à elle-mesme, se rend enfin indigne et incapable des grandeurs de Dieu, et, au lieu de marcher dans les voies divines, se conduit toujours dans les humaines, et au lieu de s'enrichir des dons et des bienfaits que le créateur luy offre, demeure et meurt enfin dans la pauvreté et dans la petitesse et dans l'angustie (1) de la créature.

Quelle pitié et compassion ne doit-on point avoir de telles âmes qui manquent une belle fortune, s'il faut ainsy parler,

(1) *Angustie*, du latin *angustia*, étroitesse.

faute de la connoître et pour mieux aimer vivre dans la misère que dans l'opulence ! Qui seroit l'insensé en la terre qui voudroit avoir tant d'esgard à son indignité que pour cela il refusât les grâces et les faveurs du Prince ?

Au contraire, je dis que ma misère et nécessité me doit estre un motif très puissant pour m'eslever aux dons de Dieu, par lesquels je mē puis enrichir et sortir de mes incommodités, et par lesquels Dieu manifeste plus excellemment et plus dignement la grandeur de sa bonté, de sa puissance et de son amour vers ses créatures. Soyons donc misérables, afin que la miséricorde de Dieu esclate sur nous ! Aimons-le, non pour nostre intérêt, mais pour le sien. Qu'il nous appelle aux premiers sièges (1), et qu'il convertisse nos pauvretés et nos indigences en des opulences dignes de sa grandeur ! Il est vray que nous sommes indignes de toutes ces choses, et que la moindre grâce du ciel surpasse infiniment nostre mérite, mais il est vray aussy que nous sommes dignes du premier rang des anges, quand Dieu, par des raisons inconnues à la sagesse humaine, mais convenables à la divine sapience, nous y veut appeler.

Nous ne devons point alors regarder ce que nous sommes, mais plus tost considérons avec admiration et estonnement la merveille des divines miséricordes, qui daigne opérer choses sy grandes, en un sujet sy petit, sy bas et sy abject, plus digne d'estre ignoré que connu et regardé de luy. Séparons-nous de nostre propre condition, puisque Dieu s'en sépare et n'y veut point avoir esgard pour nous bien faire ; rendons-nous à l'amour que Dieu nous porte, par lequel il ne luy doit pas estre imputé à imprudence et folie de nous combler de biens, après avoir esté jusqu'à l'excès de nous donner son fils et de le sacrifier ignominieusement pour nous, afin que nous fussions par son ignominie revestus d'honneur et de gloire.

Que diriez-vous, ma mère, dans vostre indignité, si Jésus-Christ s'offroit de mourir derechef en la Croix ? Vous refuserez sans doute son offre, car la trouvant infiniment au-

(2) Allusion à la dignité d'abbesse d'Angélique Arnauld,

dessus de vos mérites, vous la tiendriez pour une illusion et tromperie du malin esprit (1). Or, sachez qu'après ce coup sy estrange et extraordinaire de sa miséricorde, il n'y a rien de trop grand ny de trop sublime pour vous, et que toutes les grâces, les grandeurs et les excellences de tous les saints ne sont rien en comparaison d'une seule goutte du sang que Jésus-Christ a versé pour nous.

Pourquoy donc demeurez-vous perpétuellement courbée vers vous-mesme et attachée à vos sentimens ? Rompez vos liens, rendez-vous capable de ses divines grandeurs, car la vraie bassesse et l'humilité de la créature consiste à se laisser conduire à Dieu, et à se soubmettre à luy en toutes choses, et ce seroit une espèce d'orgueil de vouloir refuser une meilleure condition de sa part quand il la présente. Soyez morte à toutes vos élections (2), vivez seulement à celles que Dieu fait pour vous et sy vous avez à vous réserver quelque chose, que ce soit la soubmission que vous devez à Dieu pour estre par luy exaltée et humiliée, quand et comme il voudra, car la sainteté et la perfection de l'âme est à vouloir estre tout ce que Dieu veut que nous soyons dans les grandeurs qu'il nous communique (3). Nous devons beaucoup moins considérer l'avantage qui nous en revient que la soumission qui est due à l'auteur de ces mesmes grandeurs. Tout ainsy que je ne saurois aimer l'âme qui s'eslève quand Dieu la déprime et humilie, de mesme je ne puis goûter celle qui s'humilie et s'avilit, quand Dieu la veut exalter.

Il est vray que la sainte Vierge apprenant la nouvelle de la plus haute dignité qui puisse être conférée à une pure créature, protesta, en l'acceptant, d'estre l'esclave et la ser-

(1) Il était difficile de trouver un argument plus spirituel et en même temps plus approprié à l'âme d'Angélique. Aussi verrons-nous par la lettre suivante, qu'elle en fut touchée et qu'elle conçut même quelque « vanité » des « grandeurs » (spirituelles, cela va de soi) que le prélat lui fait espérer de la bonté de Dieu.

(2) L'« election » en terme de spiritualité, est le libre choix de la créature pour telle ou telle vertu, telle ou telle manière de servir Dieu. Ici, il est question de l'« election » que voulait faire Angélique de l'état de simple religieuse à la Visitation, et de la démission de sa charge d'Abbesse. Zamet l'en détourna et finit par la rassurer.

(3) Nouvelle allusion à la fonction abbatiale.

vante de Dieu. Mais elle l'accepta pourtant, et, dans son humilité et sa bassesse, elle s'esleva au vouloir de Dieu par acceptation, en sorte qu'elle voulut avec luy estre mère de Dieu.

Je trouve bon que la créature fasse de mesme, qu'en recevant les grâces de Dieu, elle s'humilie, mais en sorte que son humilité la rende conforme et non contraire à Dieu. Vous devez faire ainsy, ma Mère, et vous aurez tous les deux ensemble, l'humilité et la grandeur, et vous les aurez d'une manière réelle, solide, véritable, et très agréable à Dieu.

Pour ce qui est de la crainte de vous perdre dans cette grandeur (1), vous ne la devez point avoir. Renoncez à vos intérêts, afin que Dieu règne dans les siens. Offrez-vous à la perte, afin que Dieu se glorifie en vous. J'ose vous assurer qu'en vous perdant ainsy, vous ne vous perdrez point, mais que plustôt vous vous retrouverez et sauverez d'une manière d'autant plus sainte qu'elle aura esté plus inconnue à vos sens et plus cachée à vostre conduite. Mais d'autant qu'il faut quelque courage pour faire une telle résolution, et quelque appuy à la faiblesse humaine qui ne se veut point abandonner sans espérance de secours, je vous supplie de le prendre en la soumission d'autrui et en la créance que la charité vous oblige d'avoir que l'on ne voudroit pas vous engager dans une voie sy fort hors de vos pensées (2), s'il n'y avoit en effet très grande raison de la suivre, et non seulement espérance, mais assurance d'en tirer de très grands avantages.

(1) A savoir de demeurer abbesse.

(2) Plus tard la Mère Angélique écrivit à son frère Antoine Arnauld : « Je vous avoueray une chose qui est que je n'ai jamais rien désiré si fort et *jusqu'à l'opiniâtreté* que de n'avoir plus de charge et estre en lieu où on ne me connût point, d'où on ne songeât jamais à m'employer, voyant bien la multitude de fautes que les charges, quelles qu'elles soient, donnent occasion de commettre. Et c'est cette disposition qui fait que s'il m'était permis d'avoir des affections particulières, je ne mettrois jamais en charge celles pour qui j'en aurois, si d'ailleurs on s'en pouvoit passer. Je les laisserois dans le repos que je trouve avantageux pour ce monde et pour l'autre ». (*Lettres de Marie Angélique Arnauld*, B. N. ffr., 49.175, f° 8.)

LXXII

A LA MÊME (1)

Ne pas prendre toujours à la lettre les louanges qu'on nous adresse. Jugements de Dieu différents de ceux des hommes. — Les dons de Dieu ne sont pas pour nous, mais pour lui ; comparaison des chevaux et mulets chargés d'or, de l'huître et de la perle. — Impossible, si l'on comprend cela, de « nous eslever par la vanité, à la vue des dons divins. »

Le 20 Febvrier 1626.

MA RÉVÉRENDE MÈRE,

C'est pour répondre à ce que vous dites qu'il vous est demeuré de la vanité dans l'esprit de la grandeur et de l'esminence que j'ay dit qui vous estoit préparée.

Je crois que vous connoissez assez, ma Mère, que la parole d'un homme et ignorant comme moy, n'est pas pour porter un jugement solide et le faire véritable s'il n'est tel en la pensée de Dieu. On dit souvent que les jugements de Dieu sont bien différens des jugemens humains. Avec les miens, quoyque bons, vous serez condamnée si Dieu ne les approuve ; ma parole ne vous justifiera jamais. Sy fera bien celle de Dieu ; quand il nous excuse, qui est-ce qui nous condamnera ? C'est donc une vanité de s'estimer quelque chose sur le jugement d'autrui, c'est sans doute une vanité plus grande que celle dont vostre âme est esmue et dont elle s'accuse devant moy. D'ailleurs, je vous diray que, tout ainsy que Dieu parloit au peuple juif par l'entremise du Prophète, et cela, « parce, dit l'Escriture Saincte, que le peuple ne pouvoit supporter la force et l'esclat de la divine parole (2), tellement que pour estre reçue par les Juifs avec quelque proportion à leur foiblesse, il falloit qu'elle passât par l'organe de Moïse, et qu'elle fust ainsy accommodée et adoucie à l'infirmité humaine, de mesme la créature imitant la conduite de Dieu vers les âmes est aucune fois obligée de se relascher de la force de son esprit pour se rendre à la foiblesse et imbécilité de ceux dont Dieu luy donne la

(1) Bib. de Troyes, ms. 4.525. Lettre XXX.—Chaumont, ms., 471. Lettre LII.

(2) Eccli. XLVIII. 2.

charge et la direction, si bien qu'elle est comme violentée à jeter quelques paroles flatteuses et agréables aux sens, à mesme temps qu'elle y veut insinuer les vérités divines, lesquelles, estant fortes et puissantes, semblent avoir besoin d'adoucissement, afin que l'esprit les reçoive sans que la créature y succombe. Il faut donc flatter parfois la nature, déjà assez abattue par l'assujettissement que la grâce donne à l'esprit, luy faisant concevoir de grandes et hautes espérances, et lui promettant des grandeurs auxquelles, quoyque toutes spirituelles et divines, elle ne laisse pas de prendre vie et soulagement, tant elle est superbe et désireuse de se nourrir de viandes exquises et délicates (1).

Ce n'est donc pas toujours vérité quand on nous promet beaucoup et que l'on dit du bien de nous, mais c'est un mal nécessaire, duquel vous n'exempterez jamais ceux qui vous conduisent que vous n'ayez renoncé à vostre propre imbécillité et que vous ne soyez en estat d'apprendre d'eux la vérité qu'ils vous doivent annoncer de la part de Dieu, non avec déguisement, mais dans sa propre pureté et nudité.

En troisième lieu, quand bien Dieu voudroit faire chose grande en vous, je vous diray que ce ne seroit pas pour vous, mais pour luy seul qu'il le feroit. La grandeur des dons et des grâces de Dieu est tellement communiquée à la créature qu'elle les reçoit à la vérité, mais elle ne les regarde pas pour cela comme siens. Les chevaux et les mulets portent souvent des robes de toile d'or et d'argent, mais elles ne sont pas pour leurs usages. Ces richesses ne leur sont confiées que comme charges qui souvent les accablent sous le faix ; mais l'honneur et la gloire que l'on tire de telles parures sont réservées pour ceux à qui elles appartiennent. Les pierres précieuses sont assez ordinairement enfermées en de mauvais estuys ; l'uystre qui porte les perles dans son sein, ne change pas pour cela de nature, ny de forme ; elle demeure toujours sale au dedans et raboteuse au dehors.

(1) Il faut reconnaître ici l'habileté du directeur, qui délicatement, suavement même punit sa correspondante du petit accès de « vanité » que lui a causé la lettre précédente. La suite de la lettre est remplie de la même finesse.

Or, ma Mère, je vous dis en vérité qu'il y a plus de proportion entre les animaux et leurs charges, entre l'uystre et la perle qu'il n'y a entre les dons de Dieu et l'âme qui les reçoit. Car enfin, bien que la différence soit grande entre celles-là, sy est-ce que l'origine est semblable. Tout est créé par un mesme principe, et tiré du néant, et retourne dans le néant, sujet aux mutations et altérations du temps et de la condition de leur propre estre, et par conséquent il y a communication et participation très grande des unes et des autres. Mais entre la grâce et nous qui, à proprement parler, ne sommes que péché, il n'y a participation ny communication, mais contrariété et opposition parfaite. La grâce donc sera fort aysément en nous, sans que pourtant nous puissions, ny devions nous attribuer aucune chose. Elle sera et subsistera en nous, comme en un sujet estranger qui sera mesme comme abaissant et avilissant la condition de sa noblesse et l'excellence de son estre par la vileté et la bassesse du nostre. Quelle raison donc de nous glorifier quand toute la gloire du ciel serait descendue en nostre sein ? Quel avantage peut-il arriver au fumier de recevoir les rayons du soleil ? Au contraire, ils ne servent qu'à découvrir son ordure et à le faire encore plus mépriser. La beauté opposée à la laideur luy donne plus grande confusion ; les malins esprits sont avilis en présence des bons, parce qu'ils connoissent davantage par là leur difformité. Les richesses divines versées dans une âme manifestent davantage et plus évidemment sa pauvreté, sa misère, et son indigence. Quelle apparence donc de nous eslever par la vanité, à la vue des dons divins ? Je trouve qu'il n'y doit avoir que honte et confusion pour nous, et que nous ne les pouvons contempler sans rougir, sy nous les voyons en nous, non pour nous, mais pour Dieu qui les doit seul posséder en propriété, sans que par la communication et l'effusion qu'il en fait hors de soy-mesme, la créature y puisse avoir aucune part.

Il me semble que je ne manque point d'autres raisons pour appuyer encore plus la vérité qui combat la vanité de nos âmes, mais je vous importunerois trop.

LXXIII

A LA MÊME (1)

Ne pas agir par nous-mêmes « en la conduite de nostre salut. » — Notre esprit doit mourir à toute opération, pour laisser Dieu agir en nous. — Cette « voie de négation » fera entrer notre esprit dans la « caligineuse obscurité » où il trouvera Dieu.

7 Mars 1626.

MA MÈRE,

La retenue extérieure que j'appelle froideur a esté bien entendue de vous, car, sans doute, elle vous doit apprendre la retenue et la froideur intérieure de vostre âme, non à vous abandonner à Dieu par une véritable et parfaite disposition de vous-mesme, mais à vous retenir dans l'habitude que vous avez prise à vouloir toujours agir en la conduite de vostre salut. J'ose vous dire que c'est chose que Dieu veut sy peu de vous que quand vous serez, non seulement froide, mais tout à fait gelée, vous ne serez pas en un estat qui luy soit désagréable, par cette maxime que j'estime pour indubitable : Vous devez sy absolument estre morte à toute opération, pour soudaine, petite, subtile, et spirituelle qu'elle soit, que vous ne vous devez donner aucune liberté d'agir et de courir par actes aux effets de vostre sanctification. Vous ne devez faire eslection d'aucune chose, ny faire vostre compte de demeurer libre ou captive, mais il vous suffit que vostre âme reçoive les vérités divines, car cette réception est en vous leur acceptation, et l'acceptation votre consentement ; tellement qu'ensuite vous donnez à Dieu puissance et liberté de faire son œuvre en vous et de vous conduire là où il luy plaira. Vostre esprit allant à Dieu par la négation y va par une voie d'autant plus sûre, plus sainte et plus digne de Dieu, qu'elle est insensible, invisible et inconnaissable comme Luy, qui est invisible et qui habite une lumière inaccessible à nos sens et à nostre intelligence.

Il est très certain que c'est en cette manière que nous devons entendre ces paroles de Jésus-Christ que Dieu veut que nous l'adorions « en esprit et en vérité. » Car par l'esprit, il

(1) Troyes, ms., 1.525, Lettre XXXI. — Chaumont, 171, Lettre LIII.

entend l'esprit de Dieu et non le nostre. dans lequel seul est enclose la vérité en laquelle nous le devons adorer, tout estant infiniment au-dessous de luy quand nous limitons notre adoration à la portée et à la force de nostre entendement. Sy vous pouvez, je vous supplie de vous rendre à cette invisibilité de voie, afin que vostre esprit entre dans la « caligineuse obscurité », pour parler selon les propres termes de Saint Denys, où il trouvera Dieu faisant sa demeure et s'eslevant par icelle au-dessus de toute connoissance et intelligence humaine. Cette voie de négation se doit estendre sur toutes choses, car comme cette puissance divine n'est point celle que nous connoissons, mais plus tost celle que nous ignorons, aussy l'assujettissement que cette divine puissance a droit d'exiger de nous, ne doit pas estre celuy que nous pouvons comprendre par nous-mesmes, mais plustost celuy qui demeure enfermé dans l'incompréhensibilité divine.

Puissiez-vous, ma Mère, estre telle en toutes choses au regard de Dieu, qu'en toutes choses vous soyez incompréhensible à vous-mesme, car alors seulement vous serez un sujet digne de Dieu et d'autant plus que vous serez un sujet esloigné de la portée de vostre science, d'autant plus divine serez-vous ; car, comme l'esminence de Dieu est à estre incompréhensible en toutes ses perfections et grandeurs divines, de mesme la vostre sera d'autant plus semblable à celle de Dieu qu'elle vous sera incompréhensible et inconnue, et qu'elle se trouvera digne objet de la seule science de Dieu.

LXXIV

A LA MÊME (1)

Le parfait assujettissement à Dieu donne la vraie liberté d'esprit. — Etre avec Saint Paul « captive de Jésus-Christ ». — Ne pas s'inquiéter de l'inutilité qui semble résulter de cette captivité. Exemples de Noé, des malades de la piscine, de Jésus-Christ. — Les « inutilités » des courtisans. — La vertu est « un don d'en haut, pour lequel il faut plus que nostre industrie. »

[1626.]

MA MÈRE,

Ma mère, je vous dirai ce que Jésus-Christ me donnera

(1) Troyes, lettre XXXII. Chaumont, lettre LIV. Dans les deux manuscrits, cette lettre suit immédiatement la lettre précédente du 7 mars 1626 ; c'est pourquoi nous lui conservons sa place, et la datons de 1626.

sur vostre disposition présente. Vous êtes captive et cette captivité engendre inutilité en vous, laquelle vous donne ennuy, non seulement en ce que vous ne pouvez rien faire au regard de Dieu, mais encore en ce que vous craignez que l'inutilité ne dégénère en oisiveté. Or, ma Mère, je confesse avec vous que tout cela seroit à appréhender sy la source de cette disposition n'estoit pas sainte ; mais comme c'est Dieu qui l'opère, vous n'en devez attendre que toutes sortes d'avantages pour vostre âme. Dieu vous captive et vous tient dans ses liens ; c'est luy-mesme qui vous enchaine et vous oste l'usage de vos facultés. Pourquoy craignez-vous cet enchainement, mais pourquoy plustost n'y consentez-vous pas ? Offrez les pieds et les mains et le col pour entrer dans ses fers, et vous rendre volontairement sa captive. Que sy vostre captivité est sy grande que vous n'ayez ni la puissance, ny la liberté de vous offrir à cette servitude, la liberté au moins ne vous est pas ostée de la souffrir. Vous estes captive à vostre sens et à vostre raison, mais en effet vous ne l'estes pas, car Dieu ne lie en vous que ce qui peut nuire à son œuvre et l'empescher de travailler à vostre perfection. Que sy la vraie liberté d'esprit consiste en un parfait assujettissement à Dieu, comme il n'en faut point douter, plus vous serez assujettie, plus vous serez libre ; sy bien qu'au lieu de vous opposer à cet assujettissement, vous le devez aimer et en estre très contente, car par iceluy Dieu se rend maistre absolu de vostre vie et de vostre conduite. Il dénie la puissance d'opérer à vos facultés pour y substituer la sienne dont les effets sont d'autant plus excellens et plus accomplis que la cause en est plus parfaite et divine. Pensez-vous, ma Mère, que Jésus-Christ auroit eu sujet de se plaindre de l'assujettissement qu'il avoit à la personne divine, subrogée à la place de la personne humaine, laquelle luy estant ostée, perdoit par conséquent tout droit aux actions et opérations esmanées de la personne divine, comme estant le principe et la source d'icelle ? Et pensez-vous que les saints aient sujet de se plaindre que la grâce se soit rendue sy puissante et sy absolue en eux, qu'ils n'aient plus ny action ny vie que par icelle,

ainsy que dict saint Paul, que *les enfants de Dieu sont mus de son esprit* (1) ?

Puis donc que cette captivité vous achemine à une conduite sy heureuse, vous ne la devez pas rejeter, mais vous rendre fidèle à vous y soubmettre, et persévérante à porter les effets pénibles qui en résultent, comme l'inutilité, l'ennuy, la contrainte, la crainte de l'oisiveté, la langueur d'une vie qui est plustost une mort qu'une vie, estant sans aucun usageny fonctions ordinaires. Qu'il vous suffise que Dieu fait tout cela, qu'il vous veut comme cela et que vostre inutilité n'estant point volontaire, vous donne double mérite tant à ce que, par le désir et la volonté d'agir, vous avez le mesme fruit que sy vous agissiez, que, par la privation que vous portez de ce mesme désir en agissant pour vostre perfection, elle ne laisse pas de s'accomplir plus purement et plus saintement, en ce que Dieu l'entreprend par luy-mesme et que vous, n'y concourant pas, souffrirez une mortification qui vous oste tout amour-propre et toute satisfaction en ce mesme œuvre de vostre perfection.

Nous avons parlé de l'arche, cette après-disnée (2). Cela me donne sujet de vous représenter l'extresme inutilité de ce grand patriarche avec ses enfans, retiré durant le déluge en une sy triste demeure, y vivant avec les bestes pendant plusieurs mois. Quelle conversation et quelle occupation à un homme de sy grande sainteté, à qui toute la terre appartenoit et qui luy avait esté donnée pour y dominer souverainement !

Qu'estoit-ce de l'inutilité de ceux qui attendoient, à l'entour de la piscine, le mouvement de l'eau et la descente d'un ange qui n'arrivoit qu'une fois l'an !

Que dirons-nous de l'inutilité mesme de Jésus-Christ en une retraite et en un silence de trente ans ?

Tout cela ne doit-il pas servir d'instruction pour non seulement nous souffrir, mais nous rendre mesme inutiles quand nous connoissons que cela est de l'ordonnance de Dieu sur

(1) Rom. VIII, 14.

(2) Sans doute dans une conférence aux religieuses, ou dans un entretien à la grille, avec sa correspondante.

nous ? Quand je considère certaines inutilités, vraiment inutiles et misérables sur la terre, combien plus heureuse estes-vous en la vostre toute sainte ! Je vois des hommes toute leur vie attachés à la porte d'une église pour y recevoir quelques commodités temporelles ; j'en vois d'autres dans les salles et les antichambres des princes, vieillir, voire mesme mourir dans ces attentes inutiles. Las hélas, quelle comparaison d'eux à vous ! Ils ne profitent souvent de rien en leurs attentes, mesme pour les desseins qu'ils ont ; vous, au contraire, vous n'y estes jamais sans utilité ; vous servez un maistre, qui ne vous sauroit oublier et ne sauroit manquer à vous bien faire, puisque c'est luy-mesme qui vous rend inutile, et que pour luy vous la voulez bien estre, puisque c'est le dessein de Dieu de vous sanctifier par cette voie. Joignez-vous y et acceptez cette manière de sanctification ; que cette adjonction fasse effet de soumission, de patience et de persévérance en vous : soumission à porter cette voie et bannir toute inquiétude, persévérance à demeurer en cette manière de mort et de cessation de toutes œuvres, jusqu'à ce que Dieu vous en tire.

Voilà ce que je vous demande, et ce que je demande à Jésus-Christ pour vous, afin que vous soyez rendue pleinement à ces liens de Jésus-Christ, et qu'avec saint Paul vous réputiez à gloire d'estre sa captive. Je persiste à vous supplier de ne vous mettre nullement en peine de vos dispositions intérieures (1). Je voudrois en cela mesme me rendre à l'impuissance que vous avez de vous y retenir et estendre jusque là les chaisnes de vostre captivité.

Je vous supplie de me croire, et de vous occuper moins de la vertu que vous ne faites ; car vous y estes par trop attachée, et vous y avez plus grande occupation que Dieu ne demande de vous. Ce ne sera jamais par vos soins, ny vos attentions sur vous que vous serez vertueuse, c'est un don d'en haut pour lequel il faut plus que vostre industrie.

(1) Zamet revient sans cesse sur cette idée, et l'accentue encore dans le dernier paragraphe de sa lettre. Il a bien saisi le caractère d'Angélique, âme ardente, passionnée pour l'action, ne pouvant supporter l'« inutilité », et en même temps portée à s'analyser trop, à s'irriter presque de ses imperfections et à vouloir conquérir la vertu de haute lutte, et rapidement, par ses propres efforts.

LXXV

A LA MÊME (1)

« Nous devons suivre les mouvemens de Dieu » dans les âmes, et laisser ainsi liberté entière à l'esprit de Dieu de les conduire. — Le directeur ne doit avoir aucune jalousie, et admettre que l'âme qu'il dirige s'adresse à un autre, si elle y trouve « de l'aide. »

[Juillet 1626.]

MA RÉVÉRENDE MÈRE,

Encore cette seconde dépêche pour répondre à la vostre venue par le courrier. Le pauvre N... m'escrit une lettre qui me fait compassion ; ses travaux sont de toutes sortes et sans doute tous pour la rendre très bonne (2). Cette voie

(1) Chaumont, ms. 171. Lettre XX.

(2) Nous pensons qu'il s'agit d'une sœur d'Angélique, Sœur Anne-Eugénie de l'Incarnation Arnauld, qui avait été envoyée à l'abbaye du Lys, au diocèse de Sens, avec la Mère Marie des Anges Suireau pour y établir la réforme (1623) ; elle y subit de tels ennuis de la part des anciennes religieuses, que sa santé s'altéra et qu'elle demanda instamment de revenir à Port-Royal en 1626 ; ce qu'elle obtint à la fin de l'année. (Cf., IV^e Relation, *Mém. pour servir à l'hist. de Port-Royal*, Utrecht, 1742, t. I, p. 381). Or, cette lettre, quoique non datée est bien de 1626, comme on le verra par les deux suivantes, qui traitent du même objet et sont datées des 15 et 18 août 1626.

De plus, la lettre écrite par Zamet à cette religieuse elle-même, le 26 juillet 1626, permet de dater celle-ci également du mois de Juillet. Il suffit de lire attentivement la lettre suivante pour s'en convaincre. Dans celle-ci, Zamet recommande à la Mère de ne pas divertir cette religieuse de sa « communication » avec « ce bon Archevêque », et dans la suivante il « loue en s'adressant à cette religieuse elle-même », « la conduite qu'elle a prise de ce bon et vertueux Seigneur ». (Voir p. 175).

Nous savons d'autre part, par la même relation, que Sœur Anne-Eugénie était prieure au Lys, ce qui s'accorde avec cette phrase de la lettre de Zamet : « la charge qu'elle a des âmes que l'obéissance luy a mise entre les mains. » Enfin dans la lettre suivante, Zamet écrit nettement : « Dites à *vostre sœur*... » Il s'agit donc certainement d'une Sœur d'Angélique.

Nous devons toutefois remarquer que la Mère Agnès alla aussi en 1626 à l'abbaye de Gomerfontaine, au diocèse de Rouen (*loc. cit.* t. I, p. 221). « Elle n'y fit pas grand fruit ; et elle y trouva toutes choses et pour le spirituel et pour le temporel en si pitoyable état, qu'écrivant à la Mère Angélique pour lui rendre compte de son voyage, elle lui mandoit agréablement qu'elle pensoit que Dieu l'avoit envoyée en ce lieu-là, pour y honorer l'article du Symbole : « *Descendit ad inferos* ». Enfin une autre Sœur d'Angélique, la Sœur Marie Claire, fut envoyée, en 1626 également, au monastère des Isles, près d'Auxerre, avec la Sœur Marie de Saint Joseph Midorge, pour y établir la réforme. Il est donc possible que la pauvre N... soit Agnès Arnauld ou peut-

de douceur est bien changée maintenant, et je crois qu'elle est en un lieu bien plus utile pour elle, et que dans les dispositions d'aveuglement et d'impuissance et de péché, il y a des grâces et des vertus bien particulières. Le lieu où elle est, esloignée de tout secours et soulagement, la charge qu'elle a des âmes que l'obéissance luy a mise entre les mains, ne sont pas pour elle diminution de peines, et c'est à mon avis pourquoy Dieu qui n'envoie point ses épreuves sans quelque soutien à l'infirmité humaine, luy a donné ouverture à ce bon archevesque, duquel, sans doute, elle tirera très grand soulagement, et pour s'avancer dans la pureté de sa voie et pour porter avec force les effets d'icelle.

Je vous supplie donc de ne la point divertir de cette communication ; au contraire, vous l'y devez entretenir, tant qu'elle en aura de l'aide. Nous devons suivre les mouvemens de Dieu et nous assujettir aux créatures dans les momens et les temps qu'il nous y oblige, sans regarder en cela nos raisons ny nos élections. Car nous n'en devons point avoir qui ne cèdent aux divines, et c'est dans celles-là et dans les instincts et les applications qu'elles nous donnent que se doit rendre la conduite de nostre esprit, sans nous en divertir par nos pensées et nos inclinations particulières. Ce prélat est fort intelligent dans les choses divines, et Dieu luy donne bénédiction pour les âmes qu'il gouverne. C'est pourquoy je n'estime pas qu'il ne fasse très bien, et quand nous aurions divers sentimens, nous serions toujours d'accord de ne conduire les âmes que par soumission à la conduite divine, et comme simples instrumens de sa grâce et de sa sanctification en elles. Ce n'est pas perdre une âme que de la voir dans la voie de Dieu ; elle y est bien gagnée pour nous, de quelle

être Marie-Claire Arnauld, ce que nous admettrions plus volontiers à cause de l'expression « la pauvre N... » que Zamet n'eût pas employée en parlant d'Agnès. Marie-Claire au contraire était si sensible et si délicate que l'expression s'expliquerait davantage.

Nous croyons donc beaucoup plus probable qu'il s'agit du Lys, ou des Isles. Quant au prélat, qui avait envoyé là cette sœur d'Angélique, il ressort avec évidence du contexte de la lettre LXXVII, p. 176, qu'il s'agit de Jean-François de Gondy, archevêque de Paris. L'éloge qu'en fait Zamet est tempéré, par cette phrase : « *quand nous aurions divers sentimens*, nous serions toujours d'accord, etc. » La suite ne montra que trop ces « divers sentimens », lors de la fondation par Zamet de l'Institut du Saint-Sacrement.

main qu'elle y soit mise. Les saints dans le ciel n'ont ny jalousie ny peine des différentes affections des créatures en la terre ; ils nous servent pour un temps, et en un autre nous •devons avoir dépendance ailleurs, comme nous les quittons par mouvement de Dieu, et parce que sa volonté nous adresse ailleurs. Aussi, dans ce mesme moment-là, ils nous quittent, non de charité, car « elle ne manque jamais au ciel », comme dit saint Paul, mais de conduite et de direction, et comme ils l'ont acceptée par le vouloir de Dieu, ils y renoncent aussy par le mesme vouloir, et ainsy, se rendent à Dieu continuellement, et non aux choses en ce qu'elles sont en elles-mêmes, ce qui seroit changer comme elles et ne pas estre invariables comme Dieu. Or, bien que je n'aye aucune qualité de saint, en ma misérable vie, sy désiray-je pourtant de les imiter autant que je puy, et non pas nuire aux âmes par mon propre attachement, estant assez que la mienne demeure mauvaise et imparfaite par ma faute.

Nous disons tout cecy pour le sujet de la bonne sœur N..., laquelle nous demande, dans la naïveté de ses pensées et de ses besoins, quelques conseils. Je vous supplie seulement, ma Mère, de luy recommander la retenue en cette manière de conduite qu'elle porte ; elle est pour elle seulement et non pour autrui, et cecy est un des secrets de la vie spirituelle de ne pas ouvrir l'esprit aux personnes, mais de laisser faire à Dieu. Nous n'avons qu'à suivre et non pas à devancer ; nos lumières et nos intelligences, pour excellentes qu'elles soient, ne sont pas bonnes, sy Dieu ne les rend telles pour les autres, auxquels nous les voulons communiquer. « *C'est peu de planter et d'arroser*, comme dit saint Paul, *il faut que Dieu y porte sa bénédiction* (1) ». Autrement les lumières deviendront ténèbres, et les grandeurs bassesses et l'intelligence ignorance. Il faut donc, s'il vous plaist, qu'elle suive et qu'elle ne devance pas, qu'elle laisse ainsy la liberté entière à l'esprit de Dieu de conduire et d'acheminer les âmes selon leur capacité et selon les desseins de sa science, lesquels sont très différens des nostres.

Je suis, etc.

(1) 1^{re} Ep. aux Corinthiens. Ch. III, v. 7.

LXXVI

A UNE RELIGIEUSE BERNARDINE (1)

Souffrir avec soumission à la volonté de Dieu. — Ne pas « imprimer dans les âmes qu'elle conduit le dégoût qu'elle a de son ordre. » — Protestation de dévouement du Prêlat.

Le 26 Juillet 1626.

MA SŒUR,

Je compatis infiniment aux travaux de la personne dont vous me parlez, lesquels sont ordonnés de Dieu en elle pour récompense de son dégagement ; car, en vérité, c'est miséricorde très grande que de souffrir en la terre, et on souffre pour Dieu toutes et quentes fois que nous souffrons avec soumission à ses volontés, de quelque part que les souffrances nous arrivent, et pour quelque sujet que ce puisse estre. Qu'elle se console donc en cette vérité, que d'elle dépend le mérite et la grâce de la peine présente, selon le bon usage qu'elle en fera. Elle ne doit point regarder le dégoût qu'elle a de son Ordre pour l'imprimer dans les âmes qu'elle conduit présentement, lesquelles sont en l'Ordre pour demeurer en l'Ordre et elle y est peut estre pour n'y estre pas toujours ; mais elle ne doit pas avancer le moment par ses propres affections, elle le doit attendre de Dieu et cependant se tenir dans la vie et la conduite qu'elle doit à Dieu dans l'Ordre où il la tient pour le présent... (2).

... Pour vous, ma Sœur, ne cherchez pas d'estre quelque chose maintenant que Dieu ne veut pas que vous soyez, mais en tous les estats de votre vie, cherchez Dieu et sa con-

(1) B. N. Dupuy, 947, f° 16. — Cette religieuse est évidemment celle dont il est question dans la lettre précédente et dans les suivantes. (Voir la note de la p. 172).

(2) Il s'agit ici de l'Ordre de Cîteaux et des Supérieurs de l'Ordre, qui s'opposaient à la réforme. Zamet, qui travaillait alors à soustraire Port-Royal et Tart à la juridiction de Pierre Nivelles, général de l'Ordre, laisse entendre que bientôt sans doute, cette religieuse qui souffre de grandes tribulations de la part de ces religieux (et ceci nous fortifie dans l'opinion qu'il s'agit de la Sœur Eugénie), sortira de l'Ordre, mais « elle ne doit pas avancer le moment, elle le doit attendre de Dieu. »

La lettre du 18 août 1626, adressée à la même religieuse, revient à la charge.

duicte, c'est-à-dire adhérez à Dieu, selon qu'il le demande de vous.

Je loue infiniment la conduite que vous avez prise de ce bon et vertueux Seigneur, et je ne sçaurois, quelque secours que Dieu vous donne d'ailleurs, me retirer de l'inclination et obligation que nous avons de vous servir. Tout est à vous en Jésus-Christ, et les sçavans, comme ce grand prélat, et les ignorans comme moy, pour user de tout dans les richesses et la pauvreté, selon leur estendue et leur capacité et mérite, à la gloire de Jésus-Christ et à vostre salut.

LXXVII

A LA MÈRE ANGÉLIQUE ARNAULD (1)

Difficultés de la réforme dans un monastère de l'Ordre. — Ne pas se décourager ; apprendre à souffrir. « Les marques véritables des filles du Saint-Sacrement sont d'estre icy-bas en estat de sacrifice et de victime à l'honneur de Jésus-Christ, comme il est en ce mesme estat pour nous sous la sainte hostie. »

Ce 15 Aoust 1626.

MA RÉVÉRENDE MÈRE,

Nous vous avons écrit depuis nostre sortie de Dijon et envoyé la lettre à la Sœur N..., pour vous la faire tenir. Je vous supplie, ne craignez jamais l'importunité pour nostre regard, car Jésus-Christ nous donne à vous et à vostre maison, en qualité de victime abandonnée et sacrifiée à vos pouvoirs et à vos usages. Ainsy je vous supplie d'en user, et ne nous regarder jamais autrement.

J'escriray à Paris et peut-estre enverray-je vostre lettre, afin que l'on juge mieux de l'estat de cette âme qui demande à s'en retourner (2). Sur quoy, ma Mère, je vous diray que je n'estime pas peu les œuvres qui se font dans la maison où elle est, car vostre translation (3) et le soin que Dieu donne

(1) B. N. Dupuy 947, f° 18. — Chaumont, 171. Lettre CXV.

(2) Voir la note de la lettre précédente.

(3) La première translation de Port-Royal-des-Champs à Paris, eut lieu le 18 juin 1625, et la seconde en mai 1626. A cette date « elle alla de Paris à

à ce saint archevesque (1) d'elle et des âmes pour qui elle a esté envoyée, tout cela est d'une spéciale protection de Dieu sur cette maison-là.

Quant à ce qui est des filles qui s'y présentent, je vous supplie, dites à vostre sœur qu'elle s'abandonne à Dieu pour leur servir de tromperie. Dieu a des voies encore plus estranges que celles-là pour appeler les âmes à la religion, et celui qui les y appelle, sait bien ce qu'il en fera. Que sy elle juge évidemment que la réforme ne doive pas estre gardée, ny bien establee pour les empeschemens qu'elle y trouve, elle doit découvrir confidemment à Monseigneur l'Archevesque les raisons qu'elle a de désirer son retour, et lui en escrire à Paris. Que sy, nonobstant, il luy conseille de demeurer, elle le doit faire, et travailler au bien des âmes, tant qu'elle sera auprès d'elles, et quand Dieu l'en séparera, elle les laissera à sa garde.

Pour le surplus de la disposition de cette bonne Sœur, nous dirons qu'elle ne se doit nullement rendre à ses ennuyes et aversions, et qu'il luy doit suffire que Dieu sait et savoit son estat, lorsqu'elle a esté envoyée, et que Dieu sachant ce qu'elle est et ce qu'elle souffre, peut y remédier, car il est tout-puissant; que s'il ne le fait pas, que cette âme sache que c'est parce qu'il ne le veut pas; que cela soit sa suffisance que ce non vouloir de Dieu, auquel elle se doit rendre, et en cette conformité establir sa force et son courage pour demeurer dans le martyre, jusqu'à ce qu'elle y soit consommée. Voilà la vérité de la voie de Dieu sur cette âme, laquelle il faut qu'elle accepte, car elle est très sainte et très avantageuse à la destruction de la nature, laquelle ne cherche continuellement qu'à faire ses œuvres avec soulagement. Je vous supplie, ma Mère, que cette âme considère sa peine présente comme un purgatoire dans le-

Port-Royal-des-Champs pour transférer tout le reste des religieuses à la nouvelle maison de Port-Royal de Paris, Monseigneur l'Archevêque ayant voulu que l'on fit une translation entière, quoique le premier dessein de la Mère Angélique eût été de faire deux maisons » (*Vie de la Mère Angélique*, par la Mère Angélique de Saint Jean Arnauld, sa nièce, ms. de la Bib. de l'Institut Cathol., f° 115.)

(1) Jean-François de Gondî, archevêque de Paris.

quel Dieu se paie de toutes les satisfactions et complaisances qu'elle a prises dans l'amour de sa première demeure (1) et de la personne qui y commandoit (2).

Nous avions alors de grands désirs de la perfection, et la sainte Vierge nous estoit toutes choses ; pourquoy non pas le mesme à présent ? C'est la peine qui l'en retire, et c'est celle-là qui l'y devoit attacher plus puissamment. Laissez-la donc à la mercy de la Justice divine, qu'elle apprenne à souffrir, et qu'elle se souvienne que ce sont là les marques véritables des filles du Saint-Sacrement d'estre icy-bas en la terre en estat de sacrifice et de victime à l'honneur de Jésus-Christ, comme il est en ce mesme estat pour nous sous la sainte hostie (3). Il n'y a pas seize cens ans que vous y estes et vous n'y serez pas comme luy jusqu'à la fin du monde, et cependant je ne vois pas que Jésus-Christ depuis que, par l'ordonnance de son Père, il a embrassé cette condition de victime et de personne sacrifiée, ait demandé d'en estre délivré. Que s'il n'y est pas en estat de souffrance comme vous dans la vostre, je vous diray que cela est accidentel, à raison de l'estat de la gloire dans lequel il est, et lequel il porte quant à soy en tous estats quels qu'ils soient, parce qu'elle luy est inséparable. Mais la condition de sacrifice et de victime de soy dit beaucoup plus que ce que vous estes, car dans vostre estat vous estes encore vivante, vous sentez vos peines, et luy les porteroit, s'il en estoit capable, comme chose toute anéantie et consommée en elle et par elle. Or c'est à cette consommation que vous devez vous rendre, et ainsy vous offrir à Jésus-Christ en estat et condition de sacrifice et de victime livrée à sa puissance et à son ordonnance.

Voilà, ma Mère, ce que je dis à cette âme, parlant à votre personne, et nous le disons dans quelque participation de la rigueur que Dieu tient sur elle présentement, car nous luy parlons rigoureusement et sévèrement. S'il y a de l'excès

(1) Port-Royal-des-Champs.

(2) La Mère Angélique Arnauld.

(3) C'est la première allusion que nous rencontrons dans ces lettres à la fondation de l'Institut du Saint-Sacrement. La lettre suivante en contient de nouvelles et plus explicites encore.

pour la faiblesse qu'elle porte maintenant, il nous sera facile de le modérer.

Je supplie Jésus-Christ d'estre sa force et sa vie dans ses infirmités et travaux.

Je suis, etc.

LXXVIII

A LA MÊME (1)

« Jésus-Christ est la voie des âmes ». — Etre forte et fidèle dans les épreuves, comme il l'a été lui-même. — Allusion au projet de fondation de l'Institut du Saint-Sacrement. « Il vaut encore mieux être fille de la Sainte Providence que du Saint-Sacrement. »

Ce 18 Aoust 1626.

MA RÉVÉRENDE MÈRE,

Vous m'avez donné beaucoup de joie en m'apprenant vostre translation à N... par l'entremise de Monseigneur l'Archevesque ; j'espère que Dieu sera honoré en cette œuvre, faite par la main d'un si grand homme de bien et que vous ne regretterez point la peine que vous avez prise d'y servir.

Quant à cette bonne fille (2), qui ne voit ny entrée ny sortie en sa voie, je dis qu'elle est heureuse d'exprimer en son estat celui de Jésus-Christ, non selon les richesses de sa divinité, mais selon les misères de l'homme et du péché, mais je dis que cette expression, pour être excellente, doit avoir une qualité que vous marquez, qui est la sainteté. Il faut donc qu'elle soit misérable d'une misère sainte et divine, ainsi qu'elle l'a esté en Jésus-Christ qui a esté Dieu dans l'infirmité de l'homme et dans les tentations du malin esprit, aussy bien que dans sa gloire et sa puissance. Pour estre en cet estat, il faut, ma Mère, que cette âme se serve de la mesme puissance et sainteté de Jésus-Christ par laquelle il a dompté la puissance maligne en luy, et sanctifié la misère du péché, afin de porter les mesmes qualités de

(1) Dupuy 947, f° 1. — Chaumont 171. Lettre CXVI.

(2) La lettre suivante, datée du même jour, est adressée à cette « bonne fille. » Elle fut jointe à celle-ci et remise à cette religieuse par la Mère.

domination et de sanctification au milieu de ses travaux. Ce sont les deux qualités qui la doivent régir et conduire dans l'obscurité de la tempeste, afin que l'âme en reçoive les effets de grâce que Dieu tient cachés et couverts sous de sy funestes apparences.

Rendez donc, ma Mère, cette âme puissante de la puissance de Jésus-Christ dans son impuissance, et forte dans sa foiblesse, et vigoureuse dans son infirmité, et eslevée dans son abattement, car c'est ce que Jésus-Christ a esté dans les espreuves de son Père. Il a terrassé le terrassant, il a soutenu la foiblesse, et a donné en soy vertu à l'infirmité. Or, comme Jésus-Christ est la voie des âmes, il faut qu'il la soit aussy de celle-cy, et que par la voie qui semble la séparer de Dieu, elle se rende et se joigne à luy, ce qu'elle fera indubitablement, sy elle prend Jésus-Christ pour sa conduite et sa lumière, parce qu'il l'a fait en luy-mesme, et sy elle veut estre forte et fidèle comme Jésus-Christ l'a esté.

Pour ce qui est du Saint-Sacrement, je crois, ma Mère, que la pensée du vœu est venue d'en haut, mais pourtant j'aurois encore mieux aimé que Jésus-Christ m'y donnast que de m'y donner par moy-mesme. Les liens du Ciel sont sans aucune comparaison plus forts que ceux de la terre, car ceux-cy n'engagent pas toujours ce que nous lions, mais nous sommes bien liés quand il nous lie, et nos engagemens sont bien plus assurés quand il daigne luy-mesme nous engager.

Je vous supplie, puisque Jésus-Christ semble oublier cette âme, au nom de Dieu qu'elle s'oublie aussy, et qu'elle n'ayt ny prévoyance, ny assurance en la conduite de sa vie ; qu'il luy suffise que Dieu a l'un et l'autre en soy pour elle, et qu'elle se contente de cela, vivant en tous les momens de sa vie dépendante de la prévoyance divine, et ne cherchant pour le présent et pour l'avenir qu'à ce que la mesme prévoyance luy a ordonné de toute éternité. Croyez, ma Mère, qu'il vaut encore mieux estre fille de la Sainte-Providence que du Saint-Sacrement (1). Sy nous la devons estre, il la faut estre par cette mesme Providence. L'œuvre en est sy

(1) Il s'agit ici de la fondation de l'Institut du Saint-Sacrement, et du projet presque simultané de Zamet et d'Angélique à ce sujet.

digne et la condition en est sy honorable, que ce seroit la ravaller que d'en faire eslection par nous-mesmes. L'occupation en doit estre divine, le choix en doit aussy estre divin ; l'establisement en doit estre du Ciel, la destination n'en doit pas prendre son origine ailleurs que dans le Ciel. Soyons servantes de Dieu, et nous aurons et serons toutes choses.

Ce que je dis non pour refuser, car j'accepte, et de très bon cœur (1), mais pour convier cette bonne sœur à prendre dépendance de Dieu plus grande et plus absolue, et à se séparer mesme des plus excellens desseins pour se tenir par un autre plus excellent dans l'assujettissement parfait que la créature doit avoir à son Créateur. J'ay charité pour cette âme à un degré que je ne puis dire, et tout ce que vous me mandez d'elle me plaist. C'est pourquoy, je vous supplie de l'assurer de moy et de me donner souvent de ses nouvelles et des vostres, ma Mère, à qui je suis pour jamais, etc.

LXXIX

A UNE RELIGIEUSE BERNARDINE (2)

« Une âme craintive se fait beaucoup de mal et de peine... » — Avoir un grand cœur et se montrer fille de la Providence. — L'état de pauvreté temporelle et spirituelle est plus conforme à celui de Jésus-Christ en la Croix, et dès lors plus méritoire.

Ce 18 Aoust 1626.

MA FILLE,

Jésus-Christ soit avec vous ! Ayez grande espérance en Dieu. Puisque sa Providence vous a appelée au gouvernement de cette communauté, vous devez vous confier qu'il ne vous abandonnera pas. Sy vous avez cette confiance bien vive,

(1) « Non pour refuser... » de travailler à la fondation de cet ordre. « Car j'accepte, et de très bon cœur. » C'est à cette date, en effet, que commencèrent les pourparlers.

(2) B. N. Dupuy 947, f° 22. — Chaumont 175. Lettre LVI.

Nous pensons qu'il s'agit d'Anne-Eugénie Arnauld, ou de Marie-Claire Arnauld.

vous n'aurez plus d'inquiétude, et vous souffrirez doucement et paisiblement vos incommodités présentes qui ne sont pas pour toujours durer. Soyez assurée de cela, et faites que nous voyions en vous un grand cœur, embrassant généreusement toutes choses pour Dieu. Une âme craintive se fait beaucoup de mal et de peine, qu'une autre n'aurait pas. Montrez-vous fille de la Providence, jetant plus vos espérances sur la bonté de Dieu que sur les raisons et apparences humaines. Dieu aime grandement de telles âmes, et se plaist à les voir en disette, pour tirer de plus grandes preuves de leur courage et fidélité à bien espérer de sa bonté.

Le vray partage d'une âme religieuse, c'est la privation de toutes choses, et les vœux que vous faites ne sont que pour vous apprendre l'obligation de l'estat religieux, qui est de se priver de ce dont les personnes du siècle abondent. Vous estes maintenant dans le vray exercice du vœu de pauvreté, non seulement pour les choses temporelles, mais encore pour les spirituelles, manquant de secours pour l'âme aussy bien que pour le corps. Appliquez-vous aux disettes de Nostre Seigneur Jésus-Christ, et en son délaissement en la Croix, où vous le verrez ne recevoir consolation, ny du Ciel ny de la terre. Pensez qu'il vous appelle maintenant à son partage, et qu'il vous veut comme luy, souffrant de toutes parts, et portant nécessité de toutes choses. Je vous ayme mieux en cet estat qui met une sy grande conformité entre vous et Jésus-Christ, que de vous voir abonder de tous biens, parce qu'il y a plus à mériter en l'un qu'en l'autre. Désoccupez vostre esprit de tous soins, et plus il vous en viendra, et plus espérez en la Providence qui est assez puissante et assez riche pour remédier à tout en son temps. Cependant faites-vous riche intérieurement, et que vostre pauvreté extérieure vous serve à cela, vous appliquant à Dieu tranquillement et confidemment, sans espandre vostre esprit en des pensées soucieuses, qui sont sans aucun fruict et pour vous et pour vostre maison.

Jésus-Christ vous bénisse, ma Fille, et me fasse miséricorde par vos prières !

LXXX

A LA MÈRE ANGÉLIQUE ARNAULD (1)

Il n'y a « aucune infailibilité » dans la conduite des âmes. Le Directeur peut se tromper. Mais si l'âme se soumet pour Dieu « à cette conduite peu connue et incertaine », elle est alors « dans le plus haut et le plus saint dégagement » qui puisse exister ici-bas.

[1626 ou 1627]

MA RÉVÉRENDE MÈRE,

Il y a, dites-vous, en ce que je vous propose, pour le général, et ce qui touche le particulier. Et c'est avec très grande raison ; car il faut que la vérité qui vous est manifestée, fasse un effet en votre âme ; autrement ce qui vous seroit donné seroit vain et inutile. Or, l'acceptation de cette vérité et l'acquiescement de votre esprit à icelle est l'establisement de votre âme dans l'estat correspondant à cette mesme vérité, de sorte que vous commenciez à estre en ce moment devant Dieu ce que la vérité vous en enseigne, afin qu'elle continue sans empeschement de votre part ses divines opérations. Il faut donc que vous en receviez et ressentiez les effects particuliers, quand nous vous parlons pour la direction de votre âme, et que Dieu non seulement ouvre votre esprit à mes paroles, mais de plus, que par un effect de sa sapience et de sa puissance, il fasse ce qu'elles signifient. Et c'est ce que vous ressentez en cecy, et n'éprouvez pas quand je parle en général de votre maison, car alors il n'est pas question de faire un establisement nouveau en votre âme ; il n'y a point d'empeschement à oster ny de disposition à mettre pour donner liberté à l'esprit de Dieu d'opérer ; il suffit d'une acceptation générale et soumission de l'esprit par laquelle vous vous rendiez à ce qui est proposé pour le bien de votre monastère, et bien que cela suffise, comme j'ay dit, néanmoins, Dieu, connaissant votre esprit arrêté à ses propres raisons, fait quelque chose de plus, car il suspend l'effet de ces mesmes raisons qui feroient une

(1) Chaumont, Lettre XIII.

résolution ferme, par laquelle vous seriez capable de coopérer intérieurement à nos pensées. Il faut, comme vous le déclarez vous-mesme, que cette suspension ait lieu par une puissance supérieure, interdisant à vostre raison celle de conclure à nostre désavantage.

Voyez donc par cette différence la volonté de Dieu sur vostre âme, et de cette connoissance je vous supplie d'en tirer une autre qui vous est très nécessaire, à savoir que Dieu ne fait jamais dans les âmes que ce qui convient absolument à l'estat où elles sont, donnant plus où il faut plus, et moins où il faut moins, afin que nous n'abusions point de ses dons, et que par le ménagement dont il use envers nous, il découvre nostre propre indigence, et nous donne sujet de nous establir dans une plus grande dépendance et soumission envers luy, et cette soumission et dépendance est fort excellente, quand nous marchons sûrement dans les voies de Dieu.

C'est marque de foiblesse et d'appuy en soy mesme de vouloir connoistre la certitude de nostre conduite. Cette certitude doit estre bien autre que celle de la foy, laquelle « captive l'entendement » (1), comme dit saint Paul, et semble l'enchaîner comme par la force à la manifestation des vérités divines. Mais la conduite des âmes porte une bien plus grande obscurité et incertitude, et sur ce point, je vous diray qu'il n'y a aucune infailibilité en cela. Bien est-il vrai qu'encore que le directeur se trompe, l'âme qui se soumet ne laissera pas d'avoir dans sa soumission le mérite de son obéissance, mais elle marchera par une fausse voie ~~et ne~~ s'avancera pas comme sy le directeur estoit dans une intelligence divine pour elle, laquelle estant donnée à peu de personnes, ce n'est pas merveille sy les âmes demeurent sy longtemps enfermées dans leurs propres liens et en leurs misères. C'est à cette conduite peu connue et incertaine que l'âme se doit soumettre pour Dieu, considérant qu'elle n'est pas digne d'une meilleure voie ny qui luy donne assurance tandis qu'elle est en cette vie ; et en cecy la pureté

(1) II Cor. X. 5.

de nostre intérêt est plus grande, car c'est vraiment hasarder son salut et le conduire sans aucun attachement, qui est le plus haut et le plus saint dégagement que nous puissions avoir, car quel amour intéressé peut-il rester en la créature qui se résout à perdre ainsy généralement l'amour et le soin de son salut ?

O ma Mère, que cela veut dire beaucoup, et que cette voie d'obscurité est sainte, pure et dégagée, mais très dure et pénible à l'âme qui cherche lumière, raison, connoissance et assurance de sa vie et conduite en ses actions ! C'est bien alors que l'âme contemple et possède les dons de Dieu comme siens, sans se les rendre toutefois propres ny y prendre aucune part vicieuse. Elle voit que Dieu répand ses dons pour sa seule gloire, qu'ils appartiennent et se réfèrent beaucoup plus à cette mesme gloire qu'à l'âme qui les possède, laquelle voit que les grâces divines luy sont conférées, afin que l'esprit de Dieu se repose en elle, en sa magnificence et majesté, plustôt qu'en la créature qui ne se regarde que comme un vil sujet, soutenant les dons de Dieu préparés et infus dans l'âme pour servir comme de trône et de siège à la grandeur de Dieu.

Je n'ay pas de temps pour continuer ce discours ; je vous diray seulement qu'aussitost que vostre esprit se détache d'une chose, il s'engage dans une autre, tant il est accoutumé à prendre appuy dans les choses qui luy sont présentées (1).

(1) Cette lettre de Zamet, répondant aux objections d'Angélique, au sujet des erreurs possibles des directeurs spirituels, ne semble-t-elle pas un écho des réflexions de Saint François de Sales à la même Angélique, datées du 25 mai 1619 ?

« Il est malaisé, ma chère Sœur, de trouver des esprits *universels*, qui puissent également bien discerner en toutes matières ; *aussi n'est-il point requis d'en avoir de tels pour être bien conduite*, et n'y a-t-il point de mal, ce me semble, de recueillir de plusieurs fleurs le miel qu'on ne peut trouver sur une seule, etc... » (*Œuvres de Saint François de Sales*, Migne, t. VI, p. 1027).

LXXXI

A LA MÈME (?) (1)

« Une âme soumise ne doit rien craindre en la conduite, parce que la soumission est une légitime excuse devant Dieu. » — « Se tenir à Dieu et à la vertu », et il n'y aura rien à craindre des illusions de l'amour-propre et du malin esprit. Cette conduite est noble, réelle, sainte, pure, désintéressée, et s'étend à tout.

[1626 ou 1627]

MA SŒUR,

Je supplie Jésus-Christ de vous purifier dans ses voies. Il me semble qu'une âme soumise ne doit rien craindre en la conduite, parce que la soumission est une légitime excuse devant Dieu, de qui la parole ne sauroit manquer. « Celui qui vous ouyt, il m'ouyt » (2), dit-il, parlant de ceux qu'il a établis supérieurs et directeurs des autres en la terre. La faute donc qui se trouve avoir lieu en vous par la soumission à ceux qui vous dirigent (3) doit avoir devant Dieu, non seulement son excuse, mais son mérite. En cette manière, la voie de soumission que je vous ay proposée ne vous doit pas estre pénible, mais douce et agréable, puisque dans sa propre ruyne, elle est capable d'édifier et de donner de la

(1) Chaumont 171. Lettre VI.

Cette lettre nous semble faire suite à la précédente. Les idées en sont les mêmes. L'absence de dates et l'appellation « ma Sœur » ne nous permettent pas d'attribuer cette lettre avec certitude. Nous devons toutefois remarquer que la Mère Angélique étant devenue simple religieuse en 1630, un certain nombre de lettres où Zamet emploie l'expression : « ma Sœur », au lieu de : « ma Mère » peuvent lui avoir été adressées et se trouver dans ce recueil. Ce qui donnerait quelque poids à notre remarque, c'est que les deux lettres qui suivent celle-ci dans le recueil de Chaumont contiennent les mêmes idées adressées, semble-t-il, à la même personne, et que la seconde de ces lettres est datée « du jour de Saint-Martin 1630. » Saint François de Sales lui écrivait : « Ma chère *Sœur*. » Enfin Zamet écrit en 1632 à une Bernadine et lui parle des âmes qu'elle dirige, et cependant il lui dit : ma Sœur. (Voir Dupuy 947, f° 153.) Néanmoins pour ne pas risquer des attributions fausses, nous donnons à part toutes les lettres non datées, à l'exception de celles-ci, qui nous paraissent bien adressées à la Mère Angélique.

(2) Luc, X, 16.

(3) Peut-être s'agit-il des abbés de Cîteaux et des directeurs ou confesseurs imposés par eux, ou bien Zamet parle-t-il d'une manière générale des erreurs de direction.

valeur à ce qui de soy n'en auroit aucune. Or, ma Sœur, il me semble qu'en la terre nous devons sur toutes choses chercher la solidité de la vertu et réduire à elle et à la vérité tout ce qui se passe en nous. C'est par elle que tout doit estre regardé et considéré, improuvé ou approuvé. Hors d'elle, je pense pouvoir dire que nous ne devons faire cas de nulle chose.

Vous savez, ma Sœur, que la propriété de nostre amour (1) se jette facilement dans les voies les plus saintes, et nous y devons d'autant plus craindre qu'il y fait plus de dommage et qu'il y est moins apparent. Je me persuade que vous me direz aussytost que vous n'avez point de satisfaction dans vos voies, et que vous n'y avez qu'à souffrir. Je le crois ainsy, et dis de plus que l'âme y portant la satisfaction mesme, la peut avoir sans propriété d'amour, mais j'entends que l'amour-propre soit à la tenue que l'âme a à sa voie et conduite, dans laquelle pour y estre sans aucune propriété vicieuse, il faut qu'elle soit ainsy libre, séparée, et désintéressée, et ignorante comme sy elle ne l'avoit point. Cela estant, l'âme va toujours son chemin ; elle ne regarde point ce qu'il est ny à quoy elle est. Elle jette les yeux sur le solide de la vertu, à laquelle elle s'occupe et arreste. Quand toutes les grandeurs du Ciel luy seroient montrées, elle ne s'y arreste pas par elle-mesme un moment, je dis par elle-mesme, car sy elle y est tenue par force, elle y demeure, cédant simplement à la force, sans rien donner de plus ny à la grandeur ny à la sainteté de ce qu'elle voit, et mesme dans la vue de cette grandeur et sainteté, sans s'y arrester, elle élève sa pensée à Dieu pour l'adorer en ce qu'il est dans sa propre et simple vérité.

Voilà, ma Sœur, à quoy nous devons nous réduire et ne prendre consistance ny soutien en aucune chose pour excellente qu'elle soit, car il est certain que tout ce qui est de Dieu dans la créature est moins que Dieu dans soy mesme, auquel seul nostre âme et nos pensées doivent prendre leur repos, et par ce moyen, elle demeure toujours libre, prompte

(1) C'est-à-dire : notre amour-propre.

et facile à tout, soit à garder, soit à laisser, humble et soumise, parce qu'elle ne tient ny à une chose ny à une autre, mais seulement à Dieu, et à la vertu qui porte l'image de ses perfections divines en la terre. Elle n'a jamais de trouble, parce qu'elle ne se repose ny sur ses pensées, ny sur ses sentimens, ny mesme sur ses certitudes ; elle a la vérité en la pensée qu'elle regarde Dieu, et elle a la vertu qui luy est une conduite assurée, certaine, infaillible, et inaccessible à la tromperie maligne et humaine. C'est par cette vérité et vertu qu'elle dresse sa vie, qu'elle l'establit, qu'elle luy donne repos ; et quoyque les choses changent, elle ne change pas pourtant, mais demeure ferme et arrestée en son unique objet.

Or, ma Sœur, vous voyez bien qu'en cette voie, il n'y a point à examiner sy ces choses sont de Dieu ou du malin esprit en nous. Car qu'importe-t-il qu'il soit de l'un ou de l'autre, sy je ne m'arreste point à ce qu'elles sont en elles, mais à les appliquer seulement à la bonne et bien vertueuse conduite de Marie. Je veux que le Ciel me soit ouvert, et que je voie à découvert le mystère de la Sainte-Trinité, et tous les autres plus admirables de nostre foy. Dans la vue de ces merveilles, au lieu de tenir mon esprit en spéculation de ce qu'elles sont, je le porteray, sans plus discerner, à l'adoration de la grandeur de Dieu et de sa bonté, et revenant aussytost à moy et à ma misère, je feray usage de la vue de cette grandeur et bonté pour conduire ma vie en la terre avec la pureté et reconnoissance due à Dieu sy bon, sy plein de majesté. Que l'esprit malin au contraire me montre toutes les saintetés du monde, il est certain que se transformant au regard de moy en ange de lumière, il me fera estre au regard de luy une âme de ténèbres et de péchés, sy je me veux arrester aux choses qu'il me découvre et m'y attacher ; sous ce prétexte qu'elles sont saintes, insensiblement il me tirera par elles à luy, esblissant son propre jugement, la vanité, la présomption, une secrète estime, je ne dis pas de soy, mais de la voie de Dieu sur nous, comme grande, haute, digne, sainte et eslevée par dessus la commune intelligence, toutes lesquelles choses

tiendront la créature en tromperie et illusion secrète, en sorte qu'enfin la vertu, la mortification de l'esprit et le renoncement de soy-mesme seront détruites par les imperfections contraires, là où cela n'arrive jamais et ne peut arriver, quand l'âme se tient à Dieu seulement, et à la vertu, pour en faire usage en toutes choses, bonnes et mauvaises, saintes et malignes, grandes et petites.

Cette conduite est noble, réelle, sainte, pure, désintéressée et sy estendue qu'elle regarde toutes conduites, embrasse toutes voies, s'accommode à tout événement, tire avantage de toutes dispositions, n'en refuse pas une, parce qu'elle a la vertu et puissance de sanctifier les malignes, et les saintes, de les rendre encore plus saintes, les tirant de leurs limites pour les mettre dans l'infinité de Dieu, au lieu que les autres voies sont bornées à ce qu'elles sont, donnant de continuelles frayeurs d'erreur et de tromperie, emportant l'esprit en mille changemens mauvais et rendant l'âme instable, selon tous les sujets qui luy sont présentés. Elle craint toujours de perdre ce qu'elle a, parce qu'en le perdant, elle croit que Dieu est perdu pour elle. Quand ses occupations ou opérations se dissipent ou se retirent, elle pense que Dieu est perdu, et de cette crainte procède, ma Sœur, la retenue que nous avons à découvrir de telles choses, et qu'elles soient blâmées ou réprouvées, d'autant que telle réprobation ou blâme nous inquiète, et nous semble nous obliger à laisser ce qui nous tient attaché à soy. De là naist nostre trouble et les plaintes que nous faisons, que l'on ne sait pas ce qui est, et ce qui se passe en nous. Une âme qui ne s'arreste qu'à Dieu doit dire tout librement, et est très indifférente de parler ou de se taire, de recevoir louange ou blâme, parce que les choses qui sont en elles, pour grandes qu'elles soient, ne la touchent pas ; elle les laisse passer pour telles qu'elles sont en elles, et elle laisse tourner le ciel sur sa tête sans luy donner arrest, non pas mesme d'une pensée, car en ces choses sy grandés et saintes, nous devons apprendre à pratiquer le dépouillement, et l'abnégation de nous-mesmes, apprendre à nous tenir dans la pauvreté et le néant de la créature, non par acte d'humilité, mais en ne nous joignant pas

à de telles grandeurs, ny ne leur donnant accès en nous que ce que Dieu leur en donne.

Sy Jésus-Christ nous fait la miséricorde de donner quelque créance à nos paroles et vous en donne l'intelligence, comme je l'en supplie, vous rendrez les choses saintes encore plus saintes et vous remettrez les choses divines dans le principe de leur divinité où elles doivent avoir leur estre, leur vie et leur subsistance et permanence éternelle.

Il me reste, pour fin de cette grande lettre, à vous prier de garder pour vous seule les voies de Dieu sur vous, parce que communiquées à des âmes que Dieu n'y conduit pas, elles sont pour estre aussy nuisibles, qu'elles vous peuvent estre avantageuses et salutaires. Nous devons estre tirés à Dieu en vérité, et non par imitation. Ce tirement-là, comme vous savez, doit venir de sa main, et non de la nostre, et s'y vouloir eslever par soy-mesme, c'est tomber, et se rendre incapable de l'eslèvement de Dieu. Je le supplie de vous sanctifier de plus en plus, en vous establisant dans la sainteté de sa vie.

LXXXII

A LA MÊME (?) (1)

Ne pas s'arrêter aux scrupules et répugnances pour les choses qui nous plaisent ; ce serait l'exagération de la vertu. Il n'y a pas de « hasard à courir de son salut » à « vouloir estre fille de Jésus-Christ au Très Saint-Sacrement ; » « mais il ne faut pas omettre les devoirs présents. » — « Nous réduisons trop souvent la science de Dieu à la nostre, son étendue à nos bornes... » — Etre « désappliquée » de soi-même.

[1626 ou 1627]

MA SŒUR,

Je supplie Jésus-Christ de vous donner vie et conduite dans ses pensées, et non plus dans les vôtres. Je crois que ce que vous prenez la peine de nous mander ne fait pas

(1) Chaumont 171. Lettre IV.

Cette lettre nous paraît adressée à Angélique Arnauld pour plusieurs raisons : 1^o parce que dans la lettre à laquelle celle-ci répond, la correspondante du Prélat lui avait manifesté des scrupules sur le grand

grande impression en vous, et que ces scrupules et répugnances, que vous avez pour les choses qui vous plaisent, sont simples sentimens qui passent, et qui ne vous attirent pas à ce qu'ils sont en eux-mêmes. Car vous jugez bien, ma Sœur, qu'il n'y a nulle raison de craindre, par cela seulement qu'un sujet vous est agréable, et que vous le regardez sans résistance. Autrement vous seriez très misérable dans le ciel où tous les autres seront très heureux, parce que, comme la gloire ne peut estre possédée qu'avec une très grande satisfaction, vous seriez en une continuelle peine de la posséder injustement.

Je vois bien que vous avez à dire que la satisfaction du ciel est accompagnée d'assurance, et que sy l'âme se voit heureuse, elle se voit saintement heureuse, c'est-à-dire heureuse dans le vouloir de Dieu. Mais quelle incertitude de vouloir estre fille de Jésus-Christ au Très Saint Sacrement ? Quel hasard peut courir une âme de son salut et quelle appréhension peut-elle avoir de faire en une vie sy sainte et pieuse, chose désagréable à Dieu ? Que vous essayiez de faire à l'avenir par une obligation nouvelle de vostre estat ce que vous faites présentement par dévotion volontaire, quel mal y peut-il avoir ?

Je ne sais pas, direz-vous, sy je suis appelée, et sy Dieu

désir qu'elle avait d'aller à l'Institut du Saint-Sacrement. Elle craignait de se laisser attirer « *par l'excellence de l'objet*, et non par l'instinct de Dieu », et parce que la chose lui plaisait, elle voyait dans ce plaisir une raison d'y renoncer, afin de contrarier la nature. Or, nous savons par ses *Mémoires*, qu'Angélique « avait grande envie d'aller au Saint-Sacrement (c'est elle qui parle) quoique ce ne fût pas pour y être supérieure. » (*Mémoires pour servir... Utrecht 1742, t. I., p. 338*) ; 2° parce que ces sortes de scrupules lui étaient assez ordinaires. Zamet qui la connaissait bien, écrivait le 12 avril 1627 à M. Féron : « Cette bonne Mère est dans une indifférence, ou pour mieux dire dans une soumission à Dieu merveilleuse sur le sujet que vous traitez ; *jamais je ne la vis plus sage ni plus tranquille, et sa conduite en cecy, vu son humeur, me semble toute extraordinaire.* » Il est donc probable qu'auparavant elle avait eu de ces scrupules ; 3° Enfin le contexte semble favoriser notre opinion, et principalement cette phrase : Vous ne parlastes jamais plus vertueusement que quand* vous avez dit *que vous ne savez que faire de vostre esprit et qu'il vous nuit sy fort que vous voudriez qu'il ne fût plus.* » Elle se plaignait souvent, en effet, de ses retours sur elle-même, et de son « esprit » (on dirait aujourd'hui son imagination) qui la tourmentait fort. Cependant, malgré ces raisons, que le lecteur appréciera, nous reconnaissons que la certitude n'est pas absolue, comme elle le sera pour les lettres adressées à la Mère Agnès, à Mlle Lemaître, ou à Madame de Pontcarré,

demande de moi ce changement. Je ne le sais pas non plus, mais je sais bien qu'il n'y a nul crime d'en tenter les moyens et d'en essayer les desseins. Vos intentions sont bonnes et cela suffit pour vostre assurance. L'issue vous en fera connoître davantage, et par elle vous jugerez de l'ordonnance de Dieu en ce sujet. Cependant vous ne devez pas omettre vos devoirs présents, ains vous devez agir vers les choses présentes et vers les futures, puisque Dieu sait bien accorder cette différence de temps et cette distinction de vue. Cela donnera repos à vostre esprit, et tirera vostre âme des scrupules, lesquels semblent encore bien peu fondées, en ce que vous craignez que l'excellence de l'objet vous ravisse, et non l'instinct de Dieu. Car je pense, ma Sœur, que vous savez bien que l'instinct de Dieu se manifeste diversement dans les âmes, à quelques-unes par impétuosité de mouvement, aux autres par puissance de pensée, à d'autres par l'excellence des objets auxquels Dieu veut engager l'âme ; par toutes ces manières, l'instinct de Dieu peut avoir ses effets en nous. C'est par cette dernière voie que Dieu vous fait savoir les siens ; ainsy vous devez regarder l'excellence du sujet qui vous est montré, non comme chose capable d'attirer par inclination naturelle, mais comme un effet de l'instinct de Dieu en vous, par lequel il vous convie, en regardant cette excellence, de vous lier au sujet qu'elle vous représente, et de vous y donner, non selon vos pensées et désirs, mais selon les pensées et désirs de Dieu en vous. Voilà comme vous ne faillirez jamais et comme vous ne perdrez point l'ombre pour les corps, ny la figure pour la vérité, ny vos instincts naturels pour ceux de Dieu.

Ce que vous nous en écrivez ne me semble pas faute de volonté, car elle est très parfaite en vous, mais, à mon avis, faute de connoissance. L'estendue des voies de Dieu, et sa manière de se communiquer aux âmes, c'est ce qui peut causer en nous ce manquement d'intelligence, et c'est encore que nous réduisons la science de Dieu à la nostre, son estendue à nos bornes, et ses voies à ce que nous savons et comprenons, comme sy les richesses de sa sapience estoient encloses en la capacité de nos esprits ; comme s'il estoit obligé

d'agir selon le sentiment et la pensée que nous en avons. Or, ma Sœur, vous voyez bien que cela n'est point, et mesme qu'il ne peut estre, parce que s'il estoit ainsy, Dieu ne seroit plus Dieu et seroit devenu créature infirme et imparfaite comme nous. C'est pourquoy, je vous supplie, estendez vostre lumière, et ne donnez ny arrest ny retenue aux pensées divines, mais croyez certainement que toutes celles qui vous sont données portent, dans la sapience et puissance divine, des secrets et des estendues incompréhensibles à vostre esprit ; qu'encore qu'il fasse les choses selon qu'il vous est montré, c'est toujours par une science, une lumière, et une manière de conduire autant eslevée par dessus vos conceptions, comme Dieu est esminent par dessus vous.

Ce que nous vous disons icy servira tout à propos, ce me semble, à ce que vous nous dites de la pensée que vous avez eue de vous donner à la mort de Jésus-Christ. Car, dans cette pensée, vous devez sortir hors de la pensée que vous avez, et vous eslever à la pensée de Jésus-Christ qui connoit les effets que la pensée de sa mort doit establir en vous, sans vous amuser dans vostre intelligence à rechercher ce qu'elle veut dire, ny pourquoi elle vous est donnée. Car tout cela est inutile, et sans cette recherche Jésus-Christ vous saura bien communiquer les richesses de sa mort, et d'une manière d'autant plus excellente, qu'elle sera moins limitée dans la compréhension de vostre esprit. Car cette compréhension est petite, et souvent différente de la conception divine, si bien que de toute façon, elle ne peut servir que d'obstacles à ses effets. C'est pourquoy je vous dis encore, ma Sœur, que l'obscurité, l'ignorance, et la captivité vous sont plus avantageuses que leurs contraires, et que Jésus-Christ ne sera jamais libre en vous tant que vous le serez, et qu'il vous laissera dans l'usage de vos puissances. Vous ne parlastes jamais plus vertueusement que quand vous avez dit que vous ne savez que faire de vostre esprit, et qu'il vous nuyt sy fort que vous voudriez qu'il ne fust plus.

Je supplie Jésus-Christ qu'il fasse cette ruyne heureuse, et qu'il se communique, en ce qu'il est ineffable et inconcevable à l'âme, afin que vous le receviez sans connois-

sance, ou pour mieux dire par dessus toute connoissance et toute parole. Je vous désire tout à fait désappliquée de vous-mesme.

ANNÉE 1627

LXXXIII

A MADAME DE PONTCARRÉ (1)

Zamet commence la direction de Madame de Pontcarré. — Il lui propose la vertu « pour l'entamer », et lui demande « une pleine liberté » pour la conduire. — Il veut que ses larmes « servent à noyer ses dépits et ses violences. »

Octobre 1627.

C'est en continuant les effets du pouvoir que vostre vertu me donne sur vous, que je commence ; ainsy je ne m'en excuse point : vostre courage s'y oppose ; il est si entier, qu'il ne peut souffrir de foiblesse sans en estre offensé ; je le révère davantage dans les combats que dans le repos, et le calme de toutes choses ; je suis bien ayse de voir que ses victoires soient avec effort ; l'estime que je fais de ceste bonne qualité en vous, ne me permet pas de vous traiter selon les loix communes aux ames communes : il faut à la vostre chose digne d'elle, singulière comme elle est : singulière en mérite et en bonnes inclinations ; je vous propose la vertu pour l'entamer, là où les autres la finissent ; ce qui leur est perfection, n'est qu'un bien foible commencement pour vous. N'estimez pas sottise, s'il vous plaist, de vous estre bien trouvée au lieu d'où vous ne sortistes hier qu'avec peine, (2) parce qu'il y a trop de raison d'aymer la compagnie des gens de bien ; j'ay regardé en vous en privant, de

(1) Bibl. Nat., ms. Dupuy, 909, lettre I.

(2) Il s'agit probablement du confessionnal ou du parloir où Zamet l'avait retenue moins longtemps qu'elle n'eût désiré.

vous apprendre la mortification des choses bonnes, et non des mauvaises ou indifférentes, pour lesquelles je ne vous regarde plus, parce que Dieu nous appelle à de meilleures pensées. Je vous demande derechef que vous me laissiez faire, et dans cette pleine liberté que j'attens de vous, je me donne de nouveau à vous, pour répondre à vostre nouvelle donation, si vous m'accordez ma demande. Ceste manière de libéralité dont vous me louez ne vous manquera jamais, jusqu'à ce qu'il n'y ayt plus rien à vous donner : c'est à dire plus rien à esprouver. La rigueur de Dieu sur les ames cache ses douceurs, et je dis que l'un n'est jamais sans l'autre. Les fruits de sa grace en vous me sembleront fort agréables, et fort doux, quand vous aurez soustenu les espreuves de Dieu ; je suis marry que vous ayez donné si peu de parolles à vos pensées de devotion ; vous distes que vous ne me pouvez rien apprendre, mais si fait bien l'esprit de Dieu qui vous inspire ; vous m'eussiez au moins appris que vous savez bien parler de Dieu, ce que je ne sçays que par la science des autres ; et je le sçaurois maintenant par la mienne propre ; mon dessein n'est pas que vous noyiez le couvent de vos larmes, mais bien qu'elles servent à noyer vos despits, et vos violences, et j'espère que cela sera. Je prétens de vous faire pleurer toutes vos humeurs et de les faire sortir par vos yeux, afin que le cœur en demeure libre.

Je prie Dieu que sa grace abonde en vous, que sa vertu vous environne et que vostre esprit luy soit fidelle à jamais.

LXXXIV

A MADAME DE PONTCARRÉ (1)

Agir et pâtir ; « en ces deux points bien réglés, consiste la félicité de la vie ».

Octobre 1627.

Je plains extrêmement vostre mal et la foiblesse de mes prieres à le soulager. Telles qu'elles sont, je les donne à Dieu

(1) B. N. Dupuy, 909, lettre II.

de très bon cœur, et plus pour vostre esprit que pour vostre corps, car enfin le repos guérira l'un, là où l'autre ne sçauroit arriver que par le travail ; sa maladie sera sa guérison et sa ruine son établissement.

Vous m'avez appris à dire beaucoup en peu de parolles ; vous agissez et patissez ; si vous faites bien l'un et l'autre, je vous estime heureuse. En ces deux points, mais bien réglés, consiste la félicité de la vie ; patissez, je vous supplie, en ce qui vous est pénible, et agissez pour estre vous mesme vostre peine et vostre tourment.

De toutes les souffrances, les moins dures sont les moins contraintes, et celles auxquelles nous contribuons de nostre propre volonté ; si nous avons à nous plaindre, ce ne peut estre que de nous-mesme. Faites, s'il vous plaist, que je vous voye ainsy souvent dans la plainte. Je ne vous sçaurois oublier et moins que jamais quand vous estes en affliction.

Cest estat est si précieux à Dieu, qu'il attire son secours aussitost qu'il est en la creature ; que ne dois-je point faire sur cest exemple ?

LXXXV

A LA MÊME (1)

Conversion de a volonté absolument nécessaire pour sortir du péché et retourner à Dieu. — Voir ce que notre esprit fait dans la « bonasse » et en continuer les actions dans la tourmente. Ainsi nous le plierons à la vertu.

Octobre 1627.

Vostre messenger m'a trouvé faisant force despesches, et par conséquent un peu pressé, et d'ailleurs, las d'escrire.

Que vous diray-je ?... Vos joyes sont les miennes et je suis très content de vous. Ne songez jamais, je vous supplie, aux services que je vous rends, si vous ne voulez en mesme temps connoistre ma foiblesse. Ces services sont si peu de chose, qu'ils ne méritent aucune de vos pensées, beaucoup

(1) Dupuy, 909, lettre III.

moins qui soient à mon avantage. Tel que je suis, Dieu me donne à vous, et je m'y donne avec luy, ne voulant jamais estre en cela, ny en aucune chose, séparé de ses volontés. Si vous pouvez, je vous supplie de faire ce que je vous dis hier ; il est vray qu'il faut conjurer les démons pour les soubmettre à Dieu ; le commencement de ceste conjuration est en la parolle exprimant nos volontés, et la perfection est en l'œuvre par laquelle nous exerçons ce que la parolle prononce et proteste devant Dieu. Nous ne sommes au péché que par la volonté ; c'est par cette mesme voye que nous devons sortir du péché, et retourner à Dieu.

Il faut donc une conversion de la volonté, qui oste sa perversion, et des mouvemens d'elle vers Dieu qui fassent comme une profession d'appartenance à Dieu, et de retirement de ce qui luy est contraire. En cela, est la ruine du péché, l'establisement de la grace, et l'habitude du bien par laquelle nostre esprit s'accoustume à la communication de Dieu, prend familiarité avec luy, et dans ceste familiarité, trouve facilité et docilité à se soubmettre à ses lois. Voyez maintenant ce que vostre esprit fait dans la bonasse (1), et continuez-en les actions dans la tourmente ; vous le plierez par là à la vertu et luy osterez la duresse, et la peine qu'il a à s'y rendre.

LXXXVI

A LA MÊME (2)

« La charité de Jésus-Christ nous donne droit sur toutes les créatures pour en user à l'avantage de notre salut. » — Le Prélat s'offre dans cette intention pour servir au salut de cette âme.

1^{er} Novembre 1627.

Les morts et les malades me retiennent pour demain ; le jour d'après, je me donne aux sains de très bon cœur, et j'y seray encore plus, quand à la santé, on adjousterà la

(1) *Bonasse* ou *bonace*, terme très usité au xvii^e siècle ; désigne au sens propre le calme de la mer après un orage, et au figuré le calme et la tranquillité de l'esprit.

(2) B. N. Dupuy, 909, lettre IV.

sainteté. Vos pensées ne doivent point empêcher celles du Ciel ; c'est pourquoi vous en pouvez donner la communication tous les jours, sans exception. Je vous regarde déjà comme appartenante à l'héritage des saints. Comment avec ceste dignité vous pourroit on refuser en la terre d'avoir accès aux pécheurs ? Ne vous servez donc plus d'aucune excuse, s'il vous plaist ; en ce qui me touche, il n'y en a point à recevoir : la charité de Jésus-Christ vous donne droit non seulement sur ce que je suis, mais sur toutes les créatures, pour en user à l'avantage de vostre salut ; elles sont toutes pour cela, et toutes se doivent tenir honorées de cest employ. Leur vie en la terre est ou pour se conduire à Dieu ou pour y faire aller les autres ; une fin si excellente ne sauroit estre sans donner beaucoup d'excellence aux actions qui la regardent.

Dans ceste intention, je m'offre derechef à vous, pour vous servir avec prodigalité. Je ne vous dois pas moins, et vous ne me devez pas moins aussy, que d'en user en ceste sorte.

Jésus-Christ soit en vous pour jamais !

LXXXVII

A LA MÊME (1)

Si cette âme trouve son Directeur trop sévère, qu'elle voie en lui l'instrument de Dieu et le ministre de Jésus-Christ. — Qu'elle accepte cette sévérité comme voulue de Dieu, pour lui apprendre la patience et l'humilité.

Novembre 1627.

Il faudroit vous moins conoistre pour vous croire fâchée d'avoir ouy la vérité ; elle vous est trop amie pour faire un si mauvais effect en vous. Je ne m'arreste plus à considérer les sentimens de la nature et du péché ; j'y contemple un autre fonds, et des mouvemens plus saints qui attirent ma veüe et la retiennent.

Cela seul est vostre, parce qu'il vous est donné de Dieu pour le posséder ; le reste est étranger, et vous est laissé non

(1) B. N. Dupuy, 909, lettre V.

plus comme possession, mais comme exercice ; or, en ce qui est de la grâce de Dieu sur vous, sur laquelle seule je jette les yeux, je ne vois point de colère, ny d'émotion en vostre âme. J'y vois au contraire, douceur, mansuétude, soumission et tolérance vertueuse des sentimens opposés à toutes ces vertus.

Tant s'en faut donc que je sois dans une mauvaise impression, que je vous laisse à juger par ce que je vous dis, si elle sauroit estre meilleure. Non certainement, sinon lorsque vous augmenterez en perfection ; alors aussy mon jugement en sera plus parfait.

Si je trouve quelque chose de dur en la commission que Dieu m'a donnée vers vous, c'est de me voir estre un sujet de beaucoup de rigueur sur vous. Mais qui vous apprendroit la patience et l'humilité, si ce n'estoit une personne qui se livre à la conduite de Dieu pour vous tourmenter et vous faire souffrir ? Jusques icy vous en avez servy de matière aux autres ; pour Jésus-Christ, trouvez bon qu'il vous rende vostre récompense par moy, et que vous voulant traiter en maitre, et vous assujettir à sa puissance, je m'abandonne à luy pour servir à l'establissement de sa domination.

Si Dieu vous est sévère en cecy, ayez aussy esgard, s'il vous plaist, à la part qu'il me donne à ceste sévérité, de laquelle il veut que je sois le principal instrument.

Ne me seroit-il pas plus doux de demeurer dans le respect et la civilité avec vous, et donnant lieu à quelque douceur naturelle que Dieu a mise en moy traiter plus humainement que je ne fais ?...

Mais il faut tout céder à Dieu sans réserve, et s'armer de son esprit de rigueur quand il l'ordonne. C'est tousjours honneur de concourir à ses œuvres, en quelque manière que ce puisse estre.

Je me constitue donc en sa présence pour vous faire vivre et vous faire mourir, pour la rigueur et la douceur, pour l'humanité et la barbarie, s'il y en peut avoir dans les voyes de Dieu, de qui l'esprit est la mansuétude et la douceur, et la clémence mesme ; et je vous supplie, acceptez moy en cecy comme ministre de Jésus-Christ. Je le suis par ma

condition vers toutes les âmes, et je le veux estre pour vous en particulier, par la donation que je luy fais de moy pour entrer dans tous les aspects de ce ministère.

Aimez Jésus-Christ agissant par moy sur vous. C'est pour luy que je demande vostre patience, vostre tolérance, et vostre soumission ; et pour moy vos commandemens et une autorité de disposer de moy pour toutes choses.

Dieu soit en vous !

LXXXVIII

A LA MÊME (1)

Le Prélat qui ne peut parler des choses de Dieu, que « quand Dieu le lui donne », expose à sa correspondante la doctrine de la grâce et du péché, et lui trace le programme de la vie spirituelle.

Novembre 1627.

La charité de Jésus-Christ nous presse (2), et m'oblige de parler quand il m'en donne la puissance. Il faut icy que je confesse, ou mon incapacité, ou la dignité des choses divines : je n'en parle pas quand je veux, et souvent, alors que mon désir s'y porte, mon esprit est dans l'impuissance d'y satisfaire. Je ne sçays à quoy attribuer cest effect, sinon à mon ignorance qui me couvre l'esprit de ténèbres et en efface toutes choses en un instant, ou à l'excellence des grandeurs de Dieu qui ne tombent pas en la pensée de l'homme quand il veut, mais seulement quand Dieu le donne. De quelque façon que cela se fasse, il est certain que cela, m'oste souvent la liberté de la parole, et me réduit par force au silence. Je vous dis cecy, affin de vous accoustumer un peu à moy, et vous convier de bonne heure à souffrir mes indigences qui me sont fréquemment aussy pénibles qu'à vous. A ceste heure, que je trouve quelque chose en moy pour vous, je vous l'envoye sans plus de delay ; scachant par quelque expérience que les pensées qui ne croissent pas

(1) B. N. Dupuy, 909. lettre VI.

(2) II Cor. V, 14.

en nostre propre fonds, se perdent aysément, et remontent au principe d'où elles sont descendues en nous.

Disons donc sur ce qui vous regarde présentement, que le péché de nostre naissance nous ayant diverty de Dieu, et les nostres propres ayant encore plus contribué à ce divertissement, il n'y a point de moyen de revenir à luy, que par l'usage de ses dons et de ses graces. Elles nous sont données pour cest effect, et comme il n'y a un seul moment en nostre vie, auquel Dieu ne s'offre à nous pour nous ramener à luy, il n'y en a pas un aussy, auquel de nostre part, nous ne devons luy correspondre, et tendre par nostre travail à nous approcher de sa divine bonté. Voyez quelle attention cecy demande de nous : je veux dire en un mot, que nous ne sommes en la terre que pour réparer l'esloignement que le péché fait en nous de Dieu ; prenant pour cela un continuel avantage de sa grace, par laquelle, seule, et nostre correspondance, l'âme se tire des ruines du péché et s'eslève aux richesses divines. Or, pour arriver à ce bien, nous devons, ce me semble, faire deux choses : la première, se rendre amy de Dieu, se réconciliant à son saint et pur amour, qui ne peut voir la tache du péché en nous et nous aymer. Il faut qu'elle s'efface par la grace des sacrements, par la contrition de l'esprit et un amour essentiel de l'âme vers son Créateur, qui aille par dessus toutes choses ; ceste disposition attirant la justification de l'âme, la lave de ses péchés, la purifie et la rend capable des inspirations divines, par lesquelles nous arrivons au second point qui consiste à une parfaite destruction du péché ; il est bien vray qu'il est effacé et destruit par la grace sanctifiante, mais ce n'est que quant à l'opposition et à l'inimitié qu'il met entre Dieu et nous ; ce n'est pas quant aux mauvaises impressions et déréglemens qu'il laisse, mesme après qu'il en est sorty, car ces facheux restes ne sortent que par la continuité des graces divines, et par la continuité de notre correspondance aux mesmes graces. Et c'est icy où je demande vostre secours, où j'appelle vostre courage, où j'invoque vostre fidélité, où je demande vostre persévérance, non à la mort du péché en soy, — je crois ceste œuvre déjà accomplie en vous par la bonté de Dieu, —

mais à la mort du péché en ses effects, en ses reliques, et en ses vestiges.

L'âme ne sçauroit retourner en sa première innocence, ny réparer parfaitement en elle, l'image de son Créateur, qu'elle n'entre en ce combat, qu'elle ne se fasse contraire à elle, et qu'elle n'entreprenne sa désolation. Car le péché restant fait comme une mesme chose avec la nature, et toutes ses facultés. Il est impossible de l'attaquer qu'on ne s'adresse quand et quand à ce qui le soustient et le fomenté ; et c'est en ceste ruine que l'ame semble se ruiner elle-même, qu'elle se combat, se confond, se désole, se porte par terre ; en un mot, il semble quelle ayt desseing de se jeter de nouveau dans le néant d'où elle est sortie ; et quoy que cecy soit bien rude, si est-ce que la grace divine vous y appelle, la perfection chrestienne vous y convie : c'est le grand chemin de la sainteté et la porte par laquelle, il faut, de nécessité, que les âmes passent, qui, dégagées de toutes créatures, visent à servir purement et uniquement à Dieu.

Pour cela, nous devons considérer toutes nos inclinations et nos habitudes ; et choisir celles-là particulièrement à combattre, qui s'opposent le plus à nostre bien. A cela, nous devons nostre attention, nostre soing, nostre travail, nostre préférence, nostre vie et tous les momens de nostre vie ; de quoy nous ne devons point nous désister que la victoire ne soit à nous ; et qu'autant que la condescendance à nos inclinations a mis de foiblesse en nous, autant la résistance nous donne de force et de puissance pour vaincre toutes et quantes fois que les mesmes inclinations se voudront eslever contre nous.

Je vous supplie, rendez-vous attentive à mes paroles ; elles disent beaucoup, et conduisent encore à plus. Je dis icy seulement les choses en général : c'est à vous à les appliquer aux sujets particuliers, et à invoquer pour cest effect la grace de Dieu, la force et la vertu de son esprit, affin que vous ne succombiez pas, et que vous commenciez à apprendre ce que c'est de faire violence à soy-mesme pour entrer au royaume des Cieux.

Peu de travail vous avancera infiniment, et vous servira à prendre une nouvelle vigueur, pour vous surmonter plus facilement en une autre occasion.

Ne mesprisez rien, je vous prie, soyez bonne mesnagère des dons de Dieu ; faites les valoir tous. Si vous ne le pouvez aux grandes actions, que ce soit du moins aux petites ; de celles-cy, vous arriverez aux autres, et les faciles vous feront atteindre aux difficiles. Mais sur tout, commencez, regardez tous les momens de vostre vie, comme vous ayant esté donnés pour cela seulement, et non pour toutes les choses à quoy ordinairement nous les consumons. Ces inutilités emportent nostre vie, et cependant ne sont point de nostre vie ; car elle est donnée de Dieu, conservée de luy, pour estre toute à luy.

Rendez à Dieu ce qui appartient à Dieu, comme je vois par vostre bonté que vous rendez si ponctuellement à vos amis ce que vous croiez leur estre deu.

Je ne finiroys jamais de vous escrire, si je voulois mettre icy toutes mes pensées, mais j'excèderois la juste grandeur d'une lettre, ce qui ne seroit point sans vous beaucoup importuner. J'ayme mieux vous garantir de ceste peine, en m'arrestant sur la nouvelle assurance que je vous donne d'une fidélité qui ne finira point avec ma vie, si Dieu me fait miséricorde, parce qu'estant très parfaite comme je la desire estre, elle sera trouvée digne du Ciel, aussy bien que de la terre.

Jésus-Christ soit avec vous !

LXXXIX

A LA MÊME (1)

L'indifférence et la séparation à l'égard des créatures, n'empêche pas de les aimer en Dieu et de les servir « dans l'excès de la charité ». — Dieu accorde en lui les contraires ; « il fait de même dans les sujets auxquels il daigne se communiquer. »

Novembre 1627.

Je songeois à vous escrire pour répondre à vostre première lettre, quand la seconde est arrivée.

(1) B. N. Dupuy, 909, lettre VII.

Vous me tesmoignez trop de bonté, pour vous traiter dans l'indifférence. Ce n'est pas en de si justes sujets et qui veulent toute autre chose, qu'elle doit estre exercée. Je suis donc à vous, par obligation divine et humaine ; et je ne vous sçaurois manquer que je ne manque à tous devoirs.

L'indifférence que la loy de Jésus-Christ établit dans les âmes, ne va ny à l'insensibilité ny à l'ingratitude. Elle ayme l'humanité et fuit la barbarie ; aussy n'y a-t-il rien de si reconnoissant que ce qui est possédé de l'esprit de Dieu, parce qu'il est la charité mesme. Par elle, nous faisons du bien à nos propres ennemis. Combien plus en devons-nous procurer à ceux qui nous ayment ! Je voudrois que vous entendissiez les qualités d'un cœur raisonnable de la raison divine : il est l'image de Dieu qui n'est qu'à soy, et qui cependant se donne et se communique à toutes choses ; demeurant en luy-mesme, il est très singulier et séparé de ce qui n'est pas luy ; et cependant hors de soy, par ses communications, il entre et pénètre si intimement dans l'estre des choses, qu'il semble qu'il se fait ce qu'elles sont, tant il entre en leur propre condition, pour se rendre plus proportionné à elles, et se communiquer plus utilement. En somme, il n'y a rien de plus intimement uny à nous, que Dieu qui est singulier en sa propre essence. Nous devons estre ainsy au regard de luy et des créatures ; et en ceste manière, l'indifférence et mesme la séparation que nous devons avoir de toutes choses, dans le fonds de nostre estre, ne doit pas empescher une estroite et intime communication avec elles. Nous leur devons estre selon leurs besoins, les servir dans l'excès de la charité, nous rendre à elles plus qu'à nous-mesmes, nous prodiguant pour elles, et adhérant à elles, d'une union ineffable, portant l'image de celle que Dieu a, par sa puissance et sa communication, avec toutes choses.

Il me semble que vous ne me connaissez pas et que vous n'entendez pas encore le langage de Dieu, qui en exprimant une chose, n'exclut pas celle qui luy est contraire. Les contrariétés ne peuvent pas subsister en la terre en mesme subject. En Dieu, ceste maxime n'a point de vérité ; selon son estre, il porte des qualités opposées, et contraires, et fait de

mesme dans les subjects auxquels il daigne se communiquer.
A Dieu, je le supplie d'estre avec vous.

XC

A LA. MÊME (1)

« Une dure leçon » proposée : destruction de la vie de la nature, et établissement de celle de la grâce.

Novembre 1627.

J'attendois ce que vous avez pris la peine de m'envoyer pour entrer en possession du don absolu que vous m'avez voulu faire : m'y voicy donc par la bonté de Dieu, et je m'y trouve très heureux, espérant avec le temps de très excellens effects d'un si bon commencement. Le présent que vous me faites aujourd'huiy m'oblige de nouveau à me donner à vous, pour vous servir dans les voyes de vostre salut, à quoy je confesse sentir naistre en moy une aussy violente passion que vous l'avez jamais veüe en ceux qui vous ont entretenue en celles du monde. Je seray bien malheureux, si je ne réussis en ce dessein, ayant le secours d'un maistre tout puissant, et une très parfaite volonté en vous de concourir à la mienne. En un mot, je suis à vous pour jamais, avec promesse d'une fidélité très accomplie, qui ne finira qu'avec mès jours. Je vous supplie d'aymer la vertu, et généralement ce que vous voyez de contraire à vous. En ce seul travail, vous trouverez la destruction de vostre vie et l'establisement de celle que je cherche en vous, et que j'y désire pour avoir subject de vous aymer davantage. J'advoue que je vous propose une dure leçon : la grâce et l'amour de Jésus-Christ l'adoucirà ; et puis, il me semble que la mort ne sçauroit jamais estre pénible qui a la vertu de nous donner la vie, et une vie que nous devons d'autant plus aymer par-dessus celle qui tient nos cœurs si puissamment attachés, qu'elle la surpasse infiniment en excellence et bonté.

Je suis pour rappeler le dérèglement à la règle, et à la soubmission de la grâce et de la vertu, affin que par ce

(1) B. N. Dupuy, 909, lettre VIII.

moyen, ce qui est humain en vous, se rende divin ; et que l'impression de la nature et du péché soit effacée par celle de la vertu de Jésus-Christ, à qui je vous donne de toute ma puissance, le suppliant de la prendre très absolue sur vous, et d'y régner selon toute l'estendue de sa grandeur et majesté.

XCI

A LA MÊME (1)

Le travail de sanctification proposé sera rude, et sa violence « plus douloureuse qu'à remettre les membres du corps. » Mais Jésus-Christ se contentera des premiers efforts ; la grâce fera le surplus. D'ailleurs, « en même temps que la nature souffrira, l'esprit aura ses consolations toutes divines ». — Invocation à Jésus-Christ.

Décembre 1627.

Vous ne m'avez jamais escrit une meilleure lettre ny qui me donne de plus grandes espérances de vous. Ouy, je vous promets derechef la guérison de vostre esprit en sa maladie, et son établissement en sa ruine ; et j'en vois l'effect assuré dans l'assurance de vos promesses. Soyez moy fidèle, et je le vous seray. Je parle en ceste manière, car sans vous, je ne puis rien. Mes soins et mes efforts sont inutiles au sujet qui fait tant de plaintes en vostre esprit. Je vous supplie d'y estre courageuse. Vous ne sçauriez en cela donner dans l'excès ; quoy que vous fassiez, vous demeurerez tousjours dans la raison ; et vous aurez deu faire ce que vous aurez faict. Vostre lettre m'est un tesmoignage de la puissance que vous commencez à prendre sur vous, et de ceste sorte, j'aymeray tousjours les plaintes qui m'en arriveront, et les considéreray comme de très mauvais effects d'une très heureuse cause.

Continuez, je vous supplie et ne désistez point de ceste œuvre qu'elle ne soit parfaite. Allez jusqu'au fonds de vous-même : pour le dessein que j'ay, je ne veux rien de vous ; tout n'en vaut rien pour mon ouvrage. Je veux former avec la main de Dieu une créature divine ; l'humaine y est non

(1) B. N. Dupuy, 909, lettre IX.

seulement inutile, mais nuisible. Je vous ay desjà dit que le travail vous en sera rude ; je le dis encore ; vostre esprit estant hors de son assiette, a tiré tout le reste après soy et l'a mis hors de sa place. Il y faut tout restablir ; cela ne sçauroit estre sans violence, et plus douloureuse qu'à remettre les membres du corps. Mais il est vray que vous avez affaire à un bon maistre qui se contentera de vos premiers efforts : la grâce fera le surplus avec plus de suavité. Plus vous vous joindrez à luy, et plus vous vous avancerez à la désolation de vostre vie, laquelle ne sera point telle, qu'en mesme temps que la nature en souffrira, vostre esprit n'ayt ses consolations toutes divines. Je vous confesse que c'est avec ardeur que je désire voir une nouvelle vie en vous et que vous soyez dans l'espreuve de celle-cy, comme vous avez goûté de l'autre ; que vous scachiez par expérience ce que saint Paul a voulu exprimer de grandeurs, de douceurs, de suavités et de véritables contentemens, quand il a dict : « Je ne vis plus, mais Jésus-Christ vit en moi » (1) ; que vous scachiez combien il est doux et salulaire à l'âme de n'estre plus elle, mais d'estre ce que Jésus-Christ est et de vivre de sa vie.

J'invoque sa vertu, sa sainteté, sa puissance et son amour sur vous. Je veux que ses très saintes perfections aient leurs effects en vous ; que son esprit y règne, que sa vie y vive, que son amour y domine et qu'il efface tout estre, toute vie, tout amour et tout attachement de vous, affin qu'il y soit seul conduisant, régissant, assujetissant, tirant et transformant tout ce que vous estes en ce qu'il est.

J'invoque son secours et son ayde sur vous, pour, en la puissance et dans les desseins de ses miséricordes sur vous, détruire tout estre malin, effacer les vestiges du péché, ruiner les inclinations de la nature, redresser les facultés de vostre âme, affin que tout en vous aille à Dieu, demeure en Dieu, subsiste en Dieu, et y fasse un établissement éternel.

Je me sers du pouvoir que vous me donnez sur vous, pour

(1) Galat. II, 20.

agir contre vous et pour vous faire entrer dans la ruine de vous.

Je veux que ce pouvoir soit sanctifié en moy dans ses usages vers vous, et je veux encore que ce pouvoir soit l'invocation du pouvoir de Dieu, affin que vous en soyez toute couverte ; que vous soyez revestue de sa vertu, environnée de l'efficace de sa grâce, et que ce moment soit le germe de vostre immortalité, de la parfaite conversion de vostre vie à Dieu, et de la parfaite séparation de la vostre, et de tout ce qu'elle est et produit en vous.

Je veux que ce moment soit la mort de vostre vie, et la vie de Jésus-Christ en vous. Je veux qu'il emporte toute puissance maligne, en sorte qu'elle ne soit plus désormais en destruction, mais en sanctification pour vous. Je veux que ce moment soit la cessation de tout être humain, et l'établissement de l'estre divin ; affin que cest estre divin établi en vous, soit le principe de vostre vie, de vos pensées, de vos désirs, de vos desseings, et de vos œuvres. Je veux que tout soit saint en vous ; que le principe d'estre divin ayt son influence divine en toutes choses qui seront en vous, produites de vous, en vous, et hors de vous ; en somme, je veux que ce moment soit l'anéantissement de tout ce que vous estes, et que, ce moment passé, vous puissiez dire : « Je ne suis plus moy, mais Il est en moy, voire Il est moy-mesme ».

XCII

A LA MÊME (1)

« La vie de Jésus-Christ n'a pas été crue divine de tous les hommes ; plusieurs s'y sont trompés » ; de même la vie de ses serviteurs donne sujet d'erreur à beaucoup de personnes. « Plus les âmes sont hautes, plus elles sont cachées aux yeux du monde ».

Décembre 1627.

Je fais response par escrit, ne le pouvant faire demain par moy-mesme : je ne manquerois pas si facilement à ma pa-

(1) B. N. Dupuy, 909, lettre X.

role, mais il me semble que vous me pouvez bien donner un jour, puisque je consens de donner des mois à vos prières. Votre lettre a parfait ma résolution, à laquelle je confesse qu'aujourd'huy je me suis trouvé fort disposé. Tant qu'il sera en ma puissance je ne permettray jamais aucune inquiétude en vostre esprit, dont je sois le sujet, parce qu'aussitost que je verroy vos désirs, aussitost vous en verrez la satisfaction. Je vous supplie d'avoir créance en Jésus-Christ et de l'avoir présentement par humilité et soubmission d'esprit. La vie de Jésus-Christ en la terre n'a pas esté creue divine de tous les hommes ; plusieurs s'y sont trompés. Ceux qui ont eu l'esprit docile, ont esté rendus dignes de ceste cognoissance.

Plus les âmes sont hautes, et plus elles sont cachées aux yeux du monde. Pardonnez moy si je parle ainsy à vous ; vostre âme est à Dieu, mais ses puissances n'y sont pas en leur usage ; vostre esprit n'est pas encore rendu à l'humilité de la grâce, pour comprendre les voyes de Dieu qui ne sont pas en la compréhension humaine ; il n'a pas encore tout à fait perdu la teinture et les maximes que la conduite du monde a laissées en vous : cela se fera avec le temps. Cependant, je vous prie de croire en général que les serviteurs de Jésus-Christ ne sont pas de meilleure condition que leur Maître et que leur vie donne sujet d'erreur à beaucoup de personnes, non pour estre fausse en elle, mais parce que tout le monde n'est pas digne d'en cognoistre la vérité. Vous direz que je fais le censeur, mais cela n'est pas. Je vous écris mes premières pensées dans le désir que j'ay, aux occasions qui se présentent, que vostre esprit soit imbu de bonnes maximes.

Je ne vous verray pas demain : il me le faut pardonner, s'il vous plaist. Je répareray amplement ceste faute.

Jésus-Christ soit avec vous !

XCIII

A LA MÊME (1)

Epreuves et combats intérieurs. Le Directeur s'en réjouit ; c'est le signe de la purification de l'âme. — Laisser agir l'Esprit ; « il remue tout pour mettre tout en ordre ». — Le calme viendra après la tempête.

Décembre 1627.

Jésus-Christ vivra en vous, n'en doutez point. Mais que dis-je ? Il y est déjà vivant et c'est sa vie et sa vertu qui opèrent vos combats. Vous avez esté jusqu'icy bien avec vous : vous vous possédiez, mais d'un faux repos ; Dieu y voulant establir le sien, il le fait par la guerre, parce que pour vous donner sa paix, il faut qu'il détruise ce qui s'oppose à luy. J'ay compassion de vos tristesses, et je voudrois que Dieu m'en voulût charger pour vostre soulagement ; mais quand je considère ce qui en est la cause, je me resjouis, et je vois que Dieu commence à vous toucher de sa main, pour former son image en vous.

Souffrez, ma fille, que ceste œuvre se fasse : la racine en est amère, le fruit en sera doux. Aymez à souffrir pour Dieu, et vous accoustumez de bonne heure à l'escole de sa croix. C'est par elle qu'il vous doit réformer, c'est le pinceau dont il veut marquer sa ressemblance et effacer celle du péché.

Regardez l'issue de vos douleurs présentes, et vous en serez consolée. Les Anges ont longtemps gémy et soupiré après vous. Soyez contente de leur donner en eschange quelques larmes et quelques soupirs ; mais donnez les largement, puisqu'ils vous doivent ouvrir le temple de la miséricorde et vous fermer celui de la justice. Je ne vous sçaurois dire les divers mouvemens de mon âme sur vous : je suis triste, je suis content, je ressens la paix et la guerre. Je voudrois l'adoucissement de vos peines et ne le voudrois pas. Je me vois en une confusion de choses différentes qui ne s'accordent que dans l'espérance que ce qui se passe en vous y

(1) B. N. Dupuy, 909, lettre XII.

establira enfin la vie et le règne de Dieu qui sera la destruction de vous et du péché.

Tenez-vous, je vous prie, à l'Esprit qui vous appelle ; laissez luy faire ses effects et ses efforts : il ne gastera rien. Il y remue tout pour y mettre tout en ordre et le tirer du désordre de la nature et du péché. Cela ne se peut faire sans bruit et sans agitation. Après cette tempeste, le calme viendra qui vous fera voir la face de vostre âme dans une sérénité si douce et si agréable que vous vous estimerez heureuse de la posséder, quoy qu'avec beaucoup de travaux.

Je suis à vous, parce que la grâce de Jésus-Christ me tire à vous, et m'y fait estre plus que jamais.

XCIV

A LA MÊME (1)

Une visite déconseillée. « Il n'est pas temps encore de monter en chaire ». Apprendre à se taire.

Décembre 1627.

Taisez vous et ne pleurez plus, vous aurez une autre fois ce que vous demandez. Je ne sçays pas en vérité ce que mon messenger vous a dict, mais je suis bien assuré que ma response a esté toute pleine de prévoyance. La visite que vous vouliez faire estoit un piège pour vous ; l'esprit de piété accompagné de vostre naturelle éloquence, vous auroit saisy, et après en avoir fait les œuvres, la vanité et la présomption vous auroit mangée. Il n'est pas temps encore de monter en chaire ; apprenez à vous taire et à exprimer vos sentimens par le silence .Le temps viendra que vous vous ferez mieux entendre ; la saison n'est pas encore d'exposer vos mouvemens divins à la veüe du monde : ils sont trop foibles pour en soustenir la louange ; contentez vous pour ceste heure de plaire à Dieu. Voilà ce que vostre ambition présente doit re-

(1) B. N. Dupuy, 909, lettre XIII.

garder et où elle se doit arrêter. Pour moy, je ne me compte pour rien ; aussi ne suis-je rien et ne veux rien, sinon que vous portiez, dans la force et la puissance de la grâce et non dans les maximes de vostre fidélité, ce que Dieu espandra de rigueur et de sévérité sur vous, soit par une voye, soit par une autre. Vous oubliez facilement les avis que vostre père vous donne, et les choses que vostre esprit désire vous occupent si puissamment que vous oubliez celles qui valent mieux, parce qu'elles ont plus de solidité et de vérité que les apparences que vous cherchez.

Ce n'est pas icy un langage d'indifférence : ne m'en accusez plus s'il vous plaist, parce que vous nous estes precieuse en Jésus-Christ, pour qui et par qui nous vous regardons et vous souhaitons plénitude de bénédictions.

Je vois bien que la grâce ne vous est pas encore donnée de pénétrer dans les âmes ; ceste lumière vous viendra en son temps ; cependant, vous devez croire par la foy ce que vous ne voyez pas. A Dieu.

XCV

A LA MÊME (1)

Le Directeur demande « un extérieur fort réglé, une contenance douce, un visage rassis, qui ne soit plus le théâtre des passions ». — Ne rien faire pour plaire aux créatures. Chercher à « se faire monarque de l'univers. »

Décembre 1627.

La question est bonne et digne d'une âme qui se veut avancer en la vertu. Je ne scays si la response sera de mesme ; tant y a que je diray ce que mon esprit me fournira ; mais avant que d'entrer en matière, il faut vous dire que ça n'a point esté par mon impatience, que je m'en suis allé sans vous dire à Dieu. Vous vous trouvastes perdue et à mon avis, beaucoup plus dans vos pensées que dans les allées de vostre jardin.

(1) B. N. Dupuy, 909, lettre XIV.

Quoy qu'il en soit, vostre esgarement fut assez grand, pour me donner loisir de me retirer après vous avoir attendue. Que reste-il à faire en cest accident ? Que vostre esprit soit ce qu'il voudra, peu m'importe : je le laisse à l'estonnement, à l'affliction, à la joye et à l'indifférence, et à tout ce qui vous plaira ; mais je demande un extérieur fort réglé, une contenance douce, un visage rassis, qui ne porte jamais l'impression de vostre esprit, et qui ne soit plus le théâtre de vos passions. Je demande égalité en vostre grâce ; la douceur vous la donne parfaitement bonne ; elle règle vos paroles et vos actions ; elle y met un air qui convie à vous honorer et à vous aymer. Je vous dis cecy, non que je prétende par tous ces avantages de vous inciter à une parfaite composition de vostre personne ; cela est trop bas, et regardant l'intérêt de la créature, je le mesprise. Je veux donc un ordre en vostre vie, purement pour Dieu, qui se rende agréable à sa veüe et qui satisfasse les anges : vous estes trop pleine de courage et de mérite, pour rechercher de plaire à ce qui est moindre que vous. Toutes les créatures de la terre, pour excellentes qu'elles soient, sont au-dessous de nous, de nos pensées, de nos soins, de nos actions et de nos affections. Il n'y a rien icy-bas digne d'un seul moment de nostre vie : pourquoy donc avoir esgard à elles ? Laissons les là et nous retirons dans les grandeurs du ciel, où nous trouverons des sujets dignes de la grandeur de nostre cœur.

Quoy ! estre glorieux pour de la fange ?... faire trophée de triompher sur des esclaves ?...

Je confesse que ce sont des excellences que ma générosité ne cognoist pas, et qu'elle sera toujours très ayse d'ignorer.

J'ayme parfaitement ma liberté et n'avoir par moy-mesme assujettissement à aucunes choses ; que ny la joye ny la tristesse ne me dominant point ; que les passions s'eslèvent en moy selon le mouvement que je leur donne et non selon leur appétit : j'en veux estre le maistre et les conduire dans la raison. Je cherche à me faire monarque de l'univers et à commander à ceux qui portent cette qualité en la terre ; et pour cela, je ne veux qu'un esprit raisonnable qui ne fléchit jamais à la violence et à l'injustice, qui se tient tous-

jours en soy et à soy, c'est-à-dire dans l'ordre de Dieu. Car hors cela, je suis desréglé et imparfait, je tombe dans la foiblesse et la captivité ; et quelque grandeur, puissance et liberté que j'aye, je me range au nombre des esclaves et des misérables. Cecy n'est donné qu'aux âmes qui cherchent Dieu sans plus.

Je désire extremement une nouvelle vie en vous, afin que vous appreniez la haute différence qu'il y a entre la servitude qui se rend à la créature et la sujétion que l'on donne au Créateur.

Pour luy, nous la devons à tout l'univers, et par ceste considération, je me ferais valet de mes valets et m'assujettirois à ce que je devrois assujettir et commander.

Il n'y a rien de bas dans les lois du vouloir de Dieu : tout y est saint et tout y est par conséquent très aymable ; il n'y a rien qui ne participe de sa grandeur ; quand il commande, son ordonnance est une influence de perfection et d'excellence dans les choses les plus petites. Pourquoy donc les refuser ?

Si vous aymez quelque indifférence, je vous supplie, aymez celle-la et recherchez la soigneusement. Que toutes choses vous emportent et vous commandent, mais pour Dieu : en vous commandant, vous prendrez autorité sur elles et votre sujétion sera vostre domination.

J'essaye de vous parler du style de S. C. (1) parce que vous en avez aymé autrefois la lecture.

Je ne scays si je rencontre bien, mais je ne doute nullement, que l'escolle de Jésus-Christ ne vous fasse plus grande et plus sçavante que la sienne.

Je ne finirois jamais, et pourtant il le faut.

Dieu soit en vous pour jamais !

(1) Probablement Sainte Catherine de Gênes, que Zamet cite souvent dans ses écrits.

ANNÉE 1628

XCVI

A MADAME DE PONTCARRÉ (1)

Vœux de nouvel an. — Commencer une vie nouvelle. — Considérations sur l'enfance de Jésus-Christ. — Apprendre d'elle « la sujétion chrétienne. »

1^{er} Janvier 1628.

Avec l'année qui se renouvelle, je fais de nouveaux souhaits et de nouveaux vœux pour vous à Jésus-Christ, auteur du temps et de l'éternité. Je luy demande en la grâce de sa naissance en la terre pour vous, que vous naissiez pour luy en la vie du ciel, qui n'est autre qu'une parfaite et accomplie soubmission à ses volontés ; que comme il est sorty du sein de Dieu pour vivre, parmi les hommes, de la vie des hommes, ainsi que vous sortiez du sein du monde pour vivre en la présence de Dieu de la vie de Dieu. Que comme entrant en la vie de l'homme, il est entré dans l'usage et la possession d'une vie estrangère et nouvelle à son estre divin ; que vous, de mesme, vous eslevant à la vie de Dieu, vous commenciez, sans finir jamais, à vivre d'une vie nouvelle à vous, estrangère à la vie du monde et du péché, mais non estrangère ny nouvelle à la vie du chrestien qui, dans la grâce, porte un instinct et une vie qui ne peut avoir ny repos ny subsistance, que dans la vie et la possession de Dieu.

Je supplie le mesme Jésus-Christ, et je luy demande encore pour vous, non qu'il vous donne, comme c'est la coutume de ses créatures en ce jour, mais plustost qu'il vous oste à vous mesme ; que le retranchement qu'il souffre, vous retranche, affin que, comme par son despoillement il a voulu porter la marque d'esclave et de pécheur, par le vostre, il

(1) B. N. Dupuy, 909, lettre XV.

mette en vous celle d'une âme saintement réconciliée avec luy, affranchie du vice et de toutes mauvaises habitudes, et établie dans la liberté qui reconnoist Dieu seul pour son Souverain Seigneur, et qui rejette toute autre sujétion et captivité que celle de son service et de son amour.

Voilà quels sont mes désirs et quelles sont mes demandes à Jésus-Christ pour vostre âme.

Il se soubmet à l'enfance, luy qui par sa sagesse gouverne l'univers. Soubmettez vous à luy enfant, vous faisant par volonté et par humilité ce qu'il veut estre par la condition de la nature qu'il a prise en cest estat d'enfance, qui l'est aussy d'infirmité et de foiblesse. Il ne résiste à personne, lui de qui la puissance et la vertu est redoutable aux enfers.

Que cela vous convie à vous laisser doucement vaincre aux volontés d'autrui, et à tirer vostre esprit de la force de sa résistance, par laquelle souvent il veut ce que l'on ne veut pas, et s'oppose aux désirs et aux sentimens du prochain. Rompez ceste mauvaise force par la foiblesse et l'infirmité de l'enfance d'un Dieu fait homme. Apprenez par son estat, qui n'est en luy que pour vous servir d'exemple, à ne pas vivre à vos volontés, mais à les quitter et à vous laisser à la conduite des autres. Suppliez le qu'il espanse sur vous la grâce de son enfance et qu'elle vous apprenne la sujétion chrestienne, et de quelle façon vous devez faire joug, je ne diray pas soubz ses lois, cela n'est que trop juste, mais soubz les lois de tout le monde, quand elles ne vont point à vous séparer de Dieu, mais à vous unir plus parfaitement à luy par une douce et humble démission de vous-mesme aux volontés des hommes.

En cecy, je vois vostre bien et vostre bonheur présent ; vous le devez embrasser et implorer beaucoup la grâce de Jésus-Christ enfant, vous appliquant à luy, en ce premier estat de sa vie, pour en recueillir le mérite et les fruits.

Je vous supplie, donnez vous-y. Que vostre vie soit toute enclose, que vostre esprit l'adore, que vostre cœur le souspire, que vostre âme le désire, et que vos affections le recherchent ! Que tout ce que vous estes se prosterne à ses pieds !

Je vous présente à Jésus-Christ enfant, pour recevoir en vous la grâce et l'impression de son enfance, afin qu'il vous renouvelle en vostre vie, qu'il humilie vostre gloire, qu'il sanctifie vostre péché, qu'il adoucisse vos rigueurs, qu'il fléchisse vostre obstination, qu'il tempère vostre violence ; enfin qu'il réduise toutes choses à son innocence.

Que le sang qu'Il verse de si bonne heure pour vous, vous apprenne la souffrance, et la vie pénible. Il seroit injuste de vous la voir fuir, ayant Jésus-Christ devant les yeux, aussitost patissant que vivant et consacrant les premiers jours de son enfance à la peine et au tourment.

Cessez de vous plaindre. Ne soyez plus délicate. Estimez que vostre meilleure fortune, c'est la croix, et que vous n'avez jamais tant de sujet de vous croire heureuse, que lorsque vous l'estes le moins selon les sens. Ce n'est point à eux à qui vous devez la vie et le repos : c'est à Jésus-Christ qui souffre sans doute quand vous ne souffrez pas, mais qui est dans les délices, lorsque vous vivez dans les épines.

Aymez vous dans son amour et non dans le vostre ; et faites estat que tout autre amour que celui là est parfaite haine de vous-mesme.

C'est assez, ma plume dict peu, mon esprit beaucoup, et mon cœur désire encore davantage.

Tout ce que je suis parle pour vous devant Dieu ; et je luy demande non seulement le salut, mais la perfection du salut de vostre âme, par une voix plus puissante que la mienne et par des paroles plus fortes que celles que vos yeux liront icy, et que vos oreilles pourront jamais entendre de ma bouche.

XCVII

A LA MÊME (1)

L'âme dirigée doit avoir confiance en son père spirituel, même et surtout quand il s'oppose à ses désirs et volontés. « Il y a en cette contrariété quelque chose de salutaire. »

Janvier 1628.

Voicy bien des manquemens tout à la fois. J'espère que nous les réparcrons, et ferons en sorte qu'avec un peu d'ayde de vostre bonté vous les oublierez.

Quant à cela, vous avez raison de vous plaindre de moy, qui ne suis pas pourtant sans soin, quoy que j'en tesmoigne si peu. L'extérieur a ses diversités, le dedans n'en a jamais. La grâce qui me lie à vous porte sa stabilité en moy, et me fait estre toujours égal en la disposition par laquelle Jésus-Christ m'engage à vous.

Je vous supplie de vous tenir à ceste vérité, et quelques changemens que vos yeux voyent, que cela ne fasse point d'impression à vostre esprit, mais qu'il demeure ferme et arrêté sur son propre objet, qui est la vérité, non selon ses apparences, mais en ce qu'elle est en elle-mesme.

Ainsy vous ne porterez pas peine de ce qui vous en donne, et vostre créance pour moy sera toujours la mesme, aussy constante que la vérité qui vous la donne.

Je vous supplie de vous offrir à Jésus-Christ, pour estre en cecy ce que je désire que vous soyez, qui portera un grand repos à vostre esprit et le donnera au mien, en ce que je n'auray pas peine de vostre peine.

La voye de Dieu en moy sur vous ne demande pas à suivre vos désirs, mais plustost à les faire estre dépendans de la conduite de Dieu sur vous ; c'est à sçavoir, à vous faire prendre quand il vous est donné, et à vous faire porter la mortification du désir, quand il vous sera refusé. Cela vous apprendra une nouvelle vie et meilleure à mon avis que

(1) B. N. Dupuy, 909, lettre XVI.

celle qui porteroit sa satisfaction en vous, sur les choses que vous désirez. La pensée que j'ay de ceste vérité me donne joye, quand par quelque occasion survenante, je suis emporté à d'autres effects qu'à ceux de vos volontés ; je vois en ceste contrariété quelque chose de salulaire pour vous, détruisant insensiblement vos divertissemens de Dieu et vous rappelant doucement à luy seul ; regardant ce qui est d'icy bas en luy et selon la disposition qu'il en fait ; et ne le considérant pas selon le succès que nous voulons qu'elles ayent.

Bien souvent, nous penchons sans le vouloir à ce qui nous est plus conforme ; et bien que nostre inclination vers la créature soit originairement de Dieu, nous pouvons pourtant sortir facilement de la pleine et parfaite attention et application que nous devons avoir à luy, et mettre nos œuvres dans les siennes, donnant entrée à nos sentimens et à nos inclinations, au lieu de les retenir, afin qu'elles ne se joignent point à celles qui sont divines en nous.

Cependant, nous ne le devons pas faire, d'autant que ce qui vient de Dieu, doit demeurer en sa pureté et ne porter pas en soy les effects de nostre corruption, mais il doit estre remis en Dieu, selon la mesme perfection qu'il en est sorty pour venir à nous ; et dans les usages que nous en faisons, nous devons avoir nostre seul regard vers Dieu, et non vers nous, ou vers autre chose. Autrement, ceste conversion à la créature sera une diversion de Dieu, et une impureté jetée dans l'usage pur et saint que nous devons tirer de l'action et des instincts de Dieu en nous et sur nous.

Je ne scay pourquoy je vous dis tout cecy, mais je désire extrêmement qu'il vous soit donné à entendre dans mon sens, et que vous en tiriez les effects que je souhaite.

XCVIII

A LA MÊME (1)

La conversion ne peut être un effet de notre esprit généreux. Notre courage, quoique bon, n'y suffit pas, car alors nos actions de vertu demeureraient humaines ; la grâce seule peut les rendre divines. — Il faut oublier et ruiner notre être et notre vie pour assurer la vie de Dieu en nous.

Janvier 1628.

Je le crois, vous serez fidèle, et ceste qualité dont vous parlez, ne vous en empeschera pas, La grâce ne connoist point la différence de sexe : partout où elle se trouve, elle tient les choses en ordre ; et parce qu'il n'y a rien de plus juste que de rendre à Dieu, ce qu'on luy doit, je ne doute point que la grâce estant en vous, ne vous oblige à le satisfaire ponctuellement, et à luy donner par l'accomplissement de vos promesses ce que vous luy devez. Je vous supplie de considérer ceste fidélité que vous vous proposez, comme un effect de la grâce divine et non de vostre courage ; il est bon en ce qu'il ne l'excede pas au point de vue du salut, à quoy il n'arrive pas ; il ne suffit pas aussy et faut qu'il soit assisté d'une vertu divine pour faire les œuvres de ce mesme salut.

Je vous dis cecy selon la vérité, mais je le dis encore afin que vous commenciez à vous laisser, et les bonnes qualités qui peuvent estre en vous, pour vous eslever à Dieu et l'adorer en ce qu'il opère en vous.

Je n'estimerois pas l'exécution que vous me promettez si avantageuse au dessein que vous avez de changer, si vous le regardiez comme un effect de vostre esprit généreux. Vous devez oublier et l'esprit et la générosité, et jeter les yeux sur la vertu et la dignité de la grâce qui emporte tout ce qu'elle veut, sans que la nature ny les passions y puissent résister. Et quand bien vous pourriez faire par vous-mesme quelques actions de vertu, vous devez renoncer à ceste puissance et demander le secours de la puissance divine, afin

(1) B. N. Dupuy, 909, lettre XVII.

que l'action soit à Dieu et non à vous ; qu'elle soit rendue divine par un principe divin, au lieu qu'elle demeureroit humaine, estant faite dans la portée et l'estendue de vostre force et de vostre puissance. Ainsy, je veux que vous appreniez à vous rejeter vous-mesme, et en ce rejettement, que vous entriez en une parfaite oubliance de ce que vous estes, afin que ce que je vous ay dict en ma dernière lettre soit véritablement accompli ; et que pour l'œuvre de vostre salut je ne veux point de vous, ny de ce que vous estes, mais de Dieu seul, et de la vertu de sa grâce. Nous devons faire fort peu de cas de tout ce que nous sommes. Et en vérité, au regard de celui qui nous a formés, nous ne sommes rien, nous ne sommes que les ombres de ce qu'il est : sa vertu, sa puissance, sa grandeur, son amour, sa sagesse, sa majesté à s'assubjettir toutes choses, et les conduire au point de sa gloire, tout cela surpasse infiniment nos conditions, quelque excellentes qu'elles soient. Ceste différence de créateur et de créature y met une disproportion si grande, qu'elle ne l'est pas plus entre l'estre et le non estre, le tout et le rien. Vous estes donc un non estre, et un néant en vous et en vos perfections, en comparaison des perfections de Dieu. C'est donc par celles-cy seules que nous devons agir et instituer la conduite de nostre vie et oublier la nostre, comme infirme, changeante, petite, foible, imparfaite, pauvre et limitée, en un mot, comme chose de néant et de nulle valeur au regard de ce qui nous est donné en Dieu et en ses divines qualités, quand nous les faisons entrer en nos œuvres.

Je crains de ne pas escrire dans la portée de vostre sens. Il n'importe. Vous comprendrez par la foy ce que vous n'entendez pas par la science de vostre esprit, lequel je donne de nouveau à Jésus-Christ, et le livre à sa puissance et à son amour, afin qu'il le tire et le transporte en ce qu'il est, ruinant vostre estre, vostre vie, vos qualités bonnes et mauvaises, vous réduisant et vous remettant au néant et s'establisant en vous, selon son estre, sa vie et le reste de ses très saintes perfections.

XCIX

A LA MÈRE ANGÉLIQUE ARNAULD (1)

Sur la foi. — La foi pure n'a pas besoin d'être accompagnée « d'impressions, de sentimens et de vues ; » elle contemple les vérités et les perfections de Dieu, et elle s'arrête là ; le reste lui est étranger.

Le 6 Janvier 1628.

MA MÈRE,

Voulant une vie de foy qui vous fasse voir, vous ne la voulez pas, parce que vous demandez ce qu'elle ne vous peut donner ; sa lumière est obscure, sa veüe n'a point de veüe, ce qu'elle monstre n'est rien au regard de ce qu'elle cache, et en nous montrant mèsme, elle ne monstre pas. Ne cherchez en elle et ne désirez d'elle que ce qu'elle est ; elle fait voir suffisamment les vérités divines, cela vous doit suffire pour les suivre et leur certitude vous doit assurer par dessus toutes veües et toutes impressions. Les âmes qui marchent dans le seul appuy de la foy et en la pureté de sa lumière, ne regardent ny à droite ny à gauche, ny à veüe, ny à impression, ny à application, ny à plus ny à moins : ce sont toutes choses qui ne sont point de la foy et que la foy ne regarde point. Elle contemple les vérités et les perfections de Dieu, elle s'arreste là, et toutes autres choses luy sont étrangères ; il faut donc aussy qu'elles vous le soient et que vous ne les considériez pas. Sy dans l'impression, la veüe, et la vie, vous n'étiez point à toutes ces choses, mais à la seule vérité de la foy, toutes vous manquant, vous demureriez dans la conduite et la vertu de la mesme vérité, mais parce que nous ne donnons lieu en nous à cette vertu de la vérité, qu'en tant que nous la sentons ou voyons accompagnée de sentiment et de veüe, cela faict que ce sentiment et cette veüe étant perdus, nous perdons aussy cette vie que

(1) Chaumont, n° 171. — B. N. Dupuy 947, f° 134. — Troyes, lettre XXVI.
Cette lettre est inédite. Bien qu'elle se trouve dans le recueil de Chaumont, Carnandet ne l'a pas publiée.

vous désirez, laquelle l'âme ne perdrait pas, sy elle n'avoit son appuy qu'en la simple vérité, et sa conduite en la seule lumière de la foy. Il faut donc, dans le sentiment et dans la veüe, estre à la foy et à la vérité, comme sy nous n'avions point de sentiment et de veüe, et comme sy nostre vie ne despendoit que de la foy et de la vérité qu'elle nous enseigne. Sy vous y retiriez vostre esprit et que vous luy donniez cette seule conduite, vous trouveriez fermeté et persévérance dans la voye de la vertu, laquelle autrement souffrira en vous des changemens. Je vous supplie de croire que je n'en veux point, au désir que j'ay de demeurer vostre très humble et très affectionné serviteur.

C

A MADAME DE PONTCARRÉ (1)

« Nostre vie est écrite en Dieu. » — Nous avons liberté de choisir entre deux voies : celle que Dieu a marquée pour nous dans l'infinité de sa sagesse, et celle que nous pouvons choisir nous-mêmes en dehors de celle de Dieu. Si nous choisissons la première, nous serons heureux et saints. — N'avoir « ni intention, ni attention pour les créatures, hors la vue de Dieu. »

Febvrier 1628.

Je supplie Jésus-Christ de se faire voye en vous, dans ses voyes sur vous, et d'y ruiner ce qui s'oppose à ses desseins et à la sainteté de sa vie. Je ne me puis contenter de ce que vous dites que vous estes satisfaite autant que la misère humaine le peut permettre, car je vous dis en vérité que ce que nous sommes selon nous ne peut empescher nostre parfaicte satisfaction. Il ne faut qu'une entrée de l'âme en la grâce et une parfaite adhérence d'elle à Dieu, et toutes choses tourneront à bien.

Je veux que vous soyez la parfaicte image de Dieu, et que vous ayez ses mesmes qualités en vous. Il se possède soy mesme dans un parfait repos. Il tire sa gloire non seule-

(1) B. N. Dupuy, 909, lettre XVIII.

ment de ce qui est conforme à sa gloire, mais encore de ce qui a opposition à elle ; sa satisfaction est pleine, aussy bien exerçant sa justice sur les enfers, et voyant vivre les hommes en la misère de leurs péchés, comme en les glorifiant en la veüe de sa divine essence. Partout et en tout, il est bien heureux ; il est saint, il est content, parce que partout et en tout, il est Dieu. Sa béatitude n'est point hors de luy, mais elle est en luy ; il n'emprunte rien de ce qui n'est point luy. Il regarde les choses et les désire dans un ordre, et selon l'instinct qu'il a vers elles ; si elles s'y rendent par leurs actions, elles le glorifient ; si elles s'en dévoyent, sa gloire ne dépend point de leur dévoyement, parce qu'elle est en ce qu'il est, et il la possède en ce qu'il se possède. Sa gloire est dans ses idées divines et dans ce que les choses sont en luy, et non en ce qu'elles sont hors de luy. Pour estre glorifié en ses créatures, il suffit qu'il les ayt regardées en luy-mesme. Sa complaisance est dans l'ordre qu'elles ont en sa sapience, et non dans celui qu'elles se donnent en elles-mesmes. Si leur ordre a conformité à celui qui est en Dieu pour elles, il est saint, parce qu'elles se trouvent alors dans la droiture de Dieu ; s'il en est dissemblable, la difformité demeure en la créature, et ne monte pas jusqu'à Dieu qui ne laisse pas d'estre tousjours ce qu'il est, sans y pouvoir recevoir aucune altération.

Vostre vie est écrite en Dieu, comme celle de toutes les créatures. Aussy tost qu'elles ont un estre entre les choses créées, aussy tost, elles acquièrent une vie et un ordre dans l'infinité de la sapience divine. Si elles le suivent, elles y trouvent sainteté, justice, bonté, paix, stabilité, immutabilité, et le reste. Si elles s'en esloignent et qu'elle en prennent un par elles et pour elles qui ne soit pas en Dieu, elles entrent en mesme temps dans le desrèglement, se retirent de leur souverain bien, et s'attachent à la misère, au péché, à la foiblesse, à l'inconstance, et à choses semblables. Nous sommes entre les deux voyes : la liberté nous est donnée comme principe de mérite et de vertu, afin que nous nous retirions continuellement de l'une et que nous nous arrestions sans discontinuation à l'autre ; que par l'une, nous

acquérions du mérite, comme par l'autre, nous nous assujettissions à la condamnation.

Or, ma fille, dans ceste voye et ceste vie si divine, es-crite en Dieu pour vous, il n'y a ny veüe de créature, ny de nos interests particuliers. Tout est en Dieu, à Dieu et pour Dieu. Ce qui n'est point cela, on ne le regarde point, mais on le laisse pour tel qu'il est : le péché demeure péché ; les inclinations, inclinations ; les intérêts, intérêts ; la misère, misère ; l'infirmité, infirmité. Mais il y a en la créature quelque chose qui, du fonds et de l'instinct d'elle-mesme, s'eslève par dessus tout ce qui est hors de Dieu, pour entrer en Dieu, et là, considérer l'ordre de la vie et de la voye de laquelle et dans laquelle Dieu vit pour elle en luy.

Tout ce discours n'est qu'une plus grande intelligence de vostre sens et de vos paroles, car en effect, vostre disposition demande de vous ce que je dis icy, et rien moins.

O ma fille, que vous m'escrivez des paroles saintes, quand vous me confessez librement que, hors la veüe de Dieu, ny pour moy, ny pour le reste du monde, vous n'avez ny nulle intention, ny nulle attention ! Mais je vous supplie, mettez vous de ce nombre, et apprenez à vous oublier avec le reste des créatures. Vous n'estes pas différente d'elles, ny meilleure qu'elles : n'ayez donc plus d'attention, ny d'intention pour vous hors la veüe de Dieu. Faites que celle-là seule vous guide, sans vous laisser dominer à vos sentimens et à vos intérêts. O Dieu ! que vostre vie sera sainte, et que vos voyes seront pures, et que vos intentions seront droites, et vos attentions eslevées et simples ! Demeurez à jamais en ceste conduite, puisque la grâce vous en est donnée. Rapportez y tout ce qui n'y veut pas entrer. Comprenez y tout ce que vous estes. O Dieu ! quelle sainte réduction et quel heureux renfermement de vous-mesme et de vos passions dans la seule veüe de Dieu ! Il n'y aura point de différence entre les bienheureux et vous, dans l'essentiel de vos voyes et de vos conduites. Ils sont tout appliqués à Dieu, ne regardant ny grandeur, ny petitesse, hors luy, par luy et pour luy. Ils sont toutes choses sans connaissance, et sans discernement parce que Dieu seul leur suffit pour tout. Ce leur est assez

que Dieu puisse estre et se trouver en toutes leurs œuvres. En cela, est la plénitude de leur complaisance et de leur repos. Vous en devez estre de mesme, si vous voulez porter en vous la vérité de vos paroles. Je vous livre à Jésus-Christ pour le faire régner en vous, et je luy demande instamment qu'il mette sa grâce puissante et efficace en vous, afin que vous ayez les effects en la terre, que les saints possèdent au ciel dans la pureté et sainteté de leurs voyes.

CI

A LA MÊME (1)

Exhortation pressante à suivre les lumières de la grâce. — Plus cette âme résistera, plus elle souffrira. — Qu'elle ne travaille point à se tromper elle-même. — La grâce triomphera ; le temps passé à lui résister est du temps perdu. Il vaut donc mieux se soumettre à elle et « rendre les armes. »

Febvrier 1628.

J'ay manqué à ma parole, je le confesse, mais sans plus différer le payement de ma debte, je m'en veux acquitter présentement, et vous monstrar par escrit ce que ma parole a desjà faict. Ce sont les voyes de Dieu sur vous ; ce sont aussy ses liens sur vostre âme, et les effects d'une miséricorde que vous ne méritez pas, car ce sont voyes que Dieu vous ouvre, ce sont liens dont il vous lie, et vous tient attachée à luy, par sa pure bonté. Ce sont effects prévenants vos mérites ; c'est une miséricorde qui vous regarde pour vous bien faire, et non pour vous couronner. La couronne suppose le combat, et la victoire : ny l'un ny l'autre, jusqu'icy, n'ont point esté en vous, et cependant, la miséricorde de Dieu est sur vous, vous ouvrant des voyes, vous imposant des liens, et vous donnant des effects qui vous conduisent, vous engagent, et vous portent à vostre salut éternel.

Puisque telle est la disposition de Dieu sur vous présentement, que ses regards vous sont si favorables, vous les de-

(1) B. N. Dupuy, 909, lettre XIX.

vez recevoir attentivement et révéremment. La grâce de Dieu est forte sur vous ; elle est forte par miséricorde ; si elle estoit faible, elle vous seroit en rigueur et en condamnation, parce que vos inclinations et vos habitudes l'emporteroient ; et vous n'auriez la grâce que pour la perdre, et la lumière de la vertu que pour vous rendre plus criminelle. Ce seroit un secours sans effect, une puissance que vous rendriez impuissante, là où la grâce qui vous possède, vous tient et vous soustient dans les œuvres de Dieu, et vous emporte où vous ne voulez pas aller. Vous combattez contre elle, mais vous ne l'abbatez pas ; vous résistez, mais elle vous surmonte : vos assauts et vos violences sont inutiles contre sa puissance et sa vertu : elle se suffit à soy-mesme, pour s'emparer de vous. En ce qu'elle est, elle vous environne, et vous captive, en sorte qu'elle vous assujettit enfin à elle et à ses volontés. Pourquoi vous roidissez-vous contre elle ?... Vous différez ses victoires, mais vous ne les empeschez pas. Le temps que vous luy résistez, n'est pas perdu pour elle, mais il l'est seulement pour vous. Ce qu'elle devoit emporter de vous fidèle en un jour, elle le gagne en plusieurs sur vous infidèle. Ses voyes en vous n'ont point d'arrests ; vos effects ne luy en donnent point ; sa puissance est toute puissante : ny la vostre, ny celle du péché et des enfers ne la peuvent confondre ; au contraire, elle les confondra toutes. Autant d'adversaires que vous luy présenterez, ce seront autant de vaincus. Sa nature est de triompher tousjours, et de ne succomber jamais. Plus vous luy proposez d'ennemis, plus vous souffrirez, car contre tous, elle vous fera souffrir ses efforts ; et au lieu d'un seul combat, pour vous faire rendre, vous serez contrainte d'en porter plusieurs, parce qu'elle vous en livrera autant que vous luy ferez de résistance.

N'est-ce pas assez des expériences passées pour vous faire sage à l'avenir ? Soubmettez-vous donc à elle ; rendez les armes, donnez les mains ; souffrez ses liens, ils sont honorables. Vous ne scauriez donner une plus heureuse sépulture à vos inclinations, et à vos anciennes habitudes, que de les ensevelir dans cest abisme de miséricorde qui est en vous. Ceste grâce a ses impressions dans le fonds de vostre

âme ; elle y porte ses vérités ; ses instincts y vivent avec puissance ; ils vous monstrent où ils tendent : vous les sentez, escoutez-les ; apportez-y l'attention de votre esprit, non pour les rejeter, mais pour y obéir. N'endurcissez point votre cœur ; considérez à quelle fin la liberté vous a esté donnée. Vous l'avez une fois assujettie par déférence à vos parens (1) ; donnez-la présentement au respect que vous devez à la grâce. Ce n'est point estre esclave de servir Dieu ; c'est plustost régner : et qui est celui qui dans la qualité de Roy commande à toutes choses ? Souffrez que votre esprit contemple à son ayse ce que vous portez dans votre sein. Ne luy en ostez pas la veüe, ne le privez pas de sa lumière : je l'appelle sienne parce qu'il n'en a point de plus propre que celle qui luy montre les vérités du ciel. Ne travaillez point à vous tromper vous-mesme, car c'est encore une des conditions de la grâce en vous de confondre la tromperie et de la faire supplanter par la vérité.

De quelque côté que vous tourniez, vous ne scauriez eschapper à votre condamnation ; quelques raisons et quelques persuasions que vous employiez à charmer votre esprit, elles seront tousjours descouvertes ; et enfin la lumière de la grâce les dissipera et luira seule sur vous.

Je supplie Jésus-Christ de confondre votre force, afin que les siennes aient leurs effects en vous ; qu'il arreste votre puissance, qu'il retienne vos efforts, qu'il captive vos volontés et dompte vos rebellions afin que son esprit agisse et fasse son œuvre en vous : qu'il y soit en force, en puissance, en vertu, en domination, assujettissant, confondant, destruisant, dissipant tout estre et toute vie contraire ; que la sienne seule subsiste en vous ; que sa seule lumière vous esclaire et vous conduise ; que sa grâce soit en sa liberté et en son estendue, travaillant sans résistance à la réformation de l'image de Dieu !

Je vous donne à luy pour cela, et vous présente à la pureté et à la sainteté de son estat divin. Je vous lie à son esprit, je vous assujettis à son règne, afin qu'il s'eslève en

(1) Il s'agit évidemment ici du mariage de Mme de Pontcarré.

vous, et que ses ennemis soient dissipés ; qu'ils fuient devant la Majesté de Dieu en vous ! Qu'ils défaillent comme la fumée ; et comme la cire se fond à la veüe du feu, que de mesme ils périssent devant la face du Tout-Puissant ! (1)

Voilà une partie de ma promesse acquittée ; le reste quand Jésus-Christ l'ordonnera.

CII

A LA MÊME (2)

Il ne suffit pas de connaître la vertu, il faut la pratiquer. Il ne suffit pas d'estre estimé vertueux par autrui, il faut l'être effectivement. — Craindre l'aveuglement de nous-mêmes. Purifier notre vie. — Connaître ce qu'est Dieu et ce que nous sommes ; « en ces deux points, nous trouverons la perfection de toutes choses, la sagesse et la stabilité que nous cherchons. »

Febvrier 1628.

Je penseray avoir assez fait d'escire pour tesmoigner ma déférence à vos désirs, et non pour vous dire choses nouvelles. Vous estes si scavante que vous n'ignorez plus rien, mais souvenez-vous, s'il vous plaist, que le royaume de Dieu est donné aux œuvres et non à la science, qui ne sert comme dict l'Ecriture, qu'à accroistre nos peines, si elle n'est accompagnée d'effects. En vérité, c'est bien peu de chose, que de n'avoir que des pensées et des paroles pour un Dieu qui nous a donné son sang et sa vie. S'il a moins de nous, il n'en doit pas estre satisfait, si ce n'est que par un excès de miséricorde il se veuille contenter de nos simples désirs. Mais il ne le fera pas, si nous pouvons donner davantage ; cela n'est bon qu'à l'extrémité, où plus dans la mort que dans la vie, les désirs sont réputés pour effects par l'impossibilité de micux faire. Vous n'en estes pas là, mais Jésus-Christ vous conserve l'estre et la vie pleine de force et de santé, pour en recevoir choses meilleures. Vous estes du nombre de ses débiteurs qui ont moien de satisfaire à

(1) Ps. LXVII. 3.

(2) B. N, Dupuy, 909, lettre XX.

sa justice, mais si vous ne le voulez satisfaire par là, contentez au moins son amour ; il vous en a donné des œuvres : rendez lui les vôtres. Et si vous ne pouvez souffrir la voye de la rigueur, offrez vous à celle de la miséricorde ; et essayez par elle, en donnant peu, de recevoir beaucoup.

Nos présens ne sont que des bagatelles. Qu'est-ce que de la vie d'un homme pécheur en comparaison de celle d'un Dieu saint et juste ? Et cependant, il a donné la sienne et ne demande pas la nostre, mais seulement quelque retranchement de nos passions, en la satisfaction desquelles nous ne trouvons rien d'avantageux ; mais nous y rencontrons souvent beaucoup de choses nuisibles et pernicieuses à l'honneur de Dieu et au nostre particulier.

Ma fille, les voyes de Dieu sont droites et pleines d'équité. Il y faut ajuster les nostres, et ne suffit pas d'avoir la raison pour autrui ; nous la devons exercer sur nous-mesme. Vous devez voir ce que vous vous devez, et vous satisfaire, et ainsy commencer par vous à faire la justice que vous exercez avec tant d'amour envers les autres. C'est une sorte de récompense que le prochain se loue et se tient content de nostre équité : elle sera bien plus douce, si nous rendons ce que nous nous devons à nous-mesme : autrement, il y auroit de l'injustice et un pervertissement d'ordre insupportable, si tandis que les autres se louent de nostre équité, nous murmurions en nous-mesmes des violences que nous nous faisons. Chacun ayme le repos, plus pour soy que pour autrui. Aymons le en ce point et taschons de nous acquitter de nos propres debtes ; et puis, nous payerons celles des autres. Nous avons une chose à craindre sur toutes, c'est l'aveuglement de nous-mesmes, parce que de ceste misère en nayssent infinies autres.

Demandez à Jésus-Christ qu'il vous en préserve, et que ses miséricordes aillent à purifier vostre vie : C'est assez de vous dire que vous estes fille d'Adam pour vous faire connoistre que vous en avez besoin, et le besoin en est plus grand que vous ne pensez. Nous regardons la suite de nos jours, comme si c'estoit une comédie, où il n'y eust qu'à chercher ses divertissemens. Les uns cherchent la vie soli-

taire, les autres la compagnie du mariage ; d'autres les choses plaisantes et agréables, et nous ne considérons pas qu'il y a un Dieu au ciel qui après nous avoir laissé en la main de nostre conseil (1) et donné la liberté de faire nos tours et nos retours, nous demandera un compte fort rigoureux de tous les momens de nostre vie, et nous en fera porter la peine, toute une éternité.

Ne recevez pas ces paroles comme de la main d'un homme pécheur, mais comme vérités divines, auxquelles toute âme chrestienne doit révérence et soubmission. C'est ainsy que je vous les propose avec désir que vous les embrassiez. Hors ceste occupation, de quelque côté que vous vous tourniez, vostre vie ne sera qu'amertume et vanité. Priez Jésus-Christ qu'il vous donne la connaissance de ce qu'il est et de ce que vous estes. En ces deux points, vous trouverez la perfection de toutes choses, et la sagesse et la stabilité que vous cherchez. Nous continuons à vous offrir à Dieu.

CIII

A LA MÊME (2)

Mme de Pontcarré sort de Port-Royal pour aller assister son mari à la mort. — Sentiments qu'elle doit avoir dans cette circonstance.

Mars 1628.

Je bénis Dieu de vous savoir là où vous estes. J'espère du bien de ce voyage : c'est beaucoup pour avoir la paix de Dieu, d'avoir celle des créatures, particulièrement quand Dieu nous y a liées de sa main (3).

(1) Eccli. XV, 14.

(2) B. N. Dupuy, 900, lettre XXI.

(3) Toutes les relations de Port-Royal nous disent que Mme de Pontcarré sortit de Port-Royal « pour aller voir son mari avant qu'il mourût. » Cette lettre et les suivantes lui furent adressées par Zamet, alors qu'elle était auprès de lui, et le Prélat l'exhorte à remplir avec zèle et générosité « ces dernières actions de charité. » Mme Le Maître, alors à Port-Royal également, était comme elle séparée de son mari, qui ne mourut qu'en 1642.

Nous savons d'autre part que M. de Pontcarré mourut en 1628. (Bib. Nat. *Dossiers bleus*, 544, f^o 19 verso). Il est ainsi qualifié par d'Hozier : « Nicolas Le Camus de Pontcarré, secrétaire des Reines d'Espagne et d'Angleterre, Conseiller du Roy en ses Conseils d'Etat et privé, et secrétaire de Mesdames Sœurs de sa Majesté. »

Je vous supplie de vous rendre attentive au salut de ceste âme et de demander à Jésus-Christ qu'il vous mette en estat de luy servir pour l'éternité, puisque vous ne l'avez pas fait durant sa vie. Que ces dernières actions de charité réparent tous les manquemens passés !

Je désire que vous les fassiez dans ceste intention, et que ce que Dieu ordonnera de ceste âme porte affermisement de la vostre dans ses voyes, car soit qu'il vive ou qu'il meure, vous devez estre à luy ; et n'y a nulle condition en la terre de servitude ou de liberté, qui vous en puisse dispenser. Séparez vous de vostre esprit naturel et de ses sentimens, afin qu'il s'expose pur à la miséricorde de Dieu ; et que par elle, il soit remply de la sainteté de ses mouvemens.

CIV

A LA MÊME (1)

Le Prélat demande des nouvelles du malade, et renouvelle ses conseils de charité.

Mars 1628.

Je suis si désireux et si exact à vous satisfaire, que je ne puis avoir repos que je ne vous aye envoyé ce porteur, pour scavoir des nouvelles de vostre malade et des vostres. Je vous supplie de luy estre vraiment charitable et qu'en ceste dernière occasion, vostre cœur soit sincèrement reconnoissant les obligations du lien auquel Dieu vous a voulu assujettir. Ayez soin de son âme et luy tesmoignez que vous ne la pouvez tenir pour indifférente, ayant esté aymée de Jésus-Christ jusqu'à mourir pour elle.

Qu'une chose qui a esté acquise par un tel prix ne vous soit point à mespris, mais demandez que la grâce vous soit donnée de l'aymer et de luy bien faire, en ce que vous pourrez.

Mandez moy si vous l'avez veu, si vous luy avez parlé, ce qu'il vous a dict ; quels sont les sentimens de vostre cœur

(1) B. N. Dupuy, 909, lettre XXII.

sur ceste rencontre : en somme, tout ce qui se peut escrire, je vous supplie de me le faire sçavoir.

J'ay soin et je suis en soucy pour luy et pour vous : donnez ceste consolation à mon esprit et me tenez, s'il vous plaist, pour ce que je vous suis en Jésus-Christ.

CV

A LA MÊME (1)

Consolation et joie des « bonnes nouvelles » reçues. — Continuer les devoirs de la charité chrétienne envers le malade. En avoir les dispositions intérieures et extérieures.

Mars 1628.

Vous me donnez une grande joye de m'apprendre tant de bonnes nouvelles tout à la fois. Ce n'est pas que je ne plaigne extrêmement vostre malade, mais je vous advoue que je suis bien plus sensible aux mouvemens de son âme que je ne suis à sa maladie. Ce corps est si peu de chose de soy, qu'il ne mérite pas d'estre considéré. Tout ce qui le regarde, n'a la durée que de quelques momens dans lesquels sa vie se voit naistre et mourir.

Qu'est-ce de tout cela au regard de l'éternité ? Vous m'avez extrêmement consolé de tout ce que vous m'avez escrit. Continuez, je vous supplie, et faites que la charité chrestienne conduise vos actions vers vostre malade. Ayez en les dispositions intérieures et extérieures. Gouvernez vous de sorte que le monde soit bien édifié de vous, et vostre prochain consolé en ces derniers devoirs qu'il attend de vous, et que vous luy devez rendre. Si vous vous y appliquez par l'esprit de Dieu, il vous donnera dans le besoin de quoy satisfaire à la bienséance, si non, vous porterez pour l'amour de luy l'humiliation qui vous en arrivera, et cela sera bien peu de chose, ayant en vostre intérieur la satisfaction d'avoir fait ce que la charité et le devoir demandoient de vous.

Donnez moy de vos nouvelles, quand vous en aurez le loi-

(1) B. N. Dupuy. 909, lettre XXIII.

sir, et offrez vous à Jésus-Christ dans le moment qu'il aura rompu vos liens, et qu'il vous aura mis en liberté de disposer de vous, afin que vostre disposition soit faite par son esprit et non par vos inclinations, que vous en recueilliez les fruits au Ciel et que vous n'en portiez pas la condamnation et la peine aux enfers.

Je suis sy extrêmement pressé que je ne sçays ce que j'escris, ny comme j'escris. A Dieu.

CVI

A LA MÊME (1)

Nouvelle exhortation à profiter de « cette occasion que Dieu a fait naistre pour beaucoup de biens. » Pratiquer la patience, la douceur, la mortification, à l'exemple de Jésus-Christ.

Mars 1628.

Je loue Dieu de l'amendement de vostre malade, duquel j'aurois ce matin envoyé prendre des nouvelles, si j'en eusse eu le loisir. Je suis sorty de fort bonne heure et ne fais que de revenir, ayant esté avec une compagnie où nous avons veu un pontife qui ne nous a pas donné de si grandes espérances de la santé de son frère que vous (2). Mais je l'attribue à la charité que Dieu vous donne pour luy, qui vous fait bien espérer là où les autres désespèrent. Je vous supplie, ma fille, de continuer à luy estre charitable, et de ne vous point ennuyer en une occasion que Dieu a fait naistre pour beaucoup de biens. Jésus-Christ ne s'est point lassé parmy nous, encore qu'il en eust tant de sujet. Il y a voulu demeurer tout le temps ordonné par son Père, et de ses trente-trois années si pénibles et si languoureuses sur la terre, il n'en a pas diminué un seul moment, mais il les a accomplies en leur perfection, sans obmettre une seule des actions à

(1) B. N. Dupuy, 909, lettre XXIV.

(2) Jacques Camus de Pontcarré, évêque de Séez, beau-frère de Mme de Pontcarré, avait été nommé à cet évêché en 1614, la même année que Zamet à Langres. Il mourut en 1630.

quoy sa vie et sa conversation sur la terre l'engageoit. Que son exemple vous fasse trouver doux le séjour où vous estes, et en la patience que vous y devez, avec la bonne édification, mettez vous dans le renoncement de vos intérêts et dans la pratique de la mortification de vous-mesme. Cest exercice observé tantost en un sujet, tantost en un autre, establira insensiblement en vous ceste vie reposée et bien heureuse que vous contemplez en autrui avec tant d'amour et que vous désirez en vous avec tant de violence.

C'est par ceste voye que nous devenons sages, parce que c'est par elle que nous apprenons à nous commander, et à faire vivre la raison au milieu des passions qui la veulent estouffer. Dieu vous a donné du courage : vous le devez témoigner en ceste rencontre, et quelque générosité que l'on aye, c'est lascheté si nous ne l'exerçons envers nous.

CVII

A LA MÊME (1)

Si le malade expire, revenir aussitôt à Port-Royal. — Attitude à observer vis-à-vis de la famille. — Prières à faire au moment de la mort. — Offrir à Jésus-Christ « les prémices de la liberté. » — Le Prélat n'entend pas engager sa correspondante « à la religion ny au veuf-vage » mais il entend qu'elle soit fidèle à Dieu le reste de sa vie.

Mars 1628.

Comme vostre messenger est arrivé, le mien sortoit pour vous porter de mes lettres. Vous verrez par elles que vostre diligence n'a point esté plus grande que la mienne, mais seulement que je n'ay pas eu tant de moyen de vous le tesmoigner. Je sortiray incontinant pour m'en aller à P. R. (2), ou j'attendray de vos nouvelles. Je pense que si vostre malade expire, que vous y pourrez venir à l'heure mesme après avoir fait vos complimens aux parens et fait connoistre que vous n'avez plus rien à faire chez eux ; que vostre retraite sera plus favorable aux prières que vous avez à faire pour

(1) B. N. Dupuy, 909, lettre XXV.

(2) Port-Royal.

le defunt ; et que de demeurer davantage au monde après sa mort, vous qui vous en estiez retirée durant sa vie, vous ne le pouvez sans faire une action de mauvaise grâce ; que vous vous sentirez toujours très honorée d'avoir eue alliance dans leur maison et qu'encores que le lien en soit rompu, vous ne laisserez pas de continuer à les honorer et servir en toutes choses. Et tout ce que vous voudrez adjouter à ces paroles, que je vous supplie de dire d'une bouche véritable, parce que comme dit saint Paul, la charité feinte ne convient pas à un cœur chrestien (1).

Si les parens vous pressent de demeurer encore aujourd'huy chez eux, je vous supplie de vous y accorder, afin qu'ils ne pensent pas que vous ayez leur compagnie ny à ennuy ny à mespris.

Vous avez si bien commencé qu'il faut achever. Tenez moy adverty de ce qui se passera, s'il vous plaist.

Pour vous, vous devez dans le moment de la mort, offrir le defunct à Dieu et luy demander miséricorde pour luy et pour vous, afin qu'il vous pardonne respectivement les manquemens de vostre mariage, et plus les vostres que les siens, comme vous trouvant plus coupable que luy.

Offrez-vous encore à Jésus-Christ dans ce mesme moment, afin qu'il reçoive les prémices de vostre liberté, et protestez en sa présence, que si vous ne luy avez pas donné la vie du mariage, que vous voulez au moins que celle en laquelle il vous met présentement soit sienne pour jamais.

Ce n'est pas que j'entende vous engager ny a la religion, ny au veufvage, mais j'entens et je veux de toute ma puissance que le reste de vostre vie soit inséparablement unie et attachée à Dieu.

Voilà les liens que je demande de vous et que je vous impose, désirant que vous le serviez et luy soiez fidèle à jamais, en quelque condition que ce soit où il vous appelle.

(1) II Cor. VI, 6.

CVIII

A LA MÊME (1)

« Ne point se lasser auprès de cette compagnie. » — Ne pas exercer la charité avec « un cœur mercenaire », en vue de la récompense.

Mars 1628.

Je répare ce matin le manquement d'hier avec supplication que je vous fais de me mander de vos nouvelles et de vostre malade que nous avons fort recommandé à Dieu, non pour luy conserver la vie que j'ay laissée à sa sainte Providence, mais pour luy donner sa grâce qui est une meilleure vie que la nostre.

J'ay extrêmement désiré qu'il partist de ce monde en bon estat, et que son âme fust trouvée digne de miséricorde devant le tribunal de Dieu.

Voila quelles ont esté mes pensées sur luy. Elles ont esté d'une autre sorte pour vous : nous en parlerons une autre fois.

Je vous supplie de ne vous point lasser auprès de vostre compagnie, et de vous souvenir qu'une des œuvres de miséricorde auxquelles Jésus-Christ promet sa gloire, c'est celle qui vous arrête maintenant, et qui vous tient dans la mortification et la patience. Je ne veux pas que la récompense qui luy est promise au Ciel vous convie à l'exercer, parce que je n'ayme pas en vous un cœur mercenaire, mais je veux que ce soit le pur amour qui vous y porte, et que vous serviez à la charité par charité, et non par récompense.

CIX

A LA MÊME (2)

Se défier du goût de la liberté. — Etre sérieuse, « non pour se contrefaire devant les hommes, mais pour se former à l'esprit de Jésus-Christ. »

Avril 1628.

J'espère maintenant choses meilleures de vous, puisque je n'y suis plus (3).

(1) B. N. Dupuy, 909, lettre XXVI.

(2) B. N. Dupuy, 909, lettre XXVII.

(3) C'est-à-dire « puisque je ne suis plus à Paris. »

Les effets de Dieu passant par moy pour aller à vous, estoient affoiblis et ravalés en leur majesté et en leur puissance : vous les recevrez à ceste heure immédiatement de leur source qui les portera en vous selon toute leur pureté et leur perfection. Ne négligez point, je vous supplie, la grâce de Jésus-Christ, mais donnez luy tous les jours de nouveaux accroissemens. Voilà les désirs et les pensées que j'emporte quant à moy, et que je ne quitteray point que vous n'en ayez l'accomplissement. Estimez vain et inutile tout ce que vous donnez de vostre vie à la terre, et le croyez perdu pour vous, puisqu'il l'est pour les desseings de Dieu sur vous.

Je vous souhaite une extrême attention à vostre salut, et un retranchement général de ce que ressent une âme qui est toute à Dieu. Mes regards sur la vostre sont plus saints que jamais. Ce qu'il y a de bon en vous les arreste : le reste, ils le passent et le laissent par tolérance, mais en espérance qu'un jour il n'y sera plus. Souvenez vous devant vous-mesme de ce dont vous vous souvenez devant Dieu, afin que vous en exigiez ce qu'il en exige, et que l'amour que vous vous portez, en vous flattant, ne vous fasse point ignorer ce que vous voyez et connoissez quand vous estes présente à la majesté de Dieu.

Vous estes dans le goust de la liberté, mais vous ne doutez point que ce goust et ceste liberté passera, et que l'un et l'autre ne sont ny éternels, ny des moiens de parvenir à l'éternité, parce que vous vous possédez seule dans ces biens passagers et vous ne les possédez pas pour par eux vous establir plus saintement en Dieu.

Je ne puis rien souffrir en vous qui ne le regarde pas directement. Je veux que sa veüe emporte toute veüe de vous-mesme et que vous ne jouissiez des conditions de vostre vie qu'autant que vous y verrez et trouverez une plus parfaite jouissance de Dieu.

Ma fille, je vous supplie d'être sérieuse vous le devez à vostre estat présent (1), vous le devez à vostre demeure

(1) Le veuvage.

présente (1) et vous le devez beaucoup plus à la grâce qui est en vous et qui le demande de vous.

Je ne vous veux pas sérieuse pour vous contrefaire devant les hommes, mais pour vous faire et former à l'esprit de Jésus-Christ, dont la vie dans la terre a esté si modeste et si sainte.

J'attens que vostre cœur s'ouvre parfaitement à Dieu, que ses impressions vous retiennent, et vous séparent des divers mouvemens de la vie humaine.

M... qui vous veut rendre ceste lettre vous dira des nouvelles de nostre première journée. Je vous les souhaite toutes bonnes et saintes en ce pèlerinage, afin que l'éternité de la gloire soit vostre couronne et vostre repos.

CX

A LA MÊME (2)

Une boutade du Prêlat à propos de Paris. — Son zèle pour cette âme ; il trouve la grâce « trop tardive » en elle, et supplie Jésus-Christ de faire d'elle « une vraie chrestienne. »

Avril 1628.

Je croy que je n'auray point la vertu de vous escrire, que vos lettres ne me l'ayent donnée. Je les attends pour cest effect, et vostre diligence ordinaire me fait espérer d'en recevoir samedy prochain. Je ne scay ce que je suis devenu depuis que j'ay changé d'air. Il me semble que toutes choses ont pris une autre face en mon esprit. Cela me fait bien croire que toutes les [choses] rares sont à Paris et que les personnes excellentes en ce lieu là, deviennent des bestes ailleurs. Pour moy, je ne suis plus bon qu'à estre curé de village ; après vous avoir recommandé à Dieu et vous avoir dict que vous soyez tousjours bien sage, je ne me trouve plus rien de quoy vous entretenir, si ce n'est des comman-

(1) Mine de Pontcarré était encore dans le monde, probablement dans la famille de son mari. Elle ne rentra à Port-Royal qu'à la fin du mois d'avril ou au commencement de mai, ainsi que nous l'apprend la lettre 31^e.

(2) B. N. Dupuy, 909, lettre XXVIII.

démens de Dieu et de l'Eglise. Je vous feray fort bien un prosne si vous voulez, mais de vous parler de ces belles pensées de M. G. ou de M. V. (1), je n'y entens rien du tout. Je scay seulement que la vie chrestienne est une vie fort sainte et que la vraye marque des enfans de Dieu, c'est la sainteté et l'équité en toutes choses. En ceste pensée, je m'estonne de l'occupation des âmes qui se perdent dans les choses qui s'évanouissent en elles-mêmes, qui n'ont ny solidité ny substance.

L'estat veritable d'un chrétien et sa principale application est à Dieu et pour Dieu, et nous en faisons un accessoire et un incident en nostre vie ; nous songeons à luy après tout le reste, comme s'il ne nous estoit pas donné seul pour toutes choses ; tous les momens de nostre vie sont saints, et en chascun d'eux, nostre estre, nostre vie, nos pensées et nos désirs doivent estre référés à Dieu, et nous n'y arrêtons pas nostre esprit, tousjours allant, courant et s'escoulant en une multiplicité d'estres vains et inutiles qui nous desrobent continuellement à Dieu, et qui ne nous peuvent retenir en ce qu'ils sont pas dignes de nous, ny nous propres à eux.

Nostre substance est solide, sa réalité est en Dieu, son remplissement ne tend qu'à luy. Hors luy, tout est vanité, vacuité et néant. Pour elle, que faisons-nous donc ? Ma fille, demandons à Jésus-Christ qui est la lumière du monde qu'il esclaire nos ténèbres, qu'il dissipe nos nuages, qu'il nous tire de nos aveuglemens ; ce sont eux qui nous perdent et nous ostent la vie de la lumière divine. Cest amour de nous-mêmes, oh ! qui sera-ce qui nous en défera ? Ce sera la grâce de Dieu, par Jésus-Christ nostre Seigneur.

J'ay zèle pour vous, et ce zèle me touche le cœur, et me fait prier instamment que la grâce s'avance en vous. Elle y est trop tardive. Je ne la puis souffrir en ses langueurs, mais c'est vous qui la rendez languissante. Vous voulez, je le confesse, mais vous ne voulez pas tousjours.

(1) Il serait intéressant de connaître les noms propres. Est-ce M. Gallemant et M. Vincent ?... Serait-ce la Mère Geneviève et une autre religieuse, par exemple Mme de Villarceaux, coadjutrice de Gif, avec laquelle le Prélat était lié ?... Nous avouons notre incompétence à déchiffrer cette énigme.

O Dieu ! montrez à cette âme l'excellence de la sainteté de la vie, afin qu'elle l'embrasse. Donnez force à vostre lumière, ne la laissez pas enveloppée de ténèbres qui l'arrestent et empeschent sa puissance en ses œuvres. Rendez-vous en ceste âme ce que la grâce y demande. Faites vous obéir ; elle renonce à sa liberté ; elle n'en veut point qui vous oste la vostre qui opère avec tant d'amour et d'utilité pour elle. O Dieu ! ma fille ! qu'est cecy ? Quel sentiment me transporte ? Où vas-je pour vous ? Je voudrois estre comme saint Paul, pour vous dire comme luy à ceux qu'il vouloit et souhoitoit parfaitement bons : « Je vous desirerois tous comme moy (1) » ; mais je vous désire et vous veux sainte comme luy, dans le mespris qu'inspire la grâce de Jésus-Christ quand elle possède les âmes. Je demande ce mespris pour vous, et que vous connoissiez combien les choses en sont dignes en elles-mesmes, et combien elles le méritent encores, comparées à la grandeur de Dieu.

Je le supplie de vous faire une vraye chrestienne.

CXI

A LA MÊME (2)

Dieu se trouve au désert aussi bien que dans Paris. — Se retirer des « inutilités peu dignes d'une âme chrétienne ; » ne pas « s'amuser à l'amour de soy-mesme ». Réprimande au sujet de certaines visites.

Avril 1628.

Je vous escrivis hier, et c'est aujourd'huy par avance, m'en allant demain au désert, où j'espère trouver Dieu aussy bien que dans Paris ; et en luy toutes choses me seront rendues présentes, quoyqu'absentes. Je vous supplie de vous faire contraire à vous-mesme : le péché nous oppose à Dieu ; pour avoir conformité à luy, il faut avoir opposition au péché, et parce que le péché ayant esté mis en nous, et par naissance et par dépravation de volonté, il nous a rendus semblables

(1) 1^{re} aux Corinthiens, VII, 7.

(2) B. N. Dupuy, 909, lettre XXIX.

à luy, nous ne pouvons avoir ressemblance avec Dieu, que nous n'ayons contrariété à nous-mesmes. Je ne me lasseray jamais de vous dire que la perfection de la vertu ne se trouvera jamais en vous que vous ne soyez sortie hors de vous ; et que vos pensées, vos inclinations et vos désirs, ne soient plus ny vos pensées, ny vos désirs, ny vos inclinations. Ils sont maintenant tous pris en vous et tirés de vous ; aussy les effects n'en sont pas bons : ils ne vont qu'à la satisfaction de vos sens et de vostre esprit, mais ce n'est pas là l'esprit de Dieu, qui demande continuellement la destruction de nostre vie, afin que la sienne soit en nous.

Je vous demande pour Jésus-Christ que vous songiez sérieusement à vous, et que vous vous retiriez des inutilités peu dignes d'une âme chrestienne. Suive ses fantaisies et ses imaginations qui voudra ; la grâce a d'autres désirs en vous et vous demande choses solides et véritables. L'inclination de vostre esprit les cherche et les ayme ; mais il se détruit soy-mesme et par je ne scay quel renversement qui se fait en vous, en voulant les choses bonnes vous suivez et vous choisissez celles qui ne le sont pas. Vous vous amusez à l'amour de vous-mesme, et cet amour fait que vous amusez les autres ; et ainsy vostre vie a ses variétés et ses mutations. Je scay bien qu'elles ne vont pas au dedans et qu'elles ne sont que comme des choses de passage en vostre vie ; mais pourquoy avez vous ceste dissimilitude ? et pourquoy le dehors ne sera-t-il pas comme le dedans ? Vous estes esgale et stable en vostre âme, et l'inégalité est en vos actions ; puisque vous estes sincère et que vous n'estes point dissimulée, ne la soyez pas en cecy. Ne permettez pas que l'on se trompe en vous voyant, et que vostre extérieur ne vous fasse pas paroistre ce que vous ne voulez pas estre.

Je ne puis souffrir que vous m'alléguiez sur le sujet de la personne qui vous visite. Par mon désir et ma volonté, je ne prens intérêt en aucune chose qui soit sur la terre et j'aurois très grande peine qu'une âme regardast en ma considération ce que je mesprise et ne puis estimer. Si vous ne voulez extrêmement m'affliger, ne pensez jamais à moy pour les desseings du monde. Si Dieu vous y engage, je n'ay

rien à dire, mais que ma considération vous y porte, vous ne le devez pas souffrir de vostre sentiment mesme, s'il le demande de vous ; beaucoup moins le dois-je consentir. Il me semble qu'il importe que l'on ne pense pas que je vous engage à ces visites. Vous scavez que je n'en eus jamais la pensée ny le désir, et s'il m'estoit venu, je m'en déferois à l'heure mesme, ne pouvant souffrir qu'aucune chose s'eslève en moy contraire à l'ordonnance de Dieu, tant que ma foiblesse me permettra d'y résister. Je vous ay tousjours dict que j'ay l'esprit extrêmement net pour vous et parfaitement désintéressé de toutes choses, fors ce qui regarde le service de Dieu : pour cela, je suis passionné, et ne cesseray point d'y prendre part. Soyez une âme forte ; vos larmes et vos solitudes ne me font pas estre à vous plus que j'y suis. Les liens de Dieu sont plus puissans ; ils ne se peuvent estreindre que par la vertu : la nature les relasche ; et au lieu de joindre, elle désuniroit, si la grâce ne soustenoit son œuvre. Mais la main de Dieu demeure tousjours en sa force, et ses œuvres subsistent en toutes choses et contre toutes choses. Je m'assure que vous vous dépiterez, me voyant parler si résolument. Ce n'est pas là mon désir ny mon desseing, mais de parler selon la vérité et vous avez la mine d'estre si glorieuse, après avoir esté bien battue, de ne vous en pas vanter.

J'espère que vostre première après celle-ci ne me dira que des douceurs, mais Dieu sçait ce qui se sera passé au cœur : ce sentiment ne durera pas, et s'il arrive, vous serez la première à vous en repentir, tant vous estes bonne. Vostre colère ne sera que d'un moment, et puis, vous reviendrez à vous-mesme. A Dieu, je le supplie de vous bénir.

CXII

A LA MÊME (1)

Eloquente exhortation à se rendre à la grâce, à sortir hors de soi, à bannir l'estime et la présomption de soi-même. — « Je cherche de l'or en vous et je n'en trouve point. »

[Jeudi-Saint,] Avril 1628.

Je supplie Jésus-Christ d'évacuer la vie de l'homme en vous, et d'y établir la sienne. Je croy vos bons désirs et vos résolutions, mais je ne sçay si je me trompe, je les pense sans effects. D'icy, je vois vostre esprit nourry dans ses libertés ordinaires, avoir peu d'attention et d'assujettissement à Dieu. Je voy qu'il s'ayme, se regarde et se flatte tousjours, sans se vouloir donner nulle contrainte. Les occasions l'emportent, et les moindres sujets l'amuse et le dissipent, suivant ses complaisances et ses présomptions accoutumées et naturelles ; de sorte que l'habitude et la nature est tousjours vivante en vous et produisant de nouveaux effects selon les sujets qui vous en sont donnés. O Dieu ! ma fille, quand sera-ce ? Il me semble que vous ne donnez que des paroles et qu'en bien disant, vous vous séduisez continuellement.

Vous pensez avoir beaucoup fait, quand vous avez bien parlé, et vous ne considérez pas que ces paroles si pleines de raison et de justice, s'eslèveront contre vous au jugement, et vous condamneront de n'en avoir pas eu les œuvres. Le malin esprit tient vostre cœur dans l'aveuglement et ne permet pas que vous connoissiez vos misères : il les couvre des apparences du bien ; il vous repaist des ombres de la vertu et la piété, et sous ces vaines images, il travaille en vous ; il y établit sa puissance et sa force ; il bannit l'humilité de vostre cœur. Tout y est dans l'estime et la présomption de vous-mesme, et jamais vous n'en sortez, que quand la grâce jette quelques rayons de lumière sur vous. Encore alors,

(1) B. N. Dupuy, 909, lettre XXX.

vous flattez vous, et vous passez légèrement sur ce que la lumière du Ciel vous descouvre de vos misères et de vos imperfections. Vous pensez avoir quelque déférence, et vous n'en avez point ; vous obéissez là où l'inclination se rencontre avec l'obéissance ; et là où elles sont contraires, vous n'écoutez rien, et l'amour de vous-mesme va jusqu'à pervertir le sens d'autrui, si vous le pouvez, pour le porter dans le vostre.

Ma fille, je vous connois un peu et si vous aymez la sincérité, je m'assure que vous avouerez ce que je dis. La vie de l'homme et du péché a grande estendue en vous ; il faut des efforts pour la retrancher, et sans résistance à vous-mesme et avec continuité, vous ne la ruinerez pas. Il est vray que la grâce met de fort bons intervalles en vous ; mais ce sont des torrens qui s'escoulent et qui ne laissent aucun vestige de leur passage. Que ne ferois-je point pour attirer la puissance du Ciel sur vous, qui confondist les vôtres et qui relevast vos foiblesses ? Ne verray-je jamais vostre cœur rendu à Dieu, attentif à luy, converty parfaitement à ses volontés, ne regardant et n'aymant plus que sa gloire ? Combien durera vostre dureté ? Et combien serez-vous encore errante et vagabonde parmy les inutilités de Dieu sur vous ; mais, je dis mal : ceste rigueur n'est pas de Dieu, elle est de vous mesme. Vous avez donné lieu à vos inclinations ; ce sont elles maintenant qui vous sont dures et rigoureuses. De toutes parts, elles vous tyrannisent ; vous voulez en estre libérée et vous ne pouvez. Priez, criez, demandez, insistez et persévérez afin que Dieu rompe vos liens et qu'il rende sa grâce plus puissante que ce qui s'oppose à elle en vous : autrement vous ne sortirez pas hors de vous.

Dites moy, je vous prie, vous qui aymez à voir la fin des choses, sera-ce tousjours de mesme ? Eh quoy ! tousjours s'aymer et chercher ses divertissemens, et s'agencer et désirer de se plaire et de plaire aux autres ! Après que nous aurons vescu cent ans en ceste sorte, qu'en arrivera-t-il ? Où est la solidité de la raison humaine et les considérations de la raison chrestienne qui nous montre et nous promet

choses plus nobles et plus excellentes! Les jours se succèdent, et les nuits, les mois, les années de mesme, et tout cela a une fin pour nous et pour soy-mesme, quand ils auront satisfait à l'ordre de Dieu, mais nous n'en aurons point en nos pensées ny en nos inclinations. Que deviendrons-nous après avoir ri et pleuré?... Après la joye et la mélancolie?... Après l'amour et la haine?... Enfin, il faut que nous finissions ces occupations inutiles, et que nous prenions de meilleurs sentimens. Il vaut mieux, ce me semble, commencer de bonne heure à nous changer, et que nous fassions par puissance de raison ce que le temps et la mort nous contraindront de faire.

Si je voulois avoir quelque égard à moy en ce qui me touche, je me plaindrois de vous voir encore exposée à la veüe du monde, tandis que je suis dans les déserts. Mais je ne fais nul cas de moy, et je ne le puis, mesme quand mon sentiment m'y porteroit, considérant combien de plus justes raisons vous obligent à vous remettre en vostre première demeure (1). Souvenez-vous que vous estes veuve, et que saint Paul dict que *celle qui passe son veuvage dans les plaisirs de la vie est morte, bien qu'elle soit vivante* (2). J'attens avec patience que vostre esprit me montre et me fasse trouver ce que j'y cherche sans le trouver. Je vous ay en moy, non selon ce que vous estes, mais selon ce que vous devez estre. Et quand je lis vos lettres et que j'y trouve des mouvemens et des passions qui n'ont pas rapport à la vie dont vous vivez en moy et à l'esprit que je sens dans le mien, je dis en moy-mesme : « ceste âme me montre et me donne ce que je ne cherche et ne demande pas. » Et dans ceste application que j'ay à vous, je ne m'arreste point à ce que vous m'escrivez. Je passe ces belles paroles sans subsistance, et sans arrest. Je cherche de l'or en vous et je n'en trouve point. Quand vostre main m'en enverra, je le recevray, et en ce présent là seul, mon esprit aura repos. Il est avare : rien que cela ne le peut satisfaire. Je consens à ce que vous proposez, mais il vous faut

(1) Mme de Pontcarré était encore absente de Port-Royal, et « encore exposée à la vue du monde » comme l'écrivit Zamet.

2) I Tim. V. 6.

dire que vous avez peu de foy en la bonté de Dieu et que vous donnez trop aux apparences humaines.

Je prie Dieu qu'il prenne vostre cœur en sa main et qu'il le forme selon sa très sainte volonté. Je luy demande tous les jours le repos de M. vostre mary et qu'il vous fasse sentir le poids de sa justice, si une voie plus douce ne vous peut adoucir.

Bonsoir, ma fille, le Jeudi Saint, je ne sçay à quelle heure, parce que nous vivons icy hors du monde, sans loy, mais non sans foy, car je crois que vous aymez ma liberté et que vous trouvez bon que je continue à parler véritablement avec vous.

CXIII

A LA MÊME (1)

Ne pas chercher tant de lettres, mais profiter davantage de celles qui sont envoyées. — Ne pas rendre inutiles les services spirituels que le directeur « veut rendre en Jésus-Christ. »

Avril 1628.

Que ferons-nous enfin de tant de larmes, de soupirs et de mélancolie ? C'est le grand chemin de la nature, et nullement celui de la grâce qui ne regarde rien en la terre, mais qui a les yeux continuellement jetés sur la divine Providence. Vous m'envoyez des marques de servitude et vous gardez en vous l'estat de la liberté. Je voudrois que Dieu la captivast, et que vous sortissiés par elle des liens de vostre propre vie. Il semble à voir vos lettres que j'ay un empire absolu sur vous : « Dites et il sera faict », ce dites-vous. Je suis coupable devant Dieu et devant les hommes, si avec une telle puissance, j'opère de si foibles effects. Justifiez la vérité, je vous prie ; ou bien donnez moy en effects, le pouvoir que vos paroles me donnent. Et quel moyen de vous escrire aussi souvent que vous le désirez, si vous ne m'en donnez de nouveaux sujets. Vous allez à l'esprit de

(1) B. N. Dupuy, 909, lettre XXXI.

la créature, et vous ne regardez pas l'esprit de Jésus-Christ en elle ; et cependant c'est de luy seul que vous devez attendre vostre secours et vostre force en vos infirmités.

Pourquoy cherchez-vous tant de lettres ? N'y aura-t-il que le caractère et le papier qui vous satisfassent ? Et si vous en aimez choses plus solides, d'où vient que vous ne les pratiquez pas ? Pensez-vous trouver la vie dans vos foiblesses, et le changement de vos inclinations dans l'abondance de vos larmes ? Vous les donnez à une personne qui ne les aime pas, et qui veut trouver en vous de meilleurs sentimens.

Ceux-cy me consoleroient, les autres m'affligent et me sont pénibles.

Je ne scay d'où me vient une idée que j'ay de vous ; je dis intérieure, car l'extérieur, je ne le regarde pas et n'y pense jamais. Ceste idée intérieure d'esprit à esprit me montre vostre vie dans la licence ordinaire de ses humeurs, suivant ses inclinations et ses volontés. Ne me laissez pas à moy seul le mérite de vous servir. Partagez-le avec moy ; et tirez utilité de ce que je vous veux rendre en Jésus-Christ. Je sers sans espérance de fruit, et je travaille sans me promettre aucun avantage de mes peines, mais je le fais pour Dieu qui m'y oblige ; et plus je le fais infructueusement pour vous, plus c'est utilement pour moy. Mais le souffrirez-vous longtemps ? Et en essayant de vous servir, ne serviray-je en effet, qu'à ma propre utilité ? Je ne le désire pas et je vous confesse que j'aurois peine de mériter tousjours en ceste manière.

Je ne cherche point vous, mais Jésus-Christ en vous. Et vous ne me le donnez pas. Vous le cachez et vous vous mettez en sa place, comme si c'était un object et plus saint et plus agréable que l'autre ; et vous ne considérez pas que ce que vous me desrobez, c'est ce que je cherche en vous, et ce qui me fait approcher de vous. Hors cela, je n'y aurois nul accès et n'y en vqudrois point avoir.

Voicy la quatrième lettre. C'est assez pour ne vous pas plaindre de moy. La voye des coches est fort longue et incertaine, l'autre est meilleure. Je suis obligé à la satisfaction

que vous avez d'escrire ; si elle n'estoit pas, vous n'escriez point ; et ainsy nous référons tousjours à nous-mesmes les actions de nostre vie.

Je supplie Nostre Seigneur Jésus-Christ de dresser la vostre selon la perfection de ses lois et de ses volontés.

CXIV

A LA MÊME (1)

Zamet se réjouit du retour de Mme de Pontcarré à Port-Royal. — Il voudrait enfanter cette âme à Jésus-Christ. — « Un Evesque se doit estimer estre en estat de violence hors de son diocèse. » — Il renvoie de la myrrhe qui ne peut servir à l'usage de sa chapelle.

May 1628.

J'ay aujourd'huy receu une joye dont je vous veux rendre compte. C'est d'avoir appris vostre retour dans le monastère. Je vous confesse, ma fille, que Dieu me donne des sentimens si purs pour vous, que je ne puis trouver satisfaction que dans la solidité de vostre vie. Quoy que vous fassiez hors cela, m'est pénible, et je porte en moy quelque chose qui ne le peut approuver, ny mesme souffrir. Je tends toujours à vostre bien, et mon esprit regarde sans cesse la perfection du vostre pour essayer de l'y establir, et en ceste sorte *vous former à Jésus-Christ et vous enfanter en luy*, comme dict saint Paul (2). Je voudrois qu'en ceste manière vous fussiez nostre, et que Jésus-Christ dans la vertu et la puissance de sa grâce, vous fist estre sienne par nous, vous donnant, en la naissance de la grâce, un nouvel estre et une nouvelle vie, portant la ruine et l'effacement de la vostre qui est celle de l'homme et qui, par conséquent, est aussy celle du péché. Il me semble que vous ne me séduisez pas, mais que vous vous trompez vous-mesme quand vous me proposez le retour cest hiver, car je sais que vous aimez la raison et la justice et que vous ne me voudriez pas inutile

(1) B. N. Dupuy, 909, lettre XXXII.

(2) Galat, IV, 19.

à Paris, me scachant propre à quelque chose ailleurs, outre qu'un Ev. se doit estimer estre en estat de violence hors son diocèse, ou il se doit regarder comme en son centre, surtout quand il y peut servir Dieu, et qu'il ne peut pour l'amour de luy servir les créatures autre part. Vous ne voulez pas une personne inutile auprès de vous, n'est il pas vray ? Et de quoy vous servirois-je, si par vostre propre confession, vous recevez si peu de fruits d'une si longue demeure ?

Vous estes tousjours vous-mesme, ce distes vous. N'est-ce pas une marque évidente que vous ne devez point espérer de moy, ce que la grâce n'a pu obtenir de vous ; ou au moins que ce ne doit pas estre par mon entremise ? Et si je ne suis pas élu de Dieu pour servir au changement qu'il demande de vous, quelle raison y a-t-il que vous ayez seulement une pensée de moy ? Pourquoi seray je en vostre mémoire ? et pourquoy me désirez-vous ? Vous devez chercher ce que Dieu cherche pour vostre salut, et y employer ce qu'il y employe. Hors cela, rien. Et mesme, vous devez fuir toute autre chose, comme nuisible et pernicieuse. Ce qui ne regarde point l'économie de vostre salut, vous le devez regarder comme un néant et une vanité ; et je ne me puis assez estonner, que vous qui avez souvent ces pensées, puissiez arrester vostre esprit à des œuvres qui en sont si esloignées.

Ma fille, je vous rends grâce de vos odeurs. J'en ay fait part à M. qui me condamne à vous les renvoyer, parce qu'il dict qu'elles ne conviennent pas à la sainteté et à la mortification d'une visite épiscopale. A dire vray, il s'y en trouve de meilleures ; et je voy bien que vous ne savez pas que de souffrir pour Dieu et pour le salut du prochain, c'est une myrrhe choisie qui est en odeur de suavité. Si j'eusse pu employer la vostre à l'usage de la chapelle, je l'aurois gardée pour la consumer, mais elle n'est pas de ceste condition. Quand il vous plaira de nous en envoyer, nous la recevrons de très bon cœur, et demanderons à Jésus-Christ que sa charité consume le vostre, et luy fasse rendre une odeur digne de sa présence.

Je le supplie d'estre en vous.

CXV

A LA MÊME (1)

Le Prélat reconnaît que sa rigueur a été « trop grande et trop longue. » Mais puisqu'on a voulu de ses lettres, pouvait-il ne pas parler avec sincérité ? « Tant qu'il aura liberté de parler, il parlera. » — Sans doute, on ne peut faire tout ce que la perfection demande, mais on doit faire tout ce que l'on peut. — « Ne rien faire dans l'émotion, et tout dans la remise. »

May 1628.

Je ne sçay quel parti prendre : si je dois répondre à vostre lettre ou à vos soins. L'un désavoue l'autre ; et ce que la colère semble dire, les presens les desdisent. J'ayme mieux me tenir au meilleur party, et me ranger du costé de la raison contre la passion. Il est vray que j'ay excédé, et que ma rigueur a esté trop grande et trop longue, mais je ne m'en repens pas. Une ame disposée à tout reçoit tout avec repos. Si ce que l'on dict est inutile, cela ne trouble point la paix, mais on le laisse dans son inutilité. S'il y a aussy de la vérité, on l'escoute avec révérence ; et l'esprit qui la doit aymer comme son centre, l'embrasse et s'en sert selon le besoin qu'il en a. Vous avez voulu de mes lettres ; je vous en ay envoyé en la manière que j'ay creu vous estre plus agréable. Vous n'aymez ny le mensonge ny la flatterie ; vous vous plaisez en la sincérité d'une âme. Vous estes bien ayse d'en connoistre les sentimens. Je vous ay escrit les miens avec la mesme nayveté qu'ils se sont montrés à moy.

Mérité-je pour cela vostre colère ? Mais n'avez-vous pas plus de subject d'en avoir contre vous de ne pouvoir souffrir qu'un amy vous parle selon son cœur, et qu'il descouvre les maladies du vostre ?... Il est vray que j'ay veu vos agencemens. Mon silence les a tolérés, mais ma parole ne les a point approuvés. Et puis, quand le prochain demande quelque édification de nous, n'est-il pas juste, ma fille, de nous

(1) B. N. Dupuy, 909, lettre XXXIII.

y accommoder ? Il importe peu pour moy de quelle façon vous soyez. La charité que Jésus-Christ me donne pour vous, me fera plustost avoir des yeux pour voir ce que vous estes au dedans qu'au dehors. Mais tout le monde n'est pas moy et n'est pas obligé de vous considérer comme je fais. Et c'est à ce monde là que vous devez exemple, je ne dis pas seulement par respect à la demeure où vous estes, mais en quelque lieu que vous soyez.

Est-il possible que vous me connoissiez encore si peu que vous me croyez intéressé en ce qui vous touche ? Non, je me reprens. Je le suis, mais ce n'est nullement pour moy-mesme, ny pour les soulagemens que vous me proposez, lesquels me seroient des martyres, si je me les estois procurés, et qu'ils ne me fussent pas donnés de la main de Dieu. Je suis intéressé pour vostre salut comme une partie du corps prend intérêt au salut d'une autre. Nous appartenons tous à Jésus-Christ comme membres qui doivent estre sanctifiés et vivifiés en luy. J'aurois très grande peine, si estant sienne, vous ne viviez pas de sa vie ; et mesme qu'il se trouvast quelque chose en vous qui eust opposition et contrariété à luy. Vous ne ferez pas ce que la perfection demande, mais vous devez faire ce que vous pourrez, examinant ceste puissance, non selon les sentimens de la nature qui nous trompe ordinairement, nous couvrant la vertu et la puissance de la grâce, et nous montrant des difficultés et des impossibilités où il y en a point. On fait peu, mais en l'examinant selon la vérité telle que nous la connoissons nuement (1) devant Dieu, et comme nous la connoissons devant le tribunal de sa justice, où nous jugerons de nous-mesmes, sans esgard à nos intérêts ; c'est ainsy, ma fille, que je demande l'accomplissement de ce que vous pouvez en ceste sorte. Vous rendrez à Dieu ce qu'il vous demande ; et vous luy donnerez plus, quand il vous demandera plus. Car ces demandes donnent de nouveaux pouvoirs et de nouvelles forces pour les accomplir en nous.

Je ne sçay pourquoy je vous écris de ce style. J'avois

(1) En sa nudité, sans déguisement.

résolu de m'excuser auprès de vous ; et cependant, quelque puissance plus grande que la mienne, m'emporte à la vérité ; il faut que je la die, et je ne puis vous parler que véritablement. Mais si elle vous blesse, je la retiendray en moy, et ne la déclareray pas. Elle demeurera dans mon sein, jusqu'à ce que la force de vostre esprit, l'en fasse sortir. Tant qu'il sera foible, elle se tiendra en elle-mesme, sans produire ses effects. Pensez-vous que vous me consoleriez, si je vous voyois aussy puissante à la suivre que je le suis à la vous annoncer ? Mais pour ceste heure il se faut contenter d'en avoir les désirs, et en attendre les effects en son temps.

J'ay receu toutes vos lettres aujourd'huy : la première des deux est toute pleine de courage. Je pense que c'est elle qui m'en donne tant, et qui fait que je parle avec liberté. Je la retrancheray quand il vous plaira, et sans nulle intention d'adresse, comme doucement vous m'en accusez. Je n'en ay point que celle que la vérité me donne, et je m'en sers sans la connoistre. Je vous supplie, ne vous bandez point contre mes paroles. Je ne les choisis pas ; je les écris comme elles se présentent à ma plume. Si elles ne s'adressent point à vous, souffrez que je vous aye écrit une lettre inutile. Si vous avez quelque part à y prendre, ne la rejetez pas et ne contristez point l'esprit de Dieu pour donner lieu au vostre, facile à s'esmouvoir, il le faut dire à vostre louange. Ne faites rien dans l'émotion et faites tout dans la remise. Vous vous avancerez ainsy en la vertu et vous ne ferez jamais rien dont vous vous puissiez repentir. Ce que je vous ay renvoyé n'a point esté fait par mortification, mais par raison (1). Je n'en feray pas de mesme de tout ce qui me viendra de vostre part.

Je crains qu'un de ces jours, vous ne me priez de ne vous plus escrire, mais je ne sçay si je me rendrois à vostre prière. Il faut que ce qui est dans mon esprit pour vous aye son cours. Tant que j'auray liberté de parler, je parleray.

(1) Il s'agit des « odeurs » dont il est question dans la lettre précédente.

Quand je ne l'auray plus, je me tiendray en silence par obéissance à Dieu qui me l'imposera.

Bonsoir, ma fille, Jésus-Christ soit avec vous et le principe de vostre vie en la terre comme il le sera au Ciel, s'il vous fait miséricorde, comme je l'en supplie, et qu'il me la fasse avec vous, car j'en ay encore plus de besoing.

CXVI

A LA MÊME (1)

« Les lettres ne font pas le mesme effect que les paroles. » Si elles sont trop sévères, ne s'arrêter qu'à ce qui est vrai. — Cette âme ne connaît pas bien son père spirituel. Il aime mieux la vérité que la flatterie, et ne lui écrira jamais « pour dire ses louanges. »

May 1628.

Je vous avois préparé encore une médecine, mais je ne vous l'envoyeray pas, puisque vous en pleurez. Si vous estiez enfant en toutes choses, nous serions bientost d'accord. Peut-estre que cela sera quelque jour. J'avoue que j'ay tort : il y a un mois que le printemps est en nos quartiers, et je suis froid comme glace et comme en plein hiver. Ce sont nos montagnes qui causent ces rigueurs et le bon M. F. (2) en sait bien dire des nouvelles.

Je vous rends très humbles grâces de vos emplois : tout y est en perfection. Cela me tesmoigne que vous ferez de mesme au reste, quand vous le voudrez. J'ay esté bien mauvais, je le confesse, mais je ne le suis jamais moins, encore que je ne le montre pas tousjours. Je m'en vas imposer silence à la vérité, jusqu'à ce que vostre esprit ayt repris ses forces. Cependant, elle demeurera dans mon sein, où elle me parlera tousjours, jusqu'à ce qu'elle ayt passé en vous et qu'elle vous fasse estre ce qu'elle est. Alors, elle n'aura plus de parole et se tiendra en repos.

Vous voulez donc que je die franchement mes plaintes !

(1) B. N. Dupuy, 909, lettre XXXIV.

(2) M. Féron, qui était alors à Langres.

Cela seroit bon, si j'en avois à faire, mais je n'en ay point de subject ; parce que ceux que vous croiez qui m'en peuvent donner, ne le font pas, et pour eux, je ne me retireray jamais de vous servir en ce que je pourray. Si la charité pour les âmes estoit retardée pour si peu de chose, je ne l'estimerois pas estre de Jésus-Christ : elle auroit plus de l'humain que du divin, et ne se trouveroit pas dans la force que luy donne saint Paul qui la veut puissante contre toutes choses (1). Vous n'avez jamais trouvé personne qui vous ayt parlé sincèrement. Ceste charge m'est imposée. Je l'exercerois avec peine, si je n'aymois mieux vostre bien que vostre personne et la vérité que la flatterie.

Je n'ay point encore eu tant d'envie de vous escrire, ny tant d'occupation de vous. Pour le premier, je m'accommoderay à vos désirs, encore qu'ils ne soient pas justes, car ils veulent la foiblesse, et ils devraient tendre à la force. Pour le second, il ne m'est pas si facile d'y remédier ; aussi, ne le veux-je pas. L'obligation que Dieu me donne pour vous est mon occupation, et tant que ceste obligation durera, je trouve bon que vous soyez présente à mon esprit ; en ceste sorte, je ne vous en esloigneray jamais. Voyez-vous, ma fille, vous vous abusez, il n'y a nul changement en moy, mais les lettres ne font pas le mesme effect que la parole. Vous me croyez fâché et je ne le suis pas. Vous vous animez contre ma colère présumée et contre mon changement imaginaire, et vous laissez l'application que vous devez avoir à ce qui vous est dict pour vostre bien. Ce point est nécessaire pour vous : tout le reste est inutile, et cependant, vous laissez le nécessaire pour vous arrester à l'inutile. Eh bien ! quel mal vous arrive-t-il de mes mauvais jugemens, s'ils ne sont pas véritables ? L'innocence ne vous suffit-elle point ? S'il y a aussy quelque raison, est-il juste que vous vous en offensiez ? Je ne parle point du tout de vos actions extérieures, mais j'entre dans vostre esprit, et j'y regarde ces dispositions intérieures, sur lesquelles je forme mes pensées. Que si j'allègue quelque chose d'ap-

(1) Rom. VIII, 39.

parent, ce n'est que pour vous donner connoissance de ce qui est au dedans de vous. Je me veux taire, afin que vous vous taisiez aussy, et que vostre cœur ne s'afflige plus. Ma fille, croyez-moy, vous ne connaissez que vostre vray père ; mais pour l'autre, j'en doute un peu.

Si vous me voulez donner licence de vous dire tousjours vos vérités, je vous promets deux lettres par semaine ; autrement, vous n'en aurez qu'une et bien courte ; car pour dire vos louanges, il ne faut ny beaucoup de temps ny beaucoup d'escriture.

Je me moque bien de vos colères, et si vous ne preniez mes paroles plus sérieusement que je ne vous les écris, je parlerois bien à vostre suffisance.

Adieu ma fille, Dieu me fasse bon pour vous ! Je ne le seray point que vous ne le soyez aussy.

CXVII

A LA MÊME (1)

« La Providence de Dieu tirera de ces lettres l'effect qui luy plaira ». —
« Il est bien malaysé que les amis qui s'ayment connaissent la vraye charité ». Le Prélat ne songe qu'au bien de cette âme et non au sien propre.

May 1628.

Vous tirez tant de bons effects de ma sévérité, que vous m'en ostez le repentir. Un des meilleurs est la visite de la bonne M. (2) de laquelle vous recevrez la réparation de mes ruines, mais il faut continuer, si vous en voulez profiter et si vous voulez que j'apprehende moins de faillir avec vous.

(1) B. N. Dupuy, 909, lettre XXXV.

(2) Probablement la mère Angélique « qui étoit encore abbesse en titre et la voyait fort souvent. » (*Mémoires pour servir...* Utrecht 1742, t. I, 496.) « Madame sa sœur (Le Maître) ne bougeait d'avec elle. » *Ibid.* Mais il peut s'agir aussi d'une carmélite, nommée Sœur Marie de Jésus, qui avait la réputation « de gagner les âmes à Dieu », et était alors très liée avec Zamet et Port-Royal. *Ibid.* I, 495.

Je me disposois à l'accommodement et à la satisfaction de vos désirs, mais il me semble que vous ne me le devez pas permettre, ayant un si bon appuy. Je seray toujours tout ce qui vous plaira, n'ayant plus d'intérêt, après avoir rendu à la vérité ce que je luy dois. Si je ne me trompe, à mon advis, vous trouverez avec le temps mes sentimens plus libres des choses qui me touchent que vous ne les croiez ; cependant, il en faut souffrir la créance dans vostre esprit.

Je suis marri que mes lettres se fassent craindre. Je ne les donne ny à la crainte ny au désir, mais à la Providence de Dieu qui en tirera l'effect qui luy plaira. Quand il sera bon, j'en auray joye ; s'il en arrive autrement, je n'en dois pas avoir peine, mon attention n'estant pas d'affliger, mais d'édifier, si ce n'est que dans l'affliction se trouve l'édification. Il est bien mal aysé que les amis qui s'ayment connoissent la vraye charité. Je ne l'ay pas, je l'avoüe, mais je ne l'ignore pas et je pense pouvoir dire que si je ne suis pas tel qu'on me désire, je le suis sans intérêt. Mes regards et mes attachemens sont à vostre bien et non au mien. Pour vous, je ne suis pas libre, car Jésus-Christ m'y tient engagé. Pour moy, je le suis, et ne songeray jamais à moy, quand il faudra servir à vostre avancement.

Vous ne m'avez point fait de mal, je ne m'en puis plaindre, et je n'en ay point de subject. Je suis le mesme, mais les lettres ne donnent pas ce que fait la parole présente : la vérité seule est rigoureuse : quand elle n'a pas ces adoucissemens, elle paroist toute autre, et cependant, elle est la mesme, et la personne qui l'annonce semble estre changée encore qu'elle ne le soit pas.

Adieu, ma fille, Jésus-Christ soit avec vous !

CXVIII

A LA MÊME (1)

« C'est s'aymer de ses propres intérêts que de vouloir un Dieu qui s'accommode à nous. » — L'esprit du monde veut tout à soi et pour soi ; l'esprit chrétien ne cherche que le vouloir de Dieu.

May 1628.

Me voicy à la visite (2) d'où je vous écris pour vous témoigner que dans le travail comme dans le repos, je me souviens de vous, et que ce que Dieu rend présent ne peut estre oublié parmy les plus grands subjects d'oubliance. J'avoue que j'ay bien tenu mon empire, mais il faut aussy que vous confessiez que vous avez bien eu de la peine à vous y rendre. Quand sera-ce que vous souffrirez toutes choses sans plaintes et sans paroles ? Cela s'appelle avoir une vraie charité pour les âmes à qui nous sommes par obligation divine.

Je vous accuserois de foiblesse, au secours que vous estes allé chercher, si la personne de qui vous l'avez désiré ne valoit beaucoup mieux que moy et si je ne croyois ceste action estre un effect de la bonté de Dieu vers vous, qui vous a voulu ouvrir les moyens de prendre une connoissance, d'où il ne vous peut arriver que toutes sortes de biens. L'amour que la créature se porte à elle-même et sa propre imbécilité fait qu'elle se lie et s'engage à ce qu'elle trouve d'agréable et d'accommodant à elle. Mais cela n'est pas en vérité se donner à autrui selon le vouloir de Dieu qui tend tousjours à la substance et à la solidité de ses desseing. Pensez vous qu'il y ayt justice à n'aymer Dieu que parce qu'il est bon, et non plustost parce qu'il a la bonté en soy mesme. C'est s'aymer de ses propres intérêts que de vouloir un Dieu qui s'accommode à nous, et qui ne regarde pas ses volontés et ses conduites. La pureté de la charité veut de meilleurs sentimens, et plus dignes d'un Dieu infiniment bon et qui

(1) B. N. Dupuy, 909, lettre XXXVI.

(2) Il s'agit de la visite du diocèse.

mérite d'estre infiniment aymé de nous, et uniquement aymé pour l'amour de ce qu'il est en luy mesme. Sa bonté est plus aymable sans comparaison en sa propre source, qu'elle n'est en ses effects, quelque grands et quelque étendus qu'ils soient sur nous, parce qu'en elle, il n'y a qu'elle, et son infinité avec sa propre excellence. Là ou hors d'elle, elle a ses limites et ses bornes, et souffre le ravalement de ce qu'elle est, dans les œuvres qui la démontrent. Or, ma fille, si la charité va purement à Dieu en toutes choses, il faut qu'elle soit aussy telle envers les créatures, auxquelles nous devons nous unir et nous assujettir de volonté ; non pour la considération de leurs mérites, ou de leurs vertus, mais par la simple obligation que Dieu nous en donne, de sorte que Dieu est plus agissant en ce lien là, et le conservant, que nous ne faisons par nous-mesmes ; et de nostre part, nous luy devons plus regarder que ce qui nous y peut estre doux et agréable.

Cela estant, voyez quels sont nos devoirs envers les âmes à qui nous avons quelque appartenace selon Jésus-Christ, et s'il est raisonnable de les interrompre, parce que nous n'en recevons ce que nous en avons espéré. Ne pensez pas, je vous supplie, que ce que vous me mandez ait tant soit peu occupé mon esprit. Je ne l'ay ny creu ny descreu, et si j'eusse eu à former un jugement sur les discours passés, il auroit esté plus tost à vostre avantage qu'autrement. Je ne suis pas à vous selon vos œuvres, mais selon l'obligation que Dieu m'en donne. Je ne puis regarder ce que vous faites dans le bien et dans le mal ; Dieu conservant son lien, il subsistera et je ne le détruiray pas. Vostre avancement à la vertu donnera liberté à ce que je vous suis par Jésus-Christ. Le contraire me retiendra pour ne pas travailler inutilement, ny imprudemment, mais quand Dieu m'y engageroit, je voudrois suivre son mouvement, et me faire inutile et imprudent pour vous en Jésus-Christ. Voilà les règles du chrestien bien esloignées de l'esprit du monde qui veut tout à soy et pour soy et qui cherche que les actions du prochain soient conduites à sa mode et selon ses désirs et ses intentions.

Mais vous voyez bien, ma fille, que je ne vous croy pas du monde, puisque je ne traite pas avec vous selon son es-

prit et ses maximes. Si je m'y arrestois, je ne vous devrois plus escrire, puisque vous craignez maintenant mes lettres plus que vous ne les désirez, et que vous appelez charité de ne vous avoir point escrit. Je ne regarde point ces paroles : elles sont hors de ma voye et de mon obligation. Ce qui n'en est pas ne m'arreste point. Quand vous diriez encore pis, je ne me retiendrois pas. Je dois à Dieu ses effects, et non les miens. Tant qu'il fera vivre sa pensée de vous en moy, elle y vivra et vous en recevrez les tesmoignages et les œuvres.

Je n'ay jamais plus de satisfaction que quand vous entrez dans le fond de vous-mesme, et que vous en descouvrez les infirmités. Vous m'avez escrit dans la force de vostre courage ; je l'ay recogneu, sans que vous me l'ayez dict. Le sacrifice auroit esté plus grand pour vous de céder à la furie et à la rage, et de m'escrire véritablement vos sentimens. Il faut que la vérité paroisse, et triomphe tousjours. Ne vous changez point pour moy ; aussy bien n'obtiendrez-vous pas ce que vostre esprit et vostre courage prétendent. Je porte l'estat de vostre vie en la mienne. Je sçay ce que vous estes, par ce que je vous suis.

Il y a longtemps que je vous ay dict que ce courage estoit fort bon pour le monde, mais non pour Dieu. Soyez devant la créature en qui vous le regardez, comme vous estes devant luy, et me cachez aussy peu vos sentimens que vous les cachez à Dieu. Cecy vous sera très salulaire, et je ne voy nulle voye pour rendre en vous la grâce plus forte que la nature que celle-cy.

Je vous écris dans ma liberté accoutumée et je ne puis souffrir qu'on me die que je vous parle trop sévèrement. Je ne voy point ceste sévérité, mais je voy la vérité sans laquelle je ne vous parlerois pas, parce que je ne le pourrois pas. Adieu, ma fille, Jésus-Christ me fasse digne de vous servir selon ses désirs,!

CXIX

A LA MÊME (1)

Ne tenir qu'à Dieu, et non à la créature « changeante et variable. » — Cette « conduite » soi-disant sévère et rigoureuse, a eu cependant de salutaires effets. — Protestation de dévouement pour l'avenir.

Juin 1628.

Vostre véritable humilité me confond, et me fait advouer que les visites que vous avez faites depuis quelque temps, vous ont esté très utiles. Je vous supplie, ne négligez pas de les continuer. Il vous en faudra peu pour vous rendre parfaite, si en toutes, vous profitez autant qu'aux premières. J'advoue que la douceur peut plus sur les esprits que la rigueur et la violence ; et que celle dont j'ay usé envers vous, a été un effect de ma mauvaise conduite, de laquelle Dieu a permis que vous ayez senty les effects, pour vous donner sujet de mériter en choses dont peut estre vous n'aviez point encore fait d'espreuve en vostre vie. Croyez que c'est chose très bonne de ne tenir qu'à Dieu, et de ne se pas laisser en la main de la créature, si l'on n'y regarde Dieu. Elle est changeante et instable, et malaysément portons-nous les changemens et instabilités, si Dieu n'est en nous qui ne change jamais, quoy que ses œuvres changent, et soient différentes.

Je suis très ayse de vous avoir servy à connoistre choses nouvelles, et puisque vous en tirez de si salutaires instructions, je dois avoir moins de regret de vous avoir fâchée, et pourtant je me veux amender, voyant que vos inclinations désirent autre chose de moy. Vous me trouverez tousjours très disposé de vous servir selon la capacité que Dieu m'en a donné, beaucoup moindre sans doute que mon désir, mais quand on donne tout ce que l'on a, l'on ne peut faire davantage, et il y a sujet de s'en contenter.

Je vous remercie de tout ce que vous m'avez envoyé. Il faut

(1) B. N. Dupuy, 909, lettre XXXVI.

songer à s'en acquitter, bien que je ne le feray jamais des obligations que j'ay à vostre bonne volonté, que je considère beaucoup plus en elle qu'en ses effects. Je la vois infinie à me rendre de bons offices, et à me faire des charités que je ne mériteray jamais. Je laisse à vostre prudence ce qui se doit faire vers la personne nouvelle revenue. Je sçay que vous y ferez tousjours bien quand vous le voudrez et que vous avez assez de science pour ne pas faillir par ignorance. Je pense que vous devez rendre quelque honneur à la liberté que Jésus-Christ vous a donnée, et procurer que ceux qui n'y sont pas y arrivent par vostre moyen ; et vous le ferez, à mon advis, plus utilement en quittant qu'en instruisant. Je supplie Jésus-Christ de se donner à vous selon ses désirs.

CXX

A LA MÊME (1)

A propos d'un voyage et d'une cérémonie. « Il n'y aurait pas moins de vertu à refuser qu'à obéir », à moins d'un ordre de la « petite mère. »
Se contenter pour cette fois de voir la Bourgogne par la pensée.

Juin 1628.

Vos lettres me feroient la bouche, si elles ne me donnoient sujet de vous dire que je suis très content de vous, et qu'il ne reste plus sinon que Dieu confirme en vous ce qu'il y a fait. Je me trouve un peu empesché sur le voyage ; la cérémonie pour laquelle vous allez, demande beaucoup de choses à quoy peut-estre vous ne voulez pas vous assujettir. Il faut de l'équipage et des complimens : l'un vous est aussy facile que l'autre, mais ce sont des soins et des sujétions à quoy une âme vivante d'une sainte liberté ne se rappelle que malaysément, outre que je n'aurois pas le bien de vous y voir qui est une raison que je considère avec les autres. Je trouve qu'il n'y auroit pas moins de vertu à refuser qu'à obéir. Je ne parlerois pas ainsy si la petite mère commandoit : c'est autre chose de se soubmettre à l'esprit de Dieu

(1) B. N. Dupuy, 909, lettre XXXVIII.

et s'accommoder à celui du monde. Je sais que vous avez accepté ceste commission avec répugnance, mais je n'estime pas que pour cela vous la deviez accomplir. Il ne faut pas tousjours se faire contraire à soy-mesme : il y a beaucoup de choses en quoy l'inclination et la vertu se rencontrent, et alors, elle doit estre suivie, et non pas violentée.

Contentez-vous pour ce coup, ma fille, de voir la Bourgogne par vos pensées. L'effect vous en arrivera une autre fois, et plus à propos. Vostre demeure n'est plus au monde : ce n'est donc point à l'esprit du monde à vous en tirer. Dieu seul qui vous y a mise le doit faire, et vous ne devez escouter que sa voix, quelque apparence de raison et de piété que vous trouviez en une autre.

Je ne vous ay peu escrire plus tost, à cause des affaires qui me tiennent présentement occupé. Je vous supplie de me le pardonner, et de me croire ce que vous savez que je vous suis en Jésus-Christ.

CXXI

A LA MÊME (1)

On travaille en vain quand on suit ses propres sentiments, et l'on trouve amertume, là où l'on s'était proposé de la joie et du plaisir. — « Se laisser à la conduite de Dieu. »

Juin 1628.

Aujourd'huy seulement, j'ay receu vostre lettre du onziesme.

Ne croyez point vos pensées, s'il vous plaist, car elles ne sont point véritables : je ne vous ay point renvoyée à la M. S. (2), pour me dégager de mes promesses, mais pour vous mettre en meilleure main. Je n'ay eu que ceste raison là, et elle me semble assez grande pour vous oster tout soupçon. Pour une autre que pour elle, ils seroient mieux fondés, et donneroient plus de sujet de se plaindre.

(1) B. N. Dapuy, 909, lettre XXXIX.

(2) Peut-être la mère Suireau, alors abbesse de Maubuisson.

Enfin vous estes revenue de vostre voyage (1). Cela vous doit faire voir que vos actions sont maintenant si précieuses devant Dieu, qu'elles ne doivent avoir mouvement ny conduite que de son esprit, mais vous ne le croyez pas encore, et néanmoins je voy qu'il ne veut donner bénédiction qu'à ses desseings, et non aux vostres, ny à ceux que le monde vous propose. C'est pourquoy je vous supplie de vous oublier et de laisser le monde pour tel qu'il est. Vos sentimens doivent tous mourir, dans ceste veüe de la Providence de Dieu sur vous ; et là où vous la voyez, il faut qu'ils s'arrestent, et que vous n'estimiez rien vostre propre satisfaction ny l'accomplissement de vos désirs, au regard de l'effect de ceste sainte Providence qui seule vous doit attirer et régir, et vous donner conduite en vostre vie. Aussi bien, ne réussirez-vous pas autrement ; et vous travaillerez en vain, quand vous ne suivrez que vos sentimens ; je ne dis pas seulement pour le Ciel, car cela est trop assuré, mais je dis mesme pour vous, car l'ordre de Dieu sur vous est de renverser vos voyes et vos pensées, et de ne vous faire trouver qu'amertume, là où vous vous serez proposé de la joye et du plaisir. Cest ordre est miséricorde, et vous en devez de grandes et infinies actions de grâces à Dieu, qui par ceste voye, vous contraindra enfin de vous quitter vous-mesme, et de vous attacher seulement à luy.

Priez le qu'il continue, et que toutes choses contribuent à cela. En ceste amertume, vous trouverez la vraye vie et la mort des sentimens qui vous consomment si suavement. C'est la voye de la liberté trouvant les chemins fermés de tous côtés, et nos désirs empeschés par des oppositions que la bonté divine fera naistre.

Ceste captivité et ce renfermement vous eslèvera à Dieu et vous fera dire : « Puisque les passages par où mes inclinations et mes désirs se veulent satisfaire, sont empeschés et que je ne voy qu'obstacles et oppositions aux desseins que je choisis par moy-mesme, je m'en veux laisser, ô mon Dieu, à vostre conduite. Vous estes tout puissant, et nulle

(1) C'est le voyage dont il est question dans la lettre précédente ; comme il fut très court, il est fort possible qu'il s'agisse du voyage de Maubuisson.

« chose ne vous peut résister. C'est pourquoy, ce que je vou-
« dray par vostre volonté, et ce que je désireray par vos
« désirs, il m'arrivera, et je le posséderay avec joye, car il
« me sera donné de vous. »

Adieu, ma fille, Jésus-Christ soit avec vous !

CXXII

A LA MÊME (1)

Le Prélat continue la visite de son diocèse, et « les occupations de la campagne » l'empêchent d'écrire. — Il ne songe pas à retourner à Paris, car « les gens de village le voient volontiers et trouvent fort bon ce qu'il leur dit. » — Sa correspondante « ne sera point heureuse, que lorsqu'elle aura renoncé à tout bonheur. »

Juillet 1628.

Je me veux charger et très volontiers de tout ce qu'il vous plaira. J'aurois tort à ceste heure de vous renvoyer aux personnes invisibles, et ce que j'en ay fait n'a esté que pour vous donner une meilleure adresse que celle que vous avez prise. Mais, puisque vous vous en contentez, j'en suis aussy très satisfait.

J'ay mal fait mon devoir, je le confesse, mais les occupations de la campagne m'en ont empesché, outre que les occasions ne se rencontrent pas, pour vous envoyer des lettres par tous les ordinaires. Il suffit que le meilleur ne souffre point d'interruption, et que l'esprit demande sans cesse à Dieu quelque nouvelle grâce pour vous.

Je vous supplie que la rareté et la brièveté de mes lettres ne vous empeschent point d'escrire si souvent et si longuement qu'il vous plaira. Une de mes joyes c'est de servir à vos désirs et que vous me regardiez comme une personne de qui vous pouvez disposer absolument.

Je n'ay donné nulle charge de me loger ailleurs (2). Je

(1) B, N. Dupuy, 909, lettre XL.

(2) A Paris. Nous savons où il habitait alors par un acte du 19 juin 1627, dressé « en son hostel, rue du Grenier Saint-Lazare, paroisse Saint-Nicolas des-Champs ». (Arch. de la Haute-Marne), G. 104.

ne suis pas encore tout résolu. Je ne sçay si à mon tour je ne me feray point hermite. J'en ay grande envie, et si ma vie et l'air de ce pays se peuvent tant soit peu accorder cest hiver, je croy que je m'y arresteray (1). Il me semble que j'ennuye tout le monde en vostre ville et qu'on n'y voit autre que moy. Icy, nos gens de villages me voient volontiers et trouvent fort bon ce que je leur dis. La nouveauté plaist partout ; s'ils m'avoient d'ordinaire, ils s'en lasseroient comme ailleurs.

Ce voyage rompu est un coup de la Providence qui vous veut recluse aussy bien que les autres (2). Ce temps est un temps de retraite pour tout le monde. Jésus-Christ est venu porter le glaive en terre, dict-il. Présentement, il s'en sert pour séparer ce qu'il a lié, mais comme ses liens font aucune fois des séparations, ces séparations aussy font de nouveaux liens, tant y a qu'il trouve moyen de faire subsister ses œuvres en tous lieux et en toutes rencontres. Je vous supplie, entendez bien ce que je vous dis, afin que vos doutes et vos craintes ne vous ostent point la liberté. Vous la gesnez où elle ne la doit point estre. Celle de Jésus-Christ se trouve partout et en tout. Que craignez-vous ? Si j'en suis incapable, je consens que vous ne m'en donniez pas les effects, mais si vous croyez que je les puisse recevoir, pourquoy vous les refusez vous ?

Laissez aller ceste sainte liberté où elle vous porte, et ne la retenez pas. Si elle ne rencontre pas en la créature ce qu'elle en attend, n'importe ! Vous aurez tousjours bien fait d'avoir donné un bon effect à une bonne cause. Croyez-moy, vostre vie ne sera point heureuse que lorsque vous aurez renoncé à tout bonheur. Nous devons vivre sans rien espérer. L'espérance nous est un sujet de martyre. Il faut suivre les inclinations que Dieu vous donne ; et il mérite encore qu'en luy donnant tousjours, on perde tousjours. C'est

(1) Effectivement Zamet passa l'hiver dans son diocèse, et y fut même deux ans et demi, sans retourner à Paris.

(2) Sans doute le voyage de Bourgogne, que Mme de Pontcarré ne fit que l'année suivante, en Septembre 1629, avec la Mère Agnès et une autre religieuse de Port-Royal.

perte pour ceste vie, mais pour l'autre, c'est un gain très avantageux. C'est perte à nos yeux qui cherchent les choses visibles et sensibles, mais c'est un solide profit aux yeux de Dieu, qui veut récompenser ces pertes si saintes de bénédictions éternelles.

Aucune fois j'ecris peu ; d'autres fois j'ecris beaucoup. En ceste inégalité, je ne suis pas inégal, mais tousjours moy-mesme. A Dieu.

CXXIII

A UNE BERNARDINE (1)

Ce qu'entend le Prélat par l'expression : demeurer en repos. — Avantages de la vie religieuse. — « Les « bastimens » de Port-Royal. Exhortation à la bonté et à la patience. Si nous souffrons par les autres, les autres souffrent par nous ; « nous ne le sentons pas, parce que nous nous aimons trop ».

[Juillet 1628.]

MA SŒUR,

Vous avez grande raison de vous plaindre, et je me plains avec vous de moy mesme et de mes manquemens, mais nous ne faisons pas ce que nous voulons, et c'est une des mortifications de la vie qu'il faut abandonner à Dieu pour mieux recevoir les effets de la Sainte Providence qui dispose souvent de nous contre nostre gré et nos dispositions.

Il est pourtant bien assuré que nous irons vous voir quand nous en aurons le temps et la liberté ; cependant je vous prie, ma fille, demeurez en repos ; j'entends beaucoup dire sous cette parole si commune, j'entends dire que vostre âme soit à Dieu en toute rencontre et en tout événement. Surtout ne vous laissez point vaincre à l'ennuy. Vostre vie est à Dieu, vostre volonté y est, vous n'avez point d'affection véritable que celle-là ; que vous faut-il de plus ? S'il y a quelque infirmité, Dieu l'excusera par sa miséricorde, et puis il y a toujours lieu d'amendement ; ce que nous ne faisons pas en un moment, nous le pouvons faire en un autre ; la

(1) Chaumont, lettre LXX.

grâce nous est toujours donnée, et nous n'avons qu'à nous y rendre, et nous devons espérer que cela sera, et enfin que Dieu aura soin de nous. Le principal est qu'il nous tire de la misère du monde, en laquelle il y a d'extresmes maux à souffrir, peu de connoissance de Dieu, et moins de connoissance de nous-mesmes, et peu de soin de le servir. Rendez luy grâces souvent de cette incomparable charité et du choix qu'il a fait de vous sans que vous l'ayez mérité, pour vous establir dans une manière de vie où l'on fait plus de bien que l'on ne fait de mal en la vie du monde. Voyez, ma fille, quel change avantageux vous avez fait, et quelles actions de grâces, vous devez à la bonté de celui qui vous l'a procuré. Priez un peu Dieu pour nous, et nous donnez part à la sainteté de la grâce que Jésus-Christ demande de vous.

On vous a dit que j'avois voulu le voyage de N... La petite Mère sait ce qui en est, mais je veux bien que cette âme se serve de moy pour le repos de sa famille (1). Nous devons davantage à la charité du prochain, et à cela ne tienne qu'il ne soit content.

Je mande à la Mère ce que je pense de vos bastimens. Il me semble qu'il y faut aller un peu à loisir en ces affaires. La Providence de Dieu est grande, mais elle veut qu'on se repose sur elle, faisant néanmoins de nostre part tout ce que nous pouvons pour ne pas manquer à la Providence. J'ay croyance et confiance qu'enfin vous en sortirez, et que Dieu vous fera la grâce de bastir un monastère qui le glorifiera autant par les pierres vives que par les mortes.

Nous avons grand soin de prier pour le défunt. J'ay quelque pensée qu'il est bien heureux, et que Dieu luy a desjà donné la récompense de sa bonne vie. Je plains plus sa pauvre veuve que luy, mais Dieu en aura soin. Nous ne manquons pas de la recommander à sa miséricorde. Tout ce qui vous regarde nous est cher en sa présence, et nous avons

(1) Voir la lettre de juin 1628, adressée à Mme de Pontcarré. Il y est question de ce voyage et « de la petite Mère ». Il est donc probable que celle-ci doit être datée de juillet 1628, et que les « bastimens » dont il est question, dans la phrase suivante sont ceux de Port-Royal.

désir de la servir de grande affection. Comment pourroit-il en estre autrement ? C'est vostre propre sœur, et je n'aurois pas charité pour elle ! O ma fille, cela ne sçauroit estre. Je vous prie, soyez bonne, d'une bonté parfaite, à vos filles. Souffrez les et les gagnez par l'exemple et la patience. Elles se rendront enfin, et vous donneront contentement. Je ne pense pas que les autres voyes y servent davantage ; il y a toujours à souffrir en cette vie ; ce que nous prestons aux autres, on nous le rend, et nous le devons tolérer. Qui est-ce qui ne souffre point de nous ? Nulle créature n'est sans infirmité, et nulle par conséquent n'est sans donner un peu de peine et d'exercice au prochain. Nous ne le sentons pas, parce que nous nous aymons trop ; cet amour nous rend légers à nous-mesmes et pesans aux autres.

Bonsoir, ma fille.

CXXIV

A MADAME DE PONTCARRÉ (1)

Avantage de servir Dieu de bonne heure. — Pour sanctifier cette âme, le directeur renonce à tout « vouloir » et à tout « pouvoir propre », afin que Jésus-Christ seul agisse en elle par lui. ●

Juillet 1628.

Je suis très satisfait de vos lettres, quand vous ne vous plaignez point de la biefveté et de la rareté des miennes. En vérité, je ne sçaurois mieux faire, et il est certain que l'esprit ny la plume ne suivent pas tousjours les désirs, qui seroient de vous contenter en toutes choses, autant que les vostres le demandent.

Faites tousjours ce que vous pourrez pour vostre perfection. Si toutes vos résolutions ne réussissent pas, il y en aura quelqu'une qui aura son effect ; et celle-là servira à vous donner bénédiction pour les autres. Considérez par vos peines et par vos travaux, l'avantage qu'il y a de servir Dieu de bonne heure, et combien la sainteté est

(1) B. N. Dupuy, 909, lettre XLI.

chose grande et précieuse, puisqu'elle coûte tant à acquérir. Ceste raison ne vous en doit pas esloigner, mais plustost vous donner le courage de faire de nouvelles violences aux violences de la nature, et de tenter de nouvelles victoires sur vous. Une parfaite séparation de nous-mesme est très pénible, et pour l'ordinaire très longue ; selon que vous estes composée, le Ciel vous doit beaucoup coûter. C'est tousjours une très grande miséricorde que Dieu nous donne le moyen d'y arriver, nous qui en sommes indignes, et incapables par tant de manières. Je supplie la très sainte bonté de Dieu de vous donner sa force et sa puissance, pour vous combattre et vous abattre, et de vous regarder avec miséricorde, afin qu'il vous assiste, et se rende présent à vous en toutes choses.

Je désire très particulièrement d'employer pour vostre plus grande perfection ce qu'il vous plaist me donner de pouvoir auprès de vous, je l'offre à Dieu afin qu'il en sanctifie et en conduise tous les usages. Que ce pouvoir passe de moy en vous dans sa perfection et sa grandeur, sans que mes misères et mes ignorances le diminuent et le pervertissent en aucune chose. Je me joins pour cest effect à la grâce, à la sainteté, et aux intentions de Jésus-Christ sur vous. Je veux estre au regard de luy, en ceste œuvre, sans vouloir et sans pouvoir propre. Je renonce à tout ce qui est mien, afin que le sien soit, et subsiste purement et saintement en nous, et qu'en ceste pureté et sainteté, il agisse et produise ses effects sur vous. Je ne désire pas que ce pouvoir m'eslève sur vous, mais qu'il m'assujettisse à Jésus-Christ en vous ; qu'il m'enferme dans ses conduites ; qu'il me comprenne dans sa vertu ; qu'il me tienne selon tout ce que je suis, abaissé, assujetty et anéanty, afin que son action et son œuvre seule se manifeste et se produise en vous. Je vous supplie de demander miséricorde pour moy, car j'en ay besoin plus qu'aucune créature de la terre.

CXXV

A' LA MÊME (1)

Départ de M. Féron pour Paris. — Avancement des travaux de Port-Royal. — « Mourir au monde pour commencer à vivre en Jésus-Christ dans la prison » que Mme de Pontcarré « bâtit pour les autres. »

Aoust 1628.

C'est à ce coup que vous n'êtes plus à plaindre, puisque je vous renvoie M. F. (2) qui, touché du désir de vous voir, quitte toutes choses pour se rendre auprès de vous. Je ne luy scaurois porter envie de ce bonheur, tant je trouve qu'il luy est justement deub, mais je désire bien que sa présence et sa conversation ne m'oste point la part que vous me voulez donner en vostre souvenir devant Dieu, laquelle je souhaite que vous me conserviez, quoy qu'il arrive.

J'ay mandé à la bonne mère (3) qu'elle offense vostre vertu de la traiter si délicatement, et quand elle en voudra faire l'espreuve, qu'elle la trouvera plus rigoureuse qu'elle ne le pense. Véritablement, cela m'est d'une très grande joye et je ne vous puis exprimer quels sentimens je reçois d'une application si sainte que vous avez aux créatures. C'est la voye de les posséder avec félicité, et de les perdre avec repos quand Dieu l'ordonne ainsy. Enfin je voy bien que vous arriverez à ceste égalité tant souhaitée et que vostre âme, après beaucoup de généreuses résolutions, se trouvera parfaitement estable en celle de ne regarder plus que le service de Dieu et de mourir à tout autre sentiment.

J'escris si vite que je brouille tout. Je vous supplie de me le pardonner, aussy bien que la brièveté de mes lettres. qui, dans mon sens, en peu de paroles expriment beaucoup.

L'avancement de vostre bâtiment matériel (4) est une mar-

(1) B. N. Dupuy, lettre, 909, lettre XLII.

(2) M. Féron.

(3) Probablement la mère Angélique.

(4) Port-Royal de Paris ; Mme de Pontcarré, avait posé, en qualité de fondatrice, « la première pierre du grand bâtiment du cloître et du dortoir, le 21 janvier 1628 » : GUILBERT : *Mémoires historiques et chronologiques*, t. II, p. 317.

que du progrès du vostre spirituel ; et autant de pierres que l'on pose sur ses fondemens sacrés, ce sont autant de voix et de langues qui parlent et crient pour vostre sanctification.

Ceux qui ayment la vie avec superstition, appréhendent d'achever leur ouvrage, parce qu'ils croient que la fin de leurs jours est attachée à celle de leur entreprise.

Je ne sçay si ce qui se dict avec peu de solidité en ce sujet, ne se rencontrera point véritable au vostre, et que vos ouvrages matériels ne seront pas si tost arrivés à leur perfection, que vous ne vous trouverez saintement morte au monde, pour commencer à vivre à Jésus-Christ dans la prison que vous bâtissez pour les autres, qui ne vivent desjà plus qu'à luy.

Je prie Dieu que ma pensée se trouve véritable et que je sois en peine de vous ensevelir toute vive dans un tombeau si saint.

Adieu, ma fille, soyez assurée de moy, comme de ce qui est le plus parfaitement à vous en Jésus-Christ.

CXXVI

A LA MÊME (1)

« Un homme travaillant en sa charge » va aux affaires les plus pressées et se donne du loisir pour le reste. — La rareté de ses lettres n'est pas « un effect de changement » ; ses sentiments restent les mêmes ; désir de servir cette âme en Jésus-Christ.

Aoust 1628.

J'advoue tous mes manquemens encore plus grands que vous ne me les représentez.

Un homme travaillant en sa charge n'est point sans affaires ; pour celles qui ne sont pas de nécessité absolue, il choisit les plus pressées, et se donne un peu de loisir pour les autres. La créance que j'ay que vous prenez facilement party pour moy contre vous-mesme, fait que facilement aussy,

(1) B. N. Dupuy, 909, lettre XLIII.

je me dispense, et que je me contente de temps en temps de vous tesmoigner que le silence n'est pas un effect de changement, mais plus tost de la liberté que je me donne avec vous.

J'ay eu si peu de desseing au sujet que vous prenez pour me condamner, que quand j'ay lu vostre lettre, je ne me suis point du tout souvenu pourquoy je vous avois escrit. Et je l'avois si parfaitement oublié que si je n'eusse veu la suite du discours, qui me l'a remis en mémoire, il me seroit maintenant impossible d'y respondre un seul mot ; ce que je vous en ay dict a esté avec sincérité et je ne sache point vous avoir jamais escrit que selon mes pensées. Je n'ay pas spécifié les choses en particulier, parce que je ne l'ay pas creu nécessaire à un bon esprit comme le vostre, qui doit comprendre par ce qui se dict en général, aussi bien que par une autre manière de parler. Je n'ay jamais eu l'intention de me feindre, ny de desguiser mes sentimens, mais quand je l'aurois fait, vostre procédé ne doit pas estre semblable au mien.

Nous devons tousjours la vérité et la sincérité à nos paroles ; et c'est confondre le mensonge et l'artifice d'autrui de la faire paroistre là où elle n'est pas donnée ; outre qu'il me semble que Dieu vous doit donner de meilleurs sentimens de moy, et que vous lui devez ceste fidélité de me croire sincère et véritable par dessus toute créance du contraire.

Si j'avois l'âme aussy peu coupable du reste de mes actions comme de celles-cy, j'aurois subject de mieux espérer de la bonté de Dieu, qui permet cest exercice non pour moy, mais pour vous, afin que vous n'ayez pas un repos que vous posséderiez avec beaucoup de douceur, si vous estiez moins arrestée à vos pensées, et plus abandonnée à celles d'autrui. Permettez-moy de vous dire que vostre jugement se trompe en beaucoup de choses, et particulièrement sur ce point de ma sincérité, sur lequel je n'ay aucune peine, mais bien du déplaisir de vous voir journellement l'esprit à examiner des paroles qui n'ont nullement le sens que vous leur donnez. Pour tout cela, je ne m'eslève ny ne m'abaisse point ; je suis tousjours le mesme, voulant vous servir en

Jésus-Christ, autant qu'il me donne de puissance et d'affection ; et j'espère que cela ne changera pas, si ce n'est que Dieu mesme en fasse le changement, car pour ce qui se passe en vous, et qui vient de vous, je n'en reçois nulle impression. Mes mouvemens sont tousjours semblables. L'application que Dieu me donne pour vous subsiste et ne déperit point.

Voilà quelle est la stabilité des œuvres de Dieu ; sa main est plus puissante à conserver que celle de la créature à détruire ; elle passe par dessus tout, et se fait sentir, nonobstant les empeschemens et les oppositions, qui retardent son œuvre, mais ne l'arrestent pas ; elle va jusqu'au bout ; il faut qu'elle vainque, ou qu'elle soit hors d'espérance d'obtenir ce qu'elle désire ; le seul désespoir ruine son opération et divertit sa conduite. Hors cela, rien ne le peut faire ; elle demeure ferme dans les émotions, les contrariétés ne la rebutent point, sa patience luy fait surmonter toutes difficultés, et sa fidélité attendre les momens de son progrès, sans en perdre un seul.

Si vous entendez bien tout cecy, vostre esprit en recevra du soulagement, non seulement parce qu'il m'en connoistra mieux, mais encore parce qu'il verra que c'est sans solidité qu'il forme ses plaintes et ses accusations contre une âme incapable de faute à ce sujet. Adieu, Jésus-Christ soit avec vous !

CXXVII

A LA MÊME (1)

La « prolixité » dans les lettres est inutile. Un « style abrégé » peut dire beaucoup de choses. — Il y a bénédiction pour sa correspondante « d'être assujettie à une créature. » — Ne pas fuir la peine ; ce point fidèlement embrassé sera le principe de sa véritable conversion.

Aoust 1628.

Je n'ay jamais tant désiré sçavoir faire des livres qu'à ceste heure, que de simples lettres ne vous contentent plus ;

(1) B. N. Dupuy, 909, lettre LXIV.

mais pour arriver à cette prolixité, il faudroit un meilleur esprit que le mien, qui pense avoir suffisamment satisfait quand il a conduit sa plume jusqu'au bout de la feuille. Il est bien vray qu'il y a des paroles en mon style abrégé qui en comprennent plusieurs, et pour cela, je voudrois que vous voulussiez vous donner la patience de les considérer avec quelque attention.

Il est certain que vos plaintes m'obligent et en leur sujet et en leur manière ; mais vous m'advouerez qu'elles supposent encore un esprit peu abandonné à la Providence de Dieu, et qui veut plus que ce qu'elle donne. Je sçay bien que vous en avez peine, mais il me semble que vous la rendez peu utile, car elle devrait servir à la modération, et elle ne le fait pas. Ce n'est pas bien penser de croire que vous puissiez arriver à la vie tranquille, sans passer par le trouble. Il en faut avoir, mais non qui soit volontaire. Ceux qui le sont ne donnent pas la paix ; si font bien les autres qu'on ne veut que parce que la justice de Dieu les ordonne sur nous.

Je vous supplie, ne retirez pas vostre esprit de la peine ; au contraire, vous l'y devez présenter, pour l'endurcir à la souffrance, et le rendre peu à peu capable des exercices de la vie chrestienne. Vous n'y devez pas entrer en y cédant, — ce seroit foiblesse, et se rendre vaincu, au lieu de victorieux, — mais en l'acceptant pour Dieu, et par soumission à ses conduites sur vous, qui vont à purifier le péché et la nature, par les sentimens de l'un et de l'autre.

Il y a un effect de bénédiction particulière sur vous, de vous voir assujettie à une créature ; si vous ne voyiez en elle que le créateur, l'assujettissement vous donneroit moins d'humilité, et en ce que l'abaissement en seroit moindre, vostre élévation n'en seroit pas si grande devant Dieu. Car qu'y a-t-il d'extraordinaire qu'une âme s'humilie sous la puissance d'un Dieu ? Mais c'est quelque chose à l'homme superbe de se voir captivé sous la vertu et la puissance d'un autre homme. Et qu'est-ce encore que ceste captivité au regard de Dieu, anéanty jusqu'à la nature humaine

et captivant ses divines et infinies qualités sous la foiblesse et l'infirmité des nostres ?

Pourquoy refusez-vous de vous faire enfant en innocence et en soubmision, voyant un Dieu portant pour vous les bassesses de l'enfance ? Regardez les vertus de l'Homme-Dieu, et vous trouverez la voye des vostres, je veux dire de celles qu'il demande de vous, et que vous luy devez. Suivez les instincts de la grâce qui sont en vous, et que vos inclinations naturelles vous couvrent tousjours. Ne permettez pas qu'ils demeurent enveloppés dans leurs contraires. Permettez que comme ils sont dans le fond de vostre âme, ils s'élèvent jusqu'à vostre esprit et qu'il vous les remette devant les yeux, afin que vous ne péchiez pas par une ignorance, qui pour estre affectée, ne peut avoir d'excuse devant Dieu. Vous vous cachez à vous-mesme ce que Dieu est en vous ; et vous ne le voulez pas voir ; parce que vous ne le voulez pas suivre, et parce qu'en le voyant, il vous est pénible d'y résister. Vous avez un naturel qui fuit continuellement la peine. Je vous en supplie, sacrifiez-le à ce qu'il n'aime pas, et qu'il ne soit point dict que la vérité vous soit cachée, parce que vous n'en pouvez porter la veüe et l'impression. Offrez souvent vostre esprit à Dieu, afin qu'il fortifie ceste foiblesse, et qu'il vous donne force contre vous-mesme. Que la veüe de la peine et du travail ne vous esgare plus ; que ce soit, au contraire, un amour pour vous, considérant que là où il y en a, le sujet est plus grand et plus digne pour estre offert à Dieu.

Si vous pouvez obtenir cecy, vous ferez un grand chemin en peu de temps, et je voy en ce point, fidèlement embrassé par vous, le coup de vostre véritable conversion, laquelle ne sera point, tant que vous aurez peur de la peine, et que vous fuirez le tourment. Je supplie Jésus-Christ, de toute ma puissance, de vous bénir, et de poursuivre son œuvre en vous.

CXXVIII

A' LA MÊME (1)

Rester en repos. — Imiter le repos de Dieu. — Retirer son esprit « d'une quantité de visions et d'imaginations pleines d'erreurs. »

Aoust 1628.

Enfin vous avez veu ma diligence, et que vous n'avez pas tant de sujet de vous plaindre que vous me l'avez témoigné. Vous n'aurez jamais une créance véritable, tant que vous me croirez oublieux de ce que je vous doibs ; encore que je vous aye beaucoup d'obligation, si vous diray-je que ce n'est pas de là que je tire la mémoire que j'ay de vous. Une pensée plus haute et plus sainte me la donne. Et tant qu'elle sera, je ne vous sçaurois manquer, si je ne veux faillir contre Dieu. Il est vray que l'instabilité de la créature est grande. Il est vray aussy que ce mal n'est pas à craindre en elle, quand Dieu la conduit et la dirige dans ses devoirs.

Donnez repos à vostre esprit en toutes choses, et faites, s'il vous plaist, que l'expérience du passé vous serve pour l'avenir, afin que dans les occasions qui sembleront donner quelque raison de douter, vous ne doutiez plus. Il y a grande différence entre l'œuvre de Dieu et celle des hommes. En eux, tout est à craindre, parce que tout en est imparfait, foible et fragile. Il n'en est pas ainsi de Dieu qui répand en ses œuvres la fermeté et la solidité de son estre ; les changemens ne le changent point ; le trouble n'inquiète point son repos ; la variété le laisse immuable comme il est ; il va tousjours selon ses pensées et ses desseings ; ses conduites ne s'altèrent point pour les altérations des créatures ; il regarde tousjours à l'accomplissement de ses œuvres, sans qu'il s'arreste pour les retardemens et les infidélités des âmes. Ce qui se passe en elles, ne va point

(1) B. N. Dupuy, 909, lettre XLV.

jusqu'à luy ; son essence est un ciel que les mutations de la terre n'abordent point. Il demeure tousjours serein, ayant ses mouvemens et ses opérations vers nous stables, réglés et permanens au milieu de son repos, dans lequel il est comme en son centre.

Prenez vos pensées et vos conduites sur ces vérités ; réglez-y votre vie ; redressez-y vos actions. Toute autre chose n'est que vanité et inutilité ; c'est plustôt se consommer et se détruire que s'établir. Cherchons la solidité. Hors cela, ne voulons rien et ne regardons rien. Si vous prenez les choses dans la portée et la raison de votre esprit, elles ne vous succéderont et ne vous satisferont pas. Donnez leur une meilleure règle et vous y trouverez ce que vous en désirez.

Dans les voyes de Dieu, il faut une raison par-dessus la raison commune, qui ayt en sa dignité rapport à la grandeur des choses que ces mesmes voyes nous montrent. Il en est de mesme de ce qui se passe aux créatures que nous ne regardons pas d'un œil commun, et auxquelles nous appartenons selon l'ordre de Dieu, et non selon nos engagements naturels. Il faut plus qu'une raison commune pour comprendre leur conduite, et se tenir à leur direction ; autrement, nos engagements sur elles ne se trouveront pas souvent véritables, mais trompeurs.

Je vous en parle avec estendue, parce que je cherche, par tous moyens, d'établir votre esprit dans la simplicité des pensées, et de le tirer de ceste quantité de visions et d'imaginations, qui, pleines d'erreurs, vous font tirer des conséquences, et faire en vous-mesme mille discours inutiles et affligeans.

A Dieu. Je supplie Jésus-Christ d'estre avec vous éternellement.

CXXIX

A LA MÊME (1)

Pas de fermeté ni d'égalité dans la vie spirituelle, tant que l'amour-propre dominera. — « Il y a encore bien du chemin à faire. »

Septembre 1628.

Je me vois chargé de trois de vos lettres, et j'en attens demain une quatriesme, et parmy ceste abondance d'écriture, mon esprit n'a nulle pensée de vous escrire ; et à ce coup que je le fais, je vous traite en enfant, car c'est par accommodement à vostre infirmité.

Vous me donnez une grande liberté et quand vous le distes, je croy que vous en avez le sentiment ; mais il n'a pas de durée : le moindre vent le renverse et vous fait revenir à vous, pour estre ce que vous avez esté. Vostre esprit n'est pas assez hors de ses intérêts ; il s'ayme toujours trop. Jusqu'à ce que ceste racine soit morte, vous n'aurez point de fermeté en vostre vie ; elle changera à tous vos changemens, et vous n'aurez pas la force de vous y rendre esgale. Les impressions de vos pensées sont puissantes ; elles enveloppent vostre esprit et luy persuadent ce qu'elles veulent plus facilement, quand vostre intérêt s'y trouve et que vous y voyez blessé l'amour de vous-mesme.

La vie chrétienne demande le desgagement de tous ces liens, et un attachement plus solide que celui que la nature nous conseille. C'est peu d'aymer ce qui nous aime ; mais d'avoir de la charité pour ce qui n'en a point pour nous, il n'y a que la charité chrestienne qui l'enseigne, ny qu'elle qui le pratique. Je fais peu de cas de ceste douceur que vous avez. Vos sentimens ne vous feront pas solidement vertueuse, il n'y aura que la vertu mesme, je veux dire l'establisement de la vérité sur laquelle la vertu se fonde en vostre esprit ; celle-là vous guidant, vous marcherez solidement et avec désintéressement de vous-mesme.

(1) B. N. Dupuy, 909, lettre XLVI.

Il y a encore bien du chemin à faire, je le vois en mon esprit, mais il n'est pas expédient de le dire. Toutes choses en son temps et selon l'ordre de Dieu. Je le supplie d'abrégier vos voyes et d'avancer les siennes.

Je vous escrivis l'autre jour un billet ; le temps ne me permit pas davantage.

Il n'y a rien de si utile que la vie de Jésus-Christ. Elle l'est mesme en ses inutilités et nous avons esté rendus dignes d'y participer, en méritant le ciel, lorsque nous méritions le moins. Entendez cecy, s'il vous plaist, comme il faut ; car cela ne va pas à l'oisiveté, mais à cesser seulement d'agir, quand Dieu n'appelle pas à l'action.

CXXX

A LA MÊME (1)

Une « attache » rompue par le Prêlat. — N'y plus penser, et briser ses liens. — Entre la vie ou la mort, la liberté ou la servitude, le péché ou la grâce, le choix ne peut être douteux.

Septembre 1628.

Voilà bien des ennemis tout à la fois ! Le dedans et le dehors vous font la guerre. Ne sçauriez-vous dire à Dieu, comme le prophète : « Seigneur, vous avez rompu mes chaînes et brisé mes liens ; je vous sacrifieray une hostie de louange (2) ? »

Les effects qui se passent en vous, de la part de la nature et de la passion, demandent d'autres effects de vostre courage. La grâce les attend. Jésus-Christ, en sa charité sur vous, vous y convie ; vostre salut vous y oblige, et la sainte liberté qui ne connoist de sujétion que celle de la créature au Créateur vous crie que vous ne la posséderez jamais qu'en vous faisant violence.

Jugez et voyez ce que vous devez faire. La satisfaction de nos sentimens en une chose nous est une nouvelle servitude

(1) B. N. Dupuy, 909, lettre XLVII.

(2) Psaume CXV, 16-17.

pour celle qui suit après. Si vous ne vous vainquez à ceste heure, vous ne le ferez que très malaysément une autre fois. Et si vous ne le pouvez maintenant, comment espérez-vous de le pouvoir alors?... Je ne veux point me servir de la puissance que vous me donnez. C'est assez que je vous montre vos devoirs et les biens qui y sont attachés. S'ils n'ont point de crédit auprès de vous, je n'en dois point attendre de mes paroles, et néanmoins je diray que je n'ay point changé d'avis, et que le mesme sentiment qui m'a porté à désirer la séparation entière de vostre attache, me fait encore souhaiter que vous n'y pensiez plus.

Mais après vous avoir dict mon désir, je laisse à vostre liberté d'en user comme il vous plaira, parce que ne regardant en cecy que vos intérêts, et non les miens, je dois estre satisfait de vous avoir représenté mes pensées, laissant aux vostres de choisir ce que bon leur semblera.

Je dis choisir, mais, en effect je n'y vois point de choix, car, quelle raison de douter, quand il est question de la vie ou de la mort, de la liberté ou de la servitude, de la misère ou de l'abondance, du péché ou de la grâce, de la sujétion ou de l'empire. Ce sont là les extrémités sur lesquelles vostre élection se doit estendre. Voyez si elle est malaysée à faire, et s'il y a raison de choix entre ces choses, dont les unes sont très désirables, et les autres très amères et très douloureuses.

Je me trouve si bien en ma demeure qu'il me semble que je ne la dois point quitter sans grand sujet.

Il faut voir ce que le temps produira, et cependant, se tenir en repos. Je supplie Jésus-Christ vous le donner parfait en la terre comme il est au ciel.

CXXXI

A LA MÊME (1)

Ne pas laisser son esprit se répandre sur « quantité de petites choses ; » cette dispersion chasse l'esprit de Dieu. — S'expliquer davantage sur ses misères. — Conseils d'humilité.

Septembre 1628.

A ce que je voy, vos colères font plus de mal à vous qu'à autrui. J'aurois tort de paroistre sévère et fâcheux, ayant à vous faire des remerciemens, encore que la sévérité qui ne tend qu'à bien faire ne soit pas incompatible avec la reconnaissance d'une obligation. J'ay reçu ce que vous avez pris la peine de m'envoyer aussi bien conditionné qu'il est party de vos mains. Vous vous acquittez si excellemment des commissions qui vous sont confiées, que pour vous voir parfaite il ne seroit qu'à désirer que vous fussiez aussy exacte pour vous-mesme. Si les charges que l'on vous donne à accomplir pour vostre propre bien, estoient accompagnées d'autant de soin et de fidélité, il faudroit vous révéler comme un ouvrage qui seroit en sa perfection, et non vous instruire comme un sujet en quoy il y a encore beaucoup à faire.

Je vous excuse aux heures où vous dictes n'avoir nulle puissance sur vostre volonté, mais aux autres, vous n'êtes pas excusable ; et si en celles-là vous preniez attention sur vous, les miséricordes de Dieu se rendroient si puissantes, qu'elles vous donneroient des forces pour vous vaincre, quand vous n'en avez pas. Mais la négligence en un tems, attire l'impuissance en un autre ; et en ceste sorte, vous demeurerez tousjours en perte, au lieu que vous devriez tousjours vous avancer. Il y a quantité de petites choses dans lesquelles vostre esprit se répand, qui n'y auroient point d'accès, si vous vouliez prendre garde à vous ; mais vous l'amusez à toutes, et ces remplissemens inutiles en chassent l'esprit de Dieu.

(1) B. N. Dupuy, 909, lettre XLVIII.

Je ne sçay pourquoy il faut que je désire continuellement vostre perfection, s'il est vray, comme vous dictes, que vous n'y arriverez jamais ; je ne laisseray pas de vous en demander les effects, et mes demandes ne cesseront point que vous n'y soyez arrivée, ou que je ne doive plus demander. L'amour de vous-mesme vous couvre beaucoup de défauts, et vous donne une gloire qui ne se rend pas aisément, et qui se cache à soy-mesme les sujets de sa propre abjection. Je vois bien des plaintes en vos lettres, mais je ne vois pas une âme qui s'estende et s'explique sur ses misères. Elles sont dictes fort succinctement, et ce que vostre esprit purifie de passion devant Dieu, vostre papier ne le dict pas. Je ne me veux pas expliquer davantage : j'auray assez fait si vous connoissez que je sçay beaucoup de vous, et mesme, ce que vous n'en scavez pas. Si vous pouviez aussy bien vous exempter d'accuser vos péchés devant Dieu comme vous le faites devant les hommes, la confession ne vous seroit pas pénible, et par elle, Dieu ne sçauroit jamais de vos nouvelles, mais il voit tout, et rien n'est caché à ses yeux ; et aucune fois, il fait part de sa science aux créatures, afin qu'elles sachent ce qu'elles ne savent pas.

Je me trouve dans la vérité, sans y penser, et sans la vouloir dire. Je vous supplie, pardonnez-le-moy et souffrez que je laisse aller mon esprit où sa liberté l'emporte. Vous me cachez ce que vous estes, et vous ne considérez pas que ma veüe penche dans vous-mesme, et y descouvre la source de ce dont vous me cachez les effects. Ainsy, vous n'en paroissez pas meilleure : et d'ailleurs, vous n'avez pas le mérite de l'humilité. En la loy chrestienne, le propre blâme a porté honneur, et plus on s'abaisse, plus on s'exalte. Mais il faut que l'abaissement soit sincère, et l'humilité humble. Car si elle tend à la grandeur, elle devient gloire, et d'autant plus maligne qu'elle est revestue de l'apparence de l'humilité.

Vous n'en estes pas là, parce que vous ne donnez pas lieu à l'humilité ; vous ne songez qu'à vous louer, comme si personne ne le devoit faire, vous ne le faisant pas. Dieu réprouve ces louanges et ne les bénit pas, d'autant qu'elles sont de l'esprit de vanité, et non de vérité. Elles sont à dégoût aux

créatures : aux bonnes, parce qu'elles sont humbles ; aux autres, parce que l'orgueil n'ayme que les louanges qui le regardent.

J'apprens bien que vous montrez les lettres que je vous écris qui sont à vostre avantage ; mais l'on ne me dict point que vous montriez les autres. Pourquoi ne voulez vous pas paroistre ce que vous estes ? Si vous n'en avez pas la vertu, n'ayez au moins pas le vice qui luy est contraire. Demeurez en silence avec le prochain, et contentez-vous du jugement qu'il fait de vous par vos actions, sans le vouloir pénétrer par vos paroles.

Je parle trop, ma fille. Il faut que j'aye bonne opinion de vous et que je me promette beaucoup de vostre bonté. Je croy qu'elle ne me trompera pas, outre qu'elle doit donner quelque chose à un homme qui travaille à sa charge, et qui est animé de l'esprit qui parle selon les règles de salut.

CXXXII

A LA MÊME (1)

« La connaissance de nostre mauvaistié est un grand acheminement à sa guérison ». — Le Prélat fait une retraite. Il désirerait conserver « le repos de sa solitude », mais il est « en une autre vie, et qui demande d'autres exercices. »

Septembre 1628.

A ce coup, vous m'en devez de reste, parce que voicy la seconde en un mesme jour, l'une le matin et l'autre le soir. C'est commencer et finir par vous. Je ne sçaurois mieux faire, car la charité et les soins que vous voulez avoir pour moy ne méritent pas seulement les miens qui sont très peu de chose. Ce qui me console, c'est que la bonne volonté est receue de vous pour les effects. Et cela estant, je ne seray jamais sans quelque reconnoissance de vos biens.

Me voicy fort avant dans les honnestetés ; mais avec tout cela, je trouve que c'est bien peu au regard de tout ce qui

(1) B. N. Dupuy. 909, lettre XLIX.

vous est deub, et de ce que je désire vous rendre. Vous estes si bonne, que vous excusez toutes choses ; et mesme, vous voulez que ce que d'autres rejetteroient, il soit tiré à mon avantage, et qu'il vous tienne lieu d'obligation. Que diray-je à tout cela ? Il faut que le silence en exprime le ressentiment, puisque nulle parole n'y scauroit atteindre.

Je vous ay escrit succinctement ce matin, mais la lumière de vostre esprit pénètre plus dans les pensées qu'elle ne s'arreste aux discours qui ne sont que de bien petites marques de ce que l'esprit porte en son intérieur, que vous trouverez toujours très disposé de vous servir en toutes choses.

L'on me mande que vous faisant mauvaise, vous devenez meilleure. Et je croy qu'on dict vray, car la connoissance de vostre mauvaistié (1) est un grand acheminement à sa guarison. Vous estes si généreuse et si amie de la justice et de la raison, que vous ne pouvez souffrir le désordre en vous, quand vous le connoissez. La vertu qui vous attire en autrui, n'aura pas moins de pouvoir en vous, et vous fera aymer pour vous-mesme, ce que vous aimez pour les autres.

Je me prépare pour sortir d'icy et m'en aller en un lieu où la commodité d'escrire me rendra plus soigneux de satisfaire à vos désirs. Les miens iroient à escrire tous les jours, si je les voulois croire. Je m'estonne que vos nouveaux biens soient venus sans aucune de vos lettres (2). Vous aimez mieux les tesmoignages des œuvres que des paroles. Ils sont plus assurés et plus dignes d'une âme noble.

Je crains de fâcher vostre humilité en disant plus de bien de vous. C'est pourquoy, je finis, suppliant Jésus-Christ de me donner moyen de vous servir comme je le désire et de donner à mes prières ce que je confesse qu'elle ne méritent pas. Je suis hermite depuis quelques jours, retiré dans une cellule, d'où je ne vois pas la ville et la campagne de Paris, mais d'où il m'est permis de voir le ciel

(1) Méchanceté. On trouve ce mot dans Montaigne : « Je crois Platon de bon cœur qui dit les humeurs faciles ou difficiles estre un grand préjugé à la bonté ou mauvaistié de l'âme » (*Essais*, t. III, p. 102).

(2) Allusion à un envoi de sa correspondante ; plus loin, il est question d'envoi d'ornements et d'encens pour la chapelle épiscopale.

à découvert et avec pleine liberté (1) Le repos de ma solitude me fait penser au vostre et juger que vous avez eu raison de quitter toutes choses pour vous l'acquérir.

Je voudrois qu'il me fust aussy libre qu'à vous de me conserver le mien. Mais nous sommes en une autre vie, et qui demande d'autres exercices dans lesquels il faut essayer d'estre bien avec soy-mesme, comme dans la retraite, et la désoccupation de toutes affaires. A Dieu.

CXXXIII

A LA MÊME (2)

Dominer ses sentimens naturels, et ne point chercher ses propres satisfactions ; vivre pour Dieu et point pour la créature. « Avantages et richesses de ces pensées. » « Epurement » que produit cet effort.

Octobre 1628.

J'ay receu vos lettres ; celles que vous croyez égarées ne le sont pas. Je les ay laissées sans responce, parce qu'elles ne me disoient pas les sentimens de vostre cœur. Aussy estes-vous revenue depuis. L'indifférence dont vous m'accusez n'est pas, et je dirois aussy qu'il n'y a point d'inégalité en moy. Je suis les mouvemens de mon esprit, et en cecy, j'ay au moins quelque stabilité. Vous aimez la liberté, et pour vous, et pour vos amis. Cela m'en fait user à vous dire tout ce que je pense, vous estant libre après d'accepter ou de rejeter ce qu'il vous plaira.

J'ay des secrets en mon esprit qui cherchent le jour, mais il n'en est pas temps. Voilà un retranchement que je me fais, parce que ma satisfaction voudroit parler, et je la retiens pour donner lieu à la raison, en le donnant au silence. Si j'estois aussy séparé de moy-mesme en toutes choses, je serois un excellent personnage, car jamais âme ne fut plus accomplie que celle qui se refuse ses contentemens, aymant

(1) Zamet faisait de fréquentes retraites à l'Oratoire, soit à Langres, soit à Dijon, et vivait alors de la même vie que les Pères, balayant lui-même sa chambre, et suivant tous les exercices de la communauté.

(2) B. N. Dupuy 909, lettre L.

mieux donner à la raison et à la charité d'autrui qu'à soy-mesme.

Quand on en est là, les satisfactions ne sont plus, et nos sentimens n'ont plus d'accès auprès de nous. Ils ont bien leurs désirs, mais ils n'osent rien demander, pour ce qu'ils ne voient jamais l'esprit qu'en estat de les refuser ; toutes choses sont mortes dans la vie, et la vie n'est vivante que pour Dieu, et point pour la créature.

Vous entrerez dans ces pensées quand il vous plaira, si vous en voyez les avantages et les richesses. Cela vous servira et vous fera connoître quelle distance il y a entre une condition qui nous tire si heureusement de nous-mesmes, et celle qui nous laisse si tyranniquement à nos propres pouvoirs. Nous devons estimer le bien pour le désirer, et pour en avoir le désir il le faut connoître. Cestuy cy veut une connoissance appuyée de la grâce divine, parce que sans elle, il nous demeure incognu. Il nous la faut demander, afin qu'elle nous soit donnée. Et pour la mériter, il est nécessaire que vostre esprit se présente à Dieu épuré de toutes bassesses, afin qu'il soit plus capable de ses grandeurs.

C'est épurement va à ne vouloir vraiment que Dieu et ses dons, et à travailler ensuite de ceste volonté au retranchement de ce qui n'est point cela, prenant tous les jours quelque nouvelle puissance sur soy et sur ses inclinations. C'est ainsy que l'on arrive à la vertu, et que les âmes perdent la veüe des choses qui leur sont sensibles, pour ne s'y appliquer plus. Quel avantage nous arrive-t-il de l'amour, de la haine, ou de l'indifférence des créatures ? Que Dieu ne s'en mesle point et qu'elles soient tout ce qu'elles voudront, je n'en suis ny plus heureux ny plus misérable. Il n'y a que Dieu qui puisse l'un ou l'autre, parce qu'il est nostre véritable bien, et nous sommes dans la vraie misère, quand nous ne le possédons pas. Hors luy, tout est vanité et indifférence, je veux dire : nous n'en avons ny bien, ny mal. Si Dieu nous assujettit, il faut respecter sa puissance dans l'assujettissement, et à cause d'elle, nous aymer dans la sujétion ; mais c'est Dieu que nous regardons en elle, et

rien de la créature, qui demeurant séparée de l'œuvre de Dieu, le demeure aussy de nous et de nostre mémoire, car elle ne la mérite que dans la conjonction qu'elle a à l'œuvre de Dieu ; hors cela, son droit, c'est l'oubliance et le mespris. A Dieu, ma fille, l'esprit de Nostre Seigneur Jésus-Christ soit en vous à jamais !

CXXXIV

A LA MÊME (1)

Désirer la paix du cœur. — Considérer que « la soumission a son origine en Dieu et non en la créature ; autrement, elle ne seroit pas supportable. »

Octobre 1628.

Vous ne serez pas si mauvaise que vous distes. J'espère que vostre silence ne sera qu'intérieur ; et pour l'extérieur, qu'il sera tousjours de mesme (2). L'égalité est une perfection divine, et je m'assure qu'estant en vostre puissance de l'avoir, vous ne vous en priverez pas volontairement.

Je ne sçay plus que dire sur les reproches que vous faites à vos amis. Ils sont tels, qu'il y a plus de sujet de vous en remercier que de s'en plaindre. Mais il me semble que la vérité doit aller avant toutes choses, et que c'est une notable infidélité à ses amis de ne la pas faire voir en toutes rencontres. Je vous pardonnerois, si après vous l'avoir cachée en une chose, vous aviez mauvaise opinion de moy en toutes, car en effect, après un tel manquement, je serois capable de tous les autres et n'aurois plus de raison de prétendre en vostre confiance, ny d'avoir part en vostre sincérité.

Tel que je suis je me montre, bien marry de n'estre pas meilleur, pour exposer à vostre veüe un subject plus digne d'elle, et de toutes les louanges que vous me donnez. Je les

(1) B. N. Dupuy, 909, lettre LI.

(2) Madame de Pontcarré voyant que Zamet avait laissé plusieurs de ses lettres sans réponse, avait sans doute déclaré, — mais non sérieusement — qu'elle ne lui écrirait plus.

reçois sans examiner si vous parlez à bon escient ou non, pour ce que nous ne devons point avoir de reveüe sur les paroles et sur les actions des personnes que nous savons avoir charité pour nous.

J'ay sceu des nouvelles de vostre parente que l'on m'a dict faire bon mesnage. Je m'en suis resjouy, considérant que l'esprit de Dieu s'ayme où est la paix. C'est pourquoy je la désire en vostre cœur, et que rien ne s'y eslève contre les saints désirs que vous y avez, que j'espère qu'enfin Dieu bénira. Il diffère pour donner plus largement. Cela mérite bien que l'on attende en patience et humilité; et puis, quand il ne donneroit rien à la terre, et qu'il reserve-roit à desployer au ciel ses présens, c'est tousjours une miséricorde qui surpasse infiniment nos mérites. C'est un grand point de vivre éternellement heureuse.

Je croy que vostre soubmission a son origine en Dieu, et non en la créature; et je sçay qu'autrement, elle ne seroit pas supportable; mais venant d'un principe si digne, on luy doit quelque révérence et vous la devez autant aymer qu'elle mérite d'être haïe quand Dieu ne la fait pas.

Pour ceste raison, je voudrois vous supplier de n'y point opposer vos efforts, vous souvenant de ce qui est dict aux Actes des Apostres: « Si ceste œuvre est de Dieu, la puissance humaine ne la sçauroit détruire; si elle n'en est pas, elle se dissipera d'elle-mesme, sans y employer beaucoup de soin (1). »

Si j'estois auprès de vous, je dirois ce qui ne peut s'exprimer.

A Dieu. Jésus-Christ soit, et vive et règne en vous!

(1) *Act. Apost.* V. 38-39.

CXXXV

A LA MÊME (1)

Zamet reste dans son diocèse « par obligation », et parce que c'est « l'ordonnance de Dieu. » — Il travaille à « l'embellissement de sa chapelle. » — Humbles réflexions qu'il fait à ce sujet.

Octobre 1628.

Vous pensez rire, mais vous dictes la vérité ; car, en effect, je m'afflige quand je ne puis escrire. Portant vostre peine et la mienne en ce manquement, je vous puis assurer qu'il n'arrive jamais volontairement. Que si cela estoit, je m'en donnerois une rude pénitence qui ne cèderoit en rien aux vostres.

Mon séjour icy sera tant qu'il plaira à Dieu. Je n'y suis point par élection, mais par obligation, et si j'en avois le choix, je scay ce que je ferois que je ne vous dis point, pour ce qu'il n'est pas malaysé à deviner. Mais nous devons establir nostre demeure où Dieu nous la prescrit ; et le lieu de son ordonnance doit estre celui de nostre patrie, de nos délices et de nostre centre, quand il seroit tout plein d'espines.

En ceste manière, on a quelque repos en la vie, qui autrement seroit tousjours traversée de chagrins et d'inquiétudes. Vostre franchise me touche extresmement, et autant de fois que vous en usez en mon endroit, je le reçois comme autant de nouvelles obligations que je vous ay. Il n'est pas facile de me changer quand Dieu me tient engagé quelque part. Je n'en prens aucune vanité, parce que c'est une œuvre de Dieu, et non de moy, qui ne puis rien que toutes choses injustes et desraisonnables.

Je travaille icy en ma solitude, à l'embellissement de ma chapelle (2). Je crains que Dieu estant bien logé au dehors, ne le soit très mal au dedans, et que le soin que je prens

(1) B. N. Dupuy, 909, lettre LII.

(2) Il s'agit probablement de la chapelle du palais épiscopal de Langres qu'il fit orner de tableaux de Quentin, Lenoir et Tassel,

en cest agencement extérieur, ne soit ma condamnation devant Dieu, parce que je confesse par là que la décence est convenable à la demeure de Dieu, et cependant, celle que je luy dois donner en moy-mesme est pleine de misère et d'infirmités qui me font souvent désirer que Dieu, par sa miséricorde, y remédie, et que je tire cest avantage de ma solitude, d'apprendre à connoistre ce que je dois à la grandeur et à la majesté de Dieu, et à le servir non selon ma misère et mon infirmité, mais selon sa dignité, et l'infinité de son mérite et de ses divines perfections.

Je vous escrivis il y a quelques jours et je manquay l'ordinaire précédent, à cause de la foiblesse qui m'estoit restée de mon mal, qui, joint à la connoissance de vostre facilité me fit dispenser de ceste lettre, me réservant pour les nécessaires seulement. A Dieu, ma fille, je supplie Notre Seigneur de vous bénir pour jamais.

CXXXVI

A LA MÊME (1)

Les « mouvemens d'esprits » qui « surprennent » parfois sa correspondante ne troublent pas le repos du Prélat. — C'est la volonté de Dieu qui le retient « en ces quartiers ». — S'attacher à Dieu, c'est le bonheur ; vouloir être « tourmentés et agités », c'est vouloir être « fausement heureux. »

Novembre 1628.

J'ay leu vos dernières lettres avec plus de satisfaction que les précédentes, qui parloient un langage qui ne me sembloit pas convenir à la manière dont vous avez accoustumé de traiter avec moy. Il est vray que ce que vous appelez désordre de vostre esprit, n'en apporte point au mien ; et c'est peut-estre ce qui vous est plus pénible, estant chose assez naturelle de vouloir imprimer aux personnes qui nous sont quelque chose, les effects des dispositions que nous portons en nous. Et quoy que je parle en cecy à

(1) B. N. Dupuy, 909, lettre LIII.

mon avantage, je dis pourtant la vérité, car il est certain que ces mouvemens d'esprit qui vous surprennent de temps en temps ne touchent point à la tranquillité du mien ; et si je ne m'en eslève pas plus pour avoir ce bonheur en moy, je sçay qu'il est de la miséricorde de Dieu, et non de moy, qui par moy-mesme et selon la condition humaine, suis la légèreté, l'infirmité et la misère mesme.

J'advoue cecy avec la mesme vérité et franchise que je dis ce que je dois reconnoistre de la grâce de Dieu sur moy, de laquelle je pense vous devoir dire les bénédictions aussy bien que je fais les pauvretés de l'homme, afin que vous voyiez par moy la différence qu'il y a d'estre à Dieu ou à soy mesme.

Il est très assuré qu'il n'y a que la volonté de Dieu qui me retient en ces quartiers, et c'est d'elle aussy que je me promets que le séjour que j'y fais ne vous desplaira pas, sçachant que vous voulez par la vostre qu'elle règne, qu'elle conduise et dirige nostre vie en toutes ses actions. Hors le repos et la satisfaction que nous devons avoir en elle, j'en trouverois peu icy, où il me semble que les choses ne s'accordent pas tousjours avec mes sentimens. Mais la vie du chrestien ne doit pas estre en ses propres satisfactions ; elles sont trop basses et de trop peu de durée pour nous y arrester. Il faut choses plus élevées et plus subsistantes, pour lesquelles Dieu nous a formés, et sans lesquelles nous ne sçaurions estre vrayment heureux. Ce repos de la vie humaine est une continuelle inquiétude, et son bonheur un malheur qui nous consume l'esprit et le corps, nous donnant des agitations qui ne finissent jamais, parce qu'elles se succèdent les unes aux autres et prennent vie de cela mesme que nous aymons, et pour quoy nous nous estimons heureux. Cela fait que nous n'en sortons jamais, et que voulant estre tousjours faussement heureux, nous voulons aussy estre tousjours tourmentés et agités, parce qu'il n'est bonheur qu'en apparence, et qu'il est martyre et misère très grande en effect.

Je parle à une âme qui sçait ce que je dis ; et parce qu'elle le sçait, je prens plaisir à le dire, m'assurant qu'elle connoist la vérité de mes paroles. Pourquoi enfin, après tant

d'expériences véritables, nostre cœur ne se convertira-t-il point à Dieu ? et pourquoy ne luy demanderons-nous pas la délivrance de nostre servitude, et si souvent, et si pressamment et si persévéramment qu'il nous l'accorde ? Retenons nos esprits vagabonds dans la stabilité de Dieu, et au lieu de regarder ce que nous sommes de bien ou de mal à la créature, regardons nos devoirs et nos obligations envers luy, et ne permettons pas qu'en les connoissant, l'instabilité et la légèreté de la nature nous en divertisse. Quelque liberté qu'on se donne, il en faut tousjours revenir à la sujétion que nous devons à Dieu. C'est en vain que nous nous bandons contre ses liens. Ils ont plus de fermeté que nos humeurs. Les résolutions de l'homme contre les siennes sont des inrésolutions. Qu'il vous suffise de connoistre que Dieu vous veut captive et assujettie à son esprit, afin que nous ne résistions plus, et que nous imposions une loy au nostre qui luy serve d'un nouveau lien pour affermir davantage les liens de Dieu. En ceste conformité et correspondance de nous à luy, nous trouverons la paix, dans la résistance, l'inquiétude, le trouble et l'agitation continuelle de nous-mesmes.

J'ay receu, il y a quelques jours, la dévotion que vous m'avez envoyée. Je vous remercie de toutes choses. Ceste lettre est escrite par avance, craignant à mon arrivée où je vas, de n'en avoir pas le loisir. A Dieu.

CXXXVII

A LA MÊME (1)

Mortifier « cette humeur qui veut naturellement tout vaincre et dominer ». « Souffrir que les personnes que Dieu rend supérieures à nous demeurent dans leur supériorité. » — Rendre sa vie « égale » à l'extérieur comme à l'intérieur de soi-même. Il en résultera une « paix inimaginable. »

Novembre 1628

Je vous supplie de n'estre point en peine du passé. Je n'en ay eu aucun sentiment et présentement, il ne m'en

(1) B. N. Dupuy, 909, lettre LIV.

demeure aucune mémoire. Je pense pouvoir dire que Notre Seigneur Jésus-Christ me donne un estat de stabilité pour vous qui ne souffre pas aysément de l'altération, et je crois certainement qu'avec la grâce, de qui je tiens ceste bénédiction, la connoissance que j'ay du fonds de vostre cœur plein de bonté, y contribue beaucoup, parce que je m'arreste plus à ce qu'il est, qu'à ce qu'il dict ; mais il me semble que vous gagneriez une grande victoire sur vous, si vostre extérieur estoit aussy égal que l'intérieur ; et si, comme vous ne manquez point, en effect, à ce que vous aymez en Jésus-Christ, vous en aviez aussi tousjours les apparences et les démonstrations.

Quand vous scaurez mes raisons, je m'assure que vous ne me condamnerez pas d'avoir escrit comme j'ay fait à la M[ère] (1). Je prens des soins d'espargner vostre esprit que vous ne scauriez croire. Et si je pouvois prévoir ses dispositions, je pense que je ne le blesserois jamais ; mais il faudroit plus de lumière que j'en ay ; ou du moins, traiter de présence avec vous et non par lettres, qui souvent laissent des impressions qui ne sont nullement selon le sens de celuy qui les escrit. Tant y a que je suis comme vous me pouvez désirer, et tousjours désireux de vous servir en Jésus-Christ, autant que vous tesmoignez le vouloir. Si vous pouviez régler vos mouvemens à la conduite de la grâce, et assujettir ceux que vous scavez qui ne procèdent que de vostre naturelle inclination, je croy que vous auriez plus de repos, et que cela vous serviroit infiniment à rendre vostre vie égale, je ne dis pas seulement pour le dehors, mais pour vous-mesme, en quoy vous auriez une paix inimaginable, de laquelle vous recevriez mille biens. Vous connoissez vostre humeur, voulant naturellement tout vaincre et dominer ce qui vous approche. Je pense que vous le devez mortifier, je ne dis pas en cédant aux choses auxquelles vous pourriez estre supérieure, — je ne demande maintenant pas tant de vous, — mais en souffrant que celles que Dieu rend supérieures à vous demeurent dans leur supériorité,

(1) Vraisemblablement la Mère Angélique.

et qu'en ce qui dépend de vous, vous ne vous y opposiez pas. La grandeur de Dieu est à eslever des âmes qui devroient estre abaissées, et à leur donner puissance sur celles qui les devroient commander. Ceste manière d'eslevation va à l'abaissement et à la destruction des natures orgueilleuses et indomptées, et leur apprend à connoistre que dans l'escole de Dieu, les maximes et les conduites sont bien différentes de celles que la nature et le monde enseignent.

Quand je vous trouve résistante, j'en ay peine, non pour moy qui ne suis rien, mais parce que ceste résistance n'est jamais en vous sans tentation et rébellion contre la grâce de Jésus-Christ qui, par les liens qu'elle vous donne, veut humilier et confondre vostre naturel, encore peu assujetty à l'humilité que son esprit et son exemple nous enseignent, et que les âmes saintes aiment mieux que la domination de l'univers. Je le prie de vous donner l'usage de ces vérités éternelles à la confusion de la nature, du péché et des démons.

Je suis en Jésus-Christ tout ce que je vous dois estre par luy et pour luy.

CXXXVIII

A LA MÊME (1)

Quand on ne regarde que Dieu, on ne s'inquiète pas des changements de situation qui peuvent survenir en la vie. — Réflexions à propos d'une parente.

Novembre 1628.

Je croy qu'à l'heure où je vous écris, vous ne vous plaignez plus de moy, m'imaginant que mes lettres sont arrivées qui sont des marques de ma diligence. Il est bien malaysé que je manque volontairement et quand les choses n'arrivent pas à vostre gré, il faut croire que quelque raisont fort justé l'a empêché, me rendant aussy soigneux que je puis de satisfaire à vostre esprit.

Je ne doute point du peu de stabilité que vous avez en la

(1) B. N. Dupuy, 909, lettre LV.

maison qui vous possède maintenant (1). Il y a partout des sujets de changement, mais quand on ne regarde plus que Dieu, l'inconstance sera constance, et l'instabilité fermée. Le changement ne change point, parce que Dieu, qui est nostre arrest, et qui est l'objet de nos regards, est ferme, stable et immuable. On ne veut que luy dans les variétés de la vie. Pour luy, on veut tout ; sans luy et hors de luy, on ne veut rien ; le changement pour luy, est aussy facile que la stabilité ; les choses extérieures n'occupent point nos esprits ; elles n'y peuvent faire impression ; ils demeurent libres d'elles, et remplis de Dieu seulement.

J'attens que vous me fassiez rencontrer vostre parente (2). Si vous ne vous en meslez, nous demeurerons ce que nous sommes, sans nulle communication ny connoissance. Ce n'est pas que j'aye grand désir de la voir ; la curiosité me presse moins que jamais. Vostre considération me convie à la servir et je désire que Dieu m'en donne les occasions, afin que je luy rende quelque tesmoignage de ce que je vous suis, et de ce que je serois pour vous, si vous n'estiez en estat de vous passer de toutes choses, et moy en condition de vous estre inutile toute ma vie. Tel que je suis, vous sçavez ce que Dieu a fait. J'essayeray de le conserver, afin que son œuvre ne péricule point par ma faute. Je supplie Jésus-Christ de vous bénir et vous rendre tous les jours meilleure et plus digne de ses miséricordes.

(1) Port-Royal.

(2) Une sœur de Mme de Pontcarré, Antoinette le Prévost, avait épousé Hugues Picardet, procureur général au Parlement de Bourgogne, et une de ses belles-sœurs, Marie Le Camus de Pontcarré était mariée à Elie Lainé, sieur de la Marguerie, premier Président de Dijon (B. N. Dossiers bleus, 150 et 544.)

L'expression dont se sert Zamet « votre parente » laisserait supposer qu'il s'agit plutôt de cette dernière. Cependant la lettre LXXII contient une allusion très nette à la sœur de Mme de Pontcarré.

CXXXIX

A MADAME DE PONTCARRÉ (1)

Lorsque « Dieu a fait son coup » dans l'âme, il se retire parfois en lui-même. — Ne pas s'étonner des sécheresses spirituelles.

Novembre 1628.

Vostre lettre est fort bonne, mais je me garderay bien de croire ce qu'elle me dict. Vous estes trop généreuse et vostre piété en trop haut degré de perfection, pour ressentir ces foibles atteintes de la nature, qui ne doivent estre en vous que pour me faire voir que vous estes encore en la terre, et non au Ciel, où l'âme vit pleinement affranchie de toutes ces infirmités.

Je ne suis point auprès de vous ce que vous croyez ; tout le mal duquel vous vous plaignez, n'est venu que de vous ; il n'y a rien de sy naturel que de changer, quand l'on ne se trouve pas bien. Tout cela ensemble vous a fait perdre, où vous pensiez gagner.

Au bout du compte, Jésus-Christ est mort pour tous, comme dict l'Apostre, afin que ceux qui vivent, cessent de vivre à eux-mesmes, mais à celuy qui est mort pour eux (2).

Dieu a fait son coup en vous, il est maintenant retiré en luy-mesme. Ne vous estonnez donc pas, sy vous portez seicheresse et sy cest le fruit de vostre travail passé. Cest ainsy que la pureté de l'amour divin récompense ceux qui le servent. Je pense que sy vous osiez, vous accuseriez Dieu d'indifférence ou d'inégalité, aussy bien que ses créatures. Et moy, je vous dis qu'essayant d'imiter mon maitre, je renvoirois ce porteur sans response, sy je ne craignois vostre courroux, et sy je ne desirois de vous faire voir une vérité que vous tesmoignez souvent d'ignorer, que je suis plus à vous en Jésus-Christ, que ne porte l'indifférence humaine.

(1) Dupuy 909, lettre CXI.

(2) II Cor. V. 15.

CXL

A LA MÊME (1)

Le Prélat ne visite les dames que « bien rarement. » — Il a vu « une parente » de sa correspondante. — Ses impressions sur cette « créature mondaine. »

[Dijon,] Décembre 1628.

Aujourd'huy seulement, j'ay veu vostre parente, que j'ay trouvée selon vostre description (2). Elle m'a tesmoigné désirer que je la revoie. Je ne sçay si chez elle cela se pourra commodément, ayant tenu jusqu'icy ceste conduite de ne point visiter les dames, que bien rarement. D'ailleurs, je ne sçay si je serois pour réussir auprès d'elle. Je pense au moins qu'il faudroit plus d'un jour.

J'avoue que l'esprit du monde est bien mal fait au regard de l'esprit de Dieu, et que les saillies qu'il donne et les extravagances qu'il fait faire ne sont pas fort agréables. Je ne m'estonne pas si anciennement on faisoit voir les esclaves ivres aux enfans de la maison, afin qu'ils fussent empeschés de tomber en semblables fautes par l'impertinence et les sottises de l'ivresse.

Il n'y a qu'à faire montre d'une créature mondaine pour donner desgoût du monde, et révérence aux choses divines, dont l'ordre et la conduite bien réglée gagnent l'amour et l'estime des cœurs.

O Dieu ! quelle confusion de pensées ! Quel désordre d'esprit ! Quelle légèreté et quelle instabilité de sentimens !... Que vous estes heureuse de vivre en lieu où l'esprit de Dieu vous donne de meilleures leçons, et où vous pouvez connoître qu'il n'y a point de plus grande misère que d'estre laissé à soy-mesme et à ses propres inclinations !...

Je vous supplie de travailler à la vraye sagesse et à la solidité de la vie, qui bannit de nostre esprit les inutilités

(1) B. N. Dupuy, 909, lettre LVI.

(2) Voir la note de la lettre précédente.

et les niaiseries qui occupent le monde, comme s'il n'estoit pas capable de meilleures choses. Je ne veux pas vous en dire davantage pour ce coup. A Dieu.

CXLI

A LA MÊME (1)

Encore cette « parente » ; conseils à son sujet. -- Avantages de la « dépendance. » — Une leçon d'humilité.

[Dijon,] Décembre 1628.

Je n'ay nulle défiance de vous ; au contraire, je vous crois meilleure que jamais, parce que je ne me sçaurois persuader que vous soyez inutilement avec une compagnie qui vous instruit d'exemple et de parole ; et puis, vous estes trop courageuse pour ne pas faire en perfection ce que vous entreprenez.

Si le monde a été si satisfait de vous, tandis que vous faisiez profession de le suivre, il n'y a point d'apparence que Dieu le soit moins, luy qui mérite infiniment plus, et à qui nous devons tout, sans nulle réserve.

Je n'ay pas veu, depuis, vostre parente : quelques considérations m'en ont empêché. Il faut un peu de prudence avec les esprits du siècle et plus de retenue que l'on en auroit si l'on n'avoit qu'à contenter Dieu. Elle tesmoigne beaucoup estimer ce que vous écrivez. Cela vous engage à continuer. Ce qui vient de vous doit faire impression en elle, qui semble encore un peu aimer le monde, parce qu'elle sçait que vous ne le mesprîsez pas sans le connoître ; que l'expérience que vous en avez eue vous en fait parler avec vérité ; et c'est de quoy elle a besoin, afin qu'elle s'y arreste moins, se servant de la cognoissance que vous en avez pour luy donner moins de lieu en son esprit.

Nous devons beaucoup à Dieu quand il nous fait naistre heureusement, et que l'esprit a sa raison et son jugement

(1) B. N. Dupuy, 909, lettre LVII.

bien estably. En cela la nature sert à la grâce et luy donne des avantages non communs. Ceux qui ne l'ont pas, ont besoin de conduite et de chercher avec humilité en autrui ce qui leur manque. La seule dépendance est le remède à leur mal, et souvent Dieu permet que nous en ayons besoin pour abatre je ne sçay quelle élévation d'esprit et d'humeur qui nous rendroit indomptables, si nous trouvions en nous tout ce qu'il nous faut. La dispensation divine en ses dons est merveilleuse. Aux uns, ils sont à ruine, comme aux autres à honneur et à profit. C'est pourquoy, nous devons nous contenter de ce que nous avons, sans rien désirer de plus, et donner libéralement ce qui est nostre et emprunter d'autrui ce que nous n'avons pas. Nous sommes tous débiteurs les uns des autres, et Dieu a saintement estably la nécessité parmi les hommes pour y maintenir la charité et l'humilité, et pour faire sentir à un chacun l'infirmité et l'indigence de son estre, afin que par là, il cognoisse le besoin qu'il a de recourir à Dieu, et de dépendre de luy. Les esprits humbles savent par lumières et par expérience ce que je dis ; et de là ils prennent leur conduite, par laquelle ils se tiennent humiliés devant Dieu et devant les hommes. Ils cognoissent leur néant et leur misère et ne s'eslèvent point plus qu'ils ne doivent. Ils vivent modestement et humblement avec tout le monde, estimant excès de charité les services qu'ils reçoivent, pour ce qu'ils voient en vérité que rien ne leur est deub qu'abjection et rejettement. Ce qui n'est point cela, ils le regardent comme miséricorde de Dieu sur eux, et croient que sans aveuglement et sans tromperie, on ne leur sçauroit bien faire ; qu'il est besoin que Dieu couvre leurs défauts par lesquels ils se voient mériter l'abandonnement de tout le monde.

Je vous parle comme si vous aviez besoin d'humilité, mais c'est à moy et non à vous à qui je fais ceste leçon.

Je vous supplie de la recevoir en ceste manière et de me croire ce que je vous suis en Jésus-Christ.

CXLII

A LA MÊME (1)

Différence entre les dons offerts à Dieu ou aux créatures. — On écrit au Prélat selon le langage de « l'homme extérieur »; il répond « selon l'homme intérieur. » — « Il semble qu'il le doive emporter, parce que Dieu mérite mieux que l'homme. »

Décembre 1628.

J'ay receu vos lettres et vos présens magnifiques. Cela est merveilleux, que vous soyez si libérale envers les créatures, et que Dieu qui devroit emporter le meilleur de vous, en reçoive si peu, comme s'il n'estoit pas digne de vos soins et de vos faveurs, ou qu'il n'eust pas moyen de vous les rendre. Et cependant, vous sçavez sa puissance, sa bonté et l'infinité de ses trésors, d'autant plus désirables, qu'ils nous mettent en possession des biens éternels, au lieu que ceux de la terre ne sont ny de substance, ny de durée.

Je ne dis pas cecy pour mespriser les vostres, mais seulement pour vous faire voir la différence des uns aux autres, et que nostre libéralité est beaucoup mieux employée à donner à Dieu qu'aux hommes.

Il faut que je vous fasse une confession véritable, mais je ne sçay si elle sera agréable. J'attens de meilleurs témoignages de vous que les extérieurs, pour avoir assurance de ce que vous nous estes. On dit que la ressemblance est cause de l'amour : celle que nous aurons avec Dieu, en mettra une entre nous qui fera d'excellens effects, et qui vous donnera, mais d'une manière rare, haute et singulière, ce que vous prétendez par les choses visibles. Par ceste similitude, je seray parfaitement assuré de vous, et je croiray plus que vos paroles ne m'en diront, là où toute autre chose ne me sçauroit parler que foiblement, et selon l'infirmité et la bassesse de son langage.

Je demande à Jésus-Christ qu'Il donne lumière à ces paroles, afin qu'elles se fassent entendre. Je crains autrement

(1) B. N. Dupuy, 909, lettre LVIII.

que leur obscurité en fasse ignorer le sens. Il est vrai que pour certaine chose, je suis une idole et que je ne voy pas ce que je voy (1), mais je le dois ainsy. Souvent vostre homme extérieur me parle, et je répons à l'intérieur, qui me tient un tout autre langage. Ma parole va à vous, selon ce que vous estes devant Dieu, et demeure muette pour tout le reste : et parce que vous suivez les mouvemens extérieurs de vostre esprit, nous ne nous rencontrons pas. Je respons à un point, et vous m'en demandez un autre. Cependant, si vous estiez dans la vraye lumière, vous trouveriez mon discours raisonnable, et fort à propos pour vos besoins. Vous demanderiez ce que vous ne demandez pas, et mes responses seroient selon vos demandes, et ceste harmonie feroit des effects qui surpasseroient de beaucoup ceux que vous cherchez et que vous ne trouverez pas, d'autant que l'esprit de Dieu ne les veut pas, et que celuy qui a esté formé en vous pour porter son image, ne les recevroit pas.

Vous estes composée de deux choses fort différentes : vous en suivez l'une et moy l'autre ; vous parlez de l'une et je respons à l'autre ; l'une vous occupe, l'autre me retient. Vous me voulez tirer à celle-là, et moy, je vous veux pour celle-ci. Vous travaillez pour l'une dans la fermeté de vostre esprit ; et moi, je veux vaincre pour l'autre, dans la raison, dans la vertu et dans la puissance de ce qu'elle est. En un mot, il semble que je le doive emporter, parce que Dieu mérite mieux que l'homme ; et parce que l'éternel est plus digne que le temporel, et que ce qui est de peu de durée.

Me direz-vous encore que je ne dis rien, et que je suis comme les idoles qui ont des yeux et qui ne voient point ? (2) Ne la serez-vous point plustost ? car, si vous aviez des yeux pour voir les choses qui vous sont montrées selon l'homme intérieur, vous ne les fermeriez pas pour ne les point voir. Vous aimez trop la raison et la solidité pour en détourner vostre veüe ; et qu'y a-t-il de plus raisonnable et de plus solide que ce que là lumière divine manifeste ?...

(1) Allusion au psaume CXIII : « *Simulacra gentium... oculos habent et non videbunt.* »

(2) Ps. CXIII, 4-5,

Je vous supplie, distes moy un peu quelles compagnies vous voyent, et quels fruits vous retirez de leur conversation ; si vous serez bien tost à la fin de vostre deuil, et quels changemens vous ferez alors en vostre personne. Je seray fort ayse de savoir tout cela, afin que mon âme s'en resjouisse, car je sçay que vos desseings sont bons, et qu'ils sont aussy esloignés de la vie ordinaire du monde, que vostre demeure en est dissemblable. A Dieu, Jésus-Christ vous bénisse en sa venue en la terre !

CXLIII

A LA MÊME (1)

Le silence de Zamet prouve sa « confiance en la bonté » de sa correspondante. Le passage du Roi en Bourgogne. — « Il n'y a rien qui déshonore dans la soumission. »

Décembre 1628.

Sans estre du nombre des dieux, il est très malaysé que vous sachiez la raison de mon silence, parce que moy-mesme je ne la sçais pas ; sinon que je n'ai point escrit, parce que je n'ay point eu envie d'escire. Et ce que vous attribuez en cecy à rigueur, il me semble que vous le devez prendre pour le contraire ; car il est certain que si je n'avois très bonne opinion de vous, et une entière confiance en vostre bonté, je n'aurois garde de me dispenser si librement d'une obligation à laquelle tant de choses me convient. Croyez donc, s'il vous plaist, que nous ne sommes jamais en meilleure intelligence que lorsqu'elle paroist moins, et que je me licencie de traiter avec vous comme avec une personne inconnue. Vous sçavez que vous ne me l'estes pas, et par conséquent, que je ne sçauois vivre de ceste sorte avec vous. Il faut donc quelque autre subject de mon procédé que ce-luy-là, que je changeray pourtant quand vous l'ordonnerez, parce que je sçay combien la charité chrestienne nous oblige de compatir aux infirmités du prochain ; et que pour luy

(1) B. N., Dupuy, 909, lettre LIX^e.

plaire, nous devons nous faire toutes choses avec luy : foibles avec les foibles (1) ; forts avec les forts, et ainsy du reste.

Je vous assure qu'en tout cecy, je n'ay pas seulement l'ombre d'une pensée de mortification. Je marche avec moins de desseings avec mes amis, et je m'imagine qu'ils savent que je le suis ; et je croy que leur plus agréable inclination est que je donne lieu aux miennes. Voilà comme nous ne nous rencontrons pas, puisque croyant vous satisfaire, je vous offense. Mais, sans mentir, c'est sans y penser. C'est pourquoy je ne m'en humilie point, et ne sçaurois en avoir le moindre desplaisir. Vous estes du nombre des esprits angéliques qui pénètrent plus dans les cœurs que dans les œuvres extérieures ; et quelque ignorance que vous feigniez, je ne puis me persuader que vous ne sachiez pas mieux mes pensées que vous ne tesmoignez. Cela suffit à mon repos, parce que cela suffit à ma justification.

Je vous remercie de vos nouvelles et particulièrement de l'avis que vous me donnez de l'arrivée du Roy en ceste ville (2)

J'ay peine à la croire. Nos montagnes n'ont pas leurs avenues assez grandes pour un si grand train, et nos neiges n'en permettent l'accès qu'aux oiseaux du ciel. Rien que les célestes ne nous peuvent aborder ; le reste en est incapable. Voilà quelle est nostre assiette en la terre ! Au reste, je ne vous trouve jamais plus raisonnable que quand vous vous humiliez. La prospérité vous gaste, et l'adversité vous

(1) I Cor. IX, 22.

(2) Langres, comme le prouvent les lignes suivantes. Les « montagnes » et les « neiges » dont parle Zamet ne peuvent s'appliquer qu'à cette ville, bâtie comme un nid d'aigle sur une montagne de 453 mètres d'altitude. Le « grand train » auquel il fait allusion, désigne l'armée du Roi.

Effectivement Louis XIII ne passa point par Langres, mais par Dijon, le 31 janvier 1629, comme nous l'apprend le *Journal* de Clément Macheret. « En l'an présent 1629, le dernier jour du présent mois de janvier, Sa Majesté fit son entrée Royale et ducal en sa ville de Dijon passant par la Bourgogne et par le Lyonnais pour aller délivrer la ville de Casal, laquelle estoit opprimée par l'Espagnol et receut visite audiet Dijon de Messieurs les vénérables du chapitre de Langres comme aussy de Messieurs les Maire et eschevins de la dicte ville de Langres. » (MACHERET, *Journal de ce qui s'est passé de mémorable à Langres et aux environs depuis 1628 jusqu'en 1658*. Langres 1880, p. 8.)

est très salulaire. Vous avez affaire à une mauvaise personne qui se scait défendre, et ne s'estonne pas aysément. Quand vous scaurez bien obéir, vous scaurez aussy bien commander, qui est ce que vostre humeur désire moins, et ce que la loy de Jésus-Christ ne désire pas.

Soyez luy fidèle en continuant vos soubmissions. Vous le devez, puisque vous connoissez qu'il vous y oblige ; ne résistez pas à sa puissance ny à ses liens ; quels qu'ils soient, ils sont, et justes, et honorables. Il n'y a rien qui vous offense, ny qui vous déshonore. Fussiez-vous assujettie à la plus vile créature du monde, son ordonnance eslève les choses humbles, et leur donne une dignité très excellente, qui l'eslève par-dessus les choses les plus grandes de la terre. Si vous en doutez, vous ignorez la grandeur de Dieu, qui est grand en ses œuvres, comme il est grand en soy. A Dieu.

ANNÉE 1629

CXLIV

A UNE RELIGIEUSE URSULINE (1)

Dieu est charité et vérité. — Les âmes religieuses doivent rechercher davantage ces deux vertus. — Ne pas s'inquiéter de ce que l'on pense et de ce que l'on dit de nous.

28 Janvier 1629.

MA SŒUR,

Jésus-Christ vous bénisse ! Les âmes qui manquent de charité et de sincérité en leurs paroles ne sauroient avoir de bénédiction ; encore que Dieu possède en soy toutes les perfections, sy est-ce que la Sainte Ecriture luy donne le nom de deux particulièrement, car elle dit que Dieu est charité et qu'il est vérité, ce que je ne vois pas qu'elle die des autres ; il est bien nommé miséricordieux, mais non miséricorde, de mesme elle dict qu'il est patient et juste, mais non justice et patience ; pour la charité et la vérité, le Saint-

(1) B. N., Dupuy, 947, f^o. 83.

Esprit dit davantage, car non seulement il l'appelle charitable et véritable, mais il dit encore qu'il est la charité et vérité mesme, ce qui nous tesmoigne combien, entre toutes les perfections divines, il estime ces deux, d'autant plus recommandables aux âmes religieuses que, par leur condition de vie, elles approchent davantage de ces perfections et de ces vertus divines. Les mauvaises retenues ne sont que des respects de nom et de secrètes nourritures de nos propres volontés qui ruinent notablement l'obéissance, l'humilité, la simplicité et la démission religieuse. Les confusions sont douces, il n'y a que le péché qui charge et qui se faict sentir comme une espine qui perceroit le cœur, mais là où il n'est pas, hélas ! que le repos est grand ! et que l'innocence qui s'élève comme un lis entre les espines est d'agréable odeur à l'âme qui la porte !...

Vous estes un peu trop dans le soin de vous-mesme et sensible à ce que l'on pense et à ce que l'on dit de vous ; laissez cela ; tenez-vous en paix au milieu de ces agitations, joignez vos soins à ceux que Dieu a de votre perfection, et l'amour que vous avez pour vous-mesme à l'amour qu'il vous porte ; cela estant, il fera des effects de sa bonté en vous, et vous rendra une vraie image de ses perfections.

A Dieu, ma fille, je ne vous dis pas ce que je vous suis en Jésus-Christ, je veux que les œuvres parlent et non les paroles.

CXLV

A UNE URSULINE (1)

Supporter avec patience et humilité les épreuves de la vie. — « Le repos de l'âme est à subir l'ordonnance divine et non à en vouloir estre délivrée. »

29 Janvier 1629.

MA SŒUR,

Jésus-Christ vous bénisse ! Je seray tousjours tel que Dieu me fera estre pour vous ; vostre sincérité m'y oblige parti-

(1) B. N., Dupuy, 947, f° 81.

culièrement, et quand une âme donne ce qu'elle a, il n'y a rien de petit en elle ; tout en est à priser ; nous ne devons pas avoir d'autres desseins sur elle que Dieu, ny rejeter ce qu'il regarde ; sa charité luy donne soin de nous, et pour nos imperfections elle ne se refroidit pas ; il est vray qu'elle ne faict pas tout ce qu'elle pourroit, mais elle n'abandonne pas pourtant.

Je vous prie d'avoir repos en vos peines ; vous demandez en vain vostre délivrance ; le temps n'en est pas venu, mais bien de souffrir humblement et tranquillement le travail qui vous exerce. Il y a permission de Dieu évidente, laissez-la estre, et soustenez-la avec patience et fidélité ; c'est ce qu'il faut pour demeurer en la voye de Dieu, qu'il veut estre exercée sur vous pour de très justes raisons, quoy qu'inconnues et dures à l'esprit humain.

Vous ne mourrez pas, et vous ne serez pas en repos, si vous-mesme ne vous le donnez ; vous le cherchez où vous ne le trouverez pas ; il est à subir l'ordonnance divine, et non à en vouloir estre délivrée. Rendez-vous conforme à Dieu et vous serez ce qu'il veut que vous soyez ; il veut la peine, vous la voudrez ; il veut le repos dans la peine, vous l'aurez ; mais un repos solide et non sensible ; donnez-vous plus de liberté pour souffrir, et non pour vous soulager ; le premier est du désir de Dieu, l'autre n'en est pas ; ne désirez que ce qu'il désire, et ne demandez que ce qu'il veut. Pour vous accommoder selon les desseins et les mouvemens de sa divine sagesse, il est convenable que vous passiez par l'espreuve ; ne la perdez pas. C'est la perdre de n'en pas profiter. Allez à Dieu humblement et confidemment et, croyez-moy, prenez vie en qui vous est mort, et salut, en la menace de votre perte. Notre-Seigneur Jésus-Christ soit avec vous pour jamais !

CXLVI

A UNE SUPÉRIEURE DES URSULINES (1)

« Le seul repos de l'âme est en Dieu ; les satisfactions que procurent les créatures sont éphémères. — Recevoir de Dieu les joies et les peines ; préférer sa volonté à tout le reste.

Le 16 febvrier 1629.

MA FILLE,

Il est vray que le seul repos de l'âme est en Dieu, dont la vie et l'appuy est éternel et ne finit jamais. Tant que nous cherchons autre chose, nous vivons en inquiétude, et les changemens nous changent, ce qu'ils ne font pas quand nous demeurons attachés à Dieu, car nous participons alors de sa stabilité, mesme dans les mutations de la vie. Que peut-il arriver à l'âme qui ne veut rien ? Que si les parens murmurent, elle y est insensible, où si la nature en est touchée, l'esprit l'est encore davantage de l'ordonnance de Dieu à laquelle il se soubmet avec joye, et cette joye luy est plus douce au fond de l'âme que toutes les amertumes du monde ne luy sont amères et pénibles.

Non, croyez-moy, ma Sœur, Dieu seul est vostre vie, vostre repos, vostre joye et vostre tout, et vous travaillez en vain si vous prétendez quelque autre chose et vous ne la trouverez jamais parmy les plus grandes satisfactions que vous puissiez recevoir des créatures. Nous devons avoir cette vérité présente et dire en nous-mesme : « ce que je trouve
« de satisfaction à cette heure en ma vie n'est pas solide
« parce qu'il procède d'une créature qui me peut manquer,
« ou qui n'est pas pour me faire tousjours trouver en elle
« cette satisfaction, parce qu'elle est finie et bornée en son
« estre, et par conséquent, sa vertu est foible et indigente ;
« je ne dois donc pas y laisser reposer mon esprit, mais au
« milieu de ma joye et de ma satisfaction, je me dois
« convertir à Dieu, et le regarder comme le principe du-

(1) B. N., Dupuy, 947, f° 85.

« quel dérivent tous les biens qui arrivent pour l'amour
« de luy. Je veux recevoir ce qu'il me donne, mais pour
« l'amour de luy aussy je suis preste de le quitter, et
« mon esprit, en le recevant, le renvoye à Dieu, duquel il
« procède et, par le bien qu'il me fait, je me veux unir
« plus estroitement à luy, et entrer plus parfaitement dans
« la reconnoissance de ses miséricordes pour avoir plus de
« sujet de l'aymer et de le servir. »

Voilà ce que nous devons estre au regard de Dieu, quand il fait naistre quelque sujet de joye et de satisfaction en la vie présente. Si vous prenez ces pensées, comme je vous en prie, vous sentirez vos mouvemens modérés en toutes choses, et aussytost que quelque subject de peine ou de consolation se présentera à vous, vous vous élèverez à Celuy par qui toutes choses sont ordonnées sur vous, et dans cette veüe vous les recevrez toutes sans discernement de peine ou de plaisir, parce que, pour les recevoir, il vous suffira de les voir ordonnées de Dieu. Cette manière de conduite nous oste les réflexions sur nous-mesme et sur nos actions et quand nous en avons quelqu'une à faire, nous dressons nostre intention à Dieu, et puis nous n'y pensons plus ; car, pour en recevoir peine ou plaisir, elle n'en deviendra pas meilleure, et elle demeurera telle que nous l'avons faite pour en avoir son prix devant Dieu.

Marchez en cette voye ; que la volonté de Dieu vous soit pour toutes choses, car nous devons cette révérence à nostre Créateur, et cette soubmission à l'estre de la créature qui nous porte, de nous tenir en estat de suivre ses divins mouvemens, et nulles choses ne doivent avoir la puissance de nous en empescher ; elles sont toutes soubz luy, il faut aussy qu'elles pleyent soubz sa direction, laquelle nous devons préférer à tout le reste ; cela est de la vie chrestienne, beaucoup plus de la religieuse, qui fait profession expresse de renoncer à tout pour adhérer à Dieu et à la perfection de son esprit. Je le supplie d'estre vostre force et vostre vertu en toutes les actions de vostre vie à sa gloire. Je suis à vous en luy.

CXLVII

A UNE SUPÉRIEURE URSULINE (1)

Les âmes ne se corrigent pas ordinairement par les pénitences, les jeûnes et les disciplines, mais en s'humiliant devant Dieu, en priant, en se surveillant dans les occasions, et en acceptant les épreuves de chaque jour. — Les martyrs des premiers siècles. — Le martyre que Dieu demande de nous.

25 Febvrier 1629.

MA SŒUR,

Il est bon de faire aucune fois des pénitences et les offrir à Dieu pour implorer sa grâce, mais d'en faire ordinaire, je ne l'approuverois pas ; je n'ay point veü que les âmes se soient corrigées par beaucoup de pénitences, par de longs jeusnes et de grandes disciplines, mais bien en se tournant intérieurement à Dieu et s'humiliant devant lui, l'âme lui représentant sa misère et son infirmité, avec supplication ardente d'y mettre la main, et luy donner aide contre elle mesme et la violence de ses passions ; outre cela, faire attention sur soy dans les occasions, ne guère parler dans l'esmotion, faire encore moins, prier beaucoup Dieu, aimer la retraite et le recueillement, autant que l'obéissance le peut permettre, ne pas suivre ses petites curiosités, mais les mortifier cent fois le jour, s'il y a subject de le faire, afin de prendre puissance sur soy à dompter ses mouvemens qui, plus on leur donne, plus nous font de guerre, et nous tyrannisent, en sorte que nous sommes après contrains de succomber.

Voilà la voye de se rendre parfaite et de se conduire dans la voye de Dieu et de la raison et non dans la crainte servile. Lui-mesme ne le faict pas, car, s'il donne de la terreur, il donne ses douceurs, et ce n'est qu'à l'extrémité qu'il vient aux menaces ; tous les mouvemens et les inspirations qu'il donne sont attraits de sa charité, par lesquels il nous appelle ; en cela il nous traite en enfans, et

1) B. N. Dupuy 947, f° 42.

non en esclaves. Nous ne sçaurions nous mieux conduire que de suivre la conduite de Dieu ; il faut s'accommoder doucement aux foiblesses et aux misères de la nature ; la tristesse et l'ennuy en est une, il la faut souffrir pour Dieu et la prendre comme quelque autre peine que vous recevriez et que vous voudriez accepter par soumission à Dieu. Il est pénible de faire bonne mine en cet estat, et d'avoir une contenance égale, et qui ne donne rien à la mauvaise humeur, mais je ne sache rien aussi qui purifie davantage l'âme, ni qui l'amortisse plus dans ses sentimens ; joint que Dieu donne grande bénédiction à ce petit martyre, et quand il n'en arriveroit aucun bien, c'est assez que Dieu vous a donné une telle nature pour vous disposer à la souffrir.

Cette manière de souffrance doit faire une partie de votre mérite et composer votre couronne ; Jésus-Christ autrefois avoit ses martyrs qu'il livroit à divers tourmens, et se plaisoit d'avoir leur vie par des voyes différentes. Les uns estoient crucifiés, les autres brulés, d'autres noyés et les autres précipités ; ils ne choisissoient pas leurs genres de martyres ; ils en laissoient disposer à la Providence de Dieu. Vous en devez faire de mesme, tolérant en vous ce que Dieu permet qui vous afflige et, par cette manière de tourment, offrir votre sacrifice à sa bonté, sans regarder si la chose est pénible ou non, car nous devons estre à Dieu selon les voyes et les moyens qu'il nous en donne, les uns par la mélancolie, les autres par la violence de leurs passions, d'autres par diverses espreuves extérieures et intérieures, et, par toutes, nous devons opérer nostre salut, et la perfection de nostre âme.

Vous n'estes en la terre que pour cela, et vous n'avez rien que pour mourir, non d'une mort commune qu'il n'est pas en votre puissance d'empescher, quand Dieu l'ordonnera, mais pour mourir d'une mort volontaire, qui dépend de votre élection, et cette mort est, quand l'on se résiste à soi-mesme, et qu'on souffre en cette résistance jusqu'à se résoudre d'en perdre la vie, plustost que de manquer au sacrifice et au martyre que Dieu demande de nous.

Je vous prie de souvent considérer les paroles de Jésus-

Christ, à ses disciples ; il dit ainsi : « *Ne craignez point ceux qui ont puissance de mort sur les corps, et qui, après les avoir fait mourir, n'ont plus que leur faire ; mais craignez celui qui, après avoir osté la vie du corps, a puissance de jeter l'Ame en la gesne du feu* » (1). Nous apprenons de là que nous ne devons pas appréhender ce qui nous peut faire mourir temporellement, mais nous devons craindre le juste jugement de Dieu, qui nous peut condamner aux peines éternelles.

Ne tesmoignez pas vos peines à vos Sœurs ; il leur faut monstrier du courage à la souffrance, afin qu'elles apprennent, à votre exemple, à souffrir. Jésus-Christ soit avec vous pour jamais !

CXLVIII

A MADAME DE PONTCARRÉ (2)

La soumission de Madame de Pontcarré fait plaisir au Prélat. Il ne doit cependant pas pour cela « s'accommoder », à elle ; « l'accommodement la laisserait dans l'infirmité, la contrariété la mettra dans la force. » — Il ne veut pas « d'habit de religion sur ses épaules », ce qui ne l'empêchera pas d'être « la servante de Dieu. »

Febvrier 1629.

Je suis fort content de vostre dernière lettre, non parce qu'elle tesmoigne beaucoup de soubmission, — je n'en veux point en vous pour la créature, parce que vous ne luy en devez point, — mais pour ce qu'elle représente un esprit humble, doux, raisonnable et séparé de ses inclinations ordinaires, qui ne vont pas tousjours à suivre le mouvement de toutes les vertus. Il semble que vous demandiez avec justice que l'on s'accommode à vous, et qu'on ne vous sçauroit refuser, sans pécher contre la charité. Mais je ne me puis satisfaire de ce prétexte ; l'accommodement vous laissera dans l'infirmité, et la contrariété vous mettra dans la force, à laquelle je vous veux, et que par elle, vous ne viviez plus à la foi-

(1) Matth. X. 28.

(2) B. N. Dupuy 909, lettre LX^e.

blesse de vostre sens, mais à la perfection d'une âme sanctifiée en la grâce de Jésus-Christ, qui nous en donne pour relever nos bassesses et fortifier nos courages contre le péché, le monde, les démons et nous-mesmes. Croyez moy, vous avez besoin d'un maistre. La servitude qui vous donne puissance et autorité ne vous est pas bonne. Vostre esprit s'y amuse, et ne regarde pas l'esprit de la grâce qui l'appelle à mieux.

Souffrez la captivité et faites vous petite pour Jésus-Christ, jusqu'au centre de la terre. A quel abaissement peut-elle arriver, qui ne luy soit exaltation ?...

Nous vivons humiliés dans nos péchés, à laquelle humiliation on n'en sçauroit adjouster une plus grande et plus honteuse. La gloire de la nature la souffre, et mesme s'y satisfait ; et quand il faut faire un pas en arrière pour Jésus-Christ, ô Dieu, quelle confusion ! C'est une cécité évidente de nostre raison perdue dans les ténèbres du mal de laquelle il faut que la lumière du ciel nous guérisse, et nous montre que la vraie grandeur est dans l'abaissement pour Dieu, et que toute autre grandeur que l'esprit humain cherche en la terre est abjection, mespris, et avilissement devant Dieu.

Je ne veux point d'habit de religion sur vos espaulles. Vous le porterez quand Dieu vous en fera la grâce, mais je veux que vous soyez sa servante, et que vous la soyez en vérité. Le reste n'est rien, et n'a part à la grâce, qu'autant que Dieu nous y destine. Mais pour estre à son service, nous y sommes tous appelés, et il ne faut point de vocation particulière pour cela. La vie chrestienne le demande, et que nous le fassions parfaitement.

Je me resjouis que vous soyez logée à vostre gré. Ainsy je supplie Jésus-Christ de se loger en vous, et que vous luy soyez une demeure agréable.

CXLIX

A LA MÊME (1)

« Le salut n'est point attaché à un voile, ni la perfection chrétienne à l'habit religieux. » Quelle que soit la vocation de cette âme, elle doit toujours être agréable à Dieu.

N'en doutez point ; le salut n'est point attaché à un voile, ny la perfection chrestienne à l'habit religieux ; aux âmes que Dieu y appelle, il y faut obéissance ; mais c'est la vocation qui luy donne vertu, sans laquelle il ne feroit rien.

Si la Providence divine dispose de vous autrement, en sa disposition vous trouverez votre salut, et non ailleurs. Mais quoy qu'il arrive de votre vie, vous la devez tousjours rendre agréable à Dieu, et luy faciliter les moyens de la remettre dans l'innocence. De cela, nulle chose ne vous peut dispenser, et vous estes obligée d'y travailler en toute condition. Demandez à Dieu qu'il vous y fortifie, et qu'il surmonte vos empeschemens par sa grâce.

Je désire extrêmement voir votre esprit desbrouillé de ses propres passions, et capable de se bien connoistre, sans que le sentiment l'offusque ; que la grâce luy commande et qu'elle luy donne force d'assujettir ce qui est en vous plus fort que luy.

Priez avec puissance et persévérance, afin que tout soit modéré en vous ; que la raison ramène tout ce que vous estes à son devoir ; que l'esprit soit subject à Dieu et la nature à l'esprit ; que ses impétuosités ne luy fassent point violence, et qu'elles ne l'emportent point là où il ne doit pas aller ; que chaque chose demeure en son ordre.

Si j'avois à désirer la puissance de saint Pierre, de laquelle vous parlez, ce seroit pour lier le démon qui vous tourmente, et délier la grâce qui est encore si foible en vous, et qui vit comme captive au milieu de ses ennemis, au lieu qu'elle en devroit triompher, mais je prévois que rien ne vous sera donné sans peine ; que la mesure de votre travail sera celle de la grâce, et que, selon vos combats seront vos victoires.

(1) B. N. Dupuy, 909, lettre LXI.

Dans les sentimens de la vraye vie, il faut que vous parliez et demandiez beaucoup à Dieu ; que vous joigniez les pénitences à vos prières. Dieu les escoute volontiers en ceste sorte. Plus je vas en avant, et plus je le trouve ennemy de nostre vie. « *Celuy qui l'ayme, la perdra* (1) », dict Jésus-Christ. Il la hait, et il veut que nous la haïssions, afin de la conserver éternellement. Je ne sçay ce que cela veut dire, mais je vous souhaite une âme pénitente qui ayme les mortifications ; qui châtie le corps qu'elle a beaucoup flatté ; qui fasse peu de cas de sa vie, et qui l'expose mesme au péril pour satisfaire à la justice de Dieu. En ceste rigueur, vous trouverez la douceur que vous cherchez, et dans l'assujettissement de la chair la liberté de l'esprit.

Vous m'obligez, quand vous prenez la peine de m'escire, et vous ne devez point craindre de le faire trop souvent. Je connois dans vos lettres jusqu'aux moindres mouvemens de vostre esprit ; et sans que vous m'en parliez, je sens quand ils sont raisonnables, ou quand ils ne le sont pas. Il y en a de réglés ; il y en a aussi de malings, de ceste malignité que la gloire enfante, qui est si propre aux enfans d'Adam. Demandez à Jésus-Christ qu'il vous fasse une âme sainte, et que sa grâce efface les vestiges du péché en vous. Je vous remercie de tous vos livres. Je les ay leus avec consolation. A Dieu. Jésus-Christ vous bénisse !

CL

A LA MÊME (2)

A propos d'une maladie de « Monsieur son parent » dont elle lui a fait part, Zamet exhorte Madame de Pontcarré à prier pour « ce pauvre vieillard » afin qu' « il reconnoisse les devoirs de son âme envers son Créateur. » -- Souvenir de « feu Monsieur de Genève. » — Ne pas se rendre malade de trop de pénitences.

Mars 1629.

C'est user peu libéralement du pouvoir que vous avez, d'attendre un congé d'escire. Je vous supplie de le faire,

(1) Jean, XII, 25.

2) B. N. Dupuy, 909, lettre LXII.

quand il vous plaira : vos lettres seront tousjours les bienvenues. Je suis marry de vostre indisposition et de celle de Monsieur vostre parent. Je voudrois qu'il fust aussi bien que vous par le dedans, et que Dieu luy eust inspiré vostre esprit de libéralité, avec les bons sentimens que vous avez. La miséricorde invoque la miséricorde. Elle sera faite aux miséricordieux ; *et selon la mesure dont nous aurons mesuré les autres, nous serons mesurés* (1). Il faut bien prier Dieu pour luy afin qu'il se convertisse et qu'il recognoisse les devoirs de son âme envers son Créateur.

O Dieu ! qu'est-ce que de la vie, des biens, des honneurs et des plaisirs !... Qu'en demeure-t-il à ce pauvre vicillard, après avoir vescu quelques années sur la terre ?... Tout cela est passé. Et il ne luy reste que la mort qu'il a présente devant les yeux, et une éternité qui la suivra, avec le jugement de Dieu qui luy rendra selon ses mérites. Nous regardons trop la vie présente, et nous ne considérons pas assez ce qui la suit ; et feu Monsieur de Genève se mettoit tous les jours trois fois devant Dieu, comme s'il eust eu à mourir, et à subir son jugement ; et tachoit de se rendre au mesme estat devant la Majesté divine, comme si actuellement il eust eu à rendre l'esprit. C'est le moyen de séparer puissamment son esprit de toutes les choses créées et de l'appliquer à son salut.

Vous n'avez que faire de toutes ces remonstrances. Vos pensées valent beaucoup mieux. Ne vous faites pas malade de trop de pénitences, et conservez vostre vie, afin qu'elle meure plus longtemps. A Dieu.

CLI

A LA MÊME (2)

La correspondante du Prélat est encore « un peu amie de la nature ». — Il faut souffrir « pour purger le péché si intime en nous. » — Les « outils » dont la miséricordieuse justice de Dieu nous façonne.

Mars 1629.

J'ayme mieux vous envoyer une mauvaise lettre que man-

(1) Math. VII, 2 ; Marc, IV, 24.

(2) B. N. Dupuy, 909, lettre LXIII.

quer à vous écrire, tant j'ay peur de vous affliger. La charité oblige de prendre soing des personnes tendres, qui ne peuvent souffrir sans se plaindre. Mais si elles se rendoient un peu plus fortes, on tiendrait avec elles une conduite plus raisonnable. Vous n'en estes pas encore là ; mais j'espère que vous y viendrez à la fin, et que la grâce vous fera un autre chemin que la nature, de laquelle vous estes un peu amie.

Il est certain que la voie de Dieu est fort rigoureuse sur les créatures. Il le faut pour purger le péché si intime en nous, qu'il est comme une mesme chose avec nous. Pour en faire la séparation, il y faut de la violence, et par conséquent de la douleur. La maladie, les ennuis, les combats contre nous-mesmes, la persévérance au bien, ce sont les outils dont la miséricordieuse justice de Dieu nous façonne, et nous fait enfin revenir à sa ressemblance.

Tout cela ne se fait point en nous, qu'avec souffrance et contradiction, et avant que mourir véritablement, il faut mourir mille fois, et par plusieurs morts particulières, arriver à celle qui nous donnera la vraie vie.

Je vous rend grâce de vos nouvelles. A Dieu.

CLII

A UNE RELIGIEUSE URSULINE (1)

Exemple de Sainte Catherine de Gênes, qui acceptait indifféremment tout ce qui était de l'ordonnance de Dieu sur elle. Essayer de l'imiter. — Le Prélat est le serviteur de tout le monde en Jésus-Christ ; il définit l'attitude que cette religieuse devra observer avec lui.

Ce 4 Mars 1629.

MA SŒUR,

A quoy pensez-vous que seroit réduite une âme qui vivroit sans désirs et sans vouldoirs, et qui accepteroit indifféremment toutes choses, selon l'ordre de la Providence de Dieu sur elle ? La grande sainte Catherine de Gennes

(1) B. N. Dupuy, 947, f^o 89.

n'estoit pas seulement dans cette vertu d'acceptation, mais elle estoit passée dans une insensibilité si grande de l'esprit, que les choses qui luy arrivoient, luy estoient toutes une, elle les recevoit sans que son esprit fust capable de discerner ce qui luy estoit bon ou mauvais, doux ou pénible, et ainsy du reste ; car il est dit dans sa vie que la mort de son mary, qui estoit très fâcheux, estant advenue, les personnes qui la voulurent consoler luy dirent qu'elle estoit bien heureuse de se voir délivrée d'un tel tourment ; elle fit une réponse merveilleuse, disant que son bonheur luy estoit aussy peu sensible, comme s'il ne luy fust point arrivé, parce que son esprit, mort à tout, ne regardoit plus qu'à suivre la disposition de son Amour, qu'elle sçavoit conduire toutes choses à bien, et pour l'avantage de la créature. Quelle vie en cette âme ! vie sainte, regardant Dieu, et adhérente à luy, vivante en luy, et morte à tout le reste, morte aux amis, aux parens, aux divertissemens, aux occupations de la terre, aux soins, aux reveües, aux prévoyances, et à tout ; cette vie ne soupiroit que Dieu, n'aspiroit qu'à Dieu, ne cherchoit que Dieu, ne désiroit que Dieu, et son ordonnance estoit si vivement imprimée en elle, qu'elle s'estonnoit comme les âmes se pouvoient plaindre, quelques peines qu'elles eussent, et comme elles n'estoient pas contentes dans la peine, veü qu'elles y estoient par la divine ordonnance. Ainsy ay-moit elle tout, et maux et biens, et enfer et Paradis et Purgatoire, et maladies, et afflictions, et joyes, et tourmens, et généralement tout ce qu'elle voyoit estre compris en cette mesme ordonnance

Demandez à Nostre Seigneur quelque part à la grâce de cette sainte, pour entrer en celle de ses effets ; mais j'entends cecy pour l'esprit, car pour le corps, vous ne la devez regarder sinon en ce que vous devez vivre comme elle, tranquille dans les maux que Dieu permettra vous arriver, auxquels vous ne pourrez remédier ; pour les autres il les faut guérir, s'il est possible ; mais, du reste, je veux en vous une âme sainte, douce, débonnaire, patiente, charitable, humble, confiante, constante et forte, avec les autres vertus qui conviennent à la vie religieuse. C'est là où je

demande les mortifications pour faire régner la vertu, et faire vivre Jésus-Christ en vous ; qu'il y devienne puissant, et que, par vostre consentement, il se rende le maistre de vostre estre et de vostre vie, qu'il agisse en vous, qu'il commande à vos sentimens et à vos inclinations ; bref qu'il soit tout en vous et que vous n'y soyez plus. Cela se fera par la force de vostre courage établi en la grâce, et par la persévérance au bien jusqu'à la fin de vostre vie, renonçant continuellement à ce qui s'élèvera en vous contre la vertu et la perfection chrestienne. Il n'y a que les combats et les victoires qui nous donnent la force, qui détruisent l'estat du péché, et qui nous ramènent à l'estat d'innocence.

Ne soyez aucunement retenue par aucun respect de me dire ce que vous avez en la pensée ; ces choses sont bonnes dans le procédé ordinaire, mais non quand Dieu, par sa bonté, veut faire quelque chose de plus. Il nous donne puissance de traiter avec vous selon tout l'instinct qu'il vous en donnera. Saint Paul se dit serviteur de tout le monde en Jésus-Christ (1) et, en cette sorte, il n'y avoit personne qui n'eût droit d'user de luy pour son salut, et pour l'accomplissement des desseins de Dieu. En cette sorte, nous avons tous droit d'user les uns des autres, les petits des grands, les hommes des Anges, la terre du Ciel, et généralement nous pouvons nous servir de toutes les créatures pour nostre avancement en la vie de la grâce, sans qu'elles nous en puissent empescher. En cecy, le respect qui est ordinairement parmy le monde n'a point de lieu ; c'est chose trop basse et trop humaine pour entrer en chose si sainte et en un usage si relevé. Vous n'y manquerez jamais, tant que vous suivrez les mouvemens de Dieu ; au contraire, vous y satisferez parfaitement, car l'esprit de Dieu estant très parfaitement réglé, il ne vous sçauroit suggérer aucune messéance ny incivilité ; il saura vous faire garder ce que vous devez de respect charitable et de révérence au prochain, et par son esprit, vous l'accomplirez plus noblement que par le vostre.

(1) I. Cor. IX, 19.

Pour ce qui regarde ce que vous m'crivez, je ne vous en veux rien dire ; l'esprit de Dieu vous en donnera lumière et je dois en ce point luy laisser le soin de vostre conduite. Les âmes libres de toutes choses reçoivent beaucoup de Dieu, et, j'ose dire, tout ce qu'il leur faut pour marcher droitement en sa présence. Nostre Seigneur soit avec vous !

CLIII

A UNE RELIGIEUSE URSULINE (1)

Jésus-Christ ne s'est pas justifié en présence des calomnies de ses ennemis ; il a attendu de son Père sa justification. Nous devons agir de même.

Ce 25 Mars 1629

MA SŒUR,

Jésus-Christ vous bénisse ! Il est très véritable que plus la peine est grande et plus la devons-nous aimer. Je vous prie, faites un sacrifice à Jésus-Christ, humilié et innocent en son humiliation et attendez, en patience, vostre justification de luy ; il ne faut rien précipiter ny avancer le moment qu'il a ordonné pour cela. Il ne s'est point justifié, et n'a point accusé ceux qui le condamnoient, parce qu'en leur procédé injuste, il a regardé l'ordonnance de Dieu sur luy, comme portant nos péchés. Il est tiré de l'ignominie de la Croix et de la confusion de la calomnie par le triomphe de la Résurrection. Cette œuvre de la puissance de son Père sur lui, a été sa justification ; en elle ses accusateurs et ses ennemis ont été confondus, et son innocence a triomphé. Cela s'est fait par l'œuvre de sa gloire, et non par la défense de sa parole ; il n'a de rien avancé le temps de sa résurrection, et quoy qu'il vît que ses plus fidèles disciples souffriroient scandale en sa croix et en sa mort de trois jours, il n'a pourtant refusé ni l'un ni l'autre, il y est monté, il y est mort, il est demeuré au sépulcre tout le temps ordonné par son Père ; en cela il n'y a rien eu de précipité, il n'a

(1) B. N. Dupuy, 947, f° 89.

rien faict avec anxiété, mais avec une patience et tranquillité souveraine, attendant sa délivrance et des liens de la mort et des liens de la calomnie par le triomphe de sa gloire, dans laquelle il est entré par révérence et déférence à l'ordre de son Père, et non par inclination. Il a fait entrer les mouvemens de la nature en cet ordre, il y a tout compris, il n'a eu égard qu'à cela ; le reste, il le rejette comme indigne de la solidité de sa vertu, et de la pureté de sa dépendance vers son Père, à la providence duquel il a toujours abandonné sa vie et ses conduites.

Quel procédé parmi une si grande innocence et quelle confusion pour nous qui, chargés de péchés, voulons justifier notre innocence, pour peu que nous en ayons ! Reposez-vous sur lui ; il aura certainement soin de vous ; l'innocence est une consolation si douce que rien n'est capable de la brouiller. Vous estes un peu trop appliquée à vostre justification ; contentez-vous que Dieu vous cognoisse, et que les Anges sçachent qui vous estes ; laissez-vous donc à la sainte Providence, et sur toutes choses, mettez votre esprit en repos, et travaillez au monastère selon que l'obéissance vous y appliquera, comme si vous n'aviez que cela à faire ; c'est le moyen de tout faire parfaitement, et avec une incroyable simplicité d'esprit, car l'esprit ne regarde que ce qu'il doit faire, et ne va point plus avant. Si on lui montre autre chose, il s'y adonne de mesme, et se tient à celle-là sans passer outre. Si Dieu change encore, et l'applique à quelques autres nouveaux sujets, il s'y abandonne de mesme et suit ainsi continuellement l'ordre de Dieu sur luy, sans rien négliger et sans s'occuper du temps et des choses à venir ; il lui suffit d'estre disposé à les faire quand elles lui seront ordonnées.

N'ayez point de peines de vos fautes ; nous ne sçaurions vivre en la terre sans en faire ; modérez seulement vos promptitudes, et travaillez à vous rendre supérieure à vos sentimens mélancoliques et foibles ; ce travail doit estre par quelque force sur vous, mais encore plus par application de vostre esprit à Dieu, à qui vous devez demander grâce pour tous vos besoins. Les âmes s'inquiètent de leurs man-

quemens, et je veux, au lieu de vous en inquiéter, que vous vous présentiez devant Dieu, que vous lui disiez ce que vous estes, et que vous lui demandiez ses miséricordes pour vous préserver de chutes à l'advenir. Jésus-Christ soit avec vous pour jamais !

CLIV

A UNE RELIGIEUSE URSULINE (1)

« Ne pas regarder la récompense » pour « bien faire. » Avoir des sentimens désintéressés. Exemple des martyrs — « Avoir de l'autorité », quand on est en charge, mais l'exercer en Jésus-Christ et pour Jésus-Christ.

Le 10 Avril 1629.

MA SŒUR,

J'espère que Dieu, après avoir esprouvé votre maison, donnera des tesmoignages de sa profusion sur elle ; mais ce n'est pas pour cela qu'il faut bien faire, c'est regarder la récompense et l'intérêt que de le servir de cette sorte ; il faut avoir des sentimens désintéressés et demeurer fidèlement constante à son service jusqu'à la mort, quand il ne donneroit rien, au contraire, qu'il osteroit tout, et nous laisseroit dans la disette de toutes choses. Il y a peu d'âmes qui arrivent à cette perfection, qui demande un courage et une patience incroyable, et l'un et l'autre manquent pour l'ordinaire ; et quand il semble que Dieu ne bénit pas notre conduite, l'esprit s'inquiète parmy cette rigueur et se relâche de son intégrité et cherche des voyes d'accommodement et de soulagement qui ne sont pas dans la pureté et la perfection de nos premiers sentimens.

Les martyrs ne se sont point cachés lorsqu'ils estoient persécutés ; au contraire, ils se sont montrés et offerts aux tourmens dans lesquels ils ont suivi fidèlement et courageusement l'instinct de Dieu sur eux, sans regarder ce qui en arriveroit. En cette fidélité ils ont trouvé la mort, et dans

(1) B. N, Dupuy, 947, f° 79.

la mort la vie qui ne meurt plus. Voilà où leurs travaux et leur persévérance les ont conduits. Nous devons tenir le mesme chemin selon nos petits pouvoirs et portées, et selon les occasions que Dieu nous en donne. Il y a temps de souffrir et temps de jouir ; en l'un, comme en l'autre, nous devons estre à Dieu, forts en l'adversité et humbles dans la prospérité et la jouissance ; et ainsy nous serons pleinement à Dieu, et plus à luy qu'aux choses qui nous environnent. Il faut que l'esprit demeure ferme et arresté aux choses solides, sans légèreté ny changement ; ce point icy est d'importance, faites-le comprendre à vos novices, ayez de l'autorité en vostre charge, mais soyez maistresse pour Jésus-Christ ; que vostre domination sur vos sœurs soit en luy et pour luy, réservant l'humilité pour vous, et la petitesse en vous. Il ne se faut point assurer aux louanges des hommes, il n'y a que les divines qui nous puissent donner assurance. Nostre Seigneur soit avec vous !

CLV

A MADAME DE PONTCARRÉ (1)

Mgr Camus fait à Zamet « ses charités accoutumées. » — Pour lui, il ne sait de la croix et de la gloire de Jésus-Christ que ce que la foi lui en montre, mais il « s'en applique hardiment les fruits. »

Avril 1629.

Je ne croyois pas avoir le loisir de vous escrire. Voicy qu'il m'est donné, et je m'en sers, non que j'aye rien à vous mander, mais seulement, pour vous tesmoigner que j'ay mémoire de vous.

Nous avons encore icy le bon Seigneur qui nous fait ses charités accoutumées (2). Je l'emmèneray mardy pro-

(1) B. N. Dupuy, 999, lettre LXIV.

(2) Mgr Camus, évêque de Belley, qui prêcha à Dijon et à Langres en 1629, « lequel *consentiente seu dispensante ordinario Lingonensi Dno Sebastiano episcopo meritissimo*, célébra à Dijon les sacrez ordres aux quatre temps de caresme et à *Sitientes (in privilegio Passionis)*, puis vint à Langres et prescha en la grande église les jours de vendredy et Sabmedy et Pasques ensuyvants qui estoient les 13, 14 et 15 apvril. » (CLÉMENT MACHERET, *Journal*, p. 9.)

chain. Je suis ignorant de la croix et de la gloire de Jésus-Christ. Tous ces mystères sont dans la grandeur de sa puissance, de sa sapience, et de sa bonté. Ce sont des abysmes impénétrables à la condition de mon esprit. Je n'en sçay que ce que la foy m'en montre, et dans l'obscurité de sa lumière, je les adore et en demande les grâces et les bénédictions.

Je sçay que ces mystères sont pour moy ; c'est pourquoy plus hardiment je m'en applique les fruits. Ce sont nos trésors et nos richesses, desquels nous tirons non seulement la vie, mais la plénitude et la surabondance de la vie. Par eux nous subsistons et nous sommes élevés à des estats de grâce et de gloire qui ont rapport à la grandeur de Dieu, mais nul à nous ny à nostre petitesse. C'est par là que l'homme est élevé par dessus les anges, et que laissant l'infirmité de sa nature, il entre en une dignité surnaturelle qu'il puise dans les mérites de Jésus-Christ, dont il est fait membre par l'Incarnation, par conséquent, vivant de sa grâce et de sa vie, et participant de sa gloire.

Le silence que j'ay pour vous m'est une marque de la parole de Dieu en vous. Je vous supplie de l'escouter.

CLVI

A MADAME DE PONTCARRÉ (1)

Le Prélat plaisante Mme de Pontcarré sur sa maladie et sa mort prochaine. Il demande qu'elle vive, afin que « la grâce vive en elle, et qu'elle la serve aussy longtemps qu'elle a servy à elle-mesme et au monde. »

Avril 1629.

C'est à ce coup qu'à bon escient, je suis marry de vostre indisposition. Ma sévérité ne me sçauroit empescher de désirer vostre vie pour la perfection de l'œuvre que la grâce a commencée en vous. Il n'y auroit point d'apparence que vous allassiez si tost rendre compte en l'autre monde. Je

(1) B. N. Dupuy 909, lettre LXV.

vous supplie, attendez mon retour et ne mourez pas, que je ne me sois moy-mesme recommandé à vos prières. Mais d'où vient que vous ne nous parlez pas de vostre maladie ? Ce sont les nouvelles que nous désirons le plus entendre que celles de vostre santé. Voilà une grande mutation de la main du Très-Haut (1), que vous vous oubliez vous-mesme pour parler des autres. Seroit-il possible que l'amour de vostre personne fust desja amorty en un si haut degré ?... Cela seroit bien estrange que vous alliez mourir, sans sentir que vous fussiez malade ; mais tout sérieusement, je demande à Dieu que vous viviez, afin que la grâce vive en vous ; que vous la serviez aussy longtemps et aussy parfaitement que vous avez servy à vous-mesme et au monde. Si vous estiez à Dieu ce que vous estes aux créatures, vous seriez bien rare ; mais c'en est un grand acheminement d'avoir le cœur bon et capable d'aymer avec destachement de soy mesme.

Pour nouvelles de ces quartiers, tous nos arbres sont fleuris ; que l'air est serein et que je m'en vas dire la messe où je prieray Dieu pour vous.

CLVII

A MADAME DE PONTCARRÉ (2)

« Le voile n'a rien de commun avec les vertus chrétiennes. » — Ne pas s'émouvoir quand on lui en parle. Si c'est le dessein de Dieu, il le fera connaître. « Vivre en repos. »

Mars 1629.

L'on m'escrit de toutes parts les maux qui vous travaillent. J'aurois tort de ne pas me plaindre de vostre rigueur qui me les cache à moy seul, les faisant connoistre à tout le monde. La raison que vous m'en donnez ne me contente pas. Il faudroit avoir moins de charité que nous n'en avons, pour ne pas entendre vos afflictions avec patience, et avoir au moins, avec le desplaisir qu'elles apportent, la

(1) Ps. LXVI, 11.

(2) B. N. Dupuy 909, lettre LVI.

consolation de les apprendre de vostre main. Vous voulez à mon avis me rendre la pareille et vous venger de mes sévérités passées ; mais je crains que vous ne le fassiez avec beaucoup de différence. Je ne me veux pas expliquer davantage. Il faut laisser à vostre esprit l'exercice de deviner le reste.

Je vous supplie, guérissez-vous et vivez, afin que vous ne soyez pas si tost au bout du martyre. Il y a plaisir à vivre en ceste sorte, et non pour les délices de la terre, qui font que la vie est morte en nous. Ne perdez point l'occasion de traiter aucunes fois avec la M. C. (1). Laissez des âmes ce qui ne vous accommode pas, et prenez-en ce qui vous est utile. Le voile n'a rien de commun avec les vertus chretiennes. Quand on vous en parle, il le faut escouter, sans vous en émouvoir. Sy c'est le desseing de Dieu, il vous persuadera en son temps. S'il ne l'est pas, vous n'aurez rien à craindre, vous n'y entrerez jamais par tentation. La tromperie ne vous doit point faire peur en ceste matière. Vous en estes exempte. L'esprit de Dieu a créé diversité de choses en ce monde, non pour nous obliger à nous en servir, mais pour satisfaire au goût de plusieurs : chacun en prend ce qui luy est propre, et en laisse le reste aux autres. Nous en devons faire de mesme envers les âmes. Dieu leur donne diversité de pensées et de sentimens, et les expose tous ; c'est à nous de choisir et de nous tenir à ce qui se rapporte à nos inclinations, sans confondre le pénible avec le délectable. Cecy vous peut servir d'accommodement pour les humeurs du monde et donner plus de facilité à la vostre pour vivre en repos. Je supplie Jésus-Christ de vous sanctifier dans vos infirmités, afin que sa vertu habite en vous.

(1) Peut-être Mme Arnauld, qui avait fait profession le 4 février 1629 sous le nom de Sœur Catherine de Sainte Félicité, ou encore la Mère Agnès, en religion Sœur Catherine Agnès de Saint Paul.

CLVIII

A UNE SUPÉRIEURE URSULINE (1)

Etre vertueux pour l'amour de la vertu, sans regard vers les biens créés ; regarder Dieu seul. — Encore les vœux. — Dieu se contente parfois du désir du vœu et en donne les effets.

Cc 2 May 1629.

MA FILLE,

Jésus-Christ vous bénisse ! Les choses que Dieu fait sont tousjours bien faites, et mieux que celles qui partent de nous, qui travaillons souvent avec beaucoup de peine et n'avançons rien. Ses œuvres sont faites à loisir, mais elles sont fortes et efficaces, et quand Dieu travaille pour nous, c'est avec tant de vertu et de lumière, qu'il ne demeure aucune mauvaise impression ; au contraire, le mal se change en bien, et les ténèbres se convertissent en une vertu plus éclatante.

J'espère que Dieu bénira vos peines et que l'exercice que vous avez porté, aura sa récompense mesme en la terre ; mais ce n'est pas pourtant à quoy nous devons tendre ; tout cela est si peu de chose au regard de ce qui nous est promis au Ciel, qu'il n'est pas digne d'aucune considération ; mais nous devons souffrir ce qui nous arrive de la part de Dieu, parce que tout ce qui vient de luy est précieux, et nous devons estre vertueux pour l'amour de la vertu ; mesme quand il n'y auroit ny chastiment ny récompense, il faudroit tousjours bien faire.

L'amour de Dieu et sa satisfaction est une récompense par dessus toutes choses ; c'est celle-là purement qui nous doit conduire et nous régler en nos actions ; tout ce qui est hors de cela n'est pas assez noble pour la noblesse de nostre cœur, ny assez pur pour respondre à la pureté de l'amour de Dieu. C'est pourquoy nous n'y devons nulle

(1) B. N. Dupuy, 947, f^o 48.

attention ; si les biens de la nature, ou créés, nous arrivent en regardant seulement les éternels, à la bonne heure ; il les faut recevoir, mais que nous les ayons en nostre attention pour faire les actions de vertu, cela ne doit point estre. Regardons donc seulement à contenter Dieu et à le satisfaire, parce qu'en ce point là consiste nostre véritable repos et la stabilité de la vertu.

Pour le vœu que vous savez, je vous supplie, quand vous nous verrez, de nous dire si vous n'en avez plus de si fortes pensées, et ne pas croire, quand vous changerez de sentiment sur semblables choses, que l'on vous accuse de légèreté, car il n'y en a point du tout, et les meilleures âmes, et qui sont les plus solides en leur conduite, sont subjectes à de pareils changemens. La raison, c'est qu'il arrive ordinairement que Dieu nous donne ses pensées, non pour nous en donner l'effet particulier, mais plustost pour nous acheminer à la disposition qu'il demande de nous, dans laquelle estant, il ne prétend plus l'effet des pensées qu'il nous a données, parce que nous sommes dans une perfection plus grande que ne porte l'effet particulier, quand bien nous l'aurions. Par exemple, pour mettre une âme dans la disposition d'un parfait dégagement des biens, Dieu luy donnera envie de faire le vœu de pauvreté, non qu'il veuille en effet qu'elle le fasse, mais luy propose le vœu pour l'attirer au desgagement qu'il demande d'elle, et quand l'âme y est en vérité et en effet, et qu'elle est pleinement et fidèlement rendue à Dieu et à ses mouvemens, alors il ne se soucie plus du vœu et par conséquent les pensées qu'il en a données, s'affoiblissent, et l'âme ne se sent plus dans la mesme ferveur, non du dégagement, car elle l'a en la forme que Dieu le désire, mais de faire le vœu pour lequel elle avoit auparavant de si fortes pensées, et ce changement n'est point de l'âme, mais de Dieu, qui opère diversement en elle, faisant ses impressions ou plus ou moins, selon le besoin qu'en a la créature pour se rendre aux vœux de son Créateur. Croyez-moy, vous serez mille fois plus assurée sur l'œuvre de Dieu que sur la vostre ; s'il ne donne stabilité aux choses qui d'elles mesmes ne sont pas

stables, il est impossible qu'elles subsistent. J'espère que sa grâce fera des changemens en vous que vous-mesme ne pourrez comprendre, et cela se fera par la seule voye de la dépendance et de la soubmission, qui est celle que donne une bonne conduite. Jésus-Christ soit avec vous !

CLIX

A UNE SUPÉRIEURE URSULINE (1)

Prudence à observer dans les vœux. — Laisser la liberté aux âmes. — Ne pas leur imposer ses propres sentimens.

Ce 2 May 1629.

MA FILLE,

Il est vray que la soumission est du devoir d'une âme religieuse qui, sans l'obéissance, n'est rien, ne pouvant, séparée de cette conduite, suivre autre chose que ses propres inclinations ; vous dites que, ayant connu cette vérité, vous l'avez embrassée, estimant que vous faites chose très agréable à Dieu et très avantageuse à vostre salut. Quand on ne regarde simplement que Dieu, et qu'on n'est pas dans ses intérêts, cela donne confusion à ceux qui n'ont pas de si bons sentimens, mais ce n'est pas, je pense, pour cette raison que vous le voulez faire, ce seroit une veüe qui ne seroit pas pour Dieu, mais pour les créatures qui ne sont pas dignes de la moindre de nos pensées, si nous ne les donnons pour Dieu, et que luy en soit l'auteur.

J'ay veu et considéré vostre vœü et je le trouve bien expliqué, et en des termes tels que je n'ay pas peine à croire que Dieu vous l'a inspiré. Je vous supplie de l'offrir beaucoup à Jésus-Christ et à la sainte Vierge ; que, si vous avez à le faire, que ce soit par hommage à leur fidélité vers Dieu, auquel ils ont voulu rendre une perpétuelle et persévérante obéissance, et tellement ouvrir leurs cœurs et leurs pensées qu'ils n'y ont rien voulu de réservé, ny de

(1) B. N. Dupuy 947, f^o. 32.

caché ; je prieray aussy de ma part qu'ils m'inspirent, afin que je suive purement leurs pensées, et non les miennes, que ce lien soit seulement pour luy, par luy, et en luy. Je trouve vos raisons bien bonnes pour me persuader, mais je vous diray que, jusques icy, de semblables ne m'ont peu vaincre, ayant tousjours refusé de tels engagements. Plusieurs me les ont proposés et avec quelque apparence de raison ; j'y ai résisté et ay trouvé plus de douceur et de repos à tout laisser en la main de Dieu, que d'y apporter la mienne (1). J'ayme les âmes en leur liberté et n'ayme pas la captivité en elles, que quand Dieu la donne, parce qu'alors elle est si douce et si salutaire, que ce seroit crime de l'empescher, et rigueur à l'âme qui la porteroit, d'en estre soulagée.

Je vous dis cecy, non pour vous rebuter, mais pour vous dire naïvement mes pensées, auxquelles je ne m'arresteray pas quand je connoistray que Dieu demande de nous autre chose. Je sçay qu'il a des sentimens et des volontés qui ne sont pas tousjours dans la raison ordinaire ; mais avant que de les suivre, il les faut connoistre, et les examiner, et cet examen n'est pas contraire à la soumission que nous luy devons. J'espère que plus vous irez en avant, plus vous serez forte en vostre liaison ; j'y contribueray ce que je dois. Assurez-vous, quoy qu'on veuille dire, que nous ne changeons jamais, mais c'est les âmes qui changent et, par leur changement, elles ne me donnent pas moyen de faire ce que je dois vers elles. Il faut de la prudence en toutes choses, mais il la faut avec soumission à Dieu, duquel dans nostre prudence, nous devons attendre les momens sur ce que nous désirons.

Donnez-vous donc patience sur vos souhaits, et travaillez à monstrier à vos Sœurs quelles sont les véritables maximes de la vie religieuse, surtout la candeur de l'esprit et la

(1) Il semble bien qu'il s'agisse d'un vœu d'obéissance au directeur, et peut-être même du vœu, alors fréquent, de ne pas s'adresser à un autre. Zamet refuse ces sortes d'engagements avec raison. A Maubuisson en 1627, la réforme rencontrait de grands obstacles parce que certaines religieuses avaient fait vœu de ne pas se confesser à un autre qu'à leur confesseur ordinaire, un religieux de l'ordre de Cîteaux, qui était hostile à la réforme.

simplicité de l'obéissance, à laquelle il ne faut point de retours ny de réflexions, le courage, qu'il faut prendre en la grâce, pour se vaincre en toute répugnance, afin de sortir des foiblesses et des enfances du sexe, pour les élever aux générosités de l'esprit de Jésus-Christ ; qu'elles ne s'amussent pas à mille petites inutilités qui remplissent leurs esprits de soupçons et de défiances qui détruisent la solidité et la sincérité de leur conduite, et ne font que troubler leur repos ; je vous veux encore dire ce mot, c'est que je souhaiterois que les âmes avec qui nous traitons connussent avec combien de liberté je désire qu'elles vivent, et combien peu je suis attaché à mes sentimens et à mes désirs. Je propose et je leur laisse la résolution de tout. Je n'ay nulle peine qu'elles prennent d'autres sentimens, quand ils sont bons ; que si je suis contraint de résister, c'est quand je ne voy pas qu'on fasse le bien ; du reste je ne m'en soucie pas, et j'ayme beaucoup mieux qu'on suive ses propres pensées que les miennes. Demandez à Jésus-Christ la grâce d'une sainte et parfaite résurrection, que vous viviez comme luy pour ne plus mourir, portant une éternelle séparation de vous-mesme en toutes choses ; je le supplie qu'il vous donne nouvelle grâce.

CLX

A UNE SUPÉRIEURE URSULINE (1)

Sortir de soi pour se soumettre à autrui est dur à la nature ; il y faut une puissante grâce. — Ne pas chercher dans la piété son repos et sa satisfaction, mais l'honneur de Dieu et la perfection de l'âme.

Ce 2 May 1629.

MA FILLE,

Souvenez-vous qu'à moins que ce que Dieu vous a donné, vous ne fussiez jamais sortie hors de vous-mesme. Il y a quelque chose de fort dur, et pénible à la nature quand elle regarde la sujétion, particulièrement quand on l'a esprouvée

(1) B. N. Dupuy 947, f^o 77.

sévère ; il n'y a rien de si doux que de se savoir libre et dégagée, et plus facilement on se donne la liberté de suivre ses pensées ; il faut une puissante grâce et continue pour en destacher une âme, et la tenir en la dépendance d'autrui, et il faut encore que cette mesme grâce porte quelque adoucissement quant à soy pour ranger suavement l'esprit à la soubmission que Dieu luy veut donner : nous avons beaucoup de choses à vous dire là-dessus, que je ne saurois escrire. Souvenez-vous que la complaisance est extrêmement à craindre à celles de vostre sexe ; la timidité la fait souvent avoir où l'on ne l'auroit pas, si l'on avoit l'esprit plus fort.

Les âmes qui me regardent avec crainte ne savent pas que nous avons pour maxime de ne forcer jamais personne. Si l'on ne fait ce que l'on doit par obligation et par raison, il me semble que l'on n'y doit pas obliger par d'autres voyes ; je dis pour les choses intérieures. O Dieu, ma sœur, qu'il importe de prendre de bonnes maximes en la piété ! On en fait comme des négociations du monde, l'on y cherche son repos et sa satisfaction, et on n'y regarde point l'honneur de Dieu ny la perfection de l'âme ! Nous sommes à la vostre ce que je ne vous peux dire en la charité de Jésus-Christ, nostre Seigneur.

CLXI

A UNE SUPÉRIEURE URSULINE (1)

Jésus-Christ n'est pas venu ici-bas pour être servi, mais pour servir ses créatures. — Imiter sa conduite et se détacher de soi-même.

Le 15 May 1629.

MA SŒUR,

La vie religieuse ne demande que le recueillement d'esprit, l'oraison, les mortifications, l'humilité et l'obéissance, et non la domination. Nostre Seigneur n'est pas venu en

(1) B. N. Dupuy 947, f° 75.

la terre pour estre servy, mais pour servir ses propres créatures, pour recevoir sa loy d'elles, et vivre en la dépendance de leurs propres volontés. Il a esté soubmis en son enfance ; en sa vie il a rendu honneur aux magistrats, et a respecté leurs voyes ; en sa mort il s'est assujecty aux bourreaux, et a faict leurs volontés ; mesme après la mort il a esté obéissant aux hommes, se laissant traicter et manier d'eux, et mettre au sépulchre selon leur choix, et non selon le sien. Ce grand délaissement du Créateur à la créature et à sa conduite, nous apprend avec quelle soubmission et abaissement nous nous devons laisser à la conduite, et à la volonté des autres, plus qu'à la nostre, et vivre abandonnés à Dieu et à ses mouvemens, puisque Dieu a esté sy abandonné à nous, et à nos désirs.

Je vous prie de prendre ces pensées, et divertir vostre esprit d'une multiplicité de choses inutiles qui ne servent qu'à vous occuper vainement de vous mesme. C'est cet un nécessaire, duquel Nostre Seigneur parle en faveur de sainte Magdeleine ; c'est l'application de nostre esprit à Dieu et à nostre salut, afin que nous le fassions parfaitement, que nostre vie soit sainte et réglée jusques aux plus petites choses ; hors cela, tout le reste est inutile, et plus dommageable qu'avantageux. Soyez fort rendue à la Sainte Providence qui gouverne et régit toutes choses jusques aux moindres, desquelles elle prend soin comme des plus grandes. Que cette mesme Providence gouverne vostre esprit et vos pensées, et vous fasse agir et recevoir tranquillement ce que vous avez à faire et à souffrir. C'est là la vraye vie religieuse et non celle qui se cherche soy mesme. Je ne vous en veux pas dire davantage. Je suis à vous en Nostre Seigneur Jésus-Christ.

CLXII

A MADAME DE PONTCARRÉ (1)

Le Prélat pourra bien être empêché de répondre aux lettres, mais non pas de les lire. — Remerciements pour une « croix » qui lui a été envoyée.

Juin 1629.

Vous m'obligez infiniment de me laisser dans la liberté du silence, car il est vray qu'aucune fois je n'ay ny pensée ny parole pour mes amis, et ce n'est pas faute de bonne volonté. S'il estoit question de servir aussy bien que de parler, je tesmoignerois par mes soins et ma diligence que je suis tel que l'on me désire. Je ne sçaurois recevoir à importunité la peine que vous prenez de m'escrire souvent. Je vous supplie de le faire autant que vous le désirerez sans escouter aucune chose de ce qui vous en peut divertir. Je puis bien estre empesché de vous escrire, mais je ne le seray jamais de lire vos lettres, si pleines des tesmoignages de vostre charité.

Je vous rends grâces très humbles du nouveau bienfait que vous m'avez envoyé. Si toutes les afflictions m'estoient aussy douces et aussy faciles à porter que la croix qui m'est donnée de vostre main, je m'en plaindrais à Dieu et je croirois qu'il ne m'aymeroit pas. J'espère tousjours qu'il travaillera enfin en vous selon vos désirs qui ne seront point inutiles en vous. Ordinairement, ils servent à préparer l'âme aux dons de Dieu qu'elle reçoit avec d'autant plus de joye et de reconnoissance, qu'elle les a longtemps désirés et demandés. A Dieu.

(1) B. N. Dupuy 909, lettre LXVII.

CLXIII

A MADAME DE PONTCARRÉ (1)

Zamet approuve la pensée de Mme de Pontcarré « de renoncer au monde sans changer d'habit. » Il l'invite à dompter « la violence de son naturel ; » il n'y a de remède qu'en la grâce. — Il est « ennemy de la sujétion, jusqu'à ne pouvoir souffrir celle que sa propre condition lui a imposée. »

Juillet 1629.

J'ay reçu aujourd'huy vos dernières lettres. Je loue extresmement la pensée que vous avez de renoncer à la liberté du monde, sans changer d'habit. Il me semble que vous la devez escouter en la présence de Dieu, afin qu'il la bénisse, si elle est sienne. Je ne sçaurois croire que vous ayez acquis tant de cognoissance de la misère de ses engagements (2), et que Dieu par sa miséricorde vous en ayt délivrée et jetée dans une vie plus tranquille, pour en sortir et prendre de nouveaux engagements au monde (3). Il me semble que les regards de Dieu seroient plus forts sur vous, si vous l'estiez moins en vos sentimens. La violence de ce naturel ruine beaucoup d'effects qui seroient salutaires à l'âme, et agréables à ceux qui vous aiment, et je ne voy point de remède à ce mal qu'en la grâce, laquelle Dieu ne donne qu'aux esprits humbles, aussy prompts à s'humilier de leurs manquemens qu'ils le sont à les commettre : et cecy est encore une nouvelle peine à vostre inclination, qui ne se porte pas facilement à la confession de ses fautes. Je vous supplie, travaillez à vous vaincre, et pour empescher le mal, et pour l'advoüer avec humilité et confusion de vous mesme, quand il sera fait. Il n'y a rien de si puissant que ceste voye pour attirer la miséricorde de Dieu sur vous, de laquelle vous avez d'autant

(1) B. N. Dupuy 909, lettre LXVIII.

(2) Il s'agit des « engagements » du monde, et du premier mariage de Mme de Pontcarré.

(3) Allusion à un second mariage.

plus de besoin, que la nature vous a donné de puissantes oppositions à la grâce.

Me voicy dans mon langage ordinaire ; mais quel moyen d'aymer et de n'estre pas véritable ? Nous voulons la perfection du sujet que nous ayons, et pour ceste perfection, il faut la vérité, qui montre ce que l'on est et ce que l'on doit estre.

Je suis tout à fait de vostre avis sur la proposition qui vous a esté faite. Je me trouve ennemy de la sujétion, jusqu'à ne pouvoir souffrir celle que ma propre condition m'a imposée (1) ; et souvent, je voudrois pouvoir rompre les liens de ma vie, pour n'en pas avoir les assujetissemens. J. C. soit avec vous !

CLXIV

A MADAME DE PONTCARRÉ (2)

Fin de la visite du diocèse. — « On s'est souvent repenty d'avoir suivi ses inclinations, jamais d'avoir obéi à Dieu. »

Juillet 1629.

Je m'adresse à vous, croyant la M^lère à la campagne ; et c'est pour vous dire que nous approchons la fin de nostre visite, et que dans dix jours nous reprendrons le chemin de nostre montagne (3). Ce me sera chose douce d'y entretenir mes pensées, et encore plus douce d'y recevoir celles de Dieu, s'il daigne m'en faire part.

Le bon M. F. (4) vous dira ce que je ne veux pas vous escrire. Il le fera de meilleure grâce et plus puissam-

(1) Cette « sujétion » est sans doute l'étiquette qui s'imposait alors aux évêques.

(2) B. N. Dupuy, 909, lettre LXIX.

(3) C'est ainsi que très souvent le prélat désigne Langres.

(4) M. Féron, que Zamet avait nommé vicaire général ; le 5 mai 1629, il avait accompagné l'évêque de Langres à Dijon pour y recevoir la démission de Mme de Pourlan, jusque-là abbesse titulaire de Tart, et établir la triennalité ; le 8 mai, M. Féron avait fait un discours à la grille pour préparer les sœurs à l'élection de la nouvelle abbesse, qui fut la Mère Marie de Toulorge, en religion Marie de Saint-Bernard.

ment pour vous faire trouver nos propositions raisonnables. Cette remise (1) ne blesse point la charité ; elle sera aussi entière après quelques années d'absence, comme si l'on vous voyoit tous les jours. Et en cecy, je n'ay pas moins bonne opinion de vous, qui par grâce et par nature conspirez à la persévérance. Dieu n'a pas seulement un moyen, mais infinis dans ses trésors pour servir au bonheur des âmes ; quand l'un manque, il supplée par un autre ; et souvent, il donne luy-mesme ce qu'il refuse de donner par l'entremise d'une créature. Il n'y a qu'à le laisser suivre ses conduites ; elles ont dans l'apparence quelque sévérité pour les sens, mais en effect, l'âme désireuse de le servir, y trouve tous-jours son avantage et son repos.

On s'est souvent repenty d'avoir suivy ses inclinations et ses désirs, parce que l'issue n'en a pas esté heureuse, mais d'avoir obéi à Dieu, c'est une œuvre sans repentance, et qui n'est jamais sans répandre quelque bénédiction sur nous. Je vous supplie, soubmettez-vous à luy, et ne regardez point en ceste soumission ce que vostre cœur désire. A Dieu.

CLXV

A MADAME DE PONTCARRÉ (2)

Raisons de renoncer au voyage de Paris. Se soumettre « au vouloir de Dieu. »

Juillet 1629.

Je viens de recevoir vos dernières lettres.

Je laisse ce paquet icy, afin que le courrier le prenne en passant.

Nous finissons nos petits travaux et je me trouve sans nulle incommodité. Aussy n'ay-je rien fait, m'estant deschargé de toutes peines sur l'infatigable charité de vostre bon parent (3). Il s'en va à Paris avec M. F. (4)

(1) Il s'agit de la « remise » du voyage de Zamet à Paris.

(2) B. N. Dupuy, 909, lettre LXX.

(3) Mgr Camus, évêque de Belley.

(4) M. Féron.

qui ne vous dira rien, puisque vous ne voulez rien écouter (1). Je croyois cependant mes raisons assez bonnes pour mériter votre audience. Le Roy ne l'a pas refusée aux rebelles. Je ne suis point encore arrivé jusqu'à ce point auprès de vous, et cependant, vous avez plus de rigueur que luy. Si je fays quelque choix, je tascheray de ne le pas faire dans mon sens. Si l'esprit de Dieu en est l'auteur, il le sçaura faire valoir et ne vous permettra pas de me traiter injustement. Il est (2) plus sur vos volontés par sa puissance que vous-mesme. Il les fléchira, et vous fera trouver bon ce qui viendra de ses conseils.

Ceste confiance est prise avec tant de justice et de solidité, qu'elle dissipe toute crainte. Et puis, qu'y a-t-il à perdre, quand on a Dieu pour soy ? Vous n'estes ny assez mauvaise pour le combattre, ny assez ennemie de mon repos pour le vouloir troubler. J'attens de vous plustost son accroissement que sa diminution. Les actions de votre conduite vers moy me donnent sujet de prendre ceste créance, que je ne pense pas que vous détruisiez par un procédé contraire, duquel vous seriez la première à souffrir la peine, tant votre inclination est puissante pour la bonté et portée à bien faire, et nullement à désobliger.

Si toutes ces choses se regardent dans les mouvemens de la nature, il n'y aura nulle fin. Chacun pensera avoir raison. Mais si nous laissons la veüe de ce qui est indigne de nous, pour nous élever à ce qui est proportionné à nostre dignité, la contention sera bientost terminée, parce que chacun se soubmettra au vouloir de Dieu et recevra de sa main ce qu'il ordonnera.

Je n'ay nulle envie de luy résister, ny de luy desplaire. Il me semble qu'après ceste déclaration vous devez tout prendre d'un esprit tranquille, attendant que Dieu qui sépare à ceste heure nous unisse une autre fois.

(1) Madame de Pontcarré eût désiré la venue du Prélat à Paris ; la fin de la lettre le prouve. Zamet essaie de lui faire entendre « ses raisons », et l'invite à se « soumettre au vouloir de Dieu. »

(2) Le ms. porte : il *est*. Le sens veut : il *agit*...

CLXVI

A MADAME DE PONTCARRÉ (1)

« Recevoir de nos amis ce qu'ils nous veulent donner. » — « Notre esprit doit aller à Dieu, se tenir à lui et ne rien estimer que lui. Le reste n'est que jeu d'enfants. »

[Langres], Juillet 1629.

A mon retour en ce lieu, j'ay trouvé de vos nouvelles. Il est vray que selon l'esprit du monde, vous avez sujet de vous plaindre, mais selon l'esprit chrestien, vous devez tout excuser, et recevoir de vos amis ce qu'ils vous veulent donner. Ce qu'ils font, ce qu'ils sont et ce que nous sommes, n'est qu'un néant. Nostre esprit doit aller à Dieu, se tenir à luy, et ne rien estimer que luy, pour ce que le reste n'est que jeu d'enfans. Le retour sur ces petites choses est trop pour elles, n'estant dignes d'aucune de nos pensées ny de la moindre de nos veües et de nos applications.

Quand est-ce que nous serons libres de nous-mesmes et de nos misères ? Que nostre vie sera vraiment à Dieu et hors luy, morte à toutes choses ?... Demandez ceste grâce, je vous prie. L'amour de vostre propre bien vous y doit convier, parce que vous ne vaudrez jamais tant, que lorsque vous serez plus à Dieu, et moins à vous. Je souhaite l'occasion de vous parler une heure là-dessus, pour vous dire mes sentimens, si toutefois vous me voulez escouter. Il n'est pas temps d'en escrire. Jésus-Christ soit avec vous !

CLXVII

A UNE RELIGIEUSE URSULINE (2)

Dieu dirige lui-même les âmes qui s'abandonnent à lui. — Le rôle du directeur ne consiste qu'à « oster les empeschemens », et favoriser ainsi l'établissement de Dieu dans les âmes.

14 juillet 1629.

MA FILLE ,

Jésus-Christ vous bénisse ! Il me semble que les âmes qui ne regardent que Dieu sont tousjours assistées de sa lumière

(1) B. N. Dupuy, 909, lettre LXXI.

(2) Dupuy, 947, f° 46 ; Chaumont, lettre LXXI.

quand il en est besoin. Aussitost qu'elles quittent leurs intérêts entre ses mains, il leur montre les siens et leur fait connoître les voyes de la vraye vertu. Cette vérité fait que je ne suis plus en peine pour vous qui ne manquerez pas de dire ce qu'il faut sur la rencontre qui se présente à vous ; la manière dont vous en avez parlé m'assure encore davantage en ma créance, puisque vous ne pouviez répondre avec plus de prudence ny de charité. Plus vous serez abandonnée à Dieu, plus il aura soin de vostre conduite, et je trouve que les directeurs n'ont pas tant à établir Dieu dans les âmes comme à les séparer de ce qui empesche cet establissement ; sa bonté opère avec tant d'amour qu'il s'approche de nous, aussitost que nous luy en ouvrons les moyens ; il se jette en nous comme en son centre, auquel il se porte par l'excès de sa bonté, comme toutes choses tendent à leur propre inclination. Il n'y a donc qu'à oster les empeschemens ; la préparation du cœur pour le recevoir, c'est le vuide. Que Dieu n'y trouve rien, cela luy suffit pour y entrer, et luy estre toutes choses ; sa conduite est un peu dure à nos sens et à nos propres volontés, parce qu'elle est pure et sainte, et quasy toujours contraire à nos satisfactions ; mais quand on s'y donne ayde de la grâce, cette mesme pureté de Dieu devient une suavité très grande, nous montrant que la plus excellente conformité que nous puissions avoir avec Dieu est celle de sa pureté, qui le fait estre ce qu'il est, et qui le sépare de toutes autres choses.

J'espère que ce petit mouvement se dissipera, et que vostre prudence, jointe à vos bonnes intentions serviront à conserver l'œuvre que Dieu a establee par vostre moyen. Nous serons, s'il luy plaist, bientost à vous.

Adieu, ma fille, Nostre Seigneur Jésus-Christ soit avec vous !

CLXVIII

A' UNE RELIGIEUSE URSULINE (1)

C'est le peu d'attention à la grâce, qui empêche le progrès dans la vertu ; c'est pourquoi il est nécessaire de fonder la vertu sur la grâce, si l'on veut qu'elle soit ferme et constante.

Le 29 aoust 1629.

MA SŒUR,

Jésus-Christ vous bénisse ! Je vous prie de vous servir de la facilité que Dieu vous donne présentement à vous séparer de toutes choses, afin que lorsqu'elle ne sera plus, l'habitude que vous en aurez prise vous serve à vous surmonter dans la mesme séparation. Je ne vois rien de si capable de mettre Dieu en vous, que la mortification de vous mesme jusqu'aux plus petites choses ; plus vous vous y avancerez, et plus vous trouverez à mortifier, parce que la lumière augmentera en vous à proportion de l'usage que vous en ferez ; mais en tout ceci il faut la persévérance. Ce n'est pas assez de commencer, il faut continuer et finir ; c'est pourquoy, nous devons regarder ce travail dans la grâce, et non dans la nature, l'embrasser par fidélité, et non par facilité, ou par sentiment ; la vertu se doit establir en nous, par assujectissement de l'âme à Dieu, sans y regarder autre chose, quelle qu'elle soit, parce que, hors cet assujectissement, tout est incertain, changeant, instable et par conséquent mal assuré, et ainsy inhabile à servir de soustien à vostre vertu, qui doit estre tousjours sans inégalité, instabilité, ni imitation ; elle a son origine en la grâce, et la grâce est une participation de l'estre divin, il faut donc que la vertu ayt rapport à Dieu, qu'elle soit ferme, forte, constante, incapable de changement, comme luy ; il est donc nécessaire de fonder la vertu sur la grâce, et nous conduire en elle seulement par la grâce, regardant ce que nous devons à Dieu, pour establir une vie en nous, qui ayt les qualités stables et permanentes, comme sont les qualités

(1) B. N. Dupuy, 947, f° 30.

et les perfections divines ; voilà, ma Sœur, à quoy vostre âme se doit appliquer, à se former un estre, une vie, et des perfections semblables à ce qui est en Dieu ; vous estes créée pour lui, vous ne devez vous arrester à rien moins que lui ; toute autre chose est au-dessous de vous ; les plus saintes mesmes ne vous doivent point arrester, parce que vostre eslevation doit estre jusqu'à Dieu, et vostre esprit ne doit point avoir d'arrest, qu'il ne soit arrivé jusqu'à luy.

Je vous désire cette grandeur et cette possession, que vous alliez jusqu'à Dieu, et que vous demeuriez en Dieu. Regardez le surplus comme inutilité et amusement de la vie. Je vois tousjours je ne sais quelle dissipation qui procède de peu d'attention à la grâce ; croyez-moi, ma Sœur, qu'il la faut grande, et plus vous la prendrez, et plus vous la trouverez importante à vostre salut. Je mets ceste attention à ne rien négliger de la vertu et à y estre comme un ménager qui a tous les soins à amasser des biens, ce qu'il faict avec une telle vigilance qu'il n'en perd une seule occasion ; ne tenez rien de petit en l'observance des règles ; considérez-les toutes comme capables chacune de contribuer à vostre sanctification, et à la réformation de l'image de Dieu en vous. Jésus-Christ soit avec vous, ma Sœur.

CLXIX

A MADAME DE PONTCARRÉ (1)

Séjour à Dijon. — Protestation de dévouement et de charité.

Aoust 1629.

Pour le silence ny pour la parole, nous ne changeons point, et il me semble que si vous vouliez vous establir dans la créance de ceste vérité, vous auriez plus d'assurance, et plus de repos en nous, que vous n'en tesmoignez. Il est vray que les lettres peuvent avoir divers sens : les miennes, non. Car le meilleur et le plus charitable, c'est tousjours celuy que vous leur devez donner, n'ayant pas, un seul

(1) B. N. Dupuy, 909, lettre LXXII.

moment, aucune altération pour vous, mais demeurant égal en la charité que Dieu nous a donnée pour vostre âme, sans diminution ny discontinuation aucune.

Me voicy à D[ijon] depuis trois jours. J'y seray trois semaines. Si durant ce peu de séjour, il y a quelque service à vous y rendre, vous sçavez de quelle affection je m'y emploieray.

Je vis l'autre jour M. qui se porte beaucoup mieux. Je ne vous en sçaurois dire autant de vostre parente ; je ne l'ay point veüe et je n'en sçay nulles nouvelles.

Je ne sçaurois escrire pour ce coup qu'à vous, estant extrêmement pressé. J'attends le retour de la petite M[ère] pour me resjouir de l'utilité de ses eaux. A Dieu. J.-C. soit avec vous !

CLXX

A LA MÊME (1)

Projet de voyage de Port-Royal à Dijon. — « Ecrire librement sur toutes choses. »

[Dijon], Septembre 1629.

Vostre maladie nous met en peine, et beaucoup plus encore les langueurs de vostre esprit que je descouvre, quoy que vous ne me les mandiez pas. Faites, s'il vous plaist, que nous sçachions les remèdes qu'il faut à vos maux, et j'espère que la charité de Jésus-Christ nous donnera moyen de vous y servir. Je le désire très particulièrement, et il me semble que vous n'en doutez jamais que vous ne manquiez à Dieu, qui à mon avis vous en donne assurances en plusieurs manières.

Pourquoy dites-vous que vostre esprit n'a point de repos ? En ce qui nous regarde, que faut-il faire pour vous le donner ? Car en vérité, je ne le sçay pas. Prenez garde que vous ne soyez vous-mesme le sujet de vos inquiétudes, et que la facilité que vous donnez à vos sentimens de se faire entendre, n'apporte ce trouble à vostre esprit.

(1) B. N. Dupuy, 909, lettre LXXIII.

L'on nous mande que vous ne voulez pas estre du voyage (1); vous avez grande raison, car hors la considération d'une sœur (2), qui, je croy, ne vous touche pas en excès, il n'y auroit que peine et incommodité pour vous, quoy que ce nous fust grande consolation de vous voir; mais il se faut accommoder à vous, et non à nos sentimens. Quand vous serez satisfaite, nous le serons aussy; et jamais s'il nous est possible, nous ne regarderons qu'à vos intérêts et non aux nostres, lesquels nous voulons perdre en Jésus-Christ et pour Jésus-Christ C'est en luy que nous devons chercher nostre repos et nostre satisfaction, et faire que son ordonnance nous tienne lieu de toutes choses, portant la jouissance et la privation d'une manière égale, dans la stabilité de l'ordre de Dieu sur nous.

Je vous supplie, deschargez vostre esprit; je voy qu'il est pressé, et qu'il souffre. Vous savez que je suis capable de tout (3), et quand vous nous aurez dict tous vos sentimens, que nous ne laisserons pas d'estre tousjours nous-mesme, et dans la mesme volonté pour vous.

J'attens que vous m'escriviez librement sur toutes choses. Il faut donner air à la peine, afin que vostre esprit, revenant à soy, la grâce le puisse posséder, et avoir ses effects en luy, selon le pouvoir et la liberté qu'elle désire.

Je m'en retourne chez moy (4) dans dix jours. Je n'y seray pas longtemps, ayant à revenir en ceste ville (5), pour achever ce que nous y laisserons imparfait.

Jésus-Christ vous bénisse et soit en vous!

(1) Il s'agit du voyage projeté de Paris à Dijon, pour faire un échange de religieuses entre Port-Royal et Tart.

Mme de Pontcarré fut effectivement du voyage, et ce fut son carrosse qui servit à conduire à Dijon la Mère Agnès et la Mère Geneviève le Tardif, en Septembre 1629.

(2) Voir la note 2 de la page 296.

(3) C'est-à-dire, de tout entendre.

(4) A Langres.

(5) Dijon.

CLXXI

A MADAME DE PONTCARRÉ (1)

Que Mme de Pontcarré vienne ou non à Dijon, le Prélat sera satisfait.

Septembre 1629.

Je suis marry d'apprendre la continuation de vos incommodités. Dieu vous exerce, et je souhaite que vous le trouviez bon ; que vous joigniez vostre volonté à la sienne, afin que ce qu'il fait en vous, il ne le fasse point sans vous, et qu'il ayt sujet de se complaire en la complaisance que vous aurez de le servir, et de vous soubmettre à son ordonnance.

Je ne sçay où vous prenez ce mauvais traitement dont vous me faites plainte. Il se peut faire qu'il soit, et je suis assez mal adroit pour vous faire peine sans le connoistre. Mais je vous supplie de croire que mes intentions en sont extremement esloignées, et que je me trouve tousjours dans une charité fort égale pour vous, qui ne prend accroissement ny diminution pour quoy que ce soit qui se passe. Elle ne se nourrit point de démonstrations d'amitié, ny elle ne diminue point aussy pour les froideurs ; sa vie vient d'ailleurs que de ce qui est de la créature. C'est pourquoy elle subsiste égale dans l'inégalité, et constante dans le changement et les divers mouvemens de l'esprit humain.

Vous voulez que je vous die franchement mes désirs. Mais si je n'en ay point, comment les diray-je ?

Faut-il s'esloigner de la vérité avec vous, et feindre ce qui n'est pas ? Il est vray que sy vous venez, ce nous sera consolation de vous voir. Mais il est vray aussy, que je ne l'auray pas moindre, sy vous demeurez par vostre élection, aymant autant l'accomplissement de vos désirs que des miens, et j'ose dire, beaucoup plus, en ce qui regarde de telles rencontres, dans lesquelles, je ne voy rien en moy qui ne se porte à contenter mes amis et non mes inclinations. C'est donc à vous à faire ce qui sera de vostre con-

(1) B. N. Dupuy, 909, lettre LXXIV.

tentement, et à nous de le recevoir de pareil contentement, quelque disposition que vous fassiez de votre personne ; je vous supplie, revenez à vous, et ne demeurez pas plus longtemps dans vos pensées. Les humeurs difficiles nous déplaisent enfin à nous-mêmes, aussi bien qu'aux autres, et nous nous repentons d'y avoir trop esté. Vous faites violence à votre esprit de le tenir captif sous vos pensées présentes. Laissez le libre et ne l'assujettissez qu'à celles que Dieu luy inspire, qui seront toutes à votre avantage.

Je vous rends grâces très humbles de la charité que vous nous avez faite de m'envoyer ce qui restoit encore à mettre en nostre chapelle. Si je n'avois meilleure opinion de vous, que vous ne me la voulez donner, je serois moins libre à vous demander mes besoins. Mais je sçay que les mouvemens de votre cœur sont autres que les pensées de votre esprit ; si j'osois, je dirois : les désordres de votre humeur. Mais ces termes sont un peu trop rudes, pour s'en servir avec vous, si non, quand vous n'êtes plus mauvaise ; car, il est vray que dans les sentimens de votre bonté, vous souffrez que je vous die vray sur toutes choses ; estant mesme la première à vous condamner sur celles qui ne sont pas à louer.

J'en dis assez pour me taire. Je supplie Jésus-Christ vous donner force à vous-mesme, contre ce qui n'est pas de luy en vous.

CLXXII

A UNE SUPÉRIEURE URSULINE (1)

Assujettir la nature à la grâce, malgré ses murmures. — Lutter avec courage ; « aussitôt le combat fini, et la nature rendue à la grâce, la paix en sera très douce. »

Ce 8 septembre 1629.

MA SŒUR,

Jésus-Christ vous bénisse ! Nous avons une si grande application à la vie du renoncement pour vous, que continuelle-

(1) B. N. Dupuy, 947, f° 73.

ment nous la demandons à Jésus-Christ, qui l'a enseignée aux hommes de parole et d'exemple ; embrassez-la généreusement, et ne permettez à la nature d'en sortir un seul moment ; c'est la seule voye pour la rendre libre en vous, et la descharger de ses liens, que son assujettissement à la grâce ; quand il sera plein, et parfaict, il la rendra contente, et luy fera trouver des suavités, où elle ne trouve maintenant que des rigueurs. Souvent elle vous demandera si cela durera tousjours, et s'il n'y a plus moyen d'eschapper ; dites-luy que non ; qu'elle ne sentira sa servitude que tant qu'elle sera esclave de ses inclinations, mais quand elle en sera libre, qu'elle verra et sentira son bonheur. Cependant il la faut obliger à la sujétion, et, quoy qu'elle en murmure, la tenir soubmise à la pureté de Dieu, en la conduite de son esprit sur vous. Les médicamens sont rudes aux complexions altérées, mais aux bonnes, ils sont reueus comme amis, parce qu'ils ne trouvent rien sur quoy exercer leur vertu. Sitost que le combat sera fini et que la nature sera rendue à la grâce, la paix en sera très douce, là où dans son propre repos elle n'a que guerre et afflictions, et que plus on luy en donne, plus elle se voit affligée de combattre ; et cela vient de ce que son repos n'est pas véritable, et qu'il est des choses incapables de le donner, là où la grâce s'establit solidement en nous ; de telle sorte qu'en la possédant, nous avons tout, et il ne nous reste rien à désirer.

Les petits renversemens qui vous arrivent, sont pour vous monstrier la foiblesse de la nature à porter avec persévérance la rigueur de la grâce, et combien nous avons de raisons de nous humilier, ne pouvant rien de nous-mesme, que ce qui est infirme et imparfaict. En cette manière, l'âme profite de tout, de la vertu dans la reconnoissance, de l'imperfection dans l'humilité, et tousjours elle se rend à Dieu comme autheur de tous nos biens, et conducteur de nostre vie par des voyes pleines d'amour et de miséricorde.

Pour le vœu, nous l'avons laissé au mouvement que Dieu vous en donnera. Je vous prie, travaillez à la ruine de tout

amour en vous, afin que l'amour seul de Jésus-Christ y subsiste.

Je le supplie d'estre au milieu de vous toutes.

CLXXIII

A UNE RELIGIEUSE URSULINE (1)

S'attendre aux épreuves, et quand elles arrivent, les recevoir avec force et « d'un esprit sinon tranquille, au moins non surpris. » — Ne point fléchir sous l'affliction, mais s'abandonner à la Providence.

Le 17 septembre 1629.

MA SŒUR,

Jésus-Christ vous bénisse ! Nous vous plaignons du déplaisir que vous avez de voir votre bonne mère malade. J'espère que ce ne sera rien. Il faut que l'âme regarde les accidens et les malheurs comme inséparables de la vie, que cette considération, fondée sur une vérité très assurée, luy serve pour les recevoir d'un esprit, sinon tranquille, au moins non surpris. Cette prévoyance servira à luy donner la tranquillité après les premiers mouvemens de la nature. Nous aurons soin très particulier de prier pour elle, nous y sommes obligés par des raisons très puissantes, parce que nous devons beaucoup à sa charité et à sa vertu ; elle, et vous, et moi, sommes à la sainte Providence qui nous gouverne et nous régit dans la veüe et la pensée de sa gloire, et nous nous y devons tous rendre, et y référer les effects, quoyque pénibles, qui nous en arrivent en la vie.

Je vous prie, ma fille, faictes-vous une âme forte en toutes choses, préparez vostre cœur à toutes espreuves, et dites, comme saint Paul : « *Qui nous séparera de la charité de Jésus-Christ ?* (2) » Il faut estre à luy, tenir à luy, ne regarder que luy, et recevoir toutes choses dans son ordre et sa très sainte disposition, les créatures que vous aimez le mieux, comme ce qui vous est indifférent ; ayez un esprit noble à gouverner qui ne fléchisse point sous l'afflic-

(1) B. N. Dupuy, 947, f° 36.

(2) Rom. VIII, 35.

tion, mais qui se tienne tousjours élevé par dessus tout.

Ma fille, nous sommes à vous selon les désirs de Jésus-Christ.

CLXXIV

A UNE RELIGIEUSE BERNARDINE (1)

Ce qu'il faut faire dans la faiblesse et le délaissement. — Nos œuvres, pour avoir conformité à celles de Jésus-Christ, doivent être dépouillées de toute propriété. — « Dieu mérite que l'on travaille même sans fruit et inutilement pour luy et pour nous. »

Ce 29 septembre 1629.

MA SŒUR,

Jésus-Christ vous soit toutes choses ! Vous devez souffrir que la foiblesse soit en vous, afin que la force de Dieu règne sur vous. Cette force est consommant la nostre, et c'est ce qui vous fait porter foiblesse au regard de la puissance de Jésus-Christ. Donnez-vous à cette puissance, demandez-luy d'estre revestue de la vertu d'en haut, afin qu'il se forme un estat et une vie en vous qui, en ses voies et en ses conduites, rende honneur et hommage à la vie et aux estats de l'Homme Dieu. Je livre vostre estre au sien, vos conduites à ses conduites, vostre vie à sa vie, vos privations à ses privations, vos foiblesses à ses foiblesses et vos délaissemens à ses délaissemens, parce que je veux que Jésus-Christ soit par grâce en vous ce que Dieu est à Jésus-Christ et en Jésus-Christ par nature. La grâce de l'adoption dans laquelle vous estes doit avoir rapport à la grâce de filiation naturelle dans laquelle Jésus-Christ est au regard de son Père, et il faut que selon ce rapport vos œuvres ayent conformité aux siennes. En Jésus-Christ les œuvres et les actions ont esté soustraites à la propriété et personnalité de son estre humain et ont esté appropriées à l'estre divin qui en a esté le principe et la source ; il faut de mesme que la propriété et la source de vostre estre et de vostre vie soit consommée et anéantie par la puissance

(1) Dupuy, 947, f^o 58 ; Troyes, lettre VII ; Chaumont, lettre XXXVI,

divine en vous, afin que vos œuvres soient œuvres de Dieu et vostre vie la vie de Dieu en sa grâce et en sa participation.

Offrez-vous à la perte de vostre vie et de vos pouvoirs en cette manière, à l'effacement de vostre force et de vostre vertu, et à l'establisement de celle de Jésus-Christ. Donnez-vous pour estre réduite en vérité et par la grâce au néant que vous portez par la condition de la nature et du péché qui est en vous. Jésus-Christ ne veut pas ruiner le néant de la nature, mais il le veut purifier du néant du péché, afin que la grâce y soit reçue pleinement et purement, sans mélange et sans empeschement de sa puissance et de sa vertu. Donnez-vous aux foiblesses et aux délaissemens opérés par la divinité dans la sainte humanité de Jésus-Christ ; demandez d'en recevoir les effets, et que la peine de la nature et de la vie ne vous en retire pas ; au contraire qu'elle vous y engage davantage, afin que vous donniez ce que vous pouvez et ce que l'œuvre de Dieu demande de vous par vostre propre ruyne. La vue de ce que Dieu fait en vous vous est donnée, afin que vous vous joigniez au dessein de Dieu ; il vous montre que vous n'êtes pas pour luy, afin que vous vous sépariez de luy, non par œuvres malignes, mais par conformité à sa volonté, et afin que vous laissiez vos œuvres pour vous tenir à celles de Dieu et regarder celles-là seules en vous comme dignes d'estre acceptées de luy et d'avoir estre et subsistance en vous. Travaillez pour Dieu en souffrant ses rejettemens ; il mérite qu'on travaille mesme sans fruit et inutilement pour luy et pour nous. C'est beaucoup de faire quelque chose qui le regarde, encore qu'il ne l'accepte pas ; sa grandeur ne laisse pas d'estre, encore que nous luy soyons inutile ; il veut nostre travail, non pour en profiter, mais pour recevoir des marques de nostre fidélité ; c'est ce qu'il demande, et ce que nous luy devons donner sans interruption ni lassitude, mais toujours avec un nouveau courage et de nouveaux efforts. Aimez à estre à Dieu et à ses voies sans les connoistre. Donnez-vous à sa science et à sa direction, et que cela vous suffise sans vouloir savoir ni péné-

trer davantage. Jésus-Christ vous soit vie, force et conduite en toutes choses !

Bonsoir, ma fille.

CLXXV

A UNE SUPÉRIEURE URSULINE (1)

Le Prélat annonce la mort du Cardinal de Bérulle, et demande des prières pour lui.

Ce 7 octobre 1629.

MA SŒUR,

Ce mot est pour vous recommander l'âme de feu Monsieur le Cardinal de Bérulle, qui décéda mardy deuxiesme du moys, à midy trois quarts, n'ayant esté que trois heures au lit. Il est mort très saintement comme il a vescu. Vous devez quelque reconnoissance à sa mémoire, en considération de la charité que les Pères de la congrégation vous rendent ; nous laissons à vostre discrétion les dévotions que vous ferez pour cela.

O Dieu ! ma fille, que la joie de l'âme est grande sur le point de la mort, quand la vie a esté toujours mortifiée et qu'elle a esté renoncée en toutes choses ! Mais ce qui est sy doux à la mort nous semble rude le long de la vie. Il n'y a rien que l'on fasse moins que mourir avant que de mourir, et c'est ce qui se devoit faire et tousjours faire, afin qu'une continuelle mort dans la vie nous fist trouver la vie dans la mort.

Nous vous prions de travailler à cette vie mourante, afin que la vie vivante soit en vous. Nous ne vous en pouvons dire davantage pour ce coup. Nostre Seigneur Jésus-Christ vous bénisse !

(1) Dupuy, 947, f° 28 ; Chaumont, lettre LVII.

CLXXVI

A MADAME DE PONTCARRÉ (1)

Madame de Pontcarré étant venue à Dijon, son directeur lui fait renouveler à Fontaine-les-Dijon, au berceau de Saint-Bernard, un vœu déjà fait auparavant. Saint Bernard a surtout excellé dans la pureté et l'humilité ; il a eu envers la Sainte Vierge « une dévotion rare et non commune ». Que par lui, elle soit « sous la puissance et la garde de la Vierge. »

[Dijon], octobre 1629.

Dans la puissance que vous distes que Jésus-Christ nous donne sur vostre âme, nous vous obligeons ce matin, après la sainte communion, de renouveler vostre vœu, et de l'offrir au saint la naissance duquel vous honorez par la visite que vous faites du lieu où Dieu la luy a donnée, afin qu'en ce moment-là mesme, il vous fasse naistre à Jésus-Christ, et à la grâce qu'il a trouvée en sa miséricorde, et que par luy vous entriez dans la pureté, et l'humilité de l'esprit, qui sont deux vertus, dans lesquelles il a, entre les autres, singulièrement excellé.

Que par ce nouveau lien dans lequel vous estes entrée et que vous confirmez en sa présence (2), il vous donne entrée en la grâce de la Vierge, et participation à la dévotion rare et non commune qu'il a eue vers elle toute sa vie. Que par luy, vous soyez soubz sa puissance et soubz sa garde, appartenante à la sainteté et perfection de sa vie envers Jésus-Christ son fils, et envers le prochain. Souvenez-vous de prier Dieu pour nous, estant dans la charité de Dieu tout ce que je vous y dois estre.

CLXXVII

A LA MÊME (3)

Le directeur « veut que Jésus-Christ commande dorénavant, sans nul esgard à la nature. » — Préparer la nature à la souffrance.

[Dijon], octobre 1629.

Je ne sçay quel effect s'est passé en vous, mais je sçay

(1) B. N. Dupuy, 909, lettre LXXV.

(2) Il s'agit sans doute du vœu de chasteté.

(3) B. N. Dupuy, 909, lettre LXXVI.

bien que je ne seray point à mon ayse, que vous ne me laissiez l'exercice de la puissance que Jésus-Christ me donne sur vous. Je souffre vostre résistance, comme des chaisnes, qui non seulement m'arrestent, mais qui me pèsent et qui me donnent un continuel désir de m'en défaire. Si vous avez le courage aussy bien que moy, je ne me promets pas peu de mon commandement, parce qu'il me fournit de rares inventions pour me bien faire obéir. Ceste autorité divine sur vous, a, ce me semble, quelque image de celle que Dieu s'est donnée sur les créatures, quand il les a voulu tirer du néant. Il l'a fait par empire, et non par raison, et le rien luy a donné toutes choses dans l'estendue et la richesse de ses vouloirs ; car ce qu'il a voulu produire a esté produit. Je passe plus outre, et je dis que la puissance que Dieu se donne en nous pour vous, passe au delà de celle qui a mis tout en estre, parce qu'elle en trouve un qui s'oppose à celui qu'elle veut faire, et qu'il faut par conséquent détruire, avant que le divin s'establisce, qui n'est pas un ouvrage d'un moment, mais à mon avis, de plusieurs aussy longs que des années.

Préparez la nature à la souffrance, parce que je veux que Jésus-Christ commande doresnavant sans nul égard à elle ; sa violence sera la mienne, et plus elle se roidira, et plus elle sera combattue. J'ay intérêt que Jésus-Christ demeure victorieux, puisqu'il me confie sa force et sa vertu. Il faut qu'elle triomphe de vous ; mais ce triomphe sera vostre et non sien. A Dieu.

CLXXVIII

A UNE SUPÉRIEURE DES URSULINES (1)

Réponse à une consultation théologique sur les perfections de Dieu, et sur la solitude de Dieu.

Ce 25 octobre 1629.

MA FILLE,

Le moins que nos esprits se peuvent arrester aux petites choses qui se passent est le mieux, parce qu'elles amusent

(1) Dupuy, 947, f° 30 ; Chaumont, lettre LXXXIII.

nos pensées, les remplissent de choses inutiles, et les désoccupent de Dieu qui demande un séjour tranquille et vuide des choses créées.

Les perfections qui sont en luy sont luy mesme ; il est un estre simple, sans mélange ny composition ; c'est pourquoy sa justice est Dieu, sa puissance, sa force, sa clémence, et ainsy des autres perfections qui sont en luy, sont son essence, et généralement tout ce qui est en Dieu est Dieu. Mais ses dons qui sont hors de luy ne sont pas luy ; c'est pourquoy ils ne sont pas adorables ; il faut divinité pour fonder l'adoration qui ne va qu'à ce qui est Dieu, et Jésus-Christ n'est adorable que parce qu'il est Dieu ; ses perfections sont adorables, parce qu'elles sont en luy comme luy, et non comme choses distinguées de luy. Voilà ce que nous pouvons répondre à vostre demande (1).

Sur vostre dernière lettre je vous dis que la solitude de Dieu est l'incommunicabilité de Dieu, par laquelle il demeure seul en sa divine essence et en son repos, séparé de tout ce qui n'est point luy. Cette divine solitude imprime par grâce le mesme effet en vous, retirant vostre esprit en Dieu, et en cette retraite le séparant de toutes créatures. Demandez à Jésus-Christ son esprit solitaire dans le sein de son Père, afin que vous ne soyez plus vous mesme, mais ce qu'il est en sa sainteté et en sa vie dans la sainteté et la vie du Père.

Je vous prie d'avoir toujours liberté avec nous, selon que Dieu vous l'inspirera, parce que nulle chose ne nous fait peine de ce que les âmes nous disent ; nous leur montrons le chemin qu'elles doivent suivre, et puis nous les laissons faire.

A Dieu, ma fille, je salue les sœurs.

(1) Toute la seconde partie de cette lettre, tirée de Dupuy, manque dans le ms. de Chaumont.

CLXXIX

A MADAME DE PONTCARRÉ (1)

« Travailler à se rendre facile et traitable, accommodante à tout, fors au péché. »

Novembre 1629.

Jusqu'à ce que vous soyez fidèle à la vérité qui parle à vous au dedans de vous, vous serez tousjours changeante et vagabonde en vostre conduite. L'inclination et la nourriture vous tiennent en servitude, de laquelle l'esprit de Dieu vous veut délivrer. Le vostre a des mouvemens si rudes et si aigres, qu'il n'y a point qu'il ne rebute (*sic*), si la charité de Dieu ne se rend plus forte que sa violence, pour la supporter. Si vous voulez bien faire, ne luy permettez plus de connoistre ce qu'il doit ignorer, et dont il ne se doit pas mesler, si ce n'est pour approuver les pensées d'autrui.

Vous avez besoin de cela mesme en ce qui frappe le plus vostre jugement, afin de le corrompre en son opiniâtreté et luy donner une docilité qui vous sera salutaire, et agréable aux personnes qui ont société avec vous, auxquelles vous devez plus estre qu'à aucune de vos inclinations. En un mot, vous devez travailler en excès à vous rendre facile et traitable, accommodante à tout, fors au péché. Je comprends par ceste seule exception une infinité d'accommodemens que vostre esprit et vostre humeur ne connoissent point, et ne veulent point connoistre, parce que la seule connoissance les offense, mais sans sujet, et avec beaucoup d'injustice.

CLXXX

A LA MÊME (2)

La servitude que Dieu impose aux âmes est « dure et rigoureuse à porter », mais elle vaut mieux que leur propre liberté.

Novembre 1629.

Jésus-Christ vous bénisse ! Je vous supplie, ne croiez point

(1) B. N. Dupuy, 909, lettre LXXVII.

(2) B. N. Dupuy, 909, lettre LXXVIII.

ceste demeure. Vous les remènerez (1), si Dieu plaist, au temps de vostre propre ordonnance, et je ne vois rien jusqu'icy qui nous menace du contraire. J'ayme mieux l'estast où vous estes que celuy que vous avez eu jusqu'icy, autant que la servitude que Dieu impose aux âmes est plus aymable que leur propre liberté. Il y a tousjours grande bénédiction de vivre sous la main de celuy qui nous a faits, et il est certain que celle-là seule peut réparer les outrages du péché en nous, mais elle est dure et rigoureuse à porter, parce qu'elle veut establir de nouvelles habitudes que la nature ne connoist point, parce qu'elle est nourrie et accoutumée à d'autres sentimens. C'est la folie que le péché a mise en nous, et un aveuglement comparable à celuy des enfans et des insensés, qui ayment mieux les choses viles, parce qu'ils y sont accoutumés, que les excellentes qui sont nouvelles à leurs veües, et estranges à leurs sentimens.

Je ne sçay ce que j'escriis, et il est véritable que j'ay en cecy une parfaite conformité à vous. Jugez si elle peut estre sans faire un effect en moy, que l'on dict que la ressemblance produit tousjours. Jésus-Christ soit avec vous !

CLXXXI

A LA MÊME (2)

Le Prélat reste dans sa solitude. — « Quand il sera temps, il obéira à la créature ». — Exhortation à se préparer à la fête de Noël.

Décembre 1629.

Vostre désir plus fort que toutes vos raisons me feroit quitter ma solitude, sy je n'y estois engagé par une puissance supérieure à celles de la terre. Laissez-moy donc luy rendre pour aujourd'huy le respect et la déférence que je luy dois. Et quand il sera temps, nous obéirons à la créature. Souvenez vous cependant que nous approchons de près la

(1) Il s'agit des religieuses de Notre-Dame de Tart de Dijon, que Mme de Pontcarré conduira à Port-Royal, quand elle voudra. « Ne croyez point cette demeure, c'est-à-dire : « ne croyez point que vous demeurerez à Dijon. »

(2) B. N. Dupuy, 909, lettre LXXIX.

naissance de celui qui ne s'est rendu visible à nos yeux, que pour nous donner la connoissance de son estre invisible, auquel nous devons aller, selon l'instinct qu'il a mis en nous, comme vers nostre souverain bien. Son excellence et sa dignité doit effacer toute autre pensée de nostre esprit et nous oblige à fermer nos sens aux biens trompeurs et vains qui amusent et qui ne rassasient pas. Demandez à ce Dieu visible qu'il vous tire à luy dans son invisibilité, afin que vos sens ne soient plus la règle ny la conduite de vos désirs et de vos actions, mais que tout soit enfermé en ceste invisibilité si sainte, pour y estre et y vivre d'une manière qui surpasse la portée et l'intelligence de la capacité humaine. C'est là où vostre âme trouvera la paix et le repos de ses labeurs.

CLXXXII

A LA MÊME (1)

Simplicité de la « conduite » du Prélat ; lumières nouvelles que lui a données ce voyage. — Cette âme n'a plus besoin d'être éclairée, mais animée à la vertu. — Il y a en elle deux personnes qui se combattent ; c'est assez d'en diriger une, sans se charger de l'autre.

Décembre 1629.

Je veux beaucoup dire sur vostre lettre et si je n'ay point de paroles pour m'expliquer, il faut doresnavant, que vous conceviez mes pensées en peu de discours. Ce qui est en moy, n'a point d'estendue, mais il est puissant et va droit à la racine du bien et du mal qui est en vous, pour perfectionner l'un et détruire l'autre. Il me semble que je n'ay plus que l'essence de vostre vie en moy ; que les ornemens m'en ont esté ostés ; et que ce retranchement a esté fait, non pour moy, mais pour vous, afin que vous soyez plus utilement instruite dans les voyes de vostre salut ; que vostre esprit n'y prenne que ce qui luy est nécessaire dans la substance et la solidité de la grâce, sans avoir sujet d'y trouver ces amusemens dans les pensées, qui n'entrent pas

(1) B. N. Dupuy, 909, lettre LXXX.

en ceste nécessité. Dieu me fait pauvre, pour vous rendre plus solidement riche ; aussy, avez-vous besoin non d'estre éclairée (1), mais animée à la vertu. Vous la connoissez, et auparavant que ceste connoissance fust en vous, il estoit convenable de vous la donner, et de vous montrer la beauté de la vertu, par des pensées et des paroles qui eussent quelque rapport à ce qu'elle est. Maintenant, que vous n'êtes plus dans l'ignorance, c'est assez de vous ouvrir la voye pour y parvenir, et de vous y rappeler, quand vous en estes esgarée.

Le regard de mon esprit vers vous, a reçu quelque changement en ce voyage, non en sa charité, elle est ce qu'elle a esté, et quelque chose de plus pour les espérances que je conçois d'une vie plus parfaite, et plus esloignée des sentimens que celle que vous avez suivie jusqu'icy ; mais ce changement est en sa lumière qui, dans un rayon fort simple, mais fort puissant et fort véritable, me montre vos besoins et les remèdes qui leur sont propres. Vous ne serez jamais ce que vous voulez estre que par la force et la patience, souffrant en silence, et regardant avec révérence ce que Dieu vous oblige de révéler.

N'est-ce pas assez des expériences passées ? Vous estes aussy nouvelle dans les exercices qui vous arrivent comme si vous n'en aviez jamais eu. Ne donnerez-vous point lieu à une autre conduite, qui vous fasse accorder avec vous-mesme, et défendre aux sens de combattre la raison et la vérité, pour laquelle vostre cœur est si fidèle, tandis que les mouvemens de la nature le combattent avec tant de violence ? A dire vray, pour vivre avec vous, et demeurer ferme en l'estime que l'on doit avoir de vostre bonté, il faut laisser la condition des hommes, et se rendre de la nature des anges qui pénètrent nos esprits et nos cœurs, et y descouvrent par leurs lumières ce que la nostre ne connoist que par démonstrations et par les apparences.

Me réduirez-vous tousjours à ceste extrémité, ou de vous ignorer, ou de ne pouvoir vous connoistre que par une clarté

(1) Ou « esclarcie ». Ce mot est d'une lecture difficile dans le ms.

plus divine qu'humaine ? Il faut donc pour me descouvrir la fermeté et la stabilité de vostre esprit, que Dieu renverse les lois ordinaires et qu'il fasse des miracles, mettant un esprit angélique dans un corps humain pour savoir tousjours ce que vous estes et ne douter jamais de la vérité de vos paroles ? Car enfin, ce sont des paroles sans œuvres, je dis plus, ce sont des paroles combattues par des œuvres, qui me persuadent le contraire de ce qu'elles me disent, et qui me jettent dans la défiance de ce que vous voulez que je croye avec tant de certitude.

Vous estes une seule personne en vostre estre naturel. n'en soyez pas deux : une bonne, l'autre mauvaise ; l'une raisonnable, l'autre sans raison ; l'une pleine de bonté, l'autre tout injuste ; l'une dans la douceur, l'autre dans la violence ; l'une enfin dans la soubmission, et l'autre dans la révolte.

Pourquoy me voulez-vous donner tant d'exercices à la fois ? N'est-ce pas assez d'en avoir une à ma conduite sans me charger de l'autre (1) ? Dieu la rejette ; comment la recevray-je ? Elle n'est pas dans les desseings de sa grâce ; comment sera-t-elle dans les miens ? Il l'ignore ; et j'en prendray connoissance ?

Vous aimez trop la justice pour m'obliger à un soing si injuste. Réduisez vous dans l'unité de vostre estre, et faites que ceste personne maligne soit captivée, ou pour mieux dire anéantie et perdue dans la bonté de l'autre qui, seule recevant les opérations de Dieu, est aussi seule, non seulement digne, mais capable de celles de la créature qui travaille dans la force et la puissance de sa grâce.

Je ne suis pas à la fin de ma lumière, mais j'y suis pour mon papier qui m'arreste, et ne me permet pas de vous en dire davantage. Jésus-Christ soit en vous, selon la stabilité de sa vie !

(1) Une... la bonne, l'autre, la mauvaise. Zamet continue l'opposition des deux personnes exprimée dans la phrase précédente.

CLXXXIII

A LA MÊME (1)

« Plus on se retire de soi-même, plus on s'approche de Dieu. »

Décembre 1629.

Jésus-Christ solitaire et renfermé en une seule créature apprend à ceux qui le connoissent que l'on se peut passer de toutes choses. C'est ce qu'il y a d'excellent à le servir. En ces exemples, l'on voit la conduite de nostre vie et de sa grâce ; on ressent la vertu de sa puissance pour en avoir les effets. Souvenez vous de rompre avec vous-mesme, autant que vous pourrez. Le commerce n'en vaut rien. La vie de la grâce demande choses nouvelles. Plus on se retire de soy-mesme et de ses satisfactions, plus on s'approche de Dieu. Il ne nous veut que pour ceste abnégation qui coûte sy cher à la nature, mais qui, en sa suite, a des fruits sy doux, que rien n'est plus capable d'exprimer les douceurs du ciel.

Ne vous laissez point inutile. Servez vous du temps ; il est court, et sy vous le perdez, vous le regretterez.

CLXXXIV

A UNE RELIGIEUSE URSULINE (2)

L'abandon à la divine Providence est une source assurée de joie spirituelle.

2 décembre 1629.

MA FILLE,

Je garderay pour ce coup le silence avec la Mère pour le rompre avec vous. Il y a aussy bien trop longtems que j'y suis, mais je me laisse à vostre regard dans la liberté de mes mouvemens, sans me donner aucune peine de ce qui en arrivera. Je me persuade que vous ne tenez

(1) B. N. Dupuy, 909, lettre CXVII.

(2) B. N. Dupuy, 947, f° 56 ; Chaumont, lettre LXXIV.

pas à Dieu ny au prochain pour l'amour de luy, par de sy faibles moyens, et que vostre esprit, dégagé de toutes choses peut se tenir dans la pureté de la grâce, et reçoit ce qui vient de la créature avec soumission à la Providence, qui donne estre et mouvement à toutes choses, et de laquelle nous devons prendre la règle de nostre vie et la satisfaction de nos désirs. Tant que vous demeurerez dans son ordre, tout ira bien chez vous, et vous trouverez de la suavité et du repos, là où d'autres ne ressentiront qu'amertume et tourment.

O Dieu ! ma sœur, que cette Providence est riche ! En elle nous trouvons tous nos besoins, et lors mesme qu'elle nous prive de tout, elle nous contente et nous remplit d'une manière sy agréable qu'il ne nous reste rien à désirer. Allez à cette suavité heureuse, ne vous en séparez jamais ; la vie chrétienne y est en sa perfection, et ce qu'elle n'y trouve pas, elle ne le doit pas aller chercher ailleurs, parce que nulle part elle n'aura davantage. Laissez-vous remplir, quand elle vous donne, laissez-vous pauvre aussy, quand elle vous refuse, et ayez, en toutes ses conduites, un cœur plein d'amour pour elle, sy vous voulez l'avoir toujours plein de joye, un cœur qui reçoit et prend dans ces grands trésors de la divine Providence, vie et mort, présence et absence, richesse et pauvreté, joye et douleur, affliction et consolation ; tout y est, mais d'une manière égale et toujours sainte, quoy que l'on y soit sy dissemblable et que le péché y soit compris aussi bien que la grâce.

Suivez vos règles, et vous aurez la mortification que vous cherchez ; en elles est la mort de vous-mesme, et la vie de Dieu pour vous. Bonsoir, ma sœur.

CLXXXV

A UNE RELIGIEUSE BERNARDINE (1)

Lettre de consolation à une âme tentée. — « Le mauvais temps passera », Dieu ne l'abandonnera pas, et elle fera heureusement sa profession. — Il semble que Dieu veuille relever l'Ordre de Cîteaux déchu par l'abus de la grâce « dans les âmes qui en sont ».

Ce 2 décembre 1629.

MA SŒUR,

Je commenceray cette lettre par la première disposition de vostre âme qui est un regard simple vers Dieu. Ce n'est pas sans raison que Dieu demande de vous une voye de simplicité, car il vous veut montrer par icelle la conduite que vous devez avoir vers luy dans la multiplicité de vos pensées dans lesquelles vous devez demeurer simple vers Dieu, et non multipliée en vous-mesme et vagabonde dans la diversité de vos tentations. Je vous diray que vous les devez soutenir non comme vostres, car vous n'y avez nulle part, quoy qu'on vous dise, mais comme choses ordonnées par la justice divine qui veut avoir son droit en vous et qui est de vous faire sentir le poids du péché et par ce poids toute la malice du péché, et par ce poids purifier vostre âme du mesme péché et la conduire à la sainteté que Dieu demande de vous.

Or, ma sœur, vous voyez en cecy deux choses : le malin esprit agissant, et Dieu ordonnant et disposant de vous par voye de justice pour vous sanctifier dans vos travaux ; de mesme, vous devez faire deux choses : vous séparer intérieurement de l'opération du malin esprit et de tous ses effets, et vous joindre à l'ordonnance de Dieu qui dispose ainsy de vous en cette sorte. Vous trouverez le salut et la vie en cela mesme que vous croyez vous devoir conduire à la perte et à la mort, et c'est à cette mesme fin d'opérer en vous salut et vie que Dieu employe la puissance du malin esprit

(1) Chaumont, lettre CXVIII.

sur vous. Mais il l'emploie captivée sous sa conduite et sous sa puissance, afin que la malignité que le démon porte en soy ne soit point telle en vous, mais qu'elle soit toute retenue et renfermée dans son estre malin, et que vous n'en portiez que la peine, laquelle pourra opérer en vous un effet de grâce et de sainteté très grande, et de là vient que l'esprit malin se rend sy furieux et sy violent en vous, qu'il s'establit, selon vostre sens, comme le principe et l'auteur de vos actions ; car, désespéré de se voir assujetty à la puissance et à la conduite de Dieu pour servir de sanctification à l'âme, luy qui est principe de toute malignité, et voudroit pour cela détruire les œuvres de la grâce en vous, et parce que la main de Dieu vous soutient intérieurement en vertu de l'abandon que vous luy avez fait de vostre estre, de vostre vie et de tous vos pouvoirs et vouloir, et que l'esprit malin ne peut ruyner les œuvres de la grâce en vous en ce qui est intime parce qu'elle y prend vie et subsistance en Dieu qui l'appuye et la soutient, il la veut au moins ruyner dans vostre opinion et dans l'apparence extérieure, afin qu'il emporte sur vous par les humiliations que vous souffrez et par le désespoir de vous-mesme ce qu'il n'a pu obtenir par ses suggestions intérieures et par les autres voyes de malice qu'il a tentées en vous.

C'est par cette ruse du malin esprit que vous portez cette continuelle aversion à la vertu, que vous faites de sy mauvais jugemens de vous-mesme sur lesquels vous fondez par après vos craintes et vos appréhensions, et c'est encore par le mesme artifice que vos sœurs vous jugent pleine de fautes et d'imperfections. Le mauvais esprit vous voudroit rendre au dedans et en vérité ce qu'il vous fait fausement paroistre au dehors, mais il n'en est pas ainsy, car Jésus-Christ est en vous et pour vous, et vous tient environnée des effets de sa grâce et de sa puissance, tandis qu'il vous fait porter les efforts de malin esprit, et autant Jésus-Christ vous eslève intérieurement, autant le malin esprit vous déprime extérieurement et vous humilie dans vostre sens et dans le sens de vos sœurs.

Vous ne devez donc estre aucunement peinée de vos douleurs

et de vos bouleversemens, puisque Jésus-Christ y est pour vous soutenir et pour en faire usage vers son Père, quand vous ne le pouvez. Adhérez à son esprit en cette voye, livrez-vous toute à elle, abandonnez-vous à Dieu dans vos dispositions sans aucune prétention sinon qu'il dispose de vous en icelles, non selon ce que vous demandez ou recherchez dans vostre pensée, mais selon sa pensée et ses desseins sur vous. Il a droit de servitude sur vous, donnez-luy l'usage de ce droit et soyez comme une esclave au regard de luy, vous laissant captiver et charger de ses liens, soit qu'il le fasse par sa puissance, soit par la puissance du malin esprit. En cette manière, vous serez toujours sienne, dans la captivité et dans la liberté, dans l'exaltation et dans l'humiliation et en tous autres estats quels qu'ils soient, parce que vous les porterez et les accepterez tous en vous liant à iceux et en vous livrant à Dieu en iceux par vostre soumission à les porter, dans laquelle soumission vous aurez adjonction aux volontés et desseins de Dieu sur vostre âme, et cette adjonction sera vostre eslévation à Dieu par dessus toutes vos malignités, sans que nulle chose y mette plus empeschement, ny que vous sentiez plus rien entre Dieu et vous ; car, ma sœur, il n'y a rien de sy uni à Dieu que la créature qui n'a plus de volonté par elle mesme, mais qui l'a toute abandonnée et perdue en Dieu, luy laissant un libre et entier usage du droit et de la puissance qu'il a sur nous et qu'il y veut continuellement prendre pour nous faire semblables à luy, sy nous voulons.

Ne soyez point en peine des pensées que vos sœurs prennent de vous ; c'est icy le temps de l'orage et de l'avilissement, et vostre âme y doit estre toute rendue et appliquée en toutes les manières qui vous sont présentées, sans y rechercher ny fuite ny consolation. Vostre vraie vie est maintenant en cela. Dieu l'y a attachée, et vous ne la devez point rechercher ailleurs, car ce seroit vostre vie et non celle dont Jésus-Christ veut que vous viviez, hors laquelle l'âme est morte et non vivante. Le mauvais temps passera ; je l'appelle mauvais au regard de vos sœurs, car dans le sens et l'intelligence de Dieu il est tout autre chose, il est

très bon, très saint et très salutaire à vostre âme, sy vous le recevez pour Dieu. Cet appuy que vous trouvez dans la Mère, c'est un appuy que Dieu donne à vostre foiblesse, pour vous défendre contre un entier accablement et surtout pour vous conserver en la religion. Sy elle eust esté contre vous, vous n'y fussiez point demeurée ; regardez la comme vostre libératrice et comme un ancre de salut dans vostre orage. Mais sy Dieu veut vous en priver, ce que je ne crois pas, il s'y faut encore soumettre. Que Dieu, en ce qu'il est luy mesme, soit vostre subsistance en toutes vos misères et pauvretés ! J'espère qu'il ne vous abandonnera pas, et que vous ferez heureusement vostre profession.

Pour les oppositions du malin esprit et les tentations qu'il vous a livrées contre vostre vocation, vous devez estimer davantage la grâce de l'Ordre, laquelle semble avoir esté couverte par le mauvais usage des âmes qui en sont, mais il semble aussy que Dieu veuille les relever maintenant en la terre, et y faire revivre l'esprit de pureté et de sainteté de vostre père Saint N.. (1).

C'en est assez dit ; écrivez moy librement vos besoins ; on ne verra plus vos lettres, et je le recommanderay encore particulièrement à la Mère, afin que vous écriviez avec plus d'assurance.

A Dieu, ma sœur, je supplie Jésus-Christ de se donner à vous comme vie et comme force, afin que la vie et la force que l'esprit malin veut establir en vous soient captivées par la vie et la force de Jésus-Christ.

CLXXXVI

A UNE SUPÉRIEURE (2)

Pour faire régner la grâce, « la nature doit contribuer à sa propre ruine » ; sinon l'imperfection et la misère demeureront dans l'âme.

Ce 10 décembre 1629.

MA SŒUR,

Il est vray que la pureté de la grâce opère rigueur en

(1) Saint Benoît ou Saint Bernard.

(2) B. N. Dupuy, 947, f° 66.

l'âme qui la porte, parce qu'elle fait que tout ce qui se passe est pour Dieu, et qu'il n'y a rien pour elle ; sy bien que la nature demeure suspendue et privée en tous les effets dont elle pourroit avoir quelque satisfaction ; et non seulement cela arrive, mais la grâce oblige cette mesme nature de travailler avec elle aux choses qui luy sont contraires, sy bien qu'il faut qu'elle contribue à sa propre ruine, et mesme dans ses plus grandes répugnances, et lorsqu'elle a le plus d'envie de vivre à elle et à ses sentimens, il faut vous rendre à une sy digne opération. Demandez à Jésus-Christ qu'il vous donne puissance de la porter et d'y estre fidèle, parce que si vous ne l'estes, en vain la grâce sera ce qu'elle est ; quoy qu'elle soit très pure, vous ne laisserez pas de demeurer dans les impuretés de la vie, je veux dire que vous suivrez vos inclinations en quoy que ce soit, qui fera diminuer, voire dissiper les effets de la mesme grâce et établir davantage vostre propre vie en vous, et celle de l'imperfection et de la misère ; souvenez-vous que la parole de Dieu est véritable, et le changement de l'âme ne change point sa vérité ; il est tousjours le soulagement des âmes affligées, mais de manières différentes : aux unes c'est sensiblement, aux autres ostant les peines, à d'autres les laissant, mais les soutenant de sa main puissante, mais invisible. La longueur du tourment est miséricorde à l'âme qui la porte comme il faut, et cette miséricorde doit estre sa consolation et son repos. Nous vous donnons à Jésus-Christ pour estre régie de son esprit et animée de sa vie, afin que le péché n'ayt point de part en vous ; je le prie d'estre avec vous pour jamais.

CLXXXVII

A LA MÈRE MARGUERITE COUTIER, URSULINE DE DIJON (1)

Agir dans les œuvres extérieures par l'application intérieure de notre esprit à Dieu. — Une religieuse qui a suivi sa vocation « contre la violence et le mauvais traitement de ses parens », doit être plus parfaite qu'une autre. — Charité du Prélat pour cette âme.

Ce 14 décembre 1629.

MA FILLE,

La confiance et l'appuy de vostre âme doivent estre en Dieu qui travaillera à sa perfection par des voyes convenables à sa sagesse et à sa bonté. C'est pourquoy, vous ne devez pas occuper vostre esprit un seul moment de nous, qui ne voulons aucune chose que dans le délaissement que nous faisons de nous à la vertu divine. Ce qu'elle n'a point fait jusqu'icy, elle le fera en son temps, pourvu que vous y travailliez de vostre part, prenant les moyens que vous connaissez propres à vostre avancement.

(1) B. N. Dupuy, 947, f° 63; Chaumont, lettre LXIV. L'allusion très nette faite par Zamet « à la violence et au mauvais traitement » que cette religieuse rencontra de la part de ses parents au moment de son entrée en religion ne permet guère de douter qu'il s'agisse ici de la célèbre mère Marguerite Coutier de Château-Bornay, dite de Saint Xavier, Ursuline de Dijon, dont la vie a été écrite par le P. Jean-Marie de Vernon, religieux du Tiers-Ordre de Saint François, sur l'ordre d'Anne d'Autriche, et publiée à Paris en 1665. (Bib. Nat. L. 27 n. n. 5105).

Née à Mont-Saint-Jean en 1603, elle fut élevée chez les Bernardines de Tart; sa sœur aînée étant entrée aux Ursulines de Dijon, elle résolut de l'imiter, et « prenant occasion de la visite de Monseigneur de Langres en ce monastère l'an 1622, elle le pria avec tant d'instance de luy en accorder l'entrée, qu'il ne la luy put refuser »; mais le père de la jeune novice, Jean Coutier, seigneur de Château-Bornay, et baron de Souhey la fit sortir du couvent au bout de trois mois. Elle vécut avec lui quelques années, « s'employant à visiter les hôpitaux, les prisons et les malades », et le 16 septembre 1627, elle s'enfuit secrètement sur le conseil du Père Arnoux, de la Compagnie de Jésus, et se retira de nouveau chez les Ursulines. Son père accourut au monastère, et « tenant son épée nue, menaçoit de rompre et de briser tout, jusqu'à ce qu'on luy eût rendu ce qu'il demandoit »; la novice ne se montra pas, et « les principaux du Parlement de Dijon persuadèrent au père de se retirer, luy promettant que la Cour lui donneroit satisfaction », mais « la jeune demoiselle coupa aussitôt ses beaux cheveux », et finalement, elle demeura chez les Ursulines, où elle fit profession le 21 septembre 1628. Elle devint bientôt maîtresse des novices à Dijon, puis supérieure en 1638, et Zamet se réjouit beaucoup de son élection.

Le fait qui nous intéresse le plus dans sa vie, c'est qu'elle contribua beau-

Regardez souvent Dieu en ses desseins sur vostre âme, et faites que vostre disposition vous soit une récollection continuelle, non seulement au dedans de vous, mais encore au dehors, agissant en vos œuvres extérieures par l'application intérieure de vostre esprit à Dieu, afin que vous les fassiez selon ses désirs, et dans la sainteté qu'il demande de vous en toutes choses.

Nous demeurons pour l'ordinaire en un repos nuisible, et il semble qu'il nous suffise de n'estre point hors de la grâce par le péché, ne travaillant pas à nous la rendre familière et intime en nous, autant que nous le sommes à nous-mêmes. Je trouverois ce sentiment pardonnable aux personnes du monde à qui Dieu ne donne que le mouvement de leur salut, mais à une âme religieuse qui mesme a suivy sa vocation contre la violence et le mauvais traitement de ses parens comme vous avez fait, je trouve, ma sœur, que cela demande beaucoup plus, et qu'il faut que l'édifice réponde à un sy beau et sy heureux commencement.

Nous vous donnons à Jésus-Christ pour y travailler efficacement et pour commencer à vivre de la vie de ses saints qui a esté dans la terre une vie mourante et séparée continuellement de toutes inclinations, affections, complaisances, et autres mouvemens de la nature.

[Il est indubitable que nous avons charité pour vous. L'expérience vous fera voir que nous sommes aux âmes selon qu'elles nous donnent moyen d'y estre, beaucoup quand nous le pouvons ; tant y a que la charité remplit tout le lieu qu'on luy donne, et celà nous fait connoistre ce que Dieu est dans

coup à établir à Dijon, une Compagnie de Dames du Saint-Sacrement, de concert avec M. de Renty ; « elle communiqua ce pieux dessein aux Présidentes Des Barres et Frémyot, et à deux autres dames des plus considérables, *sous le secret, et séparément*, qui ont été les pierres fondamentales de cette institution ; elle en conféra aussi avec deux des plus fameux confesseurs de la ville, et d'autres personnes d'autorité et de mérite » (p. 253). Son biographe ajoute que cette Compagnie fut établie « conformément aux statuts de celle de Paris ».

Voir à ce sujet notre article de la *Revue Pratique d'Apologétique* (15 janvier 1911) intitulé : *Y eut-il, au XVII^e siècle, des Compagnies de Dames du Saint-Sacrement*, ? et celui de la *Revue d'Histoire de l'Eglise de France* (25 juillet 1911) : *Deux fondations de la Compagnie du Saint-Sacrement de Dijon : Le Refuge et le Séminaire*.

les saints ; il y est par amour, autant qu'ils en sont capables, comme la lumière du soleil qui se respand selon la capacité des lieux qui la reçoivent] (1).

Pour ce vœu, il y faut penser un peu à loisir devant Dieu. Vous m'avez demandé quelque chose ; cela me fait vous envoyer ce présent ; il est digne de vous, puisqu'il est conforme à la pauvreté religieuse. Jésus-Christ soit avec vous !

CLXXXVIII

A UNE SUPÉRIEURE URSULINE (2)

Conduite à tenir dans la tentation.

Ce 17 décembre 1629.

MA SŒUR,

Jésus-Christ vous bénisse ! Le mal, ni la subjection du mal, ne s'en va jamais par la liberté du mesme mal, mais seulement par sa ruine en la grâce très sainte de Jésus-Christ ; c'est pourquoy il y faut résister tousjours et ne se point lasser de combattre, non en voulant détruire la tentation, car cela ne se peut, mais en la portant humblement et patiemment sans nulle adhérence volontaire à ce qu'elle demande. Vous devez d'autant plus de fidélité à Dieu, que son esprouve est forte et violente sur vous, mais sa grâce vous est aussy plus prompte, et la violence mesme de la peine, par une miséricorde de Dieu secrète et inconnue à l'âme, est son soustien et le subject de sa fidélité. En effect, nous ne voyons les âmes se perdre dans ces excès de tourmens et de peines, et le péril est moindre pour elles lorsqu'il semble plus grand, parce que Dieu nous donne un plus grand secours dans la plus grande nécessité et extrémité, et que nostre volonté est plus alors à la tentation, qu'à nous. C'est pourquoy Dieu la garde et la préserve avec plus de soin ; c'est une chose estrange que nous ne sommes jamais si mal,

(1) Ce passage de Dupuy ne se trouve pas dans Chaumont, et le dernier paragraphe, tiré de Chaumont, manque dans Dupuy.

(2) B. N. Dupuy, 947, f° 58.

ny sy dangereusement pour nostre salut, que quand nous demeurons en nos propres mains, parce qu'il faut alors que nous usions de nous, et il n'y a rien de sy fragile, ny de sy inconstant, que ce que nous sommes. C'est pourquoy les cheutes arrivent alors plus fréquemment ; demandez à Jésus-Christ qu'il vous tire hors de cet usage, et hors de vos propres mains ; car, en vérité, il vous est plus expédient de porter toute la malignité des démons, que d'estre un seul moment à vous et à vostre propre vie.

Il est vray que je ne saurois souffrir des âmes aucune chose qui me fasse peine, mais cela n'est que pour celles que je regarde avec plus de soin ; il y a quelque chose en moy qui m'y oblige, qui n'est pas mienne et qui ne sauroit flatter quand il faut estre véritable. Jésus-Christ soit avec vous pour jamais !

CLXXXIX

A UNE URSULINE (1)

Dans la tentation, ne pas trop rechercher si l'on pêche ou non, mais s'abandonner entièrement à la bonté de Dieu, et continuer d'agir comme à l'ordinaire.

Le 22 décembre 1629.

MA SŒUR,

Ne soyez point en peine de cette âme ; j'en répons devant Dieu, et tandis qu'elle sera en sa peine comme elle y est, il n'y a rien à craindre ; le péril même est sa garde ; plus le travail est violent, plus son assurance est grande.

Offrez la à Jésus-Christ aucune fois, et qu'elle fasse le mesme, quand elle sera hors de sa grande rigueur ; donnez la à la pureté de Dieu, et à Jésus-Christ homme pour la destruction du péché et l'establissement de la sainteté en elle ; c'est par ce mystère que nous recevons la grâce de nos besoins, et que nos infirmités sont fortifiées et nos bassesses relevées, en sorte que rien n'est si malin en nous, qui, en un principe si saint, ne soit sanctifié.

(1) B. N. Dupuy, 947, f° 60.

Je ne luy conseille pas de beaucoup entrer dans le discernement si elle manque ou non, mais plustost qu'elle se laisse toute à la bonté de Dieu, afin que ce soit en l'appui de cette bonté qu'elle se soutienne, non en la confiance de sa fidélité et de ses soins, qui ne sont rien en telles rencontres ; le discernement, sous couleur de bien, peut introduire le mal, car pour le discerner, il le faut regarder, et ce regard l'imprime davantage, et augmente la tentation.

Il faut quelle aille avec liberté et en repos en toutes ses actions nécessaires, et qu'elle ne se donne point de craintes inutiles et vaines, qui servent à affoiblir l'âme, et non à la préserver ; faites qu'elle parle peu de son travail, et qu'elle ne le fasse qu'avec utilité ; tout cela luy arrive par la seule impétuosité de la tentation ; il n'y a nul mal, au contraire, ce sont voyes qui servent à l'âme d'exercice, et lui servent aussi à la purifier davantage devant Dieu, qui regarde l'intérieur, et non l'extérieur. Servez les âmes généreusement, et donnez-vous à toutes pour Dieu sans retenue. La peine n'est pas digne de nous empescher le bien qui se présente, et Dieu mérite qu'on l'embrasse pour lui dans un parfait abandon de tout ce que nous sommes à sa miséricorde. Ayez soin de luy, ma Sœur, et il aura soin de vous. Je le prie de vous bénir.

CXC

A UNE SUPÉRIEURE URSULINE (1)

« Il est raisonnable d'avoir amour et zèle pour la vertu, mais il est encore plus raisonnable d'avoir charité pour le prochain. » Le reprendre avec douceur et « ne pas se jeter dans l'excès d'une vertu trop austère qui n'est pas selon l'esprit de Jésus-Christ, mais selon l'esprit de notre amour-propre. »

23 décembre 1629.

MA SŒUR,

Jésus-Christ vous bénisse ! Ce mot est pour vous dire que j'ay aujourd'huy reçu vos lettres auxquelles je n'ay rien

(1) B. N. Dupuy, 947, f° 60.

à dire sinon approuver les pensées que Dieu vous donne, sur lesquelles vous devez conformer vos conduites, les établissant dans la pureté et sainteté de sa grâce, et désavouant, par ce moyen, ce que vous y pouvez mettre du vostre, qui est chose qui peut facilement arriver, sy nous n'y prenons garde, et sy nous n'avons un continuel soin de nous séparer de nos propres veües. et inclinations.

Donnez-vous à Jésus-Christ pour entrer dans la droiture de ses voyes et dans ses vérités, et croyez que vous avez d'autant plus à craindre qu'elles vous semblent estre de luy, et non de vous ; nous cherchons insensiblement ce qui s'accommode à nous et ce que la nature désire ; les mouvemens de la grâce paroissent, et les nostres sont en vérité, et nous les suivons sans y penser et mesme nous croyons que nous n'avons rien que Dieu ne nous ait donné.

Fermez vostre esprit aux manquemens de cette personne ; regardez-y les effets de la grâce, et souffrez ceux de la nature avec débonnaireté, je veux dire avec tolérance charitable, qui ne soit point forcée, mais toute de cœur. Demandez à Dieu la mansuétude de son fils et la grâce qu'il avoit d'attirer les cœurs afin que celui-cy soit dans le vostre ; vous avez pour elle de la bonté en apparence, mais, au fond de vous, il y a quelque chose qui ne vient pas de vous, mais de l'amour trop sensible que vous avez à la vertu ; cecy est une source d'imperfections en nous, d'autant plus périlleuse qu'elle est moins aperceüe, et qu'elle porte une excellente apparence, fondée, ce semble, sur la raison, car il n'y a rien de plus raisonnable que d'avoir amour et zèle pour la vertu, mais il est encore plus raisonnable d'avoir charité pour le prochain, et que le désir de sa perfection ne nous fasse pas tomber dans la hayne.

Voyez donc à tout faire dans la douceur de vostre esprit, et ne vous estouffez pas dans la liberté que vostre cœur doit avoir en la pratique de la vertu ; vous y estes sy exacte et sy rigoureuse que vous y semblez contrainte ; il faut une conduite plus douce et plus aimable vers nous mesmes ; ne vous jettez pas dans l'excès d'une vertu trop austère, qui n'est pas selon l'esprit de Jésus-Christ, mais qui est plus

selon l'esprit de nostre amour propre, car nous sommes en cette sorte plus vertueux pour nous mesmes que pour autrui, et insensiblement l'attachement qui se faict de nous à la vertu nous porte à je ne sais quelle vanité de remplissement de nous-mesmes qui est contraire à l'humilité chrestienne et au saint dégageement qui porte une merveilleuse liberté d'esprit.

Jésus-Christ soit avec vous !

CXCI

A UNE URSULINE (1)

Nous défier de nous-mêmes, et craindre de prendre les mouvements de la nature pour ceux de la grâce. — Leçon d'humilité donnée par le Prêlat à sa correspondante.

24 décembre 1629.

MA SŒUR,

Jésus-Christ vous bénisse ! Vous et moy, et toutes les âmes en la terre, doivent appréhender en leurs propres défauts ; souvent il y en a où nous ne croyons suivre que la vertu ; demandez à Jésus-Christ qu'il vous donne sa lumière, et suivez plustost celle d'autrui que la vostre en ce qui vous regarde, ny que vos propres pensées. Ce que nous estimons estre de la grâce n'en est pas tousjours, mais souvent de notre propre inclination, couverte de la créance que nous avons que Dieu faict tout en nous, et cela n'est pas. C'est pourquoy nous devons extresmement craindre en toutes choses qui nous peuvent satisfaire, de quelque sorte qu'elles soient, parce que partout la nature se trouve et se jette mesme dans les pensées qui ont le plus d'apparence de bonté et de pureté.

Nous ne devons pas estimer que tout ce qui se passe soit par ordonnance divine, il est bien vray que tout est dans sa Providence, mais nous en sommes souvent la cause, et, par nos propres manquemens, la Providence divine a des effets qu'elle n'auroit pas, et alors elle nous doit estre pénible, non

(1) B. N. Dupuy, 947, f° 63.

en ce qu'elle produit, mais en ce que nous en avons donné subject, et nous devons faire tout ce que nous pouvons pour empescher tels effets. Prenez garde qu'il n'y ait quelque chose en vous qui résiste, et qui ne veuille pas voir ce que l'on vous monstre de vos dispositions ; si cela est, il le faut changer, et ne se pas reposer sur cette créance qu'il arrive par la divine ordonnance, car ceste créance feroit que l'âme se flatteroit en ses manquemens, et qu'elle n'y remédieroit pas, et ainsy elle demeureroit tousjours imparfaite, ce qu'elle ne doit pas estre ; vos paroles expriment une conduite sy pure et sy séparée de toutes choses extérieures et intérieures, et qu'une puissance divine vous possède sy absolument que, si vous estes telle en effect, il n'y a plus qu'à dire à Dieu qu'il vous oste de la vie, parce que vous estes plus propre pour le Ciel que pour la terre ; mais l'humilité et la vérité demandent d'autres sentimens de vous, et une vie plus souffrante, plus exercée et plus pure que celle que vous avez eue jusques icy ; il faut une mort plus grande, plus universelle, en un mot, une âme qui ne se se donne jamais rien, qui, par son choix regarde plus à s'accabler qu'à se soulager, et à se faire souffrir qu'à se contenter ; mais où est cette créature, sy elle n'est prévenue de Dieu par des voyes singulières qui se communiquent à très peu d'âmes ? Il ne faut pas pour cela perdre courage ; au contraire, vous en devez avoir d'autant plus que Dieu vous a mise en une vie où vous avez quelque chose à souffrir. Faictes estat qu'il y a un grand chemin jusqu'au période de la perfection, que peu d'âmes y arrivent, et que c'est un travail incroyable ; qu'il est assez facile de vivre d'une vie commune, mais très difficile de l'avoir excellente. Jésus-Christ vous donne force et vertu pour y aspirer !

CXCII

A UNE URSULINE (1)

Le Prélat ne veut pas échanger son diocèse « pour un autre partage quoique meilleur. » Il y demeurera « tant que Dieu aura agréable de l'y tenir. »

Ce 29 décembre 1629.

MA FILLE,

Nous avons icy vostre bonne amie, que je viens de laisser plus en repos que vous de l'assurance que je luy ay donnée que je n'ay rien appris de l'eschange qu'on vous a dit. Je suis sy arresté au partage que Dieu m'a fait par miséricorde en son Eglise, que je ne le changeray pas pour un autre, quoyque meilleur, parce qu'en ce qui regarde Dieu et la fidélité que nous luy devons en l'administration de ce qu'il nous commet, il n'y a point de différence dans la différence des choses ; elles sont toutes esgales, et nous n'y devons pas regarder le lustre et l'esclat, mais seulement l'application et l'obligation que Dieu nous donne de prendre ce qu'il nous offre, parce qu'en cette humble acceptation se trouvent la grandeur et la gloire de nos âmes. Je pense que vous devez estre en repos pour cette peine, et vous assurer que je demeureray tant que Dieu aura agréable de m'y tenir (2).

(1) B. N. Dupuy, 947, f° 71. Chaumont, lettre LXXXVIII.

(2) Il est probable qu'il s'agit ici du poste d'Aumônier d'Henriette de France. Nous savons en effet par la correspondance de Bérulle et de Richelieu (Arch. des Aff. Etrang. France 788, f° 350) qu'en 1629, il fut question de Zamet pour aller résider en Angleterre auprès de la jeune reine. M. de Barault, évêque de Bazas, qui avait été désigné, était, au dire de Bérulle, impopulaire parmi les protestants anglais, comme trop inféodé aux Jésuites. C'est pourquoi Bérulle avait proposé l'Evêque de Langres, et Richelieu avait accueilli favorablement la proposition. Le 30 août 1629, Bérulle écrivait, en effet, au Cardinal-ministre : « Je n'ay rien dit de vostre pensée sur Monsieur de Langres pour Albion. Lorsque vous serez sur le lieu, vous jugerez de tout par vous-mesme. » Il est donc très possible que ce bruit ne soit parvenu aux religieuses qu'au mois de décembre.

Ce qui semble bien indiquer qu'il s'agit de cette aumônerie, c'est cette phrase de Zamet : « elles sont toutes esgales, et nous n'y devons pas regarder le lustre et l'esclat... » Cette fonction, en effet, l'eût mis en évidence, et lui eût peut-être permis de jouer un rôle diplomatique, surtout si l'on songe que Bérulle venait de disparaître, presque subitement après quelques heures de maladie, en octobre 1629.

Je vous prie, ma fille, n'escoutez point les mouvemens de la nature en vous ; l'attention qu'on y a les renforce et le mépris qu'on en fait les affoiblit, et donne plus de force à la grâce pour nous régir. Aimez la contradiction ; elle est salutaire pour mourir à vous-mesme, et vous establir davantage dans la pureté de la vie que Jésus-Christ demande des âmes chrestiennes. Qu'il soit avec vous, ma Sœur !

CXCHII

A UNE RELIGIEUSE URSULINE (1)

Ne pas s'effrayer de la pauvreté. La supporter, comme les autres épreuves avec patience et charité. « La charité triomphe de tout. »

1629.

MA FILLE,

Il me semble que vous estes un peu trop dans la crainte que l'on ne vous assiste pas. Pensez-vous que pour assister une âme il faille regarder autre chose que la sainte charité ? Vous ne sçavez pas encore quelle est sa puissance et sa force ; *la dilection est forte comme la mort* (2). Quelle comparaison ! C'est la Sainte Escriture et l'esprit de Dieu qui la faict, et très à propos, car, comme il n'y a rien que la mort n'emporte et surmonte, pour bien estably qu'il soit en la vie, ainsy il n'y a rien que la sainte charité ne vainque ; elle triomphe de tout. Il est très vray, et je m'assure que vous le trouverez ainsy : le lien de la charité est si fort, que nulle main ne le sauroit rompre. Jésus-Christ l'a faict, il faut que luy mesme le détruise ; autrement il subsistera tousjours.

Je pense que pour vostre pauvreté vous devez avoir un peu de patience, et cependant ayez soin de bien élever ce que Dieu vous a mis en main (3) ; c'est une petite se-

(1) B. N. Dupuy, 947, f° 208.

(2) Cant. VIII, 6.

(3) Il s'agit sans doute des enfants, à l'éducation desquelles se consacrait cette Ursuline.

mence qui produira de plus amples moissons avec le temps ; la bonne conduite que vous y tiendrez vous en donnera d'autres. Rendez-vous patiente, attendant les œuvres de Dieu et les effets de sa sainte Providence ; il l'ayme (1), parce qu'elle luy faict cognoistre le mérite et la valeur des âmes. Il faut un peu de courage pour cela ; il me semble que c'est maintenant seulement que vous commencez à estre une vraye servante de Dieu, et ce qui me le fait croire, ce sont les exercices que vous portez ; mais, je vous prie, appliquez vostre esprit à Dieu, pour les souffrir dans la patience et la charité. Hélas ! il est mort pour ceux mesmes qui l'ont faict mourir, il a prié pour ses ennemis et, s'il n'avoit prié pour eux, nous ne pourrions estre sauvés. Nous l'estions tous (2) en Adam, nous estions en cette qualité destinés à la mort, le Ciel nous estoit fermé, il nous l'a ouvert par sa prière, et par cette mesme prière, il nous a réconciliés avec son Père. *A peine*, dict Saint Paul, *trouve-t-on qui veuille mourir pour son ami, et nous, estant encore ennemis de Dieu, il est mort pour nous, et c'est en cela qu'il nous recommande son ineffable charité* (3) ; ce sont les paroles de l'Apostre qui parlent, ce me semble, si efficacement à vostre cœur, que vous ne pourriez refuser de les escouter et d'y obéir. Soyez forte et solide en vous et prenez subject de ce qui vous arrive de faire voir vostre courage et vostre humilité ; que l'on ne voye aucun trouble en vostre visage ny en vos paroles, mais égalité, mansuétude, et soumission à Dieu très grande pour souffrir cela et davantage. Jésus-Christ soit avec vous.

(1) La patience.

(2) C'est-à-dire ; nous étions ses ennemis.

(3) Rom. V. 7.

CXCIV

A MADAME DE POURLAN,

ALORS MAÎTRESSE DES NOVICES A DIJON (1)

Conduite à tenir à l'égard des novices ; « les conduire par la raison », leur inspirer par-dessus tout l'amour de la vérité. Ne leur point souffrir « les faiblesses des filles », et les faire « marcher d'un pas égal dans les actions de la vertu ». — Les maximes fondamentales de la vie parfaite.

(1629).

MA FILLE,

Jésus-Christ vous bénisse ! Je vous conseille d'avoir soin de vos novices. Prenez garde qu'elles reçoivent vos maximes, et que leur esprit ne se rende susceptible d'autre chose. Nourrissez-les à porter avec force et noblement les mortifications de l'esprit ; ne leur souffrez point ces foiblesses des filles, non qu'il les faille rebuter quand elles en ont, mais montrez-leur ce que demandent d'elles la grâce et la perfection religieuse. Il importe qu'elles soient conduites par la raison, et dans une soumission et grand respect vers les sœurs, qu'elles soient modestes et civiles, mais sans affectation ny curiosité, que leur esprit soit simple comme celui des enfants qui ne peuvent rien déguiser et qui sont toujours véritables. Faites qu'elles aiment la vérité par-dessus toutes choses, et que pour la conserver en tout, elles ne craignent ny mépris ny mortification qui leur en puisse arriver ; ainsy, qu'elles estiment de plaire à Dieu par-dessus tout, et qu'elles croient qu'il n'y a rien qui se doive préférer à cela. Il leur faut souvent remettre ces vérités devant les yeux, et qu'elles forment leur esprit et leur conduite sur elles. En somme il les faut tirer puissamment de l'infirmité de la nature, et en faire des âmes saintes et des anges en la terre, s'il est possible.

(1) B. N. Dupuy 947, f° 121 ; Troyes, lettre XXXVIII. Chaumont, lettre LV. BOURRÉE (*Vie de Madame de Courcelle de Pourlan*, p. 219-221) cite un long extrait de cette lettre, adressée, dit-il, par Zamet à Madame de Pourlan, lorsqu'elle était maîtresse des novices à Dijon, en 1629.

Il y a encore une autre chose de conséquence pour la direction des âmes qui est de ne s'arrêter à leurs sentimens quels qu'ils soient, bons ou mauvais. Que ce ne soit ny la consolation, ny la désolation, ny la joie, ny la tristesse, ny la facilité, ny les répugnances qui dirigent leurs actions, parce que, sy cela est, leur vie sera inégale et peu réglée. Quand elles seront dans les sentimens de Dieu, tout ira bien. Quand ces sentimens ne seront plus et que ceux de la nature reviendront, elles ne feront rien qui vaille, et se laisseront aller à la foiblesse, à la tristesse, à la lâcheté ou à des imperfections semblables. Il est donc nécessaire que l'âme aille à son Dieu, sans regarder à tout cela, afin que nulle chose ne la retienne et qu'elle marche toujours d'un pas égal dans les actions de la vertu, portant les consolations et les désolations d'une mesme manière et avec aussy peu d'application d'esprit que sy elles n'estoient point, et que nous y fussions insensibles, car nostre seule occupation doit estre à la vertu et nostre mérite à la suivre, quoy qu'il nous en coûte.

Voilà les maximes fondamentales de la vie parfaite, sans lesquelles la vie n'aura ny fermeté ny persévérance. Travaillez à vous rendre morte à toutes choses, et à n'avoir vie que pour celles que la sainte Providence vous envoie, car celles-là, vous les devez aimer, et les recevoir pour le temps qu'elle les laisse. Sy tost qu'elle les oste, il la faut laisser faire et l'aymer autant en ostant qu'en donnant. Ainsy nous aymons sans aimer, car nostre amour n'est point aux choses créées, mais seulement en la sainte et paternelle providence de Dieu, lequel nous aymons toujours, soit qu'il nous fasse riches, soit qu'il nous laisse pauvres.

O que ces vérités sont saintes ! Qu'elles sont agréables et douces aux âmes qui veulent et qui cherchent Dieu en vérité, et que la vie de telles âmes est pure et dégagée en la terre ! Que les grandeurs sont basses et viles, et qu'elles donnent de desgout à ces généreux esprits qui ne veulent plus savourer que Dieu et qui trouvent toutes choses insipides au regard de luy !

Je vous demande cette conduite à Jésus-Christ, et que

votre âme la reçoive pleinement. Ayez un esprit qui ne regarde que le ciel, et qui ne veuille rien en la terre que ce que Dieu luy donnera. Il n'est pas croyable combien je souhaite que la lumière de Dieu soit sur vous, afin que vous voyiez clairement ce que c'est que de la vie chrétienne (1). [Il faut que vous soyez vertueuse en toutes choses et que par esprit de vertu et de raison, vous fassiez jusques aux plus petites. Rendez vos filles simples et sincères et qu'elles sachent aussy peu ce qui se fait au monastère que sy elles n'y estoient point. L'on a besoin de cette perfection par-dessus toutes autres, parce que le propre jugement et les réflexions gâtent tout. Adoucissez la vivacité de vostre humeur, et laissez renverser plus tost toutes choses que de vous esmouvoir] (2).

J'ay dit à Madame N... que je n'aymois pas les importunes à demander. Je vous supplie, soyez réservée en ce point. Il y a plus de félicité à donner qu'à prendre. Les âmes religieuses sont par volonté ce que les pauvres sont par nécessité ; elles ne peuvent demander qu'en aumosne, et n'ont pas droit d'obtenir ce qu'elles demandent, mais ceux à qui elles s'adressent, ont bien droit de le refuser. Entrez en cecy dans les lois de la pauvreté, et demandez avec humilité et non avec autorité. Jésus-Christ soit avec vous pour jamais !

(1) Expression assez fréquente au xvii^e siècle. Bossuet dans le sermon sur *la mort*, s'écrie : « O Dieu, encore une fois, qu'est-ce que de nous ? »

(2) Ce passage, qui se trouve dans les manuscrits de Chaumont et Troyes, manque dans Dupuy, où il est remplacé par le paragraphe suivant : « J'ay dit à Madame N... » qui, à son tour, n'existe pas dans les deux autres manuscrits.

ANNÉE 1630

CXCX

A MADAME DE PONTCARRÉ (1)

Retour de Mme de Pontcarré à Port-Royal. — « La grâce veut des œuvres, et non plus des paroles. » — Vœux pour un anniversaire.

Janvier 1630.

Je n'ay rien à vous dire, sinon que je suis demandant à Jésus-Christ qu'il vous bénisse et vous donne où vous allez les effets des bons mouvemens que sa grâce vous a fait concevoir en ce pays (2). Moins je me trouve de puissance à vous parler, plus j'en ay vers Dieu à luy faire voir vos besoins. Ce grand silence pour vous m'apprend que la grâce veut des œuvres, et non plus des paroles ; que vous en savez assez, sans qu'on vous en die davantage ; et quand vous aurez fait tout ce que vous savez, que je ne seray plus muet ; et que celui qui rend les langues des enfans éloquentes, donnera encorè vertu à la mienne de parler.

Jésus-Christ soit avec vous en ce jour remarquable pour vous, ayant esté celui de vostre naissance au monde, et à la grâce (3). Vivez à l'une, et mourez à l'autre, si vous voulez vivre éternellement.

J'ay satisfait à ma promesse. Ceste fidélité me donnera plus de sujet de me plaindre, si vous manquiez aux vostres.

(1) B. N. Dupuy, 909, lettre LIXXX.

(2) BOURRÉE nous apprend que Mme de Pourlan, dite Sœur Jeanne de Saint Joseph, partit pour Paris avec la Sœur Marguerite de la Croix « au commencement de janvier de l'année 1630 ». (*Vie de Mme de Courcelle de Pourlan*, p. 223), ce qui concorde parfaitement avec la date de cette lettre. La Mère Jeanne devint prieure à Port-Royal où elle fut dirigée par le P. de Condren et le P. Bourgoïn.

(3) Anniversaire de sa naissance et de son baptême.

CXCVI

A UNE SUPÉRIEURE URSULINE (1)

Dans la vie religieuse, ne pas trop s'attacher aux soins temporels ; c'est pour beaucoup un grave écueil. — Conduite à tenir à l'égard des filles.

16 janvier 1630.

MA SŒUR,

Ne vous esloignez point de la pensée que vous avez de vouloir avoir un monastère bien réglé, et des filles qui ayent les vraies conditions de la vie religieuse ; c'est un bien qui surpasse tous les biens de la terre, et pour lequel obtenir, l'on doit trouver la pauvreté extérieure douce. La vie de la religion est une vie très parfaite, mais à laquelle peu d'âmes arrivent, parce qu'on ne la considère pas en ses propres conditions ; aussy on se contente d'y avoir je ne sais quel repos d'esprit, et que Dieu y soit communément servy ; le reste se donne aux soins temporels avec autant d'attachement que si l'on estoit au monde, et qu'il fallût pourvoir à une famille ; cela n'est ny de l'esprit du chrestien, ny de celuy de l'âme religieuse et je ne saurois croire que celles qui s'occuperoient avec tant d'âpreté des choses de la vie présente arrivassent jamais à la grâce de la religion, parce que ce mesme soin des choses passagères en est une très puissante opposition. *Cherchez premièrement le Royaume de Dieu,* dit Jésus-Christ, *et toutes choses vous seront données* (2) ; soyez donc une fille dédiée à la Providence de Dieu, et qu'il vous suffise que les choses vous soient données de sa main, pour les trouver aymables ; sy vous ne prenez cette voye, les accidens de la vie vous seront très pénibles, et, dans cette conduite, ils vous consoleront, tant s'en faut qu'ils vous affligent, parce que vous y verrez aussitost la Providence divine qui vous convie suavement à recevoir ce qui autrement vous seroit rude et fort pénible. Voyez un peu quel effect faict la soumission que Dieu veut donner à

(1) B. N. Dupuy. 947, f° 109.

(2) Matth. VI, 33.

une créature, et que sera-ce quand vostre esprit sera inséparablement attaché à la sainte et divine ordonnance de Dieu et qu'il sera tellement réduct à elle qu'il ne voudra, ne désirera, et ne recherchera plus autre chose ?

Cette conduite porte des suavités et des richesses en l'âme inestimables, et c'est vraiment ce thrésor caché de l'Evangile, pour lequel acquérir, l'on doit tout donner sans réserve. Sy Nostre Seigneur Jésus-Christ, qui a sy souverainement pratiqué cette règle, vous en donne l'usage, vous le bénirez mille fois le jour d'une sy grande miséricorde, et vous verrez des changemens en vostre esprit, qu'il ne pourra comprendre. Croyez que l'ordinaire de la dévotion est très peu de chose pour la dignité de nos âmes, et pour l'excellence de la grâce qui nous est communiquée, mais nous ne la faisons pas valoir, elle demeure comme inutile en nous, car, devant rapporter beaucoup, elle donne peu, non par sa faute, mais par la nostre, parce que nous ne la cultivons pas.

Retenez vostre empressement et ne permettez pas à la nature de suivre ses activités ; il les faut modérer par la grâce, qui est tousjours raisonnable. Ce que vous ne pouvez faire, offrez-le à la Providence, afin qu'elle le fasse en son temps et à loisir ; n'accoutumez point les filles à estre reprises, ny criées ; monstrez leur le prix de la douceur, et ce que doit emporter la raison sur elles ; souffrez plus-tost les imperfections que de leur laisser prendre cette mauvaise nourriture qui ne produict que de mauvais effects et qui ne fait nul avancement en la grâce. O que l'esprit est puissant, quand il est lié à l'esprit de Jésus-Christ, qui a esté sy puissant et sy fidèle à porter la rigueur de son Père ! Il est avili, trahi, crucifié, traité en voleur, *réputé parmy les iniques* (1), comme dict le Prophète, et cependant il porte tout cela en patience et en silence, il adoucit son Père, et fait des actes d'amour envers luy, tandis que ce mesme Père exerce encore la rigueur sur luy ; il demeure obéissant, quoy que le Père commande, et mesme jusqu'à l'ordonnance d'une mort ignominieuse, où il faut qu'il rende sa vie sy chère,

(1) Isaïe, LIII, 12.

et sy précieuse à Dieu et aux anges. Cette conduite qui va à l'imitation de N. S. Jésus-Christ est de très grande bénédiction sur la créature, mais il y faut force et fidélité, et dans cette fidélité il faut simplicité très grande, un esprit qui ne s'arreste qu'à Dieu, et à ce qu'il ordonne, soit par luy, soit par les créatures.

Je supplie le divin Jésus de vous remplir de son esprit de grâce.

CXCVII

A UNE RELIGIEUSE URSULINE (1)

Une vraie religieuse doit croire que ses supérieurs « ont toujours intention de lui procurer tout le bien qu'ils peuvent » ; et ainsi elle ne juge pas leurs actes et « demeure en repos. »

Ce 22 janvier 1630.

MA SŒUR,

Jésus-Christ vous bénisse ! Ce n'est pas chose nouvelle qu'on se retire d'une charge quand on ne la peut plus exercer, et puisque vous dites que Jésus-Christ a plus aymé la confusion que la gloire, je dois plus aymer ma retraite que ma demeure, parce que j'en auray moins l'estime du monde, qui ne regarde que les personnes nécessaires et ne se soucie pas des inutiles.

Vous devez establir cette vérité, que quand la raison demande quelque chose de nous, il faut que tout luy cède, et qu'il n'y a ny persuasion ny crédit qui le puisse emporter. Je voudrois que vous crussiez cela en telle sorte que vous n'en doutassiez jamais, et qu'il n'y a rien aussy qui empêche la charité, ny rien de plus stable que celle que Jésus-Christ nous donne pour les âmes, et quand je voy des mouvements en vostre esprit contraires à cette vérité, je dis qu'ils ne sont pas de vous, parce que vous jugez et pénétrez sur tout ce qui se fait, et vous prenez des pensées au désavantage de la charité que l'on a pour vous ; or, cela n'est

(1) B. N. Dupuy, 947, fo 123.

pas de l'esprit de celles qui ne prennent jamais aucun sentiment contraire à ceux que l'on a vers elles. Elles savent ce que Jésus-Christ veut que l'on leur soit, et jugent tout selon cela, estimant que, quoy que les œuvres que l'on fait ne soient pas à leur gré, l'on a tousjours intention de leur procurer tout le bien que l'on peut, et ainsy elles demeurent en repos.

Nous avons intention continuellement que tout ce que nous faisons envers les âmes soit à leur bien ; un pas, une parole, une action, une présence, une absence, tout y sert et tout y est employé et quand les âmes sont stables en ces diversités, on a plus de courage à les entreprendre pour les conduire au bien que l'on désire ; mais il est vray qu'il y en a peu qui ayent la patience et la résolution nécessaire à cela. On escoute toutes les tentations, on entre en des pensées et des jugemens qui, quoy qu'ils ne soient pas véritables, ne laissent pas de faire impression dans nos esprits et nous donnent esloignement des personnes qui nous conduisent.

Jésus-Christ soit vostre vie !

CXCVIII

A MADAME DE PONTCARRÉ (1).

Bons desseins du Prêlat. -- « Se contenter de ces petits brouillons en attendant que la grâce lui fasse part de ses trésors. »

Febvrier 1630.

Il ne fut jamais un silence si profond dans une si grande envie de parler.

L'équipage est revenu, je vous en rends très humbles grâces. J'escriis avec une négligence extresme, parce qu'il n'y a point de paroles qui ne me déplaisent, tant elles sont toutes disproportionnées et à vos sentimens et aux miens. Ma vie pour vous est si secrète, que moy-mesme, je ne la connois pas. Cela me fait croire qu'elle en est plus rare et plus précieuse, puisque la connoissance en est réservée

(1) B. N. Dupuy, 909. lettre LXXXII.

à Dieu et à ses anges. Regardez la dans leur science si vous pouvez ; vous y verrez des choses que la terre n'est pas digne d'exprimer. Sa source est du ciel ; ses effects aussi demeurent enfermés dans la lumière céleste ; et ce que la parole en a dict jusqu'icy, le silence à ceste heure l'exprime d'une manière plus noble, mais moins connoissable.

Il faut que je me donne ceste louange d'avoir quelque chose de bon pour vous, dont vous verrez la richesse quand la grâce me sera donnée de le mettre en évidence. Excusez cependant mes manquemens, et mettez les avec les autres, que vostre bonté veut souffrir. Je suis encore en ces quartiers pour quelques jours, contentez vous, je vous supplie, de ces petits brouillons, en attendant que la grâce me fasse part de ses trésors. Je n'en suis pas moins ce que je vous dois estre en Jésus-Christ.

CXCIX

A LA MÊME (1)

Zamet estime aussi peu devant Dieu la guerre d'Allemagne et d'Italie que les actions les plus communes. Il n'y a de « solide » et de « véritable » que ce qui se fait pour l'éternité.

Mars 1630.

Je crois à ceste heure que vous avez charité pour moy, puisque vous me parlez selon vostre cœur. J'ay reçu avec révérence les avis que vous me donnez, et vous promets de les suivre aussy exactement qu'il me sera permis. Car, il est vray que la vie doit estre employée aux choses solides et dignes de la grandeur de la grâce que Dieu respand sur les âmes ; mais que voulez-vous ? la charité nous abaisse souvent à moins que nous ne devons ; et la piété que nous sommes obligés d'avoir pour Dieu, nous fait trouver grandeur et dignité dans cet abaissement. Et à parler proprement, qu'est-ce que des occupations des hommes en la

(1) B. N. Dupuy, 909, lettre LXXXIII.

terre, sinon bassesse, amusement et inutilité d'esprit ? J'estime aussy peu devant Dieu la guerre d'Allemagne et d'Italie qui comprend tant de desseings et qui regarde tant de grandes puissances, que les actions les plus communes de nos jours. Tout est néant devant Dieu, qui en la grandeur de sa Majesté offusque toutes choses, et ne nous fait trouver rien de solide ny de véritable que ce qui se fait pour l'éternité.

Vous avez raison de préférer le silence à une parole ordinaire. Il y a bien moins de péril en l'un qu'en l'autre, et plus d'avantage pour nostre salut. Je voudrois que tout se fît dans le silence, comme au ciel où tout est sans mouvement dans un parfait repos, et où les âmes parlent de la pensée et où les cœurs se voient en eux-mesmes, et non par la parole.

Je vous supplie de me continuer vos charitables soins. Vous savez ce que je vous suis en Jésus-Christ. Obligez moy de n'en point douter, s'il vous plaist. Dieu demeure en vous !

CC

A UN ECCLÉSIASTIQUE DE GRANDE QUALITÉ (1)

Prendre garde à la « dissipation » que porte en elle-même « la vie extérieure. » La vie extérieure du prêtre sans la vie intérieure « laissera plus de mal que de bien. » — Nécessité de se sanctifier pour sanctifier les autres ; ce serait un « monstre » que « la mort en nous engendre la vie en autrui. » — « Une vie escrite au ciel d'un style de fer. » — Le martyre de l'Eglise est maintenant au-dedans.

A Langres, ce 21 mars 1630.

MONSIEUR,

Je ne sçays sy je me trompe, mais il me semble que la charité de Jésus-Christ vit en nous pour vous. Nous som-

(1) Dupuy 947, f^o 127 ; Troyes, lettre I ; Chaumont, lettre XII.

Nous pensons que cet « ecclésiastique de grande qualité » est François de Coligny, marquis d'Andelot, petit-fils de l'amiral, et fils de Charles de Coligny, gouverneur de Champagne. Trois raisons nous le font croire : 1^o l'intimité de Zamet et des d'Andelot était des plus grandes. Voir la *Vie de Sébastien Zamet*, Livre I, chap. II ; 2^o François de Coligny, devenu oratorien, avait

mes ce que nous n'avons jamais esté avec les mesmes sentimens et les mesmes désirs de vous servir dans sa vérité et en sa présence. Souvent nous ne pouvons ce que nos amis demandent, et souvent encore il ne nous est pas donné d'exprimer ce que nous leur sommes ; il faut alors souffrir leurs plaintes en silence, et attendre que Dieu montre de nouveau l'esclat de sa divine charité, qui aucunes foyes demeure couverte de ténèbres aux yeux de ceux que nous aymons.

Je loue la vie extérieure que vous prenez la peine de me représenter sy humblement, mais j'en veux une intérieure qui soit l'âme et la vie de l'autre, une vie qui règne en vous du règne de Dieu, portant en vostre âme la destruction du péché, tirant vostre esprit à Dieu comme à son centre, hors duquel je veux que vous ne puissiez vivre et que toutes choses vous soient à tourment. Je veux une vie sainte en vous, d'une sainteté intime en vous, inhérente à vous, inséparable de vous, agissant plus en vous et par vous que vous-mesme, en la présence de laquelle vous soyez mourant à tous les momens de vostre vie humaine, afin qu'elle subsiste et soit en vous, dirigeant vos actions, conduisant vos desseins et vos pensées, et donnant ainsy un nouvel estre à vostre estre qui soit l'effacement de l'estre de l'homme et du péché en soy et en toutes ses qualités. Je demande vostre retraite avec Dieu, afin qu'en toutes choses elle soit en Dieu, et vostre âme retirée en luy, vivant en son sein, se nourrissant de ses divines mammelles ; c'est cette nourriture et cette viande de laquelle Jésus-Christ parle, quand il dit à ses disciples : « *Cibum habeo manducare, quem vos nescitis* » (1) ; viande que l'esprit du monde ignore, que l'esprit du péché rejette, et que les âmes extérieures ne savourent pas. Et c'est cependant de quoy Jésus-Christ

été chargé par Zamet de confesser et de prêcher à Port-Royal, et l'on s'expliquerait qu'il ait communiqué cette lettre aux religieuses, que celles-ci l'aient copiée et qu'elle se trouve ainsi dans les trois recueils de Paris, de Troyes et de Chaumont ; 3^o Dans le ms. Dupuy, la copiste a écrit au troisième paragraphe : « Voilà, *mon Père*, etc. Puis elle a raturé ces mots pour les remplacer par : *Monsieur*.

(1) Jean, IV, 32.

se nourrit, qu'il prend dans le sein de son Père, qu'il respand dans les âmes qui sont siennes et qu'il veut rendre singulièrement siennes. C'est cette application intime de Jésus-Christ à son Père, cette adhérence de son esprit à son esprit, de sa conduite à sa conduite, de sa retraite dans la retraite de Dieu par laquelle il est caché en luy et nous par luy en Dieu.

Voilà, Monsieur (1), la vie et la viande que je demande pour vostre âme, la nourriture solide que je luy veux, qui y respande une odeur sainte, une onction divine dans les actions extérieures et les offices de charité. Souvent nous luisons au dehors pour le prochain, et nous sommes esteints au-dedans pour nous-mesmes ; cependant il devroit vivre de nostre vie et nous la devrions respandre en luy en la tirant de nos propres entrailles. Quel monstre que la mort en nous engendre la vie en autrui ! O Dieu, Monsieur, que cela ne soit pas, s'il vous plaist ! Commençons par nous-mesmes ; soyons saints pour sanctifier les autres ; ne soyons pas si peu charitables pour nous, le voulant estre si fort pour autrui, de le vouloir faire vivre, tandis que nous nous laissons mourir. Cette sorte de charité est inconnue à Dieu ; celle qu'il porte en soy comme en sa propre source est pleine de vie partout et pour tout, plus vivante encore pour nous que pour les autres, comme elle est plus rare et excellente en Dieu qu'en ses infusions vers les créatures.

[Je trouve fort bon le dessein d'une confession générale, et j'eusse désiré que vous ne l'eussiez faite qu'à une personne capable pour la faire plus entièrement. Ne refusez jamais les occasions de purifier vostre âme et de la retirer du commerce du monde] (2). Pour saint qu'il soit, il est à craindre, et je vous supplie de me croire, la vie extérieure porte en soy sa dissipation, et sy elle n'est recueillie, elle laissera plus de mal que de bien. Il luy faut son temps comme au vin pour jeter son escume et se rasseoir ; il est plus salutaire et plus délicieux dans le repos

(1) Ici, dans le ms Dupuy, on a d'abord écrit : « mon Père », au lieu de « Monsieur. »

(2) Ce passage des ms. de Chaumont et Dupuy, manque dans celui de Troyes.

que dans le travail. Il faut aymer le prochain, mais il faut encore plus aymer Dieu, puisque vous n'aymons le prochain que pour luy. Laissons le grand travail pour les âmes fortes, et par une humble estime de nous-mesmes, ne donnons pas à nostre faiblesse plus qu'elle ne sauroit porter ; de se rendre faible en cette sorte, c'est avoir du courage ; il y en a plus à porter la solitude que l'occupation, et sy cela est véritable pour celles qui sont saintes, combien plus pour les inutiles !

Vostre vie, Monsieur, est escrite au ciel d'un style de fer, je veux dire qu'elle a ses rigueurs et ses renversemens, que vous devez soutenir plus dans la force de la fidélité que dans la sensibilité de la grâce. Quoy qu'elle soit escrite en un lieu où vous n'avez point d'accès, elle est pourtant laissée à vostre puissance, et la direction vous en est donnée. Elle sera telle que vous la ferez estre ; vous en devez craindre l'événement et faire trembler vostre vie terrienne sous les jugemens de celle que Dieu a escrite pour vous dans son livre. Nous ne devons pas estimer que nous arrivions à la sainteté de l'une, sans beaucoup souffrir de l'autre. Nous cherchons les travaux extérieurs, et nous fuyons les intérieurs qui pressent davantage comme plus importants à nostre salut. Le martyre de l'Eglise est audedans ; aussy toute sa beauté est cachée, et ne paroist plus aux yeux du monde comme elle faisoit anciennement par le triomphe des saints qui se rendoient victorieux et glorieux par l'effusion de leur sang. Il faut combattre secrètement, et porter des souffrances cachées qui glorifient Dieu à la seule vue des anges. Telle est à cette heure nostre vie, et j'ose dire que le surplus n'est comme rien, quelque apparence qu'il y ait de bonté et de vertu.

Réduisez-vous donc à ce point, réduisez-y vostre vie, vos pensées, vos désirs et vos œuvres. Si quelque chose sort de vous, que ce soit de ce fonds de vous-mesme qui doit estre tout plein de Dieu, et tout pour Dieu et tout à Dieu. Tolérez vos faiblesses, mais ne vous y abandonnez pas. Taschez de gagner temps, et soutenez vostre vie dans ses propres langueurs, mais d'un courage non languissant, qui

attende avec patience l'immutation de son estre en la participation de la gloire, en laquelle la mort de nostre vie sera engloutie en la victoire de Jésus-Christ.

Je suis en luy, etc.

CCI

A UNE RELIGIEUSE URSULINE (1)

MAÎTRESSE DES NOVICES

En disposant les novices à la perfection, la maîtresse s'y établit davantage. — Conseils pour bien remplir cette charge.

Ce 22 mars 1630.

MA FILLE,

Jésus-Christ vous bénisse ! Vous pouvez estre dans l'assurance, quoy que nous fassions, parce que nous avons pour nous Jésus-Christ que nous ne pouvons perdre. Ses œuvres sont dans la stabilité, rien ne les sauroit ruiner que l'infidélité de la créature ; hors cela elles demeureront tousjours ce qu'elles sont en la vertu et en la solitude de leur principe.

J'ay joye de vous sçavoir au noviciat ; offrez cette action à Dieu dans la répugnance que vous y avez, en considérant que les travaux et les contrariétés les plus salutaires sont celles qui naissent de nos propres obligations, quand elles sont saintement portées. En cette difficulté que vous avez, il y a du mérite pour vous et pour autrui ; la charité en sera plus grande, parce que vous formerez ces âmes à Jésus-Christ avec plus de douleur. Les instructions que vous leur donnerez, vous serviront aussy bien qu'à elles, et en les disposant à la perfection, vous vous y établirez davantage. La charge que vous exercez envers elles et les paroles de vie que vous annoncez, vous engagent plus particulièrement au renoncement de la vostre, afin que vous soyez ce que vous faites estre les autres, et que vos œuvres se rendent conformes à vos discours. Il faut considérer les

(1) B. N. Dupuy, 947, f^o 115.

actions de vos novices, leur monstrent constamment ce qu'elles doivent faire pour leur bien et les rendre exactes, autant que l'on pourra, aux heures de la communauté, et leur en donner l'exemple. Pour le reste, il le faut laisser à Dieu, afin qu'il les fasse estre ce qu'elles doivent. Ce que vous estes à la Mère me donne repos ; j'espère que Dieu bénira cette union qui en elle mesme est une bénédiction très grande de la charité divine sur votre âme. A Dieu, ma fille, Jésus-Christ soit avec vous !

CCII

A UN HOMME DE QUALITÉ (1)

Difficulté de conduire saintement sa vie. — Etre « libéral à Dieu : » ne pas le chercher dans « les livres excellens en dévotion, les sermons, les conférences des grandes âmes, presque tous amusemens de l'esprit. » Aller à Dieu lui-même. Etre « solitaire » pour écouter sa voix.

[Mussy], mars 1630.

MONSIEUR,

C'est pour entretenir le commerce de la charité chrestienne que je vous écris ; le sujet en est assez digne, c'est pourquoi je ne le refuse pas. Plus je m'avance dans les jours de ma vie, et plus je la trouve pénible, non seulement en ses accidens ordinaires qui ne sont rien à une âme qui tend à Dieu, mais en la difficulté qu'il y a de la conduire saintement. Tous ont des instincts à la grâce et à la vertu, peu la suivent comme il faut ; chacun prend part à la piété, quasi personne ne l'embrasse selon tout ce qu'elle est. Nos mouvemens nous emportent et se rendent sy puissants qu'ils entraînent ce qui devoit avoir puissance sur eux ; joint qu'il y a une certaine pureté en la conduite de Dieu, non seulement rejeetée de l'impureté et de la foiblesse de la créature, mais inconnue à sa lumière, toute plongée dans

(1) Chaumont, lettre II ; Troyes, lettre XXVII, Dupuy 909, lettre LXXXIV, f° 184. Il est impossible de savoir à qui fut adressée cette lettre, une des plus belles que Zamet ait écrites. D'après le ms. de Chaumont, le destinataire en serait un homme de qualité, tandis que, d'après celui de Dupuy, elle serait adressée comme toutes les autres du même recueil, à Mme de Pontcarré.

les maximes de l'homme, ennemies de celles de l'Homme-Dieu. Qu'est cecy ? Que deviendrons-nous parmy tant d'espines et d'empeschemens ? Aymons au moins ce que nous ne pouvons avoir et faisons que la misère nous fasse soupirer pour les richesses du ciel, considérant leur beauté et leur excellence par leurs contraires, et haïssant d'une sainte haine ce qui s'oppose en nous au contentement de les posséder. Qu'il faut peu pour perdre beaucoup ! mais peu aussy pour beaucoup gagner ! Un coup d'œil nous jette en d'éstranges esloignemens de la droiture, un autre aussy nous tire du mal et nous approche de la sainteté, mais avec cette différence que l'on tombe au mal facilement et que l'on n'arrive au bien que par des ravages de la vie extresmement rigoureux (1).

Voilà mon occupation présente et les pensées qui tiennent le plus mon esprit. C'est une miséricorde extresme que Dieu fasse porter la rigueur du salut en la terre ; qu'on le connaisse difficile, parce qu'il l'est en effet, et que nous ne soyons point en cecy abusés, comme en mille autres choses dont la tromperie est moins à craindre, parce qu'elle est moins importante. Sy vous ajoutez quelque foy à ces vérités qui méritent sans doute vostre créance, puisqu'elles sont du Saint-Esprit, et qu'elles regardent l'éternité, cela ne mérite-t-il pas que vous ayez quelque soin de vous, mais je dis jusques aux moindres choses ? Je vous supplie, soyez libéral à Dieu, ne luy refusez rien. Sy votre impuissance vous ferme la main pour les grandes, ayez-la, pour le moins, ouverte pour les petites ; donnez-luy un pas, sy vous ne luy en pouvez donner cent, un soupir sy vous ne luy pouvez faire présent de tout vostre cœur.

Que cherchez-vous en la terre ? Les livres excellens en dévotion, les sermons, les conférences des grandes âmes ? Ce sont presque tous amusemens de l'esprit. Dieu est au milieu de nous ; allons à luy. Qu'il nous soit père, maistre, docteur, vie, puissance, lumière, et toutes choses ; il sera tout ce que nous voudrons, sy nous sommes tout ce qu'il veut.

(1) Dupuy : excessivement rigoureux.

Nous ne l'escoutons pas, et nous ouvrons curieusement nos oreilles à la voix de ses créatures, comme sy elles estoient plus riches que luy, et comme sy elles nous pouvoient donner des biens dont il ne soit pas la source. Soyez solitaire, croyez-moi. Jésus-Christ seul en la croix est mort en la croix (1), c'est-à-dire hors de l'usage de toutes les fonctions de sa vie a opéré le plus grand de tous ses mystères, non seulement en son excellence, mais encore en sa vertu et en son utilité. Là il a donné la loy à l'univers et se l'est assujetty, proposant aux hommes le scandale et la folie de sa solitude et de sa mort en la croix. « *Je ne sçay*, dit saint Paul, *que Jésus-Christ crucifié* (2) ». La science du troi-siesme ciel qui comprend des paroles sy secrettes que nulle créature n'est digne de les entendre, et des merveilles sy ravissantes que le cœur de l'homme ne les sauroit comprendre, cette science, dis-je, se va rendre à celle de la croix, pour luy faire hommage (3) et confesser qu'elle seule mérite l'application et la possession de nos esprits et de nos cœurs, et que toute autre doit estre à sa vue comme ignorée, n'y en ayant pas une digne de subsister en sa lumière, devant de sy saintes ténèbres que la seule gloire du ciel et l'amour d'un esprit humble en la terre sont capables de pénétrer.

Que ferons-nous après cet exemple ? Pourquoy tous nos amusemens ? Fuyons à la montagne pour y contempler ce saint modèle, et former nostre vie sur une mort sy solitaire et séparée du commerce du monde. Que n'est-il en ma puissance de vous crucifier, de vous sacrifier et de vous faire mourir, de vous rendre solitaire et séparé de la communication de tout le monde et de vous-mesme, peut-estre la plus périlleuse de toutes !

Je suis à la campagne, hors des villes ; cela me fait parler le langage du désert et avoir le sentiment de la solitude, mais c'est beaucoup plus la considération des différentes occupations de la vie, là où il n'y en a qu'une nécessaire

(1) Chaumont : « *Jésus-Christ en mourant sur la Croix*, »

(2) I Corinth. II, 2.

(3) Dupuy : pour luy rendre hommage.

qui est d'estre à Dieu, et de l'aymer par-dessus toutes choses.
Jésus-Christ son fils soit avec vous !

CCIII

A MADAME DE PONTCARRÉ (1)

Le Prélat aime « sa solitude » de Langres, malgré la « fièvre quarte. »
Remerciements pour des ornements qui lui ont été offerts. — Il sou-
souhaite « un esprit vigoureux » à sa correspondante.

[Langres], avril 1630.

Je craignois que mon crédit ne fût failly. Vostre silence estoit le sujet de ma crainte, mais vos présens m'assurent de la continuation de vos charités, inséparables de la vie de vostre cœur. Vous différez pour donner davantage, et vous distes peu pour faire beaucoup. Ample en vos œuvres, mais un peu réservée en vos paroles, ces petites lettres qui accompagnent ces grands dons tesmoignent ce que je dis. Cela fait bien connoître que vos foiblesses ne sont qu'extérieures ; et que le dedans est tousjours grand et généreux. Tout ce qui procède d'une source si noble, ne sçauroit estre que très excellent, et plus digne d'admiration que capable d'une digne reconnoissance.

Je vous veux dire de mes nouvelles, puisque je ne suis point oublié, et qu'il y a encore quelque idée de moy en vous. Depuis quinze jours que je suis ermite, j'ai eu des ressentimens de fièvre quarte. Voyez quels sont les biens qui se recueillent à la veüe de nos rochers ; et pourtant je les ayme pour le moins autant que ces grilles, qui portent leurs pointes dans vostre esprit, et qui vous en font parler avec douleur. Vous avez tant de raison de vous en plaindre que je n'en aurois point de vous condamner. Il est vray ce que vous distes, que j'ay peine à sortir du lieu où je me trouve, mais il me semble que cela est plus véritable de celuy-cy que d'aucun autre.

Vous appréhendez mon retour (2), parce que vos senti-

(1) B. N. Dupuy 909, lettre LXXXV.

(2) A Langres.

mens délicats pour ce que vous aimez, craignent les mesmes maux pour moy que vous y avez receus : et cependant, le lieu n'est pas également mauvais à tous. Je ne scay quelle rigueur estoit au ciel pour vous, et je dirois quasy que je n'en suis point marry, parce que n'estant qu'un village au regard de Paris, il n'y a nulle apparence que l'on vous donne jamais la peine d'y revenir, ny qu'il y ait aucun mouvement en vous qui vous y convie, sinon lorsque vous aurez résolu de choisir un endroit en la terre, pour faire la pénitence dont vous me parlez. Croyez, s'il vous plaist, que je désire vostre repos et le contentement de vostre esprit d'une charité invincible et infatigable, que nulle contradiction ne scauroit surmonter, ny nul travail lasser ; elle demeure tousjours de mesme en sa force et en sa vertu, opérant pourtant une souffrance en moy de la voir si languissante par des œuvres que mon impuissance ne vous scauroit donner.

Je viens de dire la messe, et d'y prier pour vous. Je vous donnay celle que vous aviez demandée. Il faut vous dire que je ne m'emploie jamais en ceste action si sainte que revestu de vos biens (1), non pour me remettre en mémoire l'obligation que j'ay de vous servir devant Dieu de ce que je puis, mais afin que Jésus-Christ soit convié de vous revestir de ses dons et de ses grâces, me voyant chargé des vostres.

Je vous plains en vos langueurs ; je ne les voudrois pas. S'il plaisoit à Dieu d'escouter mes désirs, vous n'en auriez jamais. Je vous souhaite un esprit vigoureux qui domine tout, qui supporte tout sans abattement ; qui s'élève par-dessus ce qui l'opprime ; qui se rende victorieux sur les puissances contraires ; enfin qui soit à Dieu ; c'est tout dire, car en ceste appartenance, on a tout et tout est à nous. Je veux pour vous une vie heureuse, non d'un bonheur qui flatte les sens, mais qui, en les crucifiant, si telle est la volonté de Dieu, donne repos et tranquillité à vostre esprit, le voyant soubmis au Créateur qui lu y a donné l'estre et la vie. O Dieu ! quand sera-ce que ceste terre qui nous environne ne

(1) Revestu de vos biens... c'est-à-dire des ornements (chasuble, étole et maniple) que lui avait offerts sa correspondante.

nous fera plus terrestres ? Que nous vivrons d'une vie divine parmy nos passions humaines, et que nous reconnoîtrons en vérité que nous portons un trésor donné du ciel en nos vaisseaux d'argile ? Que nos œuvres seront précieuses, nos pensées, nos sentimens et nos désirs rares, dignes de ce trésor que nous avons, voire que nous sommes nous-mêmes ?...

Je seray icy fort longtemps, et quoy que l'on me presse de retourner pour une nouvelle affaire dont peut-estre vous avez ouy parler, je me résous de me tenir en ma solitude, en laquelle je seray tousjours avec joye, et sans que rien me manque, si j'y suis avec vostre approbation.

Depuis quelque temps, je me trouve devenu humble et docile pour mes amis. Voilà comme mes maladies ne sont pas incurables, et qu'il y a sujet d'espérer qu'enfin l'on fera un honneste homme de moy.

Comment se porte le bon Père qui presche si bien le grand saint Paul ? Je désire extrêmement sa connoissance parce que je sais son mérite, il y a longtemps. Et puis, il a charité pour vous. Donnez luy, s'il vous plaist, la liberté d'en user, et n'en refusez pas les effects ; de quelque part que les biens vous arrivent, j'en ay tousjours joye, parce que c'est Dieu qui les donne par amour vers la créature. Priez Dieu pour moy, et me faites l'honneur de croire que, muet ou parlant, je suis tousjours moy-mesme.

CCIV

A LA MÊME (1)

Les témoignages extérieurs d'amitié sont des « tromperies » et des « amusemens », qu'il faut laisser à la « vie du monde » — La charité surnaturelle est « un continuel printemps » ; elle demeure tousjours jeune, malgré les années. — Rester en silence « dans la contemplation des grandeurs divines. »

Avril 1630.

Je commence ma dépesche de Paris par ceste lettre, afin que vous soyez plus heureuse en vostre attente que la dernière

(1) B. N. Dupuy 909, lettre LXXVXI.

fois que vous espériez de mes nouvelles, et que vous n'en eustes point. Je ne scay d'où vient la liberté que je me donne avec vous de n'crire que quand il m'en prend envie, sinon parce que je croy vostre esprit plus solide que le commun, et que vous donnez aux bons sentimens que j'ay pour vous d'autres mesures que celles de mes paroles, qui, aussy bien, quoy qu'elles dient, ne scauroient exprimer ce que je vous suis en la grâce de Jésus-Christ.

Vos plaintes sont si douces, que j'ay sujet de m'en tenir obligé plustost qu'offensé. Mais je vous supplie, permettez-moy de vous dire que si je les croyois véritables, je penserois diminuer quelque chose de ce que vous valez. Les solidités de vostre cœur demandent de meilleurs mouvemens. Il cherche la vérité et non l'apparence. Son inclination est de se contenter de ce que vous savez que vos amis vous sont, sans en désirer des preuves aussy communes aux personnes indifférentes qu'à celles qui sont dans la singularité. J'appelle ces tesmoignages des tromperies et des amusemens qui flattent les esprits de ceux qui s'arrestent plus à l'extérieur qu'au dedans, et qui aiment à se persuader des choses qui souvent ne sont pas. La loy de Jésus-Christ nous montre des voyes plus solides et plus dignes de sa charité, laissant les marques du monde à l'esprit et à la vie du monde, et prenant des conduites plus saintes dans une lumière, et une vie plus sainte, que la grâce chrestienne nous apprend. En elle nous trouverons une possession stable et assurée de ce que nous désirons, un repos sans inquiétude et sans crainte ; l'altération et le changement n'en approchent jamais. On demeure tousjours ce que l'on est, pour ce que la grâce qui est le bien sacré des âmes respand sans interruption les influences de sa vie qui anime et qui fait subsister la charité en sa force et en sa vigueur. En tout cecy, il y a un continuel printemps. Tout est dans les fleurs pour en donner les fruits au ciel. Rien ne passe et ne flétrit. Ceste face d'amitié est tousjours riante et belle ; le temps ny les saisons ny peuvent rien. Sa source est par-dessus le muable et le changeant. Sa continüe est sans vieillesse. Elle demeure tousjours jeune, quoyqu'elle s'avance dans les années.

Voyez si tant d'excellentes conditions ne doivent pas assurer votre esprit et vos craintes. Mais que dis-je ? Je parle de moy, comme si vous aviez peur de me perdre. Une personne inutile, renfermée en ces déserts, séparée du commerce du monde jusqu'à l'oubliance de tout ce qui y est, à qui l'on n'en parle que comme d'un songe, où les choses ne subsistent que par des phantomes que le réveil dissipe, qu'y a-t-il à craindre pour une telle perte ? A quoy ne va point la bonté de votre cœur de vouloir conserver ce qui n'est bon a rien ?... L'on me dict, et ce sont vos lettres qui me le disent, que votre esprit est triste et languissant. Que veut dire cela ? Si je suis encore digne de ce secret, je vous supplie, deschargez-le avec moy. Vous savez que je suis capable de toutes choses, et j'ose dire que personne en la terre n'a plus envie que moy de vous soulager et de vous servir.

Il semble que la gloire de Jésus-Christ me tient en silence sur ses grandeurs. Il est en la jouissance de l'estat deub à sa sainteté et à ses souffrances. Et il est en ceste jouissance pour n'en sortir jamais. Il sera tousjours dans sa gloire, libre des passions et des infirmités d'une vie mortelle. Pour y entrer avec luy, il faut souffrir les espines de la croix. Le ciel n'est ouvert que par où Jésus-Christ y est entré. Le chemin en est fait, mais avec obligation de le suivre. Il a esté unique pour luy ; il l'est aussy pour nous. Ses travaux nous y engagent ; et de penser vivre dans les délices sous un chef couronné d'espines, et qui des pointes de la croix a brisé les portes de Paradis, c'est ne pas estre chrestien.

Je vous supplie, faites que le silence de ceste gloire vous occupe. Quand vous y serez, vous pardonnerez plus facilement aux autres la peine qu'ils ont à parler, et vous trouverez qu'il n'y a point de parole qui die si saintement ny si puissamment ce que fait le silence qui se tire de la contemplation des grandeurs divines.

Quoy que je sois, assurez vous, s'il vous plaist, de ce que vous savez que je vous suis en Jésus-Christ, devant qui vous m'estes souvent présente dans le silence de ma parole.

CCV

A UNE RELIGIEUSE URSULINE⁽¹⁾

Protestation de charité surnaturelle. — S'offrir à Jésus-Christ, afin qu'il remplisse l'esprit, le possède, et que l'âme soit tellement à lui, qu'elle ne soit aux créatures que pour lui et par lui.

10 avril 1630.

MA FILLE,

J'avoue tout ce que vous croyez de la charité que Dieu nous donne pour vous, et j'ose dire qu'elle surpasse encore votre créance, qu'elle va par dessus ce que vous pouvez dire. Nous attendons que la Providence qui gouverne tout nous donne occasion de vous la tesmoigner en sa vérité, car cela estant, vous la verrez telle qu'elle est, et à mon avis, digne de la source d'où elle dérive, sy ce n'est que ce que je suis par moy mesme en oste la perfection ; mais je le laisse à Dieu, et j'ay confiance qu'il la soutiendra en nous dans sa pureté et la fera estre dans ses effets selon ce qu'elle est en elle mesme.

Je vous prie de vous beaucoup offrir à Dieu, et à Jésus-Christ son fils, en qui sont cachés les trésors de la science et de la sagesse divine, afin qu'il en respande la lumière sur vous, qu'il vous serve de guide parmy les ténèbres et les ignorances de la vie. Il faut que ce Jésus-Christ remplisse votre esprit, qu'il le possède, et que vous soyez tellement à luy, que vous ne soyez aux créatures que pour luy et par luy. Cela retranchera toute inutilité de leurs communications, et vous y fera estre saintement, vous donnant à elles ou pour leur bien ou pour le vostre, et rien plus (2).

Du reste, faites estat que la charité de Jésus-Christ nous presse toujours pour votre sainte communauté que je désire selon le cœur et la pensée de Dieu, et que nous demandons à Jésus-Christ qu'il se rende fort et puissant au milieu de vous toutes. Nous le supplions de respandre toujours plus abon-

(1) B. N. Dupuy 947, f° 119 ; Chaumont, lettre LXXXVI.

(2) Cette lettre dans le ms. de Chaumont se termine ici ; la suite est tirée de Dupuy.

damment ses bénédictions sur vostre âme, à laquelle je me donne pour la perfection de son salut.

A Dieu, ma sœur, Nostre Seigneur soit avec vous !

CCVI

A UNE FILLE SPIRITUELLE (1)

L'âme connaît seulement que Dieu est inconnaissable, et cela doit lui suffire. La seule attitude convenable en présence de Dieu est le silence.

20 avril 1630.

Je sors, non de la sainteté que je n'ay point, mais du silence qui me tient profondément, pour vous dire quant à ce qui vous touche, ce que la Sainte Ecriture nous dit, que les Séraphins adorent Dieu, du silence et de la parole. Je me tiens à l'un et vous laisse l'autre, afin que vous connoissiez celui que vous ignorez en sa lumière inaccessible, et que vous parliez de son estre sans nom. Beaucoup plus grand est le silence des saints que la parole. En toute une éternité qu'ils durent, ils ne disent que : saint, saint, saint, et aussitost ils s'arrestent, et c'est leur parole mesme qui leur donne un nouveau silence, car que peuvent dire les créatures d'un Dieu saint, dont l'estre est tout en luy-mesme, séparé, incommunicable, inaccessible, innommable, incompréhensible, invisible ?... Dans l'infinité de sa lumière, plus l'âme le regarde, moins elle le connoist ; sa science luy est ignorance, sa lumière ténèbres, son accès inaccessibilité, sa parole silence ; on le voit et c'est tout ; cette veüe arreste, parce qu'elle n'a point d'arrest ; l'étonnement et l'admiration y est, et rien plus ; mais c'est une admiration sans curiosité, parce qu'elle est sans ignorance. L'âme connoist qu'il est inconnaissable et cela luy suffit.

Je vous rends grâces très humbles de vostre croix ; vous en

(1) Troyes 1525, f° 66. L'écriture du ms. de Troyes tout entier est de la main de Madame de Pourlan. Il est donc fort possible que cette lettre et toutes celles que nous donnons sous ce titre : *A une fille spirituelle*, lui aient été adressées. Voir la note de la p. 443.

avez disposé selon le dessein de Dieu qui l'a donnée au monde par son fils, non pour les justes, mais, pour les pécheurs ; priez pour moy, afin que je sois treuvé digne de participer à ses mérites.

CCVII

A MADAME DE PONTCARRÉ (1)

Zamet plante des « tulipes » dans son jardin. Description humoristique de sa vie à Langres. Comparaison avec « M. de Savoye. » — « Pierre philosophaie qui lui convertit tout en or. » — Description d'un pommier.

[Langres], may 1630.

Il faut que vous soyez une paresseuse, ou une personne sans courage : si vous fussiez venue, je vous aurois envoyée plus loing, mais c'eust esté pour vous faire voir la dévotion du Saint-Suaire, et vous payer par ce moyen de vostre peine (2).

Je voy bien que vous réservez vos voyages pour l'année prochaine (3). Il suffit que ceste-cy ne se sera point passée sans avoir eu l'honneur de vostre présence, et vous savez là-dessus à quoy vostre bonté s'est obligée pour toute ma vie. Je parle en ceste sorte, parce que la raison veut que j'aïlle premier que vous devant le tribunal de Dieu, à qui je devray beaucoup, sy les bonnes âmes ne m'aident à payer mes debtes.

Vous pensez avoir beaucoup acquis en mes présens ; je ne l'entens pas ainsy, parce que je me promets beaucoup plus de vos mains libérales. Nous ne sommes icy qu'au pérour des pierres, tout le reste nous faut (4), si ce n'est la communication du soleil et des arbres, que nous voyons de plus près, et que nous contemplons plus à loisir que ceux qui, dans les vallées, ont plus d'occupations que nous.

(1) B. N. Dupuy 909, lettre LXXXVII.

(2) Sans doute à Besançon, où l'Evêque s'était rendu avec son frère M. de Saint Pierre, quelques années auparavant.

(3) Le voyage auquel fait allusion l'Evêque de Langres est celui qui amena à Dijon la Sœur Agnès de Marle de la Falaire et Marie Claire Arnauld.

(4) Nous manquons, nous faisons défaut.

J'attens icy, etc... avec la joye que vous savez ; on prépare les logis, et ce partage console les personnes qui n'ont pas la grâce d'entretenir les muets, et de se parler à eux-mêmes, comme s'ils estoient seuls.

Vous vous riez de mon esprit sauvage, mais je me mocque bien plus des complimens et des civilités superflues du monde, qui n'a que des paroles et des apparences sans effects.

Je suis icy la plus heureuse personne qui naquit jamais. Je ne songe qu'à planter des tulipes, et à faire des carreaux de nouvelles inventions dans mon jardin. Je possède un air libre qui n'a aucune contrainte. On parle de moy aussy souvent qu'on fait de leurs Majestés dans la Cour. Je suis l'entretien des compagnies et des meilleurs esprits de ma ville qui philosophent sur mes actions, quand je me promène dans ma salle, comme Monsieur de Savoye sur les desseings du C. (1). L'on me fait penser des choses qui, Dieu mercy, n'entrèrent jamais dans mon esprit ; et l'on m'en fait dire d'autres que ma bouche ne proféra jamais. Mais quoy ? il n'y a rien de si grand que ma Grandeur aux yeux de mes courtisans sauvages ; mais à vous dire la vérité, vous ne vistes jamais rien de plus humilié à mes propres yeux. Je suis ce que la parole ne peut dire, ny mesme vostre pensée concevoir, parce que vous avez quelque bonne opinion de moy ; et il la faudroit aussy mauvaise que je l'ay, pour faire de bons jugemens de ce que je suis.

Je n'ayme point vos défiances. Quand vous commencerez à croire le pouvoir que vous avez, vous verrez de meilleurs effects que ceux que vous attendez.

Je prens plaisir à servir mes amis, mais je veux qu'ils le croient, et que leur humilité n'aille pas à se faire incrédules sur cest article.

Je m'aperçois que je n'escris que choses fort communes ; et cela est merveilleux qu'avec tout le loisir que j'ay de regarder le ciel et de penser à ses merveilles, il m'en de-

(1) Du Cardinal de Richelieu. A cette date en effet, le 10 Mai 1630, dans un conseil tenu à Grenoble, Louis XIII et Richelieu décidaient l'invasion de la Savoie, qui fut rapidement conquise par nos armes. Le duc, Charles Emmanuel, mourut le 26 juillet, du chagrin que lui causa la perte de ses Etats ; il avait d'ailleurs soixante-dix-huit ans.

meure si peu pour en entretenir les âmes célestes. Je pense que cela vient de l'abondance qui vous environne. Dieu ne fait rien en vain, et ce seroit inutilement què je vous escrirois ce que vous avez à vostre commodité autour de vous ; la présence de ce bon père me rend stérile. Son éloquence fait cesser la mienne et les richesses de son esprit font la pauvreté du mien. Peut-estre reviendray-je en mes droits, quand Dieu aura disposé de luy pour d'autres desseings. Mais croyez moy, ma fille, en ma nécessité, je suis sans envie. Elle me donne une gloire que je n'aurois pas en la possession de tous les biens. Ce despouillement que la pauvreté fait en moy, me donne un trésor en qui je trouve tout ce que je veux. Mais il est vray aussy que je ne veux rien, et que Dieu estant à moy, je cesse de désirer toutes choses.

C'est là le secret qui me fait vivre content en ma solitude. Ceste pierre philosophale me convertit tout en or. Les ennüys se dissipent par elle, les humeurs sauvages sont adoucies ; les compagnies s'y trouvent aussy bonnes qu'au Louvre, j'entens celuy du ciel, car pour l'autre qui est exposé à la veüe des hommes mortels, nous n'y pensons pas ; et je ne voudrois point vous en parler pour ne vous y point faire penser.

J'ay un pommier devant les yeux qui a autant de fleurs qu'il luy en faut pour estre le plus beau de la ville. Elles sont à la pointe des branches, comme le jasmin qui s'enfile dans les pointes du fenouil, qui composent une touffe de fleurs très agréables.

Il est temps de finir, et d'aller prier Dieu. Je m'en vas dans la chapelle, où nous possédons Celuy qui est le soulagement de nos misères, et la vie de nostre mort vivante en cest exil. Il me semble que vous écrivez tousjours d'un style fort naturel, et que vous ne scaurez jamais d'autre langage que celuy de vostre pays. S'il estoit aussy bon que le nostre, je vous le pardonnerois ; mais terrestre comme il est, je ne le scaurois souffrir. Nos pensées sont plus élevées que les vostres ; elles naissent dans les vallées, et les nostres sur les montagnes, où l'on dict que le Paradis terrestre fut créé la première fois.

CCVIII

A LA MÊME (1)

Lassitude de soi-même qui existe chez tous les hommes. — Ornaments où « l'estoffe a esté épargnée. » — « Il n'y a rien d'assuré en la terre. » Dieu seul peut donner la « stabilité » à notre vie.

Juin 1630.

Vous contez vos misères de si bonne grâce, qu'un autre que moy ne vous en plaindrait pas, parce qu'il les prendrait pour des perfections. J'avoüe tout ce que vous en distes, et je confesse avec vous que ce qui vous donne sujet de vous lasser de vous, est aussy cause de la mesme lassitude en tous les hommes, parce qu'ils sortent tous d'une mesme source, infectée du péché, principe de tous les maux de la vie.

Si j'estois personne de spéculation, je devinerois, ce me semble, d'où procède ceste si profonde rentrée en vous-mesme, mais je suis tout dans l'innocence et la simplicité. Je ne regarde que ce que l'on met devant mes yeux ; le reste, je le laisse. La grâce veut que l'on vive de ceste sorte, surtout avec les âmes de qui nous n'avons qu'à recevoir ce qu'elles nous présentent.

Vous estes desja en soucy du changement qui est préparé, et où est le repos sur la Providence qui gouverne toutes choses ?... Cela est merveilleux que vous n'aymez point le changement, et Dieu l'ayme pour vous ; et parce que vous ne l'aymez pas, vous demeurez tousjours vous-mesme, et Dieu veut que vous soyez une autre. Laissez vous à ces nouvelles armes que vous portez depuis peu (2), à ces lis

(1) B. N. Dupuy 909, lettre LXXXVIII.

(2) Les Pontcarré portaient d'azur à une étoile d'or en cœur, accostée de trois croissants d'argent deux et un à la bordure d'or. Quant à « ces nouvelles armes », et à « ces lis », s'agit-il des armes de France gravées à l'intérieur du monastère, ou de celles de Zamet, qui contenaient également des lis, il est difficile de se prononcer. Zamet portait : écartelé aux un et quatre d'azur semé de fleurs de lis d'or et un sautoir de gueules brochant (qui est de Langres) ; aux deux et trois d'azur d'une fasce haussée d'argent, accompagné en chef d'une fleur de lis d'or et en pointe d'un lion aussi d'or (qui est de Zamet).

La phrase : « Mais quoy ! ne serez-vous semblable à vostre père qu'aux

qui expriment en leur naissance et en leur progrès le soin que Dieu prend de toutes les créatures, auxquelles sa bonté manque d'autant moins qu'elles se reposent plus sur elle. Mais quoy ! ne serez vous semblable à vostre père qu'aux choses extérieures ?... Si j'avois la vertu et la perfection de saint Paul, je vous dirois : *Soyez mon imitatrice comme je le suis de Jésus-Christ* (1), mais je n'ay rien de commun avec luy que la gloire qu'il se donne en ses infirmités et la connoissance de la misère humaine, en laquelle connoissance je dois d'autant plus exceller que j'ay plus de sujet de l'avoir que luy, qui relevoit les bassesses de la nature par des grandeurs que je suis capable d'admirer, et non d'imiter.

J'ay fait un essay de vos derniers présens, desquels vous ne sçauriez dire comme des premiers, que vous n'y avez point profité. L'estoffe y a esté espargnée, et je m'assure que vous l'avez fait sur la crainte de n'estre pas bien dressée de vos parties. Je ne laisse pas de m'en servir, tant j'estime ce que me vient de vous (2).

choses extérieures ? » indiquerait que ces « nouvelles armes » ressembraient à celles de l'Evêque.

(1) I Corinth., XI, 1.

(2) Zamet plaisante évidemment, mais sa correspondante dut être très mortifiée en lisant ces lignes. Ce trait rappelle, en effet, l'aventure qui arriva à une dévote dirigée par M. Picoté, un des compagnons de M. Olier, et confesseur de la duchesse d'Aiguillon :

« Il n'accordait pas aisément, raconte Grandet, des mortifications corporelles aux personnes qu'il conduisoit ; mais pour les dédommager, il ne leur épargnoit pas les mortifications de l'esprit, du jugement et de la volonté. Il donna un jour du taffetas à une de ses pénitentes, qui le prioit depuis longtemps de la mortifier, pour luy faire un voile de calice ; lorsqu'elle le luy apporta fort proprement travaillé, il le prit, et fit semblant de vouloir auner l'étoffe, et luy dit : « Je vous en avois donné tant d'aunes, et il me semble que je ne trouve pas mon compte. » A ces paroles, la dévote garda le silence ; mais, le directeur ayant feint une seconde fois de soupçonner sa fidélité, elle se mit en colère et luy répliqua avec beaucoup de vivacité et de hauteur : « Quoi, Monsieur, vous me prenez pour une voleuse. » Alors M. Picoté luy répéta ces paroles qu'elle luy avoit dites cent fois : « Mortifiez-moy, mon Père, mortifiez-moy ! » — Ah ! reprit-elle, je ne croyois pas que ce fût pour cela », comme si elle n'eût pas dû se tenir en garde à tout moment, ni profiter des occasions que la Providence lui fournissoit de se mortifier à toute heure. » (RAPIN, *Mémoires*, Paris, Gaume, 1865, t. II, Appendice, p. 512.)

L'histoire est tellement semblable, qu'on pourrait croire que c'est la même. Quoi qu'il en soit. Zamet a de toute façon la priorité ; car Picoté ne fut ordonné prêtre qu'en 1626, et mourut en 1679.

Nous vivons icy en grande paix ; n'ayant guerre ny dedans ny dehors, mais d'où viennent tant d'agitations qui vous tourmentent ? Qu'y a-t-il de nouveau qui vous blesse ?

Je n'ayme point que l'on me parle à demy. La charité veut scavoïr le mal pour le soulager, si elle le peut. Le silence luy fait peine. Il faut donc un peu plus parler, s'il vous plaist ; mais je vous y convie sans nul mouvement de curiosité. Il y a déjà assez longtemps que je suis accoutumé à ne vouloir que ce que l'on veut, et à me plus tenir aux désirs du prochain qu'aux miens, parce que je les crois tousjours meilleurs, et que le repos de l'esprit est en plus grand. En ceste facilité, il vous faut avoir quelque liberté, et quelque puïssancé de disposer de soy-mesme ; et ceste liberté n'est point sans desgagement, qui fait que l'âme se trouve riche à force d'estre pauvre, et avoir toutes choses en ne voulant rien. Qu'on luy donne ou qu'on ne luy donne pas, tout luy est un ; sa vie et sa retraite est en une chose seule, qui pour elle ne périt jamais, et c'est une entière démission d'elle à Dieu pour recevoir de moment en moment les dispositions de sa conduite, dans laquelle l'esprit trouve ce qui luy faut (1). Quand en serons-nous là, ma fille, et que nous cesserons de nous plaindre des changemens de la créature ? Ceste plainte suppose une ignorance qui n'est pas en vous, coïmme si vous ne saviez pas il y a longtemps, qu'il n'y a rien d'assuré en la terre et que tout y est muable, sans solidité, ny arrest, sinon ce qui est pris en Dieu, principe de stabilité et d'éternité pour tout ce qui se joinct à luy.

Quoy donc ? Nous serons l'image de Dieu, et nous ne serons pas semblables à luy ? Il est éternel ; nous le sommes. Il est sans changement ; il veut que nous soyons de mesme. Son estre demeure immuable, luy qui fait tousjours mouvoir les Cieux, et qui dans la stabilité de son trosne donne des lois qui font une infinité de changemens au monde. Il nous donne puïssance en sa grâce de devenir comme luy,

(1) Ce qui lui manque ; du verbe *faillir*. On disait au moyen-âge : « quand argent *faut*, tout *faut*. » Molière, dans *l'Ecole des Femmes* (II-2), écrit dans le même sens : « Le cœur me *faut* ».

rendant nostre vie stable et arrestée en la variété de ses estats, et dans les mutations de sa vie. Mais il ne faut qu'un object, qu'une pensée, qu'un désir, qu'un amour ; la multiplicité nous divise en nous-mêmes, et nous fait sortir de l'unité, principe de l'immutabilité et de la consistance.

C'est trop entretenir un esprit rebuté des créatures. Il est vray que je ne parle que de Dieu. Cela me fait espérer que j'auray parlé moins ennuyeusement.

Jésus-Christ soit avec vous !

CCIX

A LA MÊME (1)

Remerciements pour des présents. — De Port-Royal on presse le Prêlat de faire le voyage de Paris ; il résiste selon sa « dureté ordinaire », et trouve « la solitude douce aux âmes qui ne désirent rien. » — Il ira cependant, si c'est le vouloir de Dieu.

Juin 1630.

Je ne vous entens pas : vostre éloquence est obscure pour moy. Vous le prenez sur un point, à quoy je ne songeois pas. Je n'arreste pour ceste heure mon esprit qu'à considérer vos ouvrages, et louer en mon intérieur la bonté et la charité qui les a faits. Mais que veulent dire toutes ces pièces que j'y descouvre ? Est-ce quelque nouvelle richesse semblable aux tableaux faits à la mosaïque, ou une pauvreté pratiquée en faveur de saint François, dont je sais que vous révèrez la sainteté et les mérites (2) ?

J'ay si peu de temps à donner à ma compagnie, que je ne le dois point perdre. A ce coup, vous ne me ferez plus de reproche, car nous ne parlons point à une grille, mais dans une chambre qui jouyt de l'estendue du ciel et de la terre, que nostre montagne nous descouvre, sans nulle peine que de mettre la teste à la fenestre.

Savez-vous qu'on me presse de faire un voyage, et que

(1) B. N. Dupuy 909, lettre LXXXIX.

(2) Voir la lettre précédente où Zamet se plaignait malicieusement que « l'étoffe » eût été « épargnée » dans un travail fait pour lui par Mme de Pontcarré. Voir aussi la note (2) de la p. 406.

selon ma dureté ordinaire, je résiste à l'inspiration qui m'en est donnée. Je le veux pourtant, si c'est le vouloir de Dieu, et pour le savoir, je ne veux point de vision, ny de révélation, mais une simple connoissance de quelque obligation particulière qui m'y engage. O Dieu ! que la solitude est douce aux âmes qui ne désirent rien ! et que le repos est agréable qui procède du contentement que l'on a de se posséder soy-mesme, et à posséder ce que l'on a ! Je ne veux rien que je n'aye, parce que je ne veux que ce que j'ay (1).

A Dieu, priez pour moy qui vous suis, en Jésus-Christ, ce qu'il m'oblige de vous estre par sa bonté et par la vostre.

CCX

A LA MÊME (2)

A propos d'une visite à Port-Royal. — Le Prélat « à la vue de la grandeur de Dieu », méprise tous les engagements humains, même les plus saints.

[Paris], juillet 1630.

Je ne sçay sy je feray mieux à ce coup que les autres. J'espère un grand avantage de l'obéissance, en laquelle je me promets de trouver force pour me vaincre et pour souffrir le desfault de mon ouvrage sans le détruire.

Si vous fussiez demeurée, vous auriez eu de bons momens ; ils ne furent pas tous donnés à ceux qui me possédoient ; il y eut de l'intervalle qui auroit esté pour vous, sy l'impatience ou pour mieux dire, l'amour de vous-mesme, ne vous eust esloignée des occasions de vous en prévaloir. Ne m'accusez point de curiosité. Je n'en eus jamais moins, et si vous sàviez l'assiette de mon esprit sur le sujet de ceste accusation, je ne la recevrais pas du vostre.

Ne desrobez point ceste nouvelle visite à ma gloire. Il y a pour elle matière de triomphe, et non de déchet. J'en reviendray comme j'y seray allé. Il n'y aura ny changement,

(1) Zamet se décida cependant à partir pour Paris. Les lettres suivantes furent écrites à Paris, comme il est facile de le voir par le contexte.

(2) B. N. Dupuy 909, lettre XC.

ny altération. Ma liberté et mon repos demeureront en leur point. Les âmes qui veulent estre à Dieu et à elles-mesmes, se sçavent garder de l'engagement, je ne dis pas de celuy qui est sy connu, et sy commun au monde ; il y a longtemps que je ne le connois plus, et qu'il ne m'approche plus ; mais je veux parler de celuy qui a des objets plus saints, et qui n'ayme et ne se nourrit que de la vertu. Je suis aussy las d'autrui que de moy-mesme ; je ne me rejette pas seulement par la considération de mon infirmité ; mais, parce que je sais qu'à la veüe de la grandeur de Dieu, il n'y a rien qui ne doive estre laissé dans le mespris. En ceste pensée, tout tient un mesme rang, et quelque grandes et excellentes que soient les choses, elles ne se trouvent tousjours rien, comparées à la sublimité et à l'infinité du Créateur qui les a formées. Sa splendeur efface toutes les autres. Sa lumière jette des ténèbres sur toutes ; il n'y a rien qui ne demeure dans l'obscurité en sa présence.

Quel moyen avec cela, de vivre content en la terre ? où prendre son repos et où establir son esprit ? Tout est vain et périssable. Les créatures qui nous veulent arrester sont mortes. Elles n'ont point de vie. Leurs impressions sont vaines, parce qu'elles ne sont elles-mesmes que vanité et néant. J'ayme mieux vos fleurs qu'elles. Il y a du plaisir à les voir en cest estre innocent qu'elles possèdent, là où il n'y a que douleur à considérer la misère dont la créature raisonnable est toute pleine.

Jésus-Christ soit avec vous, et ne permette point que vous vous en sépariez jamais !

Ma bonté n'a point donné d'allègement à vostre douleur, parce que vostre douleur ne demandoit point les remèdes de ma bonté. Vostre mal venoit d'ailleurs. Il falloit une autre guérison : le temps la donnera, car de douze heures que nous avons au jour, les unes sont meilleures que les autres.

CCXI

A LA MÊME (1)

Maladie du Prêlat. — Ennuis et difficultés. — « De toutes les heures de la vie, il n'aime que les plus mauvaises », à cause de leur effet sanctifiant.

[Paris], Aoust 1630.

Jésus-Christ vous bénisse ! Je vous écris d'un bras blessé, mais dont la playe ne sera pas de longue durée.

Ce matin j'ay esté saigné. Il me semble en avoir receu du soulagement, et pourtant je suis tousjours fort foible :

Si le mal duroit il se faudroit préparer à une vie plus heureuse que celle que de pauvres bannis mènent en la terre, où en certains momens particulièrement, toutes choses semblent conspirer contre nous, ne trouvant paix ny au Ciel ny en la terre, ny avec le prochain, ny avec nous-mesmes, chargés d'ennuis que la foiblesse humaine ne souffre qu'avec accablement (2).

Pourveu que ces petits martyres nous conduisent au Ciel, ils seront non seulement faciles à supporter, mais très agréables à l'esprit.

De toutes les heures de la vie, je n'ayme que les plus mauvaises, parce qu'elles retranchent et séparent l'âme d'avec soy-mesme d'une manière qui porte son effect quant à soy.

Je vous supplie, tirez vostre esprit hors de ses propres conditions. Abraham ne vit la Terre Bienheureuse qui luy estoit promise, et à sa postérité, qu'en sortant de la sienne propre. Ne souffrez pas que la vostre vous possède, vous environne, et vous captive. Il n'y a rien de si dur que son poids, ny si chargeant que ses liens.

Laissez-vous à Jésus-Christ afin que son esprit vous anime,

(1) B. N. Dupuy 909, lettre XCI.

(2) Il s'agit probablement des difficultés que rencontrait l'établissement de l'Institut du Saint-Sacrement, autorisé dès 1627 par le Pape ; le Roi donna son approbation en 1630, après sa maladie de Lyon, mais la fondation n'eut lieu qu'en 1633, par suite de l'opposition de l'Archevêque de Paris.

et qu'il fasse en vous comme une nouvelle formation, qui soyt vrayment selon son image, portant les traits de ses divines perfections, et non plus ceux de l'homme, faits selon le péché.

Je vous ay une nouvelle obligation, que je n'oublieray pas, si je change de pays (1), me réservant celles que je dois à vostre bonne volonté pour vous en mériter une récompense digne de vous par les prières que je feray à Dieu pour l'assujettissement de vostre esprit aux lois de Jésus-Christ toutes saintes et toutes justes.

CCXII

A LA MÊME (2)

Récapitulation de ce qu'a fait l'esprit de Dieu en Mme de Pontcarré, depuis que le Prélat la connaît. — Une messe à Notre-Dame.

[Paris], Aoust 1630.

Vous commencez à parler le langage que je vous souhaite il y a longtemps. Plus il sera de Dieu et séparé des sentimens de la nature, et plus il sera conforme à l'impression qui m'a esté donnée dès le commencement de nostre connoissance, par laquelle j'ay tousjours voulu et tousjours cherché Dieu en vous, mais que je n'y ay pas tousjours trouvé en la manière dont je le désirois.

Son esprit s'est jeté en vous. Il s'est tenu à vous. Il y a subsisté au milieu des orages que la nature luy a suscités. Il a non-seulement souffert, mais vaincu ses contradictions. Elles se sont eslevées contre luy, en sorte qu'il sembloit qu'elles fussent encore sur luy ; je veux dire que couvert de ces nuages, abysmé dans la profondeur des mouvemens de la nature, il a toléré tout cela patiemment. Il ne s'est point esmeu. Sa patience en est demeurée victorieuse, et sa force a subsisté, lorsqu'il sembloit n'en avoir plus.

(1) C'est-à-dire : si je vais au Ciel.

(2) B. N. Dupuy 909, lettre XCII.

Enfin, voicy qu'il veut estre tout à fait le maistre, et régir ses ennemis en la force, et en la vertu de son empire.

Conservez luy cest avantage ; soutenez-le dans ses droits. Rangez vous du costé de sa puissance. Il n'en arrivera rien qui ne soit pour vostre gloire. Encore qu'il vous tire, vous devez espérer en luy ; je dis plus : que vostre mort doit seule fonder vos espérances. Car quel moyen de vivre selon les désirs de ce nouvel homme, de cest homme du Ciel, de cest Homme-Dieu, si vous ne mourez au vieil Adam, à cest homme de chair, de terre, de poudre, de cendre, de vers et de pourriture ?...

Voici qu'on me demande pour aller dire la messe à Notre-Dame. Le reste au premier jour et ce sera peut-estre demain.

Souvenez-vous de faire rétablir ce que vous savez, afin que la grâce et la raison triomphent de l'injuste tyrannie de la nature et de ses passions.

Nous ne manquerons pas de prier pour vous où nous allons ; et d'offrir vos anciens et vos nouveaux désirs à la Vierge, afin qu'elle les bénisse et les présente à son fils pour en avoir la confirmation.

CCXIII

A LA MÊME (1)

Le Prélat ne veut plus s'accommoder aux faiblesses de la créature. Il demeurera dans la justice et la droiture des voies de Dieu, et « marchera dans la vérité de sa lumière ». — « Dieu, première et souveraine raison de toutes choses. »

[Paris], septembre 1630.

Je vous traitay hier comme une âme, non plus assujettie à la nature, mais vivante à la grâce, et voulant en elle, dominer à ses sentimens. Si vous demeurez forte, et fidèle à ceste nouvelle vie, vous trouverez en une créature ce que vous cherchez pour vostre salut.

(1) B. N. Dupuy 909, lettre XCIII.

Je me promettois une sagesse entière et accomplie, mais je ne la trouvay pas. Vostre reproche n'est pas de la civilité divine. De sçavoir s'il est plus selon le monde, je n'en sçaurois que dire, faisant tout ce qu'il m'est possible pour l'oublier, et ses coutumes.

Donnez-vous efficacement à Jésus-Christ, et à sa présence qui vous presse. N'en perdez point le temps. Tous les momens d'une visite si sainte et si nécessaire à vostre vie vous doivent estre précieux.

Je trouve fort bon vostre solitude. C'est où Dieu parle plus intelligiblement au cœur. Et puis, le vostre a besoin de se rasseoir. L'esprit de Dieu ayme la paix et les choses pacifiques. Donnez-vous à sa vie par la ruine de la vostre ; à sa puissance pour assujettir ses contrariétés ; et à sa sainteté pour changer l'estat du péché en celui de la grâce.

Jusqu'icy, j'ay eu mes accommodemens à vos foiblesses. Je n'en veux plus avoir, et ne penser en vous que devant Dieu, où je vous serviray plus utilement que par des soins que l'esprit du monde rend trop communs, pour avoir quelque prix parmy ceux qui n'en sont plus.

Sy vous me voulez, vous me prendrez. Je souffriray, mais je n'agiray plus. Ma liberté sera dans la rigueur, et la rigueur dans la justice et la droiture des voyes de Dieu, toujours agréables aux âmes qui ne s'aiment plus, et qui s'oublient en leurs satisfactions, pour en posséder de plus solides.

J'ay l'esprit sy resserré que je n'escriis qu'à regret, et pourtant, ce que vous estes demande ma parole.

Je la donneray quand je le pourray. Ceste impuissance me fait croire que vous savez le bien, et que vous ne le faites pas ; que vous avez besoing d'action, et non d'instruction.

Travaillez à rendre à Jésus-Christ ce que vous luy devez, et à faire valoir la science que vous avez de luy et de vous-mesme, pour l'adorer, et vous traiter comme un néant à la veue de la grandeur de son estre et du vostre misérable.

Je vous donne de nouveau à sa bonté, afin qu'il ayt soing de vous ; que sa grâce vous protège, que son esprit vous

anime, que sa lumière vous conduise, que son amour vous enflamme, que sa sainteté vous sépare, et que son estre divin vous transforme et vous déifie.

Souvenez-vous de la lettre dernière. Je me tiens à son sens pour jamais, et je vous supplie aussy de vous en point desdire, parce qu'il seroit injuste de changer de si justes résolutions. Je ne veux plus avoir de cœur pour m'attendrir à vos plaintes, ny mesme d'oreilles pour les entendre. Je marcheray dans la vérité de ma lumière : je suivray ses conduites, et je ne m'arrestерay plus : je demeureray immobile dans ma droiture et inflexible aux justices de la grâce par laquelle je jugeray les vostres. Je veux dire que je rejetteray tout ce qui aura apparence d'équité et de raison en vous, pour me tenir à Dieu, première et souveraine raison de toutes choses, dans laquelle les nostres se doivent perdre comme en leur principe et en leur fin. Jésus-Christ soit avec vous pour jamais !

CCXIV

A UNE RELIGIEUSE URSULINE (1)

Ne pas s'arrêter aux scrupules. « Avoir l'intention droite, et faire ce que l'on juge raisonnable. »

Ce 11 septembre 1630.

MA FILLE,

La lettre que vous m'avez envoyée est fort utile, et je l'ay leue avec consolation mesme, voyant le bien que vous en tirez et l'estime que vous en faictes (2). En effet, tout ce qui vient des puissances que Dieu a establies en cette vie est digne de révérence et il porte sur les âmes quelque participation de la sainteté de Dieu avec laquelle ces mesmes puissances sont ordonnées et régies en leurs effets, beaucoup plus quand elles sont données pour la direction du sa-

(1) B. N. Dupuy 947, f° 117.

(2) Les phrases suivantes semblent indiquer que cette religieuse avait envoyé en communication au Prélat une lettre à elle adressée par un autre évêque, ou peut-être une lettre copiée par elle, qui lui servait dans sa vie spirituelle, par les applications qu'elle s'en faisait.

lut, car alors tout y est saint et saintement disposé ; c'est pourquoy nous y devons plus de respect et de soumission qu'aux puissances temporelles qui ne nous dirigent que pour les choses de la terre et de la vie présente.

Ne soyez point en peine du scrupule que vous avez de ne vous pas assez soubmettre ; la faute n'en vient pas de vous, s'il y en a ; vostre volonté le désire, et y est portée autant qu'elle doit, et vous en avez les effets qui sont en vostre pouvoir. Quelque chose de la nature et du malin esprit vous travaille là-dessus, et fait que vostre obéissance ne vous semble pas si nette. Qu'il vous suffise d'avoir l'intention droite et de faire ce que vous jugez raisonnable ; le surplus ne vous doit point inquiéter, ny vous donner subject de faire beaucoup de réflexions sur vos actions.

J'en dis de mesme de la peine qui vous travaille ; il la faut souffrir humblement et patiemment, sans vous en occuper l'esprit. Cette manière de tentation est à fuir, et non à regarder ; la fuite l'efface, et le regard la fortifie. Enfin toutes ces peines veulent dire qu'il faut souffrir en la terre, et que c'est par cette voye que Dieu nous ouvre les portes du ciel, si nous luy sommes fidèles.

Priez pour moy, ma fille.

CCXV

A UNE RELIGIEUSE URSULINE (1)

A propos d'une malade. — Les épreuves de la vie se succèdent les unes aux autres et « le Paradis coûte cher », mais la grâce de Dieu nous soutient et nous guide.

22 septembre 1630.

MA FILLE,

Jésus-Christ vous bénisse ! Je n'ay pas manqué de faire prier Dieu pour vostre malade, aussytost que vous m'en eustes appris la nouvelle ; je ne saurois croire qu'elle meure, et néantmoins il est certain que le mal est grand et périlleux en soy. J'espère pourtant que Dieu la guérira ; sa jeunesse et

(1) B. N. Fonds Dupuy 947, f° 97 ; Chaumont, lettre XCV.

le service qu'elle vous peut rendre à toutes me donne cette créance, quoyque, sans doute (1), il seroit à désirer pour elle, et pour les misères continuelles de la vie que Dieu la mit en lieu de repos, et nous avec elle, tant il est vray, ma fille, que les espines de la vie se succèdent les unes aux autres, en sorte que nous n'avons quasy point de momens sans ressentir de nouvelles afflictions ; mais la grâce de Jésus-Christ est sur nous, et pour nous ; c'est elle qui nous soutient en nos foiblesses, qui nous guide en nos ténèbres, qui est nostre force en nos défaillances, et qui achemine nostre vie à la vertu et sainteté que Dieu luy demande.

C'est en cette vérité que nous devons establir nostre repos et nostre consolation, passant nos jours en patience jusqu'à ce que la fin qui leur est ordonnée arrive, en laquelle nous verrons une immutation qui sera pour l'éternité, nous mettant dans la récompense du bien et du mal que nous aurons fait. Il faut travailler en sorte que Dieu nous trouve dignes de ses miséricordes, résistant aux mauvaises inclinations de la nature, aux tentations malignes, et généralement à tout ce qui se présente ou s'élève en nous de contraire à Dieu et à nostre salut. Faictes estat que le Paradis couste cher, qu'il veult estre gagné, non gratuitement, mais aux dépens de nos sucurs, de nos travaux et de nostre propre vie, laquelle doit estre consommée icy bas pour Dieu, afin qu'elle nous soit rendue au ciel, glorieuse, libre de malheurs, comblée des bénédictions éternelles.

Je ne vous recommande point le soin de vostre malade, je sçay que vous l'avez en perfection, mais je vous recommande la soubmission de vostre cœur à Dieu pour toutes choses, sans nulle exception, afin qu'il soit libre à prendre ou laisser ce que Dieu vous donnera ou vous otera, selon l'ordre de sa Sainte Providence sur vous. Ne craignez point en vos peines, Dieu est avec vous. [La répugnance que vous y avez et le désir que vous portez d'en sortir en est la séparation ; c'est un tesmoignage que vous n'y consentez pas,

(1) Dans le recueil de Chaumont, la lettre commence ici : « Quant à la malade, il serait à désirer pour elle... »

quoyque la violence du sentiment vous persuade le contraire] (1).

Ayez un grand abandon de vostre esprit à Dieu ; il le recevra et le protégera d'une manière puissante, quoyque secrète et incogneue à vostre lumière.

Jésus-Christ soit avec vous pour jamais !

CCXVI

A UNE FILLE SPIRITUELLE (2)

Il faut « se perdre » pour trouver Dieu.

Ce 6 octobre 1630.

Si je ne dis rien qui vaille, je diray néantmoins ce qui me viendra en la pensée, et la créance que j'ay que je parle à une âme de confiance fait que je laisse plus facilement mon esprit en liberté. Vous voulez qu'on vous parle, et vous estes, dites-vous, une personne perdue ; quel moyen de vous trouver sinon dans les voyes de J. C. qui, dans leur sainteté et leur incompréhensibilité sont autant de pertes et d'égaremens à l'esprit et à la raison, à la créature et à toutes choses ; sy vous estes sy heureusement perdue, que voulez-vous que je vous die, sinon pour vous perdre encore davantage ? Allez donc sy avant dans cette perte que vous perdiez vostre perte mesme, car c'est encore se trouver de savoir qu'on ne se trouve plus, et ce n'est pas estre assez perdue, de connoistre qu'on est perdue. Ce néant qui se trouve en cette perte, ne va pas seulement à faire qu'on ne soit plus rien, mais encore à ignorer ce rien que l'on n'est plus, et il faut aussy bien ne rien estre en la science comme en la réalité des choses ; elles peuvent bien estre en nous, mais elles ne doivent pas estre à nous, parce que nous ne devons point estre à elles, et comme le monde en qui tant de variétés subsistent avec la diversité de leurs mouvemens, n'a point d'appuy plus

(1) Ce passage ne se trouve pas dans Chaumont.

(2) Troyes. 1525, f° 54. Sur cette fille spirituelle, voir la note de la page 443.

solide ny plus assuré que le néant sur lequel Dieu l'a fondé, de mesme la créature, en la diversité de ses états et de ses perfections, ne doit avoir son soutien que dans ce mesme néant, la nature et la condition duquel est de tout recevoir et ne rien rejeter, et de vivre, s'il a une vie, comme exposé en proye à tout ce qui le veut prendre, sans résistance, sans adhérence, sans retour, sans science, sans fruits, sans approche, sans impressions et sans rejettement ; en cette sorte, dans le néant vostre estre sera tout, parce qu'il sera plus participant de Dieu et de son estre que du sien propre, plus vivant de la vie de Dieu que jouissant de ses richesses, qu'attaché à sa vie basse, limitée et infirme, pauvre et nécessaire. Offrez-vous en vos pertes pour trouver J. C. dans l'abisme et l'incompréhensibilité de sa grandeur divine. S'il était moins que ce qu'il est, il faudrait moins que se perdre pour arriver à luy ; ce qu'il est en luy-mesme est le sujet de vostre délaissement et de l'égarement de vostre conduite. Nous devons nous laisser totalement pour le posséder. Sa possession veut notre renoncement, et c'est par la pauvreté et la médite de nous-mesme que nous nous trouvons revestus de luy et de ses divines qualités.

J'avois encore plus à vous dire, mais je le réserve pour la vive voix ; dans une conduite pure, je ne saurois souffrir nuls retours ; ce que nostre lumière estime pureté, cela mesme est impureté à la droiture divine. Nous devons aller aux âmes par obligation de Dieu, mais cela ne suffit pas ; il faut aller à elles, selon les conditions que cette mesme obligation nous inspire, et nous impose, et en cette manière, on donne ce que l'âme cherche, mais plus saintement qu'elle ne se le donne à elle-mesme.

CCXVII

A UNE SUPÉRIEURE URSULINE (1)

La maladie du Roi à Lyon. Sa guérison par le Saint-Sacrement. Son vœu « d'être fondateur d'une maison religieuse, où le Saint-Sacrement serait spécialement révééré. » — Le « tracas continuel » de Paris.

[Paris], le 9 octobre 1630.

MA SŒUR,

Jésus-Christ vous bénisse ! Il est vray que le Roy par deux fois a esté à l'extrémité, et à toutes les deux s'est trouvé miraculeusement soulagé et hors de péril par le Saint-Sacrement en communiant. Nous avons nouvelle qu'il est entièrement assuré de sa vie. Tout le monde a esté icy en grand deuil, attendant quelle en seroit l'issue. Enfin Dieu l'a voulu bénir par son fils, en reconnoissance de quoy on dit que Sa Majesté a faict vœü d'estre fondateur d'une maison religieuse, où le Saint Sacrement fût spécialement révééré. On se prépare à un remerciement public par une procession générale, en laquelle le Saint Sacrement sera porté. Je m'assure, ma fille, que l'on ne manquera pas de zèle chez vous pour joindre les prières des sœurs à celles du public, pour reconnoistre devant Dieu un si grand bénéfice, et le supplier de nous continuer le gouvernement d'un prince si débonnaire, qui, durant le cours de sa maladie, a faict des actions dignes d'un Roy très Chrestien et premier fils de l'Eglise, tel qu'il est.

Au reste, je suis icy malgré moy, et je vous le dis pour m'en plaindre avec vous, car il est assuré que j'y demeure avec douleur, non seulement pour l'obligation que j'ay d'estre ailleurs, mais encore parce que telle demeure m'est ennuyeuse, à cause du tracas continuel ; les affaires s'enchaînent l'une dans l'autre et cela faict qu'on ne s'en peut séparer sans quelque violence, qu'on ne peut faire avec raison. Priez pour moy, afin que Dieu ne se lasse point de me faire miséricorde.

(1) B. N. Dupuy 947, f° 99.

CCXVIII

A UNE FILLE SPIRITUELLE (1)

La possession de Dieu fait supporter facilement tous les ennuis de la vie. En lui, nous possédons tout, même, « sy toutes les choses de la terre nous défont » ; sans lui, nous sommes pauvres, même en possédant tout.

Ce 11 octobre 1630.

Je partis dernièrement avec autant de plaisir de ne vous avoir point vû, que j'estois allé avec joye, en espérance d'en recevoir de la consolation ; j'estois en liberté de vous entretenir et de vous demander certaines choses qui ne peuvent estre confiées qu'à la vive voix. Il y a, ce me semble, du soulagement aux âmes quand elles trouvent avec qui se décharger de leurs ennuys. Toutes n'en sont pas capables et celles qui le sont ne donnent pas toujours ouverture de le faire, parce que d'autres mouvemens les emportent, et les fait plus penser à ce qui leur plaist qu'à ce qui soulage le prochain. Pour avoir la liberté de parler, il faut qu'on nous regarde d'un œil charitable et que nous soyons assurés de ne pas ennuyer en cherchant allègement à nos maux, mais enfin quand on ne rencontre pas ce qu'on cherche, il faut tout porter en silence et apprendre à trouver dans la privation la possession de toutes choses, et dans la vie du néant et de l'infirmité humaine, la grandeur et les richesses de la vie du ciel, *qui domine par-dessus tout sentiment et toute intelligence*, comme dit l'Apôstre (2) ; cette vie de néant et de silence est une vie de plénitude, parce qu'elle ne regarde rien moins que Dieu en son essence, et en sa demeure inaccessible, duquel elle s'approche d'autant plus qu'elle en est plus éloignée, et duquel elle jouit d'une manière égale à ce qu'il est, en portant la privation de ce qu'elle est, car la perte de Dieu en la créature le fait trouver en luy-mesme, et au lieu que ses dons nous en donnent la possession selon ce qu'ils le font estre en nous,

(1) Troyes 1525, f° 60.

(2) Philipp., IV, 7.

son retirement nous le fait avoir en son propre fonds inséparable de ses divines qualités ; ainsy nous devenons riches, quand nous commençons à estre pauvres, et nostre disette nous rend abondants des biens incréés et infinis qui sont en Dieu.

Qu'y a-t-il à vouloir après cela, et quelle peine aura l'âme de vivre sans désirs?... Si elle ne désire que Dieu, qui luy en peut empescher l'accès et la possession ? Pourquoi ces inquiétudes et ces recherches, comme s'il ne luy devoit pas suffire d'avoir un Dieu que notre captivité nous donne, si nous la voulons employer à le chercher ? Que ce nous soit donc assez d'estre capables de Dieu, et de travailler pour nous faire estre ce qu'il est en luy-mesme. Après cela, mourons, languissons, travaillons, soyons oisifs, portons l'enfer ou le paradis, allons à droite ou à gauche, par la facilité ou la contradiction, receus ou abandonnés, aimés ou rebutés, élevés ou humiliés, qu'importe ? Dieu n'est-il pas plus que tout cela, et sy nous l'avons, que nous peut-il manquer ? Et sy toutes les choses de la terre nous défont, sentirons-nous cette défaillance, en la possession de celui en qui nous possédons tout, et sans qui la possession de tout est comme sy on ne possédoit rien ?...

C'est par occasion que je parle de cecy, qui surpasse de beaucoup plus mes œuvres que ma pensée, car je ne suis rien de tout cela, et je le dois d'autant plus estre, que je sçay ne devoir estre que cela.

CCXIX

A UNE FILLE SPIRITUELLE (1)

Dieu a voulu que les hommes en donnant la mort à Jésus-Christ se donnassent à eux-mêmes la vie. — S'anéantir pour donner un être nouveau à Jésus-Christ en nous, afin qu'il vive par nous en nous.

23 octobre 1630.

Je plains vos tourmens, et j'y suis d'autant plus obligé que ce qui les cause me touche de près. Sy nous n'avions

(1) Troyes 1525, lettre XII.

obligation de nous soubmettre au vouloir de Dieu et à toutes ses ordonnances, je vous supplerois de n'avoir aucun esgard à celle-cy, qui me semble d'autant plus injuste, que le pécheur est indigne que l'innocent souffre pour luy, mais je laisse l'un et l'autre à la volonté de Dieu, ne pouvant rien trouver de desraisonnable, après avoir appris par la foy qu'il a livré son propre fils à la volonté des hommes, pour, en luy donnant la mort, se donner à eux-mesmes la vie. S'il faut que je vive à ce prix-là, je le veux, et je consens que toute l'innocence du Ciel et de la terre soit faite victime pour mes péchés, qu'elle reçoive la destruction pour l'establisement de la grâce divine en nous. En cette pensée, je vous donne à Jésus-Christ, à sa conduite, à ses desseins et à sa rigueur, au poids de sa justice, afin qu'il s'establisce et s'autorise en vous par l'anéantissement de votre vie, de toutes ses appartenances et de toutes ses suites, que vous soyez réduite à néant pour faire prendre un estre nouveau à Jésus-Christ en vous, et le laisser libre en sa vie et en ses œuvres, qu'il soit et qu'il vive par vous en vous, qu'en vous consommant, il consume sa gloire en vous, qu'il vous rende heureuse par votre malheur et jouissante par vos privations.

CCXX

A MADAME DE PONTCARRÉ (1)

Exhortation à « travailler icy-bas pour là-haut. » — Une neuvaine pour un malade. Demander la santé de l'âme par-dessus tout.

[Paris], octobre 1630.

Je ne sçay quelle est ceste pénitence dont vous parlez à vos amis. Si vous l'embrassez volontairement, comme il y a apparence que ce ne sera pas autrement, elle ne leur sera pas malaysée à souffrir. Ils ayment vostre avantage, et par ceste charité désintéressée, ils donneront librement à Dieu ce qu'ils trouvent de plus doux en vostre conversa-

(1) B. N. Dupuy 909, lettre XCIV.

tion. La terre est faite pour le Ciel, et la nature pour la grâce, le temps pour l'éternité, et la créature pour son Dieu, qui est son principe et sa fin. Vous ne pouvez donc mieux faire que de travailler icy bas pour là haut, donner quelques heures et quelques années pour celles qui ne passent jamais, et sacrifier les sentimens de vie qui vous restent, à la mort bienheureuse qui donne entrée à la vie de la gloire.

Voilà ce que nous vous dirons sur une lettre que je n'entens point. Si vous pouvez, ou si vous trouvez bon de vous mieux expliquer, nous vous y répondrons selon que Dieu nous en donnera la lumière.

Pour la neuvaine, faites librement ce qui sera pour le plus grand repos de vostre esprit, sans examiner si c'est tentation ou non. Qu'il vous suffise d'avoir intention de bien faire et de plaire à Dieu. Je me réjouis cependant de la meilleure santé du bon homme, quoy que tout soit à craindre en son âge. Il faut demander celle de l'âme pardessus tout.

Bonjour. Nous désirons des biens à la vostre, que le cœur humain n'est pas capable de concevoir.

CCXXI

A LA MÊME (1)

Aimer Dieu seul et non les créatures. — Vis-à-vis d'elles « ni engagement, ni indifférence. » — Le Directeur est l'instrument de Dieu ; description de son rôle.

Novembre 1630.

Je ne me plaindray jamais de vostre indifférence ny de celle de toutes les créatures. Il faudroit moins connoistre Dieu pour aymer une chose si injuste. Si les divines qui méritent d'être souverainement aymées, veulent estre traitées avec desgagement, que doit-ce estre de celles qui ne sont que fange, et dont la durée se passe en un moment ? Je ne veux point que vous me regardiez, je n'en suis pas digne ; je dis mieux ; c'est vous qui ne l'estes pas. Je

(1) B. N. Dupuy 909, lettre XCV.

suis pour Dieu seul, et non pour vous. Ses regards sont pour moy ; ceux de la créature ne me méritent pas. Je ne suis pas pour elle, ny pour ses usages. Je suis pour celui qui m'a créé ; à celui là seul, je me dois, et luy seul a droit de me regarder. Ainsy, je suis plus propre à estre oublié que considéré. Dieu seul doit estre en nous, et nous devons estre seulement et solitairement à luy. Le reste ne nous doit rien estre, et si nous en usons autrement, nous sortons du tout, pour tomber dans le néant.

Quittez donc vos pensées ; elles sont trompeuses. Je ne suis pas ce que vous distes, et vous ne m'estes pas ce que vous me voulez estre. Je ne veux ny engagement, ny indifférence. Je veux moins que tout cela. Je suis un néant. Il me faut traiter en néant. Que Dieu soit en moy, non seulement pour moy, mais encore pour autruy, et que je ne sois rien à moy-mesme, ny aux autres. Si je veux quelque chose de vous, je le veux dans la veüe de Dieu, c'est-à-dire que Dieu le veut en moy, mais pour luy, et non pour moy. Il se veut donner vos présens. Il parle, il demande, il désire. Je sers pour exprimer ce qu'il est pour vous, et rien plus. Ma parole est la sienne. Je parois en tout, mais il est en effect, agissant, et opérant mes désirs et mes paroles. Je ne dis pas, cecy comme une merveille de grâce et de sainteté, mais je le dis pour exprimer les mouvemens de Dieu sur vous, qui paroissent par nous, afin que vostre esprit laisse ce qu'il voit de la créature, pour s'élever à la grandeur et à la dignité de celui qui vous parle et qui vous demande ce que vous ne luy donnez pas. Sa lumière pénètre tout et vous la traitez d'ignorance ; rien ne luy est caché, et vous luy respondes comme si elle estoit obscure. Ouvrez vous à elle. Que craignez-vous ? Vous n'en paroistrez pas plus imparfaite, car elle vous connoit, et mieux que vous ne vous connoissez.

Je ne sçaurois souffrir vos ravalemens. Je parle de Dieu, et vous respondes de la créature en créature. Il faut à Dieu un langage de Dieu ; que luy-mesme se responde ; que dans sa propre lumière, nous parlions à luy ; je veux dire que la response soit divine, comme la demande. En ceste ma-

nière, on trouve la vérité des pensées qui surpassent les nostres ; et on entend ce que la nature et les sens n'entendent pas.

Je suis pressé. Je finis, suppliant Jésus-Christ de se donner à vous, comme sapience du Père confondant la sapience des hommes, qui ne comprend que les œuvres de ténèbres.

CCXXII

A UNE FILLE SPIRITUELLE (1)

Jésus-Christ, principe de sainteté et de grâce. — Il faut lui demander d'imposer silence en nous aux divers mouvements de la nature, afin que lui-même dirige notre âme. — Délicatesse et déférence du Prêlat vis-à-vis des âmes qu'il est obligé de conduire.

Ce 3 novembre 1630.

Nous désirons que votre âme soit à Jésus-Christ et nous voulons, dans ses desseins et sa puissance, vous y servir autant qu'il nous sera donné de son Père, par qui nous devons aller à luy, et y faire estre les âmes qui veuillent luy avoir une particulière appartenace. Je consens, et mesme je veux de son vouloir et non du vostre, que luy seul soit en vous et en nous, qu'il s'y treuve en ses divines qualités en l'une et en l'autre, rejettant, je dis encore plus, anéantissant nostre estre et nostre vie, afin que ce qu'il est en luy, soit, vive et subsiste seul en nous. Je vous donne à Jésus-Christ pour estre incorporée en luy, afin que vostre estre soit dans le sien, vostre vie dans sa vie, vos opérations dans ses opérations et qu'avec luy vous agissiez dans ses desseins et dans ses œuvres, en principe non seulement de société, mais d'unité, que tout soit et demeure un entre luy et vous, sans que la nature et le péché vous divise. Il est la sainteté de Dieu et la grâce incréée, et il est principe de sainteté et de grâce en la terre et au ciel, donnant influence de vie sainte à qui n'a que la vie commune et ordinaire ; ainsy il anoblit et relève l'estre créé de l'Incréé, par la participation qu'il luy donne, en la sainteté de son

(1) Troyes, lettre XIII.

esprit et de sa vie, à l'estre de Dieu et de ses divines perfections. Cette grandeur nous est donnée pour agir en elle, pour la constituer le principe de nos actions, pour relever la bassesse de nostre origine et la rendre capable des excellences du ciel, auquel nous appartenons par la fin de nostre vocation, et duquel nous sommes déchus par le pervertissement du péché ; c'est dans cette captivité que nous devons faire entrer nostre vie et nos œuvres, c'est en sa veüe que nous devons former ses desseins, concevoir nos pensées et diriger nos désirs. Tout ce qui n'y est point compris, est au-dessous de nous, et de nostre état, et de l'esprit de Jésus-Christ, dans lequel nous sommes et duquel nous vivons. Faisons donc cesser tout ce qui est au-dessous de cette sy grande et sy digne capacité. Demandons à Jésus-Christ qu'il impose silence à nos divers mouvemens, qu'il eslève, qu'il sanctifie, qu'il dirige, qu'il assujettisse nos misères, nos faiblesses, nos contrariétés et tout ce qui suit de la condition du péché en nous.

Encore vous faut-il dire que cette bonne Dame, qui craint que je ne vous persuade, ne me connoist nullement ; je sçay ce que je dois à Dieu et aux âmes, par charité et par fidélité, et il me semble que je n'y voudrois pas manquer pour quoy que ce fust ; jusques icy ce manquement n'a point souillé mon âme, et j'espère que la grâce de Dieu l'en préservera encore à l'advenir. J'ay plusieurs fois esprouvé qu'il qu'il n'y a rien de si doux que de recevoir les choses de la main de la divine Providence, ny aussy rien de sy pénible que de les procurer par soy-mesme ; c'est pourquoy quand la dignité de la grâce ne m'obligerait pas à cette manière de defférence, je la voudrois avoir pour m'exemter de la peine de l'avoir tant soit peu blessée en sa conduite. Croyez, s'il vous plaist, que tout m'est très indifférent et que je ne veux que le vouloir de Dieu ; en luy tout m'est bon ; hors luy, tout m'est pénible et rien ne me satisfait, je dis en choses semblables en celles-cy, auxquelles on se peut rendre, sans aucune opposition de la nature, car pour celles où il y a quelque sacrifice à faire à Dieu et où on ne saurait entrer dans l'effet de sa volonté, sans beaucoup ga-

gner sur soy, je suis imparfait comme les autres et plus encore que les autres ; et pourtant dans ce mouvement-là, je voudrais que Dieu fust ou moins rigoureux ou plus fort en moy pour me faire soutenir ses efforts et ceux de la nature, avec le courage et la fidélité qu'il demande. Je ne veux donc ny en ce qui vous regarde, ny en aucun autre sujet, que ce qui sera de la conduite de Dieu sur vous.

CCXXIII

A UNE RELIGIEUSE (1)

Se soumettre à Dieu, et porter devant lui l'« état de victime » si telle est sa volonté. — S'abandonner à la Providence, afin que Dieu ait la liberté absolue d'agir dans l'âme.

Ce jour de Saint Martin [11 novembre] 1630.

MA SŒUR,

Jésus-Christ vous bénisse ! Vous devez vous rendre à Dieu dans l'effet présent que vous portez de sa puissance, sans avoir un seul retour d'esprit sur vous, et sans vouloir savoir d'où ny pourquoy vous estes ainsy. Qu'il vous suffise que vous estes créature de Dieu, obligée à vous soumettre à luy pour recevoir comme une victime immolée à sa grandeur le coup de la mort ou de la vie. Portez devant luy cet estat de victime, et recevez en patience, silence et ignorance les voies et les conduites de sa souveraineté sur vous, afin que par vostre propre disposition il ayt liberté de faire en vous ce qu'il luy plaira, et d'y accomplir les inventions de sa divine sapience. Je ne saurois souffrir que vous vous arrestiez un seul moment à ce que [vous estes, ny à ce que] (2) les choses sont en vous. Je veux en vous une vie et une conduite plus forte qu'elles, qui dans cette même force les dirige et les assujettisse à vos devoirs. Sortez de vostre solitude,

(1) Troyes, lettre III ; Chaumont, lettre VIII.

(2) Ces mots manquent dans le ms. de Troyes.

quand il en sera temps, sans nul esgard à ce que vous deviendrez, ce qui ne doit pas estre dans vostre prévoyance (1), mais demeurez dans la sainte Providence qui régit vostre vie. Il suffit que vous vous livriez (2) à celle-là et que vous soyez attentive à son ordre ; le reste est inutile et dommageable à la pureté de la grâce en vous qui veut avoir la liberté de disposer de vous en tous les momens de vostre vie. Livrez-vous à elle (3), et plus sa rigueur sera grande, plus vous abandonnerez son œuvre à d'autres mouvemens que vos pensées. Ne vous soyez pas plus que ce qu'elle vous est, et ne songez pas à vous conserver lorsqu'elle travaille à vous détruire. Sa lumière regarde ce que vous estes en Dieu et non ce que vous estes en vous mesme ; elle agit en cette lumière, sans nul esgard à vous, et ce que cette lumière luy montre, elle l'exerce sur vous, et moins elle a d'accommodement à vous et plus elle est dure et rigoureuse, et plus aussy elle vous approche de son principe qui est le vostre. Vous estes pour avoir conformité à luy et non à vos pensées ny à vos desirs ; c'est pourquoy vous les devez non seulement renoncer, mais ignorer, afin qu'ils soient en vous sans nul effet, comme s'ils n'y estoient pas.

Nous vous donnons à la majesté et grandeur de Dieu, afin qu'elle vous possède et vous fasse cesser d'estre selon toutes les qualités de vostre vie, pour vous donner estre, vie et subsistance dans les siennes très saintes.

CCXXIV

A UNE FILLE SPIRITUELLE (4)

Le Prélat parle du projet de l'Institut du Saint-Sacrement. Dieu veut que les choses en soient aussi cachées que le mystère qu'elles doivent regarder et adorer. »

20 novembre 1630.

Vous estes une fille de peu de foy de croire que je vous

(1) Chaumont : prescience.

(2) Chaumont : laissez.

(3) Chaumont : laissez-vous à elle.

(4) Troyes, lettre XIV.

ay oubliée ; savez-vous bien que je ne le saurois faire, quand bien je n'aurois aucunes nouvelles de vous ; les œuvres de Dieu sont faites d'une meilleure main que celles des créatures, qui se détruisent par le temps, et par mille autres accidens qui arrivent en la vie. Je suis à vous en J.-C., et j'y dois estre par révérence à sa grâce en vous, à laquelle je me donne pour y appartenir selon le vouloir de J.-C.

Nous avons fait ce que vous avez désiré, et c'est en partie ce qui nous a tenu en silence avec vous, pour vous pouvoir donner quelque compte de nos pensées. Je treuve que Dieu se réserve à luy seul la connoissance des âmes qui le doyvent servir au dessein que vous savez, aussy bien que la conduite des moyens par lesquels il se veut establir et faire régner en la terre ; tout demeure enfermé dans ses inventions, et il veut que les choses en soient aussy cachées que le mystère qu'elles doivent regarder et adorer. C'est pourquoy je ne puis rien dire de plus sur ce sujet. Laissons-nous à sa puissance, afin qu'elle nous emporte où elle veut ; c'est assez que nous ne résistions point ; le cœur estant à luy, nous ne luy devons pas davantage, et cela suffit pour nous faire estre ce qu'il veut que nous soyons. Je ne sçay donc ce que cette âme (1) deviendra, ni moy avec elle ; mais ny elle ny moy ne devons prendre aucune pensée sur l'avenir.

Adorons Dieu tousjours présent à nos besoins, et tousjours puissant pour atteindre fortement, mais suavement à ses fins. Cette œuvre ne veut qu'une simple application à Dieu, dans laquelle l'âme perde la mémoire et la pensée de toute la conduite qu'il luy faut tenir pour l'avenir, et l'oubliance et le délaissement et la diligence et les soins y sont contraires. Ce mystère qu'elle contemple est un mys-

(1) Cette phrase semblerait indiquer que cette lettre est adressée à Madame de Poulan, puisque Zamet regarde sa correspondante comme une future collaboratrice dans l'établissement de l'Institut du Saint-Sacrement. Nous savons en effet que l'Evêque de Langres désirait, au cas où l'affaire réussirait, que l'ancienne abbesse de Tart fût supérieure.

Il n'est pas inutile de noter le ton mystérieux de cette lettre, et ces allusions au « *secret* » de Dieu. A la même date, en effet, la Compagnie du Saint-Sacrement commençait à agir, et Zamet de Saint Pierre en était secrétaire dès l'origine, puis supérieur en 1631.

tère de merveilles produites sur nos autels par puissance divine ; s'il y a quelque concours de la créature, c'est si peu qu'au regard de sa grandeur ce n'est comme rien, et nous aussy devons estre un rien en l'establissement de cette œuvre qui est toute réservée au secret de Dieu et à la vertu de sa puissance, pour la faire estre comme et quand il luy plaira.

Attendez donc en patience et en silence, comme vous faites, le « salulaire » de Dieu et sa venue au monde, et sa nouvelle venue au monde (1), en laquelle il se donnera des âmes selon le conseil éternel de son Père, sans qui nulle créature ne sauroit aller à luy.

CCXXV

A UNE SUPÉRIEURE DES URSULINES (2)

« S'arrester à la divine Providence » et demeurer en repos et fermeté parmi les changements et les inquiétudes de la vie.

Le 22 novembre 1630.

MA SŒUR,

Je vous prie de ne rien croire de ce que l'on vous a dit de moy, d'autant que je n'en ay pas seulement la pensée, et vous m'obligez d'estre ferme en la créance que vous avez de ce que nous vous sommes en Jésus-Christ. Les personnes parlent selon leurs sentimens et non selon la vérité, laquelle souvent l'on ignore ; la bonne Mère Assistante a eu l'alarme, aussy bien que vous, mais elle demeure, comme vous, arrêtée à la divine Providence, pour en adorer et aymer les effets quels qu'ils soient (3). Aussy est-ce, ma fille, ce qui nous

(1) Allusion à la fête de Noël, et à l'Institut du Saint-Sacrement.

(2) B. N. Dupuy 947, f° 95.

(3) Les religieuses s'inquiétaient sans doute de nouveau, comme l'année précédente, et craignaient la nomination de Zamet à un autre évêché, ou peut-être comme il sollicitait cette année-là, l'érection d'un évêché à Dijon, se demandaient-elles s'il continuerait à les diriger.

doit donner repos et fermeté parmy les changemens et les inquiétudes de la vie, et j'ay consolation de voir vostre âme si puissamment attachée, car avec ce lièn et cet appuy si fort, il est impossible qu'elle ne demeure tranquille et contente, quoy qu'il arrive. La vie est pleine d'inégalité et de changement ; le bien et le mal se succèdent, la joye et la tristesse, le plaisir et la douleur, la félicité et la misère se rencontrent quasy en mesme temps, la seule vie du ciel est exempte de ces mutations, et il n'y a en la terre que la grâce, qui est une participation de Dieu et de ses perfections, qui nous donne ceste mesme immutabilité, car, avec elle, la volonté de la créature se trouve immobile en tous accidens, et, comme la fleur qui en tout temps regarde le soleil sans se jamais divertir de sa lumière, ainsy l'âme est continuellement tournée vers le Créateur qui l'a formée, pour se rendre à luy, et à ses volontés en tous les momens de sa vie.

Quant à ces filles sur lesquelles vous désirez que je vous dise mon sentiment, je n'ay rien à dire, sinon que vous suiviez librement les pensées que Dieu vous donne sur elles, sans égard à autre chose qu'à la gloire de Dieu, et au bien des âmes.

J'apprends que vous estes retombée malade, j'en suis bien marry. Il faut encore demander à la Vierge qu'elle vous guérise. Nous supplions Nostre Seigneur Jésus-Christ, son fils, de respandre ses miséricordes sur vous, aussy abondamment qu'il a libéralement donné son sang, et sa vie pour vous les faire mériter.

CCXXVI

A UNE URSULINE (1)

Jésus-Christ nourrit l'âme qui progresse dans la perfection « de viandes plus solides » qu'il ne faisait au commencement. Il veut qu'elle travaille à la ruine de la nature, afin que la grâce triomphe, et « qu'il s'établisse dans l'âme avec ses divines perfections. »

[Paris], le 23 décembre 1630.

MA SŒUR,

Je n'ay à vous dire autre chose, sinon que les conduites

(1) B. N. Dupuy 947, f° 113.

de Dieu sont merveilleuses sur les âmes, et que souvent il arrive que ce qui leur est bon en un temps se trouve mauvais en un autre, non que Dieu soit mauvais, mais parce que nous nous trouvons autrement disposés. La nourriture que l'on donne en l'enfance est salubre en ce temps-là, mais, continuée en la perfection de l'âge, elle seroit nuisible. Souffrez que Jésus-Christ vous sèvre de la douceur des choses qui estoient nécessaires au commencement, et qu'il vous nourrisse de viandes plus solides.

Je mets cette solidité à vous apprendre à vous passer des satisfactions de la vie, et à vous donner entrée dans les rigueurs de la grâce, lesquelles seules ont puissance de vous faire mourir à vous mesme en vous séparant des satisfactions de l'esprit, pour vous faire estre à la pureté du sien, car, ma Sœur, la grâce a un esprit aussy bien que vous, et une vie, et des facultés et des œuvres comme vous, mais différentes des vostres ; les siennes regardent Dieu et son éternité, les vostres la terre et le temps. Ce que la grâce produit a conformité à l'estre de Dieu, qui est un estre pur et saint, et ce que vous produisez a conformité à vous qui n'estes que le contraire de Dieu. Souffrez donc qu'il vous détruise, afin qu'il s'establisce en vous avec ses divines perfections. Il veut faire cette ruine, mais il la veut faire avec vous, et vous y veut donner sa grâce, mais il y veut vostre travail ; ce travail est le renoncement de vous mesme et la mortification de vostre esprit en tout ce qui le peut satisfaire, non que nous devons entrer en cette mortification par nostre propre volonté, mais bien nous y rendre quand Dieu nous en offre les occasions.

Ce que vous dites est bon, mais puisque la raison humaine veut en cela quelque modération, et que la divine veut qu'en ces rencontres on ait esgard à l'humaine, il s'y faut soumettre, et aymer l'occasion de ce retranchement comme envoyé de Dieu pour estre salubre à vostre esprit. Jésus-Christ soit avec vous !

CCXXVII

A UNE URSULINE (1)

Compassion pour les ennuis de cette religieuse et de sa famille. « Ce qui est rigueur icy bas est amour et miséricorde là haut ; » Dieu veut, par les épreuves, détacher les âmes « des choses périssables ». — Exemples tirés des « mariages du monde. » Souhaits de perfection.

[Paris], 25 décembre 1630.

MA SŒUR,

Je ne pensois pas avoir le loisir de vous escrire, mais Dieu me l'a donné, afin de ne pas laisser passer un sy bon jour sans vous donner quelque tesmoignage de la charité que nous avons pour vous, qui fait que nous compatissons beaucoup aux ennuys de ceux de vostre famille et aux vôtres, et que nous supplions instamment Jésus-Christ de vous donner force en tout, et à tous, pour souffrir la rigueur de sa conduite, qui, dans son dessein, est pleine d'amour et de miséricorde.

Cette vérité n'est pas toujours connue en la terre, d'autant que l'engagement que nous avons dans nos propres passions, et l'attachement des choses de la vie présente nous en ostent la connaissance, et ne nous font estimer heureux et bien aimés du ciel que ceux à qui toutes choses succèdent à souhait en la terre ; mais au ciel, où tout se voit en la lumière de Dieu, la croyance en est bien différente. Là, on connoît que ce qui est rigueur icy bas, est amour et miséricorde là haut, ce qui, par ces voyes sy dures à nos sens, achemine nos esprits et nos cœurs à la contemplation et à l'amour des biens éternels, nous séparant des temporels et passagers, desquels souvent la créature ne se peut défaire sans l'amertume que la pitoyable main de Dieu y mesle pour en détacher plus facilement. Cela fait que dans les mariages du monde, il arrive beaucoup de fascheuses rencontres, soit par les maris ou les femmes, soit par les enfans, qui donnent sujet d'esveiller les esprits, et de les re-

(1) B. N. Dupuy 947, f^o 401 ; Chaumont, lettre C.

tirer du profond sommeil qu'ils prenoient parmy ces choses périssables, comme s'ils n'avoient point de meilleur ny plus solide repos à se donner. Entre les âmes religieuses mesmes, combien faut-il que Dieu fasse de changemens, non seulement des créatures, mais des dons mesmes du Créateur, pour les convier à sortir d'elles mesmes, et ne se reposer qu'entre les bras de celuy pour qui toutes choses doivent estre mesprisées !

Ainsy Dieu va sans cesse travaillant à son œuvre, qui est une œuvre de sanctification, mais tous n'y correspondent pas esgalement, les personnes du monde moins que les autres, bien qu'à tous la grâce soit donnée pour, avec elle, s'occuper utilement à l'économie de leur salut. Bénissez, ma fille, le Dieu de vostre cœur de vous avoir appelée à une plus parfaite lumière et à de plus excellens usages de sa grâce pour former en vous la perfection de la vie chrestienne. Ne rendez pas cette bénédiction inutile, mais taschez d'en tirer en tous les momens de vostre vie quelque nouveau profit et avantage qui vous eslève plus saintement et plus purement à la majesté de Dieu qui vous a créée.

Bonsoir, ma fille. Jésus-Christ soit avec vous !

CCXXVIII

A UNE SUPÉRIEURE URSULINE (1)

La vie est toujours égale, quand on ne veut que Dieu.

[Paris], Ce jour de Noël 1630.

MA FILLE,

Jésus-Christ vous bénisse ! Encore que la feste soit grande en ce jour, il me semble pourtant qu'il n'y a point de mal de la finir par cette lettre, que j'adresse à une âme consacrée à Celuy qui est descendu de sa gloire, pour se donner à nous et à nos infirmités. Je le bénis, et luy rends grâces de vous avoir rendu la santé. Il faut offrir ces nouvelles forces à Celuy qui vous les a rendues, et les consommer

(1) B. N. Dupuy 947, f° 103.

pour faire que les âmes le servent selon l'obligation qu'elles en ont.

Je feray tout ce que je pourray pour m'en retourner avant l'hiver ; il me semble que la vie est esgale partout quand on ne veut que Dieu ; tout ennuye, privé de luy, et, en sa jouissance, tout contente. Vous faites vertueusement de vous en tenir à la divine Providence que nous savons acheminer nos œuvres et nos conduites aux desseins de sa gloire. Qui prend son repos en elle le trouve en tous événemens. Les choses pénibles à la nature ne le sont pas à l'esprit, tout se souffre et tout se passe avec douceur, sans que l'âme se trouble et s'inquiète, en sorte que la paix soit altérée ; elle demeure tousjours elle mesme, ou, pour mieux dire, tousjours à Dieu, regardant son ordre divin et sa sainte Providence au gouvernement des créatures, de quoy elle se trouve si satisfaite, qu'elle ne voudroit pas le changer un moment pour toutes les satisfactions du monde.

C'est ce mesme ordre qui nous faict aymer l'absence comme la présence, la privation comme la possession, la pauvreté comme l'abondance, et le rien comme le tout. Quand Dieu donne, on reçoit, quand il ne donne point, on s'en passe ; ses conduites, quoyque différentes et dissemblables, rencontrent l'âme tousjours esgale en ses mouvemens, parce qu'elle regarde continuellement la divine ordonnance et aime Dieu se donnant et se retirant, affligeant et consolant, délaissant et secourant, condamnant et justifiant, faisant justice et miséricorde, exerçant sa rigueur et sa clémence. Que pensez-vous, ma fille, que deviendroient les enfers, si on y avoit l'amour de cette adorable Providence ? ils deviendroient un doux paradis, parce que les âmes y aymeroient Dieu par dessus elles-mesmes, plus ses intérêts que les leurs ; la misère seroit agréable et l'on s'y trouveroit riche de la privation de Dieu.

Quel bonheur, quand une âme est ainsy séparée d'elle mesme pour vivre seulement unie et attachée aux vouldoirs de son Seigneur, oubliant toutes satisfactions, toutes consolations, tous avantages, quels qu'ils soient, pour se tenir à

son Dieu, et faire régner, en elle et en ses œuvres, l'ordre et la disposition de ses volontés.

Jésus-Christ soit avec vous !

CCXXIX

A UNE BERNARDINE (1)

Ne point s'arrêter aux épreuves ni aux tentations. « Vous estes à Dieu, cela vous doit suffire. » — Le Prélat « n'est point en peine de l'estat » de cette âme.

1630.

MA SŒUR,

Ne croyez pas ce que vous croyez, et dans cette créance contraire à vostre créance, adorez Dieu en la souveraineté de son estre et de sa puissance, par laquelle il tient toute créature assujettie à soy. Donnez-vous à cet assujettissement, et veuillez que la vertu et la puissance divine vous environne, et vous possède pour la destruction de tout estre et de tout estat malin en vous. Ne vous arrestez point, s'il vous plaist, à ce que vous estes, ny à ce que vous portez. Réduisez vostre rébellion aux œuvres extérieures de la vertu. Pour le surplus, vous serez ce qui est pour vous dans la divine ordonnance, en laquelle vostre péché sera sanctifié (2), et vostre vie détruite pour porter la sainteté de la vie de Dieu qui se trouve toujours dans l'accomplissement de son ordre sur la créature. Ne vous laissez point offusquer l'esprit à vos captivités, ny abatre le courage par vos résistances. Vous estes à Dieu, cela vous doit suffire. Laissez-vous au secret de sa conduite. Donnez-vous selon la liberté qui est en vous de faire cette donation. Je ne suis point en peine de vostre estat, j'y demande seulement moins de retours, et que vous alliez plus droitement à Dieu, sinon de la pensée, au moins des œuvres.

Jésus-Christ soit avec vous, ma Sœur !

(1) Dupuy 947, f° 93 ; Chaumont, lettre XXXII^e.

(2) Chaumont : en laquelle vos malignités seront sanctifiées.

CCXXX

A UNE URSULINE, MAITRESSE DES NOVICES (1)

Conseils pour la formation des novices. — Avis particuliers. — Un mot de Saint François de Sales sur les « désirs ». — « Les belles murailles et les richesses d'un monastère sont inutiles, si le dedans ne répond point au dehors ».

1630.

MA SŒUR,

Jésus-Christ vous bénisse ! Il est vrai que pour avoir l'œil sur les fautes d'autrui et les corriger par des avertissements, il faudroit avoir la sainteté et la charité des Anges pour ne pas donner lieu à mille sortes d'imperfections humaines qui naissent de cette mauvaise conduite ; mais nous en sommes bien esloignés, et trop dans les sentimens de la nature ; c'est pourquoy il vaut mieux ne prendre garde qu'à nous, et laisser là le prochain, sy nous n'en sommes particulièrement chargés, car alors l'obligation nous doit rendre à une douce et charitable correction.

Continuez vostre conduite vers vos novices ; elle leur sera fort utile. Ce que vous ne pourrez avoir d'elles en un mois, il le faut attendre en deux ; pourvu qu'elles ayent une véritable affection à la vertu, il suffit, parce qu'en effet elles l'emporteront. Ne permettez pas qu'elles s'occupent d'autres choses que de Dieu et de leurs devoirs ; que leur esprit ne se dissipe point en curiosités inutiles, et qu'elles ne sachent rien de ce qui se passe dans le monde, (2) et sy elles pouvoient mesme ignorer ce qui se passe devant leurs yeux, ce seroit une grande perfection.

[On loue extraordinairement la mortification de saint Bernard qui, après plusieurs années qu'il avoit esté au réfectoire, ne sçavoit pas de quel costé estoient les fenestres, et ne connoissoit pas un de ses frères de vue, mais de nom seulement ; lequel avoit voyagé le long d'un jour sur le bord d'un lac sans s'en estre aperçu. On admire aussy une autre âme fort

(1) B. N. Dupuy, 947, f^o 124 ; Troyes, lettre XXXVII ; Chaumont, lettre L.

(2) Troyes : dans le monastère.

sainte, laquelle estoit supérieure comme vous, qui en six ans qu'elle gouverna son monastère, ne regarda jamais un ruisseau qui passoit au pied des fenestres de sa chambre, encore que toutes ses filles l'allassent souvent voir à cause de la pureté de ses eaux.

Sy les âmes que Dieu appelle au gouvernement des autres sont sy mortifiées, que doivent estre celles qui vivent dans la soumission comme les novices ?] (1).

Il les faut donc nourrir à la mortification des curiosités inutiles, et les acheminer doucement à ne traiter qu'avec Dieu et à perdre le soin et le souvenir des choses de la vie présente. Cela se doit faire sans bandement d'esprit, mais par l'establisement de cette vérité dans leur esprit qu'il n'y a rien au ciel ny en la terre qu'une âme chrestienne doive sçavoir que Dieu et les voyes de son salut, et l'exemple de Jésus-Christ crucifié. Quelle consolation y a-t-il de voir de telles âmes, et comme elles sont promptes et exactes en toutes choses, particulièrement à l'obéissance qui n'est empeschée que de la multiplicité de nos pensées, de nos réflexions, et de la satisfaction que nous prenons de nous mesmes, qui fait que nous n'obéissons librement qu'en ce qui nous est commandé de conforme à nos inclinations et désirs ! Ces âmes là ne font pas ainsy ; car elles n'ont que Dieu devant les yeux ; de revue sur elles, elles n'en font pas ; de satisfaction, elles n'en regardent et n'en veulent point, parce que Dieu leur est toutes choses, et ne se peuvent satisfaire qu'en luy et de luy ; aussy de manquement à la sainte obéissance, elles n'en peuvent faire, parce qu'elles embrassent toutes choses volontiers pour l'amour de celuy qui a esté obéissant jusqu'à la mort de la croix. Voilà les fruits de la simplicité et de l'innocence chrestienne.

Vous comprenez fort bien ce que je vous ay mandé pour vostre direction particulière, car il est vray que nous devons avoir une souveraine esgalité vers Dieu et le prochain qui ne change jamais. Dieu est toujours Dieu ; partout et en tout il est luy mesme, changeant les choses sans change-

(1) Ce passage ne se trouve que dans le ms. de Chaumont.

ment ; c'est là nostre modèle et l'exemple que nous devons suivre en toutes les actions de nostre vie : faire toujours que Dieu soit en nous, et nous en luy, quoy qu'il arrive, tristesse, joye, douleur, consolation, peine, repos, et tous les autres accidens de la vie, dans les changemens de laquelle nous ne devons point changer, mais estre à Dieu par dessus tout, tenant invariablement à son divin vouloir et bon plaisir, vivant abandonnés à sa sainte Providence et portant joye et contentement en toutes choses.

Imprimez en vostre cœur la parole du saint évesque dont vous m'envoyez l'image, lequel disoit : « J'ay toute ma vie désiré peu de choses, et celles que j'ay désirées, je les ay peu désirées. Sy j'avois à revenir au monde, je ne désirerois rien du tout. Sy Dieu venoit à moy, j'irois à luy ; s'il ne bougeoit, je ne bougerois aussy. » (1)

Que ces paroles sont grandes et saintes, de peu désirer de choses, et ce que l'on désire, de le désirer peu ! Voilà, ma Sœur, qui vous servira pour modérer vos sentimens, sy vous vous en servez, et qui vous fera passer doucement et suavement ce qui vous arrive de la main de Dieu ; vostre pauvreté parlera pour vous, sy elle est accompagnée de vertu et d'espérance en la bonté de Dieu. Cela estant, ne craignez point ; Dieu se plaist à faire souffrir quelque temps, mais enfin il donne avec usure, et récompense largement l'attente. Mais quand il ne le feroit point, n'y a-t-il pas plus de bénédiction à le suivre avec un petit nombre qu'avec un grand plein de foiblesses et d'imperfections ? De quoy servent les belles murailles et les richesses d'un monastère, sy le dedans ne répond point au dehors ? La magnificence sera aux choses inanimées, et celles qui sont vivantes seront chétives et misérables. Faites que vostre pauvreté soit sans envie et sans inquiétude, regardant les véritables biens qui consistent à suivre la volonté de Dieu.

Pour vos filles, celles qui désireront quelque secours de vous, vous leur devez donner, mais vous leur devez faire entendre que vous ne les y contraignez point.

Jésus-Christ soit avec vous !

(1) *Entretiens Spirituels, Œuvres de S. François de Sales, Annecy, VI, 383.*

CCXXXI

A LA DUCHESSE DE LONGUEVILLE (1)

La duchesse ne doit pas se laisser décourager par les difficultés qu'elle rencontre dans la fondation de l'Institut du Saint-Sacrement. Elle ne peut travailler. « à avancer l'heure de la gloire du Saint-Sacrement, » qu'en souffrant, et en mourant à elle-même, en union avec Jésus-Christ.

[Vers 1630].

MADAME,

Je supplie Jésus-Christ vous donner force pour travailler à son œuvre selon le désir qu'il en a. Je sors de mon silence pour vous dire que les desseins que Dieu veut estre accomplis en la terre par ses créatures doivent estre conduits avec puissance et persévérance ; qu'il y faut agir en la vertu de son esprit qui ne se lasse point, ne s'arreste point, et ne se laisse point confondre par les raisons humaines. Ce mesme esprit de Dieu, quoyque régissant toutes choses par sa puissance et sa domination souveraine, ne dédaigne pas toutefois de se rendre à elles, s'accommodant à leur portée, inclinations, foiblesses, oppositions et résistances. Il se rend infirme avec les infirmes, mais il se rend puissant et fort avec les puissans et les forts, et par les diverses conduites de sa sapience, il confond les sages du monde et assujettit les rebelles à ses volontés.

Je vous dis tout cecy, Madame, afin qu'en l'œuvre qui vous est commise, vous vous esleviez par dessus vous mesme, agissant dans une force et une puissance supérieure à la vostre, pour travailler à la commission que Jésus-Christ vous impose, en sorte que vous en surmontiez les difficultés et les traverses, et que par vostre courage et vostre humilité tout ensemble, vous gagniez les volontés qui vous sont nécessaires à ce dessein, vous exposant pour cela, non seulement une fois, mais plusieurs, aux refus que vous recevrez et aux autres fâcheuses rencontres qui vous y arriveront.

(1) B. N. Dupuy 947, f^o 225. Le ms. porte : « A une Princesse ».

Jésus-Christ a institué ce très Auguste Sacrement de son corps allant mourir pour vous ; c'est par cette institution sy sainte qu'il a voulu entrer en ses souffrances, et avec raison, puisque ce mystère devoit estre un sacrifice et une représentation adorable de celuy de son martyre. Il semble de mesme que l'heure de sa gloire en la terre ne puisse estre avancée par vous qu'en souffrant, et en participant par vos soins et vos travaux à ceux dont Jésus-Christ a voulu accompagner une sy sainte et sy salutaire institution. Souffrez donc avec Jésus-Christ, mourez avec luy, non de la mort du corps qu'il ne demande pas de vous, mais de celle qui rend les âmes insensibles à tout pour parvenir à l'accomplissement de ses desséins. C'est pourquoy je vous supplie très humblement, Madame, de parler vous-mesme à N... (1), de luy dire que vous n'espérez pas trouver moins de piété en luy que vous avez faict en Sa Sainteté, qui a loué et approuvé vostre pensée sur l'establissement de vostre maison du Saint-Sacrement qui est une œuvre digne du Roy, deue au triomphe de ses armes, par lesquelles il a dompté l'hérésie et abbattu les ennemis du Saint-Sacrement. S'il vous parle de Règle, vous luy direz, s'il vous plaist, que la règle est de Saint Augustin, comme la bulle dont vous avez copie faict foy ; pour les constitutions, qu'on y auroit travaillé en vain, n'ayant pas encore les lettres du Roy ; qu'on les dressera aussy tost que l'establissement sera résolu ; que pour cet effect, il ne reste plus que ce que vous demandez de luy, estant déjà assurée du consentement de M. de P... (2) ; que vous le suppliez de ne vous point refuser une requeste sy juste ; que vous y auriez employé d'autres recommandations que la vostre, mais que vous avez creu qu'il n'en falloit point pour les œuvres de piété ; que vous scaviez que pour luy celle-là estoit privilégiée, qu'elle se rendroit d'elle-mesme plus recommandable que par l'entremise et la prière de qui que ce soit.

Pardonnez, Madame, à ma liberté ; pour Jésus-Christ il faut oser toutes choses ; c'est ce qui me faict parler plus

(1) N... nous paraît désigner Richelieu, sinon le Roi lui-même.

(2) M. de Paris, Jean François de Gondi.

hardiment et je me promets que vostre bonté l'excusera, et la qualité dont je veux toute ma vie faire profession, qui est. Madame, de vostre, etc.

CCXXXII

A MADAME DE PONTCARRÉ (1)

« Abandonner son esprit et sa conduite aux âmes qui ont la lumière du Ciel » pour cela. — Sortir hors de soi. — Eviter, même dans le bien, les excès et « le dérèglement de notre humeur. » — Ce qu'on entend par « être dans le prochain. » — Ne se réserver aucun droit sur soi, afin que celui de Dieu soit absolu.

Décembre 1630.

Il n'y a rien de plus véritable que ce que vous me mandez, que Dieu est incompréhensible en vous, et que vous ne concevez ny ses voyes ny ses conduites. Ce qu'il opère en vous de visible et d'apparent vous est sy caché que vous estimez mauvais ce qui est bon.

(1) B. N. Dupuy 909, lettre XCVI.

Comme on a pu s'en rendre compte, le recueil de Dupuy 909, contient jusqu'ici une correspondance régulière de l'évêque de Langres avec Mme de Pontcarré, allant d'octobre 1627 à décembre 1630 ; pendant ces trois années, il y a régulièrement une ou plusieurs lettres par mois. Brusquement, de décembre 1630, nous passons à juillet 1631, soit un intervalle de six mois sans lettres. Or précisément le recueil de Troyes contient une vingtaine de lettres qui vont du 6 octobre 1630 au 28 juillet 1631, et sont certainement adressées à la même personne. Quelle est cette personne ? Aucune indication ne permet de le découvrir avec certitude, et cette certitude serait d'autant plus nécessaire que ces lettres sont les plus intimes que Zamet ait écrites ; elles expriment des états mystiques de désolation intérieure, assez semblables à ceux que l'on trouve chez Saint Jean de la Croix ou Sainte Thérèse ; « le ciel est d'airain », la « rigueur » de Dieu se fait sentir à l'âme, qui cherche Dieu sans le trouver, sans ressentir tout au moins quelques-unes de ces consolations spirituelles qui rendent l'épreuve moins douloureuse.

Il y a lieu de remarquer qu'à cette date, l'Evêque de Langres poursuivait à Rome l'érection d'un évêché à Dijon, avec l'approbation formelle de Louis XIII. Deux raisons principales le portaient à désirer ce démembrement : en premier lieu, la trop grande étendue du diocèse de Langres, qui ne permettait pas d'en visiter chaque année toutes les paroisses, et était pour un évêque zélé une cause de grandes fatigues ; et en second lieu la fondation du nouvel ordre ou Institut du Saint-Sacrement, sur lequel il fondait de grandes espérances, et à la direction duquel il eût pu consacrer plus de loisirs, si l'étendue de son diocèse eût été diminuée.

Or, sur les deux points, Zamet se heurta à une opposition irréductible ; à Langres, son chapitre s'insurgea contre le démembrement, et Rome lui donna gain de cause ; à Paris, l'archevêque se montrait hostile à la fondation du

La lettre que vous m'avez voulu céler, vaut sans comparaison mieux que l'autre, et la raison en est en ce que vous portez Dieu dans l'ignorance de vostre lumière, trop petite et trop foible pour juger dignement de ses œuvres et de la majesté de sa vie en vous. Vostre raison étend ses discernemens sur ce qui luy est convenable, et ceste convenance n'est rien à un esprit touché des rayons de la raison divine, qui estant eslevée de beaucoup par dessus la nostre, ne scauroit priser que ce qui est puisé dans une si excellente source. Rien ne scauroit guérir ceste maladie que l'abandonnement de vostre esprit et de vostre conduite aux âmes qui ont la lumière du Ciel pour vous, auxquelles vous devez vous laisser sans veüe, sans retour, sans lumière, sans raison et sans crainte. La charité reçoit le bien et le mal, mais différemment : le bien avec louange à celui qui en est l'auteur, le mal avec excuse de l'infirmité de la créature qui ne peut autre chose sans le Créateur ; mais cette différence est dans les choses qui se passent, et non en elle, qui demeure tousjours ce qu'elle est, ne souffrant ny accroissement, ny diminution, sinon par la mesme main qui l'a donnée, à laquelle seule ce pouvoir est réservé de faire plus ou moins aymer, selon le besoin qu'il en a pour l'accomplissement de ses œuvres.

Qu'y a-t-il à craindre sous une loy si douce et si stable ?

nouvel Ordre, qui avait certainement un lien avec la Compagnie secrète du Saint-Sacrement, et malgré l'approbation du Roi, les négociations n'aboutissaient pas.

Ces faits, croyons-nous, jettent quelque lumière sur le ton désolé de ces lettres.

La coïncidence frappante que nous avons signalée au sujet des dates, et le ton, assez semblable, quoique plus mystique, à celui des lettres adressées à Mme de Pontcarré, ne permettent-ils pas de conclure qu'elle en fut la destinataire ? Nous inclinierions à le croire. Cependant, elles peuvent aussi avoir été adressées à la Sœur Jeanne de Saint Joseph de Pourlan, alors prieure de Port-Royal. Une raison qui paraîtrait à beaucoup suffisante pour l'affirmer, c'est que toutes ces lettres du manuscrit de Troyes ont été copiées par Madame de Pourlan ; la comparaison de l'écriture de ce recueil avec celle du manuscrit de Dijon relatif à la réforme de Tart, le prouve, avec évidence. De plus, la lettre du 20 novembre 1630, relative à l'Institut du Saint-Sacrement, paraît bien n'avoir pas été adressée à Mme de Pontcarré, mais bien plutôt à Madame de Pourlan. (Voir la note 1, p. 430). Cependant, faute de preuves décisives, nous donnons simplement ces lettres comme adressées à « une fille spirituelle ».

Sortez donc hors de vous. Tirez la grâce de captivité. Rendez la libre en vous. Le mépris de vous-mesme, et vostre attention à Dieu luy ouvriront la porte entière dans ce champ si vaste et si spacieux des divines perfections, auxquelles vous n'atteindrez jamais que par là. Si l'esprit de la grâce vous veut faire escrire, vous voulez à l'heure mesme le faire, mais à vostre mode. Si elle vous conseille la retraite, vous la prenez dans le désrèglement de vostre humeur, tellement qu'au lieu d'une heureuse et douce solitude que la grâce demande de vous, vous vous jetez dans la fuite du prochain, comme une personne sauvage qui, pour estre moins raisonnable que les autres, ne peut souffrir que sa propre compagne. Si vous entrez dans la communication, vous y estes aussitost dans l'excès, et ce qui devroit estre une honneste liberté, se convertit en désrèglement et dissipation d'esprit. Mais encore que cela soit ainsy, il y a pourtant du remède, et vous le devez chercher en la grâce de Jésus-Christ, qui songe à vous chasser du monde au mesme temps qu'il y entre, afin que vous le regardiez d'un œil différent de celui du monde ; que vous respectiez une majesté si abaissée ; que vous adoriez un Dieu dans un homme infirme comme vous ; que son abaissement le relève en vous, et que le mépris qu'il fait de sa gloire pour l'amour de vous, vous oblige à procurer la sienne aux despens de la vostre. Donnez luy ce qu'il vous donne pour luy donner, vous n'avez point d'autres présens à luy faire. Souffrez ses retremens, attendez son retour, travaillez en tout pour luy. Ne soyez jamais inutile pour sa gloire, car il ne l'est jamais pour vostre salut. Si vous ne pouvez davantage, soyez au moins dans la reconnoissance de ceste vérité, et prenez, avec humilité d'esprit, ce que sa main vous présente.

Il y a grandeur en tout ; sainteté en tout ; justice en tout ; grandeur, parce qu'il est Dieu ; sainteté, parce que ses voyes et ses conduites sont droites et pures, et regardent tousjours sa gloire et vostre bonheur éternel ; justice, parce que nous ne recevons rien de sa part en matière de châtiment et de rigueur, que nous ne méritons bien. Laissez le donc agir dans sa liberté, et dans la dignité de ses desseins. Of-

frez vous pour en estre le sujet et le soutien, sans que nulle chose y résiste en vous. Vous le pouvez tousjours faire, et ne faut que vous-mesme avec sa grâce ordinaire pour faire ceste offrande. S'il ne vous prend en sa main, mettez vous y. S'il ne vous attire, allez à luy. S'il vous laisse, approchez vous de luy, en acceptant vostre délaissement. S'il se retire en luy-mesme, vous laissant ce que vous estes, regardez avec respect sa grandeur, dans laquelle seule il habite dignement. Aymez le mieux là, qu'avily dans vostre cœur indigne de ce qu'il est. Soyez livrée, pour l'amour de luy, à vostre propre vie et à la vie d'autrui. Aymez mieux que l'on use de vous, que vous d'user des autres. En cela, il y a plus d'abnégation de soy-mesme et plus de charité pour le prochain.

Rendez vous plus facile à tout, plus vivante hors de vous qu'en vous ; en la manière que je l'entends, estant tousjours en autrui, vous ne sortirez jamais de vous-mesme, je dis plus, vous serez tousjours en Dieu. Ce sera pour demeurer en luy que vous serez hors de vous pour estre dans le prochain. J'appelle estre dans le prochain, de se donner à ses pensées, à ses désirs, à ses volontés, et à ses humeurs mesme, vivre de sa vie et non de la vostre, se faire une mesme chose avec luy, pour se faire un avec Dieu, par luy.

Que voulez-vous faire de tant d'humeurs, d'inclinations, de volontés, d'inventions, d'applications, de sentimens qui vous tourmentent, et qui tourmentent les autres ?... Pour se faire du bien, faire du mal aux autres, à ceux qui ne vous en firent jamais ! Renoncez à ceste sorte de désirs et de puissance. Que Jésus-Christ en sa grandeur vous soit tout ! car il est vostre vie et vos désirs. Je vous donne à luy dans la puissance qu'il a de se faire un don de vous. Je veux qu'il vous possède comme chose sienne. Vous luy appartenez par tant de tittres, et si intimes que vous ne serez jamais plus à vous-mesme, que lorsque vous serez toute à luy. Tant que vous vous réserverez quelque droit sur vous, le sien ne sera plus absolu, et vous serez encore alors moins

à vous-mesme, que si pour estre à luy, vous n'estiez point du tout à vous.

Je vous donne à sa grandeur pour destruire vos bassesses, à sa vertu, pour l'exposer à vostre infirmité ; à sa sainteté pour régir vos perversissemens ; et à sa justice pour subir la rigueur de ses traitemens, afin que devant la majesté de son trosne, vous trouviez miséricorde et vie avec luy dans l'éternité.

CCXXXIII

A UNE FILLE SPIRITUELLE (1)

Dieu a le droit d'agir en sa créature comme il lui plaît : celle-ci doit être morte à toutes choses, « afin que Dieu soit vie et action et influence et opération en nous. »

Décembre 1630.

La vie de la créature est à celui qui l'a donnée ; il a droit d'en user selon les desseins de sa conduite ; ses mouvemens sont comptés, et la sapience divine les dirige selon la sainteté et la droiture qu'elle porte en elle. Si la créature est fidelle, elle se treuve dans cette droiture ; sinon l'ordre de la divine Providence ne laisse pas d'estre à ce qui regarde sa propre gloire, laissant la créature dans la misère de son péché. Nous devons estre à Dieu par l'establisement de sa vie et de sa puissance en nous ; par son estre, il est plus en nous que nous-mesmes ; par sa grâce et par nostre adhérence à luy, il faut qu'il soit ce qu'il est par son estre, intime en nous plus que nous-mesmes, estant vivant et opérant en nous dans les usages de sa vie et de sa conduite, il faut que tout soit rien, et que les effets mesme malins dépendent en quelque manière de luy, afin que nostre malagnité soit sainte. S'il se retire, que ce soit luy-mesme qui le fasse ; s'il nous laisse à nous-mesmes, à nos misères, à nos mauvaitiés et à nos infirmités, que ce soit par son propre délaissement, sans qu'il treuve d'autre cause

(1) Troyes, lettre XV.

en nous de ce qu'il est et de ce qu'il y fait, sinon sa gloire et sa volonté.

Il faut donc en cette manière que la créature soit morte à elle-mesme et aux autres, à ses usages, soit pour elle ou pour autrui, que la liberté mesme du sacrifice luy soit ostée, afin que Jésus-Christ soit tout en nous, non seulement selon ce qu'il est, mais encore selon nostre vie et nos opérations ; que tout cesse en sa présence ; s'il demeure quelque vie, quelque estat et quelque action, que tout cela soit suspendu à la veüe et à la présence de Jésus-Christ, de sa vie et de ses actions en nous.

En la messe, Jésus-Christ est l'hostie et le sacrificateur, le sacrifice et le prestre tout ensemble ; il faut qu'il soit cela mesme, sacrifiant tout ce qu'il a mis en nous, et qu'il se donne en nous dans la grâce et dans la nature, imposant silence à toutes nos œuvres et nous laissant exposés comme un simple sujet, et un réceptacle de ses divines actions, à la conduite et à la puissance de sa main ; que nous soyons tels qu'il nous fera estre, et que nous ne soyons plus, quand il cessera d'agir en nous, demeurant dans le néant par la mort de nous-mesme, qui est la privation de l'estre, de la vie, et de toutes opérations de vie en nous. Peut-on en cest estat estre à quelque chose, se donner à quelque créature, se livrer et se sacrifier pour autrui ? Non certes, car nous ne sommes plus rien ny pour nous ny pour les autres ; tout est mort en nous, suspendu en nous, privé de vie et d'action, afin que Dieu soit vie et action et influence et opération en nous. Sy nous sommes pour nous, c'est pour luy ; si nous sommes pour les autres, c'est encore pour luy ; sy on exprime ses douleurs, c'est luy qui les exprime. Ce mesme esprit qui est, selon l'Appostre, *et joye et paix en nous* (1), celui-là mesme *prie et opère en nous avec gémissemens et douleur* (2) ; il est donc auteur de tout en nous, et il faut qu'il le soit, car ce que nous sommes par nous mesmes n'est rien, à cause que nous sommes dans l'appartenance du péché qui n'est rien ; ce que nous sommes

(1) Rom., XIV, 17.

(2) Rom., VIII, 26.

dans la vérité, c'est par la grâce qui est en Jésus-Christ Nostre Seigneur. Je souhaite, pour nostre estat présent, que toutes créatures nous laissent estre ce que nous sommes. Ce qui est en nous ne regarde rien, ne tend à rien, et ne demande rien ; s'il avoit à se porter vers quelque chose, ce seroit vers Dieu ; sa main afflige, celle-là seule peut soulager.

ANNÉE 1631

CCXXXIV

A UNE FILLE SPIRITUELLE (1)

Incompréhensibilité des desseins de Dieu. — Sentiments d'humilité du Prêlat ; épreuves spirituelles.

Ce 7 janvier 1631.

Que voulez-vous que nous disions à une âme qui n'est rien et qui n'a rien ? Peut-elle donner quelque chose ? Ce que nous sommes, c'est par une cause qui n'est pas en nostre puissance ; elle est ce qu'elle est, elle donne ce qu'elle a en elle et en ses richesses ; sa disposition est dans l'ordre de sa sapience, sans avoir esgard ny à nous ny à nos désirs ; elle se rend libérale là où nous ne le voulons pas, elle se resserre là où nous la voudrions prodigue, ses inventions surpassent nos pensées et nos desseins, elle demeure incompréhensible en ses effets comme elle l'est en sa source. L'ignorance et le silence, c'est là notre partage. L'instinct de la nature divine inépuisable en ses thrésors se rend dans une capacité sy grande que nous ne voulons ny ne pouvons moins souffrir qu'elle ; elle est nostre centre et nostre repos, nous possédons en elle des richesses qui ne s'expriment point, parce qu'elles n'ont point de nom, non plus que celui qui les possède en l'infirmité de son essence.

(1) Troyes, lettre XVI.

Voilà les sentimens d'une âme fort pauvre, fort humaine, fort basse, fort infirme et fort imparfaite ; la vie d'Adam est en elle, la vie de Jésus-Christ y a aussy ses mouvemens et ses instincts, mais elle n'y a que cela, là où l'autre s'étend et se desploye et s'empare de tout l'homme. Nous laissons à Dieu le discernement de ce mélange, et cependant nous demeurons dans l'abaissement et la confusion de nostre misère.

Donnez-nous part à vos prières, sy toutefois vous savez ce que c'est que de prier, car pour moy je ne m'y cognois point et il m'arrive rarement de le faire. Quelle vie est la nostre en la terre ! Avoir Dieu au cœur et ne l'avoir pas sur les lèvres, ne désirer que luy et ne penser jamais à luy ! Mais il faut que tout meure en nous pour prendre une nouvelle vie en luy, en qui la nostre doit estre avec Jésus-Christ pour jamais.

CCXXXV

A UNE FILLE SPIRITUELLE (1)

Les desseins de Dieu sur les créatures ; ce qu'il faut faire pour y correspondre. — « Les misères de la vie extrêmes de tous costés. » — Les travaux de l'esprit « consomment » plus intimement que les maladies du corps. — Désolation intérieure.

Ce 13 janvier 1631.

Toutes choses sont à Dieu et sa puissance se les donne et se les approprie, selon les usages de sa sapience, les dirigeant toutes à ses fins. Dieu a ses desseins et ses voyes en toutes choses ; il les regarde, il y prend sa vie, mais diversement, selon les différentes manières dont il les traite et dont il en tire les effets de ses divines perfections. Il est autrement au chrestien qu'il n'est aux créatures raisonnables et autrement à celles-cy qu'il n'est aux créatures privées de la raison, et dans cette diversité, il est pourtant tousjours luy-mesme, agissant tousjours pour sa gloire et référant la créature à ce à quoy il la destine dans l'ordre

(1) Troyes, lettre XVII.

de sa gloire. Laissons-nous donc estre ce que nous sommes dans la conduite de sa sapience ; vivons à luy, cessant de vivre à nous-mesme par des instincts et des volontés séparées des siennes ; il faut que tout meure et que tout prenne fin en nous pour donner estre à l'estre sans fin, et pour que celui-là seul soit et subsisté en nous incapable de changement et d'altération, que nulle chose ne sauroit offenser, mais qui demeure tousjours luy-mesme fondé sur sa propre excellence et retiré dans la solitude de son essence, de son estat et de sa vie.

Je suis de vostre avis sur les misères de la vie qui sont extremes de tous côtés, car aucunes fois pour demeurer fidelle à ce que nous devons à Dieu, il se faut consommer soy-mesme et estre la cause de son propre martyre. D'ailleurs, en la vie du monde, il y a à souffrir la malignité qui le gouverne, (1) et à porter la séparation de Dieu en luy, d'autant qu'ils sont contraires, et que l'un est dans la réprobation de l'autre (2), et souvent l'âme mise au milieu des deux, demeure sans puissance de se tenir ny à l'un ny à l'autre, comme sy elle estoit empeschée de toutes parts, comme s'il n'y avoit point de chemin ouvert pour elle, qui luy donnast accès à l'un des deux. Je treuve que les maladies du corps abbattent et détruisent la vie, mais je ne treuve rien qui la consume plus intimement que les travaux de l'esprit. Le reste à la première veue (3). Il semble que je cherche un consolateur, mais on me dit qu'il ne me sera pas donné (4). Il faut aller jusqu'au bout, s'il est possible ; demandez, s'il vous plaist, que ce soit comme J.-C. le demande, et dans la disposition qui luy fait dire : « *Non sicut ego volo, sed sicut tu vis* (5) ».

(1) *Mundus totus in maligno positus est* (Joan. I-V., 19).

(2) *Reprobat (Deus) cogitationes populorum...* (Ps. 32, 10.)

(3) Je vous dirai le reste, la première fois que je vous verrai.

(4) *Sustinui... qui consolaretur, et non inveni.* (Ps. LVIII, 21).

(5) Matth. XXVI, 39.

CCXXXVI

A UNE FILLE SPIRITUELLE (1)

Avec Dieu « tout est possible à la foiblesse de la créature. » — Portrait des « âmes malignes en la terre. » — « Dieu fait ce qu'il veut, et nulle chose ne luy peut résister. »

Ce 17 janvier 1631.

Nous bénissons Dieu de ses miséricordes sur vous, avec lesquelles tout est possible à la foiblesse de la créature, et d'entrer mesme dans l'infinité de son Créateur, de porter la force dans sa foiblesse, avec amour. Les démons luy sont contraires, parce qu'ils portent une justice sans miséricorde, et cela fait que tout ce qui est de Dieu leur est insupportable ; sa beauté leur est en horreur, son amour se convertit en haine, sa majesté en mépris ; [elle] qui est le souverain bien de toutes créatures, elle leur donne fuitte et esloignement ; ainsy les âmes malignes en la terre, qui portent l'impression de la malice de l'enfer, ne veuillent ny soubmision ny gloire ny désintéressement ny Dieu ny démons ny rien que soy-mesme, c'est-à-dire qu'elles veuillent tout pour elles et pour l'amour qu'elles se portent, quoyque d'ailleurs se haisans pour estre le sujet et le soutien de tant de maux ; elles veuillent leur propre destruction, ne se pouvant souffrir dans une sy extresme misère. Que direz-vous à ces âmes ? Pensez-vous qu'elles ayent quelque part à la sainteté de Dieu, et à la dépendance de la créature vers luy ny qu'elles veuillent souffrir par amour ce que les démons portent par rage dans les enfers ? Dieu est dur en excès, Il est doux aussy au mesme degré (2) ; enfin il est ce qu'il veut estre, parce qu'il est toutes choses ; sa vie enferme toute vie, sa puissance tous effets, sa sapience toutes inventions, sa justice toutes rigueurs, sa bonté toutes miséricordes. Il abbaisse, Il eslève, Il châtie, Il pardonne, Il confond, Il glorifie, Il anéan-

(1) Troyes, lettre XVIII.

(2) *Cum electo, electus eris, et cum perverso perverteris* (Ps. XVII, 27). *Vide ergo bonitatem et severitatem Dei*, Rom. XI, 22.

tit, Il establit, bref sa volonté est toute en ses créatures, car Il fait ce qu'Il veut et nulle chose ne Luy peut résister (1).

CCXXXVII

A UNE DAME DE QUALITÉ (2)

A propos d'une prise d'habit. — Cette dame, « sous les apparences mondaines », doit imiter sa fille. — Vivre ici-bas pour le ciel.

Ce 28 janvier 1631.

MADAME,

Parmy le contentement que je reçois d'apprendre de vous la bonne disposition de Sœur N... votre fille (3), j'ay beaucoup de déplaisir de ne la pouvoir assister en une action sy sainte, et vous tesmoigner par là, Madame, avec combien de joye j'embrasse les occasions de servir à vos bons désirs. Je me rendray en esprit auprès de vous et d'elle, et demanderay à Jésus-Christ qu'il bénisse cette nouvelle vie qu'elle choisit pour l'amour de luy, et qu'il vous fasse la grâce sinon de l'imiter extérieurement, du moins d'avoir un esprit et un cœur de religieuse sous les apparences mondaines auxquelles vostre condition pour cette heure vous tient assujettie. Je feray cette demande pour vous d'autant plus volontiers que vos bonnes inclinations me donnent sujet de croire que je ne demanderay rien de contraire à vos intentions ny à vos desseins. En effet, Madame, que devons-nous regarder en la terre, sinon les biens du ciel pour lesquels seuls nous sommes, et nous subsistons en cette vie ? Quel moyen d'estre dans la foy chrestienne, de vivre dans la connoissance des vérités éternelles, et de ne pas vivre en sorte que nous possédions un jour ce qu'elle nous découvre ? Pouvons-nous avec une lumière qui nous montre choses sy

(1) *Voluntati enim ejus quis resistit.* Rom. IX, 19. *Juxta voluntatem enim suam facit*, Dan, IV, 32, etc.

Tout ce passage est inspiré de la Bible.

(2) B. N. Dupuy 947, f° 147 ; Chaumont, lettre CXIV.

(3) Le ms. de Chaumont porte seulement : « de N... » et non « de sœur N... » Il semble bien, d'après le contexte, qu'il s'agisse, non d'une profession, mais d'une prise d'habit.

rares en elles mesmes et sy dignes de nous, avoir d'autres pensées et d'autres intentions et d'autres desseins que de les acquérir ? Nous n'avons rien de sy précieux que nostre âme, parce qu'elle a esté rachetée d'un prix infiny, et parce qu'elle a esté mise en nos mains pour la conduire à choses infinies, à sçavoir à la connoissance de la divine bonté dont les perfections sont incompréhensibles. C'est, Madame, l'unique objet de vos pensées et de vostre amour en la terre et au ciel ; c'est aussy le seul que je vous propose et que je vous supplie de suivre. En le poursuivant comme en le possédant, vous serez heureuse et pleine de biens ; vous y trouverez le repos et la paix, non du monde, mais d'une bonne conscience qui, hors le trouble qu'apporte le péché, n'en connoist et n'en ressent point parmy les plus sensibles travaux et les plus grands renversemens ; il luy suffit d'estre avec Dieu qui donne la paix au milieu de la guerre et le repos parmy les inquiétudes.

Je suis, Madame, etc.

CCXXXVIII

A UNE FILLE SPIRITUELLE (1)

Ce qu'il faut entendre par la « mort » à toutes choses. — L'instinct vers la vraie vie, qui est Dieu, ne meurt jamais en nous, ni même dans les damnés. — Le péché originel « nous assujettit à des jugemens de Dieu épouvantables et dont on ne peut rendre raison que celle que Dieu voit en sa propre pensée. »

Le 6 febvrier 1631.

Vous écrivez à cette heure comme je veux, et à vous dire vray toutefois, je scay que je ne veux rien parce que je ne dois rien vouloir ; je scay qu'il y a un vouloir et un agir en Dieu ; cela doit tenir lieu de toutes choses en la créature, laquelle doit cesser d'estre pour faire que Dieu soit en elle, et cesser de vouloir et d'agir pour que le vouloir et le faire de Dieu soit en elle. Ainsy à bien parler, il faut qu'elle ne soit rien, afin que Dieu soit tout.

(1) Troyes, lettre XIX ; Chaumont, lettre XXVI.

J'avoue tout ce que vous me mandez en vostre lettre ; il n'y a qu'une seule chose que la vérité ne peut recevoir en moy, quand vous dittes que tout pouvoir vous est osté vers vous mesme, et pour toutes choses créées et incréées. Il est vray que tout pouvoir vous doit estre osté vers vous mesme, et pour toutes choses créées, mais vers l'Incréé cela est impossible, car la créature est naturellement tendante au Créateur, et il est impossible qu'elle soit sans instinct et sans conversion à luy, comme à sa fin et à son centre. Quand nous parlons de mort et que la grâce l'opère en nous, c'est au regard de nous-mesme et de tout ce qui n'est point Dieu ; mais cette divine essence en est tousjours exceptée, d'autant qu'elle ne sauroit agir contre elle-mesme. Elle est toujours vivante en elle, et elle veut tousjours vivre en ses créatures, et sa vie est leur mort, et elles ne sauroient vivre à luy, qu'elles ne meurent à elles-mesmes et à toutes choses créées ; cet instinct donc vers la vraye vie ne meurt jamais en nous, non pas mesme dans les damnés ; il règne au milieu des enfers, et c'est leur supplice extresme, car ils tendent à Dieu comme à leur béatitude, et ils s'en voyent empeschés par empeschement éternel, qui est le péché éternellement subsistant en eux, et cela oppère deux mouvemens contraires en eux qui les divisent d'eux mesmes, et les séparent misérablement non seulement d'avec Dieu, mais d'avec leur propre essence ; par leur instinct ils veulent Dieu par-dessus tout, par le péché ils ne le peuvent avoir, et voyant que la miséricorde n'est plus sur eux pour les en délivrer, ils convertissent leur instinct, qui leur donne vers Dieu quelque chose de plus violent que quelque amour que ce puisse estre, en une haine extresme, tellement qu'en mesme temps que leur estre se porte à Dieu, leur cœur se remplit de blasphèmes et la bouche les profère contre luy.

Je veux donc en vous une mort moindre que la vostre, qui ne soit point insensible à la vie de son créateur, puisque la mort éternelle qui ne cognoist nulle vie n'est point morte à l'instinct de la vie de Dieu qu'elle veut et qu'elle cherche continuellement, mesme malgré elle.

Quand je vous ay parlé du péché en ma précédente, j'ay creu que vous le prendriez d'un autre sens, que je ne l'es-crivois ; je n'ay donc pas entendu parler du péché particulier de la créature, ny de ses travaux, mais du péché de la vie présente, estably par celuy d'Adam qui nous assujettit à des jugemens de Dieu espouvantables et dont on ne peut rendre raison que celle que Dieu voit en sa propre pensée. Cela mérite un discours particulier, car encore que je me voye très misérable, je croy pourtant qu'il y en a qui le sont sans comparaison plus que moy et avec bien moins de sujet. Je mérite ce peu que je souffre, mais que l'innocence soit livrée à des misères inexplicables, c'est ce qui m'étonne et qui me fait plus souffrir du poids de la vie que tout ce qui se passe en nous, qui ne me semble rien au regard des peines et des espreuves de Dieu sur les autres. Je suis d'une manière au regard de toutes choses que je n'ose exprimer ; je ne suis bon à personne qu'à moy mesme et aux âmes à qui je puis parler mon langage ; je cognois les choses de Dieu d'une manière peu capable de satisfaire ; je suis plus pour rebutter que pour soulager, non par moy mesme, mais par ce que j'ay à dire ; je ne cognois plus les accommodemens de la charité ; Dieu n'en a point. Il fait ce qu'il veut, sans nul esgard à la créature (1) ; ce seroit cruauté d'estre plus charitable que luy qui est la mesme charité (2).

CCXXXIX

A UNE FILLE SPIRITUELLE (3)

« La créature n'est faite que pour estre consommée par son Dieu. »
Développement de cette pensée. — Vertu du sacrifice.

Ce 26 febvrier 1631.

Il y a huit jours que je receus une lettre de N... qui me donnoit avis de votre indisposition, mais d'une manière

(1) *Quia omne, quod voluerit, faciet.* Eccle. VIII, 3 ; *Quodcumque voluit, hoc fecit.* Job. XXIV, 13.

(2) Chaumont : qui est la charité mesme.

(3) Troyes, lettre XX.

qui me faisoit cognoistre qu'elle estoit plus divine qu'humaine ; cela m'a mis en repos, sachant que les œuvres de Dieu ne doivent point estre interrompues par les nostres, et aussy qu'elles sont telles que les nostres n'y peuvent rien ; en cette pensée j'ay laissé passer quelques jours sans envoyer apprendre de vos nouvelles, mais d'autant que souvent il demeure des foiblesses en la nature après les efforts de la grâce sur elle, j'ay estimé vous devoir demander ce qui en est, et comment vous vous trouvez de passer ainsy par les espreuves de Dieu.

A vous dire vray, je ne vous en puis plaindre, d'autant que la créature n'est faite que pour estre consommée par son Dieu, et estre par cette voye heureusement réduite en sacrifice qui luy doit estre bien agréable, estant préparé et accomply de sa propre main. La vie de la terre luy donne beaucoup de droicts sur nous, car nous sommes à luy par nostre première création, et nous luy appartenons encore par sa rédemption. Par le premier titre, il peut ruiner l'estre qu'il nous a donné pour, en sa ruine, donner quelque marque de sa souveraine autorité sur nous ; par le second, son amour et sa justice ont droit d'opérer le mesme anéantissement en nous, l'un pour y establir son image, et l'autre pour en bannir ce qui la déshonore et défigure. Je veux qu'en toutes ces manières Dieu se fasse Dieu en vous, qu'il y exerce sa souveraineté, qu'il y conserve ses droits, que sa vertu et sa puissance s'establisce par votre ruine, et que sa majesté reluise en sa grandeur au milieu de ces contrariétés. Quels souhaits pour vous ! Quel adoucissement à vos douleurs ! mais je ne veux ny ne dois pas avoir des tendresses que Dieu n'a pas dans l'excès mesme de son Amour. S'il y a encore quelque chose à faire à ce sacrifice, j'y veux contribuer, joindre mon but au sien, ma puissance à sa puissance, pour achever cet ouvrage et le porter à sa perfection. C'est avoir beaucoup de charité d'estre cruel en cette sorte ; je ne refuse point de mettre la main dans vostre sang par le sang de celui qui en son sacrifice s'est sacrifié toutes les âmes que l'Amour a rendues siennes ; je veux avec luy tirer cette vie qui est encore vivante en

vous, afin qu'elle meure de sa mort, c'est-à-dire que la mort, en vous comme en luy, vous donne entrée en une vie qui ne meure plus : « *Christus resurgens ex mortuis, jam non moritur* » (1) ; que vous viviez d'une vie exempte de toute mort, séparée de l'imperfection, sans retour au mal, sans adhérence à la foiblesse, mais ferme et stable au bien, souffrant au-dessous de vous, quoyqu'en vous, les infirmités et les bassesses de la nature, de laquelle vous serez pleinement délivrée, lorsque la mort sera *engloutie*, comme parle l'Appostre, *en la victoire de Jésus-Christ* (2).

Dittes-nous sy vous estes morte ou vive, saine ou malade, contente ou affligée, enfin quelles sont les heures de vostre vie. J'ay un néant dans l'esprit qui tient comme néant toute grandeur qui ne se contente qu'elle-mesme ; ô que la terre est basse, ô que Dieu est foible et petit en la terre, ô que la créature est foible et incapable pour son Dieu ! Il faut qu'elle passe en son sein pour estre dans l'amplitude et l'abîsme de sa grandeur, pour luy faire un throsne digne de sa Majesté. Il est seul capable de soy mesme, et nous ne le pouvons soutenir qu'en luy-mesme, lorsque sa gloire tire nostre bassesse et nostre infirmité dans sa puissance et sa vertu, qu'elle transforme nostre estre en son estre, et que nostre condition vile et abjecte se treuve revestue de ses divines qualités. Quand sera-ce que cet heureux eschange se fera, mais cependant *qui nous délivrera du corps de cette mort* (3), du règne du péché et de la misère de nous-mesme ? La grâce de Dieu par Jésus-Christ nostre Seigneur.

(1) Rom. VI. 9.

(2) I. Cor. XV., 54.

(3) *Quis me liberabit a corpore mortis hujus ?* (Rom. VII, 24).

CCXL

A UNE FILLE SPIRITUELLE (1)

Le Prêlat imite la rigueur de Dieu sur cette âme. — Il « suspend » ses soins, afin de laisser Dieu agir.

Ce 13 mars 1630.

Cette manière de conduite qui vous assiège et vous possède, consomme fort l'esprit et le corps ; l'un et l'autre demeure sans puissance et sans force d'agir, ayant seulement celle de souffrir l'œuvre de Dieu, pour laquelle la créature a toujours capacité de recevoir ce qui sert à sa consommation.

Nous vous donnons à Jésus-Christ pour toutes ses fins, dans la généralité de ses voyes et de ses inventions sur vous. Que nulle chose en vous ne luy résiste, mais que tout soit plié et que tout s'assujettisse à sa grandeur et à sa vertu ! J'aime mieux que vous m'accusiez de rigueur que de rebut, quoyque je n'aye ni l'un ni l'autre pour vous. Je suis mes mouvemens vers vous sans retour et sans prudence, je ne regarde point à ce que vous estes, je vous laisse avec vos besoins. Tout cela n'est rien. L'œuvre de Dieu m'est présente, elle seule tient mon esprit occupé et avec tant de majesté qu'il faut que tout luy cède ; la charité mesme n'a point de parole pour se faire entendre, elle demeure muette et captive sous une sy haute grandeur et sous la puissance de l'Amour incréé, auquel tout amour créé doit hommage et silence. C'est celui-là qui opère sur vous et qui vous attire à luy et qui vous sépare de vous mesme par la destruction de vostre estre. Je le regarde et le révère en son œuvre, je suis attentif à sa conduite, je lui laisse ses soins libres, je suspends les miens qui en leurs effets ruineroient ce que les siens établissent en vous. Votre mal n'a point de remède que la patience. Tout cela ensemble renverse mes pensées et mes projets, cela arrête mes visites et me fait laisser passer le beau temps qui se

(1) Troyes, lettre XXI.

présente sans aucuns effets charitables. Quoyque Dieu me donne beaucoup de charité pour vous, je suis un hermite sy amy de la solitude que, sans mes affaires, j'en ne sortirois jamais. Je ne visite que par nécessité, et sy j'osois, je renoncerois encore à cette nécessité pour me rendre plus solitaire ; je treuve inutilité à tout, et je voudrois que toutes les créatures le creussent ainsy, pour se libérer des tourmens, qui donnent beaucoup d'assujettissement, qui se rencontrent en la vie.

Je demande part à vos prières, encore que je croye qu'elles ne me serviront de rien, puisque celles des saints me sont inutiles. L'ordre de Dieu va tousjours et rien ne le change, il faut qu'il ait son compte partout sans y perdre une obole ; cette rigueur est insupportable, qui réduit les âmes à ne pouvoir autre chose au ciel et sur la terre que souffrir (1)

CCXLI

A UNE URSULINE (2)

Une religieuse doit obéir à ses supérieurs sans scruter leurs intentions. Ne pas écouter les « caquets » du monde. — Jésus-Christ a été traité de séducteur, de magicien et d'ivrogne. Après cela, ne pas s'étonner de ce que l'on peut dire de nous.

A Paris, 20 avril 1631.

MA SŒUR,

Je ne vous sçaurois assez exhorter à donner repos à votre esprit, et à le délivrer de ses réflexions ; la grâce en tirera avantage en vous. Tandis que l'esprit s'occupe en soy mesme, il ne peut estre occupé en Dieu ; il vaut mieux luy donner les pensées de son souverain bien, que de le

(1) Les dernières phrases de cette lettre qui, au sens absolu, sembleraient fatalistes, peuvent s'expliquer dans certains états d'âme mystiques ou quasi mystiques, où il semble, en effet, que les prières sont inutiles, et que Dieu reste sourd à tous les appels de l'âme. Ces phrases et d'autres semblables, qui se rencontrent dans les lettres suivantes, peuvent être regardées comme des cris d'âme désolée. Elles ne seraient pas vraies comme maximes, et il est facile de voir qu'ici, elles ne sont pas données comme maximes. Saint Jean de la Croix, Sainte Thérèse, Saint François de Sales en ont d'analogues,

(2) B. N. Dupuy 947, f° 143.

ravaller en d'autres, qui ne servent qu'à le distraire de là, et l'amuser de soy mesme.

Souvent nous manquons en nos propres jugemens, et après avoir bien discouru sur les intentions du supérieur ou de la supérieure, nous trouvons avoir fait un travail inutile, et, pour l'ordinaire, nuisible à la charité et à l'obéissance, car, souvent il arrive que prenant nos imaginations et nos pensées pour des vérités, nous agissons ensuite, et détruisons la droicture et la candeur que nous devons à nostre conduite, faisant contre la soumission que nous devons au prochain, ou bien nous parlons et pensons contre l'estime que nous en devons faire. Qu'importe-t-il à une inférieure quelles pensées ait la supérieure disant et ordonnant quelque chose, pourveu que nous le fassions sans retour en la manière qu'elle nous est commandée ? C'est à elle de répondre à Dieu de sa conduite ; sy elle est bonne, elle en recevra louange devant Dieu, sy mauvaise et dissimulée, nous ne laisserons pas d'en avoir le mérite ; d'autant que nous ne devons pas pénétrer dans les intentions de la personne qui commande, mais seulement obéir à ce qui est commandé.

Au reste, il faut que je me plaigne tousjours un peu de ce qu'en vostre pays on est si facile à croire tout ce qui se dit. Je n'ay pas peine que vous m'en disiez vos sentimens et vos pensées, mais je ne say pourquoy cela vous trouble. Voulez-vous que je sois de meilleure condition que Nostre Seigneur qu'on a nommé de tant de noms différens, sy peu convenables à la sainteté de sa vie ? Sy quelques bonnes âmes qui en cognoissoient la vertu et la grâce, en ont dit du bien, il y en a milliers qui en ont parlé mal, l'appelant séducteur, magicien et ivrogne. Je m'assure que si vous eussiez esté de son temps, vous n'eussiez pas voulu qu'on en eust parlé de la sorte, et cependant il ne vous auroit pas creu, et pour vous il n'auroit pas empesché tous ces mauvais discours, encore qu'il l'eust peu faire, s'il eust voulu ; combien plus est-il raisonnable qu'il permette de parler d'un homme tel que moy. Mais quoy ! il y a tousjours un peu de foiblesse aux filles ; il faut plus de fermeté que tout cela,

et mieux examiner les raisons qu'il y a aux choses qui se disent.

Je ne vous fais pas ce long discours pour vous empêcher de me mander vos sentimens là dessus, mais bien pour fortifier vostre esprit qui ne seroit pas sy sensiblement touché de peine, s'il avoit plus de force à soustenir tous les caquets, desquels le monde ne se despartira jamais, d'autant que son humeur est de parler de tout, et de ce qu'il sait et de ce qu'il ne sait pas.

Nostre Seigneur Jésus-Christ soit avec vous !

CCXLII

A UNE BERNARDINE DE PORT-ROYAL (1)

Le Prélat trouve exagérés les éloges que fait de lui cette religieuse : il la supplie de les retrancher, et s'humilie devant elle. Allusion à l'Institut du Saint-Sacrement.

[Paris], Ce 7 may 1631.

MA FILLE,

Je vous renvoie vos lettres, et celle que j'écris à ma sœur Jeanne (2). Je trouve que vous parlez de moy à cette carmélite d'une manière trop avantageuse, et cela me semble mal à propos. Je vous excuse d'estimer une personne que Dieu vous a donnée, quoy qu'elle ne le mérite pas ; mais d'en parler en termes sy exagérés, cela n'est pas de la bienséance, et m'est à moy une peine extresmement sensible. Vous en dites encore quelque chose en la lettre que vous écrivez à N... ; vous ne pourriez dire davantage de Jésus-Christ et de sa sainte Mère. Il faut à mon avis ce qui en est, mais de le faire sans prudence en tout, vous sçavez qu'on s'en peut moquer, comme sy je prenois plaisir à ces manières de parler, et Dieu sçait ce que j'en souffre ! de sorte que quand vous voudriez mespriser ce que les autres en pensent, il me semble que vous ne devez pas

(1) Chaumont, lettre XCIII.

(2) Sœur Jeanne de Saint-Joseph, ancienne abbesse de Tart, alors prieure à Port-Royal.

faire sy peu d'estat de l'intérêt que j'y prends. C'est pourquoy je vous supplie au nom de Dieu, et autant que je peux instamment supplier, de retrancher ces excès, non seulement en vous, mais encore en ma sœur N... et en toutes les personnes qui voudront en uscr, sy vous avez quelque pouvoir sur elle. Il n'y a pas une créature en la terre sy misérable que moy, ingrate et infidèle à Dieu, et, je le dis en vérité, indigne de toute miséricorde. Je ne vous le dis pas toutes les foys que je le désire, parce que je m'imagine que vous ne le croyez pas. Je suis sy las de moy et de ma vie que je n'en puis plus, et elle me feroit demander la mort, sy elle ne me menaçoit de pis, ainsy que le méritent les âmes qui ont abusé des grâces de Dieu. J'ay peine de me voir avoir quelque part au Saint Sacrement, me voyant un sujet sy indigne d'y travailler (1); enfin il n'y a que misère en ce que je suis, et une sy grande ignorance des choses divines, que j'oublieray un jour mon *Pater* et mon *Credo*.

CCXLIII

A UNE FILLE SPIRITUELLE (2)

Le Prélat ne veut que la volonté de Dieu sur cette âme. — Vivre et mourir pour Jésus-Christ et en Jésus-Christ.

A Paris, ce 3 juin 1631.

MA FILLE,

Jésus-Christ vous soit vie et force pour l'accomplissement de ses desseins sur vous ! Nous luy donnons vostre

(1) Il s'agit de l'Institut du Saint-Sacrement. La carmélite dont il est question plus haut pourrait bien être la Mère Marie de Jésus, religieuse « d'une grande réputation, fort liée avec la Mère Angélique », et avec M. de Sens. « C'est par elle, nous dit Dom Clémencet, et aussi par Mme de la Trémoille, abbesse du Lys, que M. de Sens eut entrée à Port-Royal et au Saint-Sacrement ». (D. CLÉMECET, *Histoire de Port-Royal*, Amsterdam, 1755, t. I, p. 150). Si notre conjecture est juste, cette lettre de Zamet aurait très probablement été adressée à la Mère Angélique. Celle-ci lui aurait soumis, avant de les envoyer, des lettres qu'elle écrivait au sujet du futur Institut du Saint-Sacrement, et Zamet ayant trouvé l'éloge qu'elle faisait de lui exagéré, lui aurait adressé cette lettre.

(2) Troyes, lettre IV ; Chaumont, lettre XII.

âme pour en faire ce qu'il luy plaira ; nous ne pensons pour vous ny à la vie ny à la mort, ny à la gloire [du ciel], ny à la peine des enfers, et nous ne voulons pour vous aucune de toutes ces choses ; mais nous pensons et nous voulons la pensée et le vouloir de Dieu sur vous. Nous vous donnons à sa justice, s'il veut justice ; de mesme à sa bonté, s'il veut bonté ; enfin nous vous voulons ce qu'il vous veut, pour le temps et pour l'éternité. La vie de Jésus-Christ a esté la volonté de son Père : « *Vita in voluntate ejus* » (1), comme dit le Prophète en ses psaumes. Nous voulons vostre vie de cette sorte, vivante et subsistante uniquement en la conduite des desseins de Dieu sur vous. En cette manière, vous vivrez, tant qu'il aura un conseil de vie sur vous, et vous mourrez quand il aura dessein de mort ; et dans la vie et dans la mort vous vivrez d'une vie plus stable que la vie présente, plus longue, car elle sera éternelle, et plus sainte, d'autant qu'elle n'aura plus ses péchés ny ses misères.

Nous vous offrons à Jésus-Christ pour recevoir de sa main tout ce qu'il ordonnera, séparant vostre esprit et vostre pensée de toutes les séparations qu'elle peut faire en la vie et en la mort, parce que, devant Dieu tout cela est un, et ces choses sy dissemblables n'ont point de séparation ny de différence ; la vie est mort et la mort est vie ; tout est saint en sa pensée, et tout par conséquent est vie, car si quelque chose est digne de vivre devant la vie de Dieu et de la vie de Dieu, c'est la vie et la mort qui est sainte. C'est pourquoy les justes en mourant vivent, et vivent mieux qu'en la vie ordinaire, en laquelle ils ne vivent de la vraie vie que quand ils vivent d'une vie qui n'est pas ordinaire.

Nous supplions le très saint Jésus de vous bénir pour vivre et pour mourir, car *soit que nous vivions, soit que nous mourions, nous sommes à luy* (2), comme dit l'Apostre, et nous devons vivre et mourir pour luy et en luy, vivre en

(1) Ps. XXIX, 6.

(2) Rom. XIV, 8.

son esprit, mourir en son esprit, et qu'en la vie et en la mort tout nostre esprit passe en son esprit, afin qu'il ne vive plus de sa vie propre qui est une vie de mort, mais que Jésus-Christ vive en luy. Nous aurons soin de vous offrir et de vous recommander à son amour, afin qu'en sa vertu, il détruise le mal du péché et la malignité des démons ; qu'en cette mesme vertu, il vous assujettisse à sa puissance et à ses lois ; qu'il efface vos péchés et vous reveste de sa grâce, en la vie de laquelle nous le supplions de juger vostre âme, afin qu'elle trouve grâce en la grâce de Dieu et pardon en ses miséricordes.

CCXLIV

A UNE FILLE SPIRITUELLE (1)

Lassitude des œuvres de Dieu. — « Une vie bien dure, qui trouve le ciel d'airain pour elle. » — Abandon à Dieu.

[Paris], ce 23 de juin 1631.

Cette âme pour laquelle vous livrez la vostre, à l'imitation de Jésus-Christ qui s'est donné à la justice de Dieu pour les hommes pécheurs est *comme la terre seiche et stérile* (2), attendant mais non demandant la rosée du Ciel qui ne luy est point donnée et dont elle apprend à se passer pour demeurer ce que l'on la fait estre, sans que pour cela elle ait envie de se plaindre.

Nous adorons la grandeur de Dieu sur la vostre qui en porte de sy particuliers effets et nous le supplions de vous les continuer, afin que vous passiez de vous en luy d'un passage parfait et accomply, comme le néant passe par la puissance divine dans l'estat de l'estre, et de la subsistance par la création. Je suis sy las des œuvres de Dieu, que je voudrois n'en voir jamais aucune en la terre ; elles n'y sont que pour faire souffrir les gens de bien, et au bout

(1) Troyes, lettre XXII.

(2) *Anima mea sicut terra sine aqua tibi*, Ps. CXLII, 6.

Dieu sait quelle récompense ils en auront (1)! Je pense que le meilleur est de ne se soucier de rien, de vivre dans le péril sans le cognoistre et abandonnés à Dieu sans retour pour la vie et pour la mort, afin que sa souveraineté soit en nous comme en luy, disposant de la créature dans la seule veüe de sa sapience, en la lumière de laquelle il dirige toutes choses.

Au reste, je plains vos peines et vos offrandes pour une personne qui n'en deviendra pas meilleure. Il y a une stabilité effroyable en elle, je veux dire que rien ne change en cette créature que par une certaine ordonnance qui court sur elle et qui conduit sa vie, en sorte qu'il n'y a aucune différence entre elle et les créatures qui sont assujetties à Dieu avec une telle captivité qu'elles sont dirigées de sa puissance par des efforts qu'elle fait sur elles, auxquels on ne sauroit résister. Je comparerois sa vie à celle des démons, n'estoit qu'ils font le mal avec plaisir et le bien avec douleur, là où celle-cy fait le mal par force et le bien avec joye, mais l'une et l'autre ont leurs impressions et leurs suites, sans qu'on se puisse deffendre de l'un ny se conserver dans l'autre. Voylà une vie bien dure, qui treuve le ciel d'airain pour elle (2), impénétrable à ses vœux, à ses maux, à ses biens, à ses voyes; tout cela sans effet, et tout y est par une cause estrangère, qui produit ces diversités sans fruict pour elle, et les fait passer comme un torrent (3), duquel il ne demeure rien que la science de son passage.

(1) Si cette phrase est, comme on peut le croire, une allusion à l'Institut du Saint-Sacrement — et la lettre XXV de Troyes (p. 470) confirme cette hypothèse — on peut dire que Zamet a été prophète. Car cette « œuvre de Dieu », comme l'appelait le P. de Condren, ne lui procura que déboires et amertumes.

(2) Deut., XXVIII, 23.

(3) Job VI, 15.

CCXLV

A UNE FILLE SPIRITUELLE (1)

Etat d'incertitude et d'accablement ; absence de consolateur. — Où subsister ici-bas ? — Effroi à la pensée de la prédestination. — Ardente prière à Dieu.

[Paris], ce 17 juillet 1631

Je suis en incertitude de ce que je dois devenir ; un peu de conseil aucune fois est nécessaire en la terre ; au ciel il n'en faut point, la lumière éternelle monstre éternellement ce qu'il faut faire, ou pour mieux dire, Dieu qui est plus en ses saints qu'ils ne sont en eux-mêmes, les meust et les emporte selon les mouvemens de sa volonté, et selon le conseil de sa sapience, qui ne manque jamais en sa clarté ny en sa lumière. Mais quoy ! En cette vie nous sommes des *aveugles et des conducteurs d'aveugles* (2), ignorans en toutes choses, et n'ayant pas souvent capacité de recevoir les raisons de la sapience divine qui tombent sur nos yeux. C'est pourquoy je ne m'estonne pas sy vous vivez sy séparée de tout ce qui est icy-bas, et mesme de la vie dont vous vivez, vie qui semble n'estre donnée que pour nous rendre sensibles à la souffrance, qui à tout moment nous fait mourir.

Vous diray-je que l'âme qui *veut* estre dans le tourment en a moins que celle qui se consume par la foiblesse dont elle le porte ? Estre dans les enfers avec la volonté d'y estre, c'est estre en paradis ; il y a au moins en cette douleur une partie de nous qui en est exempte et la plus noble partie de nous, car la volonté qui veut souffrir et qui treuve ce qu'elle veut, est contente en son tourment ; mais de le porter dans l'accablement, souffrir tousjours et succomber tousjours, estre dans la peine et n'y vouloir pas estre, au moins l'avoir sans force et sans puissance, mais toujours défaillant et toujours tombant, c'est une manière

(1) Troyes, lettre XXIV.

(2) Matth. XV, 14.

d'exercice qui est sans pareille ! Que d'ennemys à la fois qui vont à la ruine de la grâce et de la créature tout ensemble, et nul consolateur ! Estre forcé à désirer la mort par un excès de violence qui oste la vie, et ne vouloir pas mourir, par un autre plus grand excès qui menace après la mort ! Où subsistera-t-on ? Estre une colombe, et se reposer sur des charognes mortes !... Il est impossible avoir la lumière et les sentimens du ciel, et s'amuser aux corruptions de la terre ; quel moyen de le faire ? de rencontrer aussy des rameaux d'olives ? Où les prendre, le temple de la paix estant fermé pour nous et n'ayant le sein ouvert qu'à la guerre ?... Où trouvera-t-on la vie parmy tant de maux qui sont autant de morts ?... En la vie de Jésus-Christ, agonisant et mourant en la croix ? Cela est pour les saints, et non pour ceux qui ne le sont pas. En celle des Enfers et des Démon ? — C'est une mort éternelle. Où donc vivre, en la misère de cette vie ? — Dans l'abandon à celui qui a dans ses mains le sort d'un chacun de nous ? — Cela veut dire que sy l'on est sauvé, l'on sera sauvé, sy l'on est perdu, l'on sera perdu ; en l'un et en l'autre, Dieu sera toujours Dieu.

O empereur, ô monarque, ô souverain du ciel et de la terre, soubz la puissance duquel Jésus-Christ, le chef d'œuvre de la grâce et de la nature, a fléchy et a esté quasy réduit au néant sous les efforts de vostre justice et de vostre rigueur, recevez des créatures indignes de vous et de vos soins, qui s'abandonnent à la conduite de votre main ; soutenez-les, dirigez-les dans les voyes de vos miséricordes, afin que s'estant fiées en vostre appuy seulement et non en leurs propres forces, ny à la lumière de leur vertu, elles treuvent à la fin de leur vie une issue digne de la protection qu'elles ont recherchée, et un assuré recours à la grâce qu'elles ont implorée !

Voilà ce que nous pensons maintenant, mais non ce que nous sentons, que nous ne pouvons pas exprimer. Nous avons besoin de vos prières ; j'espère que vous ne nous les refuserez pas.

CCXLVI

A UNE FILLE SPIRITUELLE (1)

Dieu centre de tout. — Souhait du règne absolu de Jésus-Christ dans cette âme.

[Paris], ce 21 juillet 1631

Dieu est Dieu, et sa force et sa puissance esgalle pour soutenir nostre faiblesse, autant dans les œuvres qui ont rapport en nous qu'en celles qui nous surpassent. Il soutient, dans cette mesme puissance et dans la vertu de sa main, les merveilles du ciel et les horreurs de l'enfer ; il dirige par sa sagesse la sainteté des saints et la malignité des démons ; tout tombe en luy comme au centre de tout ; tout le regarde comme la dernière fin, et tout part de luy comme de la première et souveraine cause de l'univers, enfermé dans ce grand sein et dans cette vaste conduite de la sapience divine. Nous vous livrons à ses conseils, nous vous donnons à ses vouldoirs, et vous abandonnons à sa puissance, pour luy estre un sujet d'orage et de tranquillité, de guerre et de paix, de repôs et de trouble, de bassesse et de grandeur, enfin pour estre ce qu'il veut estre en vous, ne regardant que ses desseins et sa gloire, sans esgard à la foiblesse qui vous environne, ny aux travaux qui vous accablent. Je veux qu'en tout Jésus-Christ soit en vous, que sa souveraineté y règne, que vostre estre y soit confondu et réprouvé, ses qualités anéanties, afin que nulle opération ne parte de vous, pour entrer en association de celles de Dieu, que je veux qu'elles soient seules et qu'elles vous trouvent seule, soutenant d'une seule capacité le faire de Dieu et l'émanation de sa divine influence en vous.

(1) Troyes, lettre XXIII.

CCXLVII

A UNE FILLE SPIRITUELLE (1)

Souhais de perfection. — Description de son état d'âme ; épreuves spirituelles. — « L'affaire » du Saint-Sacrement « n'avance pas. » Demande de prières.

[Paris], ce 28 juillet 1631.

Je suis en douleur d'une de nos filles qui est à l'extrémité ; nous ne savons encore ce qui en sera ; c'est une des plus capables et celle que je treuve seule propre à servir à la conduite des âmes. Sy nous la perdons, je seray bien en peine ; je vous la recommande.

Que vous diray-je ? Vous voulez qu'une personne morte parle à une autre personne morte ? cela est bien malaysé. Tenez-vous au lieu où vous estes ; vostre désert vaut mieux que la société du monde et l'esprit de Jésus-Christ mieux que celui du monde. Nous vous donnons à Luy pour estre consommée dans la sainteté de vos voyes, et nous voulons qu'il se donne en vous un sacrifice parfait, portant la destruction de vostre vie en elle-mesme et en toutes ses qualités, afin que les marques du premier homme soient entièrement effacées, et que celles du nouveau s'establissent en vous. Nous voulons pour cet effet que vous soyez correspondante à Jésus-Christ dans l'estendue de ses pensées et de ses desseins sur vous, que vostre foiblesse soit soutenue de sa force, vos désirs perdus dans les siens, la lumière de vostre esprit effacée dans la sienne, afin que non seulement ses effets soient en vous, mais ses pensées, ses désirs, ses dispositions et l'infinité de sa puissance pour vous faire estre et vous faire agir dans l'ordre de sa sapience, et non dans la capacité et la bassesse de la nature.

Vous voulez sçavoir de mes nouvelles ; je vous en veux dire. Je suis sans vie, sans raison, sans pensée, sans lumière et sans esprit, *je suis un homme de douleurs, sça-*

(1) Troyes, lettre XXV.

chant l'infirmité (1). Voylà en quoy je participe de Jésus-Christ qui a esté l'un, et a sceu l'autre ; je voudrois estre dans un abisme où je n'eusse pas seulement mémoire de moy ; je voudrois Dieu, je ne l'ay pas ; hors luy, je ne veux rien et je ne me soucie de rien ; *je cherche qui me soulage*, et me donne la main pour me conduire, *je ne treuve personne* (2) ; rigueur du ciel et de la terre ; je dis mal, la sévérité n'est que là-Haut, icy il n'y a que la communication de l'un à l'autre. Je pense à vous comme en un songe ; le reste me revient de mesme ; rien n'a estre, vie, ny subsistance en moy. Voyez quel plaisir il y a d'estre en commerce et en société avec une personne sy irraisonnable ; la dureté de Dieu me fait estre ce qu'elle est, je suis aux autres ce qu'il est pour moy ; je désire la mort et je la fuis ; j'ayme Dieu et ne le puis avoir ; sa justice est sur moy, et je crains qu'elle ne me châtie en la fureur de son courroux. Il y a longtems qu'on me menace de ce que vous me promettez ; je sçay que Dieu est juste, et que je suis un criminel, c'est assez pour mon repos, *mes lèvres ne prononceront jamais d'iniquité contre luy* (3).

Nous n'avançons encore rien pour nostre affaire ; je voudrois que Dieu l'estouffast en sa naissance, tant elle me fait de peine ; je m'estonne qu'il y ait des âmes qui aient ferveur pour ses œuvres ; elles sont tout à fait accablantes et consommantes, portant de continuels renversemens sans aucun soustien (4). « *Où est mon secours et mon attente ?* » dit Job. Je ne sçay s'il n'y en a point pour moy (5). Priez pour cet homme qui demande que la vertu de Jésus-Christ soit en luy, afin qu'il fasse des œuvres de lumière ; il est à vous autant qu'il en est capable.

(1) *Virum dolorum et scientem infirmitatem.* (Isaïe, LIII, 3.)

(2) *Et qui consolaretur, et non inveni.* (Ps. LXVIII, 21.)

(3) *Non loquentur labia mea iniquitatem* (Job. XXVII, 4.)

(4) Il s'agit ici évidemment de l'Institut du Saint-Sacrement.

(5) *Ecce non est auxilium mihi.* (Job, VI, 13).

CCXLVIII

A MADAME DE PONTCARRÉ (1)

Liberté du Prélat au sujet des visites. — Une petite raillerie.

[Paris], juillet 1631.

L'esprit de solitude me tient tousjours. J'appelle ainsy celuy qui me possède, encore que je ne fasse qu'aller tout le jour. Mais ce qui ne se donne point chez vous (2), semble ne pas appartenir à ma vie, et ne m'est comme rien.

J'ay aussy peu d'envie d'y aller aujourd'huy qu'hier. Et cependant, mon devoir me fait connoistre que je ferois mieux de suivre une autre pensée, vous sçachant malade. Je vis si librement avec vous, que je ne me contrains en nulle chose. Je fais ce que je veux, et ne fais pas ce que je ne veux pas. Je garde le silence et la retraite quand il m'en prend fantaisie ; et de mesme, je parle, et me laisse voir quand je m'en trouve l'humeur.

Voilà qui est bien agréable ! Comme si vous n'estiez au monde que pour moy, et comme si la nature en vous y mettant, vous avoit donné quelque particulière obligation de me souffrir tel que je suis ! Mais sans examiner d'où me procède ce bonheur, je m'en sers, pour me donner toute la liberté que je veux, et je me repose sur vostre bonté qui la trouve bonne, telle qu'elle est.

Jésus-Christ vous bénisse !

CCXLIX

A LA MÊME (3)

Maladie du Prélat. — Il pense à la mort.

[Paris], juillet 1631.

Vos présens arrivent tousjours comme je suis sur le point de faire mes dévotions. C'est pour en offrir la reconnoissance

(1) B. N. Dupuy 909, lettre XCVII.

(2) A Port-Royal.

(3) B. N. Dupuy 909, lettre XCI.

à Dieu, afin qu'il satisfasse en la plénitude de ses biens à ce que je ne puis faire en ma pauvreté.

Sy vous continuez ces largesses, il me prendra envie de continuer mes infirmités, puisque vous prenez soin de les soulager par des voyes qui me sont sy advantageuses.

Mon mal est assez grand, pour croire qu'il me veuillé conduire en la terre des vivans, où l'on vit d'une vie qui ne se connoist plus à mourir. O Dieu ! que c'est un grand coup fait d'estre mort en Jésus-Christ et de penser que ceste mort nous délivre pour jamais de la pensée et de la peine de plus mourir ! Ceste sorte de joye est un rayon de la béatitude des âmes du ciel, et je vous confesse que sa seule pensée me satisfait infiniment.

CCL

A LA MÊME (1) *

« Les Saints n'ont trouvé place au ciel que par la souffrance. » Offrande d'une messe.

[Paris], Aoust 1631.

Puisque vous estes sy charitable pour moy, il faut au moins que j'aye l'honnesteté de vous en remercier, afin que l'ingratitude ne continue pas avec les effects de vostre bonté, etc.

C'est un commencement de douleur pour vous, mais souvenez-vous, s'il vous plaist, que les saints n'ont trouvé place au ciel que par la souffrance, et que Jésus-Christ en a ouvert les portes par la Croix.

Demain, vous aurez la messe qui n'est autre chose qu'un sacrifice et une mémoire de celui qui a coûté le sang et la vie à l'auteur de la vie. C'est par ce sacrifice que nous expions nos péchés, et que nous sommes réconciliés avec Dieu. « *Sans effusion de sang, il ne se fait point de rémission* (2) » dict l'Apostre, qui est un témoignage bien évi-

(1) B. N. Dupuy, 909, lettre CXIII.

(2) *Sine sanguinis effusione, non fit remissio*, (Hebr. IX, 22.)

dent de la volonté de Dieu sur nous, qui veut nos jouissances pour les douleurs, et nostre vie pour sa mort. Je ne m'en estonne pas. Il n'y a rien de sy convenable à sa justice que de punir nos offenses, ny de sy digne de sa puissance que de tirer la joye de la douleur, et la vie de la mort.

CCLI

A LA MÊME (1)

Court billet à propos d'un voyage.

[Paris]. Aoust 1631.

Je m'imagine qu'en vostre voyage d'hier, vous eustes quelque mémoire de moy, tandis que vostre absence me donnoit sujet de penser en vous et en vos bontés auxquelles je ne songe jamais, que je ne me souviene avec douleur de ma mauvaise fortune qui ne me permet pas de vous en tesmoigner la reconnoissance que j'en ay. Mais Celuy-là le peut pour moy, pour qui vous les exercez.

Ce sont des grâces que vous semez en la terre sur une personne ingrate en ses effects, mais non en ses désirs. Vous recueillerez des fruits au ciel, qui valent, en toute saison, mieux que ceux que ma condition pourroit produire, quand elle égaleroit en puissance l'affection dont vous m'en obligez.

CCLII

A LA MÊME (2)

A propos d'un voyage. — L'âme éclairée de la lumière divine convertit même les impressions malignes en effets salutaires.

[Paris]. Aoust 1631.

Vous ne pouviez mieux commencer vostre voyage que par le soin que vous avez pris de donner repos à vostre esprit

(1) B. N. Dupuy 909, lettre CIV.

(2) B. N. Dupuy, 909, lettre CXIV.

et à moy de vos nouvelles. Mais je suis en peine de n'en avoir point eu depuis. Sy vous fussiez allée par eau, je craindrois un naufrage. Comme vous avez pris un chemin plus assuré, j'espère mieux de la Providence qui vous garde, et je me promets aujourd'huy ce qui n'est point arrivé depuis trois jours.

On nous donne icy des appréhensions d'un long séjour. Je ne le veux point croire, pour ne pas affliger mon esprit d'une peine qui peut-estre ne m'arrivera pas.

Après avoir eu tant de tesmoignages de vostre bonté, ce seroit l'offenser de croire facilement un effect sy peu revenant à sa conduite ordinaire. Vous avez eu de la peine à nous quitter : cela me fait croire que vostre retour ne sera pas sans joye, et que pour cela, il sera plus prompt que nous ne l'espérons.

Je parle selon le sentiment de la nature, car celuy de la, grâce me dict toute autre chose. Elle renverse ce que nous voulons et ne s'arreste qu'à vouloir l'accomplissement des volontés de Celuy par qui nous devons vouloir toutes choses, sy nous sommes sages. Ceste Providence qui régit l'univers et les actions particulières de nostre vie est sy estendue, qu'elle renferme tous nos besoins ; sy riche, qu'elle pourvoit à tout ; sy juste, qu'elle ne blesse personne, sinon ceux qui estant blessés de leurs passions, trouvent de l'injustice en la justice mesme.

Par ceste raison, j'ayme le voyage que vous avez entrepris, et par ceste mesme raison, j'aymeray encore vostre retour, et sy nous souffrons quelque peine de vostre absence, elle sera soustenue de ceste grande main qui soutient toutes choses, quand on s'abandonne à elle, parmy le grand délaissement de la vie, et à la conduite du ciel qui tourne sur nos testes. Nous ne sommes pas insensibles aux divers mouvemens que les rencontres font naistre en nous ; chaque cause y a ses impressions et ses effects, comme la terre y reçoit aussy bien les orages du ciel que la douceur de ses regards et de ses influences. Mais c'est avec ceste différence que la terre reçoit ces impressions sans ordre et sans règle, ouvrant son sein au mal comme au bien, aux choses nuisibles comme

aux avantageuses, là où l'âme éclairée de la lumière divine, recevant en soy ces impressions malignes, les convertit en des effets salutaires, et les dirige par un principe supérieur qui ne souffre jamais d'altération. Ainsy tout revient à la cause première et la malignité se change en sainteté. Le trouble est soutenu du repos, et la guerre subsiste dans la paix.

Vous reviendrez donc quand il vous plaira, et vous demeurerez tant qu'il vous plaira. Sy nous en pleurons, nos larmes ne seront point sans consolation, car qui ne cherche que Dieu se trouve content partout, et en tout. Quelque part que vous soyez, et quoy que vous fassiez, vivez en repos et à vous-mesme. C'est le moyen de vivre à Dieu, en la vie duquel toutes choses se rencontrent sy heureusement, que nous n'avons rien à désirer ny à chercher ailleurs. Jésus-Christ vous bénisse et vous sanctifie en toutes vos œuvres !

CCLIII

A LA MÊME (1)

Les « coups » que Dieu frappe, sont une preuve de l'amour de Dieu sur une âme. — Souhaits de sanctification.

[Paris], Aoust 1634

Distes moy des nouvelles de vostre esprit. C'est pour cela principalement que je sens que le mien est en soucy. Ces coups qui se frappent inespérément me touchent et me tiennent en admiration des miséricordes de Dieu sur vostre âme qui fait qu'à mesure qu'elles me donnent des tesmoignages de l'amour de Dieu sur vous, le mien augmente et me fait prendre de nouvelles flammes dans le feu divin, qui esclaire sy heureusement sur vous, et qui avec le temps brûlera et consommera tout ce qui est de vous.

Les soins de sa bonté redoublent les miens, et me font jeter les yeux plus attentivement sur vous, attiré à cest office

(1) B. N. Dupuy 909, lettre CV.

par ceux du ciel qui veillent sur vostre salut sans discontinuation. Puissiez vous demeurer éternellement sous une garde si assurée et en recueillir autant de bénédictions que je fais de souhaits pour l'accomplissement de l'ouvrage que la main de Dieu a sy avantageusement entamé !

CCLIV

A LA MÊME ? (1)

Reconnaissance du Prélat envers Dieu. — Réponse à une question posée.
— Il n'est pas toujours opportun « de confesser le nom de Dieu devant les créatures. »

Septembre 1631.

Je viens de recevoir vostre lettre du 2^e de ce mois qui m'apprend vostre santé dont je loue Dieu et la guérison de la dame que vous sçavez ; en quoy je ne vois rien à faire, sinon la trouver bonne, puisque Dieu l'a ainsy voulu.

J'avoue que je lis avec contentement les belles questions de vostre esprit, sçavoir, si vous communiez en particulier ou en public ?... Estoient-ce là anciennement les agitations de vostre âme ? Ce changement n'est-il pas digne d'estonnement à vos yeux, et de reconnoissance à vostre cœur ?... Quelle différence de servir Dieu ou le monde ! Jugez-le, s'il vous plaist, par la différence de vos pensées.

Pour moy, je confesse que rien ne me touche si puissamment que les tesmoignages d'une affection. Quand je voy l'amour que Dieu me porte par les marques évidentes que j'en ay, je me perds, je me fonds dans ceste pensée, et de tous les liens capables de lier un cœur à Dieu, je n'en trouve point de si fort que celui-là.

Mais qu'y a-t-il qui doive estre comparé à l'Amour plus fort que la mort ?... Amour unissant, aussy puissant à unir que la mort à séparer.

Donnez-vous de nouveau à Jésus-Christ se donnant à vous par son amour. Faites que cest amour tire de l'amour de vostre cœur, afin qu'il soit à luy comme luy est à vous.

(1) B. N. Dupuy 909, lettre XCVIII. Nous croyons devoir faire ici une réserve au sujet de la destinataire de cette lettre. La phrase : « *S'il faut encore vous laisser dans le martyre, soyez-y,* » rapprochée de phrases analogues, p. 489-49), indiquerait peut-être que cette lettre fut adressée à Madame Le Maître, à l'Hôtel de Longueville. Voir la note (1) de la p. 488.

Revenons à votre question. Elle seroit facile à résoudre, si vous pouviez vous desgager de là, et vous remettre dans votre solitude ordinaire (1). Je vous supplie autant que je le puis, d'y travailler. Vous estes hors de vous-mesme, quand vous estes hors de votre élément. La meilleure santé vous permet de vous retirer ; et vous le pouvez, sans blesser je ne dis pas la charité, mais mesme la bienséance du monde. Toutefois, s'il faut encore vous laisser dans le martyre, soyez y, à la bonne heure, et en ce cas, il me semble que vous ferez mieux de rendre votre dévotion secrète, non pour la considération que vous alleguez, de confesser le nom de Dieu devant les créatures, mais pour ce qu'elles n'en sont pas capables. Celuy qui commande ceste manifestation mesme au péril de la vie, veut aussy que l'on se cache pour bien faire, et glorifier son nom, par accommodement à l'infirmité du prochain qui, en sa misère, n'est pas capable de voir l'esclat et la splendeur des bonnes œuvres, ayant la veüe trop foible pour en soustenir la présence et la sainteté.

Suivez donc, s'il vous plaist, ceste conduite, et pour le surplus, offrez l'inutilité de votre vie à Jésus-Christ, afin que vous soyez au moins utile à vous-mesme, ne le pouvant estre aux autres.

Je me porte bien, Dieu mercy, et tousjours fort content en ma retraite. Et je le dis en vérité.

Adieu, ma fille, je ne vous fais point de complimens ; ce que je vous suis en Jésus-Christ dit plus qu'ils ne diroient.

CCLV

A LA MÊME (2)

« La nature revient » ; ne pas se rebuter. L'acquisition du Ciel est « malaysée. »

Septembre 1631.

Voicy desjà la nature qui revient et qui par ses mouvemens ordinaires dissipe les bonnes résolutions de la grâce. Quand

(1) Mme de Pontcarré était alors en dehors du monastère, probablement auprès d'une personne malade de sa famille.

(1) B. N. Dupuy 909, lettre CVI.

se retirera-t-elle tout à fait de vous pour ne plus revenir ?

La vie du ciel est précieuse, c'est pourquoy l'acquisition en est malaysée. Il y faut plusieurs combats, et plusieurs fois succomber, avant que nous demeurions debout, en estat de soustenir son poids et sa dignité.

Ne vous rebutez pas, mais espérez autant de fois que la cheute vous donne sujet de défiance et de désespoir. On se voit devant Dieu ; cela suffit aux âmes généreuses et detachées comme la vostre.

CCLVI

A LA MÈRE AGNÈS ARNAULD, ABBESSE DE TART (1)

Les Sœurs « accablent » le Prélat « d'escritures ». — Elles sont encore « des filles », c'est-à-dire des êtres faibles et craintifs. — Avoir confiance « en la force de Dieu. » — Ne pas s'accoutumer à se plaindre, mais souffrir en silence. — Elles le réclament à Dijon ; il ira « quand il sera temps. »

[Langres], ce 28 octobre 1631.

MA SŒUR,

Jésus-Christ vous bénisse ! Vous n'aurez que trois paquets de moy pour cette fois. Vous m'accablez d'écritures, toutes tant que vous estes ; vous estes de mauvaises filles. En voicy encore de Paris que je viens de recevoir. Vous vous plaignez de moy, et vous ne savez pas de quelle nourriture il faut que je me nourrisse « *Cibum habeo manducare, quem vos nescitis* (2) ».

J'ay escrit à la Mère Prieure (3) pour vos changemens, et

(1) Dupuy 947, f° 137 ; Chaumont, lettre CIX.

Le recueil de Dupuy donne cette lettre comme adressée « à une Supérieure Bernardine. » Sa date (1631), la mention qui y est faite de Sœur Jeanne de la Trinité, alors maîtresse des novices à Dijon, l'allusion aux « escritures » reçues de Paris ne permettent pas de douter que cette Supérieure Bernardine soit la Mère Agnès. Nous savons, en effet, par les *Mémoires* de Port-Royal, que la Mère Agnès fut « supérieure » ou abbesse à Dijon de 1629 à 1635. Lorsqu'il eut aboli à Port-Royal la perpétuité de la charge d'abbesse, et l'eut remplacée par la triennialité, Zamet préféra le titre de « Supérieure » à celui d'abbesse, qui, à cette époque indiquait une charge à vie.

(2) Jean, IV, 32.

(3) Jeanne de Pourlan, ancienne abbesse de Tart, alors prieure de Port-Royal sous le nom de Sœur Jeanne de Saint-Joseph.

moy je demeure immobile (1) à vos plaintes ; je suis dans la stabilité de Dieu qui laisse gémir les misérables sans sortir de sa gloire et de son repos. J'escoute vos douleurs sans douleur ; je verrois renverser vostre monastère que je ne m'en estonnerois pas, considérant la disposition de Jésus-Christ dormant dans le vaisseau, tandis que ses disciples font naufrage. Sachez que vous estes encore des filles et que vous ne connoissez pas la vertu divine [qui vous soutient, et la main de Dieu] qui repose au milieu de vous (2). C'est celle-là qui m'assure, et qui me fait mépriser tous les démons, quand bien mesme ils seroient déchainés sur vous. La force de Dieu conduit vostre monastère, cela me suffit. Elle est pour toutes choses, et capable, quand elle voudra, de pourvoir à toutes et de vous préserver de toutes. Tenez-vous dans cette stabilité. Vos œuvres et vos inventions ne sont rien, mais l'œil de Dieu qui veille sur vous et pour vous, est tout. En luy doit estre vostre suffisance, et hors de luy toute suffisance vous doit estre disette, et toute assurance vanité. Voilà ce que nous sommes avec Dieu, et sans Dieu. Ne vous accoutumez point à vous plaindre, apprenez à souffrir, non peu, mais beaucoup, non avec des paroles, mais en silence. Vous avez aussy bien affaire à une personne que la plainte ne fléchit pas, [et je crois que Dieu n'en sera pas moins] (3). Quand il sera temps, j'iray ; avant cela je ne m'avancerois pas d'un seul moment, quand on me diroit des merveilles. Je ne regarde ny à la parole ny au silence, je regarde ce que je dois à Dieu, et je me donne à luy pour faire ce qu'il demande, parce que je suis obligé à luy, et me dois à luy pour toutes ses volontés.

Voilà comme je suis fait parmy vos lamentations, me mo-

(1) On dirait aujourd'hui : « insensible ». Zamet oppose « son immobilité » aux « changemens » dont il vient de parler. Il ne veut pas « s'émouvoir » ni même « se mouvoir » pour aller à Dijon, bien que les Sœurs le réclament. Il emploie le mot au sens latin.

(2) Le passage entre parenthèse ne se trouve pas dans le ms. de Chaumont. Il semble que le sens exigerait plutôt : « la main de Dieu qui vous soutient, et la vertu divine qui repose au milieu de vous. »

(3) Cette phrase du ms. de Chaumont manque dans Dupuy.

quant de la Sœur Jeanne de la Trinité (1) et de toutes ses doléances. Vous estes en meilleure main que la mienne. Que cela vous suffise !

Adieu, ma fille, Jésus-Christ vous sanctifie et vous bénisse !

CCLVII

A UNE BERNARDINE DE PORT-ROYAL (2)

Une correspondante « idiote ». — La douleur vaut mieux que la joie. — Conseils sur le jeûne du samedi. — Exhortation à l'humilité.

Novembre 1631.

Je me plains de votre ignorance. Vous me faites de grands discours de mon incrédulité, et vous ne voyez pas que le mal n'a pas esté là, mais à ma paresse qui s'est prise à ce qu'elle a rencontré de plus pressant pour esparagner une despesche. Je voy bien que je ne vous ouvriray jamais l'esprit et que vous demeurerez tousjours idiote. J'ay pourtant réparé ma faute, par deux lettres que je vous ay envoyées à la fois. J'ayme mieux votre douleur que votre

(1) Jeanne de la Tournelle, fille du baron de la Tournelle, était coadjutrice de Tart, lorsque Mme de Pourlan en était abbesse. Elle démissionna avec elle en 1629, lorsque l'abbaye eut été soustraite à la juridiction de l'abbé de Citeaux, Pierre Nivelles et prit le nom de Jeanne de la Trinité. BOURRÉE nous apprend qu'elle fut maîtresse des novices à Tart depuis l'âge de vingt ans jusqu'à sa mort « hors environ un an que la Mère Jeanne le fut, durant lequel elle fut portière ; après quoi elle rentra dans son premier emploi pour lequel elle avait un talent merveilleux, M. de Langres lui rendant ce témoignage qu'il avait peu connu de personnes plus propres à la conduite des âmes. » (*Vie de Mme de Courcelle de Pourlan*. Lyon, 1699, p. 244). Elle tomba malade en décembre 1631, et mourut le 1^{er} février 1632, à l'âge de trente ans. Elle fut assistée par Zamet à ses derniers moments. (Voir la lettre du 25 février 1632).

(2) B. N. Dupuy 909, lettre XCIX. Ce qui nous fait croire que cette lettre n'est pas adressée à Mme de Pontcarré, comme les autres du même recueil, c'est la phrase de la fin de cette lettre : « Faites-vous voir humble *au réfectoire, et au chapitre* ; faites-vous petite partout... » Ces détails ne peuvent s'appliquer à la dame bienfaitrice, qui habitait un appartement séparé du monastère proprement dit.

La destinataire de cette lettre est peut-être la Mère Angélique, qui à cette date était simple religieuse, ou la Mère Jeanne de Saint-Joseph de Pourlan, alors prieure, ou encore la Sœur Anne de Jésus de Foissy ; aucun indice ne permet de trancher la question.

joye. Il y a en l'une quelque secrète opération de Dieu qui n'est pas en l'autre. Ces humbles confessions de vostre cœur l'élèvent devant Dieu et attirent ses miséricordes pour luy donner force une autre fois contre luy-mesme. Ne vous affligez point. Jésus-Christ vous regarde ; sa puissance vous tient, non pour vous assujettir à tout, mais pour vous empêcher de retourner à vous. Il est en possession de vostre âme. Sa grâce a ses temps auxquels vous devez vostre accommodement. Souffrez-vous, en attendant qu'il vous change selon vos désirs qui ne sont rien en comparaison des siens. Il est mort pour vous, il règne encore pour vous, et montre sa gloire à son Père, pour, en sa puissance, opérer puissamment vostre salut, et je diray, mieux que durant les jours de sa chair dans l'infirmité de sa vie. Demandez luy qu'il triomphe de nouveau en la vostre ; qu'il mène captives les puissances qui vous lient et vous tiennent asservie à vous-mesme et à vos sentimens.

Je loue la pensée de jeusner le samedy, pour le sujet que vous en prenez (1). Donnez-vous à la Vierge ; c'est une mère, et une mère de grâces. Sa grandeur est si eslevée et sa gloire si haute, qu'elle peut faire seule un paradis et soutenir le poids de l'éternité, sans rien emprunter d'ailleurs. Ajoutez au retranchement du corps quelque action de l'esprit, de fréquentes oblations de vous à elle ; des adorations de son Fils, humble en la terre et en la croix, c'est à dire naissant et mourant plus humble encore en son esprit qu'en son apparence, cachant ses grandeurs, retirant sa gloire, renfermant les instincts de sa divinité sous la conduite humble et basse d'un enfant, d'un homme, d'un pécheur, d'un criminel. Quel orgueil y a-t-il qui ne se rompe contre la force de cet exemple, qui ne disparaisse dans cet abysme d'abaissement ?

Elevez vous ainsy, et la gloire ne vous élèvera pas. C'est par ceste voye qu'elle doit estre confondue et par les véritables apparences d'une âme humiliée. Prenez souvent puissance sur vous en ce sujet, particulièrement quand l'esprit

(1) La lecture du manuscrit est difficile ; peut être faut-il lire : « qui vous en presse ».

de Dieu se rend présent au vostre, et qu'il vous communique sa puissance pour vous soubmettre à la vertu. Faites vous voir humble au réfectoire et au chapitre. Soyez petite partout, n'ayant point honte de vous confondre pour ruiner la confusion de vostre vie dans la sainteté et la droiture de la vie de Dieu. Dictes les mesmes choses à la face du soleil, que vous me mandez par vos lettres. Descouvrez vos playes, afin que l'on demande secours pour vous. Que Dieu voye que si vous n'obtenez pas, ce n'est point faute de le vouloir puissamment, mais faute de le mériter. Du reste ne craignez point pour moy ; je suis pour vous ce que j'y dois estre, selon l'obligation que Jésus-Christ m'en donne.

Je n'ay nullement cru que vous fussiez en voyage. Je sçavois ce que vous m'en aviez escrit, et que vous ne changeriez pas sans m'en donner des nouvelles.

Vostre esprit est facile à prendre des alarmes ; et de temps en temps je cherche à le surprendre pour essayer de luy donner quelque fermeté, car en ce qui regarde ce que Jésus-Christ est en nous pour vostre âme, je vous veux inébranlable, et que vous pensiez de nous tout ce que vous sçavez qui y doit estre, sans jamais en appréhender le moindre manquement.

Il n'y a que vous seule qui puissiez ruiner cest œuvre ou l'altérer. Pour moy, je seray tousjours le mesme dans les sentimens que la grâce et sa fidélité demandent d'une âme qui est dans les obligations de Jésus-Christ et de sa charité pour le prochain.

Je me suis moqué de vos esclaircissemens. Quand vous me connoistrez tel que je suis, vous n'en ferez jamais, parce que vous me trouverez tousjours en tout temps, en tous lieux et en toutes occasions, tel que vous me désirerez.

Je ne sçaurois mieux finir ma lettre que par ceste assurance et que nous avons des soins de vous devant Dieu que vous ne pouvez, vous imaginer.

N'en doutez point, s'il vous plaist. Nostre Seigneur Jésus-Christ soit avec vous !

CCLVIII

A MADAME DE PONTCARRÉ (1)

« Une solitude bienheureuse. » — « On ne peut aimer saintement sans avoir un autre principe de son amour que soi-même. » Langres a ses plaisirs et ses délices aussi bien que Paris, où Dieu n'est pas plus qu'ailleurs.

[Langres], décembre 1631.

A mon arrivée en ma solitude bienheureuse, j'ay esté consolé de vos lettres. Quoique d'un style différent, elles rendent pourtant un esgal tesmoignage de la bonté de vostre cœur dont je suis très satisfait.

Il y a bien encore quelques orages qui tombent sur la meilleure partie de vous, mais la grâce enfin les adoucira, ou du moins leur donnera une conduite réglée en leurs desreglemens.

J'escris et je n'escris point, quand il me plaist. J'exerce une liberté fort absolue avec vous ; et plus elle est grande et plus elle exprime l'estime que je fais de vostre courage qui ne se laisse point vaincre aux foiblesses sy ordinaires à vostre sexe, mais si peu connues de vous, quand vous avez une fois résolu de ne les point escouter. Ne me demandez donc plus de raison de mon silence. Il est, parce que je le veux, et je le veux, parce que je sçays que vous le voulez aussy, quand il me plaist. Je ne suis pas moins moy-mesme, et l'esprit qui autrefois a versé son courroux, ou pour mieux dire, sa juste sévérité sur vous, celui là mesme vous fait maintenant part des suavités desquelles vous me tesmoignez tant de recognoissance.

L'un et l'autre ne sont point miens, aussy ne m'en faut-il ny blasme ny remerciement.

Je suis dans mes lettres ce que l'on me fait estre au dedans de moy. Je mets en évidence ce qui m'est donné, non pour moy, mais pour vous. J'explique des pensées qui ne sont pas miennes, mais je les dis d'une charité que je n'ap-

(1) B. N. Dupuy 909, lettre C.

pellierois pas estrange, tant elle m'est familière et intime, si je ne sçavois qu'on ne peut aymer saintement sans avoir un autre principe de son amour que soy-mesme.

Je n'ay point de règle à vous prescrire sur le sujet dont vous parlez. Je vous la donne toute entière, sans néanmoins avoir desseing de rien perdre de mes droits. Elle sera vostre règle par sa conduite à laquelle on ne peut adjouster de perfection qu'au ciel, où tout s'accomplit mieux qu'en la terre. Je veux que vous la traitiez dans toute la liberté de l'esprit de Dieu ; que vous usiez de ses communications pour en tirer des effects salutaires à vostre âme.

Tout ce qui se fait en la vie présente doit aller là, afin qu'en celle que nous attendons, nous recueillions ce que nous aurons semé. Et pour cela, il faut que la semence soit divine, qu'elle regarde le ciel et nulle autre chose.

Je suis icy depuis hier, et je n'ose vous dire que je m'y trouve parfaitement bien. Il faut plus de temps pour en parler, et plus de loisir que je n'en ay à ceste heure pour vous dire les douceurs de mes pensées. C'est assez que ceste vérité aille à vous, que ce país a ses plaisirs et ses délices aussy bien que Paris, où Dieu n'est pas plus qu'ailleurs, encore que la ville soit des plus grandes du monde.

Jésus-Christ vous bénisse !

CCLIX

A UNE RELIGIEUSE BERNARDINE (1)

Le Prélat raille les « bassesses, enfances et niaiseries » que lui écrit « cette petite fille. » — Il la donne à Jésus-Christ et à Marie, pour qu'elle se sanctifie de plus en plus.

1631.

MA SŒUR,

Jésus-Christ vous bénisse et vous sanctifie de plus en plus ! Ce sont bassesses et enfances ce que cette petite fille m'escrit, et je ne puis souffrir qu'elle s'y amuse ; j'ayme mieux son silence que de telles paroles. Si son esprit est

(1) B. N. Dupuy 947, f^o 139.

malin, je veux que sa bouche soit sainte, et qu'elle ne soit point employée à des impiétés, mais à des louanges et à des bénédictions qu'elle doit donner à Dieu en la foy de l'Eglise, si elle ne le peut en la sienne. Sa demeure en une maison sainte demande au moins des paroles et des exemples saints ; si le dedans est perverty, le dehors ne le doit pas estre.

Je veux que vous la donniez toute à Jésus-Christ, afin qu'elle meure à luy, en son esprit et en sa grâce, que ses pensées, ses paroles et ses œuvres soyent de Jésus-Christ et à Jésus-Christ, que son estre et ses opérations regardent Jésus-Christ, et que dans la sainteté de Jésus-Christ, elle porte l'effacement du péché et la destruction de tout estre malin en elle, auquel je veux qu'elle renonce, se livrant à la vie de Jésus-Christ et de Marie, sa divine Mère. Je la commets à sa garde, je veux qu'elle soit sous sa puissance, et que par sa vertu la teste du serpent soit écrasée, afin que la malignité ne vive plus en elle, mais la sainteté et l'esprit de Marie. Je la rends en ce moment servante de la Vierge, comme la Vierge est servante de Jésus-Christ ; que la servitude de la Vierge au regard de Jésus-Christ soit le lien et l'assubjectissement de cette âme à la Vierge. J'invoque la puissance du Père, en laquelle la Vierge a eu la puissance de donner un Homme-Dieu à la terre et au monde. J'invoque la vertu du Saint Esprit par qui cet Homme-Dieu a esté donné à la Vierge pour le donner au monde, afin que la puissance du Père, et la vertu de son Esprit donne par la Vierge l'esprit et la vie de Jésus-Christ à cette âme ; que celle d'Adam et du péché en soit ostée, portant son anéantissement par la présence et l'establisement de la grâce de Jésus-Christ en elle. Je veux, si elle a à mourir, qu'elle meure dans ces donations, dans la veüe de ces vérités et dans leurs usages, afin que sa mort soit à Jésus-Christ et à Marie et non au péché ny à elle. Je luy veux oster sa propre puissance, qu'elle n'en ayt plus, afin que la puissance seule de Jésus-Christ et de Marie soit et agisse en elle, disposant d'elle et de toutes ses opérations, non dans sa malignité ny dans le pervertissement du péché, mais dans l'ordre très saint de Dieu sur sa créature ; je veux

que cet ordre soit sur elle, qu'il dispose d'elle, qu'il l'achemine à sa souveraine fin, qu'il la sépare du péché et de la confusion maligne de l'enfer, afin que dans cet ordre elle revienne à son principe, soit réunie à luy en unité d'estat, d'estre de vie et de conduite.

Voilà ce que je veux que vous disiez à cette âme, non de ma part, mais de la part de Jésus-Christ de qui elle est créature, et de qui elle le sera éternellement quoy qu'elle devienne, soit en la grâce soit dans le péché, et à qui elle appartiendra tousjours, d'une appartenence plus intime et véritable qu'elle ne fera au péché, mesme au milieu des enfers. C'est un don que Dieu s'est fait, qu'il ne sauroit révoquer, en nous donnant l'estre et la vie, parce que nous sommes siens, non par nostre élection, mais par sa puissance, non de volonté, mais de nécessité ; nostre estre, quant à cela, ne sçauroit changer, et il demeure éternellement ce qu'il est ; sa malice ne le tirera jamais de la dépendance de Dieu ; ou il faut qu'il cesse d'estre, ou il faut qu'il soit à luy ; c'est pourquoy ses malignités ne l'en sépareront jamais.

Pour conclure, je ne veux plus de ces niaiseries, mais qu'elle entre solidement dans les voyes et les vérités de la foy, qu'elle offre son mal et ses peines à Dieu pour en disposer selon ses désirs, soit purement à sa gloire, soit à sa descharge d'elle pour la satisfaction deüe à la divine justice. Je suis bien aise qu'elle soit résolue de souffrir son mal ; j'ay quelque créance ou qu'elle guarira, ou que Dieu la laissera vivre pour son tourment.

CCLX

A MADAME LE MAÎTRE (1) :

Elle se trouve « enchaînée » et « captive » à l'Hôtel de Longueville. — Qu'elle « considère la main qui tient ses chaînes », qu'elle unisse sa volonté à celle de Dieu, et « l'Hôtel de Longueville lui sera comme le Port-Royal. » Car « Dieu est partout. » — Qu'elle aille donc « au martyre, sans retour. »

[Entre 1631 et 1634].

MA FILLE,

J'escris à vostre Princesse. Il luy faut donner courage et luy faire espérer plus de bien de sa nouvelle paix qu'elle ne s'en promet. Je trouve qu'elle ne pouvoit mieux faire que de se rendre, sur l'entremise d'une personne sy vertueuse, et sur les assurances données de la part du mary. Vous verrez ma lettre, elle est ouverte, et puis vous prendrez la peine de la fermer. Quand vous l'aurez lue à la Princesse, il la faudra retirer (2).

(1) Dupuy 947, f° 204; Chaumont, lettre CXI.

Le ms. Dupuy porte : « A une Damoiselle ». Cette « damoiselle » est « Mademoiselle Le Maître » comme on disait alors. Sœur aînée d'Angélique Arnauld, elle avait épousé à quinze ans, en 1605, Isaac Le Maître, qui était protestant (elle l'ignorait alors) et la délaissa bientôt. Elle obtint la séparation en 1615, et se retira à Port-Royal en 1625. L'analogie de sa situation avec celle de Mme de Pontcarré la rendit l'amie de cette dame. « Elle était très souvent avec Mme de Pontcarré » disent les *Mémoires* (éd. de 1742, t. III, p. 325.) Elle était dirigée comme elle par Zamet.

Pendant trois ans, de 1631 à 1634 (cf. *Lettres de la Mère Agnès*, éd. Faugère, t. I. p. 42 à 46, et *Mémoires*, t. III, p. 330) Mme Le Maître habita l'hôtel de Longueville, où l'avait envoyée la Mère Angélique, pour s'appliquer à l'éducation de Mlle de Longueville, fille de la Duchesse. « Elle se rendit contre son inclination à la Mère Angélique, qui la pria d'accorder cela à cette Princesse, laquelle témoignoit alors une affection extraordinaire pour la Maison... Elle avoit souhaité avec une extrême ardeur qu'on lui permit de se retirer de ce lieu pour retourner dans sa retraite... » (*Mémoires*, loc. cit.) Après trois ans de séjour, elle revint à Port-Royal; elle retourna cependant à l'hôtel de Longueville quelque temps après, à l'occasion d'une maladie de la duchesse; celle-ci, atteinte « d'une petite vérole pourprée », mit au monde trois mois avant son terme, le petit comte de Dunois, qui fut baptisé et confirmé par M. de Langres, car celui-ci « en usoit d'ordinaire de la sorte. » L'enfant, tout couvert de petite vérole, ne vécut que quelques heures.

C'est pour calmer les répugnances que Mme Le Maître éprouvait dans ce séjour à l'Hôtel de Longueville que Zamet lui écrivit cette lettre.

(2) Ce préambule qui se trouve dans le ms. de Chaumont, a été supprimé dans Dupuy.

Pour ce qui vous regarde, considérez, s'il vous plaist, quelle est la main qui tient vos chaisnes ; vous la trouverez sy belle et sy aimable que vous en souffrirez aysément la captivité. Que ne voulez-vous point faire pour Dieu ? En voicy un sujet, que dis-je un ? il y en a mille tous les jours. Quelle plus riche moisson ? Où voulez-vous aller pour souffrir le martyre et pour tesmoigner à l'Amour que vous l'aymez (1) ? Aux Indes, parmi les Infidèles ? Vous estes là où vous vous désirez, et encore mieux, car vous estes pis. Que vous faut-il davantage ? Que manque-t-il à vostre bonheur, puisqu'il n'y en a point de plus grand en la terre que de beaucoup souffrir pour celuy qui est mort pour vous ? Qu'a-t-il à faire de nos actes et de nos souvenirs ? Le cœur ne vaut-il pas mieux que cela, et ne le voit-il pas ? Il vous contemple et il vous aime, lorsque vous oubliez que vous estes à luy, non pour un moment, mais pour tous. Votre cœur parle et le dit, lorsque votre attention et vos paroles sont ailleurs. Nous ayons le repos de la nature et non celuy de l'esprit qui se contente des contentemens de Dieu, et qui vit là dedans comme en son centre et en son estre. Le reste est amour de nous-mesmes, et flatterie des sens.

Vous serez comme je vous veux, quand vous ne trouverez plus de différence entre la Cour et la religion (2), et l'hôtel de Longueville vous sera comme le Port-Royal. Dieu est partout. S'il ne vous est pas sy présent, c'est parce qu'il n'est pas en vous, et que vous le cherchez hors de vous. Faites-luy une demeure dans vostre âme, vous le trouverez et nulle chose ne vous l'ostera. Ce n'est pas le bien posséder que d'estre capable de le perdre. Il faut que partout il soit vostre, et que rien ne vous en sépare. Demandez-luy cette grâce, il vous l'accordera. S'il vous la refuse, possédez-le dans la privation. Il est infiny, cela luy donne des avantages que les créatures n'ont pas en leurs possessions et privations.

(1) Le ms. de Chaumont porte : « pour tesmoigner de l'amour à celuy que vous aimez. »

(2) C'est-à-dire la vie religieuse, le couvent,

En Dieu, la privation mesme est possession. Voulez-vous ce qu'il veut ? Il est vostre, mesme en ne se voulant pas donner. Les démons n'en sont privés, que parce qu'ils n'en veulent pas estre privés ; s'ils le vouloient, cette volonté de privation leur en donneroit la possession (1), et ils auroient ce que le paradis donne aux anges, une parfaite conformité à leur principe qui est leur béatitude ; s'ils ne l'avoient, ils ne seroient pas heureux, mesme parmy toutes les félicités du Ciel (2).

Allez au martyre sans retour ; *ceux qui regardent après eux ne sont pas propres au royaume de Dieu* (3), j'entends le royaume duquel parle Jésus-Christ, qui est en nous, c'est-à-dire l'empire de la grâce qui embrasse ce qui se présente, sans regarder à autre chose qu'à sa puissance qui est celle de Jésus-Christ, à laquelle par conséquent il n'y a rien à désirer.

Je vous en dis plus que vous n'en ferez ; c'est pourquoy je m'arreste, vous suppliant de me croire... etc. (4)

CCLXI

A LA MÊME (5)

Le prélat veut en elle une âme courageuse, et une volonté d'approbation de son supplice.

[Entre 1631 et 1634].

MA FILLE,

Je veux en vous une âme courageuse qui ayme Jésus-Christ son Rédempteur, et ayt confiance en luy au milieu

(1) « S'ils le voulaient », c'est-à-dire s'ils consentaient « à être privés de Dieu », cette volonté de privation (de Dieu), leur donnerait la possession (de Dieu), parce que leur volonté étant conforme à celle de Dieu, ils ne pourraient être séparés de lui effectivement.

(2) Tout ce passage, depuis : « En Dieu, la privation... » manque dans le ms. de Chaumont, et se trouve dans Dupuy. Il paraît subtil de prime abord ; il est cependant strictement théologique. Ces sortes d'« impossibilités » sont fréquentes chez les théologiens. Si par impossible, disent-ils, les démons adhéreraient par la volonté à leur supplice, l'« enfer pour eux ne serait plus l'enfer. »

(3) Luc IX. 62.

(4) Voir p. 539 une autre lettre : à une Damesse, qui pourrait bien être, comme ici, Madame Le Maître.

(5) Chaumont, lettre CX.

des ténèbres, de la malignité et de la rage des démons et de l'enfer. L'esprit de ce mesme Jésus-Christ est en vous et vous tient ; je ne vous le dis pas par flatterie, mais avec beaucoup de vérité, et je veux que cette mesme vérité que je vous annonce de sa part vous donne repos au milieu de vos tourmens ; que par une nouveauté non encore vue dans les enfers vous soyez sainte et tranquille dans la malice des démons et dans la vostre propre. Sy vous voulez, il n'y a rien que la vertu divine n'ayt puissance de tenir, et nulle chose ne luy peut arracher des mains ce qu'elle tient ; mais cette vérité vous est cachée en ce qu'elle vous regarde ; c'est pourquoy la tenue de Dieu ne vous tient pas et ne vous soulage pas ; mais vous ne devez pas laisser d'en avoir la conduite et la force, vous soumettant aux jugemens d'autrui par l'anéantissement du vostre. Je veux bien que vous portiez vostre damnation en cette vie, mais je veux que vous la portiez comme enfant de Dieu, soumise à sa rigueur et à sa puissance et non par force comme les âmes de l'enfer ; je veux en vous une volonté d'approbation de vostre supplice. Développez-vous un peu de vos liens et de vos craintes ; vous en serez plus puissante pour vous maintenir dans les efforts qui se font en vous. Nous supplierons la Sainte Vierge pour vous, afin qu'elle vous protège et vous soutienne dans vos travaux. Quoyque je ne vous escrive pas souvent, je ne manque pas pourtant d'avoir souvent mémoire de vous, qui vous suis ce que Jésus-Christ veut que je vous sois.

A Dieu, ma fille.

CCLXII

A LA MÊME (1)

Différentes sortes de maladies. — Ne pas « ménager sa vie », même sous le prétexte de la gloire de Dieu.

[Entre 1631 et 1634].

Il est vray que Dieu nous donne souvent pensée de vous, et que j'aurois consolation de vous servir, sy j'en avois

(1) Chaumont lettre CXII ; B. N. Dupuy 947, f° 201 ; Troyes, lettre XXVIII.

le moyen. Je vous supplie très humblement de le croire et me commander quand il y aura occasion de le faire, vous assurant que je l'embrasseray avec beaucoup d'affection.

Nous sommes toujours en peine de vostre mal, et de ce contrepois que Dieu donne à vostre zèle qui n'est pas libre à cause de vostre infirmité, sur laquelle je crains toujours de dire mes sentimens, tant j'ay peur qu'ils ne soient pas bons, quoyqu'il me semble que les âmes saintes ont toujours fait des efforts pour descouvrir la cause de leurs maladies, quand elles en ont eü. Il est certain qu'il y en a plusieurs qui sont du malin esprit purement ; il y en a d'autres où il se mesle avec la nature, mais y adjoutant du sien, et y donnant plus d'attention et de soin qu'elle n'en mérite ; il y en a encore qui sont toutes naturelles, et celles-là s'appellent vrayment indispositions et infirmités. En toutes on se peut faire violence selon la grâce et le courage, joincts les deux ensemble, car souvent la grâce donne de se vaincre, et le courage de la créature ne suit pas ; d'autres fois il y a plus de courage que de grâce, mais c'est rarement.

De quelque façon que ce soit, c'est toujours une action héroïque de faire peu de cas de la vie, et non seulement de la donner, mais mesme de la prodiguer. Le monde en a une infinité qui la donnent sans raison pour des choses de néant, plus dignes des bestes que des hommes, et personne ne s'en plaint et on ne s'en estonne pas. Jésus-Christ en a sy peu ! et ce peu là mesme est contredit ; une foule de petits esprits s'y opposent (1), et ne peuvent souffrir qu'une âme soit prodigue d'elle mesme pour celuy qui a fait le plus grand excès de profusion pour nous qui sera jamais, car qu'y a-t-il à dire après la mort d'un Dieu ? Voir Jésus-Christ mourir pour les âmes (2) à la fleur de ses ans, d'une mort violente et honteuse, mais pourtant très volontaire : « *Oblatus est, quia ipse voluit* » (3), et croire qu'il y a quelque raison de ménager une misérable vie sous prétexte de quelque considération de la gloire de Dieu ! J'avoue

(1) Dupuy : d'esprits petits.

(2) Dupuy : pour les hommes.

(3) Isaïe LIII, 7.

ingénument que je ne suis pas de cet avis, et qu'il est impossible de me persuader qu'aucune créature soit nécessaire en la terre, après que Jésus-Christ est mort et ses apostres.

Je me condamne moy-mesme en cette maxime, mais j'accuse aussy en mesme temps ma foiblesse, par laquelle je n'ayme pas à mourir, encore que je n'ayme pas à vivre. Demandez à Jésus-Christ qu'il me fasse part de sa force et de sa vertu et je mourray bientost ou je vivray avec plus de mépris de ma vie (1).

Souvenez-vous de moy en vos prières, et me croyez vostre en Jésus-Christ.

ANNÉE 1632

CCLXIII

A MADAME DE PONTCARRÉ (2)

« Certains sujets sont trop nobles pour n'être pas traités noblement. »
— Eloge de la charité chrétienne. — Combattre sans repos ses plus fortes inclinations. — Les « excuses » dans les lettres ne sont bonnes que pour « les esprits faibles. »

[Janvier 1632].

Vous faites la résolue, et vous estes aussy mal assurée à la fin de l'année qu'au commencement. A ce que je voy, vous n'estes pas encore affermie contre vos craintes ordinaires, et il faut tousjours des avertissemens à la marge de mes lettres, pour vous les faire entendre selon le sens que je leur donne.

J'ay parlé très sérieusement sur l'avis que vous m'avez demandé. Il y a certains sujets qui ne demandent jamais de récréation : ils sont trop nobles, pour n'estre pas traités noblement. Que diray-je de plus ? J'ayme que ceste bonne

(1) Ce texte est celui de Troyes et Dupuy. Chaumont porte : « et que je meure bientost ou que je vive avec plus de mépris de ma vie. »

(2) B. N. Dupuy 909, lettre CI.

compagnie occupe votre loisir et si je ne l'aymois pas, je ne vous aymerois pas. Je vous veux pour toutes choses bonnes, et à toutes choses bonnes. La charité chrestienne ne défend rien, parce qu'elle est sans limites. Elle reçoit tout ce qui se présente, et se donne où elle se peut donner. Elle ne connoit point le mal et ne le soupçonne jamais. C'est elle qui donne repos à la vie, n'entrant dans les pensées et dans les sentimens du prochain que pour le servir et le soulager, sans en retenir aucune chose pour son intérêt. Nous sommes contens de vous. Le régime de votre vie se doit prendre dans la bonté incréée qui a donné des règles et des lois. Jugez vous par elles, et condamnez vous, si vous estes condamnable. Il ne faut point d'autre [mesure ?] (1) que la comparaison de ce que vous estes, avec ce qu'elles sont (2). Elles sont justes et saintes, voyez si vous l'estes ; si vos actions ont leur conduite dans leur droiture.

Voilà votre mesure ; après quoy, il n'en faut point. Souvenez-vous de ce qui vous presse, pour luy faire une plus forte guerre. La puissance de Jésus-Christ va jusqu'à la poudre et à la cendre. C'est à quoy il réduit nos corps, avant que les revestir de sa gloire ; *si in viridi, quid in sicco ?* (3) comme dit Jésus-Christ allant à la Croix. Sa justice s'arme de son pouvoir pour se venger de la plus infime partie de nous, qui n'a ny sentiment, ny vie que ce que l'âme et la raison luy en donnent. Que doit-elle faire contre ceste partie supérieure, la plus noble et la plus forte ? Jusqu'où ira sa ruine et son anéantissement ? Jugez le et vivez selon le jugement que vous en ferez. L'on dict que les fruits les plus longs à meurir, deviennent enfin les meilleurs, d'autant que les rayons du soleil ont plus de loisir de leur communiquer leurs douces influences et d'en cuire l'humeur aspre et rude. Si la grâce est en cecy semblable à la nature, il n'y a rien que nous ne devions espérer de vous.

Combattez sans repos vos plus fortes inclinations. Pour un mouvement de gloire, faites cent actions d'humilité. Deman-

(1) En blanc dans le manuscrit.

(2) Il s'agit des règles et des lois.

(3) Luc. XXIII, 31.

dez secours à Celuy qui vous le peut donner. Ne vous lassez point de vos chutes. Dieu a plus de bonté que vous, et il les souffre. Son amour ne s'en rebute point ; il n'est pas juste que vous vous aymiez moins qu'il ne vous ayme. C'est s'aymer saintement que s'aymer de la sorte. Publiez vous-mesme vos misères. Que vostre bouche les die aussy bien que vos œuvres. Ce sera d'une manière bien différente ; en vous accusant, Dieu vous justifiera, comme il vous condamnera, si vos paroles taisent ce que vos actions prononcent.

Mon génie me veut persuader que ceste lettre ne sera pas veüe de bon œil, si elle ne se rencontre avec quelqu'une de vos bonnes humeurs ; mais je n'en crois rien. La vérité ne dépend point en vous des fantaisies de la nature ; elle est trop élevée pour souffrir un si mauvais traitement ; je scay que vous la recevrez mieux ; c'est pourquoy je finis sans excuses, qui sont des ornemens qu'on luy donne pour adoucir la sévérité de son visage. Cela est bon pour des esprits foibles, mais pour le vostre, il me faudroit excuser mes excuses, si je luy en donnois, parce que j'offenserois sa fermeté et son courage. Jésus-Christ soit avec vous !

CCLXIV

A LA MÊME (1)

Liberté d'esprit du Prélat. — « La dame de la ville et celle du faubourg. »
— Certaines « sériosités » ne sont bonnes ni à la nature ni à la grâce.
Ce sont « pures vapeurs de rate. »

Febvrier 1632.

Vous ne parlez pas à bon escient. Vous voulez rire pour divertir les mauvais effects de vostre maladie, ou vous voulez esprouver ma force qui n'est pas si susceptible d'impressions fâcheuses que mes pensées.

Vous n'aurez pas ceste advantage de me faire la guerre de mes craintes. Je n'en ay point pour vous. Je connois la fermeté de vostre esprit et vostre bonté qui ne change pas

(1) B. N. Dupuy 909, lettre CII.

sans sujet. Ce seroit estre femme, et vous ne l'estes pas. Vous aymez la justice qui ne souffre point ces extravagances, de passer en deux jours d'un langage à l'autre. Il faudroit que vous ne fussiez plus vous-mesme, et que vous eussiez moins profité du bien que vous avez appris.

Je pardonnerois ces boutades à la Dame qui logeoit à la ville, mais pour celle du fauxbourg (1) retirée du commerce du monde pour ne plus avoir part à l'esprit du monde, je ne le sçaurois croire, parce que l'estime que j'en ay s'y oppose.

Vous donnez des raisons à mes lettres que mon esprit n'a pas. Prenez les telles qu'il vous plaira. Je les advoueray toutes, pourveu qu'elles ne blessent point ma constance. Elle a un trop bon appuy pour estre seulement soupçonnée. Je ne veux passer ny pour bon, ny pour vertueux, mais je ne sçaurois aussy estre receu pour inégal. Je me justifie comme s'il en estoit besoin, et je dis du bien de moy comme si vous en pensiez du mal. Je n'ay à travailler ny pour l'un ny pour l'autre, mais à demeurer ce que j'ay esté jusqu'icy, ce que je suis, et ce que je veux estre. Je plains vos maux, et moins ceux qui menacent vostre santé que ceux qui veulent jeter la guerre où la paix est le plus aymable.

Vous ne m'avez point surpris ; j'attendois l'orage qui commence, mais il est vray que je me le promettois plus tard. Si j'estois auprès de vous, je ne voudrois que la seule mine de mon visage pour vostre condamnation.

A qui se prendre ? A un père ? Il n'y a point de colère que ce nom n'apaise.

Je suis en peine, mais, c'est de ce que vous ne pensez pas. Je le dirois : je crains une nouvelle émotion. Vos nuages ne sont pas tousjours propres à recevoir la gayeté de l'innocence. J'en suis marry à ce coup. Vous y perdez. Remettez-vous, je vous supplie, si vous estes hors de vostre assiette ordinaire. Dieu scayt quelle réception vous ferez à ma dernière lettre, qui ne pensoit pas rencontrer un esprit malade. Sy vous continuez, vous aurez besoin de finance pour vous

(1) Du faubourg Saint-Jacques, où se trouvait le monastère de Port-Royal.

guérir. J'ay un petit trésor à Paris qui vous en fournira, mais sy j'en suis creu, ce ne sera que quand vous aurez repris vostre bon sens, et que vous serez capable de faire honneur à mes biens et de reconnaistre mes reconnoissances.

A ceste heure, je suis un ingrat et rien plus, si vous n'y adjoustez encore l'honneur d'estre vostre très humble et très affectionné serviteur et vostre héritier testamentaire, que vous n'oublierez pas, s'il vous plaist, afin que je fasse prier Dieu pour vous, si vous mourez. Si vous continuez vos sérieux, vous en avez jusqu'au printemps. Vous ne fistes jamais mieux que de vous en défaire promptement. Elles ne sont bonnes, ny à la nature ny à la grâce. Ce sont de pures vapeurs de ratte, et puis c'est tout. A Dieu.

CCLXV

A UNE RELIGIEUSE DE PORT-ROYAL (1)

Mort de la Sœur Jeanne de la Trinité ; porter vertueusement cette perte.

— « C'est vanité et inutilité de donner beaucoup à nos inclinations. »

Dijon, le 25 février 1632.

MA SŒUR,

Jésus-Christ vous bénisse ! Nous avons eu toutes vos lettres, auxquelles nous n'avons point fait response, estimant que c'est assez de vous laisser à l'obéissance qui vous conduira saintement en toutes choses. Nous vous demandons la mesme soumission pour porter vertueusement la perte que vous avez faite, et je vous prie en cecy de donner exemple de force et de vertu chrestienne à la communauté où vous estes, et particulièrement à vostre jeune sœur, à laquelle, comme l'aisnée, vous devez estre bonne et d'édification.

Sœur Jeanne de la Trinité est morte dans la douleur du corps et de l'esprit ; (2) ce ne pouvoit estre mieux pour

(1) Chaumont, lettre CXVII.

(2) Sur cette religieuse de Dijon, morte le 1^{er} février 1632, voir la note de la page 481, et les lettres qui lui furent adressées par Zamet de 1622 à 1625.

Cette lettre est évidemment adressée à une ancienne Bernardine de Dijon, qui y avait connu la défunte, et était alors à Port-Royal. L'expression : « la perte que vous avez faite » le prouve surabondamment.

mourir saintement, et pour donner une ample miséricorde au ciel. Elle inspire aux personnes qui l'ont connue des sentimens de dévotion et de révérence et quelques-unes sont demeurées remplies de joie de son bonheur, ressentant davantage la félicité de sa vie présente par un effet de sa présence en elles et une impression de sa gloire que n'ont fait ny sa maladie ny sa mort ; ce sont des merveilles de Dieu qui par sa bonté couronne sy avantageusement les travaux de la vie.

Consolez-vous donc dans ces pensées, et fortifiez vostre esprit en la considération de ce que l'âme doit à son Créateurs en tous les momens de la vie, auxquels elle doit essayer de rendre quelque honneur à celui qui les luy donne pour en user saintement. Vous avez encore quelque séparation à faire, mais elle ne regarde que vous ; vous y entrerez avec le temps ; ce sera quand vous aurez appris que c'est vanité et inutilité de donner beaucoup à nos inclinations. N'y soyez que par tolérance, et en attendant que Jésus-Christ vous délivre de la foiblesse qui vous y tient attachée ; car ces détours que vous donnez à la vie de la grâce, en arrêtant en vous ses meilleurs effets, vous empêchent d'arriver au point où d'ailleurs tout vous attire. C'est ce qu'il vous faut ; sans quoy tout demeurera imparfait ; demandez-le à Jésus-Christ, afin qu'il vous soit libéral de ce que vous n'avez pas.

Je vous prie que cette lettre soit pour ma sœur Louise comme pour vous ; le sujet qui me la fait escrire vous touche esgalement. Je supplie Nostre Seigneur Jésus-Christ de vous donner puissance de le faire régner dans vos âmes et d'estre à luy pour jamais.

CCLXVI

A MADAME DE PONTCARRÉ (1)

Ne pas demander au Directeur « plus que Dieu ne luy donne. » — Comparaison tirée du soleil, « qui ne luit pas en tous lieux en mesme temps. » — « Les humeurs grondeuses » sont des « pénit ences, quine sont point accompagnées de l'onction de Dieu. »

Avril 1632.

Je vous envoyay les nouvelles du pays, le dernier ordinaire. Je désirerois un meilleur entretien ; mais où la rosée du Ciel ne tombe point, il n'y a que sécheresse et stérilité.

Il y a longtemps que je cherche à façonner un esprit à ma mode, et à ne pas demander de luy plus que Dieu ne luy donne, ny le traiter autrement que nos bons anges, qui ne nous font pas tousjours part de leur haute intelligence, encore qu'ils nous assistent tousjours, et que, sans intermission, ils soient auprès de nous. Quand ils parlent à nos cœurs, nous les escoutons avec révérence, mais quand ils se taysent, nous aurions tort de nous en plaindre, puisqu'ils ne font rien injustement. Si la créature peut quelque chose pour le prochain, et qu'elle ne le donne pas, il me semble que la charité ne permet pas de la condamner pour cela. Il y peut avoir de bonnes raisons de ce refus, aussy bien que de mauvaises. Que si, voulant faire du bien, elle ne le peut, elle est excusable, et ce seroit une rigueur qui ne la seroit pas de luy sçavoir mauvais gré de refuser une chose qui n'est pas en sa puissance. Le soleil ne luyt pas en tous lieux en mesme temps. Aux mesmes heures qu'il donne le jour d'un costé, il donne la nuit de l'autre ; et il a ses saisons de s'approcher et de s'esloigner de nous. S'il nous regardoit tousjours esgalement, sa lumière en seroit moins belle, et pour en estre trop visités, elle nous deviendroit importune. Rien ne relève la beauté du printemps, à l'égal de l'horreur de l'hiver ; après les glaces et les frimas, les fleurs nous paroissent plus agréables et plus dou-

(1) B. N. Dupuy 909, lettre CIII.

ces. Et ce que la main du grand Maistre qui commande aux temps et aux saisons, a si sagement disposé par un secret instinct qu'il a mis dans les choses pour les faire aller et venir avec un ordre convenable à ses idées divines, elle le fait encore en la conduite des créatures raisonnables qui pour avoir de la liberté et de la raison ne sont pas moins soumises à sa puissance et à sa direction, et ne peuvent ny ne doivent se communiquer que selon ses conseils et ses mouvemens.

Cela estant, peut-on recevoir à injure que l'on fasse ce que Dieu ordonne, ou pour mieux parler, que l'on ne fasse pas ce que Dieu ne donne pas puissance de faire ? Et tandis que nous demeurons dans cet assujettissement à la main et à la puissance divine, pouvons-nous donner sujet raisonnable de plainte et d'émotion contre nous ? Vous n'êtes pas de ce nombre, parce que vous estes trop équitable, et vous connoissez trop ce que la créature doit de soumission à Dieu, et jusqu'où va son impuissance, quand elle est laissée de la main de Dieu, et abandonnée à la sienne propre. Il me vient une pensée qui condamne ce que j'écris. Il ne faut point de raison à une personne qui souffre violence de ses violences, et qui dans le désordre de la passion connoist la raison et la veut suivre, mais ne le peut. Ceste considération m'arreste et me dit que la compassion en ces rencontres est plus raisonnable que la raison mesme.

Je ne me soucyé pas quoy que vous soyez, pourveu que les nuages de vostre esprit ne vous ostent point la connoissance de ce que je suis en la charité de Celuy qui m'engage à vous servir pour le temps et l'éternité. Je n'ayme point vos humeurs grondeuses, moins pour moy que pour les autres ; je ne regarde point en cecy mon repos, mais le vostre, qui en son altération fait souffrir vostre esprit et vostre corps, plus que vos amis ne désirent pour le bien qu'ils vous veulent. Ce sont des pénitences de la vie, mais qui ne sont pas tousjours accompagnées de l'onction de Dieu. Quoy qu'il en soit, elles ne laissent pas d'estre salutaires, sy vous les portez avec patience et humilité, attendant la force de la grâce, ou pour vous y rendre plus forte,

ou pour vous en tirer entièrement. Jésus-Christ soit avec vous !

CCLXVII

A UNE SUPÉRIEURE BERNARDINE (1)

Ne pas s'étonner des fautes du prochain. Travailler pour Dieu, et gagner ses inférieurs « par la charité, qui est douce et patiente. »

1632.

MA SŒUR,

Jésus-Christ vous bénisse et vous fortifie de son esprit ! Je vous supplie de ne vous point laisser abattre sur les renversemens que vous voyez. Ces âmes sont à Dieu. La misère de la vie porte cette conduite que la grâce redresse ; c'est pourquoy vous en devez demeurer en repos, et vous eslever par un délaissement de vous et de toutes choses en Dieu, par dessus tout ce qui semble pénible à vos yeux ; aussy bien, quoy que vous fassiez, vous ne le sçauriez empêcher ; c'est à une plus puissante main que la vostre que cette conduite est réservée.

Que voulez-vous que vous donnent les enfans d'Adam, sinon des fruits d'une terre maudite, semblables à l'arbre qui leur a donné l'estre et la vie ? C'est en ce point, ma Sœur, que doit paroistre la foy et la fermeté d'une âme, de ne se point laisser esbranler en la confiance qu'elle doit prendre en la bonté de Dieu, quoy qu'elle voye dans les créatures. Soyez en cecy par dessus vous mesme et vostre raison, regardant avec repos les diverses agitations des esprits et la main de Dieu les régissant et les conduisant à ses fins. Je souhaite que Dieu mette sa paix et sa force en vous, afin que vostre esprit, par une charité inébranlable, surmonte tout. La grâce de la conduite va là principalement : à soustenir les dérèglemens des inférieurs d'une vertu constante qui ne s'esmeuve point de toutes ces petites esmotions ; cette parole de l'Apostre est sy belle : « *Nous*

(1) B. N. Dupuy 947, f^o 453.

« *qui sommes forts, devons porter l'infirmité des foibles, et ne pas chercher à nous plaire* (1) ».

Voilà, ma fille, en quoy il semble que consiste principalement la charité des âmes qui en conduisent d'autres : *infirmities sustinere et non nobis placere*, soustenir les infirmités, et ne nous pas plaire, car souvent, pour nous trop aimer, nous n'aymons pas assez les autres, et nous ne souffrons pas assez d'eux. Je désire que cette parole de l'Apostre vous serve de conduite et de lumière dans les ténèbres de vostre esprit, afin que la charité, qui est douce et patiente (2), vous accompagne en toutes vos actions et vous donne force pour souffrir saintement les peines et les mauvaises heures que produict le dérèglement de celles que vous gouvernez. Je vous supplie de continuer de travailler pour Dieu et de considérer que partout une âme vertueuse, je dis une âme vertueuse, trouve ses travaux ; il faut, ma Sœur, aller jusqu'au bout, et se consommer toute pour Dieu, comme il s'est tout donné à nous. L'amour de la vie et la fuite de la peine nous tire au soulagement, ce que les âmes généreuses ne regardent jamais, parce qu'elles se plaisent de mourir les armes à la main. Prenez courage, et attendez l'heure de vostre éternité, en silence et patience ; le premier mouvement que vous y passerez vous monstera la petitesse de vos travaux, et le peu de proportion qu'il y a entre la souffrance et la jouissance.

Priez pour nous, ma fille.

(1) Rom. XV., 1.

(2) I Cor. XIII, 4.

CCLXVIII

A UNE BERNARDINE (1)

Le prélat « regarde » toujours les âmes qu'il dirige, comme l'aiguille aimantée regarde le nord. — « Droiture et fidélité » nécessaires pour avoir avec les âmes des relations surnaturelles. — La conduite des âmes lui montre « que Dieu n'opère pas en nous, parce que nous ne nous en rendons pas capables. »

1632.

MA SŒUR,

Je ne saurois changer, quoy que vous disent vos pensées. Je ne rentre point en moy mesme pour les âmes à qui je suis par disposition divine, je veux dire par ordonnance de Dieu et non par mon élection. Il demeure une vie en nous qui a ses opérations selon la liberté qui luy en est donnée ; aucunes foyes une puissance supérieure à ce qu'elle est, la captive ; d'autres foyes, elle l'est par les sujets qui se présentent, auxquels nous ne pouvons pas donner ce que nous voulons ; mais ny en l'un ny en l'autre, nous ne sommes coupables, parce que l'instinct va toujours où il doit aller et regarde les âmes auxquelles nous avons quelque obligation avec la mesme continuité et fermeté que l'aiguille fait le nord, qui a toujours son mouvement et sa pointe vers luy, de quelque costé qu'on le tourne.

Nous désirons d'estre aux âmes dans toute l'estendue et la puissance que Jésus-Christ met en nous, et par nous mesme nous n'y voulons aucune retenue. J'estime que pour avoir une communication autre que celle de l'esprit naturel avec la créature, il faut une droiture et une fidélité semblables à celles que Dieu demande de nous pour avoir quelque part avec luy, et je ne m'en estonne pas, parce qu'on regarde Dieu, pour qui on s'applique à la créature, et l'on reçoit les voyes de la créature comme celles de Dieu, et l'on va à elle comme à Dieu, sans nulle distinction ; en effet, il n'y en a point, parce que la créature est confondue

(1) B. N. Dupuy 947. f° 449 ; Chaumont, lettre XLIII.

avec Dieu ; le regard de l'un est celuy de l'autre ; cecy, dans mon sens, dit une simplicité, une pureté et une force qui n'est pas commune : simplicité à suivre l'instinct là où il va sans retour ; pureté à ne tendre qu'à son objet qui seul doit estre regardé en cecy, fermant les yeux à toutes autres choses ; force à résister aux oppositions de l'esprit propre qui veut, par une multiplicité infinie de pensées et de raisons, arrêter et mesme aucunes foys détruire le mouvement de l'instinct ; il le faut donc laisser ce qu'il est, et, du reste, par force et par vertu sur soy mesme, se tenir séparé de ce qu'il n'est point.

Je ne sçache rien qui me montre mieux l'estat de Dieu vers les âmes que celui-cy : à sçavoir, comme Dieu est toujours subsistant en sa bonté pour elles, et comme cette bonté a un continuel instinct de sortir hors d'elle-mesme pour se donner ; comme la créature se couvre imperceptiblement de ses propres manquemens, et qu'avec quelqu'injustice elle accuse Dieu, comme s'il se refusoit à elle, voyant les bonnes volontés dont elle se repaist vainement, mais ne voyant pas les défauts dont elle traverse véritablement l'œuvre de Dieu. Cecy sera révélé au jugement de Dieu, et l'âme verra sa misère et se condamnera elle-mesme à la décharge de Dieu.

Toutes ces choses me sont montrées très clairement par la conduite de quelques âmes. Je vois, par leurs propres dispositions, que Dieu n'opère pas en nous, parce que nous ne nous en rendons pas capables. Nous avons certains mouvemens qui, par la lumière de la grâce, nous découvrent à nous mesme ce que nous sommes, et alors nous entrons en la vraie vie qui conduit à Dieu ; mais, aussitost que le rayon est passé, la raison revient, qui confond tout à fait la lumière du ciel, et nous remet dans nos ténèbres.

Il en faut demeurer icy, et n'en pas dire davantage pour cette foys. Donnez-nous part à vos saintes prières.

CCLXIX

A MADAME DE PONTCARRÉ (1)

« Tout passe, et Dieu seul demeure. » — « Les œuvres solides subsistent seules, les autres périssent avec nous. »

1632.

Sy je pouvois ce que je veux, je ne serois jamais ingrat pour vous, car joignant mon affection à la bonne grâce que vous avez à donner, il me seroit impossible de demeurer sans revanche, et de n'avoir pas plus de peine à retenir, qu'à avoir des mains pour reconnoistre vos soins et vos bons offices.

Priez Dieu pour nous, car c'est enfin où il en faut venir, afin que nous trouvions miséricorde par la justice que nous méritons. Souvenez-vous que tout passe et que Dieu seul demeure, de qui nous recevons selon nos œuvres ; les solides subsistent, les autres, la mort les détruit, et elles périssent avec nous.

Rendez-vous à Jésus-Christ. Joignez le néant et la vanité de la créature à la fermeté de ceste pierre, et à sa stabilité éternelle, afin que ce que vous avez sujet de craindre par vostre propre foiblesse, soit assuré en la force de cest Invin-cible, qui a combattu toutes les puissances pour nous assu-jettir à la sienne, par laquelle, donnant lieu à son règne en nous, nous nous en préparons un en luy et en son Père d'une éternelle durée.

CCLXX

A LA MÊME (2)

Incompréhensibilité des mystères de Jésus-Christ. Etre à lui : « on ne saurait être à un meilleur maître. »

[1632 ou 1633].

Vostre lettré ne m'a point trouvé seul ; vostre esprit estoit auprès de moy qui me faisoit compagnie. Il est sy

(1) B. N. Dupuy 909, lettre CVII.

(2) B. N. Dupuy 909, lettre CVIII.

charitable qu'il ne s'en sépare que fort peu, parce qu'il trouve que ceste société s'accorde fort bien avec la divine, en la sainteté et pureté de laquelle nous devons establir et conserver celles de la terre, sy nous voulons qu'elles soient de quelque durée.

Hélas ! je sais ce que la feste me représente, mais je n'en sais pas plus. Dieu est grand en Jésus-Christ, et Jésus-Christ est grand et incompréhensible en ses mystères. Quel moyen d'en parler, sinon disant qu'on ne le sçauroit faire ? Il est en nous par dessus toutes pensées. Il habite une lumière inaccessible ; nous la voyons, mais nous ne la pénétrons pas. Cela est réservé pour la gloire, où toute grandeur sera révélée. Ainsy demeurant en la terre, je demeure en ignorance, et par conséquent en silence ; et cependant, ce silence et ceste ignorance m'occupent plus, et me disent plus que je ne penserois et ne dirois, s'ils me donnoient des pensées et des paroles.

Soyez à Jésus-Christ. Vous ne sçauriez estre à un meilleur maistre. Je vous y donne de toute la puissance que nous avons de faire ce don.

CCLXXI

A LA MÊME (1)

« La vie qui est séparée de celle de Dieu est morte. » — Demeurer dans sa lumière et dans sa vie.

[1632 ou 1633].

Pour ne pas tousjours estre incivil et ingrat, j'envoye sçavoir des nouvelles de vostre santé, et ce que vostre esprit dict au mien, qui certes vous regarde d'un sentiment fort tendre dont il désire vostre vie, mais afin qu'elle soit à Dieu parfaitement. Car, que sommes-nous sy nous ne vivons à luy et pour luy ? La vie qui est séparée de la sienne est morte, et je dis qu'elle est la mort mesme, comme le jour qui est sans lumière n'est pas seulement ténébreux, mais les ténèbres mesme. O Dieu ! sortons de là, sy nous y sommes, et

(1) B. N. Dupuy 909, lettre CIX.

sy desja la grâce nous en a tirés, n'y retournons jamais, mais demeurons tousjours dans la lumière et dans la vie, qui seule donne joye et repos à nos âmes.

Il n'est pas raisonnable de s'occuper de choses basses devant vous, qui ne devez donner que des pensées dignes de ce que vous estes, j'entens selon la capacité que Jésus-Christ a mise en vous de le posséder au Ciel par la gloire, et en la terre par la grâce.

CCLXXII

A LA MÊME (1)

Souffrir saintement et mourir à soi-même.

[1632 ou 1633].

Prions pour les morts au Seigneur (2), car ceux-là sont seuls dignes de secours, parce que seuls ils en sont capables.

C'est souffrir bien saintement d'estre dans l'excès de la souffrance, et n'en vouloir pas desrober un moment. Quand en serons-nous là ? Et combien de degrés d'amour de nous-mesmes nous faut-il mourir, avant que d'arriver à ce courage ?

Demandez le à la Sainte Vierge pour moy, afin que je commence à mespriser ce que j'aime mal, pour estimer ce qui seul doit estre bien aymé qui est Dieu.

ANNÉE 1633

CCLXXIII

A LA MÊME (3)

« Demeurer libre de tout lien, et tout recevoir sans nulle propriété. »

[24] juin 1633.

Je demeureray en ma solitude avec le saint duquel nous

(1) B. N. Dupuy 909, lettre CX.

(2) C'est-à-dire : « ceux qui sont morts dans le Seigneur », Apoc. XIV, 13.

(3) B. N. Dupuy 909, lettre CXV.

célébrons aujourd'hui la naissance (1). Sa vie rigoureuse est une condamnation de la mienne, en laquelle je cherche ma propre vie, et non celle de Jésus-Christ, dont seule je dois vivre. Vous regardez ma conduite avec estonnement ; ne désirez rien, et vous cesserez de vous en estonner. C'est la seule voye pour la connoistre. Nous devons prendre ce qui se présente à nous, et laisser le reste à la Providence qui régit toutes choses. En la vie de Dieu, il n'y a point de conséquence qui soit mauvaise. Ce qu'un jour produit ne doit pas estre l'œuvre d'un autre, parce que chacun a ses effets propres, aussi bien que ses heures ; il a sa bonté et sa malice qui commencent et qui finissent avec luy.

Dieu seul est tousjours luy mesme, parce qu'il est auteur des jours et des années, conservant son unité dans la variété des créatures que sa main a faites. Nous voulons dire beaucoup en ce peu de paroles que je désire que vostre esprit entende, afin qu'il demeure libre de ses liens, et qu'il reçoive tout sans nulle propriété.

CCLXXIV

A LA MÊME (2)

Impressions de retraite.

Juin 1633.

Je me tiens en ma retraite, tandis que Dieu me sépare des créatures, auxquelles je ne suis pas digne d'avoir accès, celui du Créateur m'estant refusé. Il est en elles comme en son image, et par ceste raison, il me sépareroit encore de moy-mesme, sy cela se pouvoit faire sans me détruire.

Mais il est vray que dans ma propre subsistance, je trouve encore la séparation de moy-mesme, parce que je me hais et ne me puis souffrir. Comme les autres ne peuvent avoir commerce avec moy, ne regrettez donc point les heures qui se passent. Vous faites l'œuvre de Dieu, et j'y concours, parce que nous luy devons obéissance en toutes choses.

(1) Probablement Saint Jean-Baptiste.

(2) B. N. Dupuy 909, lettre CXVI.

CCLXXV

A LA MÊME (1)

Avantages de la servitude et de la sujétion à Dieu.

Juin 1633.

Je sçay bien ce que j'aurois à vous dire, sy en vous rapprochant d'icy vous ne me parliez point de tristesse, d'en-nuy et de captivité. Ce sont de trop mauvaises dispositions pour vous conseiller de quitter vostre demeure et les venir chercher. Mais je crains que ce ne soit plustost flatter vostre douleur que la guérir. Elle est en vous. La solitude la soulage, mais elle ne l'emporte pas ; et après quelques jours de divertissement, vous vous trouverez ce que vous estes, que les lieux, ny les saisons, ny les temps ne changent point. C'est une œuvre qui demande la main de Celuy à qui toutes choses obéissent, qui commande aux vents et à la tempeste, et qui l'apaise. Sy vous n'avez là plus de part en sa faveur qu'icy, vous y demeurerez en vain, parce que le mal vous pressera tousjours sans nul respect à vos désirs, ny aux soins que vous prenez de vous en défaire.

Vous avez un esprit qui ayme la liberté, et Dieu luy veut la servitude. En voulant une part sy désavantageuse en apparence pour vous, il vous veut un bien qui n'a rien de comparable en la terre aux bénédictions qu'il vous prépare, sy vous les recevez d'un cœur humble, à qui la sujétion est plus agréable et plus précieuse que toute la domination du monde.

Apprenez ceste leçon, je vous supplie ; le maistre qui vous l'enseigne mérite d'estre escouté.

Jésus-Christ vous en a donné l'exemple, dont il a voulu accompagner sa parole pour la loger plus facilement et plus efficacement en nos cœurs.

Ce n'est pas la servitude dont vous vous plaignez qui vous blesse, mais c'est celle des passions qui se meslent en un

(1) B. N. Dupuy 909, lettre CXVIII.

sujet qui vous seroit fort doux, sy elles n'y jetoient leurs amertumes.

Séparez-vous de luy. Otez-vous du lien qui vous tient engagée, et vous ne vous en plaindrez plus.

On ne veut rien de vous. Soyez libre, vivez à Dieu et à vostre repos, et on est content.

Qu'y a-t-il de plus amy de vostre esprit que ce langage ? On le convie à ce qu'il désire et ce qu'il cherche il y a sy longtems. Quand il voudra, il le possédera, et bien qu'alors vous soyez à autrui, ce sera sans vous desrober à vous-mesme, car on ne vous veut que pour vous laisser dans une plus parfaite possession de ce que vous estes, afin que vous soyez plus parfaitement à Dieu.

CCLXXVI

A LA MÊME (1)

Préférer Dieu à tout, remède aux vicissitudes de la vie.

1633.

J'envoye sçavoir de vos nouvelles. Il y a longtems que nous n'en avons eu. Tous les jours, il y a moyen d'augmenter en bonté et de diminuer. Je désire l'un, et je crains l'autre pour vous. Ceste vie a ses continuels changemens, auxquels on ne sçauroit remédier, sinon en préférant Dieu à tout. Sa stabilité nous rend stables, et quand nous ne regardons que luy, nous demeurons immobiles au milieu de nos mouvemens. C'est la lumière que nos yeux contemplent tousjours, encore qu'aucunes fois les nuages et les obscurités de l'air nous la troublent, et mesme nous la ravissent. Cela n'empesche pas qu'elle ne soit tousjours désirée, et que nos yeux ne la cherchent continuellement. Ils ont, en ce mouvement, une fidélité et une persévérance que je veux que vostre esprit se donne, afin qu'il demeure en mesme assiette et que l'égalité ne s'en esloigne jamais.

Je prens ma conversation avec vous, par mes lettres, parce

(1) B. N. Dupuy, 909, lettre CXIX.

que souvent, elle m'est desrobée d'une autre sorte. De quelque façon qu'elle arrive, je m'assure que vous la trouvez bonne, et que mon temps n'y est pas mal employé. Approchez moy de vostre esprit quand vous estes dans ceste sainte solitude qui ne vous montre que le Dieu des esprits, afin que le mien ayt accès à luý par le vostre, et qu'il ayt quelque part aux miséricordes qui vous y sont départies. Je m'imagine qu'à ceste heure, que vous estes de repos, vous achevez d'escrire, et que nous trouverons ceste œuvre avancée à la première veüe (1).

CCLXXVII

A LA MÊME (2)

Souhaits de perfection.

1633.

Vous estes trop soigneuse. Il est vray que ce que la grâce produit mérite louange. Ainsy il faut vous louer de vos soins. Je reçois ce que vous me donnez, et par le mesme esprit que vous le donnez ; et je désire en user dans les usages de l'esprit qui vous inspire ceste donation.

Nous avons tousjours de forts bons sentimens pour vostre âme. Ils sont quelque fois interrompus en leurs effects, jamais en leur source. Intérieurement, ils demeurent ce que Dieu les a fait estre dès leur origine, et j'espère qu'ils y seront jusqu'à la fin, sy vous ne leur ostez la vie par vostre séparation ; ce que je ne croy pas, parce que vous ne voulez pas estre infidèle à Dieu, ny à ses mouvemens.

Je supplie Jésus-Christ vous confirmer en ses voyes. Que son esprit repose sur vous avec plénitude de bénédictions, ruinant la vie de l'homme, et établissant celle de Dieu qui est une vie sainte et éternelle, opposée à la vie du péché et de quelques momens !

(1) Sans doute un travail de copie ou d'un autre genre, demandé par le Prélat à sa correspondante ; « à la première vue » : la première fois que je vous verrai.

(2) B. N. Dupuy 909, lettre CXX.

CCLXXVIII

A UNE BERNARDINE (1)

« Dieu est avec ceux qui sont dans la tribulation. » — Plus la nature est accablée, plus la grâce étend son empire.

1633.

MA SŒUR,

Jésus-Christ vous bénisse ! Vous n'êtes pas sy fort dans les ténèbres, que vous ne disiez fort bien l'estat où vous estes. Je vous prie de vous y laisser ; la main de Dieu vous conduira. Il est vray que comme la nature y souffre, il faut une patience et un courage de grâce pour en soustenir la rigueur. La vie renfermée que vous menez vous monstre que tout doit en vous conspirer à la ruine pour vous faire estre une personne morte à tout, parmy les mouvemens de la vie. C'est ce que Jésus-Christ a faict, et c'est ce qu'il faict par son esprit dans les âmes qu'il rend siennes. Ce que vous estimez mauvais en vous est bon, et je ne trouve jamais vostre esprit plus réduit à Dieu que dans la souffrance ; ce qui me monstre bien que la vérité de Dieu est infaillible, qu'il est avec ceux qui sont en tribulation. Vos accablemens sont meilleurs que vos soulagemens, et vos captivités plus saintes que vos libertés. Jamais le pouvoir de la créature n'est lié, que la grâce n'estende le sien ; mais quoy ! la nature n'entend pas cette conduite, et si tost qu'elle y est, elle cherche d'en sortir par mille veües, et autant de raisons qui sont des aveuglemens et des extravagances à la lumière divine qui regarde tout dans la vérité ; l'estat en est pénible ; c'est pourquoy nous en voulons sortir et, pour le faire, nous consultons nostre peine, et non la grâce qui nous y tient, et c'est ce qui faict tant de réflexions et de considérations inutiles et affoiblissant la force de l'esprit qui nous doit régir en cette tourmente.

Je confesse avec vous qu'une âme en douleur ne tire avantage ny du silence ny de la parole ; c'est une marque que

(1) B. N. Dupuy 947, f° 213.

sa peine est grande, puisqu'elle n'est pas soulagée de ce qui console les misérables, qui est de parler à ce que l'on aime. Je vous supplie, ma sœur, donnez cette souffrance à Dieu qui préside sur votre vie et si vous avez quelque avantage de sçavoir que l'on compatit à vos maux, ne l'ignorez plus et vous assurez que le sentiment en est très accompli. Vivez à Dieu et en repos, laissant tout à son ordre, qu'il changera quand il voudra.

Je désire que la grâce de Jésus-Christ établisse une vie en vous, détruisant la vostre dans toute son étendue, se laissant seule pour les œuvres de sa gloire. Priez pour nous, et usez de nous selon le pouvoir de Jésus-Christ, qui n'a point de bornes.

CCLXXIX

A UNE URSULINE (1)

Rôle du Directeur. — Le vrai pasteur ne cherche point, comme le mercenaire, les « complaisances flatteuses » pour les âmes, non plus que les « amusemens et les divertissemens ». — Il doit être un « moyen » pour l'âme d'aller à Dieu, et pour Dieu d'agir en elle.

1633.

MA SŒUR,

Nous plaignons vos maux, parce que je ne les ignore pas, et je pense pouvoir dire que je les sçay comme vous. Il est malaysé que vous n'en souffriez pas beaucoup, et que le remède n'en soit douloureux. Vous avez deux contraires qui combattent en vous, et qui cherchent toujours à vaincre, mais avec cette différence que la grâce laisse repos et satisfaction à l'esprit d'avoir fait ce que nous devons, là où la nature nous donne peine et douleur en ses adhérences. Je ne nie pas qu'il y ait quelque chose de pénible en nostre conduite, mais vous ne la pourriez souffrir, si elle estoit autre, et les complaisances flatteuses ne vous conviennent pas ny au vray pasteur qui doit aimer la vie et une nourriture solide aux âmes qui luy sont confiées. Les merce-

(1) B. N. Dupuy 947, f° 157 ; Chaumont, lettre XXI.

naires en tirent ce qui leur est utile ; les amusemens et les divertissemens leur plaisent ; c'est pourquoy ils les cherchent ; mais c'est aussy ce qui enfin les sépare, parce qu'ils en lassent les personnes en qui la pureté de la grâce demande autre chose.

Nous n'avons jamais cherché à nous défaire de vous. Tant que Dieu nous y obligera, et que vous le désirerez, nous tâcherons de vous servir par l'esprit de Jésus-Christ son fils, et sans peine. Je sçay que les sentimens naturels essayent aucunes foys de vous persuader le contraire, mais quand vous aurez l'esprit à vous, et recueilly devant le Saint-Sacrement, vous trouverez que je dis vray, et qu'une autre conduite ne vous seroit pas sy bonne. Un bon père aime sa famille d'une manière bien esloignée de celle dont les estrangers la regardent. Dieu vous oblige à vous considérer comme vivant en nostre héritage, et me donne obligation particulière d'aymer vostre vie dans la droiture, en sorte que Dieu en soit glorifié et les hommes édifiés. Il faut qu'en tous les momens de vostre vie je vous regarde comme je ferois au dernier, sy vous y estiez, et que j'y fusse auprès de vous pour y assister. Il ne doit rien y avoir en moy qui empesche Dieu d'agir en vous, ny vous d'aller à luy. Au contraire, je vous dois estre un moyen pour vous en faciliter la voye, et que vous trouviez force et vertu en moy pour vous donner courage et puissance de vous unir plus intimement à luy. Le reste est inutile, et misère de la vie présente, à laquelle vous devez renoncer, autant que la grâce vous en est donnée.

[Jugez par cecy ce que vous devez estre. Je parle sans intérêt, car hors ce que je dois à Dieu pour vostre salut et pour l'accomplissement de mes devoirs en la charge où je suis] (1), j'aurois joie que vous fussiez tousjours contente, qui en doute ? et que Dieu vous envoyast tous les jours nouveaux sujets de divertissemens ; mais parce qu'il ne luy plaist pas de traiter de la sorte avec vous, au contraire qu'il ayme la souffrance et les espines en vous, je les dois aymer

(1) Ce passage de Dupuy ne se trouve pas dans Chaumont.

avec luy, et me joindre à ses intentions pour vous engager à vivre séparée de toutes satisfactions. Croyez enfin, ma Sœur, que ce qui n'est pas vrayment et solidement (1) Dieu, se passe, et qu'il n'en demeure que de la peine et du regret. Dieu soit avec vous !

Donnez-nous part à vos prières.

CCLXXX

A UNE RELIGIEUSE BERNARDINE (2)

Les Saints possèdent le repos et la stabilité de l'âme en Dieu. — Ce qu'enseigne « la philosophie de la grâce. »

22 décembre 1633.

MA SŒUR,

Jésus-Christ vous bénisse ! Il est temps de rompre le silence avec vous, j'entens celui qui paroist au dehors ; le dedans a cela de singulier qu'il parle sans paroles, et le haut silence que possèdent les saints, qui n'est autre sinon la possession de leur centre, s'exprime mieux que toutes les paroles du monde ne peuvent faire.

Les âmes réduictes à Dieu sont hors du mouvement, parce qu'elles sont en leur repos, mais que ne dit point ce repos ? Le langage en est divin parce qu'il n'est que pour Dieu ; luy seul l'entend, et les âmes qui sont à luy. Elles se parlent, mais sans langage, si ce n'est celui du repos et de la stabilité de l'âme en Dieu. Cela dit beaucoup, non seulement en son estat, mais en ses expressions, et cette manière de parler est sainte, pénétrante, intelligible et claire.

Je n'ayme point vos conséquences ; vous allez au soupçon de mespris, pour n'avoir pas trouvé en une créature ce que vous y cherchiez ; la philosophie de la grâce ne dit pas ainsy ; sa logique a d'autres conclusions ; elle demeure simple en ses pensées, se contente de faire ce que Dieu demande, et rien plus. Entrez dans cette netteté d'esprit, et vous assurez

(1) Chaumont : absolument.

(2) B. N. Dupuy 947, f^o 161.

qu'encore que je ne vous donne pas souvent de mes nouvelles, je ne laisse pas de conserver le souvenir de vostre âme devant Dieu, et de vous servir aux occasions avec la charité ordinaire que vous savez que Dieu nous a donnée pour vous il y a longtemps ; je vous prie, ma Sœur, qu'elle vous oblige à nous donner part en vos prières, afin que je devienne selon le cœur de Dieu, et qu'il me fasse miséricorde...

ANNÉE 1634

CCLXXXI

A UNE SUPÉRIEURE BERNARDINE (1)

Le directeur désire plus de stabilité dans cette âme. Elle a « des assiégemens bien violens. » — La cause en est dans « la raison propre » qui doit mourir en elle. — S'il en était ainsi, « les âmes que Dieu lui a données » l'aideraient à aller à Dieu.

14 aoust 1634.

MA SŒUR,

Je n'improve pas absolument ce que vous m'escrivez ; il y a sujet d'en avoir de la peine, je dis selon la raison humaine ; car, selon Dieu, vous sçavez jusqu'où doit aller la patience chrestienne, et l'humilité d'une âme qui ne veut point de grandeur que celle que Dieu luy donne par miséricorde, et qui dans cette haute et solide pensée se rend insensible à toute élévation et mespris de créature ; mais je m'arreste à désirer que vostre esprit ait de la stabilité pour celles qui vivent autrement avec vous. Je veux que pour celles-là vous soyez tousjours de mesme, que vostre âme ait une assiette immobile, que les pensées mesmes ne soient point, beaucoup moins les retours, ny les résolutions, ny les paroles, ny les œuvres. Vous gagneriez beaucoup si cette fermeté estoit estable en vous, car en vos besoins vous

(1) B. N. Dupuy 947, f° 163.

La Mère Angélique Arnauld était en 1634 « supérieure » du monastère

auriez liberté de recourir à elles, et d'ouvrir vos sentimens pour en avoir assistance et soulagement ; vous les regarderiez aussytost que la peine vous saisiroit, comme personnes capables de vous consoler et de participer à vos travaux ; ce regard seroit de consolation à vostre vie, et vous en tireriez avantage pour la tenir dans une conduite égale et raisonnable. En un mot, on vous seroit toutes choses pour vous faire aller à Dieu dans vos besoins et vous séparer de vous-mesme.

C'est en ce point que je demande la force de vostre courage ; que rien ne trouble cette voye ; que vous soyiez aux âmes que Dieu vous a données, sans souffrir que vostre esprit, par ses retours et ses accablemens, vous empesche de leur appartenir, et de prendre en elles ce que Dieu y a mis pour vous. Je demande cette conduite de vous, que j'estime salutaire à vostre vie ; que vous y renfermiez toutes vos pensées, laissant toute autre chose comme estrangère à vous, et disant en vous-mesme comme les âmes qui possèdent Dieu : « Je suis à Dieu, il est en moy, je le possède. » Qu'y a-t-il qui me doive arrester avec cette possession ? « Qu'y a-t-il qui, avec cette jouissance, me doive estre pénible ? » Toutes choses en ces âmes passent sans faire impression, toutes s'effacent et nulle ne demeure en la pensée, sinon que Dieu est en elles et qu'elles sont à luy. Mais quoy ? il faut pour donner lieu à cette manière de vie que la raison propre meure, afin que l'instinct ne soit point empesché, qui l'est tousjours par les fausses lumières de l'esprit. Sy vous pouvez une fois prendre cette puissance sur vous, le changement ne sera pas petit, vous verrez une manière de vie et d'opération bien esloignée de celle que donne une lumière inconstante et variable qui souvent emporté vostre

du Saint-Sacrement. C'était son titre officiel, celui que lui donnent à cette date les *Mémoires* de Port-Royal. La Mère Geneviève le Tardif était à la même date « abbesse triennale » à Port-Royal, et la Mère Agnès à Dijon. Il y a donc les plus grandes probabilités pour que cette « supérieure bernardine » soit la Mère Angélique. D'ailleurs les termes du contexte paraissent bien s'appliquer aux divisions qui commençaient au Saint-Sacrement. Certaines religieuses, en particulier la Sœur Anne de Jésus, n'acceptaient pas très docilement la direction de leur Supérieure.

esprit, et le captive dans des liens que nous voulons rompre et que nous ne pouvons pas ; le fonds de l'esprit est bon en vous, mais il a des assiègemens bien violens, et qui sont capables de faire beaucoup de peine à la stabilité que vous voulez et que vous aimez certainement. Il y auroit bénédiction très grande à traiter avec vous et une aussy grande paix en vostre âme, sy cette fermeté y subsistoit tousjours, comme aucunes fois elle y est, d'une manière qui vous fait estre selon le cœur de Dieu et selon la vérité de la grâce en vous. Mais quoy ? Il faut souffrir ces interruptions, en attendant que Jésus-Christ, par sa grâce, vous délivre de la captivité. Reprendre souvent courage, ne se lasser point de ses chutes, aspirer à la vie, estimant que c'est beaucoup de la posséder, mesme un moment, quand ce ne seroit que le dernier de la vie, c'est tousjours, par-dessus nos mérites, un effet singulier de la grâce divine qui donne ses dons quand il luy plaist. Je supplie sa miséricorde de vous conserver en sa main, afin que vous viviez tousjours à luy, et non plus à vous.

CCLXXXII

A UNE RELIGIEUSE (1)

« Prendre des mortifications extérieures ce qui sera possible », mais travailler surtout à réformer l'esprit et le cœur, et à acquérir la « stabilité ». Sans quoi, le Prélat ne pourra être utile à cette âme.

30 août 1634.

MA SŒUR,

Je supplie Jésus-Christ de vous donner force dans les travaux de la vie. Vous ne devez point embrasser une voye qui soit au-dessous de vous, mais vous tenir à celle que les infirmités vous présentent et prescrivent. C'est de l'esprit que nous devons servir Dieu, et par cette réformation nous

(1) Chaumont, lettre XXIV. Cette lettre et celle du 26 novembre paraissent bien être adressées à la même personne que la précédente. Mais le manuscrit de Chaumont reproduisant les lettres de Zamet sans aucun titre, nous ne pouvons en donner un autre que celui-ci : A une Religieuse.

establi dans l'innocence ; les mortifications extérieures n'y contribuent que selon le pouvoir que nous avons de les pratiquer ; quand il y a de ce côté-là de l'impuissance, il faut que la vertu intérieure supplée, qui est celle de l'esprit. Donnez-vous à celui-ci, et pour l'autre, vous en prendrez ce qui vous sera possible. Mais, je vous prie, que vostre cœur soit droit devant Dieu et devant les hommes ; qu'il ne soit plus sujet à faiblesse et à tentation ; qu'on y voie une stabilité qui ne s'esmeuve jamais ; qu'il n'y ait plus de combat en vos pensées et résolutions ; qu'elles se souviennent de se suivre toutes sans interruption ; que vous ne soyez pas à cette heure ce que vous ne serez pas dans quelques jours. Cette conduite affermira la grâce, et assurera vos amis pour se donner tousjours la liberté de traiter sincèrement avec vous ; sans quoy, il est impossible qu'ils le fassent, parce que nous ne devons présenter nos pensées qu'aux âmes capables de les recevoir. Toutes choses se peuvent souffrir quant aux faiblesses de la nature, mais celles de l'esprit ne sont pas de mesme, parce que les effets en sont toujours mauvais, nuisibles à soy et à autrui. De ma part, je vous promets fermeté et franchise, mais il me faut des dispositions pour les bien recevoir.

Priez Dieu pour nous, s'il vous plaist.

CCLXXXIII

A UNE RELIGIEUSE BERNARDINE (1)

Dieu seul doit être le principe de nos actions, et non les créatures. —
Les Prophètes en écrivant « ne regardaient pas aux hommes, mais à Dieu. »

31 octobre 1634.

MA SŒUR,

Jésus-Christ vous donne force pour l'accomplissement de ses vérités en vous ! Ce que vous dites est selon la raison de Dieu, il n'y a que ce retour d'importunité qui n'en est pas, non plus que vostre reprise que je ne voulois pas dans la

(1) B. N. Dupuy 947, f° 167.

charité de la créature, mais dans le retour à Dieu, qui veut que la créature parle quand il luy donne de quoy parler, quoyque importunément pour ceux à qui nous parlons. Car, que devons-nous à la créature, quand nous devons à Dieu ? C'est à luy que va la parole et le silence, et nous devons l'un et l'autre, quand il nous y oblige, sans nul égard aux créatures, auxquelles nous devons nous donner sans penser à elles ny à leurs dispositions, mais à Dieu seulement qui doit estre le principe de toutes nos actions.

Pensez-vous que les Prophètes eussent tant écrit, et choses si mystérieuses, s'ils eussent regardé aux hommes et non à Dieu ? C'est à Dieu à qui ils ont rendu l'abondance de l'Esprit qui les faisoit parler, et ont tary la source, la renvoyant à son origine. Je ne dis pas pour cela que vous ayez l'esprit de prophétie, mais je vous allègue ceux qui l'ont eu, afin que vous preniez exemple à la sainteté de leurs dispositions et non à leurs paroles.

Pour le surplus de vostre lettre nous n'y respondons point. Dieu sçayt nos pensées, et les âmes, en son temps, en verront les effets. C'est à sa Providence à tout régir selon sa divine sagesse, et pour sa gloire. Priez pour nous, ma Sœur, et vous assurez de ce que nous vous sommes en Jésus-Christ.

CCLXXXIV

A UNE RELIGIEUSE (1)

Conduite à tenir dans la « voye d'humiliation ». — Dieu veut par elle « abattre » la nature, et l'assujettir à la grâce.

Ce lundy, 26 novembre 1634.

MA SŒUR,

Je crois ce que vous me mandez, et il y a longtemps que je vois cette disposition en vous. C'est ce qui me fait chercher les moyens de vous secourir, parce qu'en effet la grâce y est, et je ne sçay par quel malheur elle n'a pas ses effets au dehors. L'humilité à vous offrir, la patience à

(1) Chaumont, lettre XXV.

attendre la main de Dieu, et la prière fréquente et continue pour l'obtenir, vous tireront de vos maux. En peu de paroles nous vous disons tout : il y a dans la nature quelque violence qui s'eslève et qui se rend difficile à dompter ; Dieu tient cette voye d'humiliation pour l'abattre et la rendre douce à sa conduite et à celle des créatures. Ne vous lassez pas de rendre au bien la victoire de luy mesme ; c'est un effet d'un chef-d'œuvre de la grâce, qu'elle ne fait pas du premier coup. Soyez devant Dieu d'un cœur droit, ayant ce que vous devez aimer, et embrassant les choses pénibles pour l'amour de luy, sans esgard à vostre faiblesse, ny à vos répugnances.

Priez pour moy ; vous sçavez ce que je vous suis en Jésus-Christ.

CCLXXXV

A LA SŒUR MARIE DU SAINT-ESPRIT,
ASSISTANTE DES URSULINES DE CHATILLON-SUR-SEINE (1)

Laisser passer le désordre présent des novices ; parfois il vaut mieux se taire qu'agir. Mais, dès que les âmes « se reconnaîtront », leur faire sentir vivement leurs défauts. — Souhaits de joie spirituelle.

1634.

MA FILLE,

Nous venons de recevoir vos deux lettres, et je prends le loisir d'y répondre, afin qu'elles ne demeurent pas sans vous dire mes sentimens dessus.

Laissez passer le désordre présent de vos novices ; j'espère que d'elles-mesmes, elles se remettront, et vous viendront demander pardon de leurs manquemens. L'inégalité de la vie porte ces changemens, auxquels la miséricorde de Dieu pourvoit en remettant les âmes en leurs devoirs, et cela leur montre plus clairement combien elles doivent ressentir sa divine protection sur elles, sans laquelle la foiblesse hu-

(1) Chaumont, lettre XCVIII. La sœur Marie du Saint-Esprit fut assistante et maîtresse des novices de 1633 à 1636, date à laquelle elle devint supérieure. (Arch. de la Côte-d'Or, série H., 4417, liasse.)

maine est toujours prête à les précipiter en quelques nouvelles misères. J'estime qu'il vaut mieux souffrir et se taire que de s'opposer à ces renversemens ; mais quand ils sont passés, et que les âmes se reconnoissent, il ne faut perdre le temps, ny manquer à leur faire sentir vivement leurs défauts. Voilà ce que nous vous dirons pour elles.

Je vous recommande la joye de l'esprit sur toutes choses. C'est un des dons du Saint-Esprit, et je veux que ce soit une des qualités de Sœur Marie du Saint-Esprit, pour laquelle nous prions le saint Jésus, afin qu'il la conduise de sa main, et la sanctifie de sa grâce jusqu'à la consommation de la gloire, où nous désirons avoir part avec elle par ses prières, pour louer le Dieu de bonté et de miséricorde à jamais.

CCLXXXVI

A LA MÊME (1)

Continuer à prendre grand soin de l'instruction ; c'est la principale vocation d'une Ursuline. — Ne contraindre personne à communier, car cette contrainte donne de grands scrupules aux âmes.

1634.

MA FILLE,

Vos joyes me donnent consolation ; il les faut laisser passer comme le reste, et n'estre plus mélancolique. Les dons de Dieu n'ont point de subsistance en la vie présente, mais ils sont dans la condition des autres choses, excepté que leurs effets se recueillent dans l'éternité, là où les autres meurent en la terre avec nous.

Je loue extrêmement le soin que vous avez de l'instruction ; je vous supplie de le continuer ; elle est très avantageuse aux âmes, en comparaison de quoy le travail qu'on y prend n'est pas considérable ; il reste assez d'heures pour donner à la solitude. C'est vostre principale vocation, de laquelle vous ne sçauriez vous départir, sans blesser la grâce qui vous y a appelée ; je sçays que vous estes trop bonne

(1) Chaumont, lettre XCV

pour y manquer ; au contraire, je me promets que vous tiendrez la main à ce qu'on s'en acquitte dignement.

Je prie Jésus-Christ qu'il vous bénisse, afin que vous agissiez seulement pour sa gloire. Vous donnez les avis qu'il faut à vos filles ; il vaut mieux qu'elles s'occupent de Dieu que d'elles mesmes. Sy elles faillent, elles se peuvent connoistre sans beaucoup de retours sur elles mesmes ; la lumière divine ne manque point aux âmes qui ont soin de se soumettre à luy. Vous ne devez contraindre personne à communier que vous ne sçachiez auparavant la cause véritable de la peine qu'on y a ; cette contrainte donne de grands scrupules aux âmes et il les y faut soulager ; il faut à ces âmes timides beaucoup de charité et de mansuétude.

Né craignez point de nous parler sincèrement ; nous n'avons peine de rien, et puis, vous sçavez la charité que Dieu nous donne pour vous. Jésus-Christ soit avec vous !

CCLXXXVII

A LA MÊME (1)

Condoléances pour la mort du fils aîné de Madame d'Agey.

1634.

MA FILLE,

Nous avons reçu vostre lettre par le bon Père de l'Oratoire, à qui vous l'avez donnée, J'estois en grande peine du mal de la Mère, et je bénis Dieu de le sçavoir passé, et elle entièrement hors de péril. Je vous prie de luy dire que nous la recommandons beaucoup à Nostre Seigneur, afin qu'elle guérisse, et continue à le servir fidèlement.

Je plains la bonne Madame d'Agey sur la perte de son fils aîné, dont la nouvelle est venue icy avant vostre dépesche. Nous prions Dieu pour elle et pour le défunt ; sa vertu doit esdifier toute la communauté, et vous devez, ma fille, prendre cet exemple de constance et de fermeté à soutenir les accidens de la vie, puisque vostre condition

(1) Chaumont, lettre CIII.

vous y oblige plus particulièrement. Il n'y a rien que sa sagesse n'ordonne par sa Providence ; tout est résolu et accompli par sa volonté, laquelle par des raisons à nous inconnues, produit les divers effets qui arrivent en la terre, et c'est pourquoy nous les devons vénérer et révéler avec attention et silence, sans permettre à nostre bouche de s'en plaindre.

Je salue vostre Mère, la sœur Anne de la Trinité, à laquelle je n'escris pas, mais nous ne luy sommes pas moins pour cela devant Dieu (1).

ANNÉE 1635

CCLXXXVIII

A UNE RELIGIEUSE BERNARDINE (2)

« User de la créature dans le même esprit que Dieu nous la donne ». Ne pas nous « l'approprier. » — Autrement elle ne serait pour nous qu' « un instrument de mort. »

10 septembre 1635.

MA SŒUR,

Nous avons receu vostre lettre, et je bénis Dieu de vos bons sentimens. Je vous supplie de leur donner effet, autant que vous pourrez, parce que, demeurant infructueux et stériles dans l'âme, ils sont plus pour sa condamnation que pour sa justification. J'aime la lumière quand elle produit la vertu, assujettissant, par ce moyen, la volonté et les passions à choses justes et raisonnables. La conduite que vous suivez vous y peut servir. J'ay joye de l'utilité que vous en tirez ; mais, souvenez-vous, ma Sœur, d'y regarder Dieu plus que la créature, qui, sans luy, n'est que foiblesse, igno-

(1) La Mère Agnès, dans une lettre datée du 23 juillet 1634 (édit. Faugère) témoigne une grande affection pour cette religieuse. Elle fut supérieure des Ursulines de Châtillon en 1634 et 1635, ainsi qu'en témoignent des actes de réception de religieuses conservés aux Archives de la Côte d'Or, série H., 4.117. liasse.

(2) B. N. Dupuy 947, f° 173.

rance, impuissance et pervertissement ; nous devons user d'elle dans le meſme esprit que Dieu nous la donne ; le préſent qu'il nous en faict eſt pour luy et non pour nous, il faut donc la luy référer entièrement, et non pas nous l'approprier. Nous la devons regarder comme un instrument mort, et de mort dans la vie. Je diſ mort et de mort, parce que, par elle-meſme, elle n'a point de vie, et elle n'eſt capable que d'opérer mort en nous par le dérèglement du péché qui eſt en elle, et qu'elle produiroit en nous, ſi Dieu la laiſſoit à ſa propre miſère ſans le ſecours de ſa grâce.

Pour ce qui eſt de voſtre demeure, laiſſez-en le ſoin à la Providence qui vous gouverne ; c'eſt tout ce que je vous en puis dire, demandant part à voſ prières.

CCLXXXIX

A MADAME DE PONTCARRÉ (1)

Réflexions ſur la fête de la Touſſaint et ſur celle des Trépaſſés. Se détacher de la terre, et penſer « à la vie de l'autre monde. »

[Paris], 1^{er} Novembre 1635.

Ces deux feſtes qui ſe touchent de ſy près, quoyque ſy eſloignées entre elles, quant aux ſujets qu'elles nous repréſentent, montrent par une ſecrète inſtruction de l'Egliſe, le voiſinage qu'il y a, en la terre, entre la vie et la mort, et entre la grâce et le péché.

Auſſy toſt que l'Egliſe finit le triomphe des Saints en la gloire par ſes chants et ſes offices, elle commence celui des défunts qui ſont dans une extrémité preſque oppoſée aux autres, parce qu'en la vie préſente, la ſanté et la vie vigoureuse des corps ſe trouvent ſouvent un moment après ſuivies des rigueurs de la mort. Et en ceſte manière on paſſe de la vie au tombeau. Le meſme ſe rencontre en la ſpirituelle, qui n'a preſque aucun intervalle entre la grâce et le péché qui ſ'y touchent de ſy près, quoy qu'extreſmement

(1) B. N. Dupuy 909, lettre CXXI.

esloignés, qu'un mesme instant voit ces deux différens estats en nous, tant l'incertitude et l'instabilité est grande en la créature, et tant elle est dépendante de la conduite et de la miséricorde de Dieu.

Voilà les pensées présentes de mon esprit, qui est tellement remply de la vie de l'autre monde, que pour peu que je fusse fidèle, j'oublierois celuy-cy et ne le regarderois plus que comme il est, c'est-à-dire une ombre et un songe qui disparoist aussy tost qu'il est formé. Mais ceste oubliance est digne des personnes qui valent mieux que moy, et qui, plus destachées de la terre, sont plus capables que je ne suis de s'élever au ciel.

Je ne comprends pas en ceste élévation, l'oubliance des véritables bienfaits dont nous sommes débiteurs à nos amys. Ce desfault ne peut estre meslé parmy une sy haute perfection ; au contraire, la mémoire qui nous engage à la reconnaissance, est une appartenace de la charité qui veut que l'on ne demeure pas ingrat des faveurs receues. On peut donc sortir de la vie présente en esprit, sans oublier les obligations que nous devons, lesquelles ne sçauroient se présenter à nostre esprit plus à propos que lorsque nous sommes devant Dieu, par qui nous les recevons, et qui aussy en doit estre la récompense.

C'est assez vous entretchir sur un sujet capable de donner de meilleures pensées à vostre lumière qu'à une personne qui n'en a pas assez pour soy-mesme, beaucoup moins pour en secourir ses amis.

Je regrette de ne pouvoir demain accomplir la dévotion que vous aviez désirée. Je suis engagé, il y a quelques jours, où vous sçavez que nous avons des morts qui demandent du secours (1). On seroit heureux sy l'on pouvoit aller en ceste église pâtissante, pour de là passer en la triomphante, où l'on jouit de la paix sans appréhension d'inquiétude et de la vérité sans le meslange du mensonge. Priez que celuy qui y règne me fasse miséricorde.

(1) A l'église des Célestins, où reposaient son père, sa mère et son frère.

CCXC

A UNE BERNARDINE (1)

Sur la solitude et la retraite. — Imiter la solitude et la retraite du Fils de Dieu dans son unité avec son Père. — Demande de prières.

[Paris], 20 décembre 1635.

MA SŒUR,

Vous demandez des pensées sur vostre solitude, et vous en devriez donner aux autres. Celle qui se prend pour Dieu a ses rayons plus purs, et par conséquent plus riches. Regardez ce que Dieu est en son essence, et soyez cela mesme pour luy ; vous serez vraiment solitaire, n'ayant société ny commerce avec aucune chose, sinon à la manière de Dieu, qui, pour se donner à tout, ne sort point de son estre incommunicable, demeurant renfermé en soy, sans qu'aucune chose y entre ny y puisse avoir accès. Establissez cette solitude en vostre esprit ; qu'il soit seul à Dieu, renfermé en sa conduite, séparé de tout pour l'amour de luy, mesme dans l'usage que vous donnez de vous par charité et dans celuy que vous recevez d'autrui. « *Ego et Pater unum sumus* (2) », dit Nostre Seigneur dans l'Evangile. Cette unité est entendue de son essence, et moy je l'entends de cette unité de renfermement et de solitude qui faisoit que le Fils de Dieu, dans ses occupations extérieures mesmes, ne voyoit rien que son Père, n'estoit occupé que de son Père, et ne possédoit rien sinon avec son Père ; sa retraite estoit toute en luy, comme elle estoit toute pour luy, et parce que le Fils estoit tout par le Père, il estoit un, c'est-à-dire solitaire avec le Père.

Voilà, ma Sœur, la vraie solitude des âmes chrestiennes, mais que dis-je ? c'est celle de toute créature raisonnable, parce qu'elle ne peut ny ne doit avoir de commerce qu'avec Dieu, et celuy qu'elle prend ailleurs est injuste et indigne d'elle, s'il n'est pris pour Dieu et référé à luy. La solitude

(1) Troyes, lettre XXXIX ; Chaumont, lettre IX ; B. N. Dupuy 947, f° 469.

(2) Jean, X, 30.

extérieure est donnée pour rompre la société imparfaite que nous avons avec les créatures. Elle est établie pour nous remettre dans nostre vraye solitude qui ne connoît que Dieu, qui ne reçoit que son esprit, qui n'est, ne vit et n'agit dans les choses estrangères que par luy.

Souvenez-vous de ces pensées, sy elles vous sont utiles, et sy Dieu ne vous en donne point de meilleures ; mais souvenez-vous encore plus (1) de celuy qui vous les envoie, afin qu'il soit en luy ce qu'il désire établir en vous, cela veut dire que vous ayez soin de prier pour luy et pour sa parfaite pénitence. Bonjour, ma Sœur.

CCXCI

A UNE RELIGIEUSE (2)

A l'égard de certaines âmes, Dieu a pour devise : Tout ou rien. — Il ne veut point de partage. — Etre donc à lui seul.

[Paris], Décembre 1635.

MA SŒUR,

Je loue vostre silence, parce que la parole seroit inutile. Laissez les créatures en leurs œuvres et que Dieu vous suffise. N'est-ce pas assez pour occuper vostre esprit ? Que voulez-vous de plus ? Vostre vie, la grâce en vous, vostre obligation vous y portent ; qu'il soit vostre plénitude, c'est-à-dire qu'il vous remplisse de telle sorte, que vous ne puissiez rien admettre avec luy. Il ne veut point de partage en vous. Tout ou rien, c'est sa devise, parce que c'est sa condition et la nature de son essence, qui est indivisible en elle mesme et en ses créatures. Elevez-vous à cette vérité ; soyez une pour Dieu comme il est un pour vous ; possédez-le seul, comme seul il vous veut posséder ; que le reste vous soit rien ; en effect, ce n'est qu'un rien.

Les âmes vrayment libres, comme vous la voulez estre, ne tiennent à rien, encore qu'elles ayent une fermeté incapable de changement. Elles regardent Dieu et ce qu'elles

(1) Chaumont : « Souvenez-vous aussy... »

(2) B. N. Dupuy 947. f° 175.

doivent, pour l'amour de luy, regarder en la terre. Elles demeurent immobiles en cette veüe, et laissent aller le reste dans l'ordre de sa Providence, sans le rompre ny l'altérer en façon quelconque, parce qu'elles y voient Dieu agissant dans les mouvemens des créatures, les laissant libres, sans leur donner aucune contrainte. Puisque cela est ainsy, pourquoy voulons nous plus faire que luy ? Soyons semblables à ses instincts, et demeurons séparés en nous mesmes des choses qui nous environnent, nous unissant à Dieu et à ses ordres qui sont tousjours dans la conduite de sa sapience, et dans la liberté de ses créatures, auxquelles il se laisse, sans altérer leurs inclinations ny leurs desseins, si sa gloire ne demande autre chose.

Tenez-vous, ma Sœur, dans ce repos ; soyez à Dieu et rien plus ; que le reste soit hors de vous, séparé de vos pensées, beaucoup plus de vos attentions, demeurant renfermée en vous mesme, afin que l'esprit de Dieu habite en vous, et y soit avec sa paix. Priez-le pour moy, et vous assurez de la charité qu'il nous donne pour vous en tout ce que vous en pouvez souhaiter, et je vous supplie d'en user sans retenue, puisque vous sçavez que la charité de Dieu dans les âmes n'en a point, y estant sans limites que celles que Dieu par luy mesme luy prescrit.

ANNÉE 1636

CCXCII

A MADAME DE PONTCARRÉ (1)

La vie dans le monde a ses « travaux », mais celle des cloîtres, sous des apparences paisibles, a « sa guerre et ses croix. » — Martyre de la vie d'ici-bas, à cause de la distance entre les aspirations de l'âme et la réalité terrestre.

[Paris], Janvier 1636.

Je suis consolé de ma visite et je ne saurois attendre à

(1) B. N. Dupuy 909, lettre CXXII.

demain pour vous dire que je souhaite que Dieu vous oste le sujet qui en a esté la cause ; je veux dire qu'il vous délivre de vostre infirmité, afin que vous alliez à son église luy en rendre grâces, et mettre à ses pieds la vie de vostre âme, pour recevoir de sa bonté celle de son Esprit.

Je confesse qu'en ce point, je souffre avec vous, considérant les sentimens qui vous pressent, et les momens que la peine qui vous en demeure vous fait compter, tant ils sont durs à un cœur que l'esprit de Dieu n'abandonne point. Je souhaite vostre santé parfaite pour vostre personne, et un repos divin que les changemens ordinaires de la vie n'altèrent jamais.

Sy j'eusse eu aujourd'huy un peu plus de loisir, je vous eusse entretenue sur de certaines ouvertures qui m'ont esté faites, sur lesquelles il y a quelque peine à se résoudre. Ceux qui sont au monde, bien qu'ils n'ayent pas envie d'estre du monde, ne laissent pas d'avoir des travaux dont les âmes solitaires sont libres. Mais quoy ? Elles ont le poids de la solitude, qui a ses extrémités, aussy bien que les variétés d'une vie occupée du commerce ; et c'est ce que j'ay eu en ma pensée, voyant les hautes murailles qui vous environnent, et, considérant ce silence qui ne l'est pas moins, je pensois en moy-mesme que l'extérieur avoit quelque chose de paisible qui flattoit les sens, mais que le dedans avoit sa guerre et ses croix.

Ainsy l'âme pressée de toutes parts, ô Dieu, où ira-t-elle ? et pourquoy y a-t-il une si grande distance entre la paix du ciel et les hommes qui vivent en la terre, que ceux qui sont mesme de bonne volonté, semblent ne la posséder pas ? Il faut que la douleur de ceste pensée emporte la vie, et qu'elle fasse mourir à toutes les heures du jour. A la fin, que deviendrons-nous parmy tant de travaux qui ne finissent jamais ? Que j'estime aveugles les personnes qui jugent des hommes par l'apparence extérieure, comme sy le principal de nostre vie n'estoit pas caché en nous, et ouvert seulement à Dieu et à la créature qui sent ses espines et ses maux ! J'estimerois grand avantage de les sentir tousjours pesans, parce qu'ils donnent secours par leur violence, pour se reti-

rer dans le centre qui possède la vraie félicité. Mais d'estre sans estre, et de vivre sans vie, regarder l'éternel et estre porté par son propre poids au temporel ; aspirer à des choses pour lesquelles les forces manquent, c'est véritablement un martyre, que les premiers tyrans n'ont pas connu, mais qui ne doit rien aux gibets et aux roues.

J'approuve vos pensées pour le Caresme. Suivez les librement. Plus elles auront de rigueur sur vous, et plus elles auront de rapport à la saison. Jamais les âmes qui suivent Dieu ne blessent en leurs desseins. Il n'y a que ce qui en esloigne qui afflige. Aussi n'y a-t-il rien de pénible au vray chrestien que la misère qui le sépare de Dieu.

CCXCIII

A UNE PERSONNE DE QUALITÉ (1)

Condoléances sur la mort d'un jeune homme. — « Grandes espérances de sa prédestination ». — C'est cette pensée qui doit adoucir la douleur de son père.

Ce 16 juin 1636.

MONSIEUR,

J'ay seu la mort de Monsieur vostre fils, premier que sa maladie, en laquelle j'aurois essayé de le servir, comme j'y estois obligé par beaucoup de titres, ce que je n'ay peu faire faute d'estre adverty. Je m'en suis acquitté d'une autre manière à son décès, ayant recommandé son âme à Dieu, de la prédestination de laquelle nous devons concevoir de grandes espérances, non seulement à cause de ses vertueuses inclinations, mais encore par la rencontre d'une mort sy avancée qui l'enlève à la terre, afin que la malice ne corrompe point son âme nourrie dans l'innocence.

Il est en lieu de repos et pour jamais. C'est à ce repos et à cette éternité de repos que vous devez arrester vos pensées, sy vous voulez arrester vostre douleur ; car, que peut-on luy souhaiter de plus ? Je vous supplie, Monsieur, que vos

(1) B. N. Dupuy 947, f° 181.

sentiments ne soyent qu'un soulagement de la nature opprimée ; en cette manière vous luy donnerez ce qu'elle demande sans rien oster à la grâce et à vostre vertu qui veut un cœur stable et immobile aux accidens de la vie, qui dit tousjours à son créateur : *Sic fecisti, quia sic voluisti* (1). Adorez l'effet de sa puissance en la détermination de sa volonté, à laquelle nous devons tout ce que nous sommes, et tout ce que nous possédons, parce que nous ne sommes et nous ne possédons rien qui ne soit plus à luy qu'à nous.

Je m'arreste icy n'ayant point de paroles qui expriment la compassion que j'ay de vostre douleur, ny qui tesmoignent, comme je le désire, ce que je voudrois faire pour la soulager ; vous n'en douterez point, si vous me faites la faveur de me croire autant que je suis... etc.

CCXCIV

A UN ECCLÉSIASTIQUE (2)

Condoléances sur le même sujet. — Appel aux sentiments chrétiens et sacerdotaux de cet ecclésiastique.

16 juin 1636.

MONSIEUR,

Je ne me sçaurois taire auprès de vous, ayant sujet de parler sur la mort de ce fils unique que Dieu vous a ravy pour le loger dans son sein, et y donner à son âme une demeure éternelle. Je vous supplie, consolez-vous en cette affliction, et consolez monsieur vostre frère ; vous luy devez cet office, non seulement comme chrestien, dont les vertus ne sont rien sy la charité ne les anime, mais encore comme prestre selon l'ordre de Melchisédech, dont le sacrifice est éternel en la personne de Jésus-Christ, et éternel en nous par nostre caractère, et qui par conséquent nous oblige à relever les espérances des hommes à la vie à laquelle l'éternité de Dieu nous a appelés. Il me semble que d'alléguer d'autres pensées, c'est traiter les chrestiens en infidèles et

(1) Jonas, I, 14.

(2) B. N. Dupuy 947, f° 179. Chaumont, lettre CIV.

rappeler la raison humaine avec ses lumières, là où la divine seule doit paroître et présider, comme plus puissante et plus assurée pour nous armer contre nostre foiblesse, et nous faire dire en tous temps et en toutes occasions, d'un grand courage : « *Fiat voluntas tua, sicut in cælo et in terrâ.* »

Je parle comme sy la perte ne me touchoit point ; pardonnez-moy, elle m'est sensible, parce qu'elle est vostre, et que je vous ayme il y a longtemps, vous le sçavez ; mais je parle librement, parce que je parle à un chrestien et à un serviteur de Dieu ; je parle à son ministre qui ne doit avoir d'autre volonté que celle de son maistre. Nous parlerons à Dieu, comme desjà nous avons fait, et par son Fils qui est son Verbe, et qui est propitiation pour les vivans et pour les morts ; il ne nous refusera pas, demandant miséricorde pour le fils unique, duquel nous ne désirons pas la vie qu'il a perdue, mais celle qui ne connoist point la mort. J'espère que sa bonté nous escouterà, et que vous me croirez à mon ordinaire...

CCXCV

A UNE BERNARDINE DE PORT-ROYAL (1)

Le Prélat déplore la division qui règne à Port-Royal, et au Saint-Sacrement. « On peut avoir charité pour tout le monde ; il n'y a que la petitesse du cœur et de l'esprit qui en empêche. »

Le 29 juillet 1636,

MA SŒUR,

Le silence n'est pas tousjours une marque d'oubly, d'autres considérations y obligent quelquefois (2). Cela ne di-

(1) B. N. Dupuy 947, f° 185.

(2) A cette date du 29 juillet 1636, la rupture venait d'avoir lieu, ou était imminente, entre Port-Royal et Zamet. Depuis l'année précédente, deux partis s'étaient formés dans le monastère du Saint-Sacrement : celui de Zamet, directeur officiel, et celui de M. de Saint-Cyran, directeur délégué par Zamet. Déjà Mlle de Chamesson, dite Sœur Anne de Jésus, qui était comme la tête du parti de Zamet, avait été exclue de cette maison (juin 1636) ; la duchesse de Longueville, sa protectrice et son amie, l'était venue prendre dans son carrosse à la porte du couvent de la rue Coquillière, dont elle ne

minue rien du sentiment que nous avons de vous offrir souvent à Dieu, afin que sa bonté vous sanctifie de plus en plus dans ses conduites. Je vous supplie d'y adhérer, et, par cette soumission, vous faire un mesme esprit avec luy, recevant tout dans cette unité qui donnera un merveilleux repos à vostre âme. Car, que faut-il après Dieu, et que ne possédons-nous point en le possédant ? Si nous cherchons autre chose, ce n'est pas par l'esprit de Dieu, mais par les instincts de la nature qui veut des satisfactions que Dieu rejette, et que nous ne recevrons jamais si nous luy estions fidèles.

J'ayme la paix avec Dieu et pour l'amour de luy avec le prochain. Je veux l'union et, par conséquent, la division me déplaist. On peut avoir charité pour tout le monde ; il n'y a que la petitesse du cœur et de l'esprit qui nous en empesche. Si nous avions part à l'esprit de Dieu, nous sçaurions vivre avec tout le monde, quelque contrariété qu'il y eût ; sa bonté va jusqu'à bien faire à ses ennemis, faisant pleuvoir sur eux comme sur les justes et luire sa lumière sur les méchans comme sur les bons. Nous, au contraire, comme si nous avions plus de zèle pour sa gloire que luy, et plus d'innocence qu'il n'en a, nous armons nostre courage et nos langues contre les hommes pour les persécuter et les affliger, bien que souvent ils ne soyent pas coupables, parce que ce n'est pas le zèle de la charité, qui est toujours accompagnée de sçience, qui nous fait agir. O Dieu ! ma Sœur, que cette conduite est esloignée de la vie des saints, auxquels il a fallu de grands appareils avant que de se porter à une guerre ouverte contre le prochain, qu'ils ont toujours respecté comme l'image de Dieu !

voulait même plus franchir le seuil. Bientôt Zamet lui-même allait être prié par la Mère Agnès, à l'instigation d'Angélique, de ne plus venir au monastère. Cependant, il devait continuer quelque temps à diriger les religieuses qui lui demeuraient fidèles, en particulier Marie-Claire Arnauld, ou tout au moins, par politesse autant que par dévouement, il répondait à leurs lettres. Cette lettre du 29 juillet et la suivante du 28 septembre, sont certainement adressées à l'une de ces religieuses, peut-être à Marie-Claire elle-même, qui lui était la plus attachée, « dans la créance où elle était, écrit sa sœur Angélique, qu'il n'y avait pas au monde un plus grand saint que cet évêque. » (*Mémoires pour servir à l'Histoire de Port-Royal*, Utrecht, 1742, I, p. 367.)

Attendant ce jour qui nous donnera la consolation de vous parler, priez Dieu pour nous, et donnez lieu à son esprit en vous, afin que la paix règne en vostre âme.

CCXCVI

A UNE BERNARDINE (1)

Si cette âme trouve en lui « quelque secours à la nature accablée », le Prêlat s'efforcera de servir au soulagement de son esprit. Cependant, même en cette circonstance, il y a quelque renoncement à faire. — Il l'engage à se soumettre franchement à la conduite qui lui est proposée dans le monastère.

Ce 28 septembre 1636.

MA SŒUR,

Nous avons tousjours une singulière consolation de servir au soulagement de vostre esprit, et je vous supplie, si vous pensez que Notre Seigneur nous donne quelque vertu pour cela, de vous en prévaloir librement.

Les âmes qui cherchent leur repos pour elles mesmes ne sont pas dignes de le trouver, mais celles qui cherchent quelque secours à la nature accablée pour luy donner force de servir à l'esprit, Dieu souvent permet qu'elles le trouvent, afin qu'elles le servent avec plus de facilité. Il est vray qu'en cette facilité mesme il y a quelque renoncement à faire, puisque nous sommes en la terre pour n'avoir autre appuy que la foy, dans la vérité de laquelle nous devons posséder tous nos biens, et par conséquent y renfermer toutes nos voyes et nos avantages. Je vous prie, ma Sœur, établissez vous-y ; que toute autre chose ne vous soit rien ; que sy vous en recevez quelque aide, que ce soit avec séparation de vostre esprit, considérant que la créature n'auroit aucune vertu pour vous, si le créateur ne la donnoit. Dans cette pensée, prenez force en celui qui est le Dieu fort, par ce qu'il est en son essence et en sa puissance, à laquelle nulle résistance ne peut faire d'obstacle ; que sa grâce soit vostre soutien, sa vérité vostre lumière, et son esprit vostre conduite, pour dissiper vos obscurités, sous-

(1) B. N. Dupuy 947, f° 183. Voir la note (2) de la p. 533. Zamet, loin

tenir vos foiblesses, et dompter les rébellions que l'esprit d'Adam verse continuellement en nous. Prenez puissance, pour développer vostre esprit de ses liens ; qu'il soit libre en la liberté de la grâce que Jésus-Christ vous a acquise, sans donner lieu à beaucoup de pensées et de veües qui ne sont rien à une âme généreuse, et qui sont beaucoup à celles qui les considèrent.

Pour le surplus de vostre lettre, vous sçavez ce que vous devez à l'obéissance à laquelle vous devez vous rendre en toutes choses, parce qu'il n'y a point de voye plus assurée, ayment ce que l'on ayme, révérançant ce que l'on révère et vous soubmettant franchement à la conduite qui vous est proposée. Ce sont là les pensées et les souhaits que nous avons pour vous, ma sœur. Donnez-nous part à vos prières.

CCXCVII

A UNE RELIGIEUSE BERNARDINE (1)

Cette religieuse sortie du monastère du Saint-Sacrement doit continuer à vivre ailleurs de la même manière. — Elle doit persévérer dans la grâce de sa vocation, et soutenir avec fermeté toutes les oppositions et difficultés qu'elle rencontrera.

[1635 ou 1636].

MA SŒUR,

Je supplie Jésus-Christ vous donner persévérance en la force de son esprit sur vous. Nous apprenons avec grande joye la conférence que vous avez eue, et dont vous nous

d'exciter cette religieuse à la révolte, l'engage à l'obéissance qui est, dit-il, « la voye la plus assurée » et lui conseille de se soumettre « franchement à la conduite qui lui est proposée. »

(1) Chaumont, lettre CII. Les *Mémoires* de Port-Royal n'indiquent que deux religieuses qui soient sorties, l'une de Port-Royal, l'autre du Saint-Sacrement. La première est la sœur Suzanne du Saint-Esprit (de la Roche) qui demanda à sortir en 1635 ; elle voulait, au dire de la Mère Angélique, remettre le monastère sous la juridiction des Abbés de Cîteaux, et ne pouvant persuader les sœurs, elle se fit demander par une jeune abbesse de l'Ordre, Mine d'Argensoles, au diocèse de Soissons, afin d'aller l'aider à réformer son monastère. Elle alla voir la Mère Angélique au monastère du Saint-Sacrement, et y resta quelques jours, puis elle partit, malgré les efforts de la Mère Angélique pour la retenir. Elle fut plus tard abbesse de Maubuisson, après la Mère

faites récit par vostre lettre. Vos raisons ont esté bonnes et bien choisies, et Dieu qui vous les avoit inspirées y a donné bénédiction, ayant eu la puissance de surmonter les difficultés qui s'opposoient aux meilleurs desscins que vous pouviez prendre.

Ce n'est pas assez, ma fille, en cette nouvelle rencontre de vostre vie d'avoir bien commencé ; il faut finir de mesme, persévérant en la grâce de vostre vocation par la fermeté de vostre esprit, avec laquelle vous devez soutenir les oppositions que Dieu vous y voudra faire souffrir. Plus le bien que vous chercherez est combattu, et plus vous le devez aimer, Dieu ayant dessein de le rendre tel, que vous bénirez en la terre et au ciel sa bonté de vous l'avoir fait acheter au prix de tant de travaux qui vous y arrivent. Offrez vostre âme à Jésus-Christ, afin qu'elle soit dirigée de sa main parmy les orages, et qu'elle entre en la grâce que les contradictions de la sienne luy ont méritée, pour porter les vostres saintement. De toutes les occupations d'une âme chrestienne en la vie présente, il n'y en a point que Dieu ayme plus en nous que la souffrance, non seulement parce qu'elle luy représente l'image de son Fils crucifié par luy, je veux dire pour sa gloire, mais encore parce qu'elle luy descouvre l'excellence de la charité dont nous l'aymons, de laquelle nous ne sçaurions jamais donner de meilleures preuves de ce qu'elle est que par les travaux que volontairement nous embrassons pour luy. Ces deux considérations doivent fortifier vostre esprit, et l'engager à renoncer aux contrariétés de vostre vie avec une force qui exprime en vous, autant que vostre infirmité en est capable, celle dont Jésus-Christ a voulu embrasser le tourment de la croix.

Je le supplie, ma fille, de vivre en vous, aussy bien en crucifiant vostre âme qu'en la comblant de ses divines consolations et bénédictiones ; qu'en tous estats vous soyez éga-

Suireau, et l'évêque de Langres la dirigea jusqu'à sa mort (*Mémoires pour servir...* Utrecht, 1742, t. I, p. 361.)

La seconde religieuse à qui cette lettre a pu être adressée est la sœur Anne de Jésus, qui sortit du monastère du Saint-Sacrement en 1636, à la suite des divisions qui régnaient dans le monastère. Voir la *Vie de Sébastien Zamet*, livre II, ch. IV.

lement à luy, bénissant son nom et ses conduites sur vous, quelque travail qu'elles opèrent en vous.

Nous ne vous disons rien de vostre vie présente qui doit estre la mesme qu'au Saint-Sacrement, toujours adhérente à Dieu, et appliquée à luy pour l'accomplissement de toutes ses volontés. Il est raisonnable que vous demeuriez la mesme vers luy, puisque comme vous dites fort bien, pour estre passée d'un lieu à un autre, vous n'estes pas sortie de la religion. Vous devez donc en cette pensée servir Dieu dans les mesmes désirs, avec la mesme séparation des créatures, et la mesme conversion de vostre âme à Dieu, en qui vous devez regarder les changemens qui arrivent dans une stabilité qui honore celle de Dieu et tous ses desseins.

CCXCVIII

A UN RELIGIEUX (1)

Comment le Prélat se console de la mort de son neveu. — Remerciements pour les prières faites à son intention.

Ce 2 octobre 1636.

MON RÉVÉREND PÈRE,

Il me semble que l'une des meilleures études de l'âme est de se préparer de longue main aux accidens de la vie, afin qu'ils ne surprennent pas, et qu'ils trouvent l'esprit fortifié de vertu, pour résister à la foiblesse qu'ils esveillent en nous. Je me suis attendu il y a longtemps à ce qui est arrivé à nostre famille (2), et c'est ce qui m'en a rendu l'esvènement moins sensible, joint que c'est assez de sçavoir qu'il n'y a rien en la vie qui subsiste avec permanence que les choses qui n'en sont pas, desquelles aussy nous ne devons pas ap-

(1) Chaumont, lettre CVIII.

(2) Ce neveu, dont le Prélat parle à la fin de sa letre, était le fils de Jean Zamet, tué au siège de Montpellier en 1622, et de Jeanne de Goth de Rouillac, nièce du duc d'Epemon. Il se nommait, comme son oncle et son grand-père, Sébastien Zamet, et portait le titre de baron de Beauvoir. Il « décéda, dit son épitaphe à l'âge de 22 ans, à Compiègne, en l'an 1636, le 6^e jour de septembre, et fut apporté aux Célestins de Paris, le 16^e jour du dit mois, à sept heures du soir. » (Bib. Nat. Cabinet des Titres, n° 515).

préhender la perte, parce que personne ne nous les peut ravir, sy nous ne le voulons. *Aux âmes chrestiennes, tout est gain, mesme ce qui nous sépare de tout* (1), comme dit l'Apostre. Que nostre vie soit attachée à Dieu, et nostre esprit à son éternelle vérité, nous trouverons avantage en la perte de toutes choses.

Voilà de quoy je console mon esprit, essayant dans la pensée de ces maximes, de passer doucement ce qui passe de soy-mesme, encore que nous ne le voulions pas. Je vous suis obligé et à vos Pères de la charité que vous avez faite à feu mon neveu, et je vous en remercie de toute ma puissance, vous assurant que je suis, en récompense, prêt à vous servir en toutes occasions.

CCXCIX

A UNE DAMOISELLE (2)

Le Prélat prie pour cette âme « languissante en sa peine. » Il désire que le Saint-Sacrement la fasse « vivante de sa vie, et mourante de la mort d'elle-même. »

Je suis en silence au regard de vous, mais non devant Dieu à qui je demande secours pour vostre âme languissante en sa peine. Je sçay bien que mes demandes ne méritent rien, mais je ne sçay pas sy, par miséricorde de Dieu, elles n'obtiendront quelque chose de sa bonté. Je le désire extresmement afin que vous soyez libre de tous liens, sinon de ceux qu'une âme chrestienne doit avoir en cette vie, lesquelles luy sont laissés pour l'assujettir davantage à Dieu.

Je désire que le Saint-Sacrement fasse cette merveille en vous, qu'il vous fasse vivante de sa vie, et mourante de la mort de vous-mesme ; que Jésus-Christ se rende fort

(1) Philipp. I. 21 ; Rom. VIII., 28.

(2) B. N. Dupuy 947, f° 193. Le recueil de Dupuy ne contient que deux lettres adressées « à une Damoiselle ». L'autre, nous l'avons dit, est adressée à Mme Le Maître, alors à l'Hôtel de Longueville. (Voir p. 488). Il y a quelque apparence que celle-ci, très rapprochée de celle-là dans le recueil (f° 193 et f° 204), avait aussi pour destinataire Mme Le Maître.

On remarquera que les lettres qui suivent ne sont pas datées, et que les dernières qui portent une date sont de 1636, époque de la rupture de Zamet avec Port-Royal.

qu'il y vive en sa vertu ; c'est assez qu'il soit mort une fois pour tous ; sa gloire ne peut souffrir une nouvelle mort sans violence et sans avilissement de son estat. Il est glorieux et triomphant dans les cieus, faictes qu'il le soit aussy en vous, et ne permettez pas que vostre foiblesse luy ravisse ce que la vertu et la puissance de la divinité luy a donné. C'est par elle qu'il est entré dans le règne de sa gloire, vous ne devez pas souffrir que la bassesse humaine en vous l'en sépare, et qu'il soit autre en vous qu'il n'a droit d'y estre. C'est luy faire injure de vivre comme s'il n'estoit point mort pour nous, et de suivre les mouvemens du sens, comme sy son sang estoit sans vertu. Il faut resveiller son esprit en vous, commencer à luy donner sa vie, afin qu'il anime vos œuvres, et les conduise en la droicture des voyes de Dieu.

CCC

A UNE SUPÉRIEURE URSULINE (1)

Souffrir avec patience les maux de la vie, et les épreuves que Dieu envoie ; nul n'en est exempt. Exemple de Saint Paul. — Adorer la sagesse de Dieu, bien que ses desseins nous soient inconnus.

MA SŒUR,

Jésus-Christ vous bénisse ! Pour mon voyage, je vous assure que je le feray le plus tost que je pourray ; je le désire comme vous, pour la consolation de vostre âme et du Monastère ; j'espère que Dieu y pourvoira.

Abandonnez-vous à sa Providence, et essayez de souffrir vos maux dans la veüe de la gloire que Dieu en tire, et de l'avantage qui en arrive à vostre salut. Vous sçavez que le propre de la terre, depuis la malédiction du péché, est de porter des espines ; aussy, depuis le mesme péché en nous, la vie ne fournit que des travaux, et tousjours ils nous suivent, et nous donnent sujet de mériter par la patience ; les autres ont des langueurs comme vous, et des

(1) B. N. Dupuy 947, f° 193.

ennuys avec les maladies corporelles qui les travaillent. Saint Paul a eu ses travaux, comme le reste des hommes, et la grâce apostolique ne l'en a point exempté, non plus que ses visions et ses ravissemens. Quand il plaist à Dieu, il faict allier le Ciel et la terre, la grâce et la misère du péché, la sainteté et la bassesse de la nature, en un mot tenir une personne dans la religion et luy faire souffrir les sentimens d'Adam ; il faut le laisser faire et soutenir humblement ces espreuves, attendant le jour de nostre rédemption.

Voilà ce que je puis vous dire, adjoustant que Dieu estant bon comme il est, et puissant en mesme degré, il peut, s'il veut, vous soulager en ces maux qui vous pressent ; ne le faisant pas, il faut adorer sa sapience qui gouverne sa bonté et sa puissance par la règle de ses conseils, auxquels nous devons nous rendre, bien qu'ils nous soient inconnus, et que souvent nous en ressentions la conduite très rigoureuse.

CCCI

A UNE RELIGIEUSE (1)

Manière de servir Dieu, et de l'aimer dans la souffrance et la maladie.
« Soyez victorieuse de vos maux par l'amour. » Le cœur n'est jamais si malade, qu'il ne puisse toujours aimer.

Il me semble que Jésus-Christ veut estre et vivre en vous infirme et malade. Laissez-luy la manière de vie qu'il choisit sur vous ; cette voye a sa perfection et sa sanctification, aussy bien que les autres, mais elle demande tolérance et humilité. Vostre œuvre et vostre travail, c'est la langueur et la souffrance ; elle vous est donnée en partage, ne la refusez pas ; c'est Jésus-Christ qui vous la donne ; sa main rend toutes choses aymables à qui l'ayme. Aymez-le et que son amour vous suffise, parce qu'il porte la richesse des âmes en soy. L'amour est plus fort que la mort, il dompte toutes choses ; soyez victorieuse de vos maux, par l'amour. Il a triomphé en la croix de Jésus-Christ ; faites

(1) B. N. Dupuy 947, f^o 191.

qu'il triomphe aussy en la vostre, et que le lict, les abbatemens, les douleurs et les langueurs de l'esprit et du corps, soient les degrés qui vous eslevent de la terre, pour vous approcher du ciel. Vostre cœur ne sera jamais sy malade ny sy impuissant qu'il ne puisse tousjours aymer ; sa vie c'est sa puissance en l'amour ; qu'il ayme autant qu'il aura de vie.

Voilà vostre voye et vostre conduite ; c'est celle que je vous présente pour y establir vostre repos. Que tous vos désirs soient renfermés dans les limites de vos pouvoirs, et si vous ne pouvez rien, ne désirez rien ; nous ne devons désirer que quand Dieu désire ; la cessation de ses désirs doit estre la nostre ; de faire plus, c'est opposition à Dieu et, par conséquent, inquiétude. J'ayme et je révère les âmes qui n'ayment que ce que Jésus-Christ ayme pour elles, sy la vie, la vie, sy la mort, la mort, sy la maladie, la maladie, et ainsy de tout le reste. Renfermez-vous dans vos impuissances, et sy vous ne pouvez faire que deux pas, ne taschez pas d'en faire davantage ; en cette manière je dis que le royaume de Dieu ne souffre point de violence, mais qu'il est donné à ceux qui font la volonté du Père. Que cette volonté vous tienne lieu de toutes choses ; hors elle soyez morte, sans estre, sans vie, sans désirs, sans volonté et sans sentimens ; en la souffrance, vous ne serez rien, sy Dieu ne veut rien de vous que la souffrance. Soyez en tous les momens ce que Dieu vous faict estre et rien plus ; en la gloire vous serez toutes choses.

Jésus-Christ confirme son esprit et son œuvre en vous !

CCCII

A UNE BERNARDINE (1)

Le Prélat ne veut pas « rebuter » cette âme. Il ne lui a écrit que « dans l'esprit de vérité, sans passion quelconque. » — Qu'elle « voie ses lettres hors du trouble » et elle les trouvera « charitables et raisonnables. »

MA FILLE,

Jésus-Christ vous bénisse et fortifie son esprit et sa vérité en vous ! Nous apprenons avec consolation ce que vous nous mandez de vos sentimens. Ils ne sçauroient estre sy mauvais que je ne les trouve bons quand vous prenez la puissance de les déclarer ; aussy cessent-ils à l'heure mesme d'estre ce qu'ils estoient (2), et l'humilité de la confession les rend droits et justes devant Dieu.

Je vous supplie, pour l'amour de luy, de ne croire jamais que je m'esloigne de vous tant que vous voudrez demeurer proche de nous. Je vous le dis aussy sincèrement et véritablement que sy j'estois devant Dieu, que je n'ay aucun mouvement de vous rebuter ; au contraire, plus je voy de franchise en vous et plus je me sens obligé de vous donner secours, et vous aider à vaincre vos peines. Je ne vous ay escrit que dans l'esprit de vérité, sans passion quelconque et pourquoy l'aurois-je ? Estes-vous seule imparfaite en la terre ? Je connois ce que vous estes jusqu'au fond de vous-mesme, et, vous n'avez pas plus de lumière de vos misères que j'en ay ; puisque je vous les manifeste, c'est une marque que je ne les tiens pas incurables, mais il est vray que vous n'y remédierez pas sans souffrir, et sans une extraordinaire fidélité à demeurer soubmise à la conduite que l'on vous donne.

Il vous faut un esprit humble et patient, qui se serve des momens que Dieu luy donne pour rentrer dans la vérité selon laquelle vous devez continuellement agir ; voilà vous .

(1) B. N. Dupuy 947, f° 216.

(2) D'être mauvais. Ce mot a été écrit, puis rayé dans le manuscrit.

parler comme à Dieu. Je n'ay jamais eu autre disposition pour vous que celle-là, et bien que l'on m'ayt escrit qu'on s'estonnoit pourquoy je me donnois la peine de vous adresser des lettres, je ne m'en suis pas pourtant rebuté. J'ai continué tant que vous ayez cessé de me donner des vôtres. A mon advis ce qui m'y engage, c'est que je connois la grâce et la vérité dans le fonds de votre âme, qu'il n'y a que la tentation et la violence de votre naturel qui couvre ses effets et les lumières qu'elle vous montre. La demeure donc de la vérité et de la grâce en vous me tire dans l'espérance de votre changement, et cette espérance m'empesche de me taire. Sy tout estoit mort en vous, je le serois aussy ; je ne parlerois plus, car de parler aux morts, c'est perdre son temps et sa peine ; mais parce que vous estes vivante, bien que d'une vie souvent petite, foible, et cachée sous la vie de l'homme et sous la violence de la passion, je m'adresse à vous ; je parle à cette vie secrète et cachée, petite et foible, pour la mettre en évidence, et faire que par sa lumière elle dissipe vos nuages, et confonde votre tentation.

Je vous prie, pour Dieu, ma Sœur, voyez mes lettres hors du trouble, quand votre âme est paisible ; je m'assure que vous les trouverez charitables et raisonnables. En somme, Dieu sçait ce que nous vous sommes, et sans flatterie je le dis ; après quoy vous en croirez ce qu'il vous plaira. Cela n'empeschera pas que je ne demeure dans sa sainte charité, et dans le désir de vous servir dans la vérité et droiture de son esprit.

CCCCIII

A UNE FILLE SPIRITUELLE (1)

Il n'y a rien de si puissant « pour nous retenir dans les occasions du monde » que la pensée de la présence de Dieu. — Ne regarder que lui, et les « rencontres du monde » ne serviront qu'« à nous élever davantage à Dieu. »

Vous me consolez des bons sentimens que votre lettre me témoigne. Je n'osois entrer en ce discours avec vous, esti-

(1) B. N. Fonds Dupuy 947, f° 187.

mant que vous sçaviez tout ce que je puis dire sur ce subject ; mais, puisque vous le désirez, je m'y accorde.

Il n'y a rien de si puissant pour nous retenir dans les occasions du monde que la présence du Créateur du monde ; il est partout, et il voit tout ; et vous et vos actions luy sont plus présentes qu'elles ne sont à vous mesme ; tellement, que comme vous ne pouvez vous desrober à ses yeux, vous ne pouvez aussy qu'il ne vous voye et ne vous cognoisse partout, non seulement qu'il vous cognoisse, mais qu'il vous juge en vos pensées, en vos désirs, en vos affections, et en vos œuvres. Sa science est accompagnée de jugement, c'est une science judicieuse, qui discerne véritablement les choses, et qui les démesle toutes, sans qu'il confonde le mal avec le bien, ny qu'il prenne l'un pour l'autre. Or comme c'est un grand malheur aux meschans d'avoir un tel juge de leur vie, c'est une très grande consolation aux bons, qui voyent dans la lumière de cette vérité que je vous desduis, que leurs bons sentiments et leurs saintes actions ne sont point incogneues au divin Esprit, et sans doute ce qui leur doit donner un grand courage pour demeurer fermes en la vertu, et persévérer en l'accomplissement de ses volontés. Car, qu'y a-t-il qu'une bonne âme ne fasse pour un Dieu qui la contemple tousjours et qui sçait jusqu'aux moindres et plus secrets mouvemens de son cœur ? Certes cette considération est pour la faire aller bien loin, et pour luy donner moyen d'entreprendre choses bien pénibles, non par la considération de la bonté du Seigneur auquel vous voulez servir, qui ne laisse rien sans récompense, mais par le sentiment et l'impression que son amour doit faire en vostre cœur, qui le doit servir pour luy mesme, et embrasser les actions de la vertu, parce qu'il l'ayme, et qu'elle plaist à ses yeux.

Je vous supplie donc par Jésus-Christ, qui a conduit sa vie en la terre, pour l'amour de vous, par des mouvemens et des principes sy desgagés de sa gloire et de ses intérêts, de luy offrir la vostre par les mesmes sentimens ; que vostre cœur, en ses pensées, en ses désirs, en ses actions ne regarde que luy ; qu'elle soit toute pour luy, comme elle est toute

à luy, parce que vous la luy avez donnée, et parce qu'il en est le créateur et le réparateur ; en cette manière, vous ne craindrez pas le monde ny ses rencontres ; elles ne seront plus que pour vous eslever davantage à Dieu et pour accroistre les mérites de vostre couronne. Le monde vous sera à mespris, et ce que vous y verrez vous desplaira, estant contraire à Celuy qui vous donne son amour pour avoir le vostre, qui a voulu servir de modèle à nostre vie pour la rendre digne de la jouissance de la sienne.

Puissiez-vous dire dès maintenant comme l'Apostre : *Je vis, moy ; ce n'est pas moy, c'est Jésus-Christ qui vit en moy* (1). Je le supplie d'estre à jamais vivant et triomphant en vous.

CCCIV

A UNE SUPÉRIEURE (2)

Une supérieure doit accomplir les devoirs de sa charge, sans se regarder elle-même ni ses dispositions. — Dans ce monastère, « on cherche trop à imiter, et pas assez à connaître et à comprendre ». — Combattre cet esprit moutonnier.

Nous ne manquons point de charité pour vous et j'ay peine de voir que vos renversemens vous en donnent la pensée. Ils sont en vous pour vous faire souffrir, mais non pour vous attirer à ce qu'ils sont, et à ce qu'ils opèrent en vous. Il faut qu'en eux vous demeuriez dans l'immuable vérité de ce que Dieu est en vous et de ce qu'il est dans les âmes pour vous ; les ténèbres et les nuages de vostre esprit peuvent offusquer sa lumière, mais ils ne la doivent pas détruire.

La supériorité vous engage à servir les âmes ; dans ce service vous ne vous devez jamais regarder vous mesme, ny vos dispositions et vous devez agir selon les obligations de vostre charge, et en accomplir les devoirs en quelque manière que ce soit que vostre âme soit disposée ; la puis-

(1) Galat., II, 20.

(2) B. N. Dupuy 947, f° 221.

sance divine qui vous impose cette loy n'est point liée à sa loy ny à vous qui y estes assujettie ; elle agit dans sa force et sa liberté, sans dépendance que d'elle-mesme et de l'ordre de sa divine sapience ; c'est elle seule qui la dirige, qui l'estend, qui la resserre, qui la rend forte ou foible, mais la créature n'y peut rien ; elle s'en sert quand elle veut, elle la laisse aussy, quand il luy plaist ; elle demeure tousjours en estat d'atteindre à ses fins, et il n'y a rien qui luy puisse résister quand elle veut vaincre.

Qu'y a-t-il dans la veüe de cette vérité qui vous empesche ? Faictes ce que vous devez, et Dieu fera ce qu'il voudra ; moins il se servira de vous dans vostre service, plus il fera pour vous et pour les âmes ; vostre service sera plus saint, sa conduite sera plus pure, parce qu'elle ne sera point meslée de la vostre. Au lieu donc de croire que vous ne sçauriez donner aux âmes ce que vous n'avez pas, et qu'estant en ténèbres, vous ne leur sçauriez donner de la lumière, ny les approcher de Dieu, vous en voyant rejetée, croyez tout le contraire, non dans vostre puissance, mais dans la sienne, non par vostre vertu, mais par sa bonté, qui veut la sanctification des âmes et leur avancement dans ses voyes et sa vie, quand elles ne s'y opposent pas. Ne vous regardez jamais quand vous avez à faire l'œuvre de Dieu, mais considérez Celui qui vous l'impose, et sy vous renversez tout, pensant tout édifier, soyez assez humble, non seulement pour souffrir, mais pour aymer ce renversement, car pour Dieu il faut tout estre, et n'avoir rien qui nous tienne. Les Anges luy servent à tout, aussy prests à détruire le monde qu'à le former, sy la puissance leur en estoit donnée. Les démons, servent à sa gloire et à la sainteté des créatures, et Dieu les lie aux âmes, non pour les perdre, mais pour les sauver, et ils subissent la rigueur de cette ordonnance de faire chose sy contraire à eux, parce qu'ils savent ce que la créature doit à son créateur, et qu'il faut qu'elle plie, malgré mesme qu'elle en ayt, soubz la force de son bras et la vertu de sa main.

Je n'ay pas entendu en la manière que vous me mandez ce que j'ay dict à N., car je sçays que vous n'avez nulle

peine à la sincérité ; mais j'ay voulu dire que l'on parle souvent en vostre maison, plus par une certaine habitude et imitation que l'on a prise, que par intelligence que l'on ayt des choses ; j'en donnay un exemple à N. pour luy donner à entendre ce que je voulois. Enfin il y a quelque stérilité de lumière dans les esprits, et je trouve que cela procède de ce que l'on cherche à imiter, et que l'on ne cherche pas à cognoistre et comprendre ce qui se dict et ce qui se faict. Sy l'on a une dévotion, chacune y veut participer, et sans aucune raison, sinon que c'est vous qui la faites ou quelque autre de qui elles ont estime, et elles ne considèrent pas que ce sont choses qui ne se doivent faire que par disposition intérieure de grâce, ou par quelque particulière intelligence. De mesme des termes et des paroles ; sy une personne en use, toutes en veulent user ; sy on parle à une personne, toutes luy veulent parler, encore qu'elles n'ayent rien à dire. Voilà ce que j'ay voulu exprimer à N. et je ne sçays ce que je ne donneroïs point pour oster cela parmy vous. Jésus-Christ vous sanctifie de plus en plus et vous donne force pour porter vos foiblesses dans la force que demandent les œuvres de Dieu !

CCCV

A UNE ABBESSE BERNARDINE (1)

La fête de la Pentecôte. — Se renouveler dans l'Esprit du Père et du Fils.

MA MÈRE,

Nous vous escrivons le jour de la feste en laquelle nous honorons le plus salulaire de tous nos mystères, car c'est par la descente du Saint-Esprit en la terre que nous avons effectivement receu les dons et les grâces que Jésus-Christ nous avoit mérité par sa vie et par sa mort en la Croix. Or, puisque cette participation des dons divins n'est point sans un renouvellement de toutes choses en nous, je supplie

(1) B. N. Dupuy 947, f° 218.

l'Esprit du Père et du Fils qui se daigne espandre aujourd'hui sur les mortels, de vous remplir si abondamment de ses saintes grâces, que, dès ce moment, pour jamais, vous ne soyez plus vous, mais que Jésus-Christ et son esprit soient reposant et vivant en vous ; qu'à la veüe et à la présence de ce divin Esprit, toutes choses saintes soient créées et establies en vous. Que la face de vostre terre soit renouvelée (1), afin qu'elle ne porte plus l'image du vieil Adam, ny les fruicts du péché, mais qu'elle soit à l'honneur du nouveau qui est, selon Dieu, en justice et sainteté de vie.

Je vous supplie, entrez en esprit en cette sainte compagnie, rendez-vous dans le sacro-saint cénacle ; présentez-vous pour recevoir l'Esprit Saint de Jésus, pour estre entièrement associée à l'esprit de ces âmes toutes divines ; que vous soyez non seulement sainte pour vous, mais encore pour le prochain ; que cette sainteté soit la destruction des puissances malignes en vous et en autrui, l'effacement du caractère du péché, et le total anéantissement de tout ce qui n'est point Dieu. Nous vous escrivons ce que vous sçavez déjà fort bien, mais nous vous l'escrivons pour vous dire nos sentimens et nos vœux pour vous, en ce jour qui convertit si heureusement les hommes en anges, la terre en ciel, le péché en la grâce et l'enfer en paradis.

A Dieu ; priez le Saint-Esprit pour moy ; qu'il détruise le mien, et me fasse sien dans l'estendue et la perfection, car je ne dois pas estre moins que cela, sy je veux estre en la terre et en ma condition digne serviteur de Jésus-Christ.

(1) *Et renovabis faciem terræ.* (Office de la Pentecôte.)

CCCVI

A UNE RELIGIEUSE (1')

Encouragements à une convertie. — « Que nous revient-il des plaisirs et des vanités du monde ? » — Personne ne se repent d'avoir servi Dieu, » mais il s'en voit des millions qui se désespèrent d'avoir servi le monde. »

Je ne vous ay peu escrire jusqu'icy à cause de mon indisposition, mais je n'ay pas laissé de me beaucoup resjouir des bons sentimens que Dieu vous donne de vostre salut.

La vie éternelle, ma Sœur, consiste en la connaissance de Dieu et de Jésus-Christ son fils, mais cette connaissance dans la vérité et dans son estendue ne se peut avoir, tandis que nostre esprit demeure obscurcy par les péchés et les vanités du monde. Sy vous aviez assez de lumières, vous verriez quelle grande obligation vous avez à la divine bonté, *qui par force et malgré vous*, vous a tirée du milieu des dangers, et du chemin de la damnation éternelle, pour vous mettre en une maison en laquelle vous pouvez sy aisément faire pénitence *et rentrer dans les sentimens* que doit avoir une âme religieuse (2). Remerciez-le d'un bénéfice sy signalé, ma Sœur, car bien que vous ne l'estimiez pas tel maintenant, vous le verrez néanmoins ainsy au ciel, sy Dieu vous fait la grâce d'y aller, et là vous cognoistrez que ce que vous souffrez maintenant avec peine estoit le commencement de vostre salut.

Hélas, ma Sœur, que nous revient-il des plaisirs et des vanités du monde, sinon de regretter de nous y estre abandonnés, et d'avoir oublié nostre Créateur, duquel nous devons avoir une perpétuelle souvenance, puisque nous tenons de sa bonté et l'estre et la vie, et les biens que nous recevons tous les jours ? Songeons à l'éternité, pensons à ce qui suit

(1) Troyes, lettre XL. Chaumont, lettre V. Nous donnons le texte de Troyes ; celui de Chaumont est tronqué, et pieusement arrangé.

(2) Peut-être s'agit-il de Madame de Grantrye, cette religieuse scandaleuse de Tart, que Zamet convertit et envoya pour quelques mois à la Visitation de Dijon, qui venait d'être fondée par Mme de Chantal. Voir les premières lettres de l'année 1622.

après cette vie, et nous trouverons que ce qui paroît en la terre n'est rien, que tout y passe en un instant, et que les plaisirs s'envolent de nous, quasy aussitost qu'ils sont possédés. Je n'ay jamais veu personne se repentir d'avoir servy Dieu, mais il s'en voit des millions (1) qui se désespèrent d'avoir servy le monde ; voyez maintenant quel party vous voulez prendre. Puisque Dieu a voulu que vous fussiez à luy, non seulement par le baptesme et par la foy, mais encore par l'estat religieux que vous avez embrassé, vous y devez estre, et non avec un cœur partagé, mais tout abandonné à son divin amour. Je le supplie de vous en faire la grâce, et que pour cet effet, il remplisse vostre âme de force et de courage, qui surmonte les difficultés que vous trouverez à son service.

Je suis vostre en J.-C. N.-S.

CCCVII

A UNE FILLE SPIRITUELLE (2)

Rien n'est que Dieu ; la créature n'est que néant. — Applications pratiques de cette doctrine.

MA FILLE,

Jésus-Christ vous bénisse ! Vous dites que vous trouvez que rien n'est que Dieu. Vous avez là une pensée qui est très véritable ; car nulle chose, pour grande et sublime qu'elle puisse estre, n'a subsistance et estre en soy-mesme. Dieu seul possède cette propriété, et sy les créatures sont et subsistent, c'est par la communication que Dieu leur fait de la propriété qu'il a d'avoir luy seul un estre et une subsistance véritable et indépendante d'aucune chose. Ainsy vous avez raison de dire que rien n'est que Dieu, et il est certain que cette parole est sy véritable que sy Dieu retiroit la communication qu'il fait de son estre et de sa subsistance aux créatures, elles se trouveroient elles mesmes un rien,

(1) Chaumont : des milliers.

(2) Chaumont, lettre 1^{re}.

et Dieu se trouveroit seul ayant et possédant un estre, et nulle chose n'en auroit plus et tout seroit réduit dans le néant.

Or, puisque Dieu a luy seul un estre et que la créature n'en a point par soy mesme, il faut que nous soyons vers elles comme vers un néant, et qu'elles soient de mesme vers nous, c'est-à-dire que nous n'agissions point vers les créatures comme estant quelque chose, et que par conséquent nous n'ayons ny vie, ny occupation, ny repos, ny arrest en elles. Autrement ce ne seroit pas les traiter comme un néant, ny estre vers elles comme vers un néant, mais ce seroit les traiter comme estant quelque chose, ce que pourtant elles ne sont pas ; de mesme, encore qu'elles fassent diverses impressions, elles ne doivent pas faire effet en nous, ny attirer nostre vie ny nostre volonté, mais nous devons estre aux impressions qui partent d'elles ce que nous leur sommes à elles-mesmes, c'est-à-dire rien ; car que pouvons-nous estre à ce qui n'est rien, sinon d'estre rien, car d'estre quelque chose au néant, ce n'est pas luy estre ce qui luy est dû, ny le traiter selon ce qu'il est. Nous devons estre tout à Dieu, parce qu'il est tout en effet et en vérité. Nostre estre doit estre à son estre, nostre vie à sa vie, nostre repos à son repos, nostre regard à celui qu'il a vers son Père, nostre remplissement à son remplissement, et nostre stabilité à sa stabilité. Nous devons estre tout cela au regard de Dieu, parce qu'il possède tout cela en luy-mesme, et qu'il est en vérité et en réalité toutes ces choses ; mais à la créature qui n'est rien, nous ne devons estre rien, et par conséquent n'avoir vers elle ny estre, ny vie, ny repos, ny occupation, ny remplissement, ny aucune autre chose ; mais tout ce que nous sommes à la créature, nous le devons estre à Dieu et non pas à elle.

Cela estant, nostre manière d'agir vers elle sera toute divine, elle sera toute pure, simple, nette, demeurant dans l'unité, simplicité et stabilité divine. Nous serons à la créature, non selon les diverses impressions qu'elle peut opérer en nous, mais selon ce qu'elle est en vérité devant Dieu, c'est-à-dire un pur néant. Nous ne tiendrons aucun

lien en elle, et elle aussy n'en aura point en nous ; par ce moyen, nous demeurerons tousjours vuides de nous et de toutes choses, forts de Dieu qui nous remplira de sa plénitude parce qu'il ne trouvera que luy en nous, et nostre vie, nostre conduite et nos actions ne seront point vers les créatures par regard, mais vers Dieu, lequel se trouvera en son unité, simplicité et pureté en nous vers toutes choses.

Voilà ce qu'il me semble que vous devez tirer de la vérité qui vous vient de la main de Dieu, afin qu'elle vous forme et vous façonne à sa mode, et que pour cela elle vous trouve dans le néant, sans estre dans la vie ny par le retour, ny par la participation d'aucune chose créée. Jésus-Christ, Nostre Seigneur, vous montre ces saintes voyes, et vous donne la grâce de les fidèlement accomplir !

CCCVIII

A UNE RELIGIEUSE (1)

La vertu acquise par notre industrie n'est pas solide ; il faut que Dieu lui-même l'établisse en nous. — Se contenter du moment présent, sans « s'amuser » à examiner ce que l'on ferait, s'il fallait aller au martyre, ou autre chose semblable. — Ne pas « esplucher » son oraison. — Considérations sur le néant que l'âme doit être devant Dieu, pour qu'il agisse en elle.

MA SŒUR,

J'ay esté longtemps en silence ; il me le faut pardonner s'il vous plaist, et recevoir cette lettre comme un témoignage de ma bonne volonté, laquelle n'a pas toujours son effet parce que souvent je ne puis escrire quand je le désire.

Vous estes effrayée de vos manquemens, et moy je ne le suis pas ; ils me semblent nécessaires pour vous tirer de l'appuy que vous avez eu jusqu'à présent sur vostre propre vertu. Je l'appelle propre, non qu'elle n'ayt ses racines en la grâce, mais parce qu'avec la grâce elle a encore quelque fondement en vos habitudes et en vos soins. Or, j'estime que Dieu veut ce renversement, non en la vertu,

(1) Troyes, lettre XXXIV. Chaumont, lettre III.

car il la veut, mais en son principe ; il veut qu'elle soit établie par luy, et non par vous, subsistante en luy comme en sa vraye origine, et non pas en vos soins et observances. Laissez le faire, il y aura de l'avantage pour vous en ce changement ; l'habitude à la vertu est très bonne, mais en ce qu'elle est acquise par vostre industrie, son fondement n'est pas bien assuré. Celle que Dieu met en vous et dont il est le soutien n'est pas de mesme, car elle entre dans les qualités divines, et devient de la nature mesme de son principe ; elle est immuable, solide, inflexible, ferme, éternelle, sans changement dans les changemens, invariable dans les variétés, toujours une dans les diversités, esgale et semblable à soy-mesme dans les vicissitudes et mutations, enfin elle est divine comme Dieu est divin.

Voilà les conditions de la vertu que Dieu veut établir en vous, et comme il est difficile de changer les fondemens d'un édifice sans qu'il y arrive quelque changement, de mesme il est malaysé que Dieu change en vous ceux de la vertu, sans que vous en ressentiez quelque émotion, vous faisant voir par expérience qu'il n'y a rien de solidement établi que ce qui a son principe en Dieu mesme. De là procèdent vos déréglemens, mais il les arrêtera de sa parole, quand il en sera temps ; il commandera à la mer et aux vents, et la tranquillité vous arrivera. Cependant je vous supplie de les souffrir pour Dieu qui les permet, et de vous contenter de cette manière de pénitence qui me semble meilleure que celle que vous me proposez. Je vous supplie que chaque partie en vous porte sa peine ; c'est l'ordre de Dieu que ce qui offense soit puni ; quand le corps se voudra tirer de son devoir, il en aura pénitence ; maintenant que le désordre est en l'esprit, il luy faut des punitions spirituelles.

Tout ce que vous m'crivez en vostre dernière lettre est bon et solide ; toutes les dispositions et vérités y sont à souhait ; sy vous les suivez, vous ferez merveille, car il est vray en premier lieu que vos fautes ne vous doivent point esmouvoir, et que vostre volonté estant à Dieu, cela vous suffit pour n'y avoir point de part. Toutefois, quand vous pourrez vous en séparer en effet, vous le devez faire, autre-

ment l'adhérence seroit volontaire, mais, tandis que vous ne le pourrez, vous en devez souffrir le désordre, et en tirer les vérités que vous m'crivez : l'humilité et la dépendance de Dieu.

En deuxiesme lieu, vous devez estre contente du moment présent, et je vous prie, ne vous amusez point à examiner ce que vous feriez s'il falloit aller au martyre, ou autre chose semblable ; cette pensée est inutile, et il n'est pas nécessaire présentement que Dieu vous donne le sentiment et la force qu'il vous donneroit, sy vous estiez dans l'occasion. Ayons, s'il vous plaist, un regard simple vers la Providence de Dieu, et que la malice du jour nous suffise, sans la prévenir par nos pensées et nos appréhensions. Estimez beaucoup, je vous supplie, la pensée du néant que vous estes au regard de Dieu, car cela est en vérité. Mais je vous diray que vous n'en portez pas tous les effets ; car un néant ne tire point tant de conclusions, comme vostre esprit en cherche et en produit ; il ne regarde point ses fautes, il n'en demande point de pénitence, il ne pense point à l'avenir ; il n'espluche point son oraison ny ses effets, sy c'est un enfoncement d'esprit ou une pure ignorance, ou une obscurité, ou quelque'autre chose ; il peut bien estre tout cela, mais en tout cela, il n'est rien, et ainsy il demeure toujours néant ; il est, comme vous dites, cette bonté qui court par tout le monde, et qui, en le parcourant, n'en reçoit rien, et demeure toujours bonté ; en un mot, ce néant est un néant, c'est-à-dire un vuide, ou une capacité que Dieu rencontre, ou pour mieux parler, qu'il fait, qu'il forme de sa propre main, dans laquelle il fait estre toutes choses ; et comme il a tiré le monde du néant, qu'il l'a fondé sur le mesme néant, et que tout est à sa gloire, les choses difformes aussy bien que les belles, les animaux immondes aussy bien que les mondes (1), parce que tout est sanctifié de Dieu, de mesme Dieu tire de l'âme qui se fait un pur néant devant luy des effets merveilleux, tous servans à sa gloire. Il fait dans ce mesme néant des choses par lesquelles sa grandeur est manifestée

(1) C'est-à-dire : les purs, du latin *mundus*.

en sorte que la créature qui les reçoit et les porte, en demeure comme esperdue d'estonnement et d'admiration ; le paradis y est, l'enfer y est, le péché y est en désordre et renversement, les démons y sont en leur rage et furie, les anges y sont en leur sainteté, et surtout Dieu y est régnañt et tirant son honneur et sa gloire des choses qui luy sont plus contraires. En somme, cette âme dans son néant est un théâtre sur lequel Dieu manifeste sa grandeur et sa majesté, sur lequel il assied son trosne, pour commander, régir et ordonner les choses en la condition de sa grandeur et de sa sapience infinie.

Voilà ce qu'est un néant au regard de Dieu. Je vous supplie de l'estre en toutes ces manières, vous assurant que dans la pauvreté de ce néant vous posséderez toutes les richesses de Dieu, et que la vie, la sainteté, la puissance et les autres perfections divines seront en plénitude en vous, tant y a que Dieu sera Dieu dans ce néant, qui est à dire toutes choses.

Jésus-Christ Nostre Seigneur soit avec vous !

CCCIX

A UNE RELIGIEUSE (1)

Renvoi d'une lettre « fort mal escrite ». Ordre de la « rescrire ». — Prendre les paroles des supérieurs dans leur sens naturel, et ne pas les expliquer à sa manière. — Aimer la droiture ; souffrir la vérité en toutes choses, et la prendre pour guide à tous les moments de la vie.

MA SŒUR,

Je ne me souviens pas de vous avoir renvoyé vostre lettre pour aucune des raisons que vous m'escrivez, mais seulement parce qu'elle estoit fort mal escrite. Vous devez simplicité et soumission aux paroles d'autrui, et ne plus expliquer leur sens à vostre manière, mais selon la vérité qu'elles portent en soy ; faire autrement c'est faillir, particulièrement d'inférieur à supérieur. Nous devons croire véri-

(1) Chaumont, lettre VII.

tablement ce qu'ils nous disent, et prendre leurs pensées dans leur simplicité, sans donner la liberté à nostre esprit de les expliquer d'une autre manière ; sy cela n'est, nostre obéissance ne sauroit estre parfaite, et en voulant expliquer les intentions de ceux qui nous dirigent, nous ne ferons pas ce qu'elle demande, et nostre esprit s'esloignera de la docilité qu'il doit avoir au regard de Dieu. Il faut esviter les tentations qui arrivent sur ce sujet, et demeurer dans la droiture, respondant selon les pensées qui nous sont signifiées par leurs paroles, et non selon celles que nostre propre esprit nous présente.

Par cette maxime, qui porte en soy une conduite humble, soumise et sincère, vous devez rescrire vostre lettre, et vaincre vostre répugnance, et ne pas donner lieu aux pensées qui vous en ont divertie. C'est en ces occasions où l'âme tire preuve de ce qu'elle est en vérité devant Dieu, et où elle descouvre la solidité de sa conduite en la vertu, puisqu'elle résiste à mille choses qui s'eslèvent, au milieu desquelles elle a choisy la vertu et droiture pour la suivre, sans que toutes les autres qui luy font ombre la couvrent et la puissent empescher. Il faut pour cela force et fidélité en l'adhérence que nous devons à la vraye vertu, afin que nos tentations, nos pensées et raisons ne nous en destournent point.

L'esprit de Dieu ne sçauroit estre pur en nous, que nous ne soyons pleinement délivrés du nostre, et ne subsistera pas dans la puissance qu'il doit avoir que nous ne fassions céder nos lumières et raisons à la lumière de la vérité et à la conduite de la vertu. Il faut que tout se réduise à ce point ; que nos sentimens, nos dispositions et affections, quoyque saintes, soient dirigées par cette mesme lumière de la vérité et de la vertu. C'est pourquoy nous devons continuellement sortir hors de nous-mesmes, laissant les choses que nous portons et qui se passent en nous, pour nous eslever à leur principe qui est véritable, infallible, immuable et incapable d'errer. En ceste eslevation, nous aurons stabilité, vérité et certitude, et nos voyes seront comme les voyes de Dieu, et n'iront pas chercher hors de luy ce qu'il

veut consumer en luy, ny dans les choses sensibles les insensibles et celles qu'il veut mettre dans nos âmes par une manière supérieure à leur sensibilité et, visibilité.

C'est pour cette raison que vous n'avez pas trouvé dans les croix extérieures ce que vous désirez ; elles ne sont pas establies à vostre regard pour la satisfaction du désir des souffrances qui vous est donné. Ce désir, cette exaltation du mystère de la Croix ne doit pas avoir son accomplissement par les choses auxquelles vous les appliquez, et c'est ravalier sa dignité de luy donner telle manière d'application. Remettez cette disposition dans sa source ; que vostre esprit la regarde en Dieu, et non en ses sentimens ny en ses effets ; ainsy vous demeurerez en sa véritable excellence, et vous ne donnerez pas l'invisible au visible, vous ne rendrez pas extérieur ce qui est intérieur, et vous ne nourrirez pas vostre esprit en des pensées capables de l'abaisser au-dessous de la grandeur que Dieu possède dans les opérations qu'il exerce sur les âmes. Accoutumez la vostre à souffrir la vérité en toutes choses, et non seulement à la souffrir, mais à la prendre pour guide en tous les momens de la vie.

Je supplie Jésus-Christ, la vérité éternelle du Père, qu'il vous bénisse.

CCCX

A UNE RELIGIEUSE (1)

L'état de néant. — Ce que demande cet état : séparation de toutes choses créées, et abandon à Dieu, qui remplira l'âme de son être, de sa vie et de ses perfections.

MA SŒUR,

Je supplie Jésus-Christ de vous estre toutes choses dans le néant qu'il vous fait porter de toutes choses.

Cette pensée est bonne d'estre sans loy dans la loy, et dans l'unité parmy la multiplicité, et dans la sainteté parmy

(1) Chaumont, lettre X.

les malignités de la nature, des démons et du péché, et cette pensée, ma sœur, vous est donnée, afin que vous entriez dans une voye de pureté très grande, qui soit une participation de la pureté de Dieu, par laquelle il est en toutes choses, demeurant toujours luy-mesme.

L'estat de néant vous doit réduire à l'effet de cette divine qualité, vous resserrant toute dans l'estre, la vie et les opérations de la sainteté de Dieu, et vous ostant toutes choses, hors cela ; par le mesme néant vous ne devez plus estre à vous, mais au prochain, à la nature, à l'enfer, aux choses du ciel et de la terre, saintes et non saintes, sans y avoir adhérence ny participation quelconque. C'est comme cela que vous devez entendre que Dieu vous sépare des choses créées et de luy-mesme, parce que, vous voulant réduire par un effet de sa puissance à la vérité du néant et à ses qualités, vous faisant porter séparation de luy-mesme, il vous montre que vous devez par elle estre beaucoup en la séparation de tout ce qui est au-dessous de luy, et que le néant doit estre néant à toutes choses, sans participation d'icelles, sans retour, ny action vers elles, laissant les choses ce qu'elles sont, bonnes sy elles sont bonnes, mauvaises sy elles sont mauvaises, non par adhérence aux unes ou aux autres, mais par soustraction de l'estre et de la vie que l'âme peut prétendre en toutes ces choses différentes, en sorte qu'elles demeurent selon leur estre et leurs qualités, et que le néant demeure aussy ce qu'il est, qui est de n'estre rien du tout, ny de luy-mesme ny de ce qui luy est donné ou mis en luy.

O ma sœur, que cette disposition veut de pureté en vous, et combien vous doit-elle esloigner de tout le sensible et le visible, non par retirement des choses extérieures auxquelles vous estes obligée par devoir et charité, mais par une conduite séparée intérieurement de tout apprest, de toute réflexion et adhérence à la nature et à ses inclinations, vous laissant en toutes choses un néant, abandonnée à la mercy et à la bonté d'un Dieu qui le veut remplir de son estre, de sa vie et de ses perfections divines !

A Dieu, ma fille.

CCCXI

A UNE RELIGIEUSE (1)

Description de l'état d'une âme qui est toute à Dieu.

MA SŒUR,

Je trouve fort raisonnable tout ce que vous me mandez de votre conduite sur vous et sur autrui. J'aime la vie dont vous me parlez qui oste toute conduite et tout intérieur ; car en vérité cette perte n'est que pour donner mieux et établir les âmes dans l'égalité de toutes choses. Dans ce rien, elles sont à tout et possèdent tout ; leur esprit se trouve libre, et puissant vers toutes choses, disposé à la perte et au gain, à prendre et à laisser, à donner et à recevoir, à jouir et à souffrir, parce que l'âme n'ayant appuy ny détermination à aucune chose par elle-mesme, se contente de tout ce qui luy arrive et y regarde Dieu d'un regard ferme et arrêté, pur et simple, auquel elle s'arreste et se repose sans se jeter ailleurs. Tout luy est un dans la diversité, dans l'unité d'un principe qui est la source et la puissance de ses opérations. Cela oste toutes réflexions et petitesse d'esprit et de nature ; on reçoit ce qui passe sans l'examiner ny regarder. Ainsy l'âme va toujours à Dieu, avec simplicité et sincérité ; son but est de contenter Dieu, et les créatures pour l'amour de luy ; hors cela, rien ne la touche ny ne luy importe, et comme cette âme est attentive à Dieu en toutes choses, elle tasche aussy de se revestir de ses divines qualités, prenant accommodement aux choses quand il faut, les traitant avec douceur et patience, redressant les âmes dévoyées avec charité et tolérance, sans promptitude ny violence d'esprit, sans aucune aigreur de paroles, parce que cela ne sert de rien au redressement des âmes. Elle regarde leurs imperfections, elle y apporte des remèdes, eslevant les âmes à Dieu, leur montrant la vérité et la vertu qui doivent estre la seule conduite de nostre vie et de nos actions.

(1) Chaumont, lettre XI.

CCCXII

A UNE RELIGIEUSE (1)

La désapplication dans l'application : ne pas laisser l'esprit s'appliquer ni « s'arrêter aux choses qui lui sont montrées », mais l'élever aussitôt à Dieu pour « adorer ses conseils et se soumettre à ses volontés ». — Ne se rendre propriétaire d'aucun moment de la vie intérieure, mais s'unir sans cesse à Dieu.

MA FILLE,

Que diray-je à cette bonne fille qui ne veut point entendre ? Nous la prions de vivre sans loy dans la loy, sans application dans ses applications, et voicy une loy et une application toute nouvelle qu'elle se fait en voulant vivre désappliquée de toutes choses, et vivre sans pensées et sans affections, comme sy Dieu ne nous avoit pas rendu digne de tout cela. Ce n'est pas ainsy que j'entends la désapplication, mais bien que dans tout ce qui se présente à vostre esprit, vous n'establisiez ny actes ny loys ny desseins, que mesme vous n'y ayez aucun arrest, sinon en tant qu'il vous est nécessaire pour appliquer vostre esprit à ce qui vous est offert, afin que vous vous y joigniez en eslevant vostre esprit à la pensée et à l'intention de Dieu, et que cette intention soit le seul motif de vous faire embrasser la chose, quelle qu'elle soit, pour en recevoir tous les effets de grâce et de sainteté que Dieu dans cette mesme intention vous veut conférer, sans vous arrester davantage à considérer, examiner et peser la chose qui vous est donnée, la laissant sortir de vostre esprit aussitost que cela sera fait, sans vouloir par vous-mesme l'y retenir davantage.

Voilà, ma mère, ce que j'appelle désapplication dans l'application, car estant en effet appliqué à la chose qui m'est montrée, je ne le suis pas, d'autant que mon esprit ne s'arreste ny à elle ny à ce qu'elle fait en moy ; mais par elle,

(1) Chaumont, lettre XIV. Cette lettre est évidemment adressée à la même religieuse que la précédente. L'expression : « Ma Mère » contenue dans celle-ci, jointe à cette phrase : « Je m'estonne qu'une âme *si forte*, et *si profonde*... » indiqueraient peut-être la Mère Angélique Arnauld. En tout cas, il ne s'agit pas ici d'une religieuse quelconque.

il s'eslève incontinent à Dieu pour s'unir à ses desseins sur moy, soit par la voye de la pensée, du désir, de l'affection qu'il me donne dans le moment présent; soit par quelque autre voye connue seulement à sa divine sapience. Cette manière de conduite ne charge point l'esprit, ne l'embarrasse et ne le remplit point de pensées, ny d'aucune autre chose, mais en se portant à Dieu par tout ce qui luy est représenté, il quitte et laisse les créatures pour telles qu'elles sont, et s'unit au Créateur pour adorer ses conseils et se soumettre à ses volontés; il se trouve ainsy plein de Dieu et vide de toutes choses créées, fussent elles les plus saintes, et par ce moyen l'esprit humain demeure en la dignité de son estre et de sa création, car n'estant fait que pour Dieu, il n'a point d'autre sujet de son application que celui pour lequel il a esté formé.

Que sy vous ne pouvez faire ce que nous vous disons icy, j'ayme mieux que vostre esprit produise des effets de sa captivité et de son silence que beaucoup de raisons et de discours; il cherche la spéculation, et ce n'est pas ce que je luy demande; je veux l'onction de grâce pour luy et l'accroissement de sainteté et non d'intelligence. La pensée du moment que vous avez eu vous descouvre la voye que j'explique icy, mais encore que je parle d'un moment, ce n'est pas à dire que vous ne deviez estre dans une pensée qu'un moment, comme sy vous y estiez pour faire la loy à Dieu, et luy défendre de vous donner une application qui vous arreste plus que cela. Non, ce n'est pas ce que je veux dire; mais j'entends que, comme nous n'avons de la vie présente que le moment présent, en sorte qu'il n'est pas en nostre pouvoir de retenir celui auquel nous sommes à cette heure, mais qu'il faut nécessairement que nous le laissions passer quand il passe, de mesme, que par vous mesme vous ne vous rendiez propriétaire d'aucun moment de la vie intérieure, mais que vous les laissiez passer tous, et les choses qui y sont comprises, quand en effet elles voudront passer.

Je m'estonne qu'une âme sy forte, et sy profonde en la connoissance de la bonté de Dieu, s'amuse encore à considérer et à craindre la vanité et la complaisance. Que sont

ces mouvemens à la vue de tant de désirs et d'effets pour Dieu ? La terre produit de mauvaises herbes, mais le fonds en est toujours à celui qui le possède ; vostre naturel a de mauvais ressorts qui jouent par intervalles, mais tout vostre estre est à Dieu, non seulement par droit de création, mais encore par la donation que vous luy avez faite. Cela suffit pour redresser et sanctifier ce qui ne l'est pas. Consolez vous en ces paroles. A Dieu, ma Sœur.

CCCXIII

A UNE RELIGIEUSE (1)

Le Prélat se donne à Jésus Christ pour agir par lui en cette âme. Son instinct est de se prodiguer pour les âmes ; il voudrait pouvoir leur donner davantage.

MA SŒUR,

Vos pensées sont fort bonnes et me plaisent beaucoup. La lettre qui les accompagne est la meilleure que vous m'ayez jamais écrite, et à mon avis la plus véritable. Je me rends à ce qu'elle me dit, et je me donne à Jésus-Christ pour faire en vous par moy ce qu'il n'y veut pas faire par luy mesme. Je veux que sa puissance soit toute sur vous pour la destruction totale de vostre estre et l'anéantissement de vostre vie. Je veux cette mesme puissance sur vous pour la ruïne de l'esprit malin et de tous ses effets en vous, et je me mets devant Jésus-Christ, afin qu'il le confonde, le vainque et le tourmente en vous, dans la puissance de son esprit, dans la puissance de son amour, et en la vertu de son règne acquis par sa croix et son sang sur toutes les créatures. Je luy demande qu'il oste le silence de vous, et vous donne la parole, qu'il oste mes arrests, et rompe mes liens et les vostres, que sa vertu et sa puissance soit par dessus tout, qu'il n'y ayt plus rien qui la captive, ny qui luy résiste, et qu'elle vous reçoive, et me reçoive aussy sans bornes et sans

(1) Troyes, lettre XXXVI ; Chaumont, lettre XV.

limites, afin qu'il soit en nous comme il est en luy mesme, et qu'il y vive dans la liberté et l'estendue de ses desseins.

Ecrivez toujours, s'il vous plaist. Vos répugnances vous ont esté nuisibles et vostre esprit s'est imposé jusques icy des liens qui m'ont mis en captivité avec vous. Sy vous m'estes libre, je vous le seray ; je ne puis estre autrement avec les âmes. Ce que la parole ne me donne pas, j'essaye de faire que l'esprit me le donne ; je suis appliqué à vous, et j'agis vers vous, et en cette action, mon regard est à Dieu et non à vous, mais il est à Dieu pour tout. S'il me donne davantage, je ne le refuseray pas, parce que mon instinct est continuellement de me prodiguer pour les âmes, et j'ay toujours envie de leur donner plus que je ne leur donne ; cela, à mon avis, n'est pas ma faute, mais mon indigence qui me tient en une pauvreté que je ne voudrois pas, s'il m'estoit permis de ne vouloir pas ce que Dieu ordonne sur moy.

Priez Jésus-Christ pour moy, comme je le supplie d'estre en vous par sa grâce à jamais.

CCCXIV

A UNE BERNARDINE (1)

Douceur de la solitude, préférable à « la presse de la cour ». — Etre à Dieu et « laisser là le reste comme indigne de nostre dignité ».

MA FILLE,

Je ne sçais comme dorénavant on me tirera de ma solitude, tant elle est douce à mon esprit. La presse de la cour ne m'est pas sy agréable, puisque ce n'est pas le lieu que Dieu choisit pour se communiquer aux âmes (2). Soyons, ma mère, à ce Dieu, auteur et amateur de nos cœurs et laissons là le reste comme indigne de nostre dignité. Il me semble que la vertu tient à peu, qui se laisse changer aux occasions et qui souffre empeschemens en la majesté de son estat, toujours sérieux et toujours saint.

(1) Dupuy 947, f° 197. Chaumont, lettre XVI.

(2) Dupuy : « pour parler à nostre cœur. »

Je ne sçays où je vais ny ce que je dis, sinon que je dis mes pensées sans dessein que de les dire. L'infirmité de la vie présente me montre une excellence de la vie du ciel, qui auroit bonne grâce en la terre, sy elle y estoit reçue. J'y vois une stabilité jamais changeante, ny inégale, toujours retirée dans la grandeur et la dignité du sujet qui la possède, toujours opérante en la vertu et en la vue de cette mesme grandeur, toujours allant à elle, et ne se détournant jamais vers choses moindres qu'elle. Aussi ses conduites sont stables, ses œuvres permanentes, qui jettent leurs racines dans l'éternité de la gloire, en laquelle cette stabilité se trouve consommée, parce qu'elle est comme en son centre, adhérente à son objet d'une adhérence inséparable, immuable et éternelle.

A Dieu, ma Sœur.

CCCXV

A UNE RELIGIEUSE (1)

Un regard trop attentif sur elle-même empêche l'âme de s'unir à Dieu.

MA SŒUR,

Nous ne vous dirons que deux mots sur vostre dernière lettre. Je ne m'estonne pas que vous trouviez quelque chose en vous qui vous empesche de vous unir à Dieu, parce que vous regardez ce que vous estes, et ce que vous portez en vous mesme. Ce regard fait que vostre âme se lie et s'engage en ses dispositions, et ce n'est pas merveille, sy estant liée et empeschée par ce regard, elle est empeschée de s'unir à Dieu. Vous devez donc n'avoir jamais un seul regard sur vous, quoy qu'il arrive et qu'il se passe ; mais vous devez en toutes choses, bonnes et mauvaises, vous eslever à Dieu, en vous soumettant à luy pour porter toutes choses pénibles, et contraires à la grâce et à la vertu. C'est à cette soumission que vostre âme doit estre toute attentive et rendue,

(1) Chaumont, lettre XVIII.

et non occupée de ses dispositions malignes ny de ses propres œuvres qui ne peuvent estre bonnes.

Pour vous tirer de cette vue, Dieu vous donne hayne de tout ce que vous faites, et qui part de vous comme opposition à la grâce. Servez vous de cette hayne pour vous séparer de vos œuvres et de vous, pour vous oublier entièrement, afin que vostre âme s'occupe et se remplisse de Dieu seul.

Nous vous parlerons du surplus de vostre lettre une autre fois. Vivez en paix, demandez-le à la sainte Vierge et la grâce de vous préparer à la sainte profession, car vous estes dans une maison qui est à elle ; elle vous y a appelée et vous y a conservée.

CCCXVI

A UNE RELIGIEUSE (1)

S'anéantir devant Dieu, afin qu'il se serve de nous comme de « choses mortes », capables seulement de sa vie et de ses opérations, et que seul il agisse en nous et par nous.

MA SŒUR,

Nous n'avons pas moins attendu de vostre vertu que ce que vous nous en avez fait voir par vostre lettre. Je supplie Jésus-Christ vous confirmer en tous vos bons sentimens, et vous donner grâce pour mourir encore davantage à vous mesme. Mettez-vous en sa présence pour recevoir de son esprit l'esprit de conduite et de direction, laissant le vostre propre avec ses lumières et sa science, afin que ce qui en sera ne soit point de vous, mais de luy, et pour cet effet qu'il soit anéanti en sa puissance et en ses opérations devant la majesté d'un sy grand Dieu et en la main d'un sy parfait ouvrier.

Nous devons, en l'estat de nostre vie, estre toujours dans cet abaissement devant Dieu, luy donnant et soumettant tout ce que nous sommes, afin qu'il le régisse, et en dispose selon

(1) Chaumont, tétre XVII.

son esprit et ses œuvres. Nous devons vouloir, d'une volonté absolue et efficace, que nos conduites et nos actions soient siennes, et non pas nôtres, qu'il se serve de nous, non comme de créatures qui ont en elles principe de vie, mouvemens et opérations, mais comme de choses mortes, capables seulement de sa vie et de ses opérations ; que nous soyons de simples sujets recevant ses qualités et impressions, par lesquelles il fasse ses œuvres, et non pas nous ; je veux dire, que ses impressions nous étant données, nous n'en ayons même pas l'usage pour en opérer quelques effets, mais que sa puissance et sa vertu se retrouve, et se réserve pour les opérer en nous et par nous.

En cette manière de conduite, nous cessons de vivre et d'agir, nous anéantissons nos propres qualités, et nous devenons comme des sujets morts, sans vie et sans effets propres, mais tout est de Dieu, et tout cela se fait par élévation et application de nostre esprit à luy et par la volonté véritable et continuelle que nous avons de nous laisser nous même pour faire que Dieu soit seul agissant en nous, par nous, et non pas avec nous ; il faut un sy grand anéantissement de nous, que Dieu seul soit, vive et agisse, sans même qu'il nous trouve sous sa main pour mettre quelque principe de vie en ses œuvres ; il est seul la vie, et il faut que seul il la possède, et qu'elle demeure incommunicable en ses opérations, je veux dire qu'en nous la donnant, il en retienne tous les usages pour les employer par nous.

Dieu soit pour jamais avec vostre esprit !

CCCXVII

A UNE RELIGIEUSE (1)

La créature est toujours indigente ; Dieu seul peut rassasier l'âme. — C'est Dieu qu'il faut remercier des biens que nous recevons par les créatures. Pensée de Sainte Catherine de Gênes à ce sujet.

MA SŒUR,

Vous avez raison de me dire sy naïvement les mouvemens

(1) Chaumont, lettre XXII.

de vostre esprit ; aussy bien je les connois, et vous ne feriez pas sy bien de me les taire. En cela, je connois vostre sincérité ; je sçays que vous n'estes pas pour aller chercher ailleurs, sy Dieu vous ostoit ce qu'il vous a donné. Mais quand vous le voudriez faire, vous pouvez vous assurer que vous n'y trouveriez jamais parfaitement vostre compte, parce que la créature, quelle qu'elle soit, est toujours indigente, et partout où elle agit, elle imprime cette indigence, et laisse des désirs à remplir que Dieu seul peut rassasier, et cela se fait miséricordieusement, afin que la pauvreté qui se sent en la créature convie les âmes qui la sentent et qui la voient, l'esprouvant en leurs besoins, de se souvenir du Créateur, et d'avoir recours à luy, par qui seul la créature peut ce qu'elle peut.

Croyez moy, ma Sœur, recevez ce que Dieu vous donne par la main de ceux qu'il vous donne, et ne cherchez pas davantage. Soyez libre de tout, et sy vous possédez quelque chose et quelque bien par la créature, rendez en grâces à Dieu, car c'est luy qui vous le donne. En la vérité de cette pensée, sainte Catherine de Gênes disoit que sans ingratitude elle ne sçavoit aucun gré du bien que les créatures luy faisoient, parce qu'elle le tenoit du Créateur seulement, auquel elle rendoit les actions de grâces. Ne vous peinez donc point sur le sujet dont vous m'crivez. Vous le pouvez justement. C'est Dieu qui donne, c'est luy qui oste ; vous devez tout recevoir de sa main, et le bénir quoy qu'il fasse.

A Dieu, ma Sœur, Jésus-Christ soit avec vous !

CCCXVIII

A UNE RELIGIEUSE (1)

Principes de direction du Prélat. Voie qu'il suit pour lui-même : « voie simple et riche, raccourcie et étendue, qui enferme tout en elle, » et ramène tout à l'unité.

MA FILLE,

Je bénis Dieu de vous avoir guérie, et de ce qu'il s'approche de vous. Il n'appartient qu'à l'infinité de son estre

(1) Chaumont. lettre XXIII.

de produire dans les âmes des effets sy différents de joye et de douleur, de plénitude et de privation, d'espérance et de désespoir et nous devons avoir repos en cette variété d'opérations, puisque la foy nous enseigne que Dieu en tout est tout adorable, et que sa bonté les dispose en nous pour sa gloire et nostre perfection. C'est ce qui doit vous consoler en vos tribulations, estimant qu'elles sont toutes peu de chose en comparaison de la fin à laquelle elles nous conduisent, où nous vivrons en Dieu comme en nostre centre, exempts de toutes peines et possédant nos âmes non en patience comme en cette vie, mais en jouissance de la majesté de Dieu qui se fera tout en tous, nous transformant heureusement en luy.

Nous vous escrivismes ces jours passés, comme vous l'aviez désiré. Le peu de facilité que j'ay à parler de Dieu et de ses saints me fait défier du style de ma lettre. La conduite que nous sentons vers Dieu n'est pas riche de pensées ny de paroles ; elle est fort simple, et manifestant la grandeur de Dieu et des choses esternelles par impression plustost que par lumière ; c'est ce qui nous guide et qui nous montre Dieu en son excellence et sublimité, emportant l'esprit dans ce rayon simple qui luy est montré, et l'assujettissant totalement à ce qu'il est, comme estant convaincu de la vérité qui luy est manifestée. Cette manière de voye me fait voir où je dois aller. Je n'en puis dire davantage, sy l'on m'oblige d'en parler, sinon qu'elle m'engage d'aller à Dieu d'une manière qui a rapport et proportion, autant que nous en sommes capables et que la grâce demande de nous, à la grandeur et pureté de Dieu qui nous appelle et nous attire à le servir selon ses volontés.

Nous pourrions nous estendre à quelque chose de plus sur cette matière, et faire voir qu'il y a des âmes à qui la volonté divine ne sert point de règle pour leurs opérations, mais la condition de l'estat de Dieu qui, manifestant sa pureté et sa sainteté, donne quand et quand obligation de la suivre ; et cecy n'est pas par volonté divine, mais par le seul estre de Dieu qui se montre ce qu'il est et qui exige des âmes quelque appartenence à ses qualités, comme

s'il nous disoit ce que saint Paul disoit à ses disciples : « *Soyez mes imitateurs, comme je le suis de Jésus-Christ* (1), et ce que Jésus-Christ dit aussy : « *Soyez parfaits, comme votre Père céleste est parfait* (2). Quant à la volonté divine, elle est plus au choix des choses qu'elle n'est en la manière de les accomplir, sy ce n'est pour l'accomplissement extérieur ; mais quant à la conduite intérieure, elle doit aller à l'imitation de l'estre de Dieu, sur lequel nous devons reformer le nostre, afin qu'il devienne son image, ce qui ne se fait que par la pureté et sainteté qui réside en Dieu. Cette voye sy simple, et sy riche, sy raccourcie et sy estendue, enferme tout en elle, et donne conduite pour le ciel et pour la terre, pour les enfers et pour les démons et le péché ; les hommes, bons et mauvais, amys et ennemys, tout y est compris ; c'est une parole abrégée que le Seigneur opère dans les âmes, qui exprime la grandeur et excellence de l'Homme-Dieu en qui nous trouvons tout.

En la vue de cet objet, il ne faut point d'instructions particulières, ny pour les afflictions ny pour les joyes, ny pour la tristesse ny pour la plénitude des biens ; toutes ces différences se réduisent à l'unité. Une mesme grâce, une mesme lumière, une mesme vérité nous y sert de conduite et de direction ; et cette direction se tire d'une mesme source qui est Dieu en son estre et en ses qualités, qui veut que dans ces diversités nous demeürions purs et sans meslange avec ce qu'elles sont, comme il demeure pur en son essence, sans que son effusion en toutes choses la fasse entrer en meslange avec ce qu'elles sont.

(1) I. Cor. XI, 1.

(2) Matth. V, 48.

CCCXIX *

A UNE RELIGIEUSE (1)

Comment les « infirmités et passions humaines » peuvent être converties « en choses saintes et utiles à nostre salut ». — « C'est le défaut de courage qui ruyne l'œuvre de Dieu en nous. » Imiter la colombe de l'arche.

MA SŒUR,

Vous ne me pouviez apprendre de meilleures nouvelles que celles que vous m'avez-escrites. Je loue Dieu de tout mon cœur des grandes résolutions qu'il vous donne, et que la puissance de la grâce commence à dominer en vous. Par ce moyen vous serez dans la paix véritable de vostre âme, parce que toutes choses s'y trouveront en leur ordre ; la grâce y sera, mais en domination ; la nature et le péché y seront aussy, mais assujettis à elle ; et c'est ce qu'il faut, afin que l'âme soit pleinement à Dieu, et que Dieu soit de mesme pleinement à elle ; mais ce ne doit pas estre seulement pour quelque temps et quelques momens ; le droit de la grâce est d'estre toujours supérieur à la nature. Sy donc vous voulez qu'elle soit toujours en ses droits et en son ordre, vous luy devez laisser sa supériorité et tenir la nature dans son assujettissement ; autrement vous remettrez la confusion en vous, et le péché y reprendra son règne.

Je voudrois qu'il plust à Jésus-Christ vous faire connoistre combien il y a de vérité en ce que vous ne la pensez pas estre. Vous ne sçauriez croire, dites vous, que des choses sy esloignées de Dieu, comme sont les infirmités et passions humaines, servent et soient ordonnées de Dieu pour nous unir à luy ; néanmoins il est très véritable. Ce n'est pas que les dérèglemens de la nature et du péché en nous soient ordonnés de Dieu pour nous sanctifier, parce que originaiement ces dérèglemens sont issus du péché et du ravage qu'il a fait en la nature lorsqu'il a esté reçu, mais par la

(1) Chaumont, lettre XXVII.

grâce de Jésus-Christ en laquelle nous vivons présentement il est vray qu'il nous a esté donné puissance de nous convertir ces mesmes dérèglemens en choses saintes et avantageuses à nostre salut, sy nous les portons dans la vertu de Jésus-Christ et dans une force sainte qui nous les fasse régir selon la raison et la loy de Dieu, et non qui nous laisse aller à ce qu'ils sont. En cette sorte, les dérèglemens nous sont très salutaires, et nous les devons aymer, parce que par eux Dieu peut estre glorifié en nous, et par eux nous faisons beaucoup mieux mourir la nature que par les seuls sentimens de vertu et de piété. Le péché s'eslève en nous contre Dieu ; il y imprime ses mauvaises qualités, la nature s'y joint avec les siennes ; l'un et l'autre veulent vivre et s'establir en nous, mais la grâce de Jésus-Christ est présente, qui nous donne la victoire sy nous voulons, et rend ces paroles de saint Paul véritables : « *O mort, je seray ta mort* » (1), parce que la grâce qui est la vie est aussy la mort de ce qui nous veut rendre morts. Or, comme Jésus-Christ a le premier accomply cette vérité en soy, ayant donné par sa mort la vie aux morts, ainsy devons-nous à son imitation faire le mesme, et estendre sur nous la vertu par laquelle il a donné la mort à la mort pour y faire vivre la vraye vie.

Vous voyez par ce discours, ma Sœur, que tout dépend de la fidélité de l'âme, avec laquelle nous rendons toutes choses saintes, et trouvons mesme plus de sainteté dans le péché et la nature que nous ne faisons dans ce qui nous paroist saint. Mais le défaut de courage nous emporte et ruyne l'œuvre de Dieu en nous ; nous défailions en nos défaillances ; ainsy la misère nous est misère, le péché péché, et les desseins de Dieu sont interrompus, et n'ont pas leurs productions et leur stabilité en nous ; la créature se lasse du combat ; elle se retourne, et se repose sur ce qui est contraire à Dieu en elle, au lieu de faire comme la colombe qui ne trouvant que des charognes (2), ayma mieux retourner en l'arche que de prendre leur repos sur elles. Il faut tenir à Dieu et

(1) Ces paroles sont d'Osée, XIII, 14 ; mais Saint Paul se les approprie, et les commente. I, Cor. XV, 54.

(2) Chaumont : des charognes mortes.

ne se point lasser, parce que « *c'est, comme dit Jésus-Christ, en la patience que nous possèderons nos âmes.* » (1).

Je finis avec de sy saintes paroles, et demeure vostre pour jamais.

CCCXX

A UNE RELIGIEUSE (2)

Au milieu du pervertissement de la nature et du péché, se conduire « par la vérité et la solidité de la foy ». — Se servir de ce que Dieu donne et ne pas attendre les consolations spirituelles.

MA SŒUR,

Jésus-Christ vous soutienne de sa force et de sa puissance dans ses voyes sur vous ! Vostre vie en la vie du péché et de la nature humaine, vous la devez tolérer en patience, et vous y conduire non par sentiment ny remplissement de Dieu, mais par la vérité et la solidité de la foy. En elle vous trouverez force, subsistance, fermeté et stabilité pour agir contre la vie du péché que vous portez et contre vos inclinations. Elles veulent le pervertissement ; la foy vous donnera la direction de ce pervertissement, et mettra l'ordre dans vos désordres. Vous ne devez point regarder ce que Dieu vous est, ny ce qu'il est en vous par disposition ny par occupation ny par conduite. Je veux qu'il ne vous soit rien, que sa lumière et sa conduite soient toutes retirées en luy, et que tout ce qu'il est dans son infirmité, dans sa grandeur, dans sa vertu, soit au regard de vous comme s'il n'estoit rien de tout cela. La foy, en l'estat où vous estes, vous doit tenir lieu de toutes choses, et vous devez marcher dans la vérité et dans la lumière. L'estat du péché demande la privation de tout ce que Dieu est, et c'est miséricorde sur vous que la foy vous demeure et que par elle vous sçachiez vos devoirs et vostre conduite. Hors cela, vivez comme n'attendant rien, et n'espérant rien. L'attention que vous avez à Dieu comme devant vous donner quelque chose porte af-

(1) Luc, XXI, 49.

(2) Chaumont, lettre XXVIII.

foiblissement en vostre âme, et la vue de la misère qui vous environne vous affoiblit encore ; défaites vous de celle-cy, et pour ce que vous attendez de Dieu, soyez comme n'en espérant rien. Servez vous des moyens qu'il vous donne ; ils sont suffisans, quoyque pénibles, parce qu'ils ne donnent pas le secours que la nature cherche ; mais en cela mesme vostre travail est de plus grande bénédiction. A une âme forte il faut de violens combats et la victoire n'en peut estre que grande, mais par de grands et continuels travaux. Faites estat que vostre vie est vostre purgatoire, et que cette mesme vie vous est donnée, non pour vivre, mais pour mourir tous les jours cent foys ; c'est pourquoy vous en devez faire peu de cas, et vous estimer heureuse que les combats de la grâce et de la vertu l'emportent, en la sanctifiant, à la sainteté et à la justice de Dieu.

Cette pensée fait que librement je dois accorder ce que vous demandez ; offrez souvent vos pensées à Jésus-Christ, et les œuvres qu'il vous inspire de faire par sa grâce ; demandez que sa puissance et sa vertu soient sur vous, et que vous soyez défaite des chaisnes qui vous environnent, afin que vous le serviez en liberté et sainteté d'esprit.

CCCXXI

A UNE RELIGIEUSE (1)

Exhortation pour une profession. — Imiter le sacrifice de Jésus-Christ en la Croix. — La vocation préparée dans l'éternité et accomplie dans le temps.

MA SŒUR,

Nous n'avons pas attendu vostre lettre pour vous offrir à Jésus-Christ, auquel nous vous avons présentée encore aujourd'huy à la sainte messe à l'intention de l'œuvre que vous prétendez faire demain. Je supplie la Majesté divine de vous donner la grâce de l'accomplir saintement. Vous devez considérer en cette action le sacrifice de vous mesme

(1) Chaumont, lettre XXIX.

et l'offrir en reconnoissance à Jésus-Christ du sacrifice qu'il a fait pour vous en la Croix ; sur quoy vous devez remarquer qu'en ce que vostre sacrifice est volontaire et qu'il regarde la gloire de Dieu et de son fils Jésus-Christ, il a fallu que luy mesme vous y ayt préparée en l'esternité et vous donne dans le temps la volonté et la résolution de le parfaire ; et c'est en quoy vous devez adorer et remarquer la singulière bonté de Dieu, ma fille, qui vous a destinée à estre son espouse par la consécration de vostre âme et de vostre corps à son service, auquel propos vous devez considérer les paroles du mesme Jésus-Christ à ses disciples : « *Vous ne m'avez pas choisy, mais c'est moy qui vous ay choisis, afin que vous alliez, et que vous portiez du fruit et que ce fruit demeure* (1) ». C'est donc Nostre Seigneur qui vous a eslevée pour la sainte religion, afin qu'en icelle vous alliez toujours vous avançant en sa grâce, et que vous fassiez des œuvres dignes d'estre récompensées en sa sainte présence et dignes de demeurer à jamais.

Ce sont les pensées que vous devez avoir, ce sont les effets auxquels vous vous obligez, ma fille, à sçavoir de donner les fruits de la haute vocation pour laquelle il vous a choisie. Nous aurions encore beaucoup à vous dire sur le sacrifice qui est fait par les vœux de la profession, que le sacrifice n'est point véritable sy la chose sacrifiée n'est point mise à mort et entièrement consumée pour Dieu. Voyez de quelle importance est l'action que vous allez faire, qui vous oblige à la mort de vous mesme jusques à estre entièrement consumée pour Dieu. Après cela, nous n'avons plus rien à dire ; aussy n'avons-nous plus rien à faire, car estant parvenue à cet heureux estat, il ne reste autre chose, sinon que Dieu vous couronne de sa gloire, comme je l'en supplie de tout mon cœur, en vous faisant la grâce en cette vie d'embrasser les moyens d'y parvenir.

(1) Joan. XV, 16.

CCCXXII

A UNE RELIGIEUSE (1)

Conduite à tenir dans l'épreuve. — Se souffrir soi-même, prier, et ne pas perdre courage.

MA SŒUR,

Jésus-Christ vous bénisse ! Nous venons de recevoir votre lettre du 14^e de ce mois, à laquelle nous répondons contre votre attente. J'estime que c'est une captivité que la grâce n'ayme pas de ne pas suivre vos mouvemens aux choses qui la regardent. « *Nous savons, dit l'Apostre, estre exalté et humilié, porter la disette et l'abondance, parce que l'esprit de Jésus-Christ nous a institué, c'est-à-dire enseigné et donné conduite pour toutes choses* » (2). Qu'est-ce qui vous arrête quand vos petitessees se présentent à vous, et que l'instinct de la grâce vous sollicite de les exprimer ? Pourquoi n'allez-vous pas à elle dans sa liberté, et pourquoi permettez-vous à votre raison de la retenir et d'empescher qu'elle n'ayt son effet en vous ? Il me semble que vous ne comprenez pas bien sa puissance, et que vous n'en avez pas une assez haute conception, quand vous ne la croyez pas assez forte pour ruyner la nature aussy bien que la tentation du démon : Dieu est Dieu pour toutes choses, sans qu'aucune soit exceptée de son empire ; les maux de la créature trouvent en elle les remèdes et sans distinction de nature ou de démon, tout est guérissable ; c'est assez qu'il y ait infirmité pour attirer la vertu de la grâce. Qu'y a-t-il avec cela qui vous afflige ? la foiblesse de votre courage est à craindre, et rien plus. Sy vous travaillez (3), vous aurez du secours qui dans le travail (4) vous donnera ce que vous désespérez d'obtenir. Ne regardez donc plus d'où les maux vous arrivent, mais sans cette vue eslevez votre esprit à

(1) Chaumont, lettre XXXIII.

(2) Philip. IV, 12.

(3) Si vous souffrez.

(4) Dans la souffrance.

Dieu, demandez sa grâce, offrez-y vos soins, et donnez-vous à la peine sans relasche. En cette continuité, vous aurez ce que vous désirez. Sy vous n'y pouvez parvenir, souffrez-vous telle que vous estes, et dites en vous-mesme :
« Je sçays pour mon infirmité ce que je ne puis estre et serois
« par la grâce sy j'estois plus forte ; mais je sçays que la
« grâce me peut vaincre sy Dieu le veut, et Dieu ne le voulant pas je prens mon repos dans ma peine, et je me
« souffre dans la souffrance ; je me laisse à son jugement
« sur moy que j'adore, et je le regarde comme ordonnance
« sur moy par justice. C'est la part qui me convient, je ne
« suis pas digne de davantage ; il n'est pas juste que je le
« reçoive, et le peu mesme que je suis, je le dois à sa
« bonté à laquelle je m'offre et m'abandonne de nouveau
« pour toutes mes misères et pauvretés. »

Il faut, ma Sœur, de grands efforts pour estre sainte ; la vie commune ne demande que choses communes ; une vie rare en laquelle seule la sainteté se trouve veut des actions rares et singulières qui aillent à la destruction de l'estre, de la vie, du repos, de la santé, de la joye et de toutes choses. Ne perdez pas courage ; vous ferez ce que vous pourrez ; quand la grâce vous sera donnée de faire plus, vous ferez aussy plus.

Bonjour, ma Sœur, rendez-vous libre, je vous supplie, aux instincts de Dieu sur vous, et que la raison humaine ne les arreste point. Pour vostre conduite dans le monastère, je ne demande assujettissement que pour la régularité, autant que vos incommodités le permettront ; pour le reste, il demeure à vostre discrétion, et vous n'y devez nulle contrainte que celle que la grâce impose à la nature pour la faire estre ce qu'elle n'est pas.

CCCXXIII

A UNE RELIGIEUSE (1)

Ne pas « soupirer après les lettres » du directeur ; « une lettre est un remède de peu de momens ». — Ne pas chercher de soulagement temporel à ses maux, mais chercher la force dans la grâce de Jésus-Christ.

MA SŒUR,

Vous soupirez après une lettre ; la voicy. Je vous l'envoie pour m'accommoder à vous, et non pour suivre l'ordre de Dieu qui demanderoit mon silence et non ma parole. Les âmes désirent qu'on leur parle, estimant que c'est la seule voye pour les establir en la perfection qu'elles demandent à Dieu, et elles se trompent beaucoup, sa divine Majesté opérant plus en elles par ses retiremens et ses privations que par sa présence sensible et par ses effets. Qu'est-ce cela, ma Sœur, sinon un silence de Dieu qu'il garde avec une âme pour establir par là des dispositions de sainteté en elle dont elle ne seroit pas capable par une autre conduite ? Dieu nous oste souvent la parole et la liberté d'escire pour obliger les âmes à s'en passer, et icy je me plaindrois volontiers de vos plaintes qui m'osteroient la liberté de suivre les instincts de Dieu sur nous au regard de vous, sy je me laissois aller aux vostres comme vous-mesme vous y abandonnez. Quelle vertu de se plaindre quand nous n'avons pas ce que nous voulons ? Dieu ne le veut pas donner, pour voir sy nous aurons la vertu de ne nous pas plaindre, et afin que vous appreniez à vivre indépendante de tout secours humain, et mesme du divin, sy vous pouvez vous en passer.

C'est par là, ma Sœur, que les âmes arrivent à la générosité chrestienne, qu'elles se font disciples de Jésus-Christ qui a porté les voyes de son Père dans une fidélité sy grande qu'il en a rendu compte jusques à un moment, car il a esté ce qu'il devoit estre vers son Père, sans jamais regarder aux siennes ny à ses inclinations. « *Jésus-Christ*, dit l'Apostre, *ne s'est point plu à soy-mesme, mais il a soutenu*

(1) Chaumont, lettre XXXIV.

les opprobres de ceux qui l'ont confondu » (1). Par son exemple, il nous convie de ne nous jamais rechercher nous-mêmes, mais seulement de plaire à celui qui pour nous apprendre cette leçon, s'est continuellement renoncé soy même pour adhérer aux desseins de son Père. Fondez-vous sur cet exemple et sur ces vérités saintes ; ne cherchez pas de soulagement temporel à vos maux. Une lettre est un remède de peu de momens ; il en faut dont la vertu et la force ne passent jamais. Allez à la vie de Jésus-Christ, vous y trouverez ce qu'il vous faut. Il vous apprendra à tout vouloir, à souffrir et à vous passer de tout, vous appuyant seulement sur la grâce et sur la providence de son amour qui peut et qui veut pourvoir à tous vos besoins, selon l'ordre de ses conseils, et non selon vos pensées ou inclinations. Vous avez besoin de force, prenez-en ; vous ne la trouverez qu'en la grâce, ne la cherchez point ailleurs ; tout ce qui vous viendra hors de là ne sera que pour des momens et ne vous suffira pas. Nostre Seigneur vous bénisse !

CCCXXIV

A UNE RELIGIEUSE (2)

Faire son devoir, qu'il soit d'obligation ou de perfection, et ne pas s'inquiéter du reste. — Par là, nous serons supérieurs à nous-mêmes.

MA SŒUR,

Je supplie Jésus-Christ d'estre vostre voye et vostre vie. Il vivra en vous sy vous vivez dans ses voyes qui conduisent à la vie et qui sont elles-mêmes la vraie vie de l'âme, car toutes les voyes de Dieu sont justice et sainteté, et la justice et la sainteté est ce qui fait vivre les âmes chrestiennes qui, hors de là, sont mortes et n'ont pas la vie. Vous faites bien de ne jamais discerner vos raisons ny vos œuvres ; faites ce que vous connoissez devoir faire, et que vostre devoir soit vostre raison en toutes choses.

(1) Rom. XV. 3.

(2) Troyes, lettre II. Chaumont, lettre XXXV.

Il y en a beaucoup qui les regardent en elles mesmes, comme sont les mortifications et les autres observances de la vie religieuse ; nostre esprit peu raisonnable dans sa raison les rejette et les fuyt comme impertinentes ; mais sans entrer dans cet examen, il vous doit suffire que la religion les propose, et que sans aucune discrétion l'âme religieuse les doit embrasser. Plus nostre pensée sera simple, et plus la vraye raison sera forte en nous ; elle se dissipe quand nous escoutons les nostres. Il ne faut jamais regarder ce que l'on est ; l'obéissance doit estre pour tout ; quand le devoir paroist en une chose, soit que ce devoir soit d'obligation ou de perfection, cela nous doit suffire, et sans regarder les peines ny les répugnances ny les autres dispositions de l'esprit, il s'y faut tout abandonner. A force de regarder nos devoirs et de nous oublier nous mesmes, nous devenons enfin supérieurs à tout ce que nous sommes, et nostre volonté se rend sy forte, que là où elle voit l'intérêt de Dieu, aussitost elle passe par dessus les siens, et il n'y a que la pure impossibilité qui l'empesche de faire ce qu'elle croit devoir faire.

Cecy ne s'acquiert pas sans travail ; il y faut une puissante et continuelle mortification, et un courage qui ne se lasse point de vaincre (1). C'est ce que nous avons à vous dire en général sur la diversité des dispositions dont vous m'escrivez (2), et que vous considériez, ma Sœur, que vous n'estes en cette vie que pour ruyner le péché en vous. Que sy, en le ruynant, il vous ruyne, je veux dire qu'il vous oste la joye et la santé, et les forces, et la vie, patience ; vous devez à Dieu tout cela et beaucoup plus (3) ; et la plus grande miséricorde que Dieu vous puisse faire en la terre, c'est qu'il vous donne la force de vivre seulement à luy, [et de mourir pour luy] (4).

Je le supplie de vous estre toutes choses

(1) Chaumont : qui ne se laisse point vaincre.

(2) Chaumont : sur la disposition dont vous m'escrivez.

(3) Chaumont : vous devez cela à Dieu, et la plus grande...

(4) Manque dans Chaumont.

CCCXXV

A UNE RELIGIEUSE (1)

Ne pas « se faire un Dieu qui veuille ce que nous voulons ». — Lorsqu'on connaît Dieu et Jésus-Christ, « il n'y a plus rien à chercher. » Rompre ses liens, et s'abandonner entièrement à Dieu.

MA SŒUR,

Jésus-Christ vous bénisse et vous tire hors de vos propres pensées pour entrer dans les siennes qui sont des pensées de vie et de vérité, et hors desquelles l'âme n'a ny vie, ny subsistance, ny droiture, ny stabilité ! Ne me voulez-vous point connoître, ma Sœur, mais ne voulez-vous point connoître Jésus-Christ, ny adhérer à ses conseils stables et arrêtés, quoyque souvent incompréhensibles à la créature (2) ? Que veut dire ce changement de pensées qui se succèdent en vous avec tant d'esmotion de vostre esprit ? Seriez-vous sy peu affermye, sy Dieu estoit stable en vous et sy vous aviez une stabilité en luy incapable d'altération ? Depuis tant d'années que vous le servez, ignorez-vous ce qu'il est en sa grandeur et en sa puissance, l'une par laquelle il mérite d'estre l'unique objet de nos désirs et de nostre amour, et l'autre dont il dispose de ses créatures sans qu'aucune luy puisse résister ? Qu'y a-t-il à désirer après la connoissance d'un tel directeur (3) ? Chercher des voyes dans la terre pour le servir qui soient nostres et non pas siennes, se former des desseins, se donner des pensées et des affections qui ne soient point prises dans la source de sa Providence, et qui ne soient pas humblement rendues à sa conduite, qu'est-ce autre chose sinon se faire un Dieu qui veuille ce que nous voulons, qui prenne sa lumière de nostre esprit (4), qui assujettisse sa sapience à nos folies, sa justice à nos injustices et son ordonnance à nos extravagances, et vouloir estre à Dieu contre le vouloir de Dieu ?

(1) Troyes, lettre XXVI ; Chaumont, lettre XXXII.

(2) Chaumont : inconnus à la créature.

(3) Chaumont : d'un tel Dieu.

(4) Chaumont : dans nostre ignorance.

Pourquoy ne voulons-nous estre à luy, non en la manière que nous le voulons et l'entendons, mais selon ses volontés et ses lumières ? Que cherchent les saints au ciel, et que demandent-ils en la terre, sinon que Dieu soit le Dieu de leur cœur (1), afin que leur cœur soit à Dieu et ne soit à rien qu'à Dieu ?

Sy vous m'escriviez vos pensées comme choses de passage qui n'ont point d'arrest en vous ou qui dans leur durée sont dirigées par une conduite sainte et solide, je n'en aurois point de peine ; mais que vous les fassiez voir comme des chaisnes qui captivent vostre vie, et que vous l'entreteniez en des bassesses semblables à celles des enfans qui aiment les nouveautés et les changemens, c'est ce que je ne puis souffrir sans me plaindre et sans demander miséricorde à Dieu pour vous, afin qu'il vous change pour ne changer plus. Ma Sœur, Dieu est unique en la divinité de son essence ; Jésus-Christ l'est aussy en la grandeur de son estat. « *En la connoissance de l'un et de l'autre, comme dit l'Apostre, consiste la vie éternelle* » (2). Que vous faut-il avec cela ? Quelle sorte de bonheur avez-vous à désirer, après avoir acquis la connoissance des deux plus rares objets de la félicité des saints ? Pensez-vous qu'à une âme qui ne s'arreste qu'à contempler ce Père et ce Fils, il importe ce qu'elle soit en la terre et au ciel ?

Rompez vos liens, ma Sœur ; ceux d'Adam ne sont plus en vous selon le péché ; faites qu'ils n'y soient plus selon la grâce, je veux dire selon les dons et les faveurs du ciel, desquels la mesme grâce demande la privation et le desgagement. En la gloire, sy Dieu vous y appelle, vous n'aurez point à choisir vostre place ; elle est aussy peu à vostre choix en la vie présente ; la dignité en est trop grande pour demeurer en vostre disposition. Ce qui regarde le ciel n'est point soumis à nostre main ; nous ne nous donnons rien pour une fin sy excellente, parce que nostre pauvreté n'a rien pour ces richesses ; elle excèdent nostre puissance, et nos forces n'y sçauroient atteindre.

(1) *Deus cordis mei, pars mea Deus in æternum*, Ps. LXXII, 26,

(2) Joan. XVII, 3.

Vivez contente dans la capacité que la grâce met en vous de posséder Dieu ; vivez dépendante dans l'assujettissement que la créature doit à son Créateur ; vivez indifférente dans la liberté que vous devez laisser à la sagesse divine de vous conduire à ses desseins et de vous faire marcher dans ses voyes ; perdez votre science dans l'esclat de sa lumière, vos desirs dans l'équité de ses conseils, vos mouvemens dans la stabilité de ses desseins. Sy Dieu vous appelle, vous viendrez ; s'il vous laisse, vous demeurerez ; il faut changer aux changemens de Dieu, et qu'il ne trouve rien de ferme et de stable en nous que le regard fixe et arrêté sur ses volontés. En cela consiste la force de la créature et la sainteté de sa vie ; et quand la grâce de Jésus-Christ a fait ce don à l'âme, elle est ingrate ou ignorante, sy elle désire quelque chose de plus. Vous devez donc y borner vos desirs, vos pensées, vos sentimens et vos affections, vous estimant très malheureuse au mesme instant que vos prétentions iront plus loin ; car après cette miséricorde, il n'y a plus rien à chercher. Vous la devez regarder sy grande que les âmes saintes du ciel se contentent de l'avoir pour partage ; au milieu de leur haute félicité, elles ne respirent que le bonheur d'estre inséparablement attachées au vouloir de celui qui les glorifie d'une gloire qui ne finira jamais.

CCCXXVI

A UNE RELIGIEUSE (1)

Regarder les choses créées comme étant par elles-mêmes choses de néant ; n'aimer en elles que la vie qu'elles nous peuvent donner comme instruments de Dieu sur nous. — Réponse au désir exprimé par cette religieuse d'être sœur converse.

MA SŒUR,

A la fin, Dieu m'a fait la grâce de pouvoir lire votre lettre, et non sans consolation d'y voir les bons sentimens de votre âme, et votre généreuse et sainte résistance sur

(1) Chaumont, lettre XXXVIII.

les diversés et continuelles tentations qui vous arrivent, desquelles vous faites fort bien de ne pas demander la délivrance, mais bien que Dieu vous donne la force de les porter avec fidélité. Demandez luy la fortification de vostre esprit en toutes choses, afin qu'elles ne fassent point effet de vie en vous, mais qu'elles soient au regard de vous ce qu'elles sont en effet et en vérité en elles et devant Dieu ; elles sont mortes en elles, et n'ont pas pouvoir par elles mesmes de nous donner vie, laquelle nous recevons de Dieu seul et des créatures auxquelles il influe son esprit pour par elles nous faire vivre ; il les faut donc laisser pour ce qu'elles sont : la mort à la mort. Que s'il y en a qui portent effet de vie en nous, il les faut aimer et nous convertir à elles, non selon leur estre créé qui n'est rien, mais comme choses inspirées de l'esprit de vie pour nous le communiquer, et c'est cela seul que nous devons aymer en elles, et rien plus.

Cette vérité bien entendue vous servira pour toutes choses, et pour la curiosité et pour vos inclinations et affections. Toutes choses quoyque différentes feront mesmes effets en vous, car vous les regarderez comme indignes de vous ; vous les traiterez comme choses de néant, auxquelles nous ne devons donner estre ny subsistance ny vie en nous ; nostre cœur est à Dieu seul, et nous l'y devons conserver pour son estre, pour sa vie, et ses divines perfections ; hors cela, tout est néant.

Je n'ay point songé à vous oster vostre mère ; mais quand cela arriveroit, vous devez vous y soumettre, non seulement par respect à la sainte Providence, mais encore pour porter cette mortification de l'amour que vous avez pour elle. Soyez libre de toute chose, ma fille, et apprenez à vous passer de tout. Hélas ! Dieu se retire sy souvent de nous ! et souvent nous l'y contraignons par nos manquemens ; il nous peine qu'il nous oste une créature, laquelle de soy seroit insupportable sy Dieu ne luy donnoit quelque bénédiction pour nous. Soyez plus dégagée de vous et d'autrui ; recevez ce que Dieu vous donne par les créatures, mais ne vous attachez pas à elles ; c'est abuser des dons de Dieu et se rendre indigne de la continuation de ses grâces. Pour le

désir que vous avez d'estre sœur converse, je le loue extrêmement, et je pense qu'il est de Dieu, parce que toutes les pensées qui vous en veulent divertir sont de nulle considération et me semblent suggestions malignes. Mais pourtant je ne suis pas d'avis que vous changiez d'habit ; il suffit que vous en fassiez les œuvres extérieures et que vous en ayez surtout les vertus, à sçavoir l'humilité et l'obéissance.

Voilà, ma Sœur, ce que je pense que vous devez faire, et demander à Dieu qu'il perfectionne votre vie, vous établissant dans les vertus et vous despouillant de vos imperfections. Je le supplie de vous donner sa très sainte grâce pour cela.

CCCXXVII

A UNE RELIGIEUSE (1)

Il faut que la créature ne subsiste en rien par elle-même, afin que Dieu soit tout en elle.

MA FILLE,

Jésus-Christ soit votre sainteté et votre vie ! Nous ne voulons vous dire qu'un mot sur ce que nous avons reçu de vous, qui est que la créature est sortie du néant par la création et doit rentrer dans le néant par la grâce ; et pour s'y disposer, il faut que par elles-mesme, aidée de la grâce, elle ne subsiste en rien, et que tout ce qui se passe en elle se termine en rien, afin que Dieu soit tout en elle, que son estre, sa vie, son règne, ses influences et ses opérations y soient. Donnez-vous à Jésus-Christ, pour par luy, en la vertu et en la puissance de son esprit vainqueur des démons et du péché, vivre saintement dans la malice, stablement dans l'instabilité, fortement dans vos foiblesses. Je crains moins les démons que vous mesme. Vous voulez beaucoup, et vous ne devez rien vouloir, ny de Dieu ny des créatures, mais vous laisser abandonnée à sa conduite et vous y soumettre humblement. Jésus-Christ soit avec vous !

(1) Chaumont. lettre XXXIX.

CCCXXVIII

A UNE RELIGIEUSE (1)

Espérer jusqu'à la fin de la vie en la miséricorde divine. -- Les imperfections, « petites pailles » que l'amour divin consumera.

MA FILLE,

Je vous dis que vous ne devez point perdre courage, car Dieu donne à l'âme qui ne perd point courage plus en un jour qu'elle n'a pu obtenir en un an. Espérez jusqu'à la fin de votre vie en la bonté divine, car enfin elle vous fera miséricorde nonobstant vos imperfections, lesquelles sont comme de petites pailles qui se consumeront un jour dans le feu du divin amour. Quant à vos vœux, il n'est pas nécessaire que vous les renouveliez de vive voix, si ce n'est au temps marqué dans vos réglemens. C'est assez que vous fassiez une nouvelle offrande intérieure de votre cœur à Dieu ; il vous entendra fort bien sans parler, et recevra votre offrande comme chose qui luy est fort agréable.

A Dieu, ma fille.

CCCXXIX

A UNE BERNARDINE (2)

« Misérable est l'âme à qui l'immensité de Dieu ne suffit pas. »

MA SŒUR,

Je ne sçaurois souffrir vos foiblesses ny vos craintes. Qui aura charité pour vous ? Ce sera Jésus-Christ qui est la source de la vie, et par qui les âmes la donnent et la reçoivent en la terre. Que vous faut-il avec cela ?

Je veux des esprits séparés de toutes choses, et qui n'en prennent les usages que selon les mouvemens de la dispensation divine, qui soient attentifs à Dieu et à sa conduite ; que, hors elle, ils ne veuillent et ne cherchent rien ;

(1) Chaumont, lettre XL.

(2) Chaumont, lettre XLI ; Dupuy, 947, f° 199.

que les richesses et la pauvreté leur soient esgales ; et qu'ils reçoivent la disette et l'abondance d'un mesme cœur. J'ayme les âmes dont l'appuy est en Dieu, et qui ne regardent pas mesme les créatures par qui elles sont conduites à luy. Il faut que tout soit perdu en cet abysme, et misérable est l'âme à qui cette immensité ne suffit pas. Apprenez à vivre dégagée de toutes choses, estimant à bonheur d'entrer dans les usages de ce dégagement et que Dieu vous en donne les occasions.

Vous serez heureuse et libre lorsque vous sçauvez vous passer de tout et vivre séparée comme vous mourrez dans la séparation de tout ce qui n'est point Dieu.

Jésus-Christ vous bénisse, et soit avec vous, ma Sœur !

CCCXXX

A UNE RELIGIEUSE (1)

La soumission à Dieu, principe de paix et de félicité. — Entrer dans l'esprit et les dispositions de Jésus-Christ pour toutes choses.

MA SŒUR,

Il me semble que dans les divers estats où vous vous trouvez, vostre âme doit marcher par soumission à Dieu, voulant toujours en vous ce qu'il y veut ; en vous liant à sa voye et à sa conduite sur vous, il vous établit dans la paix et la félicité ; il y faut estre, et demander à Dieu que vostre âme reçoive en cette disposition toute la grâce qu'il vous veut donner en elle et par elle. Le trouble vient après l'obscurité ; la tentation vous fait la guerre ; il y faut pareillement demeurer, non en vous liant ny adhérant à tout cela, mais en vous liant à Dieu par là ; et par la soumission à toutes ces choses, la créature ne doit rien rejeter de ce qui est en elle et de ce qui luy arrive bon ou mauvais, mais elle doit se sanctifier par toutes choses, et vouloir faire usage de toutes en la manière que Jésus-Christ en fait usage pour nous vers son Père. Nous devons nous joindre

(1) Chaumont, lettre XLII.

pour cela à l'usage et aux dispositions que Jésus-Christ porte en luy mesme pour nous, demandant que nous soyons sanctifiés par ces mesmes dispositions de Jésus-Christ, et que la grâce qu'il nous mérite par icelles nous soit appliquée, entrant ainsy dans l'esprit et les dispositions de Jésus-Christ. En agissant de la sorte, nous porterons saintement nos dispositions, et de mauvaises qu'elles seront, nous les rendrons bonnes, salutaires et saintes.

Ne regardez point vos divers estats, mais regardez et portez Dieu en iceux ; n'y résistez pas par vostre puissance, mais par la puissance de Jésus-Christ, laquelle est tellement sienne, qu'elle est aussy vostre, comme tout le reste qui est en luy, parce qu'il s'est donné luy mesme et toutes choses en luy et par luy. C'est par cette puissance de Jésus-Christ que vous résisterez à la puissance maligne, et que vous subsisterez en soutenant, non la vie du péché en vous, mais la vie de la grâce qui est la vie de Jésus-Christ, dans laquelle vie vous devez perdre la vostre, afin que cette vie, la seule vivante, règne en vous, anéantissant la vie du péché, de l'enfer et de vous-mesme. Cela estant, vous serez toujours à Dieu, et dans la diversité que vous esprouverez, vous serez invariable, vous tenant en icelle à Dieu, vous appuyant de sa force et de sa puissance, afin qu'il demeure en vous et vous en luy. Je le supplie de vous faire entendre ce que nous disons icy et qu'il vous en donne l'usage, et la grâce de cet usage.

CCCXXI

A UNE RELIGIEUSE (1)

Dieu opère dans les âmes humiliées. — Une pensée de Saint Denys. — Souffrir la spoliation « des vieux habits d'Adam », et imiter le phénix.

MA SŒUR,

Je vous supplie de continuer à donner secours à vostre bonne sœur en luy montrant ce qu'elle doit faire en sa conduite sans luy donner connoissance de ce que vous estes

(1) Troyes, lettre XXXII : Chaumont, lettre XLVII.

en vostre particulier, ny dans le bien ny dans le mal ; car les âmes nouvelles en cette voye entrent facilement par imitation dans les dispositions d'autrui ; et bien que vous trouviez en elle grand rapport à ce que vous estes, je vous supplie néanmoins de ne luy pas parler dans cette connoissance, mais bien plustost dans une connoissance supérieure, je veux dire preñant immédiatement de Dieu et de vostre expérience ce que cette mesme expérience vous enseigne, parce que vous devez imprimer dans les âmes, non l'image de vos propres voyes ny de vostre conduite, mais celles de Dieu, et vous devez pour establir en elles cet effet vous rendre au regard d'elles comme simple instrument de Dieu, servant à sa sapience et puissance pour réformer en elles ce que le péché a détruit.

Je trouve vostre pensée fort véritable de porter vostre voye en humiliation, car cela est ainsy ; mais cette humiliation est l'eslévation de la créature, car bien qu'elle soit comme humiliée en ce que Dieu rejette son opération et qu'il ne veut point le meslange de son ouvrage avec le sien, sy est-ce d'ailleurs que ce luy est une très grande dignité que ce rejettement, parce que Dieu y établit son opération en sa pureté et sainteté, et cela vaut mieux à l'âme et luy est chose plus excellente et plus digne que toute la coopération du monde. Que sont les saints dans le ciel, et qu'y serons-nous sy nous recevons miséricorde, sinon des créatures « pâtissant les choses divines, comme dit Saint Denys, occupées et préoccupées de Dieu », en sorte que non seulement nos actions, mais nostre vie, nostre estre mesme seront abismés dans ce vaste océan (1) de la divinité ? Donc, d'estre un néant au regard de Dieu, c'est une excellence incomparable, et nostre captivité une très noble liberté. Dans le néant, il est nostre tout ; dans l'impuissance, puissance ; dans la mort, la vie ; dans la cessation de toute action, il est nostre action ; et dans nostre pâtissement, agissant.

Je vous supplie, ne soyez plus rien, et souffrez la spoliation de ces vieux habits d'Adam pour estre revestue de

(1) Chaumont : dans ce vaste sein...

la gloire du nouveau ; perdez la terre pour acquérir le ciel ; souffrez votre consommation jusques à la cendre, comme le phénix, afin que de cette mesme cendre vous tiriez un nouvel estre et une nouvelle vie, non semblable à la première, mais d'autant plus digne et plus eslevée que le divin est plus excellent que l'humain, et la grâce plus noble que la nature et le péché qui l'infecte.

A Dieu, ma Sœur, Jésus-Christ soit avec vous pour jamais !

CCCXXXII

A UNE RELIGIEUSE (1)

Un moyen court et assuré de perfection.

MA SŒUR,

Dans ce peu de loisir que nous avons, je vous diray ces paroles du psaume XIX^e : « *Hi in curribus et hi in equis* » (2). Aille à Dieu qui voudra par les aydes et avantages de la nature, se servant de ses puissances et de ses facultés ! Présentement votre voye n'est point telle, mais dans la seule invocation du secours divin. Votre oraison n'est point à blâmer ; vous la continuerez, s'il vous plaist, mais non pour vous satisfaire, ny pour pénétrer dans ce fonds de l'âme qui est à Dieu, car cela est soulagement et foiblesse. Soyez ignorante de vos intérêts, considérant, comme vous le dites, que Dieu n'est point lié ny dépendant de vous et de ce que vous pensez estre. Il fera bien son œuvre sans vous, et plus dignement qu'avec vous. L'impuissance de vous rendre à luy pour les choses qui arrivent et vous esbranlent, vous apprend qu'il ne veut pas que vous preniez fermeté de votre conduite en vous, mais hors de vous, en celui ou celle qu'il vous donne pour votre direction. Tenez-vous là, et tenez-vous y contre toutes pensées et jugemens propres. Par ce renoncement, votre voye

(1) Chaumont, lettre XLVIII.

(2) Ps. XIX, 8.

se rendra plus pure et plus desgagée, et plus amortissant l'activité de vostre esprit. Par là mesme vous deviendrez soumise, non seulement par la volonté, mais aussy par l'entendement, car toutes ses propres pensées meurent dans cet abandon absolu à la volonté d'autrui. Je ne vois point pour vous de moyen plus assuré, plus court et plus efficace pour vostre perfection.

Nous sommes à vous, ma Sœur, et à toutes les âmes à qui vous voudrez nous donner, car vous avez droit de nous livrer à elles, puisque nous sommes ministre et coopérateur de Jésus-Christ, qui s'est livré à tous pour le salut de tous.

CCCXXXIII

A UNE RELIGIEUSE (1)

« Ce que les saints sont devant Dieu, et ce qu'ils sont en Dieu ». — La béatitude et la vision en Dieu.

MA SŒUR,

Quoyque je ne parle point, je ne laisse pas de beaucoup penser ; mais ce qui m'empesche de dire ce que je pense, c'est le repos que mon esprit prend en vous. Je vous regarde, et je vous trouve telle que je vous veux ; je m'arreste en cette contemplation, et je m'y donne du repos, et ce repos fait mon silence ; car à la vue de ce que vous estes, toute pensée non seulement demeure, mais encore elle cesse, et l'esprit demeure dans une tranquillité qui le satisfait plus que la parole ny la pensée ; cette mesme satisfaction, que les saints ont en la vue de Dieu, leur donne repos et cessation de toutes choses, et en cest estat ils possèdent beaucoup plus que dans l'action, je dis davantage, le mouvement de leur esprit vers Dieu est plus dans le repos et la cessation mesme de l'action que dans l'action mesme. C'est ce repos qui fait toute leur béatitude et qui leur donne la capacité de recevoir une vie de Dieu qui les fait cesser d'estre à tout et à eux mesmes, pour estre convertis à Dieu et y vivre

(1) Troyes, lettre VI ; Chaumont, lettre XLIX.

de sa vie. Ils sont en luy comme en leur centre ; ils cessent d'estre ce qu'ils sont, pour estre tout ce que Dieu est ; ils sont dans ses qualités, dans ses actions, dans ses usages ; ils sont divins comme luy, agissant vers les choses comme il y agit, en faisant les mesmes usages qu'il en fait ; la sainteté et la droiture est en eux, inséparable d'eux ; ils sont incapables de mal et d'offense, ne regardant plus la terre, mais le ciel, et dans le ciel ayant leurs regards fixés et arrestés sur cette divine essence, dans laquelle et par laquelle ils voient le ciel en la terre ; car c'est en elle qu'ils voient toutes choses, parce qu'en elle ils sont tout hors d'eux mesmes, je veux dire hors de leur condition basse et propre à leur estre et à leur vie, pour y estre dans l'excellence et la sublimité de Dieu qui ne sçauroit rien recevoir dans son sein qui ne soit comme luy, voire qui ne soit luy mesme et sa propre divinité. C'est encore par cette divine essence que les saints contemplent tous les objets du monde, d'autant qu'ils les voient par les yeux de cette divinité ; ils en jugent comme luy, les prisent comme luy, les grands dans la grandeur, les petits dans la petitesse, les médiocres dans la médiocrité, sans confusion, sans excès, sans diminution, mais tous dans leur estat, dans leur ordre, dans leur prix, bien dissemblables en cecy aux hommes de la terre qui relèvent ce qui est digne de mépris, et méprisent ce qui est digne d'estime. Mais quoy ! ils sont dans les nuages de la vie présente, et eux jouissent de la clarté du ciel qui ne cache rien à leur connoissance, mais qui leur descouvre tout, selon que tout est ; et cela se fait sans mouvement, sans estude, sans temps, sans action, mais dans le repos, dans la demeure du sein de Dieu, dans la vue de sa lumière, en un mot dans la possession de son estre divin, tellement que sans voir ils voient tout, sans rien faire ils font tout ; ils sont dans le mouvement sans action, dans l'occupation sans opération ; il leur suffit d'estre en Dieu pour estre en toutes choses sans rien estre.

Voilà, ma Sœur, à quoy me porte vostre pensée et vostre vue : à me représenter ce que les saints sont devant Dieu et ce qu'ils sont en Dieu.

CCCXXXIV

A UNE RELIGIEUSE (1)

Sur la mortification. — Dans l'œuvre de la perfection, il faut toujours
« commencer, comme si nous n'avions rien fait du tout. »

MA SŒUR,

Il me semble que je n'ay rien à vous recommander que la grâce de la mortification en toutes choses, et de demander à Dieu qu'il vous la donne, parce qu'en elle vous trouverez et la sainteté et la vie à laquelle toute âme religieuse doit aspirer.

Je vois que vous commencez à travailler ; cela me console extremement, parce que j'espère que Dieu vous y bénira et ensevelira dans cet abysme tout ce qui en vous porte opposition à luy et à sa grâce. Il n'y a rien de plus propre à vous donner un saint recueillement et à vous séparer des choses de la vie présente que cette mesme mortification qui rappelle nos esprits à Dieu et nous rend fidèles à sa conduite. Donnez-vous donc pleinement à cette vertu, et avec persévérance, car la liberté d'un jour dissipe ce que l'on a acquis en plusieurs. Vous trouverez la nature esloignée de cet exercice, mais il n'est pas raisonnable de la suivre, n'ayant à nous donner que de mauvais conseils ; et puis, vous sçavez que la vie religieuse est une mort continuelle pour celle-là, et que l'esminence de la grâce se trouve dans le renoncement de tout ce que nous sommes selon nous. Ne perdez point de temps en cette œuvre ; plus tost vous la commencerez, plus tost elle sera finie ; les remises en sont périlleuses en toutes façons.

Je vous parle comme sy vous n'y aviez pas encore travaillé ; je sçays pourtant bien ce que vous y avez fait, mais c'est que je veux plus de vous et que je ne sçauois estre content que vous ne soyez en estat de recevoir les dispositions de Dieu dans la perfection qu'il vous les veut donner. Pour y parvenir, il y a beaucoup à faire, et tous les jours chose

(1) Chaumont, lettre LVIII.

nouvelle, et commencer comme sy nous n'avions rien fait du tout.

Il me semble que les âmes se trompent beaucoup quand elles regardent la vertu dans le repos, et qu'elles se contentent de s'exempter des grandes misères de la vie qui sont les péchés qui nous séparent de la grâce, parce qu'en vérité, ma fille, c'est Dieu qui est la perfection et la pureté mesme ; cela (1) n'est comme rien ; il nous appelle à choses plus grandes, plus dignes et plus saintes, mais il nous y appelle par une sainte mortification de nous mesmes, sans laquelle nous n'y arriverons jamais.

Implorez sa grâce, invoquez son esprit, afin qu'il vous assiste pour vos œuvres et qu'il préside au milieu de vous pour diriger vos actions, vos pensées, vos désirs et vos mouvemens selon sa pureté et sa sainteté ; plus vous luy donnerez lieu, plus elle se rendra forte en vous, et enfin elle se fera elle mesme obéir, prenant puissance sur tout ce que vous estes, et vous assujettissant à elle non seulement pour porter ses effets, mais encore pour empescher et anéantir ceux de la nature. La grande sincérité avec laquelle vous nous parlez, renonçant en cela au sentiment de la nature pour vous rendre à celui de la grâce, me fait escouter le désir que vous avez de faire ce vœu particulier. Nous laissons à vostre liberté d'en user comme il vous plaira de vous y engager ou non.

Nous sommes à vostre âme tout ce que Jésus-Christ nous y oblige.

CCCXXXV

A UNE MAITRESSE DES NOVICES (2)

Qu'elle se pénètre de l'esprit de sa charge, et en disposant les autres à la perfection, elle s'y établira elle-même davantage.

MA FILLE,

Vous pouvez estre dans l'assurance, quoy que nous fas-

1) Cela, c'est-à-dire se contenter de s'exempter du péché.

(2) Chaumont, lettre LIX.

sions, parce que nous avons en Jésus-Christ un soutien que nous ne pouvons perdre ; ses œuvres sont dans la stabilité ; rien ne les sçauroit ruyner que l'infidélité de la créature ; hors cela, elles demeureroient tousjours ce qu'elles sont en la vertu et en la solidité de leur principe.

J'ay joye de vous sçavoir au noviciat. Offrez cette action à Dieu dans la répugnance que vous y avez, en considérant qu'ayant des travaux et des contrariétés, les plus salutaires sont celles qui naissent de vos propres obligations. Quand elles sont saintement portées en cette difficulté que vous avez, il y a du mérite pour vous et pour autrui ; la charité en sera plus grande, parce que vous formerez ces âmes à Jésus-Christ avec plus de douleur ; les instructions que vous leur donnerez vous serviront aussy bien qu'à elles, et en les disposant à la perfection, vous vous y établirez davantage. La charge que vous exercez vers elles, et les paroles de vie que vous annoncez vous engagent plus particulièrement au renoncement de la vostre, afin que vous soyez ce que vous ferez estre les autres et que vos œuvres se trouvent conformes à vos désirs et à vos discours. Il faut laisser les âmes à Dieu, afin qu'il les fasse estre ce qu'elles doivent. Il me semble que ce que vous estes à la Mère me donne repos et que Dieu bénira cette union qui en elle-mesme est une bénédiction très grande de la charité divine sur vos âmes. Bonsoir, ma fille.

CCCXXXVI

A LA MÊME (1)

Nous devons « aymer la rigueur qui se trouve en la pureté de la grâce ; » cependant il faut parfois laisser un peu respirer la nature.
— L'amour pour la Mère doit être pur et surnaturel.

MA FILLE,

Je ne sçaurois vous dire la joye que j'ay de vous voir disposée à suyvre la vie de la grâce et à renoncer à la vostre en toutes choses. Il est certain que le renoncement

(1) Chaumont, lettre LX.

est pénible, parce qu'il va à refuser à la nature tout ce qu'elle demande qui n'est pas selon Dieu, mais le bonheur qu'il y a de bien faire et le repos et la satisfaction qui en demeure en l'esprit nous doit faire trouver toute peine douce et nous donner force pour la porter. « *Jésus-Christ*, dit saint Paul, *ne s'est pas plu à soy-mesme, mais il a porté la confusion de la croix* ». (1) Cela veut dire qu'il n'a pas eu esgard un seul moment de sa vie à sa satisfaction, mais qu'il a suivy en tout la volonté et l'ordonnance de son Père, qui a esté toujours très rude et très rigoureuse à sa très sainte humanité. Or, sy telle a esté la disposition de Dieu sur son Fils, que doit elle estre sur nous, ma Sœur, qui sommes nés et nourris dans le péché, et qui avons besoin d'une continuelle droiture en toutes les actions de nostre vie, comme estant toutes mauvaises et perverses par le péché ! Cette considération nous doit inciter non seulement à souffrir, mais à aymer la rigueur qui se trouve en la pureté de la grâce, puisque par elle nous sommes redressés et amenés dans la voye de la vertu, détruisant le péché et nostre estre malin par l'adhérence à cette pureté de la grâce. Ne vous lassez point de vous y rendre, mais soutenez toujours le combat ; plus vous irez en avant, moins vous le sentirez et plus la liberté sera grande à vous débarrasser de vos propres liens.

Il est bien vray que vous pouvez vous relascher aucunes foyes de quelques rigueurs, quand elles ne sont pas absolument nécessaires, et que ce repos est donné à la nature par accommodement à elle pour luy donner force de souffrir davantage. Ce que nous relaschons en cette sorte est saintement relasché, car nous le faisons pour une bonne fin, et puis nous avons sujet d'y voir nostre misère et nostre infirmité qui ont besoin de ces adoucissemens, et c'est plustost humilité qu'accommodement que ce que nous donnons en cela à la nature, de sorte que, sy d'un costé, il semble que l'on perde, on gagne évidemment de l'autre, bien qu'en cette manière la perte mesme est sans perte et le gain est

(1) Rom. XV, 3.

en tout. Laissez donc parfois quelque liberté à la nature de respirer, mais faites-le sans nuire à l'exemple que vous devez à vos sœurs, car en ce point vous y devez tout mettre, et vous livrer pleinement à la mortification autant que vous pourrez, modérant les mouvemens de vostre esprit qui se portent à la mauvaise édification de la communauté ; c'est pourquoy devant elles, vous devez toujours estre sage, et ne vous laisser aller jamais, sans toutefois vous contraindre, car il faut que la vertu soit libre en vous, qu'elle sorte librement de vous, comme sy elle estoit née avec vous ; l'adhérence à la grâce avec continuité vous la donnera et la fera estre en vous comme en son centre, opérant vos actions comme siennes et non comme vôtres.

Je loue extresmement l'amour que vous avez pour la Mère ; c'est certainement Dieu qui vous le donne, mais la nature se l'approprie, au lieu de le laisser dans la pureté de ses usages. Triez-en le mauvais, et il sera tout bon, tout saint et tout parfait ; le mauvais et tout ce que la nature y jette du sien, les envies d'estre satisfaite, la peine de n'estre pas autant aymée que l'on désire, et tout ce qui dérive de ces mauvais effets, comme la tristesse, le dépit, la douleur, l'esloignement, le défaut de sincérité et autres choses semblables, qui contrarient tous la dignité de cet amour que Dieu a mis en vostre cœur, il les faut donc retrancher et suyvre l'instinct pur du cœur vers la Mère, luy laissant la liberté d'aller à elle, de penser à elle pour ses besoins et de la servir dans une charité désintéressée qui ne regarde qu'elle et point du tout vous.

Je vais la prier de se laisser gouverner pour sa santé ; faites-luy venir le médecin toutes les foys qu'elle en aura besoin.

Il est indubitable que nous avons charité pour vous ; l'expérience vous fera voir que nous sommes aux âmes selon qu'elles nous donnent moyen d'y estré, peu quand il y a peu, beaucoup aussy quand nous le pouvons, tant y a que la charité remplit toujours le bien qu'on luy donne ; et cela nous fait connoistre que Dieu est dans les saints ; il y est par amour autant qu'ils en sont capables, comme la lumière

du soleil qui s'espand selon la capacité des lieux qui la reçoivent.

Il ne faut nulle mortification avec vostre bonne N... Soyez luy libre, j'entends en toute manière. Elle est de celles avec qui vous pouvez laisser respirer la nature, mais vous le devez faire dans les intentions que nous vous avons cy dessus marquées.

A Dieu, ma Sœur.

CCCXXXVII

A UNE RELIGIEUSE (1)

Quand la nature sera « rendue » à la grâce, l'âme verra et sentira son bonheur ; mais ce travail d'assujettissement à la grâce doit être fait sans inquiétude ; il faut « se donner du temps pour l'accomplir ». — Permission de faire un vœu.

MA SŒUR,

Nous avons une sy grande application à la vie de renoncement pour vous que continuellement nous la demandons pour vous à Jésus-Christ qui l'a enseignée aux hommes d'exemple et de parole. Embrassez la généreusement et ne permettez pas à la nature d'en sortir un seul moment. C'est la seule voye pour la rendre libre en vous et la descharger de ses liens ; et son assujettissement à la grâce, quand il sera plein et parfait, la rendra contente et luy fera trouver des suavités où elle ne trouve maintenant que des rigueurs. Souvent, il est vray, la nature vous demandera sy cela durera toujours, et s'il n'y a plus moyen ny espérance d'eschapper ; dites luy que non, tant qu'elle sera esclave de ses inclinations, mais quand elle en sera libre, qu'elle verra et sentira son bonheur ; cependant, il la faut obliger à la sujétion, et quoyqu'elle murmure, la tenir soumise à la pureté de Dieu en la conduite de son esprit sur vous. Les médicamens sont rudes aux complexions altérées, mais aux bonnes ils sont reçus comme amys, parce qu'ils ne trouvent rien

(1) Chaumont, lettre LXI.

contre quoy exercer leur vertu. Sy tost que le combat sera finy, c'est que la nature sera rendue à la grâce ; la paix en sera très douce. La vie dans son propre repos (1) n'a que guerres et afflictions, et plus on luy donne, plus elle se voit affligée et combattue ; cela vient de ce que son repos n'est pas véritable, et qu'il est en des choses incapables de le donner là où la grâce s'establit solidement en nous ; de telle sorte qu'en la possédant nous avons tout, et il ne nous reste rien à désirer. Les petits renversemens qui vous arrivent sont toujours pour vous montrer la foiblesse de la nature à porter avec persévérance la rigueur de la grâce, et combien nous avons raison de nous humilier, ne pouvant rien de nous mesmes que ce qui est infirme et imparfait. En cette manière, l'âme profite de tout, de la vertu dans la reconnoissance, de l'imperfection dans l'humilité, et toujours elle se rend à Dieu comme auteur de tous nos biens et conducteur de nostre vie par des voyes et des rencontres pleines d'amour et de miséricorde.

Pour le vœu, nous l'avons laissé au mouvement que Dieu vous en donnera. Cela ne nous liera pas davantage à Jésus-Christ vers vous. Nous consentons à vostre consolation. Je vous prie, ma Sœur, travaillez à la ruyne de vostre amour en vous, afin que l'amour seul de Jésus-Christ y subsiste, mais faites ce travail sans inquiétude, et donnez vous du temps pour l'accomplir, car il en faut et en cela vous vous devez soumettre. L'ordre de la grâce sur vous laisse passer vos manquemens ; qu'il vous suffise de les connoistre et d'avoir la volonté de les éviter ; il n'y a que cela à faire de vostre part ; le surplus dépend de Dieu et de sa miséricorde. Les ténèbres de vostre esprit passeront, elles ne vous doivent point mettre en peine ; elles s'esclairciront, assurez vous en, et j'y vois déjà beaucoup de lumières pour la pureté de vostre conduite. La grâce vous fera toujours connoistre plus de bien que vous n'en ferez ; servez vous cependant de ce que vous sçavez, et donnez luy entrée par le renoncement perpétuel de vous mesme, ne vous souffrant que

(1) Dans le repos de la nature. Peut-être faudrait-il ici : la nature dans son propre repos...

ce qui est purement pour Dieu et ce que l'infirmité humaine vous laissera.

A Dieu, ma fille, Jésus-Christ soit avec vous !

CCCXXXVIII

À UNE RELIGIEUSE (1)

Parfois la sévérité est inutile en présence des fautes du prochain ; la patience est une voie plus charitable, plus chrétienne et plus sainte.

MA SŒUR,

Je ne sçays que dire à tant de changement et renversement d'esprit. Je crois qu'il y a quelque Providence particulière qui veut exercer vostre patience et celle de la Mère. Sy je pensois qu'un peu de sévérité y dust servir, je serois d'avis de l'employer, mais je crains qu'elle y soit inutile ; il vaut mieux se rendre à la pensée de la Mère, qui est de souffrir et d'attendre avec charité le changement de cette âme. Cette voye est plus charitable, plus chrestienne et plus sainte, parce qu'elle est plus esloignée des sentimens de la nature et du procédé ordinaire. Il est pourtant bon d'avertir celles qui manquent, les prendre à part, quand elles sont disposées à escouter les remontrances et à remarquer leurs défauts, leur montrer de quelle conséquence ils sont ; il faut tout commettre à Dieu, et cependant faire tout du mieux qu'on pourra.

Je vous ay escrit ce matin ; depuis, ce porteur est arrivé. Je ne vous dis rien de particulier pour vous. La lumière de la grâce vous montre ce que vous avez à faire ; il n'y à qu'à la suivre. Je ne sçaurois condamner la charité que vous avez, mesme quand les autres ne s'y employeroient pas. Bonsoir, ma Sœur.

(1) Chaumont, lettre LXII.

CCCXXXIX

A UNE RELIGIEUSE (1)

Arrivée de la « bonne amie » à Dijon. — S'appliquer aux novices, et rester en vraie charité avec la Mère. — Ne plus « montrer les lettres. »

MA SŒUR,

La bonne amye est arrivée à Dijon, et est desjà impatiente de son retour (2). Vous l'avez merveilleusement attachée à vous, puisqu'elle quitte sy librement le monde pour se rendre à vos désirs. Je n'en suis pas marry, car elle est très utile en sa conduite et en ses conseils. Elle m'a fait un rapport de vostre monastère plein de charité, de prudence et de vérité ; j'en suis très content, et il n'y a qu'à continuer à bien esdifier ces âmes qui se feront enfin telles que vous le désirez. Elle m'a dit encore le soing que vous avez de la Mère ; j'en bénis Dieu, estant chose de bonne esdification que vous soyez l'une et l'autre en vraye charité.

Appliquez vous à vos novices ; rendez vous exacte auprès d'elles ; donnez lieu à ce qui est intérieur en vous, qui vous retire des mouvemens de la nature ; demandez que vous ayez puissance de les vaincre, que la grâce l'emporte sur vous en toutes choses ; ne vous mettez point en peine de ce que l'on dit quand vous estes recueillie, et que vous paroissez triste. Il suffit que vous disiez que vous ne l'estes pas ; sy on ne le veut pas croire, souffrez cette peine avec tranquillité. Vous devez plus de fidélité à Dieu pour vous tenir dans la disposition où il vous met pour le bien de vostre âme que vous ne devez de complaisance à la créature. Cela mesme vous donnera une salutaire mortification de vous séparer du sentiment de plaire à la créature pour contenter Dieu. Vous devez alors aller devant le Saint Sacrement, sy vous en avez la commodité, et luy offrir vostre recueillement, afin

(1) Chaumont, lettre LXIII.

(2) Si, comme nous le supposons, cette « bonne amie » est Mme de Pontcarré, cette lettre seroit de la fin de 1629 (Voir p. 356) et les deux religieuses qui « se montraient leurs lettres » seraient la Mère Angélique et une de ses sœurs.

qu'il le bénisse d'accroissement de grâce, et qu'il l'accompagne des effets qu'il désire en vous pour votre perfection.

C'est ainsy, ma Sœur, qu'on s'avance et qu'on gagne toujours quelque avantage sur les mauvaises conditions de la nature.

Au reste, je ne veux plus que vous montriez vos lettres, soit celles que je vous écris ou celles que vous m'écrivez, ny aussy que vous voyiez les autres, parce que je veux voir vos sentimens en toute liberté sur la conduite des âmes et mesme sur ce que vous pensez l'une de l'autre. Ne demandez donc plus qu'elle voye ce que vous écrirez, ny aussy de voir ce qu'elle écrit. Cela ne diminuera rien de la charité commune ; au contraire, cela y peut servir, afin que vous puissiez l'une et l'autre vous soulager, s'il arrivoit quelque rencontre qui vous presse le cœur, et que vous n'eussiez pas à l'heure mesme pouvoir de vous en éclairer ensemble.

Jésus-Christ soit avec vous, ma Sœur !

CCCXL

A UNE RELIGIEUSE (1)

Commencement de conduite ; le Prélat « désire plus faire que parler. »

MA SŒUR,

De sy bons commencemens me donnent sujet de beaucoup espérer de la grâce en vous. Je vous assure que nous y travaillerons selon toute l'estendue de nostre pouvoir et de la charité que Dieu nous donne pour vous. Les effets de nostre conduite vous en assureront, et je désire en ce point plus faire que parler ; nous vous montrerons quelles sont les voyes de Dieu sur les âmes, et avec quelle perfection elles doivent estre embrassées. J'espère que vous ne les refuserez pas, puisqu'en effet vous voulez le bien. L'esprit de Dieu est pur, son désir et son dessein sont d'imprimer cette mesme pureté dans les âmes, afin qu'elles soient vrayment son image,

(1) Chaumont, lettre LXV.

et qu'elles soient parfaites comme il est parfait en son essence, en sa vie et en ses perfections.

A Dieu, ma fille.

CCCXLI

A UNE RELIGIEUSE (1)

« Diversité de sentimens » au sujet d'une malade. — Désir de ne jamais manquer aux âmes, si elles ne manquent les premières.

MA SŒUR,

Vous m'avez fort obligé de nous donner des nouvelles de la malade ; le médecin sera demain au matin à vous. Je ne désire pas qu'elle meure, et ce désir pourtant est laissé au plaisir de Dieu, et ainsy, en désirant, je demeure sans désir. Le péril dans lequel les âmes se trouvent en la vie me fait vouloir qu'elles aillent toutes à Dieu, et d'ailleurs je voudrois que celles qui le peuvent servir vécussent longtemps ; dans cette diversité de sentimens j'abandonne tout à la sagesse de Dieu qui conduit la nature selon la bonté qui est en luy et dans les voyes de ses miséricordes.

Je voys que vous travaillez réellement à vostre perfection ; cela me console, et à mesure que vous vous liez à la sainteté de la vie chrestienne par le renoncement de la vostre, Jésus-Christ me lie à vous, et c'est d'un lien qui prend une stabilité sy solide que la durée en doit estre esternelle. Il est vray que nous ne désirons jamais manquer aux âmes, sy elles ne manquent les premières, et je pense dire cela avec quelque raison. C'est pourquoy je vous prie, ma fille, prenez cette assurance que nous vous donnons et qui vous sera confirmée par toutes les personnes qui ont voulu prendre la peine de nous connoistre, qui sont en petit nombre, parce que je ne me suis pas fait connoistre ou je pense que les autres ne m'ont pas jugé digne de leur connoissance.

Vous donnerez l'habit à cette fille quand il vous plaira. Bonsoir, ma Sœur.

(1) Chaumont, lettre LXVII.

CCCXLII

A UNE RELIGIEUSE (1)

Renoncer à ses propres désirs pour vivre de la vie de Jésus-Christ. —
Aux grands maux il faut laisser le remède à Dieu.

MA FILLE,

Vous avez raison de dire qu'il y a plus de satisfaction en la mortification qu'en la justification mesme de ses sentimens, et que s'il y a de la peine, il y a aussy de la paix. Voilà vostre règle que l'esprit de Dieu vous a inspirée pour toutes les actions de vostre vie ; cherchez donc la peine pour avoir la paix. C'est par Jésus-Christ crucifié que nous avons esté réconciliés à son Père ; la paix dont il n'avoit pas besoin pour luy mesme, il l'a voulu respandre sur nous par son sang ; il ne demande pas le vostre, mais il demande vostre attention pour le servir selon ses désirs, renonçant toujours aux vostres, afin que vous viviez de sa vie et que son esprit repose sur vous.

Je vous ay traitée dernièrement en personne forte, de ne vous avoir rien escrit sur tant de travaux dont vous avez l'esprit plein, mais voyez vous, ma fille, aux grands maux je laisse le remède à Dieu, sachant bien que nulle autre chose n'est capable de leur apporter soulagement que sa propre main. Je me contente donc de le prier pour vous, et pour ce pauvre garçon qui a esté sy malmené. Demandez sa conversion à Dieu ; il en a besoin, et vous luy devez cette charité, vous estant ce qu'il vous est. Au reste, j'ay grande consolation de ce qui s'est passé chez vous ; tout est fort bien allé ; la Mère me le mande tout au long. Je pense que Dieu a béný cette œuvre, et que l'on a esté fort satisfait de vous toutes. C'est bien fait d'avoir charité pour tout le monde, mais il est vray que tout le monde n'en a pas toujours pour nous ; il ne faut pas laisser de luy bien faire

(1) Chaumont, lettre LXVIII.

quand on le peut ; c'est le confondre de rendre charité pour indifférence.

Je mande à la Mère comme je suis de mes petites incommodités. Il s'en va minuit. Bonsoir, ma fille. Jésus-Christ soit avec vous !

CCCXLIII

A UNE RELIGIEUSE (1)

A propos d'une malade ; incertitude de la vie présente ; « attendre les coups de Dieu ». — La crainte d' « empirer » au point de vue spirituel vient parfois de ce que la lumière en nous est plus grande. « C'est un acheminement à la guérison. »

MA SŒUR,

Je suis très marry du mal de la malade. La vie est en la main de Dieu ; il la donne, il la conserve, et il l'oste quand il luy plaist. Il est sy véritable que nous ne devons prendre d'appuy qu'en Dieu et nullement aux choses créées, que l'expérience ne doit rien ajouter à la certitude que nous en devons avoir, parce que la vérité porte une assurance en soy qui surpasse toutes les autres, et je voudrois que les âmes la comprissent sans attendre les espreuves qui nous doivent servir simplement à mériter et non à nous préparer, parce que la préparation doit estre continuellement en nous, et nul mouvement de la vie ne la doit empescher. Les choses qui arrivent, pour estranges qu'elles soient ne nous doivent surprendre. C'est ainsy que nous devons attendre les coups de Dieu, les regarder non comme les ignorans, mais comme sçachant qu'ils nous peuvent arriver, et que nous devons avoir le cœur disposé à les recevoir dans la mesme sainteté et dans le mesme amour que Dieu nous les envoie. Tous ces renversemens vous doivent estre salutaires, et quoyque j'en sois affligé avec vous, j'ay pourtant joye de voir qu'ils vous donnent de bonnes instructions, meilleures et plus persuasives de beaucoup que toutes celles que la parole enseigne.

(1) Chaumont, lettre LXIX.

Je suis en esprit avec vous auprès de la malade, et j'y serois de corps sy je le pouvois. Ce sont là les mortifications qu'il faut porter, mais elles sont toutes bonnes, puisque Dieu les opère. Quand sera-ce, ma Sœur, que la douceur et la suavité de cete Providence se fera sentir à vostre cœur et vous en fera porter suavement toutes les amertumes ? O Dieu, quelle force et quel soutien, quand elle est ainsy reçue en nous ! Qui nous peut esbranler quand nous sommes ainsy bien disposés pour Dieu ? Ma fille, rendez-vous attentive à luy ; aimez-le par dessus toutes choses ; dans cet amour, vous ne serez pas insensible, mais vous aimerez tout comme il faut, d'un amour unissant et séparant, fort et infirme, tranquille et sérieux. La grâce ne vous fera pas éviter les peines, non, ne le craignez pas ; vostre cœur tendre ne s'endurcira pas jusqu'à l'insensibilité, mais il aimera mieux et plus parfaitement et plus saintement, car il y aura sainteté dans la perfection de l'amour.

Je vous recommande vostre malade ; ayez en soin pour vous et pour moy. Il est vray que sy Dieu vous l'oste, vous perdrez beaucoup chez vous ; je pense le pouvoir dire avec quelque vérité ; le spirituel et le temporel en souffriront quelque intérêt. Dieu préparoit cette âme à une vie toute sainte, toute pure, toute détachée de toutes choses ; mais il sait bien ce qu'il fait, et sa sapience a de meilleurs yeux et de meilleurs conseils que les nostres ; c'est pourquoy il la faut laisser faire. L'incertitude en laquelle nous vivons sur la terre nous donne toujours sujet de craindre et pour nous et pour autrui ; cela nous doit donner moins de regret quand nous voyons les âmes bien disposées à aller à Dieu. Ce que je puis vous dire, c'est que je voudrois estre comme elle dans les dispositions de la mort ; mais nous avons d'autres travaux à porter que ceux qui sont passés, et pour ce que nous devons à la justice de Dieu pour nos continuelles offenses, nous ne sçaurions assez vivre et assez souffrir. Tout ce qui se passe en la terre est miséricorde ; il nous est ainsy donné, et nous devons le recevoir de mesme ; il en faut faire usage, en sorte que ce qui est miséricorde ne devienne pas justice.

La créance que vous avez d'empirer ne vient pas de ce que vous faites de nouvelles fautes, mais de ce que la lumière vous est donnée plus grande ; ce qui vous estoit couvert se manifeste, et vous montre le mal où vous pensiez le bien ; ne vous en estonnez pas ; c'est un acheminement à la guérison ; plus je vais en avant, plus je trouve la perfection dure et pénible aux sens. Il y a à faire et à souffrir pour y arriver ; c'est pourquoy vous ne vous devez pas rebuter ; au contraire, il faut que le long travail et sy pénible vous augmente le courage, car enfin on vient à bout avec la grâce divine.

Quant à cette fille, je vous laisse faire ; votre résolution sera la mienne ; faites donc librement ce que Dieu vous conseillera. Je salue votre malade ; je voudrois luy donner obéissance de ne pas mourir ; il me semble que son travail n'est pas accompli. Nous l'avons offerte aujourd'huy à Jésus-Christ à la messe, et nous continuerons de le faire.

A Dieu, ma fille. Faites, s'il vous plaist, que nous ayons des nouvelles de la pauvre petite Mère et des vostres.

CCCXLIV

A UNE RELIGIEUSE (1)

Avoir plus de soin de l'esprit que du corps ; plus on le mortifie et plus on lui retranche, plus il est riche.

MA SŒUR,

Je loue Dieu de ce que votre malade se porte mieux. La charité que vous avez pour elle luy vient bien à propos, car comment subsisteroit-elle ? Il faut continuer, ma fille, tant qu'elle en aura besoin, et d'en avoir aussy pour vous et selon le corps et selon l'esprit ; pour celui-cy qui est la meilleure partie de nous, il faut encore avoir plus de soin ; sa vie est bien différente de celle du corps, car à celle-là il faut donner pour la soutenir, et à l'autre il faut continuell-

(1) Chaumont, lettre LXXII.

lement oster ; le retranchement la nourrit, et moins on luy donne, plus elle est riche.

Vous sçavez ce que je veux dire. Travaillez au retranchement des mouvemens de vostre esprit qui est extremesment libre, quand il est libre, et c'est alors qu'il le doit moins estre ; quand il a acquis cette liberté, il faut qu'il en use avec prudence et modération. C'est ainsy que nous trouvons encore la mortification et le retranchement dans les vertus.

Jésus-Christ soit avec vous !

CCCXLV

A UNE RELIGIEUSE (1)

Bien faire son devoir d'état, c'est là le point capital pour aller à Dieu. —
Envoi d'un présent.

MA SŒUR,

Il ne faut aucune connoissance pour aller à Dieu que celle que nous donne l'obligation de nostre devoir ; toute autre science que celle-là est inutile, et nous pouvons mieux servir Dieu dans l'ignorance et dans l'aveuglement que dans la connoissance et la lumière. Faisons ce que nous devons, et peu importe que nous soyons aveugles. Voyez, ma Sœur, ce que la perfection demande de vous ; donnez-le, tout ira bien ; vous marcherez dans la lumière, et les ténèbres ne seront point en vous.

Toutes choses doivent se rapporter à ce point de faire ce qu'il faut en vostre estat. Vous devez l'exemple en paroles et en actions, l'un pour fortifier l'autre, duquel vous devez servir pour former Jésus-Christ dans les âmes que vous avez sous vostre direction. Travaillez donc à bien faire ; pour le bien dire, vous l'avez, car vous sçavez ce qu'il faut pour instruyre les âmes en la vertu. Ne faites rien qui blesse tant soit peu les yeux d'autrui, et considérez que s'il se trouve quelque chose à redire en vous, les anges qui vous remarquent encore mieux en auront plus de peine.

(1) Chaumont, lettre LXXIII.

Nous sommes sur la terre pour Dieu et non pour nous ; tout ce que nous faisons qui se tourne à nostre propre satisfaction est pour nous et non pour Dieu qui demande tout pour luy et rien pour nous ; et cela, c'est la mort de nostre vie et de la vie de Dieu.

Je suis bien ayse que vous fassiez venir la bonne Mère N... Ce voyage la soulagera et la rendra plus capable de bien servir Dieu en sa charge. Je ne sçays ce que M. le N... dira de moy, car il me remercie, comme vous le verrez, de ce que je leur laisse. Il la faudra renvoyer, dans quelque temps ; ces changemens leur sont pénibles et ils ne s'y accommodent que mal volontiers.

Je crois que vous devez faire usage des sentimens d'estime que vous donne la Mère, et prendre une conduite de dépendance vers Jésus-Christ en elle, et accepter ses voyes pour vous rendre par elles à la grâce que Jésus-Christ veut establir en vous. Ne vous inquiétez point de cette pauvreté ; Jésus-Christ la remplira de ses richesses. Ne cherchez point avec presse ce que vous voulez ; en confession vous direz ce qui se présentera ; le reste en la miséricorde de Dieu.

Je vous envoie un présent qui n'est pas beau ; nous vous le donnons dans l'esprit de Jésus-Christ, dans sa grâce, sa vertu, sa sainteté, qui est ce qu'il vous faut et à toutes les âmes chrestiennes qui veulent estre un jour unies à luy par participation de sa vie et de sa gloire.

A Dieu, ma fille.

CCCXLVI

A UNE RELIGIEUSE (1)

Nécessité du « renoncement de soy mesme » pour « donner vie à nos œuvres. »

MA FILLE,

Nous voicy à Dijon depuis hier ; j'y seray, je pense,

(1) Chaumont, lettre LXXV.

jusqu'à la fin de l'année, c'est-à-dire, sy quelque nouveauté n'arrive.

Nous vous prions d'avoir toujours soin de vous pour l'esprit et pour le corps, afin que les momens de vostre vie soient utiles à Dieu dans les pensées de sa gloire sur vous. Souvenez-vous que la voye pour entrer dans cette humilité est le renoncement de soy mesme en toutes choses qui nous est sy nécessaire et sy précieux que sans luy tout est mal en nous et opère dans la mort et pour la mort, comme au contraire par luy la mort est rendue non seulement vivante, mais vie, parce qu'elle establit en nous de quoy donner vie à nos œuvres. Ne vous lassez point de vous vaincre ; les victoires servent au royaume des cieux et au règne de Jésus-Christ en vous. Bonsoir.

CCCXLVII

A UNE RELIGIEUSE (1)

Sur la mortification et l'« attention à la grâce ».

MA SŒUR,

Vous nous tesmoignez une reconnoissance bien grande de nous remercier sy particulièrement du présent que nous vous avons envoyé. Je vous l'ay choisy un peu simple, parce que j'ay cru que le moyen de vous le rendre plus agréable, c'estoit de l'accompagner des conditions qui ont plus de rapport à celles de la religion.

Je vous prie, ma Sœur, de vous servir de la fidélité que Dieu vous donne présentement à vous séparer de toutes choses, afin que lorsqu'elle ne sera plus, l'habitude que vous aurez prise vous serve à vous surmonter dans la mesme séparation. Je ne vois rien de sy capable de mettre Dieu en nous que la mortification de nous-mesmes jusqu'aux plus petites choses. Plus vous vous y exercerez, et plus vous trouverez à vous mortifier, parce que la lumière augmentera en vous à proportion de l'usage que vous en ferez.

(1) Chaumont, lettre LXXVI.

Mais en tout cecy, il faut de la persévérance ; ce n'est pas assez de commencer, il faut continuer et finir ; c'est pourquoy nous devons regarder ce travail dans la grâce et non dans la nature, l'embrasser avec fidélité, et non par facilité ou par sentiment.

La vertu se doit establir en nous par assujettissement ; tout est incertain, changeant, instable, et par conséquent mal assuré et ainsy inhabile à servir de soutien à nostre vertu qui doit estre toujours sans inégalité, instabilité ny mutation ; elle a son origine en la grâce, et la grâce est une participation de l'estre divin ; il faut donc que la vertu ayt rapport à Dieu, qu'elle soit ferme, forte, constante, incapable de changement comme luy. Il est donc nécessaire de former la vertu sur la grâce et de nous conduire en elle seulement pour la grâce, regardant ce que nous devons à Dieu pour establir une vie en nous qui ayt des qualités stables et permanentes comme sont les qualités et perfections divines.

Voilà, ma Sœur, ce à quoy vostre âme se doit appliquer : à se former un estre, une vie, et des perfections semblables à ce qui est en Dieu. Vous estes créée pour luy, vous ne vous devez arrester à rien moins qu'à luy ; toute autre chose est au-dessous de vous ; les plus saintes mesmes ne vous doivent point arrester, parce que nostre eslévation doit estre jusqu'à Dieu, et nostre esprit ne doit point avoir d'arrest qu'il ne soit arrivé jusqu'à luy. Je vous désire cette grandeur et cette possession, que vous alliez jusqu'à Dieu et que vous demeuriez en Dieu. Regardez le surplus comme inutile et amusement de la vie. Je voys toujours je ne sçays quelle dissipation qui procède du peu d'attention à la grâce ; croyez, ma Sœur, qu'il la faut grande, et plus vous la prendrez (1), plus vous la trouverez importante à vostre salut. Je mets cette attention à ne rien négliger de la vertu et à y estre comme un ménager qui a tout le soin à amasser des biens, ce qu'il fait avec une telle vigilance qu'il n'en perd aucune occasion. Ne tenez rien de petit en l'observance des règles ; considérez-les toutes comme capables chacune de contribuer

(1) C'est-à-dire ; plus vous prendrez attention.

à votre perfection et à la réformation de l'image de Dieu en vous.

Jésus-Christ soit avec vous !

CCCXLVIII

A UNE RELIGIEUSE (1)

« Il y a grande bénédiction en la dépendance. »

MA FILLE,

Je mande à la Mère qu'elle vous laisse libre en vos recueilemens, et qu'elle vous donne une licence générale d'aller devant le Saint-Sacrement quand vous le désirerez, pourvu que ce ne soit aux heures de la communauté, parce qu'en ce temps-là, vous devez votre présence et votre exemple aux sœurs.

Je vous prie, donnez lieu à ce qui vous rappelle intérieurement à vous et qui amortit vos sentimens naturels ; c'est une disposition à laquelle vous devez référence et attention pour vous y soumettre et vous y donner toute avec fidélité.

Je mande encore à la Mère qu'elle vous traite avec la puissance que Dieu luy a donnée ; en effet, il y a grande bénédiction en la dépendance ; on ne sçauroit marcher plus sûrement que sous la conduite d'autrui. Demandez à Dieu la modération de vos sentimens, vous séparant de vous mesme autant que vous en aurez de force. Du reste, demeurez en paix et avec confiance que Dieu enfin aura soin de vous. Je le prie d'estre avec vous.

CCCXLIX

A UNE RELIGIEUSE (2)

Envoi d'un médecin à une malade.

MA SŒUR,

Nous avons consolation de sçavoir toutes choses chez vous en meilleures dispositions ; je prie Dieu de les y vouloir

(1) Chaumont, lettre LXXVII.

(2) Chaumont, lettre LXXVIII.

maintenir et accroistre, afin qu'elles y soient dans la perfection désirée.

Je pense que vous sçavez le voyage de vostre bonne amye qu'elle vient faire en cette ville, mais ce ne sera pas pour la garder longtemps ; c'est pourquoy vous n'en serez pas en peine s'il vous plaist.

Je prie Jésus-Christ de vous combler de sa charité pour celle que vous exercez envers la malade. Nous vous envoyons un médecin, homme doux et respectueux. J'espère que vous en aurez satisfaction et la malade soulagement. Il va un homme avec luy ; prenez donc la peine de me dire des nouvelles de la malade. Je ne sçaurois vouloir que sa vie, quoy qu'il me semble dans le simple vouloir de Dieu, auquel je l'abandonne pour mourir comme pour vivre. Sy je me pouvois rendre invisible, je me rendrois à vostre secours pour le soulagement de cette malade.

A Dieu, ma fille, Jésus-Christ soit avec vous pour jamais !

CCCL

A UNE RELIGIEUSE (1)

A propos d'un « passage » de Bernardines :

MA SŒUR,

Quant à vos Bernardines, leur passage arriva tout autrement que je ne me l'estois imaginé, estimant que Mr l'Officiel auroit soin de vous les faire voir. Ce sera, Dieu aydant, pour le retour qu'elles iront chez vous, mais il faut que la bonne demoiselle les vienne prendre, afin de loger une partie de la compagnie chez elle. Il se faut accommoder à l'infirmité du prochain aux choses de quoy l'on se peut passer. Je vous prie, travaillez à ravoïr les esprits. Dieu en est, ce me semble, offensé, et la vertu retardée. C'est une mauvaise nourriture de prendre toutes les libertés qu'elles font. A Dieu, ma fille.

(1) Chaumont, lettre LXXIX.

CCCLI

A UNE RELIGIEUSE (1)

Conseils de modération et de patience dans la conduite à tenir à l'égard des jeunes filles.

MA SŒUR,

Jésus-Christ soit avec vous ! Je me porte bien, Dieu mercy. Il est vray que j'ay eu quelques accès de fièvre, mais à force de médecine je m'en suis défait. Je suis en peine de vous sçavoir dans le besoin ; vostre bastiment demande de l'abondance et vous estes dans la disette. Il est bon de penser un peu aux affaires.

Je vous prie, empeschez la Mère de faire tant de pénitences ; ce n'est pas ce qu'il faut à son mal qui n'est pas guéry, comme vous voyez ; les rechutes tesmoignent que le dedans n'est pas encore dans son estat ; il luy faut laisser prendre force, et puis, on luy donnera la licence de faire davantage.

Je pense que l'on doit prendre de vos jeunes filles ce qu'elles donneront, leur montrant l'exemple de la vertu ; le reste, il le faut laisser à la miséricorde de Dieu qui y pourvoira par sa bonté. Il faut passer doucement beaucoup de petites choses, leur dire ce qu'elles doivent faire et sçavoir pour tirer leurs esprits des amusemens de la vie, et avoir patience sy ces jeunes plantes ne donnent le fruit désiré.

Je ne voys aucun manquement à ce que vous avez dit à la Mère ; tout ce qu'il y peut avoir, c'est quelque légèreté et inconsideration à parler du prochain, mais la liberté que vous avez de tout dire à la Mère excuse entièrement. Je suis marry de son indisposition ; je pense que ce ne sera rien. Du reste, faites estat que la charité nous presse toujours pour vostre sainte communauté et que je la désire selon le cœur et la pensée de Dieu, et vous entre toutes les autres à qui Dieu a commis la conduite de toutes les autres. Nous supplions Jésus-Christ de répandre toujours

(1) Chaumont, lettre LXXX.

plus abondamment ses bénédictions sur votre âme à laquelle je me donne pour la perfection de son salut.

A Dieu, ma Sœur.

CCCLII

A UNE RELIGIEUSE (1)

Encore la malade. — Sentiments du Prélat à l'égard des âmes.

MA FILLE,

Nous voulons garder votre présent, puisque vous le désirez ; je voudrais pouvoir vous en faire un autre, mais il est en la main de Dieu et non en la mienne ; il ne nous est permis que de désirer et demander qu'il vous soit donné guérison de votre Mère. Nous le demandons souvent à Jésus-Christ, afin qu'elle vous serve toutes selon la charité qui luy en est donnée. De sa part, nous luy avons donné obéissance de ne point mourir, mais je ne sçays sy le vouloir de Dieu est tel, et s'il s'y rendra. Je la salue de toute mon affection et vous prie d'avoir toujours liberté avec nous selon que Dieu nous l'inspirera, parce que nulle chose ne nous fait peine de ce que les âmes nous disent ; nous montrons aux âmes le chemin qu'elles doivent suivre, et puis nous les laissons faire. Voilà qu'on nous appelle. Bonjour, ma Sœur.

CCCLIII

A UNE RELIGIEUSE (2)

Désir de servir cette âme. — Envoi de quelques papiers.

MA SŒUR,

J'espère que Dieu nous fera la grâce de pourvoir aux desseins qu'il nous donne de servir votre âme selon l'estendue de sa charité sur vous. Ne craignez rien ; je crois que Jésus-Christ bénira vos bons désirs.

(1) Chaumont, lettre LXXXI.

(2) Chaumont, lettre LXXXII.

Je vous envoie quelques papiers que je désire que vous voyiez. Il vous les faut garder jusqu'à ce que je sois auprès de vous.

CCCLIV

A UNE RELIGIEUSE (1)

Ne pas chercher satisfaction en la créature, mais en Dieu seul. — Indulgence qu'il faut avoir pour les malades.

MA FILLE,

Ce que vous dites est véritable que la crainte du mal est plus assurée que l'expérience du bien, parce que la vie présente va plus à la misère qu'au bonheur qui est réservé pour le ciel où il sera en sa plénitude sans mélange d'affliction. Or, puisque telle est la disposition divine sur vous, il s'y faut offrir, et la recevoir courageusement quand les effets s'en présenteront, afin que ce qui est pénible nous soit converty à bien, et que nous en ayons la récompense en la gloire.

Croyez-moy, ma fille, on se trompe de vouloir chercher satisfaction en la créature qui n'en est pas capable; il faut prendre d'elle ce qu'elle peut donner, qui n'est pas pour remplir vostre esprit, mais plutost pour l'exercer. Dieu seul le peut contenter et luy donner une jouissance sans indigence. On vous ayme vraiment et vous n'en devez pas douter. Les maladies continuelles de la Mère luy font peine et en font aux autres, mais sans désir et sans dessein de sa part. Il la faut soulager en cela, et recevoir charitablement ce qu'elle fait, parce qu'elle n'a jamais autre envie que de plaire, et de contenter les âmes qui sont auprès d'elle. Souvent l'on fait ce que l'on ne veut pas, et les travaux de l'esprit et du corps obligent à cela. Vous luy estes donnée du ciel pour son soulagement, accomplissez vostre charge, et n'y regardez point vostre intérêt. Dieu vous en sçaura gré, parce que vous la servirez pour luy, et non pour elle.

(1) Chaumont, lettre LXXXIV.

Je luy envoie la permission que vous me demandez et pour toutes celles qui en auront besoin.

CCCLV

A UNE RELIGIEUSE (1)

Dire à la malade « de mettre son esprit en repos. Dieu ne demande que cela d'elle » (2).

MA SŒUR,

Je ne veux point aller voir la malade pour cette heure. Je parle ainsy parce que j'ay quelque opinion qu'elle mourroit sy nous l'avions vue, et je ne veux pas. Il faut qu'elle vive pour souffrir et pour aymer Dieu davantage, et le servir dans ses souffrances.

Je pense, ma fille, qu'il nous faut laisser à la Providence de Dieu qui conduira toutes choses dans la perfection et la sainteté de ses voyes. Quand il sera temps, nous nous rendrons à vous, et mesme quand vous ne le demanderiez pas ; nous avons une charité qui veille à vos besoins et qui nous oblige à faire envers vous tout ce que nous devons selon Jésus-Christ. Dites à la malade qu'elle mette son esprit en repos, et que pour cette heure Dieu ne demande que cela d'elle, que tout luy sera donné de sa part sans l'entremise de la créature, qu'elle ayt cette confiance en sa bonté.

Je ne suis point en peine de tout ce qui se passe en vous ; j'espère que cela ne durera pas, et que la grâce vous y donnera conduite. Jésus-Christ soit avec vous !

(1) Chaumont, lettre LXXXV.

(2) Il est fort probable que la malade dont il est question dans toutes ces lettres est la Mère Jeanne de la Trinité ; le prélat parle de sa mort dans une lettre du 25 février 1632 (cf. p. 497). Elle succomba à la suite d'une longue maladie ; ces lettres par conséquent seraient de la fin de l'année 1631, et du commencement de 1632, et elles seraient pour la plupart adressées à la Mère Agnès, alors supérieure à Dijon. Néanmoins en l'absence de preuves positives, nous avons préféré les donner ici sans indication ni dates.

CCCLVI

A UNE RELIGIEUSE (1)

Conseils pratiques pour les scrupules et les tentations.

MA FILLE,

Vous ne devez avoir aucune peine des fautes que vous faites contre votre gré. C'est un tesmoignage qu'il y a quelque promptitude de nature en vous, de laquelle Dieu se sert pour vous rendre plus humble et plus connoissante de vous mesme ; mais il suffit que la volonté dans ce dérèglement soit droite et qu'elle veuille en effet le bien et la vertu. Ne travaillez donc plus à vous tirer de cette peine, non plus que des pensées que vous avez contraires aux avertissemens que l'on vous donne, car tout cela n'est rien, et le tourment que vous vous donnez vous rend plus incapable de la grâce et de la paix de Dieu que la faute pour laquelle vous vous inquiétez.

La Mère se loue de votre solitude en la petite chambre, et en effet, cela suffit, puisque de là vous pouvez considérer les actions de vos novices. Je pense qu'il leur faut montrer constamment ce qu'elles doivent faire pour leur bien, et les rendre exactes autant que l'on pourra aux heures de la communauté, et leur en donner l'exemple ; en cela consiste tout. Il faut porter en patience cette rigueur dont vous me parlez ; le temps avec la fidélité de l'âme emporte tout, et vous vous trouverez à la fin établie en ce que vous désirez. Gagnez peu à peu les choses sur vous, et tachez toujours de vous vaincre et de vous avancer en la vertu et en la grâce de la mortification de vos sentimens. Plus vous y deviendrez puissante, et plus la voye de Dieu se satisfera et se purifiera en vous, mais il est vray qu'il y a quelque chose à souffrir pour y arriver. Les mouvemens qui ne se passent qu'en l'intérieur ne sont rien, et vous n'en devez faire aucun cas. La retenue au dehors et le désaveu au de-

(1) Chaumont, lettre LXXXVII.

dans démontrent que l'âme est esloignée des malignités qui la possèdent. Délivrez votre esprit de ses appréhensions. Dieu vous garde, et ce n'est point cet amour de Dieu que vous voyez qui vous donne force contre vous-mesme, c'est la grâce et la vertu que vous ne voyez pas, sans lesquelles vous ne pouvez rien. Cette vertu ne vous manquera pas ; vous estes touchée de tristesse, je le vois bien, mais ce ne sera rien. Eslevez votre esprit à la confiance que vous devez avoir en Dieu ; c'est en elle seulement que vous devez prendre votre repos.

Jésus-Christ vous bénisse !

CCCLVII

A UNE RELIGIEUSE (1)

Ne pas s'inquiéter de la frayeur de la nature à la vue de ce que demande la grâce.

MA SŒUR,

Je ne fais nul cas de vos craintes ; Dieu les osterà en son temps. C'est un exercice qu'il faut que vous ayez et que vous devez porter sans vous y arrêter. L'esprit malin se sert de cette frayeur de la nature pour vous troubler. C'est un commencement de séparation de vous mesme de ne vous y point assujettir et de faire ce que Dieu demande de vous dans la pureté et la force de sa grâce. La lumière donnera puissance à votre esprit, et fera son assujettissement à elle avec force et suavité ; elle vous fera voir une conduite toute autre que celle qui vous a esté montrée ; les créatures ne peuvent montrer ce qu'elles enseignent ; sy fait bien Dieu, qui dans la vérité de sa lumière établit la puissance pour la suyvre et, pour mieux dire, cette vérité-là mesme, et la puissance et la vertu de la lumière, pour en avoir l'opération et les effets. Votre âme y estant entrée, le reste se fera avec bénédiction ; vous n'avez de votre part qu'à laisser faire l'œuvre de Dieu et n'y point donner d'empeschement.

(1) Chaumont, lettre LXXXIX.

CCCLVIII

A UNE RELIGIEUSE (1)

Se faire une âme forte, préparée aux épreuves.

MA SŒUR,

Il faut que l'âme regarde les accidens et les malheurs comme inséparables de la vie, et que cette considération fondée sur une vérité très assurée luy serve pour les recevoir d'un esprit sinon tranquille, au moins non surpris ; cette prévoyance servira à luy donner la tranquillité après les premiers mouvemens de la nature. Nous aurons soin très particulièrement de prier pour la malade ; nous y sommes obligé par des raisons très puissantes, parce que nous devons beaucoup à sa charité et à sa vertu. Elle, vous et moy sommes à la sainte Providence qui nous gouverne et nous régit dans la vue et la pensée de sa gloire, et nous nous y devons tous rendre et y référer les effets quoyque pénibles qui nous en arrivent en la vie.

Je vous prie, ma fille, faites vous une âme forte en toutes choses, préparez vostre cœur à toutes espreuves, et dites comme saint Paul : « *Qui nous séparera de la charité de Jésus-Christ ?* » (2) Il faut estre à luy et recevoir toutes choses de luy, et dans son ordre et dans sa très sainte disposition, les créatures que vous ayez le mieux comme ce qui vous est indifférent. Ayez un esprit noble à gouverner, qui ne fléchisse point sous l'affliction, mais qui se tienne toujours eslevé par dessus tout.

CCCLIX

A UNE RELIGIEUSE (3)

Avoir un cœur simple et docile comme celui des enfans.

MA FILLE,

Vous devez accepter vostre pensée de soumission et l'of-

(1) Chaumont, lettre XC.

(2) Rom. VIII, 35.

(3) Chaumont, lettre XCI.

frir à Dieu pour en avoir l'accomplissement en tous les effets ordonnés de Dieu, et lorsque l'occasion se présentera, mettez en usage la grâce qui vous est donnée, pour vous y ranger sans écouter mille raisons de la nature et de votre propre esprit qui ne se lasse jamais de s'opposer aux mouvemens de Dieu. Demandez luy un cœur simple et docile qui vous ramène à la grâce de l'enfance, afin que vous soyez, au regard de la conduite de ceux qui sont en autorité sur vous, ce que la nature donne par instinct aux enfans, de vivre dans la dépendance de leurs parens, sans examen ny discernement des choses qu'ils ordonnent.

Voilà, ma fille, ce que vous devez estre et ce que les saints sont au ciel au regard de Dieu et en la terre au regard des créatures pour Dieu. Nous vous dirons le reste vendredy, s'il plaist à Dieu. Jésus-Christ soit avec vous !

CCCLX

A UNE RELIGIEUSE (1)

« Les âmes savent ordinairement plus de bien qu'elles n'en pratiquent » ; aussi les communications très fréquentes avec le directeur sont en général inutiles. — Faire simplement son devoir vaut mieux que toutes les lumières et les plus belles pensées sur la spiritualité.

MA SŒUR,

Vous estes parfaitement dans le sens de mes paroles, et vous en prenez la conduite. Nous disons que tant s'en faut que l'âme doive rechercher les lumières et les pensées en la sorte que vous l'entendez, qu'au contraire j'estime qu'elle s'en doit retirer sy elles se présentoient à elle, parce qu'elles ne sont pas nécessaires à la bonne conduite de l'âme et qu'elles nous peuvent nuire en plusieurs façons. Elles eslèvent l'esprit d'une manière peu humble et le nourrissent de vanité et d'ambition et d'amusemens inutiles, propres à divertir les actions de la vertu au lieu d'y aider. Soyez donc, ma Sœur, très contente en vostre aveuglement ; c'est le discours que nous avons eu ce matin avec une religieuse

(1) Chaumont, lettre XCII.

qui demandoit nos communications plus fréquentes. Je m'en suis excusé principalement sur cette raison que, pour l'ordinaire, les âmes sçavent plus de bien qu'elles n'en pratiquent, et que j'en vois très peu qui soient sy ignorantes qu'elles ne sçachent très bien en quoy se trouvent leurs devoirs et leurs obligations, et que cette connoissance leur doit servir pour toute la perfection que Dieu demande d'elles en leur estat ; pour le surplus, qu'il n'y a rien à dire, mais toujours beaucoup à faire ; qu'il y a aucunes foys certaines choses qui surviennent à l'âme dont elle auroit besoin d'estre éclairée, mais que c'est rarement, et qu'une ou deux conférences peuvent suffire à ces besoins extraordinaires ; qu'il est bien vray que certaines âmes ont une conduite différente, laquelle demande plus de secours, mais qu'il y en a très peu qui se trouvent en cette nécessité. En effet, ma fille, à tout bien considérer, il se trouve qu'en faisant ce que nous devons selon les obligations que Dieu nous impose, nous avons tout fait, et il est impossible qu'une âme qui cherche à plaire à Dieu en toutes les actions de la vie et qui travaille puissamment à la mortification d'elle-mesme ne soit très sainte, ce qui est un plus grand et plus solide avantage que toutes les lumières et les plus belles pensées de la spiritualité.

Vivez en repos, ma Sœur ; pour cela, Dieu se donne aux cœurs, et non aux esprits ; c'est par l'un que nous allons à luy, et non par l'autre. La volonté nous lie à Dieu, et non l'entendement ; celui-cy sert à celle-là, mais non nécessairement, car quoyque perversy, sy la volonté demeure sienne et sainte, tout est bien, et Dieu ne laisse pas de nous regarder dans son amour. Travaillez à la vertu, au retranchement de vos inclinations, à l'accomplissement de vos règles ; le reste, laissez le à la bonté de Dieu qui répandra sa lumière sur vous et donnera clarté à vos ténèbres, quand il le verra bon pour vostre âme.

Vous avez les mouvemens trop soudains en toutes choses, au moins celles où vostre affection vous porte. Je loue extremement l'estime que vous faites de cette âme, mais ce devroit estre sans nulle impétuosité, et vous y devez estre

comme sy vos sentimens estoient tous morts pour elle ; c'est la considération du mérite de la vertu qui nous doit attirer ; elle est d'elle mesme assez puissante, et la nature ne se doit point mettre avec elle pour rendre ses impressions plus fortes. Je vous prie, offrez vostre esprit à Dieu pour tout recevoir et tout souffrir, soit bien, soit mal, pureté ou impureté, parce que tout peut estre converty à bien, selon le bon usage et la fidélité de l'âme ; que rien ne vous estonne, mais laissez tout en vous dans la fermeté et la fidélité de vostre regard vers Dieu. Nous sommes à vostre âme, ma fille, ce que Jésus-Christ nous oblige d'y estre.

CCCLXI

A UNE RELIGIEUSE (1)

Tout référer à la gloire de Dieu.

MA FILLE,

Vous avez raison de dire qu'il y a peu d'assurance en la vie. Les changemens y sont continuels, mais Dieu n'abandonne point les âmes pour cela. C'est tout dire. Vous nous trouverez toujours prest [à aller] à vosire secours, quand vous en aurez besoin ; vous pouvez vous en assurer, Dieu nous en donnant le désir. Rendez vos intentions à Dieu sur toutes choses, et portez vos peines dans la plus grande séparation que vous pourrez, car enfin il faut que la grâce triomphe de la nature et du péché.

Je me réjouys de vos bonnes dispositions ; sy elles continuent, vous en verrez des effets, parce que les pensées qu'elles vous donnent ne sont jamais inutiles. Ce que vous m'crivez est véritable, et le meilleur moyen de révéler l'estre simple qui est en Dieu, c'est de tout référer à sa gloire et de n'estre qu'une mesme chose en toutes, comme il est Dieu en tout ce qu'il fait. Demandez à Jésus-Christ qu'il vous donne toujours liberté de le servir, et qu'il rompe les liens qui vous en empeschent.

Bonsoir, ma fille, Jésus-Christ soit avec vous !

(1) Chaumont, lettre XCVI.

CCCLXII

A UNE RELIGIEUSE (1)

Mérite de l'obéissance ; « elle est comme la charité qui couvre tous nos manquemens ».

MA FILLE,

Il y a assez longtemps que vous n'avez point eu de mes lettres pour vous en donner. Je ne vous veux plus parler de mon retour ; il sera quand Dieu voudra. Ne vous donnez aucune peine de ce que vous faites par obéissance. Elle est comme la charité qui couvre tous nos manquemens. Jésus-Christ auroit eu tort de prodiguer sa vie en la croix pour des créatures indignes de cette grâce, sy la volonté de son Père ne l'eust ordonné ; dans la vue de l'obéissance, il a fait cette profusion qui autrement n'eust pas esté convenable à un sy bas sujet. Dans cette mesme pensée de l'obéissance, vous devez vous sacrifier continuellement, et renoncer à l'avantage des vertus qui, en se perdant dans cet abysme, se trouvent couronnées d'une gloire incomparable. Par vostre choix vous serez mortifiée, et pénitente par la volonté d'autrui. Vous vivrez à vostre ayse, donnant des soulagemens à vostre vie, quand l'obéissance vous l'ordonnera ; ce que vous refuserez d'un costé, elle vous le redonnera de l'autre, d'autant que Dieu regardant plus la volonté que l'œuvre, vous trouverez le mérite de la mortification dans l'intention que vous en aurez, et celui de l'obéissance, que vous n'auriez pas, sy vous préféreriez vostre volonté à celle d'autrui. Je ne vous sçaurois rien dire là-dessus que vous ne sçachiez ; c'est en un mot en l'obéissance que Jésus-Christ a finy sa vie ; il a voulu que ses vertus se soient terminées à celle-là.

Donnez-nous part à vos prières.

(1) Chaumont, lettre XCVII.

CCCLXIII

A UNE RELIGIEUSE (1)

Un enfant prodigue. — Regrets du Prélat d'être obligé de séjourner quelque temps à Paris.

MA FILLE,

Je n'escris point à la Mère, parce que je ne la veux point incommoder. Nous plaignons les pauvres parens que vous avez, qui ont tant de peines de leurs enfans, l'un mort à la grâce, et l'autre mourant à la vie présente. J'estime l'un bien plus heureux que l'autre, parce que la mort ouvre le chemin à la vie éternelle quand elle arrive en la grâce, comme il le faut croire de cette bonne belle-sœur qui doit attendre miséricorde, ayant sy vertueusement vescu. Quant à cet enfant prodigue, j'avoue, ma fille, que vous avez raison de le pleurer avec ceux qui l'ont mis au monde ; il faut prier Dieu qu'il l'amende, et je vous assure que de ma part, je ne m'y oublieray pas, puisque vous le désirez.

Je suis toujours en inquiétude pour mon retour ; je sçays que cette ville n'est pas le séjour de ceux de ma profession, mais il est véritable, et Dieu le connoist, que j'en ay quelque sujet. J'espère que vos filles se remettront ; l'exemple et la patience y serviront beaucoup. Bonsoir, ma fille.

CCCLXIV

A UNE RELIGIEUSE (2)

Elever les novices dans la force ; les accoutumer à ne regarder que Dieu et à envisager la vertu seule, sans s'arrêter aux accommodemens de la nature.

MA SŒUR,

Il est vray que la bonne nourriture importe extresmement et qu'elle fait quasy tout. Je vous prie, eslevez toujours vos

(1) Chaumont, lettre XCIX.

(2) Chaumont, lettre CV.

novices dans la force ; parlez leur souvent de la conduite qu'elles doivent avoir sur toutes choses, qui ne doit jamais changer dans les changemens de la vie, parce qu'elle ne regarde qu'un sujet qui est Dieu, pour l'amour duquel il faut que l'âme embrasse tout et se soumette à tout. Plus la vertu est éprouvée, plus elle est forte. Que l'âme qui recherche la droiture ne regarde point par qui elle est conduite, mais cherche à profiter de tout, référant tout à Dieu, et prenant en tout les voyes de la vertu sans jamais s'en distraire. Les âmes se doivent accoutumer à envisager la vertu seule, sans autre chose, pour la suivre ainsy qu'elle est montrée, sans s'arrêter à certains accommodemens que la nature recherche et que la grâce rejette, afin que la vie en la terre soit pure, simple, nette et dégagée, et libre comme celle des saints qui sont au Ciel, qui n'ont qu'un seul principe de leurs pensées, desirs, affections, mouvemens et opérations, qui est Dieu dans la pureté de son estre et de sa vie, laquelle ils imitent continuellement, je veux dire par l'estat de pureté de leur vie. C'est en ce point que je trouve la souffrance de la vie en la terre, car pour soutenir cette pureté de conduite en nous, il faut un courage et une fidélité qui ne se lassent jamais, toujours travaillant à faire subsister la vie de Dieu en l'âme et à y réduire la nostre avec ses contrariétés et ses oppositions, ce qui n'est pas une petite besogne ; mais à force d'imprimer ces maximes dans les âmes, elles les reçoivent de telle sorte qu'elles ne peuvent agir par d'autres pensées, et sy elles y manquent, elles voient au moins leurs manquemens, et ne sont pas retardées en leurs devoirs faute de science et de connoissance de ce qu'elles doivent pour leur perfection. Cela les tire de leurs multiplicités et les rend plus fortes en la voye qu'elles doivent suivre, parce que par d'autres elles changent souvent, et ne savent pour l'ordinaire à quoy se tenir et se rendre. Il y a peu de personnes dans cette conduite.

CCCLXV

A UNE RELIGIEUSE (1)

Sentiments du Prélat sur la fête de la Conception de la Sainte Vierge.

Je m'en vais tout présentement prier Dieu pour me préparer à la feste prochaine de la Conception de la Sainte Vierge. Cette solennité m'est de tout temps en singulière révérence, comme ayant esté la première marque de la grâce divine sur elle et le triomphe de la miséricorde sur le péché, duquel la bonté de Dieu l'a préservée à l'instant de son entrée au monde. C'est de cette source sy pure qu'elle a tiré la sainteté de sa vie, qui n'a jamais esté interrompue, ayant donné tous ses mouvemens à Dieu comme des suites de sa reconnaissance et des effets de sa charité accomplie. Nous prendrons donc ce peu de jours pour nous occuper de cette haute et glorieuse solennité pour celle qui est la Reyne des anges et des hommes, et qui, avec ces qualités sy relevées, ne desdaigne pas de porter celles d'avocate et de refuge des pécheurs, desquels elle prend une spéciale protection pour les gagner à Dieu. Avec une solitude très grande, nous pourrions encore avoir le silence, afin que la pensée soit totalement enfermée en cette dévotion et qu'elle ne soit divertie. Nous sommes en une saison en laquelle l'esprit de Dieu respand une suavité merveilleuse dans l'Eglise, dont les âmes qui s'y appliquent tant soit peu sont touchées avec une consolation que les paroles ne peuvent exprimer. Les portes du salut nous sont plus ouvertes en ce temps qui est la naissance de Jésus-Christ qu'en aucun autre, puisqu'il est venu appeler les pécheurs et non les justes, et se donner au monde pour le salut du monde.

(1) Chaumont, lettre CVI.

CCCLXVI

A UNE PRINCESSE (1)

Condoléances sur la mort d'un fils.

MADAME,

Venant de mon diocèse en cette ville (2), j'ay appris la mort de Monsieur votre fils, de laquelle j'ay eu tout le res-sentiment que je dois aux obligations que je vous ay, et à la perte d'un prince de sy grande espérance. Ce sont, Madame, des espreuves que Dieu envoie à vostre vertu pour en relever davantage le lustre en la terre et pour le couronner plus glorieusement au ciel. Sy quelque consolation doit toucher vostre esprit en vostre douleur, ce doit estre une espérance qui est le plus solide appuy des âmes chrestiennes en leurs afflictions. En effet, la pensée qu'un desplaisir passer reçu d'un esprit soumis à Dieu produit une récompense éternelle au ciel, et que le chemin de la croix en la vie présente est celui que Nostre Seigneur a tenu pour entrer en sa gloire et pour nous faire régner avec luy, cette pensée, dis-je, Madame, doit estre d'une force merveilleuse pour nous eslever contre les accidens de la vie, non par la rébellion de nos cœurs contre Dieu, mais par la vertu de la grâce qui, en nous soumettant à son ordonnance, nous rend supérieurs aux maux qui nous affligent.

Personne ne sçayt mieux que vous, Madame, de quel prix sont ces pensées à une âme touchée de douleur, et quelle en est la vertu pour en adoucir le sentiment. Vous avez tesmoigné une modération sy chrestienne en toutes les fascheuses rencontres de vostre vie que de là on peut juger que vous avez eu en exercice ce que la plus grande partie des hommes n'ont que dans la science, je veux dirè que vous faites les actions de vertu, tandis que les autres en parlent seulement ;

(1) Chaumont, lettre CVII.

(2) Paris, très probablement.

et comme il n'y a rien de plus capable de modérer le sentiment de ceux qui vous révèrent que la manière dont vous en recevez les sujets, aussy n'y a-t-il point de considérations qui puissent leur donner une plus haute estime de vostre vertu, ny les engager à plus grand respect à vostre personne. Quoyque je ne sois pas digne de sçavoir ce que vous valez, j'ose néanmoins vous assurer, Madame, que dans mon ignorance, je ne cède à personne, par les sentimens d'une vertueuse affection, l'honneur d'estre plus parfaitement que moy... etc.

VU, LE 18 MAI 1911,
Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,
A. CROISET.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER,
Le Vice-Recteur
de l'Académie de Paris,
L. LIARD.

GLOSSAIRE

DES LOCUTIONS ET DES MOTS SURANNÉS

OÙ PRIS DANS UNE ACCEPTION INUSITÉE

AUJOURD'HUI

ACCOUSTUMÉE (à l') — *comme de coutume* (p. 111).

AINS — *bien plus, mais, mais encore*.

ANGOISSEUX — *rempli d'angoisse* (p. 24.).

APPARTENANCE — *propriété* (p. 423) — *action d'appartenir* (pp. 197, 259, 426).

ASSIÈGEMENT — *action d'assiéger* (p. 518).

AUCUNE FOIS, AUCUNES FOIS — *quelquefois* (pp. 9, 10, etc.).

BAILLER — *donner*.

BÂNDER (se) contre — *se raidir contre* (p. 293).

BÉNÉFICE — *faveur, bienfait* (pp. 85, 99).

BIEN — *bonheur, plaisir* (p. 98).

BONASSE — *calme* (p. 197).

CALAMITEUX — *plein de calamités* (p. 50).

CALIGINEUX — *nuageux, obscurci par le brouillard* (p. 168).

CAPABLE DE — du latin *capax*, *prêt à recevoir* (p. 339).

CAPUCHINE — *Capucine* (pp. 79, 83).

CÉANS — *ici, en ce lieu* (p. 97, etc.).

CEPENDANT, CE PENDANT — *en attendant, pendant ce temps*.

CHAMPS (aux) — *à la campagne* (pp. 53, 90).

CHAROGNE — *cadavre* (pp. 460, 572).

CHEF — *tête* (p. 104).

COL — *cou* (p. 169).

COMME — *comment* (pp. 14, 142, 564).

CONJONCTION — *union* (p. 288).

CONSUMER — *pour consumer* (pp. 451, 457).

CONSUMANT — *consument* (p. 471).

CONSTAMMENT — *avec constance* (p. 14).

CONTINUE — *continuité* (p. 398).

CONTRIBUER (quelque chose) — *faire pour sa part*.

CRÉANCE — *croyance* (p. 607).

DAMOISELLE, DAMOYSELLE — *appellation usitée au XVII^e siècle à l'égard de toute femme mariée qui n'était pas noble, ou qui, étant noble, n'était pas titrée* (pp. 488, 539).

DÉFAILLANCE — *privation, manque* (p. 422).

DÉFAILLIR — *manquer* (pp. 81, 422).

DÉMISSION — *soumission* (pp. 39, 216).

DÉRECHÉF, DE RECHÉF — *de nouveau* (p. 5, etc.).

ENTAMER — *commencer* (p. 194).

ES — *dans les* (p. 18, etc.).

ESVÈNEMENT, ÉVÈNEMENT — *issue, résultat* (pp. 15, 390).

FAILLIR — *pécher, tomber* (pp. 11, 39, 45, 556); *se tromper* (pp. 67, 69); *manquer* (pp. 402, 407); *être faillily, être altéré, détruit* (p. 395).

FÉTARDIE, FÉTARDISE — *paresse* (p. 42).
 FORS — *Sauf, excepté.*

FORTIFICATION (de l'esprit) — *force, action de fortifier* (p. 584).

GARDE (se donner, — se donner de) — *prendre garde, se garder de* (p. 18, etc.).

IMBÉCILE — *faible.*

IMBÉCILLITÉ — *faiblesse, incapacité, impuissance* (p. 52, 65).

INDUSTRIE — *habileté* (pp. 96, 117, etc.).

INEXTE A — *inhabile à* (p. 40).

INVENTIONS (de Dieu) — *desseins* (p. 430).

LA OÙ — *tandis que* (p. 3, etc.).

LÉGER (de) — *légèrement* (p. 37).

LICENCE — *permission* (p. 612).

LIMITATION — *limite* (p. 58).

MARRY — *fâché, peiné* (pp. 81, 288, 396, 605).

MAUVAISTÉ — *méchanceté* (p. 285).

MÉDITE — *pour mépris* (p. 419).

MENTERIE — *mensonge* (p. 114).

MOL — *mou* (p. 39).

MONDE — *du latin mundus, pur* (p. 555).

MONSTRE — *chose monstrueuse* (p. 389).

MOYENNER — *procurer quelque chose en servant d'intermédiaire* (p. 72).

MUABLE — *sujet au changement* (pp. 398, 407).

MUTABILITÉ — *qualité de ce qui est muable.*

MUTATION — *changement.*

NOURRIR — *pour entretenir, former, élever* (p. 378).

NOURRITURE — *formation* (pp. 613, 625).

NUEMENT — *en sa nudité, sans déguisement* (p. 252).

OR SUS — *mais* (p. 94).

OUBLIANCE — *oubli* (pp. 258, 399).

PATISSEMENT — *action de pâtre* (p. 588).

PERVERTISSEMENT — *action de pervertir* (p. 573).

PITOYABLE — *rempli de pitié, miséricordieux* (p. 51).

POUDRE — *poussière* (p. 413).

PREMIER QUE — *avant que* (p. 531).

PRESSE — *nombreuse compagnie* (p. 564); *absence de loisir, hâte* (p. 69).

PRESSAMMENT — *avec presse, avec hâte.*

PRIMOGENITURE — *droit d'aînesse,* (p. 119).

PROFONDITÉ — *profondeur* (p. 412).

QUAND ET QUAND, QUANT ET QUANT — *en même temps* (pp. 123, 202, 569, etc.).

QUIET — *calme, tranquille* (p. 9).

RAVALEMENT — *abaissement* (p. 259).

REGARD (au) — *à l'égard.*

REGARD (pour ce) — *à ce sujet, à cet effet.*

RÈGLEMENT — *avec règle* (p. 32).

RELIQUES — *restes* (p. 202).

REMISE — *calme, tranquillité* (p. 253).

REMPLISSEMENT — *action de remplir, préoccupation* (p. 282).

RENFERMEMENT — *solitude* (p. 264).

RESPECT — *aspect* (p. 85).

RESSENTIMENT — *regret, peine* (pp. 628, 629).

RETIREMENT — *action de retirer* (p. 197).

SAPIENCE — *sagesse* (p. 224).

SALUTAIRE (de Dieu) — *du latin salutare Dei — salut, sauveur* (p. 431).

SÉRIOSITÉS — *pensées sérieuses* (p. 497).

SI — *toutefois* (p. 277, ligne 5).

SI FAIT BIEN — *ce qui arrive* (p. 58).

SI EST-CE QUE, SY EST-CE QUE — *néanmoins* (pp. 166, 202).

STABLEMENT — *avec stabilité, d'une manière stable* (p. 585).

TANT Y A QUE — *quoi qu'il en soit, tant il est vrai que,* (pp. 294, 597).

TENIR — *estimer* (p. 611).

TOUTES ET QUANTES FOIS QUE — *toutes les fois que* (p. 202).

TOUT PLEIN DE — *beaucoup de* (p. 91).

TRAVAIL — *souffrance, douleur* (pp. 451, 576) — *fermentation* (du vin) (p. 390).

TRAVAILLER — *souffrir* (p. 576) — *faire souffrir* (p. 416).

VEÛE — *rencontre* (p. 90, etc.).

VILETÉ — *bassesse, abjection* (p. 166).

VOLERIE — *larcin, petit vol* (p. 93).

INDEX

DES NOMS DE PERSONNES ET DE LIEUX

CITÉS DANS LE VOLUME

A

AGNY (M^{me} d'), 523.
 AGNÈS ARNAULD (la Mère), x, xiv, xv, xix, xxvii, xxxii, 172, 266, 326, 344, 479, 517, 524, 534, 617.
 AGNÈS DE MARLE DE LA FALAISE (S^r) 402.
Ahuuy, 58, 64.
 AMAURY (S^r Claire Marie), 99.
 ANDELOT (d'), Voir COLIGNY.
 ANGÉLIQUE ARNAULD, x, xiv, xv, xvii, xix, xxiv, xxix, 153, 155-174, 176-181, 183-194, 222, 236, 294, 463, 488, 517, 534, 536, 561.
 ANNE DE JÉSUS (S^r), Voir FOISSY.
 ANNE-EUGÉNIE ARNAULD, xiv, xvii, 172, 175, 181.
 ANNE DE LA TRINITÉ (S^r), 524.
 ARGENSOLES (M^{me} d'), 536.
 ARNAULD (Antoine), xiv, xvi, 163. — (M^{me}), 326. — Voir AGNÈS ANGÉLIQUE, ANNE EUGÉNIE, MARIE CLAIRE.
 ARNOUX (le P.), 367.
Auwillars, 57.

B

BARAULT (M. DE), év. de Bazas, 375.
 BARRES (DES). Voir DES BARRES.
 BAUGY (Madeleine DE), xxii.
 BEAUMONT (Mère Anne Catherine DE), 99.
 BELLEGARDE (DUC DE), gouverneur de

Bourgogne, 63, 87, 88, 89, 92, 94, 97.
 BELLEGARDE (Octave DE), arch. de Sens, 463.
 BELRIEN (M^{me}), 124.
 BENGE (P.), 74, 82, 83, 90, 92, 93, 94, 119.
 BÉRULLE (P. DE), xxxii, 81, 99, 351, 375.
Besançon (St Suaire DE), 402.
Bèze (Abbaye DE), 72.
 BOISSELET (Anne DE), abbesse de Tart, xx, 91. — (Marguerite DE), 91, 115.
 BORDEAUX (Henry), v.
 BOSSUET, 115, 380.
 BOUCHERAT (Nicolas), abbé de Cîteaux, † 1625, 57, 63, 65, 66, 68, 69, 70, 107, 108, 113, 115.
 BOURBON-CONDÉ (Anne Geneviève DE), xviii.
 BOURBON-SOISSONS (Louise DE), Voir LONGUEVILLE (duchesse DE).
 BOURGOIN (P.), xix, 381.
 BOURRÉE (P.), de l'Oratoire. xviii, xix, xx et *passim*.

C

CAMUS, évêque de Belley, 323, 337.
 CAMUS DE PONTCARRÉ (Jacques), évêque de Séez, xxvi, 234. — (Nicolas), xxiii, 231. — (Marie Le Prévost, dame DE PONTCARRÉ), x, xiii, xiv,

XXI-XXXII, 194-220, 223-267, 269-305.
 323-325, 334-339, 342-346, 352-353,
 355-360, 381, 385, 386, 392, 397, 402-
 413, 423, 424, 443-447, 472-479, 493-
 495, 499-501, 505-512, 529.

CAPUCINES, 79, 83.

CARNANDET (J), IX, XI, XII, XIII.

COURCELLE DE POURLAN (M^{me} DE), IX,
 XIV, XVIII, XIX, XX, 57, 71, 73, 137,
 336, 378, 381, 401, 429, 430, 444,
 462, 479, 481.

CATHERINE DE GÈNES (S^{te}), 214, 317,
 318, 567, 568.

CATHERINE AGNÈS DE SAINT PAUL (S^r).
 Voir AGNÈS (MÈRE).

CATHERINE DE SAINT-JEAN (S^r), Voir LE
 MAÎTRE (Madame).

Célestins (Eglise des), 525.

Cessey, 59.

CHAMESSON (M^{lle} DE). Voir FOISSY.

CHANTAL (M^{me} DE), XIX, 58, 74, 80, 81,
 107, 550.

CHANTELOUVE (P. DE), oratorien, XXVIII.
Charité (abbé de la). Voir JOLY.

Charmoye (abbé de la), 115.

CHARRON (M^{me} DE), 98.

Chartreux de Dijon, 59.

Châtillon-s.-Seine, 84, 107. — (Ursu-
 lines de), XXVIII, 521-524.

Chevigny, 69.

Cîteaux (abbé de). Voir BOUCHERAT.

COLIGNY (François DE), 149, 387.

Compagnie du Saint-Sacrement, Voir
Saint-Sacrement.

CONDÉ, XVIII.

CONDREN (P. DE), XIX, XXII, XXVIII, XXX,
 XXXII, 381, 466.

CONTE (S^r de l'Incarnation LE), XXX,
 XXXI.

CORAILLE (Marguerite DE), XXVII, 93,
 96, 104, 381.

CROIX (M DE LA), abbé de Cîteaux,
 XIV.

CROIX (Marguerite DE LA). Voir CO-
 RAILLE.

COUTIER (Mère Marguerite), Ursuline,
 367.

D

DES BARRES (Présidente), 368.

Dijon, XVII, XIX, XXIII, XXVII, 58, 59, 65,
 66, 68, 69, 73, 74, 80, 85, 85, 86, 88,
 90, 91, 92, 97, 103, 104, 105, 114,
 115, 116, 117, 147, 149, 286, 304,
 323, 336, 342, 343, 344, 345, 352,
 356, 367, 378, 431, 479, 480, 497,
 601, 609.

DOM LOUIS, XVII.

DONADIEU DE GRIET, évêque de Com-
 minges, XXX.

DUNOIS (C^{te} DE), XVIII, 488.

DUVERGIER DE HAURANNE, XV, XVII, XVIII,
 XXII, XXVI, XXIX, 533.

E

ESCARS (CHARLES D'). abbé de Bèze et
 évêque de Langres, 72.

F

Fauverney, 57.

FAVRE (Mère), 80.

FÉRON (M.), 191, 254, 271, 336.

FOISSY (M^{lle} DE), XXIX, 481, 533, 537.

Fontaine-les-Dijon, 352.

Fontaine-Française, 73.

FRANÇOIS D'ASSISE, (S^t), 408

FRANÇOIS DE SALES (S^t). VII, XV, XXX,
 XXXII, 80, 99, 100, 316, 438, 440, 460.

FRÉMYOT (Présidente), 368.

G

GAULT (P. Jean-Baptiste), 74.

GAUTHIER (Melchior), 120.

GAZIN-GOSSEL, VIII, XIX.

Gomerfontaine (abbaye de), 172.

GONDI, (Jean-François DE), 173, 176,
 177, 411, 442, 443.

GRANTRYE (M^{me} DE), 57, 62, 63, 64, 65,
 66, 72, 92, 104, 106, 112, 550.

Gray (Notre-Dame de), 84.

H

Hayes (abbaye des), XIX.

HENRIETTE DE FRANCE, 375.

I

Institut du Saint-Sacrement, Voir *Saint-Sacrement*.
Isles (abbaye des), xvii, 172.

J

JARS (chevalier de), xxviii.
 JEAN DE LA CROIX (S^t), 443, 460.
 JEANNE DE SAINT JOSEPH (Mère). Voir COURCELLE DE POURLAN (M^{me} de).
 JEANNE DE LA TRINITÉ (S^r), Voir TOURNELLE (M^{me} de la).
 JÉSUITES de Dijon (Recteur des), 147.
 JOLY (Barthélemy), abbé de la Charité. 108.

L

LAFFEMÂS, xxii, xxviii.
 LAFON (P. de), xix.
 LAGOT (Lucrèce de MÉLITIN de), 93.
Langres, 71, 72, 143, 254, 290, 304, 323, 344, 387, 395, 402, 443, 484 ; chapitre de — 133, 443.
 LE JEUNE (P.), 74.
 LE MAÎTRE (Antoine), xvii. — (Isaac) xvi. — (Madame) x, xiv, xvi, xxiii, 231, 256, 477, 488, 490, 491, 539.
Longchamp, 59.
 LONGUEVAL (M^{me} de), 57, 68.
 LONGUEVILLE (Duchesse de), x, xiv, xvi, xxix, 441, 488, 489, 533.
 LOUIS XIII, 304, 420, 442, 443.
 LUCRÈCE DE JÉSUS (S^r). Voir LAGOT.
Lyon, 420.
Lys (abbaye du) 172, 173, 463.

M

Magny-sur-Tille, 59.
 MAHAULT (P.), xxviii.
 MAIGNET (P.), jésuite, 101.
 MARESCAL (P.), jésuite, 101.
 MARGUERITE DU SAINT-SACREMENT, Voir BOISSELET (Marguerite de).
 MARGUERITE DE LA CROIX, Voir CO-RAILLE.
 MARIE CLAIRE ARNAULD (S^r), xiv, xvii, xxix, 172, 402, 534.

MARIE DE SAINT BERNARD. Voir THOULORGE.

MARIE DE JÉSUS (S^r), carmélite, 256.
 MARIE DU SAINT-ESPRIT (S^r), 521-524.
Maubuisson, xiv, xvii, xix, 263, 330, 536.
 MAUGIER (Et.), abbé de la Charmoye, 115.

MÉTEZEAU (P.), de l'Oratoire, 101.
Montmoyen, 131.

MORIN (P.), de l'Oratoire, 101.
Mussy, 75, 83, 110, 132, 134.

N

NAVATEL (J.-J.), v.
 NEMOURS (duchesse de), xvi, xviii.
 NIVELLE (Pierre), abbé de Cîteaux, 63, 481.

O

OLIER, xxv, 406.
 ORATOIRE (Pères de l'), xxix, 62, 74, 76, 77, 88, 108, 111, 286.
 ORLÉANS (Gaston d'), xxviii.

P

PARIS, 74, 75, 76, 97, 132, 133, 285, 409, 420, 460, 479, 484, 525, 527, 528, 529.
 PEMBROCK (P. Archange de), xv.
 PICARDET (Hugues), xxiii, 296.
 PICOTÉ (M.), 406.
 PORT-ROYAL — des Champs, 176, — de Paris, xiv, xxvii, 177, 239, 271, 462, 472, 479, 488, 489, 496, 497, 533.
 PRÉVOST DE SAINT-GERMAIN (Marie le), dame de PONTCARRÉ, Voir CAMUS DE PONTCARRÉ.

R

RAPIN (P.), 406.
Régale (droit de) à Langres, 132, 133.
 RENTY (M. de), xix, 368.
 RICHELIEU, xxii, 403, 442.
 ROCHE (de la) S^r Suzanne du Saint-Esprit —, 536.
 ROCHEFOUCAULD (la), xxxiii, *Rouvres*, 72.
Ruffey, 62.

S

SACI (M. de), xvii.
 SAINT-BERNARD, xxvii, 352, 365

Saint-Cyr, (abbaye de) xv.
 SAINT-CYRAN, Voir DUVERGIER.
 SAINT-ELME (M. DE), xvii.
 SAINT-ESPRIT (Sr Marie du), 521-524.
 SAINT-JOSEPH (Sr Jeanne de). Voir
 COURCELLE DE POURLAN.
 SAINT-JURE (P.), jésuite, xix.
 SAINTE-BEUVE (M^{me} DE), xxiii.
 SAINTE-BEUVE, xxv.
Sainte Chapelle de Paris, 133.
Saint-Jean de Dijon (doyen de), 65.
Saint-Jean de Losne, 57.
Sainte Marie. Voir *Visitation*.
 SAINT-PIERRE (Zamet DE), 402, 429.
Saint-Sacrement (Compagnie du),
 149, 368, 429, 444.
Saint-Sacrement (Institut du), 173-
 178, 180, 191, 411, 420, 428, 441,
 442, 443, 444, 462, 463, 466, 470,
 471, 517.
 SÉGUIER (Chancelier), xxii.
 SÉRICOURT (M. DE), xvii.
Sens (M. DE), 463.
 SUIREAU (Mère Marie des Anges), 172,
 263, 537.
 SUZANNE DU SAINT-ESPRIT. Voir ROCHE
 (DE LA).

T

Talant, 65.
 TALLEMANT-DES-RÉAUX, xxviii.
 TARDIF (Mère Geneviève LE), xxvii, xxx,
 344, 517.
Tart (abbaye de), vii, viii, ix, xvi,
 xviii, xix, xx, xxvii, 57-152, 358, 367,
 550.
 THÉRÈSE (Sainte) 443, 460.
 THOULORGE (Mère Marie DE), 130, 336.
 TOURNELLE (Claude DE LA), abbesse de
 Tart, xx.
 TOURNELLE (Jeanne DE LA), viii, xiv,
 xix, xx, 57, 59, 60, 62, 64, 65, 66,

67, 68, 69, 71, 72, 73, 74, 75, 77, 81,
 83, 86, 87, 89-153, 481, 497, 617.
 TOURNELLE (M. DE LA), xx, 67, 76, 86
 146, 147.
 TOURNELLE (Nicole DE LA), 137.
 TRÉMOILLE (M^{me} DE LA), abbesse du
 Lys, xvii, 463.
 TRINITÉ (Mère Jeanne DE LA). Voir
 TOURNELLE (Jeanne DE LA).

U

URSULINES. — de Dijon, 3, 101, 367. —
 de Châtillon-s.-Seine, xxvii, xxviii,
 521, 524. — Lettres adressées à des
 — 305, 306, 308, 310, 317, 320, 322,
 327, 329, 331, 332, 339, 341, 346, 348,
 351, 353, 360, 369, 370, 371, 373, 375,
 376, 382, 384, 391, 400, 415, 416, 420,
 431, 432, 434, 435, 438, 513, 521, 522,
 523, 540.

V

VALLEMONT (M. DE), xvii.
 VIGNIER (P.), xxx.
 VILLARCEAUX (M^{me} DE), xxx.
 VINCENT DE PAUL (St), 99.
Visitation, 162. — de Dijon, 58, 65,
 74, 87, 94, 106. — de Paris, 99.

X

XAINTONGE (Anne DE), xxviii — (Fran-
 çoise DE), xxviii.

Z

ZAMET (Jean), † 1622, 74, 79.
 ZAMET DE SAINT-PIERRE, Voir SAINT-
 PIERRE.
 ZAMET (Sébastien), neveu de l'Evêque,
 538.

ERRATA

Page 77, avant-dernière ligne, *au lieu de* : car la nostre, *lire* : car le nostre.

- » 111, ligne 17, *au lieu de* : je ne pense qu'il ayt, *lire* : je ne pense pas...
 - » 129, avant-dernière ligne, *au lieu de* : 1629, *lire* : 1623.
 - » 137, note 1, l. 1, *au lieu de* : Nicolle, *lire* : Nicole.
 - » 172, note 2, l. 21, et 28, *au lieu de* : une Sœur d'Angélique, *lire* : une sœur d'Angélique.
 - » 175, note 1, l. 1, *au lieu de* : cele, *lire* : celle.
 - » 201, l. 16, *au lieu de* : par laquelle, seulle, *lire* : par laquelle seulle.
 - » 202, l. 4, *après* : en elle, *supprimer la virgule*.
 - » 259, l. 6, *au lieu de* : sa propre excellence. Là ou... *lire* : sa propre excellence, là où...
 - » 291 l. 1 du sommaire, *au lieu de* : mouvemens d'esprits, *lire* : mouvemens d'esprit.
 - » 296, note 2, l. 7, *au lieu de* : lettre LXXII, *lire* : lettre LXXIII de Dupuy, p. 344.
 - » 314, en tête de la lettre, *ajouter* : mars 1629.
 - » 325, *au lieu de* : Mars 1629, *lire* : May 1629.
 - » 397, dernière ligne, *au lieu de* : LXXVXI, *lire* : LXXXVI.
-

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION.....	I-XXXIII
ADVIS SPIRITUELS AUX AMES DÉVOTES, par Révérend Père en Dieu, Messire Sébastien Zamet, Evêque et Duc de Langres, Pair de France MDCXXII.....	1
Dédicace aux dévotes religieuses du Monastère de Sainte-Ursule de Dijon.....	3
CHAPITRE I. — Il faut garder la pureté du cœur et ne jamais désespérer de la divine miséricorde.....	5
CHAPITRE II. — Dieu procure nostre salut avec un amour infiny : mais il ne faut pas pour cela différer la pénitence jusques à la fin de la vie.....	5
CHAPITRE III. — Plusieurs remèdes contre les péchés véniels. Il faut attendre patiemment la guérison de ses imperfections.....	6
CHAPITRE IV. — C'est assez d'offrir à Dieu une douleur raisonnable de ses péchés.	8
CHAPITRE V. — Ce ne sont pas les tentations du péché, mais le seul péché qui déplaît à Dieu.....	8
CHAPITRE VI. — Il faut plus veiller contre les tentations au commencement qu'à la fin.....	9
CHAPITRE VII. — Remèdes contre la colère, et avertissemens sur l'humilité.....	11
CHAPITRE VIII. — Advis contre la vaine gloire.....	13
CHAPITRE IX. — Comme il se faut gouverner aux afflictions.....	14
CHAPITRE X. — Il se faut soumettre en toutes choses à la volonté de Dieu. L'amour- propre source de tous nos maux.....	16
CHAPITRE XI. — Il se faut garantir des scrupules, et recourir à Dieu en choses douteuses et difficiles.....	17
CHAPITRE XII. — Le bien qu'apporte le dégagement de toutes choses.....	19
CHAPITRE XIII. — Dieu seul capable de rassasier le cœur humain.....	20
CHAPITRE XIV. — Les exercices spirituels doivent estre diversifiés.....	21
CHAPITRE XV. — De l'oraison et des fruicts qu'elle produit en l'âme.....	23
CHAPITRE XVI. — De la dévotion envers la glorieuse Vierge Marie, Mère de Dieu.	25
CHAPITRE XVII. — Nous devons souvent méditer sur la vie et la mort de Nostre Seigneur Jésus Christ.....	26
CHAPITRE XVIII. — Diverses manières de méditer sur la personne de Nostre Seigneur Jésus Christ.....	27
CHAPITRE XIX. — Des aspirations de l'âme envers Dieu, et de leurs effects.....	29
CHAPITRE XX. — De la présence de Dieu en tous lieux, et de la sainte discrétion en toutes choses.....	29
CHAPITRE XXI. — Divers avis sur les mouvemens intérieurs que le Saint Esprit donne à l'âme ; et de l'abstinence.....	31
CHAPITRE XXII. — Diverses manières de méditer et de la gourmandise spirituelle.	32
CHAPITRE XXIII. — De la stérilité spirituelle et de la dévotion raisonnable.....	35
CHAPITRE XXIV. — Du mérite de l'obéissance.....	38
CHAPITRE XXV. — Il faut tout faire pour l'amour de Dieu. — De la gourmandise.	40

CHAPITRE XXVI. — De la manière de parler, et de la correction fraternelle.....	42
CHAPITRE XXVII. — Des jugemens téméraires : de l'envie spirituelle et de l'examen de conscience.....	44
CHAPITRE XXVIII. — De la bonne volonté et de ses effets.....	47
CHAPITRE XXIX. — Que la mort ne doit point estre redoutée, mais aimée.....	49
CHAPITRE XXX. — Des préparations nécessaires à bien mourir.....	51
CHAPITRE XXXI. — Il faut bien vivre pour bien mourir.....	52

LETTRES SPIRITUELLES

ANNÉE 1622

I — A MADAME DE LA TOURNELLE, COADJUTRICE DE TART. — Le Prélat commence à diriger Madame de la Tournelle. — Conseils spirituels et encouragements à la réforme.....	57
II — A LA MÊME. — Un rendez-vous spirituel.....	59
III — A LA MÊME. — Ne pas s'étonner des difficultés que rencontre la réforme. — Opposition des parents de Madame de la Tournelle. — « Offrir à Dieu ces premières atteintes de douleur reçues pour sa gloire. » — Conseils de prudence et de fermeté. Espérer en Dieu.....	60
IV — A LA MÊME. — Envoi d'un Oratorien à Tart. — « Donner courage » à Mme de Grantrye. — Langage à tenir à M. de la Tournelle. — Préférer le salut à tout.....	62
V. — A LA MÊME. — Le Prélat envoie son carrosse « pour prendre » à Tart Madame de Grantrye. — Prier pour cette « pauvre pénitente ».....	64
VI — A LA MÊME. — La « douce prison » de Mme de Grantrye. — Approbation de M. de Cîteaux. — Le Fils de Dieu « attirera » Mme de la Tournelle « comme les autres ».....	65
VII — A LA MÊME. — Projet de voyage à Tart et à Cîteaux. — Encore la « pénitente ». — Avoir confiance et ne pas s'émouvoir de certaines « mines ». Abandon à la Providence.....	66
III — A LA MÊME. — Les « discours » de M. de la Tournelle. — « Il ne le faut point écouter » — Préparer la prochaine entrevue, afin de « faire beaucoup en peu d'heures. ».....	67
IX — A LA MÊME. — « Dieu conduira » sa correspondante « là où elle désire ». —	68
X — A LA MÊME. — Le Prélat annonce sa prochaine arrivée à Tart.....	69
XI — A LA MÊME. — Refuser de sortir de l'abbaye. — « Suivre toujours le parti le plus sûr pour l'âme, quand il devroit couster la vie ». — Le Prélat enverra à Mme de la Tournelle des « exercices journaliers » qu'il a « dressés » pour elle.....	69
XII — A LA MÊME. — Envoi d' « un exercice quotidien ». — Aller à la dévotion « pas à pas ». — Etudier « les grandeurs » du Fils de Dieu.....	71
XIII — A LA MÊME. — Joie du Prélat d'apprendre « les bons sentimens » de la coadjutrice et de « Madame l'Abbesse ». — Il recommence la visite du diocèse, et promet d'envoyer des prédicateurs à Tart, et de remplir lui-même cet office, dès qu'il le pourra.....	72
XIV — A LA MÊME. — Une mauvaise nouvelle oblige Zamet à partir pour Paris. — Envoi d'un Oratorien de Dijon à Tart.....	73
XV — A LA MÊME. — Départ pour Paris afin de « consoler les affligés, s'il en est besoin. » — Le Prélat ignore encore la mort de son frère. — Conseils pour l'Oraison. — Au commencement d'une conversion, « il faut donner quelque chose à nos anciennes habitudes, afin de ployer, et non pas rompre ». — « Faire amitié avec les serviteurs et les servantes de Dieu. ».....	73

XVI — A LA MÊME. — Nouveaux conseils pour l'oraison : « douceur et suavité » nécessaires. — Une abbesse « entrée aux Capuchines » — Réflexions du Prêlat sur la mort de son frère.....	79
XVII — A LA MÈRE DE CHANTAL. — Le Prêlat s'afflige de son départ. — « Monseigneur de Sales grand aimant aux âmes » — Protestation de sainte amitié.....	80
XVIII — A MADAME DE LA TOURNELLE, COADJUTRICE DE TART. — A propos de l'« absence » de Mme de Chantal. — La profession d'une sœur de Mme de la Tournelle. — Sévères réflexions sur les parents qui engagent leurs filles à la religion sans vocation.....	81
XIX — A LA MÊME. — Zamet a pu « s'eschapper de Paris ». — Espoir qu'il fonde sur Mme de Pourlan. — L'abbesse « entrée aux Capuchines ». — Le Fils de Dieu « demande autre chose » de sa correspondante.....	83
XX — A LA MÊME. — Un pèlerinage à Notre-Dame de Gray, afin de mettre la réforme sous la protection de la Vierge. — Dispositions intérieures requises en ce voyage ; donation à faire à la Mère et au Fils.....	84

ANNÉE 1623

XXI — A LA MÊME. — Joie de l'« heureux voyage » accompli. — Promesse d'aller bientôt à Tart.....	86
XXII — A LA MÊME. — Le « party » de Dieu, et celui du monde. — Prier pour le succès de l'œuvre entreprise.....	87
XXIII — A LA MÊME. — Etat des négociations avec M. de la Tournelle. — L'intervention du duc de Bellegarde.....	87
XXIV — A LA MÊME. — Voyage à Tart empêché par un « grand rheume ». — Suite des négociations.....	89
XXV — A LA MÊME. — Le Prêlat se dispose à aller à Tart, avec le Père Bence.....	90
XXVI — A LA MÊME. — Envoi de livres. — Il peut y avoir une tristesse « bonne et saine ». — Nouvelles de Mme de Grantrye. — Le Père Bence retournera seul à Tart.....	91
XXVII — A LA MÊME. — Départ du Père Bence. — Suite des négociations. — Par Prudence, le Prêlat s'abstient d'aller à Tart.....	92
XXVIII — A LA MÊME. — Une « après dînée » chez Mme de Chantal. — Les exigences de M. de la Tournelle. — Zamet estimera ses filles « bienheureuses, si elles en peuvent estre quittes pour de l'argent. ».....	94
XXIX — A LA MÊME. — Commentaire d'une béatitude de l'Evangile. — La « résolution » de Mme de Pourlan. — Dévouement du Prêlat envers les réformées ; ce qu'il pense des deux « refroidies ».....	95
XXX — A LA MÊME. — M. de la Tournelle demande huit mille livres. — Une plainte de M. de Bellegarde. — La « défiance » de M. de la Tournelle.....	97
XXXI — A LA MÈRE ANNE-CATHERINE DE BEAUMONT, SUPÉRIEURE DU PREMIER MONASTÈRE DE LA VISITATION DE PARIS. — Une guérison attribuée à saint François de Sales. — A peine est-il mort que « chacun lui court après » pour invoquer son crédit auprès de Dieu. — Enthousiasme du Prêlat.....	99
XXXII — A MADAME DE LA TOURNELLE, COADJUTRICE DE TART. — Un carrosse suspect. — Avancement de l'affaire. — Le Prêlat plaisante « sa fille » sur la pauvreté, où va la réduire la conclusion des négociations.....	100
XXXIII — A LA MÊME. — Chercher de l'argent, et tenir secret le traité conclu. — Réflexion sur le Carnaval. — « Un bon Carnaval » pour l'âme.....	101
XXXIV — A LA MÊME. — Conduite à tenir à l'égard des « anciennes » non réformées. — La coadjutrice reçoit « licence » de couper ses cheveux.....	103
XXXV — A LA MÊME. — Réflexions sur le « sacrifice » de la chevelure. — Ce qu'il signifie chez les hommes et chez les femmes.....	104

XXXVI — A LA MÊME. — Le nouveau costume de la Sœur de Grantrye ; un « manchon » original. — La soumission de cette bonne fille.....	105
XXXVII — A LA MÊME. — Consolation des bonnes nouvelles reçues, au sujet de la réforme déjà opérée. — Une personne « raccourcie de corps, mais accrue de l'esprit de Dieu et de sa grâce. » — Une commission pour Madame de Chantal...	106
XXXVIII — A LA MÊME. — M. de Citeaux renvoie la question de la réforme au Chapitre Général de l'Ordre ; « délai dur et pénible », mais prendre patience. — Conduite à tenir vis-à-vis de M. Citeaux.....	107
XXXIX — A LA MÊME. — Ne point s'inquiéter « ny du goust ny de la sécheresse » dans les exercices de piété. — Les faire « par mouvement de raison et désir de perfection. ».....	109
XL — A LA MÊME. — Attitude à prendre, lorsqu'on est calomnié. — Garder l'humilité, et ne pas se juger meilleur que les autres. — Estime de Zamet pour M. de Citeaux.....	110
XLI — A LA MÊME. — M. de Citeaux agit « prudemment ». — Conseils pour l'oraison. — Considérations sur la passion de Jésus-Christ.....	112
XLII — A LA MÊME. — Règlement au sujet de l'heure de l'oraison mentale. — Conseils de déférence envers M. de Citeaux.....	113
XLIII — A LA MÊME. — Actives démarches pour le succès de la réforme. — On travaille à obtenir l'assentiment du Parlement de Dijon.....	114
XLIV — A LA MÊME. — « Tout va bien, Dieu mercy. » — L'heureuse issue approche. — Envoyer secrètement à Dijon les titres de l'abbaye, « avec les meubles, ou par quelque autre voye. ».....	116
XLV — A LA SŒUR JEANNE DE LA TRINITÉ. — Ne point s'étonner des révoltes de la nature. — C'est Dieu qui « trame cette fusée », et non les créatures. — Pour suivre Jésus-Christ, il faut aimer les humiliations ; « cette leçon est dure à digérer aux sens, mais il n'y a remède. ».....	117
XLVI — A LA MÊME. — Zamet entend conserver à sa correspondante son droit d'aïnesse. — Ce qu'il entend par là ; les privilèges et les charges des aînés ; il insiste sur les charges. — Exemples de Saint Pierre et de Sainte Madeleine.....	118
XLVII — A LA MÊME. — A propos d'un prêtre qui devait « s'employer au service de la maison. ».....	119
XLVIII — A LA MÊME. — Ne pas se plaindre de l'abandon des créatures ; c'est Dieu qui veut épurer l'âme, et la rendre « souple à sa grâce et à ses volontés ». — Le Prélat ne traite plus sa correspondante « en enfant » — Il désire la voir devenir « une très grande servante de Dieu. ».....	120
XLIX — A LA MÊME. — La voie de douceur qui a existé jusqu'ici est devenue « une voye de rigueur » ; c'est cependant « une voye de miséricorde » — Imiter Jésus-Christ humilié et souffrant. Perdre en lui ses propres peines, répugnances et contradictions. Vivre de sa vie, et se donner à autrui. — Apostolat à exercer auprès des autres.....	122
I. — A LA MÊME. — Zamet humilie sa correspondante. — Il lui propose pour modèle Jésus-Christ acceptant humblement l'ordonnance de la justice divine sur lui. — Consentir à « ignorer les secrets de Dieu » et prêcher sa gloire partout. — Modération à garder vis-à-vis des novices.....	125
LI — A LA MÊME. — Austères conseils pour essayer de parvenir à la vraie vertu chrétienne. — Dieu est en nous, aussi bien dans la tempête que dans le calme de notre âme. — Dans l'oraison, « se contenter d'être présente à Jésus-Christ Nostre-Seigneur ». — N'avoir de conférences qu'avec peu de personnes.....	127
LII — A LA MÊME. — Zamet interdit comme « peu nécessaires » des conférences avec une dame. — La « conduite » de la Sœur Maïe de Saint Bernard. — Ne contraindre personne à rendre compte de ses dispositions ; laisser une grande liberté aux âmes.....	129

ANNÉE 1624

LIII — A LA MÊME. — Exhortation à l'obéissance : c'est à Dieu, et non à la créature, à qui nous nous soumettons. — Le Prélat recommande à sa fille « une extrême douceur ». — « Une glace », où elle connaîtra ses défauts.....	131
LIV — A LA MÊME. — Protestation de dévouement surnaturel. — Voyage à Paris, au sujet d'un procès relatif à la régale.....	132
LV — A LA MÊME. — Une sévère monition. — Ne pas s'occuper des autres, mais « aller à la perfection. ».....	133
LVI — A LA MÊME. — Prendre soin de sa santé, « afin de servir les sœurs, au lieu de les incommoder. » — N'avoir pas un esprit si sévère. — Eloge de la douceur..	134
LVII — A LA MÊME. — Zamet approuve la pensée d'une retraite. — Il n'« ordonne » pas de pénitences corporelles, mais il en veut des spirituelles.....	133
LVIII — A LA MÊME. — Le Prélat estime sa correspondante « trop sévère » à l'égard de sa sœur. — Une leçon d'humilité.....	136
LIX — A LA MÊME. — Dieu conduit maintenant cette âme par une voie différente de celle qu'il a tenue sur elle au début de sa conversion. — Il y avait alors « beaucoup de sentimens et de choses grossières et palpables » ; aujourd'hui, il faut adhérer simplement à la volonté divine, dans la force et le dénuement. — Ce que doit être l'obéissance.....	138

ANNÉE 1625

LX — A LA MÊME. — Maladie et convalescence du Prélat. — Parmi les lettres reçues, « les sérieuses lui ont semblé les meilleures. » — « L'Esprit de Dieu veut une âme gaye, mais ce doit estre avec mesure. ».....	140
LXI — A LA MÊME. — Lorsque nous aimons les créatures avec excès, Dieu nous en sépare, soit par la mort, soit par le dégoût qu'il nous en donne. — « Il n'y a que Dieu que nous puissions aimer dans l'excès ». — Les « inégalités » de l'amour humain.	141
LXII — A LA MÊME. — Nouvelles précisions sur le même sujet. — Ne pas « s'émanciper », surtout dans les écrits. — Le Prélat refuse de répondre à des questions subtiles de spiritualité, en particulier sur la <i>vision en Dieu</i> . — Prendre garde au « Malin », qui abuse beaucoup d'âmes. — Faire simplement son devoir et pratiquer la charité.....	143
LXIII — A LA MÊME. — La mort de M. de la Tournelle. — Consolation à sa fille. — Le monde la considère « comme la cause de cette mort. » Réponse tirée de l'Évangile. — « Ce bon gentilhomme » avait, avant de mourir, demandé la bénédiction de l'Evêque — Protestation d'absolu dévouement.....	146
LXIV — A LA MÊME. — Nouvelle lettre de consolation pour la sœur de sa correspondante. — Le Prélat a donné les ordres « avec beaucoup de consolation » au bon Père de Coligny.....	148
LXV — A LA MÊME. — Attitude à observer à l'égard de la « maison » de la Tournelle, et à l'intérieur du monastère, à l'égard des sœurs.....	149
LXVI — A LA MÊME. — Etre « solidement vertueuse », c'est-à-dire d'une vertu qui ne soit pas fondée sur des impressions, mais sur la foi et la raison.....	150
LXVII — A LA MÊME. — Faire son devoir, sans chercher la satisfaction personnelle. — « Deux filles qui vont ailleurs ». — Avoir plus de confiance en la Providence.....	151
LXVIII — A UNE RELIGIEUSE. — Craindre « les voyes qui nous semblent eslevées et hautes », et garder l'humilité, en même temps que la soumission au jugement d'autrui. — Dans les voyes extraordinaires, l'illusion est fréquente. — L'obéissance et la soumission valent mieux que toutes les grandeurs du ciel.....	153

ANNÉE 1626

- LXIX — A LA MÈRE ANGÉLIQUE ARNAULD.** — Troubles d'Angélique qui ne « connoist pas sa voie », et croit que « sy elle estoit sans 'employ, l'amour-propre mourroit en elle. » Le Prêlat « n'en demeure pas d'accord », car l'amour-propre se glisse partout. 155
- LXX — A LA MÈME.** — Pour voir clair dans sa « voie » spirituelle, l'âme ne doit pas se guider d'après les lumières de l'esprit humain. — Elle doit « ne se plus croire », et « mourir » même « à l'attachement qu'elle conserve à ses pensées et affections particulières. » Alors seulement, l'esprit de Dieu agira en elle. 157
- LXXI — A LA MÈME.** — Deux obstacles à son avancement spirituel : 1^o Sentiment trop vif de son indignité ; 2^o Crainte de tomber en illusion et dans les voies du malin esprit. — Remède : ne point s'arrêter à sa propre misère, mais considérer plutôt la miséricorde de Dieu et la grandeur de ses dons, et allier ainsi en soi l'humilité et la grandeur. 159
- LXXII — A LA MÈME.** — Ne pas prendre à la lettre les louanges qu'on nous adresse. Jugemens de Dieu différens de ceux des hommes. — Les dons de Dieu ne sont pas pour nous, mais pour lui ; comparaison des chevaux et mulets chargés d'or, de l'huître et de la perle. — Impossible, si l'on comprend cela, de « nous eslever par la vanité, à la vue des dons divins. » 164
- LXXIII — A LA MÈME.** — Ne pas agir par nous-mêmes « en la conduite de nostre salut ». — Notre esprit doit mourir à toute opération, pour laisser Dieu agir en nous. — Cette « voie de négation » fera entrer notre esprit dans la « caligineuse obscurité » où il trouvera Dieu. 167
- LXXIV — A LA MÈME.** — Le parfait assujettissement à Dieu donne la vraie liberté d'esprit. — Être avec Saint Paul « captive de Jésus-Christ ». — Ne pas s'inquiéter de l'inutilité qui semble résulter de cette captivité. Exemples de Noé, des malades de la piscine, de Jésus-Christ. — Les « inutilités » des courtisans. — La vertu est « un don d'en haut, pour lequel il faut plus que nostre industrie. » 168
- LXXV — A LA MÈME.** — « Nous devons suivre les mouvemens de Dieu » dans les âmes, et laisser ainsi liberté entière à l'esprit de Dieu de les conduire. — Le directeur ne doit avoir aucune jalousie, et admettre que l'âme qu'il dirige s'adresse à un autre, si elle y trouve « de l'aide. » 172
- LXXVI — A UNE RELIGIEUSE BERNARDINE.** — Souffrir avec soumission à la volonté de Dieu. — Ne pas « imprimer dans les âmes qu'elle conduit le dégoût qu'elle a de son Ordre. » — Protestation de dévouement du Prêlat. 175
- LXXVII — A LA MÈRE ANGÉLIQUE ARNAULD.** — Difficultés de la réforme dans un monastère de l'Ordre. — Ne pas se décourager ; apprendre à souffrir. « Les marques véritables des filles du Saint-Sacrement sont d'estre icy-bas en estat de sacrifice et de victime à l'honneur de Jésus-Christ, comme il est en ce mesme estat pour nous sous la sainte hostie. » 176
- LXXVIII — A LA MÈME.** — « Jésus-Christ est la voie des âmes ». — Être forte et fidèle dans les épreuves, comme il l'a été lui-même. — Allusion au projet de fondation de l'Institut du Saint-Sacrement. « Il vaut encore mieux être fille de la Sainte Providence que du Saint-Sacrement. » 179
- LXXIX — A UNE RELIGIEUSE BERNARDINE.** — « Une âme craintive se fait beaucoup de mal et de peine... » — Avoir un grand cœur et se montrer fille de la Providence. — L'état de pauvreté temporelle et spirituelle est plus conforme à celui de Jésus-Christ en la Croix, et dès lors plus méritoire. 181
- LXXX — A LA MÈRE ANGÉLIQUE ARNAULD.** — Il n'y a « aucune infailibilité » dans la conduite des âmes. Le Directeur peut se tromper. Mais si l'âme se soumet pour Dieu « à cette conduite peu connue et incertaine », elle est alors « dans le plus haut et le plus saint dégagement » qui puisse exister ici-bas. 183
- LXXXI — A LA MÈME.** — « Une âme soumise ne doit rien craindre en la conduite, parce que la soumission est une légitime excuse devant Dieu. » — « Se tenir à Dieu et à la vertu », et il n'y aura rien à craindre des illusions de l'amour-propre

et du malin esprit. Cette conduite est noble, réelle, sainte, pure, désintéressée, et s'étend à tout.....	186
LXXXII — A LA MÊME. — Ne pas s'arrêter aux scrupules et répugnances pour les choses qui nous plaisent ; ce serait l'exagération de la vertu. Il n'y a pas de « hasard à courir de son salut » à « vouloir estre fille de Jésus-Christ au Très Saint-Sacrement » ; « mais il ne faut pas omettre les devoirs présents. » — « Nous réduisons trop souvent la science de Dieu à la nostre, son étendue à nos bornes... » — Etre « désappliquée » de soi-même.....	190

ANNÉE 1627

LXXXIII — A MADAME DE PONTCARRÉ. — Zamet commence la direction de Mme de Pontcarré. — Il lui propose la vertu « pour l'entamer », et lui demande « une pleine liberté » pour la conduire. — Il veut que ses larmes « servent à noyer ses dépités et ses violences. ».....	194
LXXXIV — A LA MÊME. — Agir et pâtir ; « en ces deux points bien réglés, consiste la félicité de la vie ».....	196
LXXXV — A LA MÊME. — Conversion de la volonté absolument nécessaire pour sortir du péché et retourner à Dieu. — Voir ce que notre esprit fait dans la « bonasse » et en continger les actions dans la tourmente. Ainsi nous le plierons à la vertu.....	196
LXXXVI — A LA MÊME. — La charité de Jésus-Christ nous donne droit sur toutes les créatures pour en user à l'avantage de notre salut. Le Prélat s'offre dans cette intention pour servir au salut de cette âme.....	197
LXXXVII — A LA MÊME. — Si cette âme trouve son Directeur trop sévère, qu'elle voie en lui l'instrument de Dieu et le ministre de Jésus-Christ. — Qu'elle accepte cette sévérité comme voulue de Dieu, pour lui apprendre la patience et l'humilité.....	198
LXXXVIII — A LA MÊME. — Le Prélat qui ne peut parler des choses de Dieu, que « quand Dieu le lui donne », expose à sa correspondante la doctrine de la grâce et du péché, et lui trace le programme de la vie spirituelle.....	200
LXXXIX — A LA MÊME. — L'indifférence et la séparation à l'égard des créatures, n'empêche pas de les aimer en Dieu et de les servir « dans l'excès de la charité. » — Dieu accorde en lui les contraires ; « il fait de même dans les sujets auxquels il daigne se communiquer. ».....	203
XC — A LA MÊME. — « Une dure leçon » proposée : destruction de la vie de la nature, et établissement de celle de la grâce.....	205
XCI — A LA MÊME. — Le travail de sanctification proposé sera rude, et sa violence « plus douloureuse qu'à remettre les membres du corps. » Mais Jésus-Christ se contentera des premiers efforts ; la grâce fera le surplus. D'ailleurs, « en même temps que la nature souffrira, l'esprit aura ses consolations toutes divines » — Invocation à Jésus-Christ.....	206
XCII — A LA MÊME. — « La vie de Jésus-Christ n'a pas été crue divine de tous les hommes ; plusieurs s'y sont trompés » ; de même la vie de ses serviteurs donne sujet d'erreur à beaucoup de personnes. « Plus les âmes sont hautes, plus elles sont cachées aux yeux du monde ».....	208
XCIII — A LA MÊME. — Épreuves et combats intérieurs. Le Directeur s'en réjouit, c'est le signe de la purification de l'âme. — Laisser agir l'Esprit ; il remue tout pour mettre tout en ordre ». — Le calme viendra après la tempête.....	210
XCIV — A LA MÊME. — Une visite déconseillée. « Il n'est pas temps encore de monter en chaire ». Apprendre à se taire.....	211
XCV — A LA MÊME. — Le Directeur demande « un extérieur fort réglé, une contenance douce, un visage rassis, qui ne soit plus le théâtre des passions ». Ne rien faire pour plaire aux créatures. — Chercher à « se faire monarque de l'univers ».....	212

ANNÉE 1628

- XCVI — A MADAME DE PONTCARRÉ. — Vœux de nouvel an. — Commencer une vie nouvelle. — Considérations sur l'enfance de Jésus-Christ. — Apprendre d'elle « la sujétion chrétienne »..... 215
- XCVII — A LA MÊME. — L'âme dirigée doit avoir confiance en son père spirituel, même et surtout quand il s'oppose à ses désirs et volontés. « Il y a en cette contrariété quelque chose de salutaire. »..... 218
- XCVIII — A LA MÊME. — La conversion ne peut être un effet de notre esprit généreux. Notre courage, quoique bon, n'y suffit pas, car alors nos actions de vertu demeureraient humaines ; la grâce seule peut les rendre divines. — Il faut oublier et ruiner notre être et notre vie pour assurer la vie de Dieu en nous..... 220
- XCIX — A LA MÈRE ANGÉLIQUE ARNAULD. — Sur la foi. — La foi pure n'a pas besoin d'être accompagnée « d'impressions, de sentimens et de vœux ; » elle contemple les vérités et les perfections de Dieu, et elle s'arrête là ; le reste lui est étranger..... 222
- C — A MADAME DE PONTCARRÉ. — « Notre vie est écrite en Dieu. » — Nous avons la liberté de choisir entre deux voies ; celle que Dieu a marquée pour nous dans l'infinité de sa sagesse, et celle que nous pouvons choisir nous-mêmes en dehors de celle de Dieu. Si nous choisissons la première, nous serons heureux et saints — N'avoir « ni intention, ni attention pour les créatures, hors la vue de Dieu. »..... 224
- CI — A LA MÊME. — Exhortation pressante à suivre les lumières de la grâce. — Plus cette âme résistera, plus elle souffrira. — Qu'elle ne travaille point à se tromper elle-même. — La grâce triomphera ; le temps passé à lui résister est du temps perdu. Il vaut donc mieux se soumettre à elle et « rendre les armes. »..... 226
- CII — A LA MÊME. — Il ne suffit pas de connaître la vertu, il faut la pratiquer. Il ne suffit pas d'être estimé vertueux par autrui, il faut l'être effectivement. — Craindre l'aveuglement de nous-mêmes. Purifier notre vie. — Connaître ce qu'est Dieu et ce que nous sommes ; « en ces deux points, nous trouverons la perfection de toutes choses, la sagesse et la stabilité que nous cherchons. »..... 229
- CIII — A LA MÊME. — Mme de Pontcarré sort de Port-Royal pour aller assister son mari à la mort. — Sentimens qu'elle doit avoir dans cette circonstance.. 231
- CIV — A LA MÊME. — Le Prêlat demande des nouvelles du malade, et renouvelle ses conseils de charité..... 232
- CV — A LA MÊME. — Consolation et joie des « bonnes nouvelles » reçues. — Continuer les devoirs de la charité chrétienne envers le malade. En avoir les dispositions intérieures et extérieures..... 233
- CVI — A LA MÊME. — Nouvelle exhortation à profiter de « cette occasion que Dieu a fait naître pour beaucoup de biens. » Pratiquer la patience, la douceur, la mortification, à l'exemple de Jésus-Christ..... 234
- CVII — A LA MÊME. — Si le malade expire, revenir aussitôt à Port-Royal. — Attitude à observer vis-à-vis de la famille. — Prières à faire au moment de la mort. — Offrir à Jésus-Christ « les prémices de la liberté. » — Le Prêlat n'entend pas engager sa correspondante « à la religion ny au veufvage » mais il entend qu'elle soit fidèle à Dieu le reste de sa vie..... 235
- CVIII — A LA MÊME.. — « Ne point se lasser auprès de cette compagnie. » — Ne pas exercer la charité avec « un cœur mercenaire », en vue de la récompense.... 237
- CIX — A LA MÊME. — Se défier du goût de la liberté. — Être sérieuse « non pour se contrefaire devant les hommes, mais pour se former à l'esprit de Jésus-Christ. »..... 237
- CX — A LA MÊME. — Une boutade du Prêlat à propos de Paris. — Son zèle pour cette âme ; il trouve la grâce « trop tardive » en elle, et supplie Jésus-Christ de faire d'elle « une vraie chrestienne. »..... 239
- CXI — A LA MÊME. — Dieu se trouve au désert aussi bien que dans Paris. —

Se retirer des « inutilités peu dignes d'une âme chrestienne » ; ne pas « s'amuser à l'amour de soy-mesme ». Réprimande au sujet de certaines visites.....	241
CXII — A LA MÊME. — Eloquente exhortation à se rendre à la grâce, à sortir hors de soi, à bannir l'estime et la présomption de soi-même. — « Je cherche de l'or en vous et je n'en trouve point. ».....	244
CXIII — A LA MÊME. — Ne pas chercher tant de lettres, mais profiter davantage de celles qui sont envoyées. — Ne pas rendre inutiles les services spirituels que le directeur « veut rendre en Jésus-Christ ».....	247
CXIV — A LA MÊME. — Zamet se réjouit du retour de Mme de Pontcarré à Port-Royal. — Il voudrait enfanter cette âme à Jésus-Christ. — « Un Evêque se doit estimer estre en estat de violence hors de son diocèse. » — Il renvoie de la myrrhe qui ne peut servir à l'usage de sa chapelle.....	249
CXV — A LA MÊME. — Le Prêlat reconnaît que sa rigueur a été « trop grande et trop longue. » Mais puisqu'on a voulu de ses lettres, pouvait-il ne pas parler avec sincérité ? « Tant qu'il aura liberté de parler, il parlera. » — Sans doute, on ne peut faire tout ce que la perfection demande, mais on doit faire tout ce que l'on peut. — « Ne rien faire dans l'émotion, et tout dans la remise. ».....	251
CXVI — A LA MÊME. — « Les lettres ne font pas le mesme effect que les paroles. » Si elles sont trop sévères, ne s'arrêter qu'à ce qui est vrai. — Cette âme ne connaît pas bien son père spirituel. Il aime mieux la vérité que la flatterie, et ne lui écrira jamais « pour dire ses louanges. ».....	254
CXVII — A LA MÊME. — « La Providence de Dieu tirera de ces lettres l'effect qui luy plaira. » — « Il est bien malaysé que les amis qui s'ayment connaissent la vraye charité. » Le Prêlat ne songe qu'au bien de cette âme et non au sien propre.....	256
CXVIII — A LA MÊME. — C'est s'aymer de ses propres intérêts que de vouloir un Dieu qui s'accommode à nous. — « L'esprit du monde veut tout à soi et pour soi ; l'esprit chrétien ne cherche que le vouloir de Dieu. ».....	258
CXIX — A LA MÊME. — Ne tenir qu'à Dieu, et non à la créature « changeante et variable. » — Cette « conduite » soi-disant sévère et rigoureuse, a eu cependant de salutaires effets. — Protestation de dévouement pour l'avenir.....	261
CXX — A LA MÊME. — A propos d'un voyage et d'une cérémonie. « Il n'y aurait pas moins de vertu à refuser qu'à obéir » à moins d'un ordre de la « petite mère. » Se contenter pour cette fois de voir la Bourgogne par la pensée.....	262
CXXI — A LA MÊME. — On travaille en vain quand on suit ses propres sentimens et l'on trouve amertume, là où l'on s'était proposé de la joie et du plaisir. — « Se laisser à la conduite de Dieu. ».....	263
CXXII — A LA MÊME. — Le Prêlat continue la visite de son diocèse, et « les occupations de la campagne » l'empêchent d'écrire. — Il ne songe pas à retourner à Paris, car les « gens de village » le voient volontiers et trouvent fort bon ce qu'il leur dit. — Sa correspondante « ne sera point heureuse, que lorsqu'elle aura renoncé à tout bonheur. ».....	265
CXXIII — A UNE BERNARDINE. — Ce qu'entend le Prêlat par l'expression : demeurer en repos. — Avantages de la vie religieuse. — Les « bastimens » de Port-Royal. — Exhortation à la bonté et à la patience. Si nous souffrons par les autres, les autres souffrent par nous ; « nous ne le sentons pas, parce que nous nous aimons trop. ».....	267
CXXIV — A MADAME DE PONTCARRÉ. — Avantage de servir Dieu de bonne heure. — Pour sanctifier cette âme, le directeur renonce à tout « vouloir » et à tout « pouvoir propre », afin que Jésus-Christ seul agisse en elle par lui.....	269
CXXV — A LA MÊME. — Départ de M. Féron pour Paris. — Avancement des travaux de Port-Royal. — « Mourir au monde pour commencer à vivre en Jésus-Christ dans la prison » que Mme de Pontcarré « bâtit pour les autres. ».....	271
CXXVI — A LA MÊME. — « Un homme travaillant en sa charge » va aux affaires les plus pressées et se donne du loisir pour le reste. — La rareté de ses lettres n'est pas « un effect de changement » ; ses sentimens restent les mêmes ; désir de servir cette âme en Jésus-Christ.....	272

- CXXVII — A LA MÊME. — La « prolixité » dans les lettres est inutile. Un « style abrégé » peut dire beaucoup de choses. — Il y a bénédiction pour sa correspondante « d'être assujettie à une créature. » — Ne pas fuir la peine ; ce point fidèlement embrassé sera le principe de sa véritable conversion. 274
- CXXVIII — A LA MÊME. — Rester en repos. — Imiter le repos de Dieu. — Retirer son esprit « d'une quantité de visions et d'imaginations pleines d'erreurs. » . . . 277
- CXXIX — A LA MÊME. — Pas de fermeté ni d'égalité dans la vie spirituelle, tant que l'amour-propre dominera. — « Il y a encore bien du chemin à faire. » 279
- CXXX — A LA MÊME. — Une « attache » rompue par le Prélat. — N'y plus penser, et briser ses liens. — Entre la vie ou la mort, la liberté ou la servitude, le péché ou la grâce, le choix ne peut être douteux. 280
- CXXXI — A LA MÊME. — Ne pas laisser son esprit se répandre sur « quantité de petites choses ; » cette dispersion chasse l'esprit de Dieu. — S'expliquer davantage sur ses misères. — Conseils d'humilité. 282
- CXXXII — A LA MÊME. — « La connaissance de nostre mauvaistié est un grand acheminement à sa guérison. » — Le Prélat fait une retraite. Il désirerait conserver « le repos de sa solitude », mais il est « en une autre vie, et qui demande d'autres exercices. » 284
- CXXXIII — A LA MÊME. — Dominer ses sentimens naturels, et ne point chercher ses propres satisfactions ; vivre pour Dieu et point pour la créature. « Avantages et richesses de ces pensées. » « Epurement » que produit cet effort. 286
- CXXXIV — A LA MÊME. — Désirer la paix du cœur. — Considérer que « la soumission a son origine en Dieu et non en la créature ; autrement, elle ne seroit pas supportable. » 288
- CXXXV — A LA MÊME. — Zamet reste dans son diocèse « par obligation », et parce que c'est « l'ordonnance de Dieu ». — Il travaille à « l'embellissement de sa chapelle. » — Humbles réflexions qu'il fait à ce sujet. 290
- CXXXVI — A LA MÊME. — Les « mouvemens d'esprit » qui « surprennent » parfois sa correspondante ne troublent pas le repos du Prélat. — C'est la volonté de Dieu qui le retient « en ces quartiers ». — S'attacher à Dieu, c'est le bonheur ; vouloir être « tourmentés et agités », c'est vouloir être « fausement heureux. » 291
- CXXXVII — A LA MÊME. — Mortifier « cette humeur qui veut naturellement tout vaincre et dominer ». « Souffrir que les personnes que Dieu rend supérieures à nous demeurent dans leur supériorité. » — Rendre sa vie « égale » à l'extérieur comme à l'intérieur de soi-même. Il en résultera une « paix inimaginable. » 293
- CXXXVIII — A LA MÊME. — Quand on ne regarde que Dieu, on ne s'inquiète pas des changemens de situation qui peuvent survenir en la vie. — Réflexions à propos d'une parente. 295
- CXXXIX — A LA MÊME. — Lorsque « Dieu a fait son coup » dans l'âme, il se retire parfois en lui-même. — Ne pas s'étonner des sécheresses spirituelles. 297
- CXL — A LA MÊME. — Le Prélat ne visite les dames que « bien rarement. » — Il a vu « une parente » de sa correspondante. — Ses impressions sur cette « créature mondaine. » 298
- CXLI — A LA MÊME. — Encore cette « parente » ; conseils à son sujet. — Avantages de la « dépendance. » — Une leçon d'humilité. 299
- CXLII — A LA MÊME. — Différence entre les dons offerts à Dieu ou aux créatures. — On écrit au Prélat selon le langage de « l'homme extérieur » ; il répond « selon l'homme intérieur. » — Il semble qu'il le doive emporter, parce que Dieu mérite mieux que l'homme. 301
- CXLIII — A LA MÊME. — Le silence de Zamet prouve sa « confiance en la bonté » de sa correspondante. Le passage du Roi en Bourgogne. — « Il n'y a rien qui déshonore dans la soumission. » 303

ANNÉE 1629

CXLIV — A UNE RELIGIEUSE URSULINE. — Dieu est charité et vérité. — Les âmes religieuses doivent rechercher davantage ces deux vertus. — Ne pas s'inquiéter de ce que l'on pense et de ce que l'on dit de nous.....	305
CXLV — A UNE URSULINE. — Supporter avec patience et humilité les épreuves de la vie. — « Le repos de l'âme est à subir l'ordonnance divine et non à en vouloir être délivrée. ».....	306
CXLVI — A UNE SUPÉRIEURE DES URSULINES. — « Le seul repos de l'âme est en Dieu » ; les satisfactions que procurent les créatures sont éphémères. — Recevoir de Dieu les joies et les peines ; préférer sa volonté à tout le reste.....	308
CXLVII — A UNE SUPÉRIEURE URSULINE. — Les âmes ne se corrigent pas ordinairement par les pénitences, les jeûnes et les disciplines, mais en s'humiliant devant Dieu, en priant, en se surveillant dans les occasions, et en acceptant les épreuves de chaque jour. — Les martyrs des premiers siècles. — Le martyre que Dieu demande de nous.....	310
CXLVIII — A MADAME DE PONTCARRÉ. — La soumission de Madame de Pontcarré fait plaisir au Prélat. Il ne doit cependant pas pour cela « s'accommoder », à elle ; « l'accommodement la laisserait dans l'infirmité, la contrariété la mettra dans la force. » — Il ne veut pas « d'habit de religion sur ses épaules », ce qui ne l'empêchera pas d'être « la servante de Dieu. ».....	312
CXLIX — A LA MÊME. — « Le salut n'est point attaché à un voile, ni la perfection chrétienne à l'habit religieux. » Quelle que soit la vocation de cette âme, elle doit toujours être agréable à Dieu.	314
CL — A LA MÊME. — A propos d'une maladie de « Monsieur son parent » dont elle lui a fait part, Zamet exhorte Madame de Pontcarré à prier pour « ce pauvre vieillard » afin qu'« il reconnaisse les devoirs de son âme envers son Créateur. » — Souvenir de « feu Monsieur de Genève. » — Ne pas se rendre malade de trop de pénitences.....	315
CLI — A LA MÊME. — La correspondante du Prélat est encore « un peu amie de la nature ». — Il faut souffrir « pour purger le péché si intime en nous. » — Les « outils » dont la miséricordieuse justice de Dieu nous façonne.....	316
CLII — A UNE RELIGIEUSE URSULINE. — Exemple de Sainte Catherine de Gênes, qui acceptait indifféremment tout ce qui était de l'ordonnance de Dieu sur elle. Essayer de l'imiter. — Le Prélat est le serviteur de tout le monde en Jésus-Christ ; il définit l'attitude que cette religieuse devra observer avec lui.....	317
CLIII — A UNE RELIGIEUSE URSULINE. — Jésus-Christ ne s'est pas justifié en présence des calomnies de ses ennemis ; il a attendu de son Père sa justification. Nous devons agir de même.....	320
CLIV — A UNE RELIGIEUSE URSULINE. — « Ne pas regarder la récompense » pour « bien faire. » Avoir des sentiments désintéressés. Exemple des martyrs. — « Avoir de l'autorité », quand on est en charge, mais l'exercer en Jésus-Christ et pour Jésus-Christ.....	322
CLV — A MADAME DE PONTCARRÉ. — Mgr Camus fait à Zamet « ses charités accoutumées. » — Pour lui, il ne sait de la croix et de la gloire de Jésus-Christ que ce que la foi lui en montre, mais il « s'en applique hardiment les fruits. ».....	323
CLVI — A LA MÊME. — Le Prélat plaisante Mme de Pontcarré sur sa maladie et sa mort prochaine. Il demande qu'elle vive, afin que « la grâce vive en elle, et qu'elle la serve aussi longtemps qu'elle a servy à elle-mesme et au monde. ».....	324
CLVII — A LA MÊME. — « Le voile n'a rien de commun avec les vertus chrétiennes. » — Ne pas s'émouvoir quand on lui en parle. Si c'est le dessein de Dieu, il le fera connaître. « Vivre en repos. ».....	325
CLVIII — A UNE SUPÉRIEURE URSULINE. — Être vertueux pour l'amour de la vertu, sans regard vers les biens créés ; regarder Dieu seul. — Encore les vœux. — Dieu se contente parfois du désir du vœu et en donne les effets.....	327

- CLIX — A UNE SUPÉRIEURE URSULINE. — Prudence à observer dans les vœux. — Laisser la liberté aux âmes. — Ne pas leur imposer ses propres sentiments. 320
- CLX — A UNE SUPÉRIEURE URSULINE. — Sortir de soi pour se soumettre à autrui est dur à la nature ; il y faut une puissante grâce. — Ne pas chercher dans la piété son repos et sa satisfaction, mais l'honneur de Dieu et la perfection de l'âme. 331
- CLXI — A UNE SUPÉRIEURE URSULINE. — Jésus-Christ n'est pas venu ici-bas pour être servi, mais pour servir ses créatures. — Imiter sa conduite et se détacher de soi-même. 332
- CLXII — A MADAME DE PONTCARRÉ. — Le Prélat pourra bien être empêché de répondre aux lettres, mais non pas de les lire. — Remerciements pour une « croix » qui lui a été envoyée. 334
- CLXIII — A LA MÊME. — Zamet approuve la pensée de Mme de Pontcarré « de renoncer au monde sans changer d'habit. » Il l'invite à dompter « la violence de son naturel » ; il n'y a de remède qu'en la grâce. — Il est « ennemy de la sujétion jusqu'à en pouvoir souffrir celle que sa propre condition lui a imposée. » 335
- CLXIV. — A LA MÊME. — Fin de la visite du diocèse. — « On s'est souvent repenty d'avoir suivi ses inclinations, jamais d'avoir obéi à Dieu. » 336
- CLXV — A LA MÊME. — Raisons de renoncer au voyage de Paris. Se soumettre « au vouloir de Dieu. » 337
- CLXVI — A LA MÊME. — « Recevoir de nos amis ce qu'ils nous veulent donner. » — « Notre esprit doit aller à Dieu, se tenir à lui et ne rien estimer que lui. Le reste n'est que jeu d'enfants. » 339
- CLXVII — A UNE RELIGIEUSE URSULINE. — Dieu dirige lui-même les âmes qui s'abandonnent à lui. — Le rôle du directeur ne consiste qu'à « ôster les empêchemens », et favoriser ainsi l'établissement de Dieu dans les âmes. 339
- CLXVIII — A UNE RELIGIEUSE URSULINE. — C'est le peu d'attention à la grâce, qui empêche le progrès dans la vertu ; c'est pourquoi il est nécessaire de fonder la vertu sur la grâce, si l'on veut qu'elle soit ferme et constante. 341
- CLXIX — A MADAME DE PONTCARRÉ. — Séjour à Dijon. — Protestation de dévouement et de charité. 342
- CLXX — A LA MÊME. — Projet de voyage de Port-Royal à Dijon. — « Ecrire librement sur toutes choses. » 343
- CLXXI — A LA MÊME. — Que Mme de Pontcarré vienne ou non à Dijon, le Prélat sera satisfait. 345
- CLXXII — A UNE SUPÉRIEURE URSULINE. — Assujettir la nature à la grâce, malgré ses murmures. — Lutter avec courage : « aussitôt le combat fini, et la nature rendue à la grâce, la paix en sera très douce. » 346
- CLXXIII — A UNE RELIGIEUSE URSULINE. — S'attendre aux épreuves et quand elles arrivent, les recevoir avec force et « d'un esprit sinon tranquille, au moins non surpris. » — Ne point fléchir sous l'affliction, mais s'abandonner à la Providence. 348
- CLXXIV — A UNE RELIGIEUSE BERNARDINE. — Ce qu'il faut faire dans la faiblesse et le délaissement. — Nos œuvres pour avoir conformité à celles de Jésus-Christ doivent être dépouillées de toute propriété. — « Dieu mérite que l'on travaille même sans fruit et inutilement pour lui et pour nous. » 349
- CLXXV — A UNE SUPÉRIEURE URSULINE. — Le Prélat annonce la mort du Cardinal de Bérulle, et demande des prières pour lui. 351
- CLXXVI — A MADAME DE PONTCARRÉ. — Madame de Pontcarré étant venue à Dijon, son directeur lui fait renouveler à Fontaine-les-Dijon, au berceau de Saint-Bernard, un vœu déjà fait auparavant. Saint-Bernard a surtout excellé dans la pureté et l'humilité ; il a eu envers la Sainte Vierge « une dévotion rare et non commune ». Que par lui, elle soit « sous la puissance et la garde de la Vierge. » 352
- CLXXVII — A LA MÊME. — Le directeur « veut que Jésus-Christ commande dorénavant, sans nul esgard à la nature. » Préparer la nature à la souffrance. 352

CLXXVIII — A UNE SUPÉRIEURE DES URSULINES. — Réponse à une consultation théologique sur les perfections de Dieu, et sur la solitude de Dieu....	353
CLXXIX — A MADAME DE PONTCARRÉ. — « Travailler à se rendre facile et traitable, accommodante à tout, fors au péché. ».....	355
CLXXX — A LA MÊME. — La servitude que Dieu impose aux âmes est « dure et rigoureuse à porter », mais elle vaut mieux que leur propre liberté.....	355
CLXXXI — A LA MÊME. — Le Prélat reste dans sa solitude. — Quand il sera temps, il obéira à la créature ». — Exhortation à se préparer à la fête de Noël..	356
CLXXXII — A LA MÊME. — Simplicité de la « conduite » du Prélat ; lumières nouvelles que lui a données ce voyage. — Cette âme n'a plus besoin d'être éclairée, mais animée à la vertu. — Il y a en elle deux personnes qui se combattent ; c'est assez d'en diriger une, sans se charger de l'autre.....	357
CLXXXIII — A LA MÊME. — « Plus on se retire de soi-même, plus on s'approche de Dieu. ».....	360
CLXXXIV — A UNE RELIGIEUSE URSULINE. — L'abandon à la divine Providence est une source assurée de joie spirituelle.....	360
CLXXXV — A UNE RELIGIEUSE BERNARDINE. — Lettre de consolation à une âme tentée. — « Le mauvais temps passera », Dieu ne l'abandonnera pas et elle fera heureusement sa profession. — Il semble que Dieu veuille relever l'Ordre de Cîteaux déchu par l'abus de la grâce « dans les âmes qui en sont ».....	362
CLXXXVI — A UNE SUPÉRIEURE. — Pour faire régner la grâce, « la nature doit contribuer à sa propre ruine » ; si non l'imperfection et la misère demeureront dans l'âme.....	365
CLXXXVII — A LA MÈRE MARGUERITE COUTIER, URSULINE DE DIJON. — Agir dans les œuvres extérieures par l'application intérieure de notre esprit à Dieu. — Une religieuse qui a suivi sa vocation « contre la violence et le mauvais traitement de ses parens », doit être plus parfaite qu'une autre. — Charité du Prélat pour cette âme.....	367
CLXXXVIII — A UNE SUPÉRIEURE URSULINE. — Conduite à tenir dans la tentation.....	369
CLXXXIX — A UNE URSULINE. — Dans la tentation ne pas trop rechercher si l'on pèche ou non, mais s'abandonner entièrement à la bonté de Dieu, et continuer d'agir comme à l'ordinaire.....	370
CXC — A UNE SUPÉRIEURE URSULINE. — « Il est raisonnable d'avoir amour et zèle pour la vertu, mais il est encore plus raisonnable d'avoir charité pour le prochain. » Le reprendre avec douceur et « ne pas se jeter dans l'excès d'une vertu trop austère qui n'est pas selon l'esprit de Jésus-Christ, mais selon l'esprit de notre amour-propre. ».....	371
CXCI — A UNE URSULINE. — Nous défier de nous-mêmes et craindre de prendre les mouvements de la nature pour ceux de la grâce — Leçon d'humilité donnée par le Prélat à sa correspondante.....	373
CXCII — A UNE URSULINE. — Le Prélat ne veut pas échanger son diocèse « pour un autre partage quoique meilleur. » Il y demeurera « tant que Dieu aura agréable de l'y tenir. ».....	375
CXCIII — A UNE RELIGIEUSE URSULINE. — Ne pas s'effrayer de la pauvreté. La supporter, comme les autres épreuves, avec patience et charité. « La charité triomphe de tout. ».....	376
CXCIV — A MADAME DE POURLAN, ALORS MAÎTRESSE DES NOVICES A DIJON. — Conduite à tenir à l'égard des novices ; « les conduire par la raison », leur inspirer par-dessus tout l'amour de la vérité. Ne leur point souffrir les « faiblesses des filles », et les faire « marcher d'un pas égal dans les actions de la vertu. » — Les maximes fondamentales de la vie parfaite.....	378

ANNÉE 1630

- CXCV — A MADAME DE PONTCARRÉ. — Retour de Mme de Pontcarré à Port-Royal. — « La grâce veut des œuvres et non plus des paroles. » — Vœux pour un anniversaire. 381
- CXCVI — A UNE SUPÉRIEURE URSULINE. — Dans la vie religieuse, ne pas trop s'attacher aux soins temporels; c'est pour beaucoup un grave écueil. — Conduite à tenir à l'égard des filles. 382
- CXCVII — A UNE RELIGIEUSE URSULINE. — Une vraie religieuse doit croire que ses supérieurs « ont toujours intention de lui procurer tout le bien qu'ils peuvent »; et ainsi elle ne juge pas leurs actes et « demeure en repos. » 384
- CXCVIII — A MADAME DE PONTCARRÉ. — Bons desseins du Prélat. — « Se contenter de ces petits brouillons en attendant que la grâce lui fasse part de ses trésors. » 385
- CXCIX — A LA MÊME. — Zamet estime aussi peu devant Dieu la guerre d'Allemagne et d'Italie que les actions les plus communes. Il n'y a de « solide » et de « véritable » que ce qui se fait pour l'éternité. 386
- CC — A UN ECCLÉSIASTIQUE DE GRANDE QUALITÉ. — Prendre garde à la « dissipation » que porte en elle-même « la vie extérieure. » La vie extérieure du prêtre sans la vie intérieure « laissera plus de mal que de bien. » — Nécessité de se sanctifier pour sanctifier les autres; ce serait un « monstre » que « la mort en nous engendre la vie en autrui. » — « Une vie écrite au ciel d'un style de fer. » — Le martyr de l'Eglise est maintenant au-dedans. . . . 387
- CCI — A UNE RELIGIEUSE URSULINE, MAÎTRESSE DES NOVICES. — En disposant les novices à la perfection, la maîtresse s'y établit davantage. — Conseils pour bien remplir cette charge. 391
- CCII — A UN HOMME DE QUALITÉ. — Difficulté de conduire saintement sa vie. — Etre « libéral à Dieu »; ne pas le chercher dans « les livres excellens en dévotion, les sermons, les conférences des grandes âmes, presque tous amusemens de l'esprit. » Aller à Dieu lui-même. Etre « solitaire » pour écouter sa voix. . . . 392
- CCIII — A MADAME DE PONTCARRÉ. — Le Prélat aime « sa solitude » de Langres, malgré la « fièvre quarte. » Remerciements pour des ornemens qui lui ont été offerts. — il souhaite « un esprit vigoureux » à sa correspondante. 395
- CCIV — A LA MÊME. — Les témoignages extérieurs d'amitié sont des « tromperies » et des « amusemens », qu'il faut laisser à la « vie du monde. » — La charité surnaturelle est « un continuel printemps »; elle demeure toujours jeune, malgré les années. — Rester en silence « dans la contemplation des grandeurs divines. » 397
- CCV — A UNE RELIGIEUSE URSULINE. — Protestation de charité surnaturelle. — S'offrir à Jésus-Christ, afin qu'il remplisse l'esprit, le possède, et que l'âme soit tellement à lui, qu'elle ne soit aux créatures que pour lui et par lui. 400
- CCVI — A UNE FILLE SPIRITUELLE. — L'âme connaît seulement que Dieu est inconnaissable, et cela doit lui suffire. La seule attitude convenable en présence de Dieu est le silence. 401
- CCVII — A MADAME DE PONTCARRÉ. — Zamet plante des « tulipes » dans son jardin. Description humoristique de sa vie à Langres. Comparaison avec « M. de Savoye. » — « Pierre philosopha qui lui convertit tout en or. » — Description d'un pommier. 402
- CCVIII — A LA MÊME. — Lassitude de soi-même qui existe chez tous les hommes. — Ornemens où « l'estoffe a esté épargnée. » — « Il n'y a rien d'assuré en la terre. » Dieu seul peut donner la « stabilité » à notre vie. 405
- CCIX — A LA MÊME. — Remerciements pour des présents. — De Port-Royal on presse le Prélat de faire le voyage de Paris; il résiste selon sa « dureté ordinaire » et trouve « la solitude douce aux âmes qui ne désirent rien. » — Il ira cependant, si c'est le vouloir de Dieu. 408

CCX — A LA MÊME. — A propos d'une visite à Port-Royal. — Le Prêlat « à la vue de la grandeur de Dieu », méprise tous les engagements humains, même les plus saints.....	409
CCXI — A LA MÊME. — Maladie du Prêlat. — Ennui et difficultés — « De toutes les heures de la vie, il n'aime que les plus mauvaises », à cause de leur effet sanctifiant.....	
CCXII — A LA MÊME. — Récapitulation de ce qu'a fait l'esprit de Dieu en Mme de Pontcarré, depuis que le Prêlat la connaît. — Une messe à Notre-Dame.....	412
CCXIII — A LA MÊME. — Le Prêlat ne veut plus s'accommoder aux faiblesses de la créature. Il demeurera dans la justice et la droiture des voies de Dieu, et « marchera dans la vérité de sa lumière ». — « Dieu, première et souveraine raison de toutes choses. ».....	413
CCXIV — A UNE RELIGIEUSE URSULINE. — Ne pas s'arrêter aux scrupules. « Avoir l'intention droite et faire ce que l'on juge raisonnable. ».....	415
CCXV — A UNE RELIGIEUSE URSULINE. — A propos d'un malade. — Les épreuves de la vie se succèdent les unes aux autres et « le Paradis coûte cher » mais la grâce de Dieu nous soutient et nous guide.....	416
CCXVI — A UNE FILLE SPIRITUELLE. — Il faut se « perdre » pour trouver Dieu.....	418
CCXVII — A UNE SUPÉRIEURE URSULINE. — La maladie du Roi à Lyon. — Sa guérison par le Saint-Sacrement. Son vœu « d'être fondateur d'une maison religieuse, où le Saint-Sacrement serait spécialement révérend ». — Le « tracassé continu » de Paris.....	420
CCXVIII — A UNE FILLE SPIRITUELLE. — La possession de Dieu fait supporter facilement tous les ennuis de la vie. En lui, nous possédons tout, même « si toutes les choses de la terre nous défont » ; sans lui, nous sommes pauvres, même en possédant tout.....	421
CCXIX — A UNE FILLE SPIRITUELLE. — Dieu a voulu que les hommes en donnant la mort à Jésus-Christ se donnassent à eux-mêmes la vie. — S'annéantir pour donner un être nouveau à Jésus-Christ en nous, afin qu'il vive par nous en nous.....	422
CCXX — A MADAME DE PONTCARRÉ. — Exhortation à « travailler icy bas pour là-haut. » — Une neuvaine pour un malade. Demander la santé de l'âme par-dessus tout.....	423
CCXXI — A LA MÊME. — Aimer Dieu seul et non les créatures. — Vis-à-vis d'elles « ni engagement, ni indifférence. » — Le Directeur est l'instrument de Dieu ; description de son rôle.....	424
CCXXII — A UNE FILLE SPIRITUELLE. — Jésus-Christ, principe de sainteté et de grâce. — Il faut lui demander d'imposer silence en nous aux divers mouvements de la nature, afin que lui-même dirige notre âme. — Délicatesse et déférence du Prêlat vis-à-vis des âmes qu'il est obligé de conduire.....	426
CCXXIII — A UNE FILLE SPIRITUELLE. — Le Prêlat parle du projet de l'Institut du Saint-Sacrement. Dieu « veut que les choses en soient aussi cachées que le mystère qu'elles doivent regarder et adorer ».....	428
CCXXIV — A UNE RELIGIEUSE. — Se soumettre à Dieu, et porter devant lui l'« état de victime » si telle est sa volonté. — S'abandonner à la Providence, afin que Dieu ait la liberté absolue d'agir dans l'âme.....	430
CCXXV — A UNE SUPÉRIEURE DES URSULINES. — « S'arrêter à la divine Providence » et demeurer en repos et fermeté parmi les changements et les inquiétudes de la vie.....	431
CCXXVI — A UNE URSULINE. — Jésus-Christ nourrit l'âme qui progresse dans la perfection « de viandes plus solides » qu'il ne faisait au commencement. Il veut qu'elle travaille à la ruine de la nature, afin que la grâce triomphe, et « qu'il s'établisse dans l'âme avec ses divines perfections. ».....	432
CCXXVII — A UNE URSULINE. — Compassion pour les ennuis de cette religieuse et de sa famille. « Ce qui est rigueur icy bas est amour et miséricorde là-haut ; » Dieu veut, par les épreuves, détacher les âmes « des choses périssables ». — Exemples tirés des « mariages du monde. » Souhaits de perfection.....	433

CCXXVIII — A UNE SUPÉRIEURE URSULINE. — La vie est toujours égale, quand on ne veut que Dieu.....	435
CCXXIX — A UNE BERNARDINE. — Ne point s'arrêter aux épreuves ni aux tentations. « Vous estes à Dieu, cela vous doit suffire. » — Le Prélat « n'est point en peine de l'état » de cette âme.....	437
CCXXX — A UNE URSULINE, MAÎTRESSE DES NOVICES. — Conseils pour la formation des novices. — Avis particuliers. — Un mot de Saint François de Sales sur les « désirs » — « Les belles murailles et les richesses d'un monastère sont inutiles, si le dedans ne répond point au dehors ».....	438
CCXXXI — A LA DUCHESSE DE LONGUEVILLE. — La duchesse ne doit pas se laisser décourager par les difficultés qu'elle rencontre dans la fondation de l'Institut du Saint-Sacrement. Elle ne peut travailler, « à avancer l'heure de la gloire du Saint-Sacrement, » qu'en souffrant, et en mourant à elle-même, en union avec Jésus-Christ.....	441
CCXXXII — A MADAME DE PONTCARRÉ. — « Abandonner son esprit et sa conduite aux âmes qui ont la lumière du Ciel, » pour cela. — Sortir hors de soi. — Eviter, même dans le bien, les excès et « le dérèglement de notre humeur. » — Ce qu'on entend par « être dans le prochain. » — Ne se réserver aucun droit sur soi, afin que celui de Dieu soit absolu.....	443
CCXXXIII — A UNE FILLE SPIRITUELLE. — Dieu a le droit d'agir en sa créature comme il lui plaît ; celle-ci doit être morte à toutes choses, « afin que Dieu soit vie et action et influence et opération en nous. ».....	447

ANNÉE 1631

CCXXXIV — A UNE FILLE SPIRITUELLE. — Incompréhensibilité des desseins de Dieu. — Sentiments d'humilité du Prélat : épreuves spirituelles.....	449
CCXXXV — A UNE FILLE SPIRITUELLE. — Les desseins de Dieu sur les créatures ; ce qu'il faut faire pour y correspondre. « Les misères de la vie extrêmes de tous costés. » — Les travaux de l'esprit « consomment » plus intimement que les maladies du corps. — Désolation intérieure.....	450
CCXXXVI — A UNE FILLE SPIRITUELLE. — Avec Dieu « tout est possible à la faiblesse de la créature. » — Portrait des « âmes malignes en la terre. » — « Dieu fait ce qu'il veut, et nulle chose ne luy peut résister. ».....	452
CCXXXVII — A UNE DAME DE QUALITÉ. — A propos d'une prise d'habit. — Cette dame, « sous les apparences mondaines », doit imiter sa fille. — Vivre ici-bas pour le ciel.....	453
CCXXXVIII — A UNE FILLE SPIRITUELLE. — Ce qu'il faut entendre par la « mort » à toutes choses. — L'instinct vers la vraie vie, qui est Dieu, ne meurt jamais en nous, ni même dans les damnés. — Le péché originel « nous assujettit à des jugemens de Dieu épouvantables et dont on ne peut rendre raison que celle que Dieu voit en sa propre pensée. ».....	454
CCXXXIX — A UNE FILLE SPIRITUELLE. — « La créature n'est faite que pour estre consommée par son Dieu. » Développement de cette pensée. — Vertu du sacrifice.....	456
CCXL — A UNE FILLE SPIRITUELLE. — Le Prélat imite la rigueur de Dieu sur cette âme. — Il « suspend » ses soins, afin de laisser Dieu agir.....	459
CCXLI — A UNE URSULINE. — Une religieuse doit obéir à ses supérieurs sans scruter leurs intentions. Ne pas écouter, les « caquets » du monde. — Jésus-Christ a été traité de séducteur, de magicien et d'ivrogne. Après cela, ne pas s'étonner de ce que l'on peut dire de nous.....	460
CCXLII — A UNE BERNARDINE DE PORT-ROYAL. — Le Prélat trouve exagérés les éloges que fait de lui cette religieuse ; il la supplie de les retrancher, et s'humilie devant elle. Allusion à l'Institut du Saint-Sacrement.....	462

CCXLIII — A UNE FILLE SPIRITUELLE. — Le Prêlat ne veut que la volonté de Dieu sur cette âme. — Vivre et mourir pour Jésus-Christ et en Jésus-Christ.....	463
CCXLIV — A UNE FILLE SPIRITUELLE. — Lassitude des œuvres de Dieu. — « Une vie bien dure, qui trouve le ciel d'airain pour elle. » — Abandon à Dieu....	465
CCXLV — A UNE FILLE SPIRITUELLE. — Etat d'incertitude et d'accablement ; absence de consolateur. — Où subsister ici-bas ? — Effroi à la pensée de la prédestination. — Ardeute prière à Dieu.....	467
CCXLVI — A UNE FILLE SPIRITUELLE. — Dieu centre de tout. — Souhait du règne absolu de Jésus-Christ dans cette âme.....	469
CCXLVII — A UNE FILLE SPIRITUELLE. — Souhaits de perfection. — Description de son état d'âme ; épreuves spirituelles. — « L'affaire » du Saint-Sacrement « n'avance pas. » Demande de prières.....	470
CCXLVIII — A MADAME DE PONTCARRÉ. — Liberté du Prêlat au sujet des visites. — Une petite raillerie.....	472
CCXLIX — A LA MÊME. — Maladie du Prêlat. — Il pense à la mort.....	472
CCL — A LA MÊME. — « Les Saints n'ont trouvé place au ciel que par la souffrance. » Offrande d'une messe.....	473
CCLI — A LA MÊME. — Court billet à propos d'un voyage.....	474
CCLII — A LA MÊME. — A propos d'un voyage. — L'âme éclairée de la lumière divine convertit même les impressions malignes en effets salutaires.....	474
CCLIII — A LA MÊME. — Les « coups » que Dieu frappe, sont une preuve de l'amour de Dieu sur une âme. — Souhaits de sanctification.....	476
CCLIV — A LA MÊME. — Reconnaissance du Prêlat envers Dieu. — Réponse à une question posée. — Il n'est pas toujours opportun « de confesser le nom de Dieu devant les créatures. ».....	477
CCLV — A LA MÊME. — « La nature revient » ; ne pas se rebuter. L'acquisition du Ciel est « malaisée ».....	478
CCLVI — A LA MÈRE AGNÈS ARNAULD, ABBESSE DE TART. — Les Sœurs « accablent » le Prêlat « d'écritures ». — Elles sont encore « des filles », c'est-à-dire des êtres faibles et craintifs. — Avoir confiance « en la force de Dieu. » — Ne pas s'accoutumer à se plaindre, mais souffrir en silence. — Elles le réclament à Dijon ; il ira « quand il sera temps. ».....	479
CCLVII — A UNE BERNARDINE DE PORT-ROYAL. — Une correspondante « idiote ». — La douleur vaut mieux que la joie. — Conseils sur le jeûne du samedi. — Exhortation à l'humilité.....	481
CCLVIII — A MADAME DE PONTCARRÉ. — « Une solitude bienheureuse. » — « On ne peut aimer saintement sans avoir un autre principe de son amour que soi-même. » Langres à ses plaisirs et ses délices aussi bien que Paris, où Dieu n'est pas plus qu'ailleurs.....	484
CCLIX — A UNE RELIGIEUSE BERNARDINE. — Le Prêlat raille les « bassesses, enfances et niaiseries » que lui écrit « cette petite fille. » — Il la donne à Jésus-Christ et à Marie, pour qu'elle se sanctifie de plus en plus.....	485
CCLX — A MADAME LE MAÎTRE. — Elle se trouve « enchaînée » et « captive » à l'Hôtel de Longueville. — Qu'elle « considère la main qui tient ses chaînes », qu'elle unisse sa volonté à celle de Dieu, et « l'Hôtel de Longueville lui sera comme le Port-Royal. » Car « Dieu est partout. » — Qu'elle aille donc « au martyre, sans retour. ».....	488
CCLXI — A LA MÊME. — Le Prêlat veut en elle une âme courageuse, et une volonté d'approbation de son supplice.....	490
CCLXII — A LA MÊME. — Différentes sortes de maladies. — Ne pas « ménager sa vie », même sous le prétexte de la gloire de Dieu.....	491

ANNÉE 1632

CCLXIII — A MADAME DE PONTCARRÉ. — « Certains sujets sont trop nobles pour n'être pas traités noblement. » — Eloge de la charité chrétienne. — Combattre sans repos ses plus fortes inclinations. — Les « excuses » dans les lettres ne sont bonnes que pour « les esprits faibles. ».....	493
CCLXIV — A LA MÊME. — Liberté d'esprit du Prélat. — « La dame de la ville et celle du faubourg. » — Certaines « sériosités » ne sont bonnes ni à la nature ni à la grâce. Ce sont « pures vapeurs de rale. ».....	495
CCLXV — A UNE RELIGIEUSE IE PORT-ROYAL. — Mort de la Sœur Jeanne de la Trinité; porter vertueusement cette perte. — « C'est vanité et inutilité de donner beaucoup à nos inclinations. ».....	497
CCLXVI — A MADAME DE PONTCARRÉ. — Ne pas demander au Directeur « plus que Dieu ne luy donne. » — Comparaison tirée du soleil, « qui ne luit pas en tous lieux en mesme temps. » — Les humeurs grondieuses » sont des « pénitences, qui ne sont point accompagnées de l'onction de Dieu. ».....	499
CCLXVII — A UNE SUPÉRIEURE BERNARDINE. — Ne pas s'étonner des fautes du prochain. Travailler pour Dieu, et gagner ses inférieurs « par la charité, qui est douce et patiente. ».....	501
CCLXVIII — A UNE BERNARDINE. — Le prélat « regarde » toujours les âmes qu'il dirige, comme l'aiguille aimantée regarde le nord. — « Droiture et fidélité » nécessaires pour avoir avec les âmes des relations surnaturelles. — La conduite des âmes lui montre « que Dieu n'opère pas en nous, parce que nous ne nous en rendons pas capables. ».....	503
CCLXIX — A MADAME DE PONTCARRÉ. — « Tout passe, et Dieu seul demeure. » — « Les œuvres solides subsistent seules, les autres périssent avec nous. ».....	505
CCLXX — A LA MÊME. — Incompréhensibilité des mystères de Jésus-Christ. Être à lui; « on ne saurait être à un meilleur maître. ».....	505
CCLXXI — A LA MÊME. — « La vie qui est séparée de celle de Dieu est morte. » — Demeurer dans sa lumière et dans sa vie.....	506
CCLXXII — A LA MÊME. — Souffrir saintement et mourir à soi-même.....	507

ANNÉE 1633

CCLXXIII — A LA MÊME. — « Demeurer libre de tout lien, et tout recevoir sans nulle propriété. ».....	507
CCLXXIV — A LA MÊME. — Impressions de retraite.....	508
CCLXXV — A LA MÊME. — Avantages de la servitude et de la sujétion à Dieu.....	509
CCLXXVI — A LA MÊME. — Préférer Dieu à tout, remède aux vicissitudes de la vie.....	510
CCLXXVII — A LA MÊME. — Souhais de perfection.....	511
CCLXXVIII — A UNE BERNARDINE. — « Dieu est avec ceux qui sont dans la tribulation. » — Plus la nature est accablée, plus la grâce étend son empire.....	512
CCLXXIX — A UNE ÚRSULINE. — Rôle du Directeur. — Le vrai pasteur ne cherche point, comme le mercenaire, les « complaisances flatteuses » pour les âmes, non plus que les « amusemens et les divertissemens ». — Il doit être un « moyen » pour l'âme d'aller à Dieu, et pour Dieu d'agir en elle.....	513
CCLXXX — A UNE RELIGIEUSE BERNARDINE. — Les Saints possèdent le repos et la stabilité de l'âme en Dieu. — Ce qu'enseigne « la philosophie de la grâce. ».....	515

ANNÉE 1634

- CCLXXXI — A UNE SUPÉRIEURE BERNARDINE. — Le directeur désire plus de stabilité dans cette âme. Elle a « des assiègemens bien violens. » — La cause en est dans « la raison propre » qui doit mourir en elle. — S'il en était ainsi, « les âmes que Dieu lui a données » l'aideraient à aller à Dieu..... 516
- CCLXXXII — A UNE RELIGIEUSE. — « Prendre des mortifications extérieures ce qui sera possible », mais travailler surtout à réformer l'esprit et le cœur, et à acquérir la « stabilité. » Sans quoi, le Prélat ne pourra être utile à cette âme..... 518
- CCLXXXIII — A UNE RELIGIEUSE BERNARDINE. — Dieu seul doit être le principe de nos actions, et non les créatures. — Les Prophètes en écrivant « ne regardaient pas aux hommes, mais à Dieu »..... 519
- CCLXXXIV — A UNE RELIGIEUSE. — Conduite à tenir dans la « voye d'humiliation ». — Dieu veut par elle « abattre » la nature, et l'assujettir à la grâce.. 520
- CCLXXXV. — A LA SŒUR MARIE DU SAINT-ESPRIT, ASSISTANTE DES URSULINES DE CHATILLON-SUR-SEINE. — Laisser passer le désordre présent des novices ; parfois il faut mieux se taire qu'agir. Mais, dès que les âmes « se reconnaîtront », leur faire sentir vivement leurs défauts. — Souhaits de joie spirituelle..... 521
- CCLXXXVI — A LA MÊME. — Continuer à prendre grand soin de l'instruction ; c'est la principale vocation d'une Ursuline. — Ne contraindre personne à communier, car cette contrainte donne de grands scrupules aux âmes..... 522
- CCLXXXVII — A LA MÊME. — Condoléances pour la mort du fils aîné de Madame d'Agey..... 523

ANNÉE 1635

- CCLXXXVIII — A UNE RELIGIEUSE BERNARDINE. — « User de la créature dans le même esprit que Dieu nous la donne. » Ne pas nous « l'approprier. » — Autrement elle ne serait pour nous qu'« un instrument de mort. »..... 524
- CCLXXXIX — A MADAME DE PONTCARRÉ. — Réflexions sur la fête de la Toussaint et sur celle des Trépassés. Se détacher de la terre, et penser « à la vie de l'autre monde. »..... 525
- CCXC — A UNE BERNARDINE. — Sur la solitude et la retraite. — Imiter la solitude et la retraite du Fils de Dieu dans son unité avec son Père. — Demande de prières..... 527
- CCXCI — A UNE RELIGIEUSE. — A l'égard de certaines âmes, Dieu a pour devise : Tout ou rien. — Il ne veut point de partage. — Être donc à lui seul..... 528

ANNÉE 1636

- CCXCII — A MADAME DE PONTCARRÉ. — La vie dans le monde a ses « travaux », mais celle des cloîtres, sous des apparences paisibles, a « sa guerre et ses croix ». — Martyre de la vie d'ici-bas, à cause de la distance entre les aspirations de l'âme et la réalité terrestre..... 529
- CCXCIII — A UNE PERSONNE DE QUALITÉ. — Condoléances sur la mort d'un jeune homme. — « Grandes espérances de sa prédestination ». — C'est cette pensée qui doit adoucir la douleur de son père..... 531
- CCXCIV — A UN ECCLÉSIASTIQUE. — Condoléances sur le même sujet. — Appel aux sentiments chrétiens et sacerdotaux de cet ecclésiastique..... 532

- CCXCV. — A UNE BERNARDINE DE PORT-ROYAL. — Le Prêlat déplore la division qui règne à Port-Royal, et au Saint-Sacrement. « On peut avoir charité pour tout le monde; il n'y a que la petitesse du cœur et de l'esprit qui en empêche. »..... 535
- CCXCVI — A UNE BERNARDINE. — Si cette âme trouve en lui « quelque secours à la nature accablée », le Prêlat s'efforcera de servir au soulagement de son esprit. Cependant, même en cette circonstance, il y a quelque renoncement à faire. — Il l'engage à se soumettre franchement à la conduite qui lui est proposée dans le monastère..... 535
- CCXCVII — A UNE RELIGIEUSE BERNARDINE. — Cette religieuse sortie du monastère du Saint-Sacrement doit continuer à vivre ailleurs de la même manière. — Elle doit persévérer dans la grâce de sa vocation, et soutenir avec fermeté toutes les oppositions et difficultés qu'elle rencontrera..... 536
- CCXCVIII — A UN RELIGIEUX. — Comment le Prêlat se console de la mort de son neveu. — Remerciements pour les prières faites à son intention..... 538
- CCXCIX — A UNE DAMOISELLE. — Le Prêlat prie pour cette âme « languissante en sa peine. » Il désire que le Saint-Sacrement la fasse « vivante de sa vie, et mourante de la mort d'elle-même. »..... 539
- CCC — A UNE SUPÉRIEURE URSULINE. — Souffrir avec patience les maux de la vie, et les épreuves que Dieu envoie; nul n'en est exempt. Exemple de Saint Paul. — Adorer la sagesse de Dieu, bien que ses desseins nous soient inconnus. 540
- CCCI — A UNE RELIGIEUSE. — Manière de servir Dieu et de l'aimer dans la souffrance et la maladie. « Soyez victorieuse de vos maux par l'amour. » Le cœur n'est jamais si malade, qu'il ne puisse toujours aimer..... 541
- CCCII — A UNE BERNARDINE. — Le Prêlat ne veut pas « rebuter » cette âme. Il ne lui a écrit que « dans l'esprit de vérité, sans passion quelconque. » — Qu'elle « voie ses lettres hors du trouble » et elle les trouvera « charitables et raisonnables. »..... 543
- CCCIII — A UNE FILLE SPIRITUELLE. — Il n'y a rien de si puissant « pour nous retenir dans les occasions du monde » que la pensée de la présence de Dieu. — Ne regarder que lui, et les « rencontres du monde » ne serviront qu'« à nous élever davantage à Dieu. »..... 544
- CCCIV. — A UNE SUPÉRIEURE. — Une supérieure doit accomplir les devoirs de sa charge, sans se regarder elle-même ni ses dispositions. — Dans ce monastère, « on cherche trop à imiter et pas assez à connaître et à comprendre ». — Combattre cet esprit montonnier..... 546
- CCCV. — A UNE ABBESSE BERNARDINE. — La fête de la Pentecôte. — Se renouveler dans l'esprit du Père et du Fils..... 548
- CCCVI — A UNE RELIGIEUSE. — Encouragements à une convertie. — « Que nous revient-il des plaisirs et des vanités du monde ? » — Personne ne se repent d'avoir servi Dieu, « mais il s'en voit des millions qui se désespèrent d'avoir servi le monde. »..... 550
- CCCVII — A UNE FILLE SPIRITUELLE. — Rien n'est que Dieu; la créature n'est que néant. — Applications pratiques de cette doctrine..... 551
- CCCVIII — A UNE RELIGIEUSE. — La vertu acquise par notre industrie n'est pas solide; il faut que Dieu lui-même l'établisse en nous. — Se contenter du moment présent, sans « s'amuser » à examiner ce que l'on ferait, s'il fallait aller au martyre, ou autre chose semblable. — Ne pas « esplucher » son oraison. — Considérations sur le néant que l'âme doit être devant Dieu, pour qu'il agisse en elle..... 553
- CCCIX — A UNE RELIGIEUSE. — Renvoi d'une lettre « fort mal écrite. » Ordre de la « rescrire ». — Prendre les paroles des supérieurs dans leur sens naturel, et ne pas les expliquer à sa manière. — Aimer la droiture; souffrir la vérité en toutes choses, et la prendre pour guide à tous les moments de la vie..... 556
- CCCX — A UNE RELIGIEUSE. — L'état de néant. — Ce que demande cet état : séparation de toutes choses créées, et abandon à Dieu, qui remplira l'âme de son être, de sa vie et de ses perfections.... 558

CCCXI — A UNE RELIGIEUSE. — Description de l'état d'une âme qui est toute à Dieu.....	560
CCCXII — A UNE RELIGIEUSE. — La désapplication dans l'application : ne pas laisser l'esprit s'appliquer ni « s'arrêter aux choses qui lui sont montrées », mais l'élever aussitôt à Dieu pour « adorer ses conseils et se soumettre à ses volontés. » — Ne se rendre propriétaire d'aucun moment de la vie intérieure, mais s'unir sans cesse à Dieu.....	561
CCCXIII — A UNE RELIGIEUSE. — Le Prélat se donne à Jésus-Christ pour agir par lui en cette âme. Son instinct est de se prodiguer pour les âmes ; il voudrait pouvoir leur donner davantage.....	563
CCCXIV — A UNE BERNARDINE. — Douceur de la solitude, préférable à « la presse de la cour. » — Être à Dieu et « laisser là le reste comme indigne de notre dignité. ».....	564
CCCXV — A UNE RELIGIEUSE. — Un regard trop attentif sur elle-même empêche l'âme de s'unir à Dieu.....	565
CCCXVI — A UNE RELIGIEUSE. — S'ennuyer devant Dieu, afin qu'il se serve de nous comme de « choses mortes » capables seulement de sa vie et de ses opérations, et que seul il agisse en nous et par nous.....	566
CCCXVII — A UNE RELIGIEUSE. — La créature est toujours indigente ; * Dieu seul peut rassasier l'âme. — C'est Dieu qu'il faut remercier des biens que nous recevons par les créatures. Pensée de Sainte Catherine de Gènes à ce sujet.....	567
CCCXVIII — A UNE RELIGIEUSE. — Principes de direction du Prélat. Voie qu'il suit pour lui-même : « voie simple et riche, raccourcie et étendue, qui enferme tout en elle », et ramène tout à l'unité.....	568
CCCXIX — A UNE RELIGIEUSE. — Comment les « infirmités et passions humaines » peuvent être converties « en choses saintes et utiles à notre salut » — « C'est le défaut de courage qui ruine l'œuvre de Dieu en nous. » Imiter la colombe de l'arche.....	571
CCCXX — A UNE RELIGIEUSE. — Au milieu du pervertissement de la nature et du péché, se conduire « par la vérité et la solidité de la foi. » — Se servir de ce que Dieu donne et ne pas attendre les consolations spirituelles.....	573
CCCXXI — A UNE RELIGIEUSE. — Exhortation pour une profession. — Imiter le sacrifice de Jésus-Christ en la Croix. — La vocation préparée dans l'éternité et accomplie dans le temps.....	574
CCCXXII — A UNE RELIGIEUSE. — Conduite à tenir dans l'épreuve. — Se souffrir soi-même, prier et ne pas perdre courage.....	576
CCCXXIII — A UNE RELIGIEUSE. — Ne pas « soupier après les lettres » du directeur ; « une lettre est un remède de peu de moments ». — Ne pas chercher de soulagement temporel à ses maux, mais chercher la force dans la grâce de Jésus-Christ.....	578
CCCXXIV — A UNE RELIGIEUSE. — Faire son devoir, qu'il soit d'obligation ou de perfection, et ne pas s'inquiéter du reste. — Par là, nous serons supérieurs à nous-mêmes.....	579
CCCXXV — A UNE RELIGIEUSE. — Ne pas « se faire un Dieu qui veuille ce que nous voulons. » — Lorsqu'on connaît Dieu et Jésus-Christ, « il n'y a plus rien à chercher. » Rompre ses liens, et s'abandonner entièrement à Dieu.....	581
CCCXXVI — A UNE RELIGIEUSE. — Regarder les choses créées comme étant par elles-mêmes choses de néant ; n'aimer en elles que la vie qu'elles nous peuvent donner comme instruments de Dieu sur nous. — Réponse au désir exprimé par cette religieuse d'être sœur converse.....	582
CCCXXVII — A UNE RELIGIEUSE. — Il faut que la créature ne subsiste en rien par elle-même, afin que Dieu soit tout en elle.....	582
CCCXXVIII — A UNE RELIGIEUSE. — Espérer jusqu'à la fin de la vie en la miséricorde divine. — Les imperfections, « petites pailles » que l'amour divin consumera.....	583
CCCXXIX — A UNE BERNARDINE. — « Misérable est l'âme à qui l'immanité de Dieu ne suffit pas. ».....	586

CCCXXX — A UNE RELIGIEUSE. — La soumission à Dieu, principe de paix et de félicité. — Entrer dans l'esprit et les dispositions de Jésus-Christ pour toutes choses.....	587
CCCXXXI — A UNE RELIGIEUSE. — Dieu opère dans les âmes humiliées. — Une pensée de Saint Denys. — Souffrir la spoliation « des vieux habits d'Adam », et imiter le phénix.....	588
CCCXXXII — A UNE RELIGIEUSE. — Un moyen court et assuré de perfection.....	590
CCCXXXIII — A UNE RELIGIEUSE. — « Ce que les saints sont devant Dieu, et ce qu'ils sont en Dieu. » — La béatitude et la vision en Dieu.....	591
CCCXXXIV — A UNE RELIGIEUSE. — Sur la mortification. — Dans l'œuvre de la perfection, il faut toujours « commencer, comme si nous n'avions rien fait du tout ».....	593
CCCXXXV — A UNE MAÎTRESSE DES NOVICES. — Qu'elle se pénètre de l'esprit de sa charge, et en disposant les autres à la perfection, elle s'y établira elle- même davantage.....	594
CCCXXXVI — A LA MÊME. — Nous devons « aymer la rigueur qui se trouve en la pureté de la grâce ; » cependant il faut parfois laisser un peu respirer la nature. — L'amour pour la Mère doit être pur et surnaturel.....	595
CCCXXXVII — A UNE RELIGIEUSE. — Quand la nature sera « rendue » à la grâce, l'âme verra et sentira son bonheur ; mais ce travail d'assujettissement à la grâce doit être fait sans inquiétude ; il faut « se donner du temps pour l'accomplir. » — Permission de faire un vœu.....	598
CCCXXXVIII — A UNE RELIGIEUSE. — Parfois la sévérité est inutile en présence des fautes du prochain ; la patience est une voie plus charitable, plus chré- tienne et plus sainte.....	600
CCCXXXIX — A UNE RELIGIEUSE. — Arrivée de la « bonne amie » à Dijon. — S'appliquer aux novices, et rester en vraie charité avec la Mère. — Ne plus « montrer les lettres. ».....	601
CCCXL — A UNE RELIGIEUSE. — Commencement de conduite ; le Prélat « désire plus faire que parler. ».....	602
CCCXLI — A UNE RELIGIEUSE. — « Diversité de sentiments » au sujet d'une malade. — Désir de ne jamais manquer aux âmes, si elles ne manquent les premières.....	603
CCCXLII — A UNE RELIGIEUSE. — Renoncer à ses propres désirs pour vivre de la vie de Jésus-Christ. — Aux grands maux il faut laisser le remède à Dieu.	604
CCCXLIII — A UNE RELIGIEUSE. — A propos d'une malade ; incertitude de la vie présente ; « attendre les coups de Dieu ». — La crainte d'« empirer » au point de vue spirituel vient parfois de ce que la lumière en nous est plus grande. « C'est un acheminement à la guérison. ».....	605
CCCXLIV — A UNE RELIGIEUSE. — Avoir plus de soin de l'esprit que du corps ; plus on le mortifie et plus on lui retranche, plus il est riche.....	607
CCCXLV — A UNE RELIGIEUSE. — Bien faire son devoir d'état, c'est là le point capital pour aller à Dieu. — Envoi d'un présent.....	608
CCCXLVI — A UNE RELIGIEUSE. — Nécessité du « renoncement de soy même » pour « donner vie à nos œuvres. ».....	609
CCCXLVII — A UNE RELIGIEUSE. — Sur la mortification et l'« atten- tion à la grâce ».....	610
CCCXLVIII — A UNE RELIGIEUSE. — « Il y a grande bénédiction en la dépendance. ».....	612
CCCXLIX — A UNE RELIGIEUSE. — Envoi d'un médecin à une malade..	612
CCCL — A UNE RELIGIEUSE. — A propos d'un « passage » de Bernardines.	613
CCCLI — A UNE RELIGIEUSE. — Conseils de modération et de patience dans la conduite à tenir à l'égard des jeunes filles.....	614
CCCLII — A UNE RELIGIEUSE. — Encore la malade. — Sentiments du Pré- lat à l'égard des âmes.....	615

CCCLIII — A UNE RELIGIEUSE. — Désir de servir cette âme. — Envoi de quelques papiers.....	615
CCCLIV — A UNE RELIGIEUSE. — Ne pas chercher satisfaction en la création, mais en Dieu seul. — Indulgence qu'il faut avoir pour les malades.....	616
CCCLV — A UNE RELIGIEUSE. — Dire à la malade « de mettre son esprit en repos. Dieu ne demande que cela d'elle ».....	617
CCCLVI — A UNE RELIGIEUSE. — Conseils pratiques pour les scrupules et les tentations.....	618
CCCLVII — A UNE RELIGIEUSE. — Ne pas s'inquiéter de la frayeur de la nature à la vue de ce que demande la grâce.....	619
CCCLVIII — A UNE RELIGIEUSE. — Se faire une âme forte, préparée aux épreuves.....	620
CCCLIX — A UNE RELIGIEUSE. — Avoir un cœur simple et docile comme celui des enfants.....	620
CCCLX — A UNE RELIGIEUSE. — « Les âmes savent ordinairement plus de bien qu'elles n'en pratiquent » ; aussi les communications très fréquentes avec le directeur sont en général inutiles. — Faire simplement son devoir vaut mieux que toutes les lumières et les plus belles pensées sur la spiritualité.....	621
CCCLXI — A UNE RELIGIEUSE. — Tout référer à la gloire de Dieu.....	623
CCCLXII — A UNE RELIGIEUSE. — Mérite de l'obéissance ; « elle est comme la charité qui couvre tous nos manquements ».....	624
CCCLXIII — A UNE RELIGIEUSE. — Un enfant prodigue. — Regrets du Prélat d'être obligé de séjourner quelque temps à Paris.....	625
CCCLXIV — A UNE RELIGIEUSE. — Elever les novices dans la force ; les accoutumer à ne regarder que Dieu et à envisager la vertu seule, sans s'arrêter aux accommodements de la nature.....	625
CCCLXV — A UNE RELIGIEUSE. — Sentiments du Prélat sur la fête de la Conception de la Sainte Vierge.....	627
CCCLXVI — A UNE PRINCESSE. — Condoléances sur la mort d'un fils....	628

Luçon. — Imp. S. Pacteau.
